DePaul University
UNIVERSITY LIBRARIES

DePaul University
Via Sapientiae

Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1916

Volume 81: 1916

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: https://via.library.depaul.edu/annales

Part of the History of Religions of Western Origin Commons

Recommended Citation

Volume 81: 1916, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
http://via.library.depaul.edu/annales/81

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

(LAZARISTES)

OU RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION

ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME 81 — ANNÉE 1916, N°s 1 et 2

N°s 320 et 321

45729

A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

AUTRES ÉDITIONS DES *ANNALES*

ÉDITION ALLEMANDE
GRAZ (Styrie), Mariengasse, 48.

ÉDITION ANGLAISE
EMMITTSBURG (Maryland, États-Unis), St-Joseph.

ÉDITION ESPAGNOLE
MADRID, Garcia Paredes, 41.

ÉDITION HOLLANDAISE
PANNINGEN (Limbourg), séminaire.

ÉDITION ITALIENNE
TURIN, via Nizza, 18.

ÉDITION POLONAISE
CRACOVIE (Galicie, Autriche), rue Stradom, 4.

1916

EUROPE

FRANCE

LA MAISON-MÈRE PENDANT LA GUERRE

24 NOVEMBRE-31 DÉCEMBRE 1915

Nous continuons le récit des événements qui peuvent intéresser la double famille de saint Vincent.

24 *novembre*. — Nous recevons à la Maison-Mère quelques-uns des évêques qui se réunissent à Paris pour l'*Assemblée générale de l'Institut catholique*. Cette réunion a lieu dans l'une des salles de la maison des Carmes. S. Ém. le cardinal Amette préside entouré de dix-sept évêques; nous y entendons la lecture d'un certain nombre de rapports; nous apprenons que nos voisins des Missions Étrangères et plusieurs diocèses n'ayant plus de professeurs sont obligés d'envoyer leurs jeunes gens à l'Institut; bien que cela marche très bien de cette façon, il est incontestable que nous devons remercier Dieu de n'en être pas réduits à cette extrémité. Nos cours, en effet, fonctionnent régulièrement : les jeunes prêtres ont pour professeurs de pédagogie, M. Verdier, assistant de la Congrégation; de comptabilité, M. Cazot, procureur général; d'éloquence, M. Bourzeix; de morale, M. Dujardin;

d'apologétique, M. Colliette. On a pu aussi jusqu'à présent trouver des professeurs pour enseigner aux clercs étudiants les sciences philosophiques, historiques, scripturaires. Nous sommes donc plus favorisés que les communautés et les diocèses dont on nous parlait à l'Institut. Après la lecture des divers rapports, dont celui de M. Branly a été écouté avec la vénération qui est due à ce grand savant, Mgr Baudrillart résuma l'année écoulée et invita l'auditoire à remercier Dieu de ce que les projets contre l'enseignement supérieur libre avaient été mis de côté; il est étrange qu'il faille les lueurs de la guerre pour faire voir des choses qui crèvent les yeux. Enfin, Mgr Bouquet, évêque de Chartres, fit l'historique de l'enseignement supérieur libre. Mgr Amette remercia un chacun avec l'à-propos qui lui est naturel et l'on s'en fut chez soi, priant Dieu de nous conserver notre Institut catholique sans la guerre.

25 *novembre*. — Nos philosophes célèbrent sainte Catherine et l'*Académie française* tient sa réunion publique annuelle des *prix de vertu*. Grâce aux relations de M. Villette, six à sept *confrères* peuvent pénétrer sous la coupole dans cet aréopage de savants où tout respire la dignité, l'élégance des manières, le souci de la forme, la clarté des expressions, la modération du langage. Il est consolant de remarquer que, dans ces réunions de l'Académie française, le nom de Dieu n'est pas banni.

Nous donnons ici le passage du discours de M. Hanotaux qui concerne les Filles de la Charité :

LES FILLES DE LA CHARITÉ DE REIMS

« Hier, nos majors ont opéré de huit heures du

matin à midi et de une heure à huit heures et demie du soir, sans une minute d'interruption... C'était terrible; ils n'en pouvaient plus le soir ! Ce n'étaient que têtes ouvertes, mains emportées, jambes fracassées, ventres ouverts laissant à nu le foie et l'estomac. Un obus avait éclaté dans une tranchée et fait tout cet ouvrage. Il y a quelque temps, un obus s'est abattu tout près de nous et a foudroyé entre autres quatre officiers. On nous a rapporté un corps sans tête, un tronçon dont les jambes étaient détachées, de pauvres êtres complètement mutilés. Je les ai ensevelis entièrement, afin de pouvoir établir leur identité. Quel spectacle! Débarrassés de leurs vêtements, qui leur donnaient encore une apparence humaine, on se demandait ce qu'on voyait... »

Qui s'exprime ainsi, qui se lamente en ces termes poignants ? Une sœur anonyme de l'établissement des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de la rue Cazin, à Reims. Et elle ajoute :

« Ma Sœur supérieure va bien et se montre vraiment la « mère admirable », la femme forte de l'Évangile. Malgré ses soixante-dix-huit ans, elle ajoute une page bien belle à sa longue et belle vie... Sa foi et sa sérénité ne se sont pas démenties une seule minute... Elle pense à tout, l'œil à tout (à la récréation, elle plie les compresses avec ardeur). C'est une ferveur de séraphin! Elle entraîne tout le monde. Quand le bombardement était par trop fort et qu'il était impossible de dormir, elle courait bien vite à la chapelle et disait son chapelet ou bien elle allait prier avec les petites orphelines pour les rassurer. » (Le trait n'est-il pas admirable et n'évoque-t-il pas le souvenir de Jeanne d'Arc dont le frère Jean Pasquerel, son aumônier, a dit en déposant au procès : « Elle lui recommandait fréquemment de lui rappeler le jour où les enfants élevés par les Men-

diants recevaient le sacrement de l'Eucharistie; elle se rangeait auprès d'eux et recevait, en même temps que ces enfants, le saint Sacrement. »)

Et la sœur anonyme de Reims ajoute, parlant de la Sœur supérieure : « A notre sentiment à toutes, c'est notre Mère qui protège la maison par sa charité sans borne et sa piété! »

Reims, Jeanne d'Arc, voici ces noms encore une fois rapprochés et, encore une fois, il s'agit de la patrie.

Tout a été dit sur Reims : parmi les victimes de cette guerre, c'est la plus haute. Reims a introduit la civilisation méditerranéenne dans les Gaules, c'est-à-dire dans l'Europe moderne; l'arc de triomphe de Constantin qui orne ses promenades est la porte sous laquelle le christianisme passa. A Reims, Clovis fonda la France. Jeanne d'Arc y paraît, l'étendard au poing. Nos rois sont couronnés et oints de la sainte ampoule dans la cathédrale. La cathédrale est le lieu sacré où nos peuples se réunissaient pour acclamer leurs chefs et offrir la nation à Dieu. Le mariage mystique de la France et de l'Éternel y était consacré à chaque renouvellement de règne et sanctionné par un miracle. La cathédrale de Reims était la plus noble comme elle était peut-être la plus belle des cathédrales. C'est à Reims que le vœu de la France s'exprimait dans un hymne de pierre, chantant, à tous les degrés de sa sculpture aérienne, les louanges du Seigneur. Là explosaient à la fois le cœur et l'esprit de la France. Toujours l'invasion détesta Reims, parce que l'invasion trouva en Reims sa borne. Jeanne d'Arc, dans ses lettres, appelait les habitants de Reims : « Mes chers et bons amis, les bons et loiaulx franczois de la cité de Reims. » Il était inévitable que Reims fût frappée par les nouvelles hordes germaniques. Elles savaient, leurs chefs savaient, qu'en bombardant et incendiant Reims et sa

cathédrale, ils frappaient au cœur et au visage cette France tant jalousée, cette France tant détestée.

L'Académie des sciences morales a devancé l'Académie française en décernant un de ses prix les plus considérables au maire de Reims, M. Langlet. Mais, s'il est conforme aux volontés exprimées par M. de Montyon que son prix aille « aux personnes éminentes par leur vertu et leur dévouement », quel choix pouvions-nous faire, à la fois pour répondre à ses intentions et pour saluer Reims, la martyre, que de décerner notre plus haute récompense à la sœur des Garets, Supérieure de l'établissement des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, à Reims, à celle que la population, hélas ! décimée de la métropole, proclame, avec la sœur anonyme, « la Mère admirable » ?

L'ŒUVRE JEANNE-D'ARC-SAINTE-CLOTILDE

Parmi les « Œuvres de guerre », en est-il de plus intéressantes que les ouvroirs, les asiles de réfugiés, d'orphelins, de jeunes filles? Sur la recommandation spéciale du maire du VIIe arrondissement, du curé de la paroisse et du général directeur d'un des services du camp retranché de Paris, l'Académie accorde un prix de 5000 francs à « l'Œuvre de guerre Jeanne d'Arc-Sainte-Clotilde », dirigée par la sœur Delaage, Fille de Charité de Saint-Vincent-de-Paul, 77 *bis*, rue de Grenelle, VIIe arrondissement. Ouvroir du travail, œuvre de l'habillement des réfugiés, centre familial pour jeunes filles, ouvroir spécial pour pansements, ces multiples manifestations du « bien de guerre » sont dues à la vaillante sœur dont le maire, M. Risler, a loué sobrement « l'énergique initiative »...

Tout le monde applaudit à ces prix, et à la sortie des académiciens revêtus de leur habit vert, la garde républicaine en grande tenue rend les honneurs.

27 novembre. — La fête de la Médaille miraculeuse a attiré cette année un plus grand nombre de sœurs ; on vient remercier la sainte Vierge de la protection qu'elle a exercée et aussi... voir... les ruines encore fumantes de l'annexe du Bon Marché. S. Ém. le cardinal Amette pontifie le matin. Le conférencier traduit les sentiments de tous en montrant que nous devons avoir confiance dans la Vierge de la Médaille miraculeuse et lui témoigner notre reconnaissance ; c'est ce que devait faire quelques jours plus tard le Très Honoré Père, avec toute l'autorité qui s'attache à sa dignité, dans la conférence qu'il donna le jour de l'Immaculée-Conception ; nous croyons faire plaisir aux confrères en en citant un passage, puisque très peu de Missionnaires ont l'avantage de lire ces documents :

« Soyez reconnaissantes à Marie pour les grâces que vous en avez reçues depuis près d'un siècle ; reconnaissantes pour la protection si maternelle dont elle n'a cessé de vous couvrir d'une manière si visible particulièrement depuis le commencement des hostilités et dont ces jours derniers encore, elle vous a donné une preuve si éclatante.

« Est-ce que le 22 novembre ne doit pas être à jamais pour la Compagnie tout entière une date bien chère, un jour partout consacré à la reconnaissance ?

« Selon toute prévision humaine, le terrible incendie qui a éclaté ici, tout près de vous, aurait dû emporter votre chère Maison-Mère. Il aurait dû réduire en cendres ce sanctuaire béni, le plus précieux trésor de la Compagnie. Vous avez échappé au danger sans en souffrir aucun dommage ; sur toutes les lèvres un mot est venu se placer comme de lui-même : miracle ! miracle ! le peuple de Paris lui-même ne s'y est pas trompé et c'est à Marie qu'il a, sans hésiter, attribué

ce prodige : Un enfant du peuple, un jeune soldat, venu le lendemain faire une prière dans votre chapelle disait naïvement : « Je veux prier la sainte Vierge qui « garde les sœurs. » Nous avons donc cru que la Communauté devait à jamais témoigner sa reconnaissance à Marie; le conseil de la Communauté a décidé que, désormais, pour cette grâce insigne, chaque année, le 22 novembre, anniversaire de ce miracle de protection, la messe de communauté de la Maison-Mère sera une messe d'action de grâces; il y aura le soir, à la même intention, un salut solennel. Nous n'avons rien prescrit pour les maisons particulières; mais nous demandons qu'au moins elles s'inspirent de cet exemple et que partout les sœurs s'unissent d'intention à la Maison-Mère. »

29 *novembre.* — Il s'est fondé, il y a quelque temps, une *Ligue internationale pour le relèvement du culte en Belgique*; M. l'abbé Misonne, qui est notre hôte depuis plusieurs mois, est le directeur de la section française; il a lu aujourd'hui un rapport à la réunion générale qui était présidée par S. A. R. Mme la duchesse de Vendôme; nous en détachons les lignes suivantes :

« En Suisse, le P. Sieben, Prêtre de la Mission, a organisé une tournée qui dure encore et des résultats de laquelle on ne peut que se réjouir grandement.

« Hautement encouragé par le Supérieur général des Prêtres de la Mission de Paris, ce confrère distingué a pu déployer avec la liberté et l'autorité que lui conférait ce patronage, les ressources de son éloquence et de son zèle et les mettre utilement, franchement et heureusement au service d'une œuvre que sa qualité de Belge et son cœur de prêtre lui rendaient doublement chère. Ce serait trop peu de le remercier; il convient que nous associions à notre reconnaissance la Congré-

gation tout entière auprès de laquelle les œuvres belges et la nôtre, en particulier, ont toujours trouvé un appui qui est un honneur et une force. »

Nous faisons des vœux pour le succès de cette Ligue internationale en faveur du culte en Belgique.

30 *novembre*. — Nous lisons dans les *Acta* un *motu proprio* de Benoît XV qui institue une *Congrégation des séminaires et des universités des études*. Le Souverain Pontife rappelle l'importance des séminaires établis par le concile de Trente; il parle du zèle apporté par saint Charles Borromée à la mise à exécution du décret du concile; il dit combien le Siège apostolique s'est toujours intéressé à l'œuvre des séminaires, et, parmi les marques de cette sollicitude, il mentionne l'approbation donnée aux règles de quelques communautés religieuses *quorumdam religiosorum sodalium leges approbando*; nous pouvons, je crois, sans manquer aux règles de l'humilité de corps nous estimer visés par cette phrase; « la sainte Église, en effet, a hautement consacré la mission de notre Congrégation à la direction des séminaires dans l'oraison de saint Vincent : *Deus qui ad salutem pauperum et cleri disciplinam...* » Le Souverain Pontife Pie IX, pour faciliter l'appel des Prêtres de la Mission à cette direction, a daigné déroger en leur faveur à quelques prescriptions du concile de Trente par le bref : *Expositum est* du 28 février 1873. Dans plusieurs documents importants, le cardinal de Luca, préfet de la Congrégation des études, et le cardinal Rampolla, secrétaire d'État, parlant au nom de S. S. Léon XIII, ont clairement reconnu cette fonction de notre Institut (Directoire des grands séminaires, 2e édition, 1895, p. 2, note *a*).

Dans le même numéro des *Acta*, le Souverain Pontife permet aux évêques d'ajouter aux Litanies de

Notre-Dame de Lorette l'invocation *Reine de la paix, priez pour nous*, tant que durera cette guerre. Le Très Honoré Père, voulant entrer dans les intentions du Souverain Pontife, a introduit ce pieux usage à la Maison-Mère.

1er *décembre.* — Nous apprenons avec plaisir que le cardinal Bisleti est nommé préfet de la nouvelle Congrégation des séminaires et des universités des études.

3 *décembre.* — Nous commençons une neuvaine à l'Immaculée-Conception; « comme nos armées ne se lassent pas de combattre, nous dit notre cardinal, nous ne devons pas nous lasser de prier ».

5 *décembre.* — M. René Bazin, de l'Académie française, a prononcé aujourd'hui devant un groupe compact d'institutrices libres un discours qui intéressera les Filles de la Charité appliquées à l'enseignement et à la direction des orphelinats; nous détachons à leur intention le petit passage suivant (que nous empruntons à *l'Écho de Paris*) :

« Il n'est guère de profession plus haute que la vôtre, quand on la considère comme une mission pour les âmes. Vous avez à former de futures femmes, de futures mères : vous avez, entre vos mains maternelles, ces commencements d'intelligence, de passion, de besoin de la vérité et de penchant à l'erreur, de faiblesse et de générosité que sont les enfants. De vous, ces petites tiendront probablement le meilleur de leur avenir. Elles vous devront beaucoup du bonheur qu'elles auront, et de celui qu'elles donneront, et de l'exemple qui sera transmis par elles. Car les conditions du travail ouvrier, celles de l'habitation ouvrière, se trouvent aujourd'hui presque en opposition avec les obligations

comme avec les douceurs de la vie de famille. Cette attention constante que réclame l'éducation d'une petite fille, combien elles sont rares les mères du peuple qui peuvent la donner!

« Elles vous confient ce qu'elles ne peuvent faire... Et c'est le principal de leur mission maternelle. Le choix qu'elles font de vous, institutrices chrétiennes, indique l'orientation de leur esprit et vous charge d'obligations très strictes. Vous devez aux enfants, avant toutes choses, l'éducation morale. Elles doivent apprendre de vous ce que les mères n'ont pu leur dire : ce qui est nécessaire pour vivre, pour se décider dans l'incessante contradiction de l'intérêt et du devoir, pour conserver à la France un peuple sain, défendu par le sens commun et par la foi contre l'innombrable erreur ; pour faire des femmes fidèles et fières, capables de tenir un ménage aussi bien que de donner un conseil, de résister à la provocation du luxe et du plaisir, d'être enfin des compagnes agréables et sages. Rien, à beaucoup près, ne vaut cette part royale de votre enseignement. Là est votre gloire, et je puis bien dire votre privilège. Aussi j'ai bien souvent pensé que le souci des brevets tenait trop de place dans les préoccupations des écoles, même catholiques, à tous les degrés de l'enseignement.

« C'est pour cela que j'ai été très intéressé par certains programmes et, notamment, par celui d'un *Cours normal catholique d'enseignement ménager*, fondé à Paris, sous le patronage du cardinal archevêque, et qui ne porte pas seulement sur les matières habituellement comprises sous ce titre d'enseignement ménager : cuisine, blanchissage, repassage, coupe, etc., mais sur ce qui sera toujours l'essentiel : la formation morale de la femme et de la mère, ce qu'on peut appeler « l'art de la famille ».

8 *décembre.* — La rue de Sèvres et ses voisines présentent un émoi inaccoutumé ce matin. On entend des clairons qui sonnent des notes joyeuses, on voit des troupes qui défilent, la foule salue et acclame; ce sont nos braves fusiliers marins, les héros de Dixmude, ceux que l'amiral Lacaze appelle *la garde* et que le peuple nomme *les cols bleus*, qui reçoivent les hommages du gouvernement et qui s'en vont, sans peur ni reproche, remercier la sainte Vierge en assistant à une messe solennelle à l'église Saint-Augustin; c'est leur aumônier qui dit la messe; il a pour servants deux officiers supérieurs; il est beau de voir cette troupe d'élite qui a donné, plus que toute autre (ce sont les paroles du ministre de la Marine), une somme de bravoure et de longue endurance, il est beau, dis-je, de les voir agenouillés comme des enfants devant le Dieu des forts.

Ce même jour, fête de l'Immaculée-Conception, à la basilique Sainte-Clotilde, il y a une audition d'œuvres religieuses de César Franck, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort; la quête est pour un orphelinat de la guerre qui est destiné à devenir une maîtrise, une *cantoria*; l'abbé Chaptal, un des grands hommes d'œuvres de Paris, nous intéresse à cette fondation par une allocution simple et substantielle; la vaste basilique est pleine, si pleine que pour donner satisfaction à ceux qui ne peuvent entrer, on recommencera dans quelques jours et il y aura autant de monde; et, pendant deux heures, à chacune de ces réunions, nous entendons la maîtrise exécuter les plus beaux morceaux de l'ancien maître de chapelle de Sainte-Clotilde. Et les petits orphelins qu'on voulait adopter étaient là dans le chœur avec les prêtres près du tabernacle, et Jésus semblait dire : « Tout ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites. »

Ce même jour encore, notre infatigable frère Stern ne se repose pas malgré le cinquantième anniversaire de sa vocation.

9 *décembre*. — Nous revoyons avec plaisir M. Verdier, qui vient d'accomplir dans l'Amérique du Sud un long et pénible voyage, passant du chaud au froid, employant tous les moyens de locomotion, pour attester la sollicitude du Supérieur général à l'égard des Missionnaires et des Sœurs des contrées visitées.

12 *décembre*. — On fait à la porte de notre église la quête pour les églises dévastées de Belgique; ce sont les petits orphelins de Saint-Louis qui en sont chargés; la particularité de cette quête, c'est qu'on donne, en retour des offrandes, de minuscules et gracieuses clochettes qui tintent à nos oreilles comme des appels au sacrifice, à la générosité, à la charité.

15 *décembre*. — Nos confrères chassés d'Orient vont entendre au boulevard Saint-Germain une conférence du sous-directeur de l'œuvre des Écoles d'Orient, M. Lagier, sur les massacres commis en Arménie dont le Souverain Pontife a parlé dans son allocution du 6 décembre *miserrima Armenorum gens prope ad interitum adducitur*.

26 *décembre*. — Le numéro des *Acta* nous annonce la nomination de M. Ricciardelli comme consulteur de la nouvelle Congrégation des séminaires et des universités des études. M. Ricciardelli est un homme du métier; il a été professeur au grand séminaire de Carcassonne de 1878 à 1901, c'est-à-dire vingt-trois ans; il fut ensuite placé au collège ou grand séminaire de Plaisance où il est resté de 1901 à 1914 soit comme

professeur, soit comme supérieur; il a expliqué plusieurs fois la Somme théologique de saint Thomas en entier. M. Ricciardelli est actuellement procureur général de la Congrégation près le Saint-Siège.

31 *décembre*. — La Communauté a le grand honneur de recevoir la visite du chef de l'état-major, le général Castelnau. Il donne des nouvelles des sœurs de Salonique; il fait une petite visite à la chapelle et il se retire, après avoir édifié tout le monde. Que Dieu donne à notre grand chef la joie de nous procurer la paix en l'année 1916.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS D'ORIENT

Le corps expéditionnaire français d'Orient s'est trouvé d'abord dans la presqu'île de Gallipoli, puis autour de Salonique.

De la *presqu'île de Gallipoli*, nous avons reçu des nouvelles du frère Broutin, sergent-major au 10e zouaves, de M. Calmet, brancardier et de M. Heudre, aumônier sur le *Charles-Roux*.

Le *frère Broutin* écrivait à la date du 3 août qu'il a été malade, évacué dans l'île de Lemnos, qu'il a repris son service après le 19 juillet. « Nous avons affaire, dit-il, à un terrible ennemi, fanatisé, bien retranché chez lui. Ici, en première ligne, c'est comme sur le front français; nous y avons les horreurs des bombardements; à chaque coup, nos abris sont secoués comme des boîtes; nous y avons le vacarme des torpilles volantes et, ce qui nous fait le plus de mal, ce sont les mouches, les mauvaises mouches de métal qui zézayent toujours en précipitant leurs morsures. En ce moment-ci, il fait chaud dans la presqu'île de Gallipoli, mais c'est pourtant une chaleur supportable, parce que tempérée par le vent de la mer; la seule chose dont il faille se garder, c'est l'énervement.

« Au point de vue religieux, nous n'avons pas à nous plaindre, nous avons un aumônier par régiment et au bivouac j'ai la consolation d'assister souvent à la messe.

« Excusez mon griffonnage; un trou de 2 mètres carrés dans

la terre voilà ma chambre et comme meubles, j'ai mon sac sur les genoux. — Léon BROUTIN.

M. Calmet écrivait du même endroit, le 8 octobre, à M. Louwyck, assistant de la Congrégation de la Mission :

Sed-ul-Bar.

MONSIEUR L'ASSISTANT ET VÉNÉRÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Le 1er octobre, *l'Infatigable* nous amenait à Sed-ul-Bahr qui forme la pointe de Gallipoli.

C'était nuit noire quand nous avons fait le débarquement; pas de lumière autre que celle des étoiles qui, d'ailleurs, sont très brillantes; un silence impressionnant nous entourait, entrecoupé seulement de temps à autre par le grondement du canon et la fusillade intense qui partait des hauteurs de Krythia; le reste de la nuit, nous la passâmes, couchés par-ci par-là, et, dès l'aube, nous pûmes contempler Sed-ul-Bahr.

Ce n'est pas précisément le paradis terrestre; la guerre a passé, ne laissant que des ruines, ce qui me donne une idée de ce que doit être le nord de la France. C'est effrayant. Du gentil village qu'il y avait ici, il ne reste rien, et nous vivons dans les décombres, sous nos tentes ou des abris cintrés provisoires qui nous protègent contre les ardeurs du soleil encore chaud et les marmites ou shrapnells. Nos soldats sont au Krythia, face au Turcs; les uns et les autres se regardent comme des chiens de faïence, et, à Sed-ul-Bahr, nous avons les dépôts de brancardiers, le génie et un peu d'artillerie; c'est un camp où l'activité ne manque certes pas, car il y a du monde blanc et noir, sans compter le camp des Anglais qui est là tout près de nous.

Dès le lendemain de notre arrivée, on commença à assigner une destination aux nouveaux venus et je fus nommé brancardier de corps. En temps ordinaire,

notre office consiste à aller aux tranchées, tous les trois ou quatre jours, pour enterrer les morts et secourir les blessés. Mais dès lors qu'il n'y a plus de combats importants de notre côté, nous restons au dépôt et notre travail est de rendre quelques services pas très pénibles, aider à la construction des abris, tranporter pierres et terre, ou bien éplucher des pommes de terre. Si après cela, on ne nous donne pas la croix de guerre!

J'ai un autel portatif et tous les jours je célèbre dans ma petite cahute de 2 mètres carrés que je partage avec un ami de Marseille. Les rats, les puces sont nos amis, sans parler des mouches, mais on n'y prend pas garde. De temps en temps, un bain dans les Dardanelles nous rend vigueur et... propreté... Nous buvons de l'eau distillée, et la nourriture est saine, le pain est excellent, le vin pur, dit-on. Vous voyez qu'il y a plus malheureux que nous, et quand on s'embarquera pour un autre pays, eh bien... on suivra le mouvement. Espérons que les fièvres nous laisseront en paix. Hier, on m'a fait la deuxième injection contre le choléra, il en faut quatre en tout, après cela, il n'y a plus qu'à attendre la fin de la guerre.

E. CALMET.

Lettre de M. HEUDRE, *Prêtre de la Mission, à M.* VILLETTE, *Supérieur général*

Cap Hellès, 17 septembre 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Le *Charles-Roux*, affrété en navire hôpital par la Société de secours aux blessés militaires, et offert au ministère de la Guerre pour l'expédition d'Orient, est parti de Marseille le samedi soir 21 août. Après une

traversée assez roulante, nous sommes arrivés à Malte, le mercredi 25 août, à cinq heures du matin. Nous avons pu passer la journée à terre et admirer les nombreux et magnifiques souvenirs des chevaliers que conserve la ville de La Valette et surtout la cathédrale de Saint-Jean. Repartis de Malte, le soir même du 25, nous sommes entrés dans la baie de Moudros (île de Lemnos) le samedi soir, 28 août. La seconde partie de notre voyage fut plus favorisée par le temps.

Au moment de notre arrivée, plus de deux cents vaisseaux de guerre et de transport mouchetaient toute l'étendue de la grande baie de Moudros et donnaient une impression d'une force guerrière formidable. Les côtes aussi, tant sur les bords de la mer que sur les hauteurs des collines, étaient couvertes de tentes : tentes-abris, tentes-ambulances, tentes-magasins, etc. En différents endroits pourtant et en vue de l'hiver, commencent à s'élever des baraquements en bois pour hôpitaux et magasins. Les Français occupent les environs immédiats du village de Moudros, les Anglais occupent les autres parties de l'île.

Dès le lendemain de notre arrivée, tout le personnel de l'hôpital flottant se mit à l'œuvre pour disposer les différents services.

Il y a à bord du *Charles-Roux*, outre M. le vicomte d'Harcourt, délégué de la Société de secours aux blessés, et le personnel de l'équipage, 12 chirurgiens majors et aides-majors, 1 médecin, 4 médecins auxiliaires, 6 Filles de la Charité, 16 dames de la Croix-Rouges, 46 infirmiers et l'aumônier. Je vous ferai sourire peut-être, en disant que l'aumônier est le plus haut gradé militaire de la formation, il a trois galons, tandis que le médecin-chef, une des sommités médicales de Paris, n'en a que deux. Il semblerait

qu'avec de tels guerriers, le forcement des Dardanelles ne peut faire de doute!

Le navire a embarqué trois cents lits qui ont été distribués dans cinq grandes salles et dans des cabines; il y a 2 salles d'opérations très bien conditionnées, 1 laboratoire de médecin, 1 cabinet pour radiographie, 1 cabinet pour oculiste, 1 cabinet dentaire, etc. Les salles pour blessés sont bien disposées et un ascenseur électrique élève les blessés des différents étages aux salles d'opérations qui se trouvent installées sur le pont supérieur à l'avant.

Les sœurs sont chargées de la buanderie, de la lingerie, de la salle 5 et des cabines. Docteurs, dames et infirmières sont enchantés de les avoir; jusqu'ici il n'y a pas eu de difficulté notable; espérons qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin.

Tous les préparatifs de mise en état demandèrent dix jours, et le mercredi 8 septembre, à une heure de l'après-midi, le *Charles-Roux* jetait l'ancre à l'entrée des Dardanelles, à 2 milles environ de Sed-ul-Bahr et du cap Helles, en face et à quelques kilomètres de ce qui est ou de ce qu'on prétend être le tombeau d'Achille dans la plaine de Troie. Le soir même, les premiers blessés nous furent transbordés.

De l'endroit où nous sommes, nous apercevons très bien les tranchées amies et ennemies, de sorte que nous pouvons très bien suivre les différentes phases des engagements, constater même les effets des marmites lancées tant de la côte d'Europe que de la côte d'Asie. Ce serait certainement très intéressant s'il n'y avait les victimes.

Des obus perdus ou mal dirigés tombent quelquefois en mer à peine à 1 kilomètre de nous, mais jamais les Turcs n'ont tiré sciemment sur une ambulance.

Hier, un sous-marin anglais sortait de sa croisière

de vingt et un jours dans la mer de Marmara, poursuivi par le feu des batteries turques de la côte; lorsqu'il arriva à hauteur du *Charles-Roux*, le feu cessa.

En ce moment, il n'y a guère que des duels d'artillerie sans attaques, de sorte qu'il n'y a pas affluence de blessés; nous en recevons en moyenne douze ou quinze par jour. Je n'ai pas à vous dire l'état dans lequel ils nous arrivent; cependant l'état général sanitaire de l'armée est bon. Jusqu'ici, nous n'avons eu que cinq décès. Mais que c'est donc pénible une cérémonie d'immersion! Je m'y habituerai peut-être? Cela se pratique à la nuit tombante, c'est impressionnant et lugubre.

Notre chapelle est construite à l'arrière du pont supérieur, c'est-à-dire au tiers du navire. Nous sommes cinq prêtres à bord : un médecin (le P. Loiselet, Jésuite), trois infirmiers et l'aumônier. Nous avons donc cinq messes tous les matins, et le soir à huit heures, s'il n'y a pas d'immersion, nous avons chapelet, prière du soir et bénédiction du très saint Sacrement, à peu près comme à la Maison-Mère.

Voilà, Très Honoré Père, en résumé ce qui s'est passé dans la première partie de notre expédition qui se terminera Dieu seul sait comment et quand. Vos enfants font ce qu'ils peuvent. Les blessés me reçoivent très volontiers et acceptent avec grande reconnaissance tous les petits services que je puis leur rendre. Les sœurs ont une besogne énorme dont elles s'acquittent à la satisfaction de tout le monde.

Leur entrain silencieux, leur dévouement et leur affabilité leur valent le respect et la confiance de tous sans exception. Le médecin chef et ces messieurs me l'ont fait remarquer à plusieurs reprises.

Quant à ce qui me regarde, je suis très édifié de leur piété et de leur esprit de régularité.

Veuillez nous bénir, Très Honoré Père, bénir en même temps nos pauvres blessés qui souffrent tant et qui ont tant besoin de courage.

Votre fils très soumis.

H. HEUDRE.

Depuis le commencement d'octobre, nos troupes ont débarqué à Salonique. M. Lobry écrivait le 9 octobre au Très Honoré Père

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Le séminaire de Zeitenlik est devenu une ambulance où se trouvent déjà environ deux cents de nos soldats malades. Je m'attends à ce que nous devions ouvrir au moins une seconde ambulance, dans les locaux des classes de la sœur Pradey.

Nous ferons tout ce qui est du domaine du possible pour nos soldats. Ici à la Mission, comme à Zeitenlik, nous avons mis toutes les chambres disponibles à la disposition des officiers supérieurs. Nous en avons tous les jours. Le premier qui est venu est le général Dauvet.

Une division navale française est dans le port; elle est commandée par l'amiral Dartije du Fournet, que nous avons particulièrement connu à Constantinople, quand les Bulgares étaient aux portes de Stamboul.

Chez nous, c'est un va-et-vient incessant d'officiers. Nos soldats sont heureux de rencontrer la cornette à Salonique.

Ils viennent chez nos sœurs, à la façon de grands enfants, même pour se faire arracher la dent qui fait mal. Quant aux soldats malades, être soignés par nos sœurs, c'est être à moitié guéris.

15 octobre.

Zeitenlik offre un aspect pittoresque. Les tentes sont dressées dans les cours, dans les allées du grand jardin, dans nos champs. Sous les cloîtres et dans les études et dortoirs, on voit circuler les cornettes au milieu des malades.

31 octobre.

A Zeitenlik, nos sœurs soignent quatre cents soldats; elles en ont eu jusqu'à sept cents.

J'ai rendu visite au général Sarrail; il m'a fait un excellent accueil.

L'hôpital de nos sœurs de Salonique reçoit aussi nos soldats, surtout les blessés.

D'autre part, les sœurs rendent de multiples services à l'intendance militaire, surtout pour les approvisionnements faits sur place.

A l'hôpital de Syra, il y a en moyenne une dizaine de nos marins soignés par nos sœurs.

A Hermapolis, les sœurs rendent toutes sortes de services aux officiers et aux marins, qui appellent la sœur Argaud leur petite mère. Un quartier-maître me disait : « Qu'on ne vienne pas nous dire du mal des sœurs de Syra, sinon on cognera. »

22 novembre.

Nous avons vu passer plusieurs de nos Missionnaires, M. Lampe, M. Bizart, M. Lignier, M. Scotto qui est encore ici. Inutile de vous dire le bon accueil qui leur est fait. De plus, nous avons soin de les munir de tout ce dont ils ont besoin. Pour ma part, j'ai soin d'y veiller de tout mon mieux.

M. Levêque m'a dit hier qu'il était désigné pour Ghefghély, en qualité d'aumônier. Il pourra y être utile à divers titres. La sœur Alloatti a dû quitter sa maison de Paliortzi et se trouve à Ghefghély. Je tra-

vaille à faciliter son départ en Italie avec un groupe de son personnel. Elle-même reviendrait ensuite rejoindre les compagnes qu'elle aurait laissées dans ces régions.

A l'hôpital de la ville et à l'hôpital temporaire de Zeitenlik, nos sœurs se dévouent auprès de nos soldats blessés ou malades.

J'avais prévenu le général Sarrail que l'on ne pourrait pas dépasser une trentaine de tombes de soldats dans le cimetière latin et j'avais indiqué un terrain contigu à notre cimetière. C'est là qu'à l'heure présente, on enterre nos soldats décédés. La garde de ce cimetière français sera facile dans l'avenir, de par sa situation auprès de celui de la catholicité latine.

Nous avons eu la visite de M. Denys Cochin. Par un témoin oculaire, j'ai su quelle réception enthousiaste et significative on lui a faite à Athènes. A Salonique aussi, mais dans de moindres proportions, on l'a bien reçu. Il nous est arrivé le samedi 20. Je me suis naturellement trouvé avec M. Gabolde à la réception faite par la colonie française. Dès après les discours de circonstance, le ministre d'État est venu vers moi, même avant que les présentations soient faites. A diverses reprises, nous avons conversé ensemble au cours de la réunion.

Le soir, il a visité l'hôpital de nos sœurs. Je lui ai présenté ma sœur Reisenthel, auréolée de ses soixante-treize jours de prison, chez les Turcs. Puis, je lui ai proposé de nous rendre à Zeitenlik, ce qu'il a accepté. L'automobile du général Sarrail était à sa disposition. Après la visite des salles, il a adressé de bonnes paroles à nos sœurs et a laissé une belle offrande à sœur Cornet, assistante. Celle-ci, dès le lendemain, a fait une distribution de gâteaux, vins, cigarettes, vin de Samos à nos soldats.

Le ministre a également vu nos sœurs à la maison voisine, ainsi que leurs orphelins.

Avec son chef de cabinet, M. de Lasteyrie, il fut convenu que M. Denys Cochin assisterait à la messe, dans notre église paroissiale, le lendemain dimanche à huit heures.

Dès huit heures moins cinq, le ministre d'État arrivait à l'église avec son frère, le colonel Cochin, son fils, officier de marine, et son chef de cabinet. Le consul de France assista aussi à cette messe.

Après la messe, je causai seul à seul un moment avec le ministre. Après cet entretien, il me dit aimablement de recourir à lui quand je voudrais. Puis il nous fit ses adieux, à M. Gabolde et à moi, en disant qu'il ne pourrait nous revoir, vu la proximité de son départ.

8 décembre.

Les Sœurs Eucharistines sont à Ghefghély. Leur situation est aussi pénible que précaire. J'ai obtenu du consul d'Italie qu'elles puissent se rendre en Italie avec leurs orphelines; mais je crains que les frais de voyage ne soient trop considérables pour que ce projet puisse se réaliser. En cas extrême, sœurs et orphelines se replieraient sur Salonique. On caserait tout ce monde comme l'on pourrait.

M. Levêque est rentré hier à Salonique; M. Lampe a été malade; il a reçu les soins de nos sœurs à Zeitenlik et va beaucoup mieux; M. Bizart est aussi à Salonique. Je présume que M. Scotto et M. Lignier ne tarderont pas non plus à nous revenir.

Au sujet de Monastir, si les Bulgares ocupent la ville et qu'ils ne veuillent pas de sœurs de nationalité française, sœur Raymond quitterait avec trois de ses compagnes, en laissant les autres sœurs de nationalité non suspecte, pour maintenir le dispensaire et l'ambulance.

14 décembre.

Les Sœurs Eucharistines, trente sœurs, trente-quatre orphelines, M. Alloati sont restés à Ghefghély. J'ai essayé en vain de leur faire arriver un peu d'argent. M. Scotto qui est passé là, ramenant des blessés, m'a dit que la ville brûlait. Le consul d'Italie était disposé à favoriser leur départ pour l'Italie, mais les formalités n'ont pu être remplies à temps. J'espère encore que leur maison n'aura pas été incendiée. Nos chefs militaires ont été bien bons pour les Eucharistines. J'ai lieu de penser que les autorités actuelles, là où elles sont, ne se montreront pas hostiles.

20 décembre.

Le service de santé m'a fait pressentir au sujet de dix autres de nos sœurs qui devraient être employées dans nos ambulances de Zeitenlik. Nous pourrons les fournir en en prenant quelques-unes dans les classes.

La maison de sœur Pascaud n'est point dans la zone mise en état de défense. J'ai pu lui faire avancer 100 livres turques pour qu'elle puisse faire face à la situation un peu difficile dans laquelle elle pourra se trouver.

1er janvier 1916.

Salonique est une ruche où tout s'agite et travaille. Sur terre et sur mer, il y a la France par ses troupes et ses bateaux de guerre. Nos soldats, pour qui la cornette est leur, utilisent nos sœurs de toutes façons. Pour eux, on doit pouvoir tout trouver chez les sœurs, auprès des sœurs. Quant à celles-ci, elles se dépensent sans compter, et ne refusent aucun service à nos braves troupiers. Malades, blessés, elles les soignent; en peine de cent choses à acheter, de trousseau à refaire ou à mettre en état, de renseignements à avoir, etc.,

elles les aident de toute façon. Pour Noël, il y a eu quantité de bonnes choses distribuées par nos sœurs aux blessés et aux malades. Les suffisamment valides ont assisté à la messe, un bon nombre ont communié. A la paroisse, aux deux grand'messes, l'église était bondée. L'amiral avait envoyé sa fanfare pour la messe de dix heures.

Le 23 décembre, nous avons eu la visite du général de Castelnau. Longuement je me suis entretenu avec lui. Ce jour-là, il a assisté au salut dans notre église; puis il a rendu visite à la sœur visitatrice et à nos sœurs dans la salle de communauté. L'entretien a été charmant de simplicité, de bonté. Il a réclamé à sœur Reisenthel ses commissions pour la Mère générale, disant qu'il irait la voir à la rue du Bac, en allant à Paris. En quittant les sœurs, il leur a redit à plusieurs reprises : « Priez, surtout priez! » Le jour de Noël, le général est venu à la messe, puis il m'a demandé de l'accompagner dans sa visite des blessés à l'hôpital de nos sœurs.

A chacun des blessés, il dit une bonne parole; avec plusieurs de son pays, il a parlé patois. A un jeune soldat prêt à sortir, il lui a dit : « Où allez-vous? — A la messe, mon général. — C'est fort bien, surtout priez bien! » En quittant l'hôpital et devant tous il a redit aux sœurs : « Priez bien, mes Sœurs! » Il est consolant de voir un chef de cette taille se montrer si ouvertement bon chrétien.

Nos Missionnaires faisant partie de l'armée d'Orient vont bien.

F. X. Lobry.

Voici quelques extraits de journaux concernant les services que Missionnaires et Sœurs rendent à nos soldats.

Le Figaro du 29 octobre, dit par la plume de M. Robert de Malgane :

Je trace ces lignes et je note ces impressions hâtivement du camp où nous vivons, à côté d'un séminaire de *Lazaristes* français, sur lesquels je pourrai, je l'espère, m'étendre plus longuement une autre fois. Je veux leur rendre dès aujourd'hui l'hommage qu'ils méritent pour avoir si largement, si spontanément, si généreusement ouvert leurs portes, leur bourse même et leurs bras aux petits soldats français qui, grâce à eux, ont senti, sur cette terre éloignée, battre un peu du cœur de notre France.

Dans leurs beaux bâtiments, un hôpital a pu être immédiatement installé, et ces religieux qui reviennent de Turquie, où ils ont été emprisonnés et où ils ont beaucoup souffert, justifient une fois de plus le bon renom de ces vaillants missionnaires qui ont su depuis tant de siècles défendre et propager en Orient, au péril de leur vie, le prestige et l'influence de la civilisation et du génie français. Comme chrétien, comme soldat et comme Français, je les salue, je les admire et je les remercie!

La Croix du 12 novembre, cite la lettre suivante :

Quel bonheur pour nous autres Français, quand nous découvrons, dans la foule exotique et bigarrée, la cornette blanche et la robe bleue de nos Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul! En dehors de leurs œuvres de bienfaisance habituelles, elles assument un surcroît de peine et de fatigue en soignant nos malades et nos blessés. Ceux-ci sont accueillis et hospitalisés avec une admirable générosité par les Pères, qui ont mis leur séminaire à la disposition de l'armée d'Orient pour y installer un hôpital de six cents lits. Inutile de vous dire que prêtres brancardiers, officiers et soldats ont trouvé dans cette maison toutes les ressources spirituelles dont ils ont si grand besoin.

L'Express du Midi du 3 novembre rapporte les réflexions suivantes :

Les troupes *franco-anglaises* sont logées à 4 ou 5 kilomètres de Salonique, à Zeitenlik, dans une immense propriété appartenant aux *Lazaristes*. On ne saurait trop témoigner de reconnaissance vis-à-vis de ces religieux qui, non contents de mettre gracieusement le terrain à la disposition de nos troupes, ont, en outre, spontanément offert d'installer dans leur propre immeuble nos ambulances et les services d'état-major.

Nos soldats ont compris ce que les Lazaristes, aidés des Sœurs de la Charité, faisaient pour eux, et il est à remarquer que toutes les fois qu'ils rencontrent un Père ou une « bonne Sœur », ils ne manquent jamais de les saluer militairement.

Dans *le Nouvelliste de Lyon*, du 28 décembre, un article sur le camp de Zeitenlik, se conclut ainsi :

Sur la face nord-ouest du camp de Zeitenlik s'élève l'hôpital du même nom. Cet hôpital n'est autre que le séminaire français des Lazaristes que les Pères ont mis obligeamment à la disposition des troupes françaises. Ce séminaire est la providence en personne. Il s'est trouvé là tout à fait à point pour accueillir les malades et les blessés auxquels les ambulances du camp ne pouvaient suffire. Des sœurs de Saint Vincent-de-Paul, sur un signe des Pères, sont accourues et penchent sur nos camarades malades ou blessés leurs cornettes immaculées.

Pour cela encore, pour l'accueil des Pères, pour le sourire des sœurs, nos poilus se souviendront du camp de Zeitenlik.

Concluons cette revue des journaux par ce passage de la *Semaine religieuse de Rennes*, sous la signature de M. l'abbé Tissier :

Malgré les occupations et certaines difficultés inhérentes au métier, nous pouvons dire la sainte messe chaque matin. Pour ma part, je la célèbre à un grand kilomètre du camp, chez les Pères Lazaristes qui sont pour le clergé français d'une bonté et d'une charité que je ne saurais jamais assez louer. Ah! les braves gens! les bons Français! Nous nous sommes promis de profiter de toutes les occasions pour dire du bien des Pères Lazaristes et des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul... et... j'ose vous prier, Monseigneur, en mon nom et au nom de tous les prêtres français présents ici, de nous aider dès maintenant à nous acquitter de cette promesse.

Les confrères mobilisés à Salonique ou en Serbie sont actuellement: M. Levecque, aumônier et interprète; MM. Bizard, Lampe, Lignier, Scotto, Dagouassat. Voici quelques détails soit sur leur voyage de France en Orient, soit sur leurs travaux à Salonique et en Serbie.

Lettres de M. BIZARD, *au Très Honoré Père* VILLETTE, *Supérieur général.*

16 octobre 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Depuis hier, me voici à Toulouse. Nous avons quitté Épernay le 13. Nous allons tous, je crois, nous embarquer à Port-Vendres en partant d'ici le 19 et de là nous serons dirigés sur Salonique. On parlait de nous mettre au repos. Nous aurons des loisirs pendant la traversée. Il paraît que les territoriaux pourraient se dispenser de partir. En ce cas, je n'aurai qu'à rester. Mais dans mon ambulance, il n'y a qu'un prêtre, et c'est moi. Ma place est donc auprès des camarades que j'ai depuis la campagne de Belgique. Il arrivera ce qui

arrivera. Dieu, qui m'a protégé jusqu'ici, me gardera encore, j'en ai la ferme confiance,

Ici, à Toulouse, nous sommes cantonnés au fond du faubourg Saint-Cyprien avec défense d'entrer en ville.

Je ne saurais vous prédire ce qui va survenir là-bas... Ce qui me peine, c'est la prévision qu'il me sera difficile de dire la sainte messe. J'ai bien ma petite chapelle, mais les hosties, le vin, comment avoir tout cela? Ici encore, on s'arrangera comme l'on pourra.

Nos soldats ont le moral très élevé. Désormais, il s'est fait une mentalité faite d'indifférence pour les lieux de combats. On voudrait seulement vaincre : Où? comment? cela n'a qu'une importance secondaire.

Si jamais il m'arrivait malheur, vous en seriez averti par l'un de mes camarades. Mais n'y pensons pas. A chaque jour suffit sa peine.

Au revoir, Monsieur et Très Honoré Père, envoyez bien vite une bénédiction spéciale au partant. En longeant les côtes d'Italie, je reverrai, par l'esprit, les jours calmes de Plaisance. Hélas! quand reverrai-je notre séminaire? Que cela soit bientôt.

Je demeure, Monsieur et Très Honoré Père, votre fils affectionné.

Paul BIZARD.

Cette, le 25 octobre 1915.

Je vous écris ces quelques lignes debout, tout équipé sur les quais d'embarquement de Cette, pendant que mes camarades sont occupés à empiler, si je puis parler ainsi, sur le paquebot anglais *Canadian*, chevaux et voitures. Qui l'eût cru, il y a seulement un mois, alors que nous étions aux environs de Reims que nous partirions à Salonique? Voyez comme les événements se déroulent avec précipitation; voilà quatorze mois que

nous sommes sur le front. Nous sommes au repos, notre division est disponible : il faut du renfort, et c'est nous qui partons. Heureusement pour moi, il y eut une halte à Toulouse. J'y suis arrivé fatigué... Je me demandais si je n'allais pas passer la visite et me faire évacuer. Les chères sœurs de l'asile Olivier me voyant si pâle, insistaient pour que je me présente au major. Je ne voulus pas et j'ai bien fait; les sœurs furent si bonnes, me soignèrent si bien, qu'en ce moment, je me trouve aussi vaillant qu'aux premiers jours de la mobilisation.

Hier matin, dimanche, avant le départ, se déroula à la chapelle de la bonne Mère, sœur Lucas, une cérémonie bien touchante. A la messe, j'ai chanté le cantique : *Je vous sàlue, àuguste et sainte Reine.* Après l'Évangile, j'adressai quelques mots à l'auditoire. Je dis à ces braves Toulousains que nos soldats du front savaient souffrir et savaient mourir, les deux choses précisément que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a le mieux enseignées.

Tout le monde pleurait; moi-même j'avais la gorge serrée et je n'en pouvais plus... Enfin, cette fois encore, les bonnes gens ont pu penser que ce qui nous donnait du courage, c'était la pensée de Dieu.

Les sœurs me gâtèrent une dernière fois, et puis je m'en allai, le cœur serré, mais heureux d'être Lazariste puisque, à cause de ce titre, je retrouve partout une véritable famille.

Le moral des soldats est excellent.

Voilà des hommes n'ayant pas de nouvelles de leurs familles, au front depuis des mois, et qui partent joyeux. Ils ont traversé Toulouse en chantant : « Voilà les Enfants de Valenciennes », « Dors, min tchou quinquin ».

On leur jetait des fleurs, on pleurait. C'était superbe.

Je ne sais ce qui va m'arriver, rien de grave, je l'espère; toutefois si, pour le rachat de la France, il faut encore du sang, je suis prêt à donner le mien qui, du reste, ne vaut pas trop cher.

Donnez-moi des nouvelles de la Maison-Mère.

Là-bas, au loin, en Serbie, ce sera un réconfort que l'arrivée d'une lettre de Paris.

Bénissez votre fils et croyez bien, Monsieur et Très Honoré Père, qu'il reste toujours votre bien dévoué en Notre-Seigneur. P. BIZARD.

3 novembre 1915. A bord de l'*Eloby*.

Après huit jours de traversée, nous avons quitté ce matin la rade de Moudros et l'île de Lemnos, où nous avons stationné presque deux jours, pour nous diriger vers Salonique. Il paraît que nous y aborderons cette nuit. Ce ne sera pas trop tôt, car la vie oisive du bord pèse à tout le monde. Rien n'est venu rompre le calme monotone de la traversée.

La mer fut grosse deux fois. Quelques-uns eurent le mal de mer; mais votre serviteur ne se sentit nullement mal à l'aise sur les flots agités. Quant aux sous-marins, ils furent souvent l'objet des conversations, mais on ne les vit pas; d'ailleurs nous étions escortés d'un contre-torpilleur, nous et nos collègues du *Canadian* qui suivait, et les plus rassis ne croyaient rien des histoires fantastiques qui couraient à bord. Néanmoins, quand on eut doublé la Sicile, en face de Marsala, et plus tard, quand on fut engagé dans la mer Ionienne, on eut tout lieu de craindre. Tout alla bien cependant et même en traversant les Cyclades, on n'eut pas de fâcheuses rencontres. C'était donc en vain que plusieurs fois, à titre d'exercice, au signal de la sirène, on s'était réuni sur les ponts, la ceinture de sauvetage à la main...

A bord, j'ai pu dire la messe tous les jours. Comme le commandant d'artillerie n'était pas tout à fait pratiquant, je n'ai pas osé demander l'autorisation de célébrer sur le pont. D'ailleurs, étant seul prêtre, je ne l'aurais pu à cause du vent. Mais à la pharmacie laissée ouverte, j'ai célébré librement et, le jour de la Toussaint ainsi que le lendemain, j'ai distribué la communion à plusieurs soldats.

Je ne vous décrirai pas le voyage. En somme, on est resté le plus possible en haute mer, et ce n'est que dans la mer Egée qu'on eut la distraction de contempler les côtes arides des îles. Pour ma part, je lisotais tout le jour sur le pont. J'ai savouré *le Sens de la mort*, de Bourget, que j'avais acheté au départ de Cette. J'ai relu plusieurs autres livres de ce genre et, surtout le soir, songé devant les étoiles à la destinée de la France, aux parents et amis laissés là-bas, à mon cher séminaire de Plaisance, etc.

A bord du transport anglais l'*Eloby*, l'entente fut cordiale avec ces messieurs d'outre-Manche, mais pas le moins du monde stomacale. Mon Dieu, quelle cuisine! C'est indescriptible... Chacun regrettait le bon rata français. Et maintenant, qu'allons nous devenir, là-bas à Salonique? Où irons-nous? C'est le mystère de l'avenir. Ce que je constate, c'est que nos soldats sont gais et confiants.

Je reste votre fils qui n'oublie pas sa famille de Paris. Priez pour l'exilé.

P. BIZARD.

Serbie, le 23 novembre 1915.

Deux mots au galop pendant que nos infirmiers font l'emménagement de l'ambulance installée dans les deux mosquées de Kavadar.

Ces jours derniers, le travail n'a pas manqué et

l'affluence des blessés fut assez grande. Si l'on songe que nous sommes dépourvus de tout, on peut admirer le dévouement et l'ingéniosité de nos soldats qui suppléent à tout. Pour moi, j'ai esssayé de consoler les malheureux du mieux que j'ai pu.

Dans mon gourbi, j'avais installé une petite table, et c'est là que je disais la messe. Quel dénuement! Et dire que Jésus se contente de cela, alors que le moindre de nos officiers veut se faire un petit palais.

Ce qui est le plus pénible ici, c'est l'absence de nouvelles sûres. Chacun laisse divaguer son imagination. Nous sommes en pays ennemi, quoiqu'en Serbie, puisque le fond de la population est composé de Turcs annexés et de Bulgares.

Je ne sais ce qui va advenir. Si Dieu bénit nos armes, je vous reviendrai peut-être et heureux. Mais s'il m'arrivait malheur, sachez que je suis mort heureux d'appartenir à la petite Compagnie qui reste une grande famille que l'on retrouve partout.

Je vous laisse avec l'espoir que tout ira bien. Je vais écrire au bon M. Lobry pour le rassurer sur mon sort. Je ne saurais vous dire à quel point j'ai été bien reçu soit à Salonique soit à Zeitenlik.

Bénissez-moi, mon Père, et priez pour moi.

Votre fils dévoué.

P. BIZART.

Camp de Zeitenlik, 1er décembre 1915.

Notre séjour à Kavadar en Serbie n'a pas duré longtemps. Après avoir installé là-bas notre ambulance dans deux mosquées, nous avons soigné les blessés de la division, pendant les quelques jours employés par nos troupes à repasser la Tzermar. Les Bulgares, de ce côté, nous étaient bien supérieurs en nombre.

Mais nos soldats tinrent bon jusqu'à ce que toute la division ait repassé sur l'autre rive, puis brûlèrent le pont. Je ne sais trop pourquoi les ambulanciers reçurent l'ordre de se rembarquer. Nous partîmes donc pour Négolin, où nous couchâmes sous la tente dans la neige.

De là, nous nous dirigeâmes vers la gare de Krivolak. La neige tombait toujours et, pour compléter la fête, les Bulgares nous envoyaient de temps à autre d'inoffensifs obus dont l'éclatement nous faisait plutôt rire que pleurer. Après une froide nuit passée dans un wagon à bestiaux, ouvert à tous les vents, nous débarquâmes à Salonique le 27. Il pleuvait, et pour tout abri nous n'avions que la ressource de monter nos petites tentes.

Enfin j'étais arrivé et je n'étais pas malade. Le lendemain, après ma messe, je profitai de quelques minutes de liberté pour me laver et me changer. Comme ce fut bon ! A midi, je dînai avec ces messieurs ; j'avais tout oublié déjà, le froid, le manque de sommeil, la faim et la soif.

J'ai revu avec plaisir sœur Reisenthel, toujours très maternelle avec le Lazariste qu'elle a connu enfant. Bref, ce sera maintenant la vie de famille. Je dors au camp c'est vrai, mais je suis habitué à cette rude vie du troupier qui se fait un lit n'importe où.

Excusez ce griffonnage que j'expédie sous la tente à la lueur d'une bougie. Il fait froid et j'ai hâte de me mettre sous ma couverture. Du moins vous voilà rassuré sur le compte de l'un de vos fils. Bénissez-le et priez pour lui. BIZART.

Dogandzi sur le Vardar, le 31 décembre 1915.

A notre retour de Kavadar et de Krivolak en Serbie, nous pûmes nous reposer au camp de Zeitenlik.

Malgré tout, pour moi c'était le bonheur puisque tous les jours je pouvais voir nos confrères. Mais, dès avant Noël, nous fûmes avertis que nous pourrions retourner à la frontière. J'avais peur pour ma cérémonie de la nuit de Noël. Le bon Dieu nous gâta.

En plein camp, sous une tente bien ornée, j'ai chanté le *Minuit, chrétiens*! puis la messe de minuit. Nos soldats s'étaient unis à ceux de l'ambulance 10/10 pour fanfarer des chants magnifiques.

Lorsque après mon allocution, avant la communion, les poilus enlevèrent *France, à genoux*! cantique que m'avait envoyé la supérieure de l'asile Olivier de Toulouse, tout le monde avait les larmes aux yeux. Hélas! après la cérémonie nous n'eûmes que le temps de démonter les tentes, charger les voitures et partir... Beau Noël! disaient les poilus, mais enfin nous avons eu notre messe de minuit.

On bivouaqua à Topsin, et moi, le matin, j'eus la chance de retourner à Salonique en auto pour aller prendre le courrier et ainsi de pouvoir dîner chez nos confrères. Dans l'après-midi, m'attendait une désagréable surprise. Après Topsin, il n'y a plus de route. L'auto veut s'engager dans une des pistes fangeuses qui mènent à Dogandzi. Peine perdue, nous voilà enlisés... Bref il fallut abandonner l'auto et rejoindre nos arabas qui, elles-mêmes, enfonçaient dans la boue presque jusqu'au moyeu. A la vue de ces routes, on se rend compte du courage qu'ont eu nos soldats pendant la retraite de Serbie.

Ici on est installé derrière les tranchées et les fils barbelés, sur la rive du Vardar, et on soigne les malades... sous les tentes tortoises. C'est la vie au grand air. Mais quelle solitude! Devant nous, nous avons la ligne lumineuse du Vardar et, au delà, les monts couverts de neige.

Voilà ma vie depuis quelque temps; je serai complet quand j'aurai ajouté que souvent je dis la messe, en plein air, sur deux planches placées entre les brancards d'une voiture. C'est mon autel... car sous les tentes on ne peut se tenir debout. Dieu en sera content tout de même, car sous ce ciel qui sourit à des schismatiques égarés, il a les adorations de cœurs bien généreux.

Bénissez-moi et regardez-moi toujours comme votre fils bien dévoué en Notre-Seigneur.

P. BIZART.

M. Lampe écrit de son côté, au mois de novembre :

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Me voici à Salonique de passage, en route pour la Serbie. J'ai eu le plaisir de voir les confrères et en particulier M. le visiteur Lobry, qui a été pour moi comme un père. Quel bonheur de me retrouver un instant en famille. Combien vite on oublie ses misères, lorsqu'on retrouve les siens. Ce sera un des effets de la guerre d'avoir appris à apprécier la grandeur du bienfait de la paix et de la vie de famille. J'ai trouvé ici M. Hauspie, M. Jammet, qui m'ont piloté dans Salonique à la hâte.

Nous avons fait une heureuse traversée. Un sous-marin, qui nous attendait près de Cerigo, a été aperçu heureusement, la veille de notre passage à cet endroit et pourchassé sans succès. Nous avons pu au moins y passer sains et saufs. Nous avons souffert horriblement de la chaleur. Nous étions 2 406 hommes à bord, logés dans les bas-fonds du bateau, entassés comme des harengs, couchant dans des hamacs, et avec les

hublots fermés jour et nuit de crainte de torpillage.

Nous logeons dans un camp à 21 kilomètres de Salonique en face des Anglais. Nous partirons sous peu. Vers quel front de la Serbie? nous ne savons pas, à la grâce de Dieu! C'est là ma devise. En amitié avec Dieu, fils de saint Vincent, qu'ai-je à craindre? Je vous mettrai au courant, si possible, des événements de Serbie. En attendant nous vivons sous la tente; heureusement qu'ici, il ne fait pas trop froid; on nous dit que là-bas, en Serbie, il fait froid; heureusement les confrères que j'ai trouvés ici m'ont pourvu de vêtements chauds de laine qui me protégeront bien. La Providence est bonne surtout pour les fils de saint Vincent. Combien de camarades sont plus malheureux que moi! C'est pourquoi, mon Père, je n'ose me plaindre; au contraire, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, je surabonde de consolations spirituelles, comme jamais dans ma vie sacerdotale je n'en ai trouvé, ma santé est excellente malgré la fatigue.

Au revoir donc, mon Père, priez un peu pour moi.

Ant. LAMPE.

M. Scotto écrit le 12 octobre à M. Bourzeix, son ancien supérieur de Jérusalem, qu'il est à Moudros sur le point de partir pour Salonique et la Serbie :

Il nous faudra être terrassiers, maçons, charpentiers; nous couchons à terre; jusqu'à minuit nous sommes dévorés par les puces et, après minuit, jusqu'au matin, nous grelottons, car l'humidité est grande et nous n'avons qu'un mince couvre-pied, c'est-à-dire une demi-couverture pour nous garantir du froid. Mais, vive Dieu! on a moins de peine pour se lever le matin, étant couchés tout habillés, et avant le réveil des soldats il faut avoir dit la messe. Nous n'avons que deux autels pour douze prêtres, et encore faut-il aller loin

pour trouver une espèce de caverne où pouvoir célébrer. C'est bien la vie apostolique.

Le même écrit le 11 novembre, de Zeitenlik :

Nous sommes campés à 5 kilomètres de Salonique, à un bon quart d'heure de notre séminaire de Zeitenlik. J'ai la consolation d'aller y souper et coucher depuis mon arrivée. Ces messieurs me reçoivent avec cordialité. Le départ approche ; on nous dit que nous ne passerons pas la semaine ici.

M. Blanchet, supérieur de la maison et en même temps aumônier titulaire militaire, avait obtenu que je restasse comme infirmier dans notre hôpital. Mon médecin chef s'y est opposé, alléguant que je lui étais indispensable et qu'il préférait se défaire de tous les autres infirmiers plutôt que de me laisser. Et cependant il est loin d'être clérical, mais il m'estime beaucoup et tient à me conserver.

J'irai donc en Serbie.

M. Scotto écrit le 19 novembre au Très Honoré Père Villette :

On nous annonce notre départ pour Krivolak ce soir. Nous sommes quarante-cinq prêtres sur une centaine de brancardiers. Défense absolue d'emporter des autels portatifs et, par le fait, de célébrer, car nous sommes trop nombreux et on ne peut accorder aucune faveur individuelle :

Le même écrit le 6 décembre de Stroumitza :

Je suis en Serbie depuis une vingtaine de jours. Nous avons passé quelque temps du côté de Krivolak et de Kavadar, où il a fait terriblement froid. Nous avons eu une moyenne de 15 degrés au-dessous de

zéro avec des tourmentes de neige glacée. Jamais de ma vie je n'ai tant souffert du froid.

Je vous assure qu'il ne fait pas bon sous la tente. J'ai bien offert toutes mes souffrances physiques et morales à Dieu qui, j'espère, les changera en mérites pour le ciel. Impossible de dire la messe, c'est ma plus grande privation. Vive Dieu, quand même ! comme nous sommes très nombreux dans le même cas, nous nous consolons mutuellement.

SCOTTO.

Lettre de M. LÉVECQUE, *à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Camp de Zeitenlik, 12 janvier 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Débarqué à Salonique, le 7 novembre 1915, j'y attendis jusqu'au 23 du même mois mon affectation au groupe de brancardiers de corps. Le 29 novembre j'arrivai à Guevguili où se trouvait une section de mon groupe et je dûs m'occuper d'une partie des hôpitaux de cette ville. Les blessés et malades y étaient très nombreux. Mais le 7 décembre, après avoir complètement évacué tous les hôpitaux, ne laissant que sept blessés bulgares non transportables, nous revînmes à Salonique, précédant le reste de l'armée d'une semaine environ. Le groupe de brancardiers de corps s'installa au camp de Zeitenlik et je l'y suivis. On me proposa de loger chez nos confrères du séminaire, mais je crus préférable de vivre comme tout le monde sous la tente. De la sorte, il m'était bien facile d'assurer le service religieux du camp, étant le seul aumônier y résidant. Chaque dimanche, je célèbre donc la messe et prêche

aux assistants nombreux qui viennent régulièrement.

D'autre part, ma connaissance du pays, des gens et des langues me permet de rendre bien des services aux officiers et cela rend encore plus facile l'exercice de mon ministère sacerdotal.

De même, le deuxième bureau de l'état-major, section de l'interprétariat, me demande parfois mes services de traduction bulgare ; on m'y a prié également de fournir tous les renseignements utiles que je puis recueillir au cours de mes pérégrinations et conversations. Très souvent j'ai l'occasion de m'entretenir avec des officiers et des soldats serbes campant à Zeitenlik et de cultiver ainsi mes connaissances en langue serbe. C'est dans ces conversations que j'ai appris que dans ce pays l'enseignement secondaire est tout entier aux frais de l'État, à l'exception de deux ou trois établissements.

Je demeure, Monsieur et Très Honoré Père, votre enfant tout dévoué et respectueux.

Jules LEVECQUE.

Lettre de M. DAGOUASSAT *à M.* ROBERT, *secrétaire de la Congrégation de la Mission.*

9 janvier 1916.

BIEN CHER MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Depuis leur départ de Bourges au milieu de décembre, nos crapouillauds dorment encore. Dormeront-ils longtemps? Dieu le sait. En tout cas, le jour où ils cracheront leurs grosses torpilles, ça chauffera autour de Salonique et le long des tranchées; je pourrai faire mon métier de missionnaire.

En attendant, depuis le mouvement de repli des forces anglo-françaises et la visite du général de Cas-

telnau, c'est le grand calme. Tout au plus peut-on signaler les visites d'avions, importantes surtout à cause de leurs conséquences diplomatiques; mais, au point de vue militaire, ce sont des amusettes. Notre arme pour le moment, c'est la pelle et la pioche.

Dans les montagnes qui environnent Salonique, nous vivons un peu en chartreux; les journaux de France ne nous arrivent pas, les courriers sont espacés et capricieux et nos voisins les Anglais sont excessivement souriants et rapides dans leurs visites écourtées; il faudra que je repasse les vocabulaires appris au Berceau et au séminaire; cela me permettra peut-être de découvrir parmi eux des catholiques.

Nous avons, en effet, organisé un petit service religieux; tous les matins, je puis dire la sainte messe dans ma tente; sans doute cela ne vaut pas la cathédrale de Bourges que je viens de quitter, puisque avec le front je heurte la voûte; mais là, dans « nos toiles », le bon Dieu descend quand même sur le petit autel. Le dimanche la porte de la tente s'entr'ouvre et les hommes de la batterie peuvent assister au saint sacrifice; c'est un prêtre breton, notre infirmier, qui célèbre et je suis là pour les faire chanter, leur parler du bon Dieu, de leur famille, de la France. Ce sont des artilleurs qui m'ont demandé, eux-mêmes, de faire quelque chose; d'ailleurs dans mon milieu, l'esprit est bon, avec beaucoup d'entrain. Ils se plaignaient de la rareté des aumôniers, mais ils ajoutaient : « Puisque vous êtes là, si l'on est fauché, on aura toujours un brin de prière sur la tombe. »

Une chose qui les étonna dans les premiers jours, au milieu des étrangetés de Salonique, au milieu des rues sales et des costumes cosmopolites, c'est de voir des soutanes françaises, des cornettes françaises. Lorsque je disais aux officiers le travail de longue haleine entrepris

par nos écoles et aussi l'ardeur des petits de l'orphelinat de Zeitenlik qui se précipitaient sur moi pour décrotter les godillots d'un missionnaire-soldat allant dire la sainte messe, ces officiers répétaient : « C'est un crime d'avoir chassé de chez nous tous ces religieux et religieuses. Nous ne vous connaissions pas. »

La réception que j'ai trouvée soit à Salonique, soit à Zeitenlik de la part de nos confrères et de nos chères sœurs a été on ne peut plus douce et réconfortante. J'ai aussi rencontré chez eux et avec quel plaisir, plusieurs de *nos confrères aumôniers* qui m'ont aidé de leurs conseils ; j'en avais besoin, car ici on n'a pas toutes les commodités du front français.

DAGOUASSAT.

ALLEMAGNE

Nous avons appris par la Hollande qu'un séminariste de Theux a été tué sur le champ de bataille.

D'autre part il y a eu, à Cologne, une épidémie de typhus, dans une ambulance tenue par nos Sœurs ; quatre ont pris le mal et sont mortes ainsi que sept filles de service.

ANGLETERRE

Une sœur de l'hôpital italien, de Londres, raconte la visite des zeppelins dans la nuit du 8 au 9 septembre 1915 :

En prévision d'une visite possible des zeppelins, diverses précautions peu pratiques avaient été indi-

quées; tout en faisant ce qui était recommandé, nous eûmes le soin de faire mettre des médailles, avec un insigne du Sacré-Cœur, sur plusieurs endroits du toit, et sur le drapeau qui flotte sur l'hôpital. Le soir du 8, fête de la Nativité, nous étions allées au dortoir, l'esprit plein de la lecture du bombardement de Reims dans les *Annales*; mais nous dormions néanmoins, tranquillement, quand, entre dix et onze heures, un bruit épouvantable avec une secousse terrible nous jeta hors de nos lits; les vitres se brisaient, les femmes et les enfants jetaient des cris d'angoisse, la sœur veilleuse nous appelait de toutes ses forces pour nous dire de descendre; il semblait que tout s'écroulait autour de nous.

En nous habillant, nous entendions avec terreur le moteur d'un zeppelin au-dessus de nos têtes, puis, l'explosion de plusieurs bombes, mettant le feu aux maisons de nos voisins.

Toute la place où se trouve l'hôpital était éclairée par la lumière sinistre des incendies. En même temps, on entendait la canonnade dirigée contre le zeppelin, lequel se retira, peu à peu, pendant que les pompiers s'épuisaient en efforts pour éteindre le feu.

Quant à nous, nous étions occupées à faire descendre tout notre monde, chose peu facile avec de grands malades, surtout ceux qui venaient de subir de très graves opérations; pas une seule vitre dans la maison restée entière; plusieurs maisons avaient été incendiées, sur la place, et dans la rue, sur le côté de l'hôpital; les autres étaient toutes endommagées, plus ou moins; seul, l'hôpital est resté intact dans ce désastre.

Je ne fais qu'en remercier la sainte Vierge toute la journée, et je me reproche un léger souffle d'effroi, qui s'empare de moi involontairement, quand la nuit approche et qu'il faut vivre dans une presque totale

obscurité, avec volets fermés, rideaux tirés, et à peine assez de lumière pour voir ce que l'on fait.

Je voudrais faire dire deux messes à l'autel *Virgo Potens*, en action de grâces.

Plusieurs quartiers de Londres ont reçu la visite de zeppelins et subi les mêmes pertes et dégâts que le nôtre. On dit qu'il y a eu plus de cent victimes, dans cette malheureuse nuit. Il y a maintenant un grand nombre d'aviateurs français, aux environs de Londres, venus exprès pour repousser les zeppelins.

Sœur N...

AUTRICHE-HONGRIE

Nous avons peu de détails sur cette province.

M. Reeh, visiteur, écrivait le 3 août 1915 : « Le plus grand nombre des jeunes frères coadjuteurs se trouvent sur le champ de bataille ; deux sont tombés victimes de la guerre, quelques autres sont en captivité. Nos travaux vont leur train ordinaire, bien que les missions ne soient pas aussi nombreuses qu'en temps ordinaire.

« La province des sœurs se trouve en bon état. Les sœurs travaillent avec dévouement auprès des soldats blessés et dans les ambulances militaires. Leurs travaux sont accompagnés de bénédictions ».

M. Zdésar est toujours prisonnier. Il écrivait le 20 novembre 1915 que sa santé était ébranlée et qu'il employait son temps le mieux possible ; il s'attendait à être transféré dans un autre dépôt.

A plusieurs reprises, on a fait des démarches pour délivrer notre confrère ; elles n'ont pas abouti.

BELGIQUE-HOLLANDE

Dans le dernier numéro, nous avons annoncé une lettre de M. Sieben racontant son voyage de Belgique en Angleterre avec les orphelines d'une maison de sœurs de Bruxelles qui se trouvaient à Nieuport-Bains.

Les péripéties par lesquelles passent les sœurs et leurs enfants, les attentions dont elles sont l'objet de la part de personnes charitables, tout cela serait digne d'être relaté. Ici ce sont des Domicaines portugaises qui offrent l'hospitalité ; là c'est la femme d'un maire qui met une villa à leur dispostion ; ailleurs, les enfants sont hissées dans un omnibus et le voyage se fait avec des centaines de fuyards, au bruit des canons des navires anglais, pendant que des aéroplanes survolent la route ; difficultés à la frontière, difficultés à Dunkerque, difficultés pour se ravitailler, difficultés pour avancer.

Les enfants sont sans-souci, les maîtresses sont préoccupées, mais Dieu veille et intervient toujours au moment opportun. Il est onze heures, on n'a sucé que quelques pastilles de menthe, voici des soldats français qui donnent du lait ; un peu plus tard, on mange des carottes crues, une dame distribue un grog chaud, une autre apporte du bouillon, du pain, de la viande.

A Calais, pas de logement ; un employé donne comme dortoir un wagon de première classe ; le lendemain, les soldats leur apportent du café et du pain. On part pour l'Angleterre. A Folkestone, des dames présentent des pains fourrés, des biscuits, des gâteaux, du café ; il y a un train pour les réfugiés ; on donne aux enfants des compartiments de première et de deuxième classe ; au départ, nouvelle distribution de pains fourrés ; on y ajoute un petit imprimé en français et en flamand. « Soyez le bienvenu en Angleterre, vous irez à Londres, tout sera arrangé, vive la Belgique ! »

Tout le long du voyage, ce sont les mêmes délicatesses. A Londres, un accueil des plus affectueux, copieux goûter. Les sœurs sont averties ; la visitatrice se charge de placer les enfants dans les différentes maisons de sœurs, où elles attendront jusqu'à la paix. Tel est le pâle résumé de cet exode de Belgique en Angleterre, accompli de 14 au 21 octobre 1914.

Voici quelques détails sur la guerre par un de nos confrères qui est aumônier dans l'armée belge :

Lettre de M. J. THIRY, *Prêtre de la Mission, à M.* E. VILLETTE, *Supérieur général.*

20 mai 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Notre secteur se trouve devant Dixmude un peu au sud. Quand il fait beau, on peut à l'œil nu voir les Allemands aux fenêtres des rares maisons qui sont encore debout. On ne regarde pas trop longtemps, car le sifflement d'une ou plusieurs balles vient vite vous rappeler à la réalité cruelle. Les abris des tranchées sont peu confortables, objectivement parlant, mais, relativement, ils sont merveilleux et presque invulnérables. Nous les partageons avec les braves soldats du 7e de ligne, régiment décoré pour sa bravoure lors de la retraite sous Anvers.

Quant aux rares blessés physiques, on les panse sommairement dans l'abri du docteur et on les transporte au poste de secours. Si les boîtes à balles et la fusillade rasent le chemin, on prend le boyau de communication où l'on s'arrête à loisir, si la pluie de fer est trop forte. On y prend de la boue jusqu'à la ceinture et des rhumatismes dans les alvéoles et les orteils, mais c'est une occupation intéressante au cantonnement que de remettre tout en état. Quand le blessé est trop gravement pris, il reste au poste d'évacuation, pour y mourir. L'aumônier l'y attend, et même souvent les brancardiers prêtres l'ont déjà préparé. Dernièrement, une sentinelle eut le crâne défoncé, je lui donnai l'absolution aussitôt, et l'abbé qui est venu en même temps que moi de Calais lui donna l'extrême-onction. Quand ils meurent au poste, on les ensevelit avec les cérémonies d'usage, dans le cimetière de Saint-Jacques-

Capelle, dont l'église est complètement détruite. Les autres blessés sont transportés au poste d'évacuation à 2 kilomètres plus au sud. On y va à travers champs, sur un chemin de fascines que la pluie et l'usage ont rendu presque impraticable, mais que les troupiers continuent à appeler avec une naïve ironie *le chemin facile*; quand le brancardier n'y tombe qu'une fois, il peut s'estimer heureux. Après quatre jours de taupinière, on quitte les rats des tranchées, on tâche d'en faire autant pour la cavalerie légère (puces...) et on rentre au cantonnement pour se refaire.

Il y a parmi nous, d'autres blessés, mais beaucoup plus difficiles à soigner. Ils disent tant d'insanités politiques et sociales qu'on ne peut vraiment les prendre au sérieux, ce serait trop grave; on se contente de leur demander de s'entendre entre eux. Les autres pour la plupart sont catholiques, quelques-uns pieux; avec ceux-là, on peut causer, ils ont bon moral.

Puis vient la crème des brancardiers du 7e de ligne : dix missionnaires ou aspirants scheutistes, dont un prêtre, deux Jésuites, deux frères des Écoles chrétiennes, deux Assomptionnistes, un frère de Saint-Vincent-de-Paul, un vicaire et votre serviteur. Une vraie communauté. Là on trouve des âmes vraiment grandes, qui trouvent dans les sacrifices successifs de notre vie actuelle une source de joie. On souffre et on prie pour le succès des alliés; on demande à Dieu le triomphe de la foi, la victoire de la France qu'on a la grandeur d'âme de reconnaître comme fille aînée de l'Église encore et toujours. Aussi nous sommes heureux.

Nous vivons aussi monacalement que possible. Les trois messes dans la grange avant sept heures trente, sauf le dimanche où l'un de nous dit une messe à neuf heures pour les villageois des environs dont les églises sont

inhabitables. On y chante alors des motets grégoriens presque aussi bien que la *schola* de la Maison-Mère, et des cantiques. Dans la matinée, chacun s'occupe suivant son but. On étudie l'anglais, le congolais, la musique, la littérature, l'histoire de France et les sciences. On médite, on fait une bonne lecture spirituelle, on récite l'office de la sainte Vierge, que sais-je encore; le soir, même programme, mais tout est arrangé de façon à pouvoir confectionner des tables, des tabourets, des étagères... à entretenir ses effets, son linge, car il faut tout faire soi-même, sans que les voisins soient ennuyés. Et il y a le courrier à recevoir et à envoyer, ce qui, tous les jours, occupe beaucoup.

Le soir, au premier, où je suis quasiment le supérieur, il y a récitation du chapelet, du *De profundis*, des litanies, devant un mois de Marie illuminé; on chante un cantique et on s'endort. La paille nous sert de lit; elle nous a servi de prie-Dieu, il y a cinq minutes, et pendant la journée, de chaise, de table, d'armoire... une vraie pierre philosophale de l'ameublement; il lui arrive même entre temps de nous servir aussi de cilice. Et nous sommes fiers de notre installation. Quand la paille est renouvelée en bas, la communauté d'en haut est invitée à venir jouir du coup d'œil et réciproquement. Je dirais bien, comme le soldat de l'abri 5 : « Vrai, quand on rentrera chez nous, il me faudra mettre une planche dans mon lit, pour y pouvoir dormir. »

Nous ne sommes pas toujours ensemble au cantonnement, mais quand cela arrive un dimanche, il est convenu tacitement qu'il y a concert de communauté, chacun y va de son mot ou de sa chanson, et l'on est vraiment heureux. Les chants enflammés et profondément chrétiens d'Henri Colas ont eu la meilleure part du succès. On les apprend et on les chante aux soldats. Quand il est question d'aller aux tranchées, on est prêt.

Nous savons que c'est Dieu qui dirige les hommes, et que les balles sont conduites par sa volonté. Quand celle qui doit faire une victime parmi nous peut-être viendra, celui qui sera touché sera le plus heureux.

Vous me pardonnerez, mon Très Honoré Père, tant de détails sur ma vie. C'est en songeant à votre sollicitude pour chacun de vos fils que j'ai pu me persuader de les écrire si longuement, et la pensée qu'ils vous seront agréables m'a permis de jouir, pendant que je les écrivais, de cette intimité simple et paternelle avec laquelle vous m'avez toujours accueilli.

Je demeure votre fils dévoué et obéissant.

J. THIRY.

Nous avons parlé de l'Œuvre des réfugiés belges en Hollande; elle continue toujours et trois de nos confrères y sont occupés. Voici un petit aperçu de leurs occupations :

Lettre de M. A. HOFMAN, *Prêtre de la Mission, à M.* E. VILLETTE, *Supérieur général.*

Camp des réfugiés, Uden (Nord-Brabant),
20 mai 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Notre travail consiste, pour le moment, à visiter la paroisse, à faire du catéchisme aux enfants; six cents au moins feront leur première communion, le 29 juin, et je recommande ces pauvres petits à vos charitables prières. Quant à la visite de la paroisse, ou plutôt de mon quartier, c'est tout un travail; il faut écouter ces gens, leurs plaintes, leurs doléances; l'un réclame ceci, l'autre voudrait cela, un troisième raconte ses malheurs, ses aventures de guerre, et, avec tout cela,

il faut tâcher de savoir, à un moment donné, choisi au hasard de la conversation, à quelle hauteur se trouve le thermomètre religieux de notre paroissien et de sa famille. Quelques notes tracées hâtivement dans un carnet vous rafraichissent la mémoire, lorsque vous écrivez le soir ou le lendemain dans le carnet définitif.

En général, Monsieur et Très Honoré Père, mon impression est bonne ! Le grand nombre de nos réfugiés est bien disposé, et beaucoup, sous le coup de l'épreuve, sont revenus au bon Dieu. M. Colsen est venu prêcher huit jours avant Pâques pour les Flamands, et un Père Jésuite de Rotterdam (un Belge réfugié), de Pâques jusqu'à Quasimodo, pour les Wallons. Nous avons eu pas mal de retours, cela va bien.

Le même écrit le 18 juillet 1915 :

Je me permets de vous donner quelques détails sur la population au milieu de laquelle je suis si heureux de vivre. C'est bien « notre genre ». La plus grande partie de nos paroissiens sont des pauvres; s'ils ne l'étaient pas tous avant de venir ici, s'il y en a parmi eux qui ont connu des jours bien meilleurs, pour le moment ils sont privés de tout, ou à peu près, et le fléau de la guerre, qui s'est abattu sur leur patrie naguère si prospère, détruisant leurs maisons, ruinant leurs affaires, dévastant leurs campagnes et le fruit de leur travail, accumulant désastre sur désastre, en a fait de ces malheureux à qui je pense, lorsque je dis tous les jours : *Deus qui ad salutem pauperum...*

Pour le moment ils sont à peu près 5 500. Il en est passé par ici un grand nombre : les uns se sont rendus en Angleterre, les autres ont risqué le coup et sont

rentrés en Belgique... Dans quelques jours, notre paroisse comptera 2000 habitants de plus.

Heureusement ma santé est suffisamment bonne, pour me permettre de travailler à peu près à mon aise.

Ce qui console et soutient, c'est que notre travail, grâce à Dieu, n'est pas infructueux; ainsi pendant le mois de mai, nous avons distribué plus de 3 200 communions; pendant le mois de juin, le nombre est allé jusqu'à 4 141.

Tous les jours, nous avons le salut, et tous les jours notre cathédrale est à peu près remplie. Il y a place pour mille personnes assises. Pour ce qui est du dimanche, nous avons plus de 3 000 assistances avec quatre messes, et il ne faut pas oublier qu'il y a ici grand nombre d'enfants dispensés par leur âge d'y assister. Le dimanche, le nombre des communions s'élève d'habitude à 300, et les jours ordinaires, cela oscille entre 70 et 100, quelquefois davantage.

Vous voyez donc, Monsieur et Très Honoré Père, que nous avons tout lieu d'être contents. Sans doute il y a de l'ivraie mêlée au bon grain, mais... où le diable reste-t-il donc tranquille? une petite prière, s'il vous plaît, pour qu'il nous fasse le moins de mal possible.

Le 29 juin, fête des saints apôtres Pierre et Paul, nous avons eu la première communion des nos tout petits (7, 8 et 9 ans). C'était superbe! Les autorités, entre autres le commissaire général du gouvernement Rüys Buvenbrouck, le gouverneur du camp et le bourgmestre, bons et excellents catholiques, ont rehaussé la cérémonie de leur présence. Tout s'est passé d'une façon fort édifiante, et bien des larmes ont jailli des yeux des parents qui pensaient à ce qui aurait pu être, si la désolation n'était pas descendue sur terre, si l'affreuse main de fer n'avait pas détruit les foyers.

Il y a huit jours, nous avons eu la visite de S. E. le ministre Poullet! Il a commencé la visite par l'église et le presbytère. Cela fait du bien, cela console, cela vous donne à réfléchir. Depuis que je suis ici, j'ai vu bien des personnalités marquantes, et je dois vous dire, Monsieur et Très Honoré Père, que ce qui m'a frappé chez la plupart, c'est la simplicité, l'absence de formules creuses...

Plusieurs fois M. le curé m'a demandé d'écrire quelque article pour des journaux; lui-même écrit également; mais il désirerait que les quatre ou cinq journaux qui sont à notre disposition n'eussent pas tous la même chose. J'ai fini par céder à ses instances; j'ai écrit à l'occasion de la visite que Mgr Diepen, coadjuteur de Bois-le-Duc, est venu nous faire inopinément pendant le mois de mai; de même j'ai écrit quelque chose pour la première communion.

Il est question également de fonder un journal pour tous les réfugiés; ils lisent toutes sortes de choses et on voudrait faire sombrer un journal, qui leur fait beaucoup de mal; les Pères Blancs de Boxtel m'en ont parlé, et ils voudraient bien que, de temps en temps, je leur donne quelque chose. Voilà, Monsieur et Très Honoré Père, l'exposé de la situation.

Votre enfant tout dévoué, obéissant et reconnaissant.

A. HOFMAN.

M. Colsen écrit de Dordrecht le 27 septembre 1915 :

Depuis janvier, je suis toujours aumônier de réfugiés belges, jusqu'au mois de mai, en Zélande à Hannveert, maintenant à Dordrecht. La plupart de mes paroissiens sont des bateliers. Ils sont cinq à six cents ici et plus de mille cinq cents de l'autre côté de la rivière à Papendrecht. A Dordrecht, il y a deux églises

catholiques et cinq prêtres. A Papendrecht, au contraire, tout est protestant. Il a fallu bâtir là école et église (évidemment réunis). Près de trois cents enfants viennent à l'école, et le dimanche un bon millier à la messe. A Dordrecht, nous avons de même érigé une école belge.

Avec quelques messieurs belges et hollandais, j'ai établi un comité et pour Dordrecht et pour Papendrecht. Nous fournissons des renseignements, nous procurons du travail, nous soutenons spécialement les malades, nous distribuons des habits.

Beaucoup de protestants viennent à la messe et au salut. M. le Curé m'invite à donner un cours d'apologétique.

Je demeure affectueusement votre enfant obéissant en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

COLSEN.

ESPAGNE

Nous donnons d'abord la notice promise sur M. Arnaiz. Elle a été écrite par M. Neveut, Prêtre de la Mission, d'après les renseignements fournis par les *Annales espagnoles* et les archives du secrétariat.

M. HELLADE ARNAIZ

VISITEUR DE LA PROVINCE D'ESPAGNE

Le 10 juillet 1913, à six heures du soir, s'endormait pieusement dans la paix du Seigneur, à Madrid, dans la maison centrale, M. Hellade Arnaiz, un des confrères qui ont grandement servi la Congrégation.

*
* *

M. Hellade Arnaiz naquit le 18 février 1843, à Zumel, province de Burgos, et fut le quatrième des enfants que Dieu accorda à ses vertueux parents. Ceux-ci, excellents chrétiens, s'appliquèrent à élever leur famille dans la piété et la pratique des devoirs religieux. Hellade répondit pleinement aux soins de ses parents et de ses premiers maîtres, qui remarquèrent bientôt son intelligence jointe à une grande piété. Aussi, à l'âge de onze ans, on fit commencer au jeune Hellade ses études de latin, sous un magister qui ne connaissait d'autre pricipal moyen pour loger la grammaire dans la mémoire de ses élèves que le martinet et la discipline, se montrant partisan de cette maxime que « la lettre entre avec le sang ». Notre cher confrère se souviendra longtemps de cette méthode.

Entré au séminaire de Burgos en 1837, M. Arnaiz eut l'occasion de voir, pendant les vacances de 1858, M. Valdivielso, un saint missionnaire, dont les entretiens le déterminèrent à solliciter la faveur d'entrer dans la Congrégation. Il pensait déjà depuis quelque temps à demander cette grâce et les exemples de sa sœur Claire et de son frère Nicolas, qui étaient entrés dans la famille de saint Vincent, contribuèrent à l'affermir dans son pieux dessein.

Comme il l'écrivait lui-même plus tard : « Une petite discorde au sujet du partage des biens de famille me fit sentir alors plus pleinement la vanité du monde et des richesses terrestres; cette connaissance me confirma de plus en plus dans l'intention de quitter le siècle pour chercher la paix dans le service du Seigneur et des pauvres gens des champs. »

N'étant âgé que de quinze ans, ce ne fut pas sans difficulté que le jeune Arnaiz obtint de M. Masnou,

visiteur d'Espagne, l'admission si ardemment désirée.

Entré au séminaire, le 20 octobre 1858, M. Arnaiz s'acquitta avec une scrupuleuse exactitude des obligations d'un bon séminariste et prononça les saints vœux le 19 février 1861 dans l'antique maison des Laganites. Il continua ses études dans le séminaire de Badajoz tout en aidant le supérieur de la maison dans la formation des ordinands qui se trouvaient dans cette maison au nombre de trente. Ce fut à Badajoz, le 15 octobre 1865, qu'il reçut la grâce de l'ordination sacerdotale. Il fut placé aussitôt après à Madrid. Il y enseigna d'abord la philosophie, puis la théologie dogmatique, en 1867-1868, consacrant ses moments libres à la vie du ministère, prêchant des retraites de séminaristes à Tolède, ou donnant des missions à Saint-Placide de Madrid.

La révolution de 1868, qui supprima les communautés obligea tous les confrères de la maison centrale de Madrid à se retirer en France. Le Très Honoré Père Étienne mit aussitôt à la disposition des confrères chassés la maison du Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul, construite depuis peu. M. Arnaiz s'y installa avec les étudiants et passa dans cette maison deux années dans une grande paix et tranquillité. Toujours il se souviendra de la cordiale et généreuse hospitalité avec laquelle on l'accueillit en France et plus tard, en 1905, lorque des décrets de fermeture menaceront la maison du Berceau, il sera le premier à offrir à M. Serpette un des meilleurs collèges de la province, voulant ainsi manifester sa reconnaissance pour l'hospitalité reçue en 1868-1870.

En 1870, la guerre ayant éclaté entre la France et la Prusse, le Très Honoré Père Étienne se vit obligé d'envoyer au Berceau les étudiants et séminaristes de la Maison-Mère de Paris. M. Arnaiz avec une partie

des étudiants rentra alors en Espagne et s'installa à Murguia, dans une petite maison mise à la disposition des confrères par M. le Curé de la paroisse. Il n'y resta pas longtemps et M. Maller, visiteur, l'envoya bientôt à Burgos pour remplacer son frère Nicolas qui venait de mourir. La maison de Burgos se composait alors de 6 prêtres, d'une dizaine d'étudiants, 8 à 10 séminaristes, 5 frères et quelques collégiens dont le nombre alla croissant et atteignit la dernière année le chiffre de 70.

Les prêtres exceptés, tout le monde portait l'habit laïque et la maison passait pour être un simple collège d'enseignement secondaire. Tout allait parfaitement quand au mois de mars 1874, un jour que M. Arnaiz prêchait dans une église voisine, un commissaire vint le prier de le suivre au palais du gouverneur, lequel, sans autre formalité, lui intima l'ordre d'avoir à fermer le collège et d'en disperser les membres dans les vingt-quatre heures. M. Arnaiz protesta avec calme contre la violence qui lui était faite et put enfin obtenir un délai de huit jours. Il fallait se résigner à abandonner une œuvre qui avait coûté tant de travaux et de peines. M. Arnaiz résolut d'aller à Madrid consulter ses supérieurs, et le conseil de la province décida de transporter la maison en Navarre, à Logrongno, sous la protection du gouvernement carliste. Cette translation ne se fit pas sans ennuis, dans un pays désolé par la guerre civile; mais M. Arnaiz réussit à résoudre toutes les difficultés et à installer la petite communauté dans le palais de Datuc, propriété du généreux catholique Damaro Echeverria.

La proclamation de don Alfonso par l'armée porta un coup mortel à la cause de don Carlos, qui dut s'expatrier en France. Le concordat fut rétabli et les lois de persécution abrogées. Aussitôt M. Maller,

visiteur, acheta, à Madrid, dans le quartier de Chamberi, une petite maison, dite de Cyprès, et rappela la petite communauté de Datuc. M. Arnaiz fut alors appliqué aux missions. Il se dépensa sans mesure dans cette œuvre et contracta même une fatigue des bronches qui le força à s'arrêter un instant. Heureusement une saison aux eaux d'Uberuaga le remit complètement et il put continuer son ministère de prédication.

Le 6 juin 1877, M. Valdivielso et M. Arnaiz se rendirent à Sigüenza pour visiter un ancien monastère mis à la disposition de la Congrégation par l'évêque pour y établir un séminaire et une maison de missions. La fondation acceptée, M. Arnaiz en fut nommé supérieur et commença l'œuvre par une retraite donnée à trente séminaristes, suivie d'une mission dans la ville laquelle donna un résultat consolant et durable. Le jour ne suffisait pas aux nombreux travaux de M. Arnaiz, il les prolongeait bien avant dans la nuit. Toujours il était sur la brèche, se réservant le plus difficile et excitant les jeunes gens à l'imiter en se montrant inlassable au travail.

En plus des travaux de l'intérieur, M. Arnaiz s'adonnait autant qu'il lui était possible, aux missions, retraites aux ordinands, au clergé et aux religieuses de la ville. Mais comme toutes les œuvres de Dieu celle de Sigüenza devait être marquée au cachet de la souffrance. La malveillance et les ennuis poursuivirent longtemps M. Arnaiz, qui, à force de patience, de prudence et surtout d'humilité, parvint à désarmer ses ennemis et lorsque, rappelé à Madrid, M. Arnaiz dut quitter Sigüenza, il laissa d'immenses regrets.

Député à l'Assemblée générale de 1890, M. Arnaiz fut, aussitôt après, nommé par M. Maller, supérieur de la maison centrale de Madrid : « A ma grande confu-

sion, disait-il, attendu mon inutilité et mon manque de qualités pour cela. »

Nommé commissaire extraordinaire au Mexique, en 1891, il fut, après l'accomplissement de cette mission et la mort de M. Maller, arrivée le 15 janvier 1892, nommé par notre Très Honoré Père Fiat, visiteur de la province d'Espagne et directeur des Filles de la Charité de ladite province.

M. Arnaiz s'occupa aussitôt des études, faisant observer minutieusement les règlements établis sur ce sujet et veillant à l'enseignement complet des études théologiques.

Puis il donna ses soins à l'agrandissement de la maison. Le réfectoire était trop petit. M. Arnaiz réussit à le rendre spacieux, clair et bien aéré. Il bâtit également la maison dite des offices, séparée de l'ancienne par le réfectoire et la chapelle. Au rez-de-chaussée, il établit la remise, le lavoir, des salles de bains et l'imprimerie; au premier étage, la cuisine et la lingerie; dans le haut, de grandes salles de récréation pour les séminaristes. Le bâtiment fut construit presque en entier par nos chers frères coadjuteurs et coûta près de 100000 francs. Le pavé du réfectoire, en marbre, fut donné par la bonne sœur Lanqui, supérieure de l'hôpital général de Madrid.

Peu de temps après, en avril 1896, à sa rentrée d'un second voyage aux Antilles et au Mexique, M. Arnaiz put acquérir une très grande propriété pour servir de maison de campagne. Cette propriété comprenait une grande maison, un potager de 7 hectares, avec de l'eau en abondance, un bon nombre d'oliviers, arbres fruitiers, des dépendances avec granges et greniers, sept paires de mules et de bœufs, etc. La maison centrale, bien que très grande, devenant trop petite pour la nombreuse jeunesse, on installa dans cette maison de

campagne les étudiants de première et de deuxième année de philosophie.

M. Arnaiz continua les travaux de la maison centrale. Il fit arranger et compléter la bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, qui renferme des collections remarquables, un cabinet de physique avec tous les appareils nécessaires et un laboratoire de chimie. La salle de récréation fut ornée des portraits des supérieurs généraux, peints par une Fille de la Charité, et le Très Honoré Père Fiat, pour qui M. Arnaiz avait une filiale affection, put constater lors de sa visite, en mai 1895, les grands progrès de la maison de Madrid.

Il restait à M. Arnaiz à couronner son œuvre : la construction de la belle église, jointe à la maison centrale sous le vocable de saint Vincent de Paul. Notre saint Fondateur n'en possédait pas encore à Madrid. C'est en 1902 que cette construction fut décidée. On avait peu de ressources, mais on mit sa confiance en Dieu et en saint Vincent. La construction de l'église dura trois ans et coûta plus de 600 000 francs. Tout fut payé en fort peu de temps, et le bon M. Arnaiz eut la consolation d'inaugurer le nouveau sanctuaire où depuis 1904 les offices sont célébrés avec une pieuse solennité.

(*A suivre.*) NEVEUT.

VOYAGE DE NOTRE TRÈS HONORÉ PÈRE EN ESPAGNE

(24 AVRIL-16 MAI 1915.)

M. Fayollat, compagnon de voyage de notre Très Honoré Père, a bien voulu en rédiger pour les *Annales* la relation suivante :

Ce n'est que le 24 avril 1915, que notre Très Honoré

Père quitta la France accompagné de M. Veneziani, assistant de la Congrégation, et d'un autre confrère. Il était passé par Bordeaux, Dax et Hendaye.

Notre train longea d'abord les Pyrénées françaises, qui venaient pour ainsi dire expirer à nos pieds et dont les sommets n'avaient plus l'air grandiose des hautes montagnes. Nous traversâmes ensuite la Bidassoa qui, dans sa partie inférieure, sert de limite entre l'Espagne et la France et dont le cours tranquille et bordé d'arbres passe à travers mille sinuosités, avant de se mêler aux eaux salées de l'estuaire de Fontarabie. Vers midi, nous étions à Irun.

IRUN est la première gare espagnole. Deux confrères nous attendaient : MM. Gomez et De la Iglesia, tous deux ex-visiteurs, le premier de Cuba, le deuxième des Philippines. Ils étaient venus de Madrid apporter à notre Très Honoré Père, dès son entrée en Espagne, les souhaits de M. le Visiteur et de toute la province. Sur le trottoir, un vrai bataillon de sœurs représentait les maisons d'Irun, Saint-Sébastien, Santander, Santoña... Après les premiers saluts, il fut décidé que nous irions déjeuner à l'hôpital. Nous en avions le temps, ne devant repartir que trois heures plus tard...

Vers trois heures et demie, nous quittâmes la charmante oasis d'Irun, en compagnie de MM. Gomez et De la Iglesia. Nous traversâmes un pays riche en mines de cuivre, de plomb et surtout de minerai de fer, se prêtant merveilleusement à la fabrication des articles de fonte et d'acier.

SAINT-SÉBASTIEN nous apparut bientôt, dominé par la roche de la Motta ou du mont Orgullo, qui dresse à 130 mètres au-dessus de la mer ses escarpements hérissés de fortifications à la Vauban. La « conque »

d'eau bleue qui s'arrondit à l'ouest de la ville sur une charmante plage, où se promènent les baigneurs; la rivière Urmea qui débouche à l'orient de la citadelle et lutte incessamment contre les flots de la mer; les promenades ombreuses, l'amphithéâtre des collines verdoyantes qui bornent l'horizon du sud, tout cet ensemble fait de Saint-Sébastien l'une des stations les plus agréables, où vient se presser la population cosmopolite des fatigués et des oisifs... Les sœurs qui n'avaient pu venir à Irun attendaient notre Très Honoré Père, aussi désireuses que leurs compagnes de recevoir sa bénédiction et de lui manifester leur respectueuse et filiale affection. MM. Campomar et Cruz, de notre maison de Murguia, prirent place dans notre compartiment et bientôt notre train s'ébranla de nouveau.

Un confrère nous parla longuement du caractère des Basques. Strabon, nous dit-il, avait pour leurs ancêtres, les Cantabres, une admiration mêlée d'horreur. Leur bravoure, leur amour de la liberté, leur mépris de la vie lui paraissaient des qualités tellement surnaturelles qu'il y voyait une sorte de férocité, une rage bestiale. Il raconte avec effroi que, dans leur guerre d'indépendance contre les Romains, ils s'entre-tuèrent pour ne pas être réduits en captivité, que des mères mirent elles-mêmes leurs enfants à mort pour leur éviter les misères et la honte de l'esclavage, que des prisonniers, mis en croix, entonnèrent leur chant de victoire... Nous saluons en ce moment Vilafranca.

VILAFRANCA, postée en vedette sur une hauteur qui a vu naître Urdaneta, ce moine trop oublié, ce marin vêtu du froc, auquel l'Espagne devait les Philippines, une des plus belles colonies du monde... Nous arrivons maintenant à Vitoria.

VITORIA. — Il était neuf heures du soir. Il fallut réveiller Notre Très Honoré Père, qui faisait l'oraison de saint Pierre, car de nombreuses sœurs, des quatre maisons de Murguia, étaient venues recevoir sa bénédiction.

A MIRANDA, une heure plus tard, deux confrères de notre maison de Murguia vinrent saluer M. le Supérieur général. Ils se retirèrent, au départ du train, avec M. Cruz. Nous prîmes alors la résolution d'observer la règle du silence comme au séminaire interne. C'était du reste facile. Nous ne nous réveillâmes qu'à Burgos.

BURGOS. — Je devrais dire « on nous réveilla », car nous étions trop recueillis pour prêter une attention, même distraite, aux choses de ce monde. Deux confrères de la maison de Tardajos, et de nombreuses sœurs attendaient notre Très Honoré Père. Leur présence, à minuit, dans la gare, faisait quelque impression aux employés et aux voyageurs. Un d'entre eux, nous raconta-t-on, se demandait quel était ce cardinal que l'on recevait avec tant de solennité... C'est le général des sœurs, lui dit un Missionnaire. Ce mot de « général » éveilla sans doute dans son esprit des images de galons, d'épée, d'uniforme. Ses traits émerveillés semblèrent tout au moins l'indiquer. Un général! un prêtre-général! on n'en voyait pas souvent à Burgos, surtout à minuit!... Une demi-heure plus tard, nous étions à Venta de Baños.

A VENTA DE BAÑOS, nous eûmes le plaisir de voir se joindre à nous M. Pazos, supérieur de la maison de Paredes, avec un de ses confrères.

Nous arrivâmes à Avila vers quatre heures du matin.

A AVILA, nous trouvâmes à la gare M. Caño, supé-

rieur de la maison des Missionnaires, M. Salat, directeur des sœurs françaises, et de nombreuses Filles de la Charité de toutes les maisons de la ville; notre Très Honoré Père prit place dans une voiture avec MM. Veneziani, Caño et Salat, et se rendit directement chez les sœurs.

El Diario de Avila, journal quotidien, avait inséré, la veille de notre arrivée, en première colonne, un article intitulé : « El General de los Paules » et signé du nom de son sympathique directeur. Je le donne en entier.

« M. Villette, Supérieur général de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, arrivera demain à Avila.

« Cet illustre personnage vient de Paris pour vénérer les reliques de notre patronne, sainte Thérèse de Jésus. Il sera accompagné de ses secrétaires et de plusieurs Missionnaires espagnols.

« C'est un honneur très grand pour nous qui sommes d'Avila. Aussi, nous désirons, dès maintenant, les prier d'agréer l'expression de notre bien sincère et bien profonde gratitude. Nous faisons des vœux pour que leur séjour au milieu de nous leur soit agréable et que la Vierge des mystiques amours répande sur le successeur de saint Vincent, de nombreuses grâces pour l'aider à diriger les Missionnaires et les Filles de la Charité du monde entier.

« De la gare il ira à la maison de la Médaille miraculeuse, où il célébrera la sainte messe. Il visitera ensuite les glorieux souvenirs de sainte Thérèse... Sa résidence sera chez les Missionnaires...

« *El Diario de Avila* envoie son respectueux salut à M. Emile Villette...

« Signé : HERRERO. »

Nous allâmes, dans la matinée, au couvent de Saint-Thomas, où les Pères se mirent gracieusement à notre disposition pour nous faire visiter leur église. Nous y pénétrâmes au moment où l'on achevait la messe conventuelle. Quel curieux spectacle! De petits moinillons assistaient religieusement à l'office. C'est à peine si, au bruit de nos pas, quelques têtes se tournèrent. Le célébrant, le diacre et le sous-diacre officiaient à une espèce de tribune, où, comme le disent les Espagnols, au Coro alto, chœur supérieur faisant le pendant d'une autre tribune située au fond de l'église. Nous admirâmes le maître-autel, chef d'œuvre de la vieille école espagnole. Cette église est en gothique fleuri, avec une seule nef, un transept et deux rangées de chapelles.

San-José. — Nous allâmes ensuite à San-José (vulgairement appelé Madres). Nous formions une vraie caravane. Un certain nombre de sœurs, poussées par un motif pieux plutôt que par la curiosité, avaient obtenu la permission de nous accompagner. Derrière les portes du monastère, fermées à quatre ou cinq clefs, nous dûmes attendre assez longtemps... ; mais le bruit de la ferraille et d'une petite clochette nous fit bien vite oublier ces longues minutes de méditation un peu agitée. Les portes s'ouvrirent et nous nous trouvâmes en présence de trois ou quatre religieuses, cachées sous un voile noir assez épais. La prieure parlait très bien le français.

Guidés par elle, nous parcourûmes les corridors de ce couvent (1). Une sœur marchait gravement devant nous en sonnant une petite clochette. Nous visitâmes le réfectoire, d'une austérité très gaie malgré la tête de mort qui se trouvait sur la table de la prieure.

(1) Ce couvent fut fondé par sainte Thérèse.

Nous passâmes à la salle de communauté, où les religieuses s'occupent à filer pendant les récréations; nous vîmes la salle du chapitre, où l'on conserve des reliques de la Sainte. Rien ne fut oublié, pas même la cuisine et le jardin, au milieu duquel se trouve une petite chapelle. Il nous fut donné également de voir une de leurs chambres, sans table, sans chaise, avec un lit bien dur et, au coin de la fenêtre, un petit mur, haut de 50 centimètres, servant de table, de chaise et de prie-Dieu. Sainte Thérèse a écrit tous ses ouvrages sur une de ces tables peu confortables. Chambre bien pauvre qui contraste avec les commodités que recherche le monde et qui est une bien éloquente prédication. La visite était terminée; notre Très Honoré Père remercia ces bonnes religieuses de leur amabilité et se rendit chez Mgr l'Évêque, avec MM. Caño, Veneziani, et Salat.

Cathédrale. — Pendant ce temps, j'allai à la cathédrale, en compagnie de l'aimable M. Moreda. Celle-ci s'adosse à la muraille d'enceinte, que dépasse son énorme abside en hémicycle. Elle est flanquée de deux tours qui ne manquent pas d'élégance avec leurs fenêtres gothiques et leurs petits clochetons... Le portail de droite est orné de deux figures de sauvages en granit... L'intérieur a la forme de nos basiliques à piliers et à trois nefs. On éprouve en entrant une impression de beauté et de grandeur qui vous saisit. On admire le double triforium de la nef centrale, les superbes vitraux de l'abside, les bas-reliefs du trascoro d'une beauté et d'une finesse extraordinaires, les stalles du chœur, sur lesquels sont sculptés de nombreux saints qui rappellent nos plus beaux chefs-d'œuvre. Le maitre-autel, dû à des artistes bien connus : Pierre Berruguete, Jean de Borgona, Santos Cruz, est un peu monumental, mais d'un goût exquis

avec son retable représentant dix tableaux de la vie du Christ... Avant de sortir, M. Moreda me fit visiter, grâce à la complaisance d'un gardien, la sacristie avec sa belle voûte gothique gâtée par la dorure que le mauvais goût d'une autre époque y a fait ajouter.

Casa Cuna. — Nous allâmes ensuite à la Casa Cuna, où nous trouvâmes notre Très Honoré Père. Nous fûmes reçus par le provincial, prieur, José Maria, qui fut plein de délicates attentions pour nous. Un Père nous fit visiter les reliques de la Sainte, dans une salle ou chapelle contiguë à une assez belle église, sans style particulier... A l'Eglise Saint-Jean, nous vîmes la « Pila » où fut baptisée sainte Thérèse.

Maison des confrères. — A midi, nous étions chez les confrères. M. Caño sut faire de cette journée une fête de famille. Il en était l'âme, admirablement aidé cependant par un assistant dévoué, des confrères et des frères très aimables. Après le déjeuner, nous visitâmes la maison. D'un côté elle donne sur une place et de l'autre sur un petit jardin. Les chambres, vastes et bien aérées, sont cependant d'une grande simplicité. A côté de la maison, une petite église, très bien tenue, est ouverte au public. Nous apprîmes avec plaisir qu'elle était trés fréquentée, grâce au zèle et au dévouement des Missionnaires.

Casa Inclusa. — « Dans la soirée, notre Très Honoré Père se dirigea (et ici je traduis de nouveau *El Diario de Avila*) vers la Casa Inclusa, où eut lieu une réception solennelle de prêtres, de Filles de la Charité, d'associations des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul et des Dames de la Charité et d'un grand nombre d'amis.

« A son arrivée, les cloches de l'établissement se mirent en branle et unirent leur son argentin aux

applaudissements des personnes présentes. Cette réception lui procura une bien douce joie.

« Après les saluts il passa dans une salle où étaient réunies des enfants venues de toutes les maisons des sœurs et qui désiraient, elles aussi, lui manifester leur sympathie et leur affection toute filiale.

« On avait organisé à cet effet une petite séance littéraire, qui commença par un hymne dédié à M. le Supérieur général. Deux enfants récitèrent ensuite un dialogue, dans lequel elles souhaitaient la bienvenue au successeur de saint Vincent qui avait daigné les honorer de sa visite.

« Deux autres prononcèrent un petit discours empreint de la plus sincère affection filiale.

« M. de la Iglesia remercia, au nom de notre Très Honoré Père, les sœurs et les enfants de l'hommage qu'elles avaient rendu au premier représentant de la Congrégation de Saint-Vincent-de-Paul. Il exprima également sa gratitude aux catholiques d'Avila et à tous ceux qui avaient contribué à la préparation de cette fête.

« M. le Supérieur général accorda un jour de vacances aux enfants et distribua aux Filles de la Charité un précieux souvenir de son séjour au milieu d'elles. Il leur donna ensuite sa bénédiction et se retira chez les Missionnaires, où il reçut la visite de Mgr l'Évêque, de plusieurs commissions du clergé séculier et régulier et de nombreuses personnes de marque.

« Le lendemain, il célèbra la messe à l'hôpital et donna la sainte communion à toutes les sœurs d'Avila.

« Signé : HERRERO. »

Quelques instants après, il était à la gare et se disposait à prendre le tramway qui allait le conduire

jusqu'à Madrid. Avant de quitter Avila, il envoyait le billet suivant au sympathique directeur de *El Diario de Avila* :

« Émile Villette, Supérieur général de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité, a l'honneur de présenter son respectueux salut au directeur du journal *El Diario de Avila*, ainsi que ses plus sincères remerciements pour l'article si bienveillant qu'il a bien voulu lui dédier dans son journal. »

D'AVILA A MADRID

Nous retrouvâmes les montagnes dénudées (1), dont les sommets arides ne peuvent retenir les nuages, les coups de vent et les ouragans (2), et dont les flancs durcis laissent glisser les pluies, qui forment, non plus des sources constantes et fécondes, des rivières paisibles, mais des torrents qui se creusent des ravins ou se font de larges lits presque sans eau, semés de rochers, coupés de barres et de gués, impropres à la navigation. Nous arrivâmes bientôt à l'*Escurial*.

Ce monument, à la fois palais et monastère, est un couvent d'Hyéronimites ou moines de saint Jérôme, et une résidence royale. Il fut bâti par Philippe II, en mémoire de la bataille de Saint-Quentin, où Emmanuel-Philibert défit le connétable de Montmorency, le 10 août 1557, jour de la fête de saint Laurent. Une coupole, ornée à sa base de boules de granit et posée au centre de huit tours, surmonte ces bâtiments imposants.

(1) Les Castillans ont systématiquement déraciné les arbres sous prétexte qu'ils attirent les oiseaux destructeurs des graines confiées à la terre.

(2) Le « gallego » souffle du nord-est; le « solano » semble emporter jusqu'à Burgos et aux flancs des montagnes septentrionales l'air embrasé de l'Afrique.

Une demi-heure plus tard nous étions à la capitale.

MADRID. — Nous trouvâmes à la gare M. le Visiteur de la province de Madrid, accompagné de M. Bret (1), visiteur de la Colombie, de M. Mazaudon et d'un certain nombre de confrères espagnols. De nombreuses sœurs, toques et cornettes, avaient voulu, elles aussi, honorer de leur présence l'arrivée du successeur de saint Vincent.

Après les saluts, notre Très Honoré Père prit place, avec MM. Arambarri et Veneziani, dans une des voitures qui nous attendaient. Les cochers, en grande tenue, portaient une bande dorée (2) à leur haut de forme. Nos chevaux nous emportèrent bien vite à travers les rues de la ville et, vers onze heures, nous arrivâmes à Chamberi, devant la *Maison des confrères.*

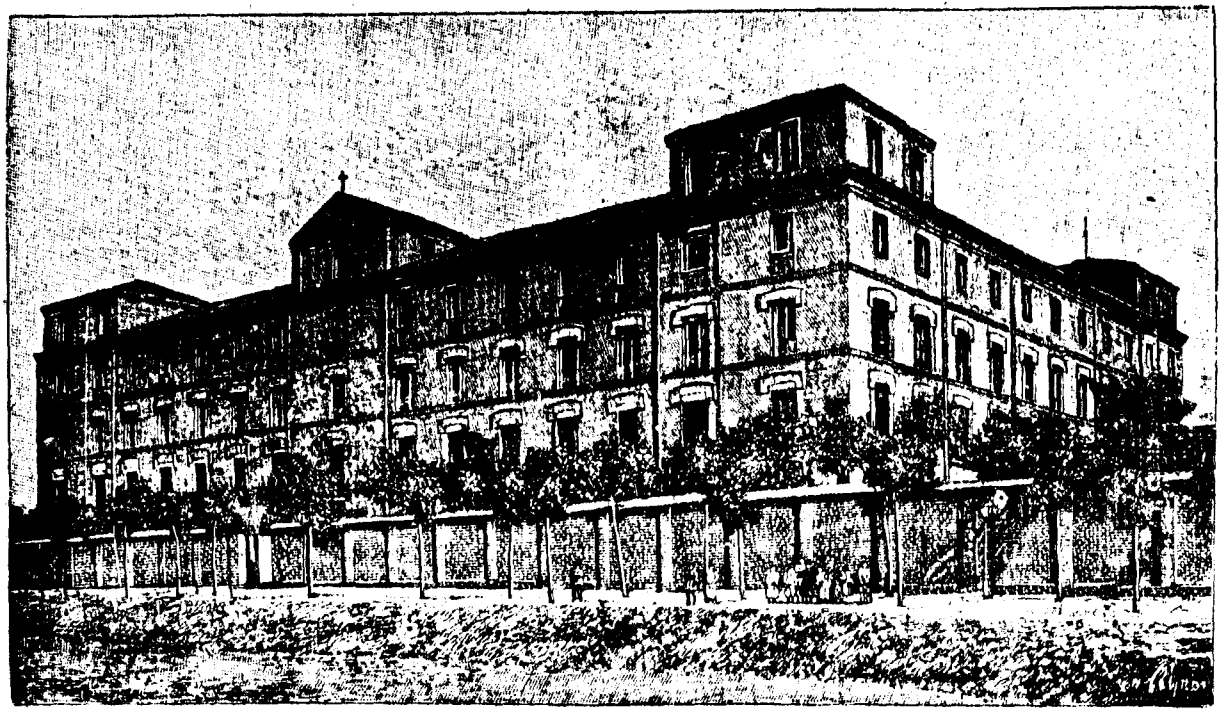
Une vraie grappe de figures réjouies se trouvait comme suspendue le long du double escalier qui donne accès à l'entrée principale : c'étaient les confrères. Notre Très Honoré Père les salua et passa ensuite au milieu des étudiants, des séminaristes et des frères coadjuteurs, rangés sur deux lignes de la porte à la chapelle. Il aurait voulu leur dire un mot, mais c'était l'heure du repas, la réception solennelle était renvoyée au soir...

Réception solennelle. — A trois heures moins quelques minutes, toute la communauté était réunie dans la salle des prêtres. M. le Visiteur « souhaita la bienvenue à notre Très Honoré Père et lui présenta la maison centrale, en lui disant qu'il avait en elle des enfants respectueux et dévoués ».

Le Supérieur général remercia d'abord MM. Bret

(1) MM. Bret et Mazaudon venaient de terminer la visite de la maison centrale de Madrid.

(2) On m'apprit dans la suite que cette tenue était exclusivement réservée aux dignitaires.



MADRID. — Maison de Chamberi.

et Mazaudon de la visite qu'ils venaient de terminer à la satisfaction de tous; il salua ensuite la communauté, en son nom et au nom du Très Honoré Père Fiat, de vénérée mémoire; il rappela le dévouement de MM. Maller, Valdivielso, Arnaiz, dont il fit un grand éloge; il remercia enfin M. le Visiteur de la réception si cordiale qui lui était faite...

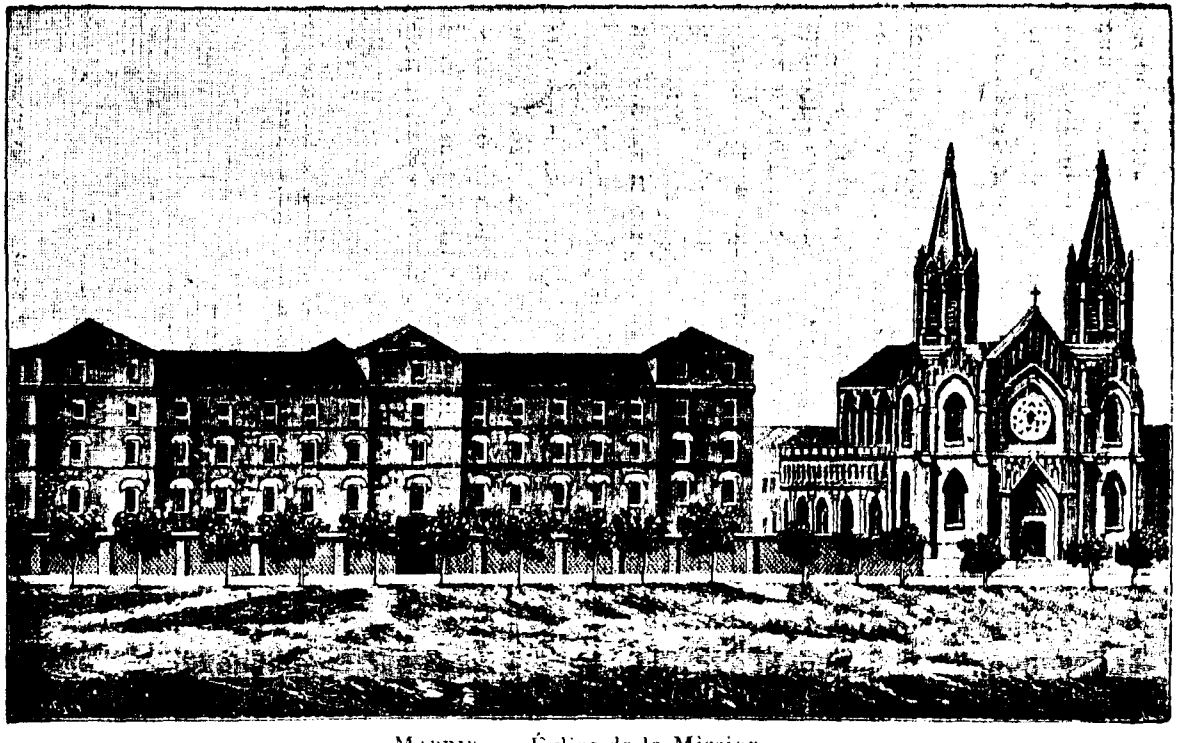
Cette petite séance se termina par le chant du *Tyrol* (Ambroise Thomas).

Quelques instants plus tard, les confrères nous firent visiter la maison.

Visite de la maison. — Nous parcourûmes ces larges corridors qui relient les quatre bâtiments. Nous vîmes, *au rez-de-chaussée*, les parloirs, les classes vastes et bien aérées, la salle d'oraison longue et étroite, le réfectoire, qui autrefois servait de chapelle et dont le plafond est soutenu par des piliers, et la belle église de la Mission (1); *au premier* la bibliothèque, élégante avec sa balustrade et ses casiers, riche surtout en ouvrages de théologie, la salle des prêtres, que nous connaissions déjà et les chambres destinées aux étrangers et aux retraitants; *au deuxième*, les appartements des étudiants; et *au troisième* les locaux du séminaire interne...

Nous nous arrêtâmes un instant aux fenêtres qui se trouvent aux extrémités des corridors. Au nord et à l'ouest, le jardin et la cour s'étendent jusqu'à la rue,

(1) « Cette église, disent les *Annales espagnoles* (année 1915), ne forme pas une croix. Elle est divisée en trois nefs, séparées les unes des autres par douze colonnes indiquant les tribus d'Israël, les Patriarches de la Loi Ancienne et les Apôtres de la Nouvelle. La nef du centre est plus élevée que les latérales. Les stalles du chœur sont disposées tout autour de l'autel pour ne pas en détruire l'harmonie et les proportions. Au fond de l'église, il y a une tribune pour l'orgue et les chantres... La construction de cette église est basée sur les plus saines traditions de l'architecture chrétienne en Espagne. En partie de style gothique, elle revêt cependant un caractère plus espagnol. »



MADRID. — Église de la Mission.

au delà de laquelle s'élève un très grand bâtiment, d'un aspect élégant et même princier. C'est un hôpital tenu par les sœurs espagnoles... Au sud, il y a une place bosselée, défoncée, mais en voie d'amélioration et, en face, la maison provinciale des Filles de la Charité françaises, avec ses fenêtres encadrées dans une ligne blanche.

Messe de communauté. — « Le jour suivant, disent les *Annales espagnoles*, notre Très Honoré Père célébra la sainte messe à Chamberi. L'église était toute étincelante de lumières, comme aux plus grands jours de fête et les sons harmonieux de l'orgue emportaient jusqu'au ciel les prières de tous les cœurs... Le successeur de saint Vincent distribua le pain de vie à ses nombreux enfants et, après les dernières prières, il entonna le *Te Deum* pour remercier Dieu de l'heureux voyage qu'il avait fait...

Noviciat. — « Le mercredi 28, invité par les sœurs du noviciat, ou maison provinciale des sœurs espagnoles, à célébrer la sainte messe dans leur belle chapelle, il accepta avec plaisir. » Dans la matinée, il assista à une petite séance littéraire, ou *veladita*, préparée en son honneur (1).

(1) Ce fut d'abord la prière de toutes les sœurs qui s'éleva fervente vers le ciel pour que les peines de notre Très Honoré Père fussent diminuées.

¡ Y' está Padre, Virgen pura
Que tan a fondo queremos
Sufre mucho de amargura
Tiene un cáliz que el apura
Madre mia lo sabemos!
. . . . . .
¡ Sé su consuelo Maria!
¡ Ampárale Virgen pía!
¡ Suavizale penas tantas!

Elles lui offrirent ensuite un bouquet fait d'obéissance, de dévouement, de respect filial et lui exprimèrent à la fin un désir très cher aux enfants

Il visita ensuite la maison et passa dans les classes où les enfants vont, au nombre de mille, recevoir l'instruction...

Velada de Chamberi. — Le soir il assista à une séance littéraire préparée par les jeunes gens de Chamberi... Dans la salle des prêtres, une estrade avait été improvisée pour la présidence. Les murs étaient recouverts de tentures rouges coupées de franges et galonnées d'or. Les bords relevés et repliés dans le fond formaient un cadre charmant au portrait de notre Très Honoré Père Villette, peint par un jeune artiste des *études*. Sur les côtés et vis-à-vis l'un de l'autre se trouvaient les portraits de MM. Etienne et Fiat. De nombreuses lampes électriques complétaient l'ornementation de la salle.

A l'arrivée de M. le Supérieur général, accompagné de M. le Visiteur, de M. Veneziani et des autres confrères, les chantres entonnèrent un hymne (1), dans lequel ils lui exprimaient leur joie et leur gratitude, pour la visite qu'il avait daigné leur faire.

Pendant ce temps, on lui présenta un programme élégamment imprimé. La langue des rabbins n'était pas étonnée de se trouver à côté de celle d'Homère; l'allemand se voyait entre l'anglais et l'italien. La langue de Racine y était largement représentée.

de saint Vincent : celui de voir bientôt la vénérable Mère sur les autels.

¡ *Que la Venerable Madre*
Veamos todos muy luego
En el altar venerada !

(1) *Rebosando de júbilo el pecho*
Te saludan tus hijos de España
En unisono canto que entraña
Obediencia, respeto y amor.
Le cœur rempli d'allégresse
Vos enfants d'Espagne vous saluent
Et dans leur chant ils vous disent
Leur obéissance, leur respect et leur amour.

L' « hermoso idioma de Cervantes » y occupait avec raison la première place (1).

On dut supprimer quelques morceaux pour ne pas fatiguer notre Très Honoré Père. La séance dura cependant plus de deux heures. Les jeunes gens rivalisèrent d'habileté et de science, les uns dans l'art oratoire, les autres dans les langues, d'autres enfin dans la musique. A noter spécialement trois devoirs : saint Vincent et la guerre, Semblanza del Sr. Étienne, M. Fiat et les missions de Chine.

Avec le premier, nous sommes à la guerre de Trente ans. La politique de Richelieu triomphe, la guerre est déclarée à l'Autriche, mais bientôt de grandes misères désolent la France. A la guerre déjà si meurtrière s'unissent la peste et la faim. Vincent fonde des asiles, envoie des armées de charité aux contrées dévastées; il a même la douleur de perdre plusieurs de ses missionnaires.

Avec le deuxième, nous assistons à l'œuvre grandiose de M. Étienne. La Congrégation était florissante au moment de la Révolution. En France, elle comptait huit cent vingt-quatre membres et soixante-dix-huit maisons, mais elle ne devait pas échapper au sort

(1) Programme de la Velada :

PREMIER ACTE

Himno de felicitación. — Saludo en francés. — San Vicente y la guerra (discours). — *Mar adentro* (orfeón), A. Brul. — *Navis rectori* (poésie latine). — *Anamnisis cai synagma* (grec). — *La Marina*, num. 6, de la opera española (Arrieta). — *Lehabenu* (hébreu). — Semblanza del Sr. Etienne (discours). — *He aquí tus hijos* (oda). — *En el bosque* (orfeón), Küncken.

DEUXIÈME ACTE

El Sr. Fiat y las Misiones de China (discurso). — *Giammai ci dimenticheremo* (italien). — *Escenas tártaras* (orfeón) Rillé. — *Die Stimme der Kiudeslieb* (allemand). — *Mi vocación* (poésie). — *Hijo querido, adiós!* (Zortziko), Vallejos. — *A joyful talk* (dialogue anglais). — *Siempre palante* (jota navarra), Larregla. — *En dernier lieu* (despedida). — *Marcha de San Vicente* (Irigoyen).

commun. Les missionnaires furent dispersés et les œuvres disparurent. La maison de Saint-Lazare fut convertie en prison. Le mal semblait presque irréparable, lorsque M. Étienne arriva. M. Étienne se mit à l'œuvre, releva les ruines les unes après les autres et bientôt les deux communautés furent aussi florissantes que dans les temps les plus prospères.

Avec le troisième, nous sommes en Chine, et nous assistons au développement de nos missions pendant le généralat de notre Très Honoré Père Fiat, de vénérée mémoire. Nous possédions quatre vicariats lorsqu'il fut élu : le Tché-ly occidental, le Tché-ly septentrional, le Tché-kiang et le Kiang-si. Le nombre des chrétiens était de 70000. En 1914, au moment où il donna sa démission, le nombre des vicariats était de 10 ; celui des chrétiens de plus de 370000 ; nous avions 130 étudiants en philosophie et théologie, 1811 églises et chapelles. Il y avait 240 Lazaristes, 39 districts, 208 résidences, 16 séminaires pour les externes (9 grands et 7 petits) (1). Ces progrès, il est vrai, on les constate également dans les autres congrégations ; et ils ne furent pas non plus sans sacrifices, car nous eûmes des martyrs.

Nous ne pourrons jamais oublier cette séance qui fut pour nous un vrai régal, soit par la diversité des sujets, soit par la grandeur des sentiments qu'ils exprimaient.

VISITES DANS MADRID. — Lorsque mes occupations me le permettaient, j'allais volontiers rendre une petite visite au palais de la rue « Fernandez de la Hoz » ou au château de la rue « Montera ». L'un et l'autre respiraient la gaieté et attiraient comme un aimant. La franche cordialité qui y régnait en faisait

(1). *Annales*, 1914.

des lieux de délices. M. Tubeuf se mit à ma disposition pour me faire visiter Madrid. Je tiens, ici, à lui en exprimer ma plus vive reconnaissance.

Madrid est assise sur un plateau onduleux de sable et d'argile qui s'élève de plus de 100 mètres depuis le rio de Manzanares jusqu'au canal de Lozoya. Elle est coupée par des rues assez larges qui, en certains endroits, donnent l'illusion de nos boulevards.

Le Retiro. — Nous allâmes d'abord au « Retiro » (jardin de 143 hectares de superficie), où les avenues ombragées, les allées soigneusement alignées, les sentiers perdus dans des coins retirés permettent à la gent paresseuse, de passer quelques moments délicieux... Au milieu du jardin, nous trouvâmes un magnifique étang, qui n'était du reste qu'un bassin artificiel entouré de quatre appareils hydrauliques.

Basilica de Nuestra Señora de Atocha. — Nous visitâmes ensuite le Panthéon (1), contigu à la basilique de Nuestra Señora de Atocha qui est à peine commencée. Nous y vîmes la tombe de Canalejas.

En revenant nous nous arrêtâmes quelques instants à l'hôpital français. Il me fut donné un autre jour de visiter l'église San-Francisco (2), une des plus belles de Madrid, dont nous admirâmes les portes et la coupole ornées de belles fresques; la cathédrale de Nuestra Señora de la Almudena; et la cour du palais

(1) Le Panthéon, une simple cour, contient les mausolées de F. X. de Castanos, duc de Baylen (1756-1852); José Palafox, le défenseur de Saragosse; Canovas del Castillo, etc.

(2) « San-Francisco, suivant le Baedeker, fut érigé en panthéon national, en vertu d'un décret de 1837 qui n'entra en vigueur qu'en 1869. Mais la « Comision de inauguración » ne parvint pas à y déposer les restes de Pelyo, Guzman, Cervantes, Lope de Vega, Herrera, Velazquez et Murillo... Les autres dépouilles qui y avaient été rassemblées durent être en majeure parties rendues sur des réclamations, de sorte qu'il n'y en a plus depuis 1881. »

royal (1) où nous pûmes voir la relève des soldats...

Maison provinciale des Sœurs françaises. — Notre Très Honoré Père célébra plusieurs fois la sainte messe à la maison provinciale des Sœurs françaises, où il eut une réception non moins enthousiaste et non moins filiale qu'au noviciat. D'un côté et de l'autre, les sœurs formaient une couronne à son arrivée et l'entouraient des plus délicates attentions. Ici, c'était une chapelle plus simple, moins riche, mais bien élégante aussi. On y priait volontiers.

Il assista à une petite fête de famille. On lui dit en termes très délicats combien on était heureux de recevoir la visite de Celui que le ciel leur avait donné pour Père.

Que pouvons-nous offrir au Père vénéré
Qui nous aime et nous suit à l'égal de ses filles?
Qui se plaît parmi nous et se veut entouré
De visages d'enfants, de joie et de jeunesse?

Les dons de la nature sont nombreux, surtout sous le beau ciel d'Espagne. Mais leur choix est fait... elles offrent :

..... la belle rose
La seule dont le cœur en ce beau jour dispose...
Fleur de reconnaissance et de pieux souvenirs
Fleur au divin nectar.....
Entre les plus choisies, les plus vraies, les plus fines
Rose à l'éclat vermeil et... *rose sans épines!*

Du reste elles n'oublient pas que des liens spéciaux unissent notre Très Honoré Père à l'Espagne :

Et pour notre Province, c'est bien chère gloire
De pouvoir proclamer que, de tous vos travaux,
C'est Elle qui reçut autrefois les prémices.

(1) « Le Palais royal s'élève sur une hauteur qui domine le Manzanares et occupe l'emplacement d'un ancien palais commencé par Philippe II mais incendié en 1734, lequel avait à son tour succédé à l'Alcazar des Maures. Ces bâtiments dont les six étages sont réduits à une ordonnance

HORTALEZA (1). — « Le 4 mai, notre Très Honoré Père alla à Hortaleza avec M. Veneziani, M. Horcajada, assistant de la maison centrale, et MM. Sierra et Sola. La communauté l'attendait à la porte. Après les saluts, il visita la maison et alla au réfectoire où il donna *Deo gratias*. A la fin du repas les jeunes gens chantèrent la « Fantasia española » d'Antoine Llanos. Dans la soirée, il visita la magnifique campagne et assista à une séance littéraire (2) ». J'ai été désolé de ne pouvoir, moi aussi, jouir de cette fête de famille. J'adresse cependant mes plus chaudes félicitations aux chers philosophes et je me permets de leur dire tout bas, tout bas à l'oreille, pour que M. le Supérieur général ne l'entende pas, que notre Très Honoré Père fut très content de la visite qu'il leur fit.

Notre Très Honoré Père avait rendu visite à Mgr l'Archevêque de Madrid, au Nonce, à l'Ambassadeur, à Mgr de Sion. Il n'aurait pas voulu repartir sans voir ses chères filles de Valdemoro. Mais sa santé l'obligeait à certains ménagements. Il se fit donc représenter par le digne M. Veneziani qui y reçut un accueil enthousiaste (3). (*A suivre.*)

de style rustique surmontée d'une autre à pilastres corinthiens, offrent un aspect grandiose. »

(1) Hortaleza sert de maison de campagne et en même temps de séminaire de philosophie. Elle est à une heure environ de Madrid.

(2) *Annales espagnoles*, année 1915.

(3) Les sœurs remercièrent M. l'Assistant de sa visite (*de esta visita tan grata*), mais elles le prièrent de dire à notre Très Honoré Père qu'elles étaient mécontentes de ne pas avoir le bonheur de le voir :

Al bueno Padre General
.....
Le dice sentimos mucho
No ha venido por aqui...

Une idée géniale se présente à leur esprit. Ne pourraient-elles pas aller le voir en aéroplane ?

No podriamos ir a verle
Todas en areoplano?

Mais pourquoi se lamenter ? M. l'Assistant représente le Très Honoré

IRLANDE

Lettre de M. Patrice BOYLE, *supérieur du séminaire des Irlandais de Paris, à* M. ROBERT, *secrétaire général.*

7 janvier 1916.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

L'idée m'a été exprimée, qu'une petite notice sur les services spirituels rendus par les Missionnaires de la province d'Irlande aux troupes britanniques pendant la guerre actuelle peut intéresser les lecteurs des *Annales*. C'est pourquoi j'ose vous adresser à ce sujet les détails qui suivent.

En temps de paix, le gouvernement britannique autorise la nomination d'aumôniers militaires catholiques avec le rang et les appointements d'officiers. La provision faite pour l'armée de terre était suffisante; celle pour la marine laissait à désirer; aussi les évêques ont souvent fait des réclamations à ce sujet. C'est sur la proposition de l'autorité ecclésiastique que le gouvernement agréa la nomination des aumôniers. En vertu d'un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande du 15 mai 1906, les aumôniers de l'armée britannique, de terre et de mer, sont placés sous l'autorité de l'archevêque de Westminster qui leur accorde les pouvoirs pour le saint ministère, à

Père... Cela leur suffit... Elles le prient de dire à la Très Honorée Mère qu'on attend avec impatience sa visite.

Cuando Ud. regrese a Francia
..... Digale (a la Très Honorée Mère) *de nuestra parte*
Que esperamos otra visita...

l'exception des aumôniers des troupes en Irlande, aux Indes, et en Afrique du Sud qui reçoivent les pouvoirs de l'ordinaire du lieu de leur résidence.

La provision faite pour le temps de paix se trouva évidemment insuffisante pour le temps de guerre : aussi dès la déclaration de la guerre, les évêques se mirent en œuvre afin de trouver des aumôniers pour les soldats catholiques. Le gouvernement de sa part se montra tout disposé à accepter des aumôniers en nombre suffisant pour l'armée de terre ainsi que pour la flotte; et il voulut bien agréer les prêtres proposés par Leurs Eminences, le cardinal Logue pour l'Irlande et le cardinal Bourne pour la Grande-Bretagne. L'on agit de même à l'égard des évêques d'Australie et du Canada. Mais à proportion qu'augmentait l'armée, le besoin d'aumôniers se fit plus urgent; et dans un appel pour aumôniers volontaires adressé au clergé d'Irlande, le cardinal Logue s'exprime ainsi : « En justice, l'on doit remarquer que le manque d'aumôniers ne peut pas être mis à la charge des autorités du ministère de la Guerre, qui sont disposées à agréer les nominations nécessaires. » (*Tablet*, 15 novembre 1915.)

Afin donc de trouver des aumôniers en nombre suffisant, les évêques ont fait appel au clergé séculier et régulier. C'est ainsi qu'il fut fait appel aux Missionnaires de la province d'Irlande.

Le premier appel fut adressé aux missionnaires d'Australie, et quatre ou cinq jeunes confrères se sont montrés prêts à y répondre. Parmi ceux-ci le vice-visiteur fit choix de M. Stanislas Power, qui, aussitôt agréé comme aumônier, accompagna les troupes d'Australie aux Dardanelles. Ensuite un appel fut adressé aux Missionnaires en Irlande dont vingt se sont offerts pour servir comme aumôniers.

Parmi ces volontaires, le visiteur fit choix de M. E. S. Cullen, de la maison de Blackrock; de M. Simon Hegarty, de la maison de Cork, et de M. Jean Gill, du séminaire des Irlandais à Paris. Ces trois confrères se trouvent actuellement avec l'armée britannique au nord de la France. Un autre confrère irlandais, qui dans le temps avait fait fonction d'aumônier temporaire de la flotte à Salonique, est venu de la province occidentale des États-Unis, et se trouve avec les forces britanniques en Méditerranée. Partout ces aumôniers ont été accueillis avec le plus grand respect de la part des officiers, et leur ministère auprès des soldats a été béni.

Dans une lettre publiée au *Bulletin paroissial de Saint-Vincent Sheffield* (janvier 1916), M. Power raconte ses expériences aux Dardanelles, ainsi qu'il suit : « Pendant que j'écris, je vois de mon trou la mer argentée à quelques mètres. A quelques milles plus loin, j'aperçois l'île d'Imbros, et à environ 20 milles plus loin à droite, l'île de Samothrace où aurait passé saint Paul, et le mont Élie, haut d'environ 4 000 pieds. Pendant près de quatre mois, il a fait plus chaud qu'à Queensland en été : pas un seul jour de pluie. Nous habitons sur le flanc de la montagne, dans des ravins qui descendent jusqu'à la mer. Deux fois par jour, d'habitude, nous nous baignons, à six heures du matin et à neuf du soir. La nourriture est admirablement bonne, eu égard aux milliers de bouches à nourrir. En haut de ces ravins se trouve, pour ainsi dire, la ligne de feu. C'est pourquoi nous sommes habitués à la musique des fusils, au tonnerre des canons, et au fracas terrible des shrapnells.

Mon bataillon (de Queensland et Tasmanie) est au repos après quelques jours de service actif dans les tranchées. Parmi les blessés, j'ai vu des blessures horri-

bles. Mais la vaillance de nos soldats m'inspire des sentiments d'humilité. C'est pour moi une consolation d'exercer le saint ministère auprès d'eux; et dans notre ravin (ravin réservé), je célèbre la sainte messe tous les dimanches; les samedis, je confesse dans les tranchées de sept à neuf heures.

Plusieurs centaines assistent à la messe, et de trente à quarante, y compris les officiers, y communient chaque fois. Les soldats chantent les hymnes admirablement. Le service religieux célébré sur le flanc d'une déclivité donnant sur la mer est très émouvant. L'autel est creusé au flanc de la colline, et personne ne saurait redire à la manière dont se font les cérémonies prescrites par les rubriques.

Un aumônier a beaucoup à faire aux enterrements qui se font la nuit. Le brancardier et moi, nous avons dû descendre dans la fosse avec les chers défunts pour éviter les tirailleurs placés sur la colline en face. Une fois seulement, j'ai failli être frappé par un shrapnell; quelques mètres me séparèrent d'une mort instantanée. Nos Queenslanders sont des gars splendides. Ils se sont couverts de gloire impérissable. Ils sont gais, prompts, ardents, comme leur pays d'origine, sans peur et à tous égards, des soldats magnifiques.

Telles sont les expériences de M. Power aux Dardanelles; non moins intéressantes sont celles de M. Cullen sur le front, au nord de la France, avec l'armée britannique. Dans une lettre à son frère, qui a été publiée au *Tablet* (16 octobre 1915), il parle de la bataille de la colline 70, à la fin de septembre.

« De ma vie, écrit-il, je n'oublierai la bataille de la colline 70. Les horreurs en dépassent toute description. Figurez-vous un court chemin tellement encombré de morts et de mourants que ceux qui en étaient chargés pouvaient à peine les retirer pour laisser passer les

canons et les voitures d'ambulance et cela au milieu des cris des agonisants, et vous aurez une idée de la situation. La veille de la bataille, au soir, j'ai parcouru le terrain pour confesser et distribuer la sainte communion, soit à travers les champs, soit dans des débris de maisons en ruines, le long de la ligne. C'était triste de voir ces braves gens bientôt après fauchés, et encore plus triste de voir d'autres jeunes officiers pour la plupart, et même des officiers supérieurs que je connaissais bien, mais pour lesquels, étant presbytériens, je ne pouvais rien faire quant au spirituel, morts ou horriblement mutilés.

« Je m'attendais à des horreurs, j'avais déjà vu des blessures atroces; mais jamais je ne m'étais imaginé rien de pareil. J'ai eu la consolation de donner les sacrements à environ dix-neuf Allemands, et je trouvai une vraie satisfaction de pouvoir les confesser en allemand, car ils ne savaient parler ni l'anglais ni le français. Le carnage continua au milieu d'un temps effroyable; pluie, boue noire, et tous les autres obstacles imaginables. C'était une grande victoire, mais une victoire très sanglante.

« Les Allemands furent tout simplement fauchés; des compagnies entières se sont rendues.

« Avec les gaz, les bombes, la baïonnette, les coups de fusil et de canon, les obus explosibles, la pauvre nature humaine n'avait pas de chance, et des débris des corps méconnaissables en furent le résultat.

« La bataille commença par quatre jours de bombardement, suivis d'une journée et d'une nuit de bombardement intensif. Durant ce temps — un canon tous les 30 à 40 mètres faisant feu sur des points distants de 4 à 6 milles — je passai le long de l'artillerie pour confesser et donner la sainte communion. A minuit, avec le capitaine Kenny, né à Londres de parents irlandais,

j'arrive à cheval à notre batterie. A mon arrivée, le colonel venait d'être tué par un obus. Le major, deux capitaines, et seize hommes étant catholiques, je les confessai dans un petit trou; et c'était bien émouvant de voir le major (fils de Lord Belham), ses deux capitaines, et tous les artilleurs catholiques, communier à genoux derrière leurs canons, et faire avec moi à haute voix leurs actions de grâces à minuit. Ces courses sans doute furent bien périlleuses, mais n'est-ce pas pour cela qu'on est prêtre? Quand je vous dis que les obus éclataient tout autour, vous comprendrez pourquoi je demande toujours des prières. Le matin suivant, je passai à une autre batterie dont le major Hanna, un Irlandais protestant, me dit que nous autres, prêtres, nous sommes toujours à chercher nos hommes.

« Quand j'eus fini auprès des soldats catholiques, il m'emmena à ses gros canons, et me dit : « Puisque nous « sommes des Irlandais tous les deux, nous allons fêter « notre rencontre en tirant un coup », et en mon honneur, il tira deux volées de coups de canon. »

Placés dans des situations analogues, M. Hegarty et M. Gill ne se sont montrés ni moins zélés ni moins intrépides que M. Cullen et, sans doute, M. Mac Carthy ne leur aura cédé en rien en Méditerranée.

Au temps de saint Vincent, il y a eu aussi des guerres, et le saint a employé, entre autres, ses prêtres irlandais au service des victimes de la guerre. Collet, dans sa *Vie de saint Vincent*, fait mention de la bravoure d'un confrère irlandais de cette époque, M. Cruoly. « Cet homme courageux, écrit Collet, a fait pour les pauvres ce que les héros de ce monde n'oseraient pas faire pour la gloire. Il traversa les fleuves, marcha nu-pieds, passa à travers les troupes, étonna par son intrépidité les amis et les ennemis. » Du haut du ciel, saint Vincent n'est pas insensible aux malheurs causés

par la guerre actuelle; il se réjouit des services charitables rendus par sa famille spirituelle, et sans doute il rend grâces à Dieu que ses enfants irlandais, comme les autres, n'ont pas dégénéré de la bravoure de leurs devanciers.

Les Sœurs de la Charité de la province Anglo-Irlandaise ont aussi eu leur part dans le soulagement des souffrances des victimes de la guerre. En Angleterre, elles rendent des services aux blessés à l'hôpital, et quelques-unes sont venues sur le continent pour le service des ambulances. Des sœurs anglaises, à l'hôpital de Dunkerque, ont continué leur travail auprès des blessés sans être effrayées par les bombes lancées par les canons et par les zeppelins de l'ennemi.

La guerre, dit-on, est glorieuse pour le soldat, mais combien plus glorieuse pour ceux qui, par charité, s'exposent au péril. Mais quelque glorieuse que soit la guerre, elle nous fait plus apprécier le bonheur de la paix et nous excite à dire avec plus de ferveur : *Dona nobis pacem*. Dans l'attente d'une paix glorieuse et durable, je demeure, Monsieur et très cher Confrère, votre tout dévoué confrère.

Patrick BOYLE.

ITALIE

VOYAGE DU TRÈS HONORÉ PÈRE VILLETTE

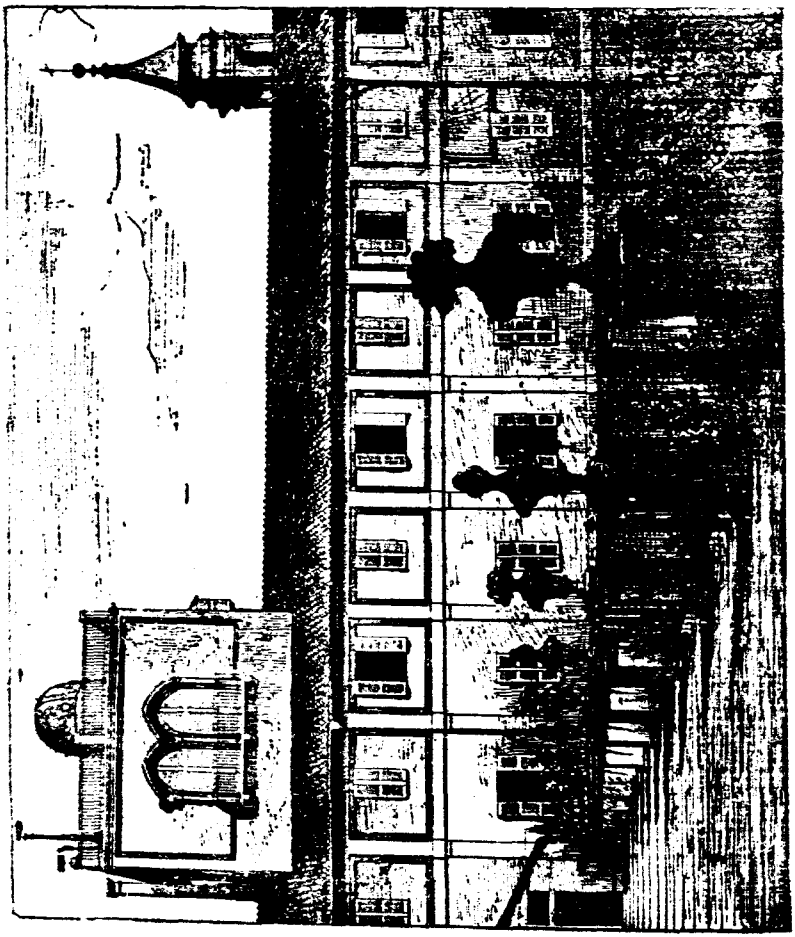
(*Suite*)

Nous avons raconté dans le dernier numéro le séjour du Très Honoré Père, à Turin; voici la suite du voyage.

SÉJOUR A PLAISANCE

Lundi 30 *novembre* 1914. — Après Turin, notre iti-

néraire marque une station à Plaisance; ce n'est pas le chemin direct pour Rome, mais M. le Supérieur général veut aller chercher M. Ricciardelli, le nou-



Collège de Plaisance.

veau procureur général près le Saint-Siège et le présenter lui-même au Souverain Pontife.

Le collège de Plaisance, que nous appellerions plutôt le grand séminaire de Plaisance, est de fondation

antique et honorable. C'est le grand cardinal Alberoni qui, en 1751, le fit construire, le dota et en confia la direction à nos confrères. Tout garde son empreinte.

Les corridors sont spacieux comme des avenues; ils n'ont rien de nos petits corridors étriqués; le réfectoire est voûté comme les salles basses de nos châteaux du moyen âge; la bibliothèque offre surtout à nos regards de respectables in-folio qui contrastent avec nos petits bouquins; la salle de communauté est ornée de grands tableaux et entourée de vénérables stalles en bois qui rappellent celles des chanoines et auprès desquelles nos chaises en paille paraissent bien misérables; à se prélasser dans ces bois anciens, on se sent de la famille d'un cardinal.

Il ne faut pas croire cependant que tout soit vieux dans ce collège; il renferme également *nova et vetera* : il y a un vaste cabinet de physique, un observatoire astronomique, une salle élevée où l'on fait le bulletin météorologique.

La chapelle est grande comme une église; les chambres que nous occupons ne manquent pas du confort moderne; elles ont calorifère et électricité, elles ont surtout ce cachet artistique qu'on retrouve partout en Italie; sur leurs murs sont accrochés non pas de magnifiques cadres dorés avec des chromos, mais des cadres ordinaires avec des chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Mardi 1er décembre. — Nous faisons un pèlerinage ému aux appartements qu'occupait le cardinal fondateur : on a laissé les choses telles qu'elles étaient de son vivant; ce sont les mêmes tentures, les mêmes meubles, les mêmes tableaux, c'est un petit musée.

Un des vénérables confrères de la maison, M. Fronteri, est mourant; le Très Honoré Père va le voir, lui

adresser quelques paroles d'encouragement et lui donner la bénédiction de saint Vincent.

Les étudiants sont réunis pour offrir leurs vœux à M. le Supérieur général; ils le font en latin et en italien; le Très Honoré Père s'excuse de ne pouvoir répondre dans la belle langue de Dante; il rappelle les gloires du collège Albéroni; il parle des visites faites par ses prédécesseurs; il vante la forte éducation que l'on reçoit en cette maison où les étudiants font trois ans de philosophie et de sciences, trois ans de dogme, trois ans de morale, sans être détournés de leurs études par la fréquentation du monde puisque pendant ces neuf années ils ne vont jamais en vacances; en terminant, le Très Honoré Père rappelle délicatement que M. Veneziani, qui l'accompagne, a fait ses études en ce même collège. Après cette allocution écoutée avec une respectueuse et sympathique attention, les jeunes gens chantent différents morceaux et nous partons pour Rome, emportant de Plaisance un souvenir fort agréable.

VOYAGE DE PLAISANCE A ROME

Le voyage s'effectue sans accident; pendant que M. Veneziani catéchise un jeune soldat, j'essaye d'emplir mes yeux de toutes les beautés de la nature; nous traversons les Apennins la nuit, par un splendide clair de lune qui permet de contempler le spectacle sauvage et grandiose; ce ne sont que viaducs, cascades, ponts; malheureusement des tunnels trop nombreux empêchent d'en jouir complètement.

Le jour reparaît; nous sommes dans la campagne de Rome, nous nageons en pleine lumière, on comprend ce que Chateaubriand a dit quelque part : « Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lor-

rain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien! c'est la lumière de Rome. » Cette campagne de Rome nous rappelle à nous, enfants de saint Vincent, les touchantes missions que nos confrères, les premiers compagnons de notre bienheureux Père, ont faites aux bergers de cette campagne; je me rappelais les missionnaires attendant les pâtres le soir dans leurs cabanes, les instruisant pendant qu'on préparait le souper, les faisant prier Dieu et puis, quand venait l'heure du repos, se couchant auprès d'eux sur des peaux de brebis.

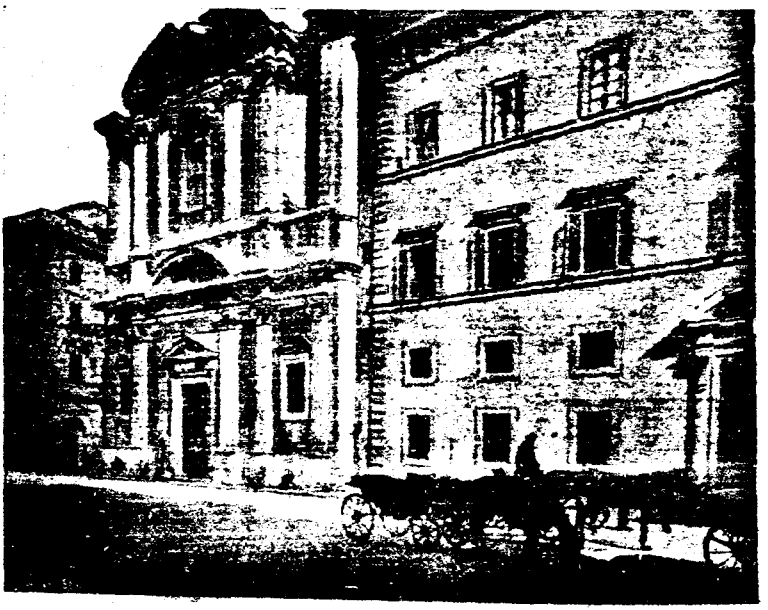
Mais d'autres pensées viennent bientôt nous occuper; on aperçoit le magnifique dôme de Saint-Pierre, nous approchons de la ville éternelle, de la capitale du monde catholique où se trouve le chef visible de l'Église militante, où sont les corps de saint Pierre et de saint Paul et de milliers d'autres martyrs. Cette pensée attendrissait saint Vincent jusqu'aux larmes comme il en fait la confidence quelque part; il serait difficile de n'être pas ému quand on foule aux pieds cette terre bénie.

SÉJOUR A ROME

Mercredi 2 décembre. — Nous trouvons à la gare M. Alpi, visiteur; M. Fontaine, supérieur de la maison internationale et quelques confrères. Une voiture à deux chevaux qui nous fera prendre pour des cardinaux nous transporte à l'Apollinaire, nouvelle résidence des confrères italiens.

Après avoir salué les confrères et les frères, nous allons dire la sainte messe dans l'église Saint-Apollinaire. Elle a été construite par l'architecte Fuga. Le pape Benoît XIV en a posé la première pierre en 1742 et l'a consacrée en 1748. Le pape Pie X, de sainte

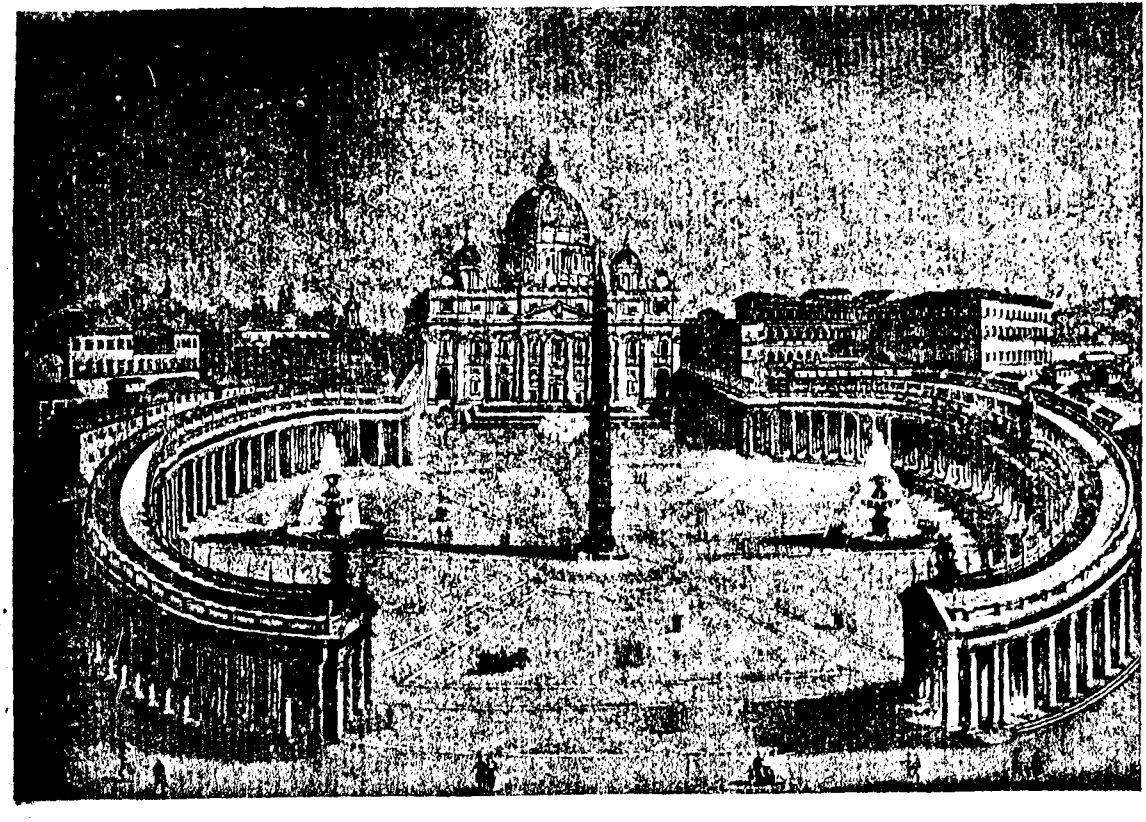
mémoire, y a reçu la consécration épiscopale. L'église n'a qu'une nef de 39 mètres de long sur 13 mètres de large. Le maître-autel en marbre précieux renferme les reliques des saints martyrs Eustratius, Auxence, Eugène, Mardarius et Oreste dont la fête tombe le



ROME. — Apollinaire.

13 décembre. Le tableau de *saint Apollinaire*, placé au-dessus du maître-autel, a été peint par Graziani de Bologne. Les peintures de la voûte sont l'œuvre d'Étienne Pozzi.

L'église actuelle a fait place à une ancienne église bâtie en 772 et qui fut quelque temps titre cardinalice. On vénérait sous le porche de l'ancienne église une peinture de la Vierge. Ce porche a été converti en une véritable chapelle, placée devant la porte de



ROME. — Le Vatican.

l'église actuelle et mesurant 21 mètres de long sur 8 mètres de large. La peinture de la Vierge existe toujours : Marie est assise avec majesté sur un trône ; elle soutient des deux mains l'Enfant Jésus qui bénit de la main droite et qui tient un oiseau dans la main gauche. Le visage de la sainte Vierge est tout ce qu'il y a de plus délicat et gracieux ; l'Enfant Jésus est très beau, il semble donner son amour et réclamer le nôtre. Toute la composition, les poses des personnages, les plis des robes, les contours, tout révèle le pinceau d'un maître. Le P. Cordara S. J. pense que c'est l'œuvre de Pierre de Pérouse.

Par décret de la Congrégation des Rites (7 juin 1891), on fait la fête de la manifestation de cette sainte image au 13 février et on y honore Marie sous le titre de Reine des apôtres, parce que les apôtres Pierre et Paul sont à ses côtés. C'est un gage de bénédiction pour nos chers confrères de la maison.

Après avoir achevé la sainte messe, nous visitons la maison de nos confrères : elle est remarquable par ses souvenirs et en elle-même. Ce palais a été la résidence du collège germanique puis du séminaire romain ; lorsque Pie X eut fait construire pour ce dernier un nouveau bâtiment près de Saint-Jean-de-Latran, il donna Saint-Apollinaire à nos confrères qui devaient quitter Monte-Citorio. Une belle inscription latine gravée sur le marbre et placée sous le médaillon du pape défunt rappelle cette donation royale.

M. Alpi nous fait admirer les escaliers commodes, les amples corridors, les grandes salles ; les travaux d'aménagement ne sont pas encore terminés, ils sont conduits avec intelligence ; on construit un certain nombre de chambres destinées à recevoir les ordinands ; nous montons sur la terrasse d'où l'on jouit du panorama de Rome.

SAINT VINCENT DE PAUL

(Braccei).

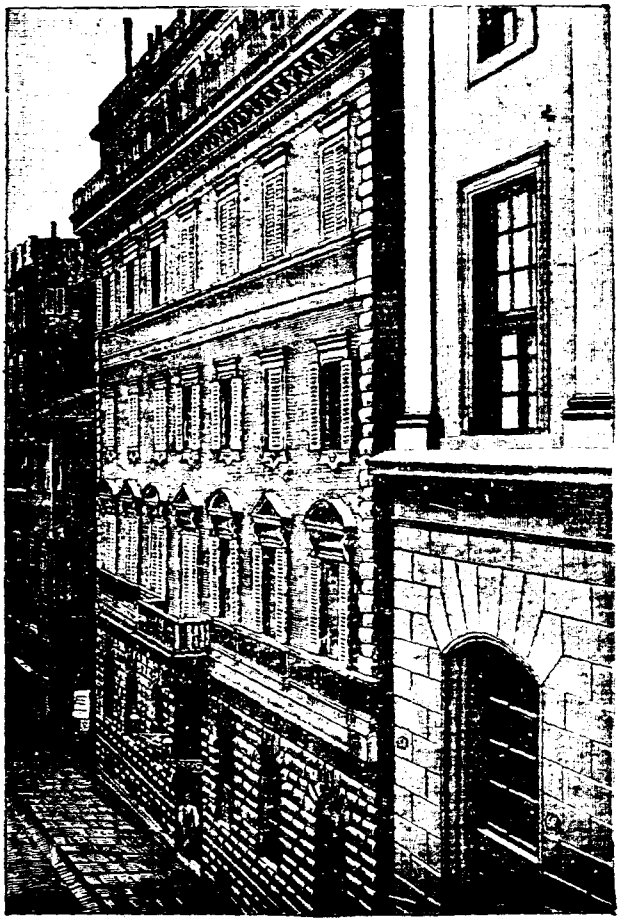
Après la visite de la maison, nous allons tout d'abord saluer le premier pape, *saint Pierre*, dans sa magnifique basilique. Je n'entreprendrai pas de la décrire, tout le monde la connaît ou en a entendu parler. On ne ressent pas la même impression que dans nos cathédrales gothiques; ce n'est pas un demi-jour mystérieux qui porte à la prière, c'est une abondante lumière qui remplit de joie; on est sollicité de regarder à droite et à gauche. Tout est grand et somptueux depuis la coupole jusqu'à la Confession de saint Pierre et aux nombreux tombeaux des Souverains Pontifes. Quelque chose cependant me touche plus que tout le reste et fait un contraste saisissant. Le pape Pie X ne s'est pas réservé de place en vue; il a voulu être enterré dans la crypte; mais au-dessus de l'endroit où repose son corps, sur le pavé de l'église, tout près d'un des quatre piliers de 70 mètres de tour qui supportent la coupole, on a placé une croix à peine visible; les touristes ne s'extasient pas devant ce signe, mais en revanche, il y a quelques Romaines qui sont agenouillées et qui prient; c'est plus impressionnant que toutes les femmes en marbre qui ornent les monuments des papes.

Nous récitons le *Credo* à la Confession de saint Pierre, nous baisons le pied de sa statue en bronze, nous saluons saint Vincent parmi les fondateurs d'ordre et nous parcourons l'immense édifice, puis nous revenons à l'Apollinaire.

L'après-midi, visite à la *maison Saint-Vincent*, *via dei Bresciani*, 32, fondée par le marquis Patrizzi; il y a des écoles, un ouvroir, un fourneau économique; c'est là que se donnent les retraites pour les sœurs de Rome et que se réunissent les Dames de la Charité.

Après avoir salué la respectable sœur Guèze et ses compagnes, nous allons chez le *cardinal Bisleti*.

Il est un peu de la famille, nos confrères ont été ses professeurs de français; il a vécu à Saint-Nicolas



ROME. — Saint-Nicolas.

après sa nomination cardinalice; il nous accueille avec la simplicité d'un Lazariste; cependant il a tout le décorum requis chez les princes de l'Église; il faut

traverser plusieurs salons avant de parvenir à la chambre où il reçoit; l'une de ces salles offre cette particularité qu'un des fauteuils est tourné vers le mur, vers le portrait du pape vivant, c'est la salle du trône, c'est le fauteuil qui serait réservé au Souverain Pontife s'il venait; la pensée est délicate et touchante; on retrouve cette particularité chez tous les cardinaux.

De chez le cardinal Bisleti, nous nous rendons à la *maison Saint-Joachim*, qui a été fondée en 1893; il y a un asile, un ouvroir, une buanderie, une association de mères chrétiennes, des patronages. Le cardinal Bisleti est le confesseur de cette maison, même des enfants. Mme Merry del Val, la mère de l'ancien secrétaire d'Etat, est une des bienfaitrices de cet établissement. Nous sommes accueillis par des chants, une toute petite offre un souvenir et nous passons entre une double haie d'enfants. La supérieure est malade; le Très Honoré Père va lui adresser quelques paroles de consolation et la bénir.

En sortant de là, nous jetons un coup d'œil dans l'*église Saint-Joachim* : une belle mosaïque représente tous les peuples de l'univers offrant cette église à Léon XIII à l'occasion de son jubilé épiscopal.

Nous traversons ensuite le *Pincio*; c'est le beau jardin et la belle promenade de Rome; on y voit un grand nombre d'étudiants ecclésiastiques qui viennent y respirer un peu au sortir de leurs cours.

Le coup d'œil du sommet du Pincio à l'heure où nous sommes, c'est-à-dire au coucher du soleil, est magnifique : on voit à ses pieds la ville de Rome; tout près, la place du Peuple; plus loin, au delà du Tibre qui serpente, le dôme de Saint-Pierre, le château Saint-Ange; un peu partout des dômes, des tours, des terrasses, des colonnes; à l'horizon, des collines plantées de beaux cyprès. Il paraît que nous sommes sur

l'emplacement des jardins de Lucullus. Notre cocher a soin de nous promener dans les jardins de la villa Borghèse qui sont contigus.

Nous faisons une rapide apparition à la *Maison internationale*; les jeunes gens, trop peu nombreux, saluent le Très Honoré Père dans le parloir de la maison, et nous continuons nos courses. Signalons les visites au cardinal vicaire et au cardinal Vannutelli : il serait trop long de rapporter tout ce qui s'est dit d'intéressant dans ces visites et dans celles qui suivront; qu'il suffise de dire que partout le Très Honoré Père a été accueilli avec une très grande affabilité; partout on s'intéresse à la Congrégation, aux Filles de la Charité, on promet de hâter la cause de la vénérable Mère, on demande des nouvelles du bon Père Fiat, on parle de la guerre, etc. M. Veneziani, qui connaît les petits usages, ne manque pas de donner une bonne pièce à chacun des valets qui nous ont gardé fidèlement le chapeau pendant la visite. Point d'argent, point de suisse.

Le soir, nous avons bien mérité notre repos; nous assistons à la prière en commun, où le Supérieur, suivant l'ancien usage, annonce seulement le commencement de chaque prière que chacun poursuit mentalement; les Italiens sont conservateurs, ils ont gardé quelques pratiques qui nous reportent loin en arrière et qui nous font croire que nous sommes encore au temps de saint Vincent.

Jeudi 3 décembre. — Nous allons à la *Chancellerie pontificale*. C'est un immense carré d'aspect sévère comme la plupart des palais de Rome. Au rez-de-chaussée, des fenêtres romanes grillées; au premier étage, des fenêtres romanes encore, mais surmontées d'un encadrement horizontal; quelques pilastres

viennent rompre la monotonie des lignes; pour toute décoration, les armes pontificales à un angle du palais. A l'intérieur, une belle cour à ciel ouvert, entourée d'arcades romanes au rez-de-chaussée et au premier. Ce palais appartient encore au Pape.

Nous gravissons l'escalier d'honneur, où fut assassiné le ministre Rossi, le 15 novembre 1848; le palais était alors le siège du parlement romain. Nous avons salué les principaux personnages qui habitent ces lieux, d'abord le cardinal chancelier chez lequel nous succédons au ministre de Prusse, puis les cardinaux, les secrétaires des Congrégations des Rites, de la Consistoriale, du Concile, des Religieux. Une des visites les plus intéressantes fut celle à Mgr Lafontaine, alors secrétaire des Rites, actuellement patriarche de Venise; il n'est terrible que pour les saints qui veulent se faire béatifier; pour nous qui ne convoitons pas cet honneur, il est on ne peut plus aimable, enjoué, voire même malicieux, mais d'une bonne malice. Avant de quitter le palais, nous visitons la salle des Académies et la salle des Cent jours, ainsi appelée parce qu'elle fut achevée en ce laps de temps; c'est là, paraît-il, que se signent les pièces de la chancellerie romaine.

Le soir de ce jour, on visite quelques cardinaux, quelques *maisons de sœurs*; celle de la *rue Sainte-Suzanne*, fondée en 1866, par le marquis Patrizzi et qui vit à l'enseigne de la Providence, comprenant un asile, des écoles, un ouvroir, un orphelinat, la visite des pauvres dans quatre paroisses où les infirmes sont innombrables et où les conversions d'anarchistes, de socialistes à l'heure de la mort ne se comptent plus.

L'une des plus intéressantes œuvres confiées aux Filles de la Charité de la maison Sainte-Suzanne est certainement l'œuvre des « ciociare » ou des « modelle ».

Le premier nom leur vient de leurs chaussures, le second de leur métier le plus ordinaire.

Les « cioce » sont des sandales d'une espèce particulière, puisque à leur semelle sont attachées des bandes de toile qui, après avoir recouvert le pied, se croisent et montent en se croisant encore le long de la jambe qu'elles protègent jusqu'au-dessus du mollet : le tout est maintenu en place par des attaches également de toile. La région où règnent les « cioce », s'appelle par conséquent « Ciociaria » et elle s'étend de Velletri au Lyris ou Garigliano.

Mais les « ciociare » dont nous parlons viennent de Saracinesco, d'Anticoli Corrado et de Tivoli : depuis plus d'un siècle, ces jeunes filles avaient appris à venir à Rome pendant l'hiver, pour gagner leur vie : elles sont presque toujours la seule ressource de toute la famille, qui a émigré avec elles, s'entassant dans de misérables taudis, jusqu'à ce que l'été ramène tout le monde au pays, pour les petits travaux que permettent leurs terres, si on peut donner ce nom à des montagnes dénudées et arides. Le gagne-pain des « ciociare », à Rome, consistait dans la vente des fleurs dans les rues et quelquefois les aumônes des passants, mais surtout le métier de « modèles », puisque leur type et leur costume les faisait rechercher par les artistes pour la « pose » dans leurs ateliers de peinture et de sculpture.

On comprend facilement les dangers de cette espèce de vagabondage et de mendicité qu'était la vente des fleurs dans les rues, et ceux du métier de « pose » dans les ateliers. L'oisiveté de longues heures était le moindre. En 1907, on réalisa enfin le vœu, formulé en vain plusieurs fois, de venir en aide aux « ciociare ».

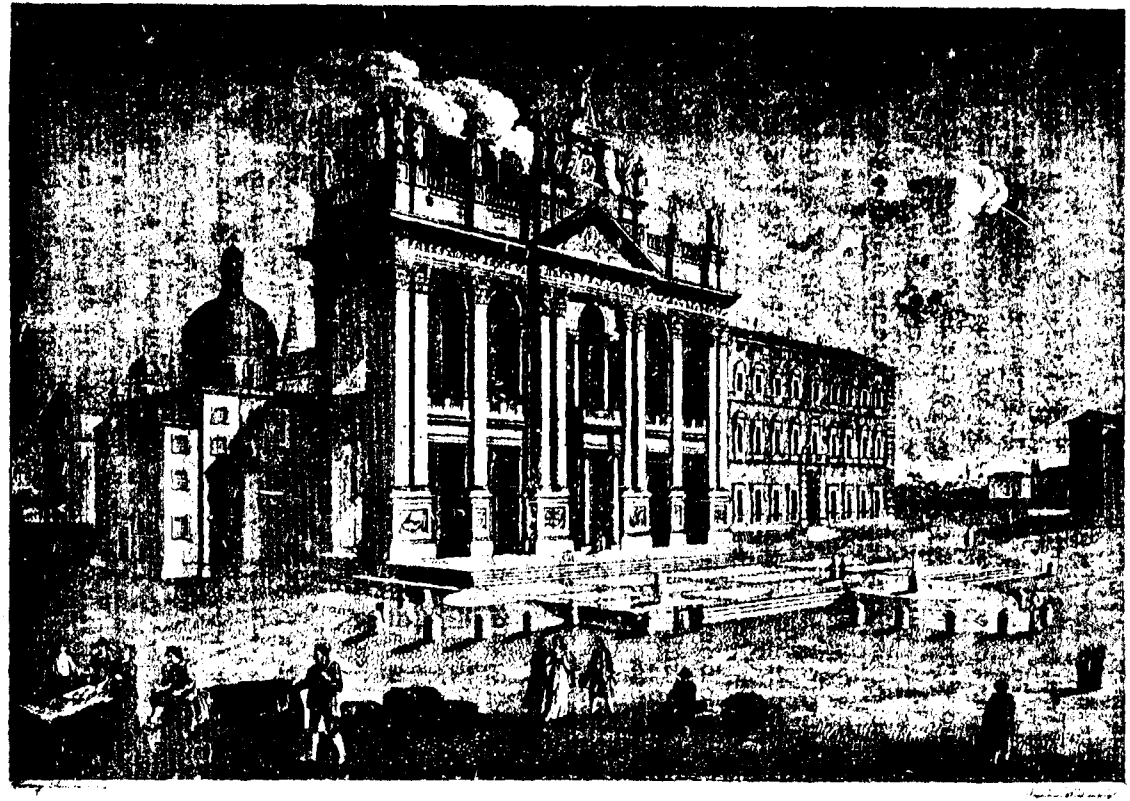
Un comité de dames fut constitué, des fonds furent

recueillis, et l'on fonda un « laboratoire » où les « ciociare », après les courses fatigantes de la rue, trouveraient un peu de repos et un abri contre le froid, le vent, la pluie, en même temps que l'éducation de leur intelligence et de leur cœur. L'œuvre a été confiée aux Filles de la Charité de la maison Sainte-Suzanne ; mais le laboratoire se trouve à la place Barberini. Il reste ouvert à toutes les heures du jour, et on y donne la réfection de midi aux « ciociare » qui y passent deux heures de suite. On y a institué des classes pour l'instruction élémentaire et on y soigne l'éducation morale et religieuse; on y enseigne différents ouvrages d'aiguille et de crochet, et les « ciociare » reçoivent, à la fin de la semaine, le prix de leur couture ou broderie, apprenant ainsi à se procurer le pain de chaque jour avec le travail de leurs mains.

Les résultats, obtenus à force de persévérance, sont très consolants, et c'est justement qu'on a appelé cette œuvre la « rédemption des « ciociare ». Beaucoup de vendeuses de fleurs ont abandonné le métier et les « modèles » ne posent qu'avec les précautions requises et jamais plus pour le nu.

Les jeunes filles qui fréquentent le laboratoire sont environ cinquante. Un prêtre leur donne une fois par semaine l'instruction religieuse; elles s'approchent des sacrements tous les mois, et font, chaque année, une petite retraite.

Nous poursuivons notre visite par la *maison* ou *hospice des Estropiés*, fondée par le chevalier Voghera, continuée par le prince Rispoli et par la Congrégation de charité de Rome; il y a soixante-sept estropiés, bossus, paralysés; il y a salle d'opérations, cabinet de radiographie, chambre de massage et de gymnastique, cabinet de cure électrique, etc. Un certain nombre de mères allaitantes viennent dîner pendant qu'on fait



LATRAN. — La façade.

prendre un bain à leurs bébés : on vient d'établir l'œuvre de la goutte de lait.

Tout pèlerin de Rome doit visiter les sept grandes basiliques : nous avons déjà prié à Saint-Pierre de Rome, allons ce soir continuer ce que beaucoup de saints faisaient tous les jours ; nous voici à *Sainte-Marie-Majeure*, la basilique libérienne de Notre-Dame-des-Neiges, une église patriarcale ; sa façade ne manque pas d'un certain charme ; il y a une loggia où le Pape donnait autrefois la bénédiction le 15 août ; l'extérieur de l'abside est assez original. L'intérieur de l'église est brillant avec son pavé ancien, son plafond très riche, ses colonnes ioniques, la mosaïque de l'arc de triomphe et le maître-autel en porphyre. Deux des chapelles latérales sont d'une incomparable splendeur. Sainte-Marie-Majeure, qui garde la crèche du Sauveur, est ainsi appelée parce qu'elle est la plus grande des églises de Rome consacrées à Marie ; on dit que sur cent soixante églises à peu près qui se trouvent dans Rome, presque cinquante sont consacrées à la Mère de Dieu.

Nous allons à *Sainte-Croix-de-Jérusalem*, moins somptueuse que la précédente, mais précieuse par les reliques de la Passion. Dans une des chapelles de la crypte, nous lisons : *In hanc capellam sanctam non possunt intrare mulieres sub paena excommunicationis.*

En sortant de Sainte-Croix, nous longeons les vieux murs de Rome ; nous arrivons à *Saint-Jean-de-Latran*, que nous visitons en détail. Nous nous arrêtons avec complaisance devant le monument réservé aux restes de Léon XIII ; j'essaye de me rendre compte des travaux dont il est parlé dans le Bréviaire à la fête de la Dédicace de cette église ; je comprends enfin que Léon XIII voulant agrandir l'église a fait reporter la vieille abside au delà du transept, a restauré la vieille

LATRAN. — L'intérieur.

mosaïque *vetus musivum* et a orné le tout d'un plafond lambrissé *laqueari et contignatione*; ce latin en termes techniques m'avait toujours intrigué, j'en ai maintenant la clef; il paraît que Léon XIII a dépensé 5 millions pour ces restaurations.

Cette église, d'après une inscription en gros caractères, est *omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*.

Nous revenons à notre demeure, mais sur notre route se dresse le *Colisée*, immense amphithéâtre de 160 mètres de long sur 150 de large, où tant de martyrs ont versé leur sang. C'est un monument colossal de 50 mètres de haut, comprenant quatre étages, des gradins innombrables et pouvant contenir cent mille personnes. Il a subi la dégradation du temps; tel qu'il est, il est encore magnifique. On le quitte à regret, on croit entendre les mugissements des fauves, les prières des chrétiens, les cris de la populace; l'imagination évoque les empereurs débauchés qui contemplent d'un œil distrait les gladiateurs les saluant avant de mourir, et l'on s'en va triste, le cœur gonflé en songeant que c'était là le peuple civilisé par excellence.

Nous suivons maintenant la *voie sacrée*, la voie où sont passés les généraux à qui le sénat accordait les honneurs du triomphe. On se recueille, on rappelle les vieux souvenirs classiques, c'est dommage qu'on ne les étudie pas à Rome. Je n'ai jamais si bien compris, que ce soir-là, ce que c'était que la majesté du peuple romain.

Vendredi 4 décembre. — C'est jour de jeûne à Rome; cela ne nous détourne pas de nos pérégrinations; visites à des maisons de sœurs, à des cardinaux ou secrétaires de congrégations, pèlerinages à quelques

églises, achats d'objets de piété que nous ferons bénir lors de l'audience du Saint-Père, voilà le bilan de la journée.

Les maisons visitées sont les *Zoccolette*, la miséricorde Saint-Philippe, l'Addolorata et le conservatoire Torlonia.

La maison des *Zoccolette* remonte à Innocent XII, qui la fit construire pour les petites mendiantes de Rome. Les sœurs en ont la direction depuis 1866, grâce à Mgr de Mérode. Outre leurs œuvres habituelles, elles sont chargées de distribuer les aumônes du Saint-Père; pour le couronnement de Benoît XV, elles ont reçu 100 000 francs à répartir entre les pauvres. La sœur supérieure nous montre un pianola, don du pape Pie X.

La *maison Saint-Philippe*, continuée par la comtesse Cerasi, comprend un atelier de couture et de broderie avec buanderie et repassage, sans compter la visite des pauvres et les catéchismes aux enfants des écoles communales. Le Très Honoré Père adresse un mot aux grandes et leur donne sa bénédiction.

L'*Addolorata* est un grand et bel hôpital avec une riche chapelle ; il a été fondé par le comte et la comtesse Cerasi pour les vieillards des deux sexes. Les sœurs se réunissent à la salle de communauté et le Très Honoré Père leur redit ce qu'il a déjà dit dans beaucoup d'autres maisons, le dévouement des sœurs de France appliquées aux soins des blessés militaires.

Le *conservatoire Torlonia* est sous la direction des sœurs depuis 1850; il y a 60 orphelines, 25 vieilles, un hôpital ophtalmique où l'on fait avec succès l'opération de la cataracte, un dispensaire, une pharmacie, des écoles, un asile qui compte 300 enfants, un patro-

nage, le tout entretenu par la munificence de la famille Torlonia.

Que ne puis-je dire les bonnes conversations que nous avons eues chez les cardinaux Tecchi, Giustini, Rinaldini, Vico, Lega, van Rossum et d'autres que j'oublie? C'est un véritable charme.

Nous avons un petit incident : nous sommes menacés d'une grève; notre cocher trouve que nous le faisons trop travailler; nous dépassons les heures réglementaires qu'on impose aux cochers de Rome, lesquels ne sont pas de fer; ce bon cocher, tout en paraissant ne plaider que sa cause, nous donnait une leçon de modération : Qui veut voyager loin ménage sa monture.

Samedi 5 décembre. — Matinée perdue ou gagnée suivant le point de vue auquel on se place. Matinée perdue, car nous avons attendu deux bonnes heures à la porte d'un personnage; nous étions pressés, nous voulions partir chaque quart d'heure et chaque quart d'heure le valet nous disait : un moment, patience, on va vous recevoir; or, lorsque le valet vint nous dire que le moment si longtemps attendu était enfin arrivé, on nous déclara que c'était trop tard, que l'on nous recevrait un autre jour; donc, matinée perdue. Mais cependant, sans sortir des bornes de la modestie, nous pouvons dire que nous avons été très patients et que nous avons pris ce contretemps de fort bonne humeur, par conséquent, matinée gagnée. Ce qui était le plus regrettable, c'est qu'un dîner d'apparat avait lieu à l'Apollinaire; passe encore pour le dîner; mais des invitations avaient été faites, le dîner était fixé à midi et jusqu'à une heure nous fûmes balancés entre la volonté de partir pour ne pas causer de dérangement à nos excellents confrères et invités de l'Apollinaire et la crainte de manquer de politesse envers un

personnage en partant lorsqu'il serait sur le point de nous recevoir. Il est difficile de contenter tout le monde et son père. Heureusement nos confrères italiens ont deviné notre situation délicate et ils ne se sont pas formalisés de notre retard; après nous avoir attendus quelque temps, ils ont fait ce qu'ils devaient faire, ils ont dîné sans nous et quand nous sommes arrivés après le repas nous n'avons pas trouvé que des os.

Cette après-midi, il y a *académie* dans la salle des fêtes. Les jeunes gens chantent du Perosi, du Palestrina; ils lisent des devoirs en prose et en vers, en italien, en latin, en français; nous entendons des odes, des sonnets, des allégories en italien, — malheureusement je n'y comprends rien —; il y a de belles pièces de vers latins; il y a des morceaux français, tout cela fait honneur aux études faites dans la province.

Nous sommes heureux de reproduire ici les principales pensées de la réponse faite par le Très Honoré Père.

« Le sentiment que j'ai éprouvé, lorsque l'Assemblée m'a choisi, a été un sentiment d'humiliation très profonde en me voyant devenir le successeur de saint Vincent, le successeur des supérieurs généraux. Je n'ai pas éprouvé la moindre tentation d'amour-propre ou d'orgueil. Je vous demande de prier afin que je ne gâte pas l'œuvre de saint Vincent.

« Actuellement j'éprouve un sentiment de reconnaissance. Je vous offre mes remerciements les plus affectueux pour votre esprit filial et respectueux qui vous fait me traiter comme le représentant de Jésus-Christ, comme le successeur de saint Vincent.

« Si les circonstances me l'avaient permis, je n'aurais pas attendu quatre mois pour venir. Mon cœur me faisait un devoir de venir saluer le Souverain Pontife et les confrères de nos trois provinces d'Italie, parce

qu'ils ont toujours tenu une très grande place dans la sollicitude des supérieurs généraux et parce qu'ils ont fait du bien et ont gardé l'esprit de saint Vincent qui leur avait été communiqué par les hommes les plus chers à notre bienheureux Père.

« Saint Vincent a envoyé en Italie ses disciples les plus vertueux et les plus éminents, MM. Le Breton, Codoing, Alméras, Jolly, Berthe; plus tard M. Couty y est venu pour s'occuper de la cause de béatification de saint Vincent; tous ces fils du cœur de notre Père ont suscité des Missionnaires de très grande valeur qui ont laissé les souvenirs les meilleurs et écrit quelques-unes des plus belles pages de l'histoire de notre Congrégation. A Gênes, à Turin, à Rome, à Naples, il y a eu des saints, MM. Durando, de Andreis, Folchi, Mgr de Jacobis. A Rome, les Missionnaires ont exercé une influence considérable sur le clergé et vous avez entendu le Pape Benoît XV vous rappeler, il y a quelque temps, tout ce que les anciens ont fait pour lui. Il y a dans ce passé des Missionnaires de Rome une grande gloire, une noblesse qui les oblige. Que les jeunes imitent les anciens et que l'avenir réponde au passé! Que les Missionnaires soient toujours les dignes formateurs du clergé par les exercices des ordinands, par les conférences, les retraites!

« Vous avez changé de maison. Monte-Citorio restera une maison glorieuse dans les *Annales*, et je voudrais que l'Apollinaire fût pour Monte-Citorio ce que le nouveau Saint-Lazare a été pour l'ancien.

« De l'ancien Saint-Lazare sont sortis des Missionnaires vaillants, mais, à part Madagascar, leur zèle s'est borné à l'Europe. Du nouveau Saint-Lazare sont sorties des légions de Missionnaires qui ont été en Asie, en Afrique, en Amérique et actuellement notre mission de Chine est une des plus florissantes qui soit dans le

monde entier. Le bien qu'on y fait est immense, le bien qui reste à faire est incalculable. Plaise à Dieu que ce qui est vrai du nouveau Saint-Lazare le soit de Saint-Apollinaire et qu'il sorte de cette maison où nous sommes des Missionnaires qui aillent non seulement en Espagne et en Amérique, comme les anciens de Monte-Citorio, mais dans les cinq parties du monde. *Docete omnes gentes.*

« Pour réaliser ce souhait, je demande à Notre-Seigneur de multiplier chez vous les vocations et de vous remplir de l'esprit sacerdotal et apostolique, afin que vous dépassiez les Missionnaires qui vous ont précédés. Vous avez beaucoup de bien à faire, il faut le faire et le faire toujours mieux.

« Vous avez les moyens matériels : une belle et grande maison, une des plus belles de la Congrégation. Je voudrais qu'elle fût au point de vue ecclésiastique et religieux la première maison de la Compagnie — après la Maison-Mère cependant.

« Je garde un bon souvenir de ma visite ; je vous promets de revenir vous voir souvent.

« Je remercie M. le Visiteur du dévouement avec lequel il a travaillé et il travaille actuellement à restaurer la maison et à l'adapter à sa nouvelle destination.

« Je remercie la Providence qui m'a donné un aide précieux en la personne de M. Veneziani, sorti de Monte-Citorio.

« Je suis très heureux de vous présenter le cher et excellent M. Ricciardelli comme procureur près le Saint-Siège. Je le connais depuis quarante et un ans ; je l'estime et je l'aime beaucoup.

« Je remercie Mgr Mladenoff qui a bien voulu, par sa présence, rehausser l'éclat de cette académie.

« Il me reste à vous remercier tous et à me recommander à vos bonnes prières.

« Je désire vous laisser un petit souvenir de mon passage : une statue de la Vierge miraculeuse que l'on placera dans l'escalier principal. »

La séance est terminée. Nous apprenons que notre audience du Saint-Père est fixée pour demain onze heures.

Le temps qui reste après la séance est employé comme d'habitude ; notre temps vaut mieux que celui des Américains : il est d'or, à en juger par la manière dont nous l'employons. Je continue à donner quelques détails sur les maisons de sœurs visitées, sans cependant garantir qu'il ne s'est pas glissé quelque erreur dans la mention de ces visites au jour le jour : ayant négligé, en effet, de prendre note sur l'occurrence de ces visites, il se peut que je me trompe par rapport au jour.

L'*école Aldobrandini-Sarsina* a été fondée en 1867 par le prince de ce nom et par son épouse Françoise de la Rochefoucauld.

L'hospice Sainte-Marthe du Vatican a été ouvert par Léon XIII; il a reçu un grand nombre de pèlerins venus pour les grandes cérémonies religieuses de Rome.

M. Misermont a l'amabilité de m'accompagner à *Saint-Paul hors les murs*. Le caractère de cette église est la somptuosité et la richesse des matériaux. Toute la beauté est au dedans comme dans la plupart des églises de Rome. L'intérieur est vaste, le plafond est d'une richesse incalculable.

Dimanche 6 décembre. — C'est le grand jour; nous allons voir le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ. Cependant pour ne pas perdre les moindres moments qui sont si précieux à Rome, je continue ce matin mon pèlerinage aux sept basiliques, je vais voir celle de *Saint-Laurent hors les murs*. Elle se

compose de deux églises juxtaposées; elle renferme le tombeau de Pie IX; ce bon pape a défendu qu'on dépensât plus d'une certaine somme pour sa sépulture; aussi est-elle simple et contraste-t-elle avec les superbes sépulcres des papes de Saint-Pierre et de Saint-Jean-de-Latran; mais la piété des fidèles n'a pas voulu que les cendres de ce saint pape fussent oubliées et elle a orné d'ex-voto incomparables les murs de la chapelle où il repose; je prie ici comme j'ai prié à la croix qui marque la sépulture de Pie X et je demande à Dieu de glorifier ces deux siens serviteurs afin qu'un jour nous puissions dire d'eux : *Dum esset summus pontifex terrena non metuit.*

On revient vite à Saint-Nicolas-da-Tolentino, où les voitures viendront nous chercher pour le Vatican; on prend le manteau de cérémonie et l'on part. Nous sommes cinq qui accompagnons le Très Honoré Père : MM. Veneziani, Ricciardelli, Fontaine, Misermont et votre serviteur.

Comme nous entrons en voiture, nous sommes obligés de faire le tour de Saint-Pierre; nous franchissons de nombreuses portes, on se croirait au moyen âge : à chaque porte, des soldats avec des costumes comme ceux que nous voyons sur les manuels d'histoire des quatorzième et quinzième siècles. Nous arrivons dans la cour Saint-Damase; nous pouvons nous faire une petite idée de la grandeur du *Vatican*; on dit qu'il y a onze mille chambres, vingt cours, deux cents escaliers.

Un gendarme nous demande le billet d'audience; nous gravissons un superbe escalier; à chaque palier, il y a un garde suisse armé d'une hallebarde. Nous voici dans la *salle Clémentine*; il y a un poste de gardes devant la monumentale cheminée; cette salle est appelée Clémentine parce qu'elle a été peinte sous Clément VIII; nous passons à la *salle des sediarii*, ceux qui portent la

sedia; ils sont habillés de rouge; ils nous aident à faire notre dernière toilette. Nous traversons un grand nombre de salles; dans l'une, il y a des gendarmes; dans l'autre, un piquet de la garde palatine; voici la *salle des Arazzi* ou tapisseries: il y en a trois qui couvrent les murs : la pécheresse aux pieds de Notre-Seigneur, le Christ guérissant les malades, la résurrection de Lazare; elles sont un don de la France; les Bussolanti ou camériers laïques sont habituellement dans cette salle; voici la *salle des gardes nobles* toute couverte de tentures en damas rouge; nous nous arrêtons dans la *salle du trône*, c'est là que se font les prédications de l'Avent. Nous attendons là notre tour; il y a l'archevêque de Syracuse, une famille dont la dame est en noir avec mantille suivant l'étiquette. De temps en temps, une sonnerie retentit, des monsignori s'empressent, notre tour approche; on nous fait traverser deux ou trois antichambres; enfin, le Très Honoré Père est appelé par le maître de chambre; en attendant que nous le soyons nous-mêmes, nous prions, nous regardons les meubles de la chambre, nous causons à voix basse; enfin après vingt minutes, on vient nous chercher : nous traversons la chambre où mourut Léon XIII, le 20 juillet 1903, la salle du *tronetto* où le Pape reçoit les souverains et les ambassadeurs, nous voici dans la salle où se trouve le Souverain Pontife, il est à peu de distance de la porte d'entrée, nous faisons les trois génuflexions réglementaires, nous baisons la mule du Pape; le Très Honoré Père nous présente et chacun baise l'anneau du Souverain Pontife; il nous fait signe de nous lever. M. Fontaine ouvre la boîte qui contient le cadeau qu'on offre au Souverain Pontife; c'est une superbe broderie en or faite en Chine; on la déploie. Pendant qu'on explique au Pape les beautés de cet ornement, j'en profite pour satisfaire ma curiosité; je contemple le Saint-Père à

loisir; il est de taille au-dessous de la moyenne, ses cheveux ne grisonnent pas encore, il a l'air tout jeune, il paraît timide; je considère la salle où nous sommes, elle est grande et large, tout encadrée de bibliothèques vitrées; une longue table en occupe le milieu, elle est surmontée d'un lustre remarquable; le plafond est à caissons; la salle peut avoir 15 mètres de long sur une dizaine de large.

Quand on a fini de faire ressortir le fini de l'exécution dans la broderie de Chine, la richesse des matériaux employés, le Pape dit malicieusement : « Si la dame qui est venue tout à l'heure l'avait vue, elle aurait fait sans doute un péché d'envie », et regardant son maître de chambre qui est vis-à-vis de lui, « il voudrait bien l'avoir, lui aussi, il ne l'aura pas. Nous la mettrons sur cette table où elle fera bien, en attendant, elle restera exposée sur ce fauteuil. » Le Saint-Père parle et comprend le français sans difficulté. Chacun alors implore des grâces spéciales, des bénédictions pour ses parents, amis, pour les objets que nous avons apportés; Benoît XV alors se recueille, il nous bénit tous et chacun en particulier et nous nous retirons le cœur plein de joie.

Il y a aujourd'hui grande réception à la Maison internationale Saint-Nicolas; nous avons à dîner Leurs Éminences les cardinaux Vannutelli, Vico, Bisleti, Mgr Verde, Mgr Virili, Mgr Vaneuville, les confrères de Saint-Apollinaire. Un dîner à la française nous remet de nos émotions de la matinée. A la fin du repas, le Très Honoré Père se lève et prononce le toast suivant :

ÉMINENCES,

« Je viens d'avoir le très grand bonheur d'être reçu en audience privée par Notre Saint-Père le Pape Be-

noît XV qui s'est montré vraiment bienveillant, je dirai même plus que bienveillant. Faisant allusion à mon élection récente, il a daigné me dire que nous sommes frères dans le généralat, et puisque j'ai été élu avant lui, il a même ajouté que j'étais son frère aîné.

« En ce moment, nous avons le très grand bonheur aussi et le très grand honneur d'avoir à notre table tout le Sacré Collège représenté dans chacun de ses ordres par un cardinal évêque, par un cardinal prêtre, et par un cardinal diacre.

« Son Éminence le cardinal Vincenzo Vannutelli a toujours témoigné une grande bienveillance aux enfants de saint Vincent. Aussi je suis heureux de lui dire ici toute ma reconnaissance, et j'aime à rappeler particulièrement le grand honneur qu'il nous a fait l'année passée en voulant bien accepter l'hospitalité dans notre Maison-Mère lorsqu'il est venu à Paris pour les solennités d'Ozanam.

« Le cardinal Vico aussi a toujours été pour nous plein de bienveillance depuis le temps où il a été en Espagne, — avant, je ne connais pas son histoire, — mais je viens d'apprendre que lorsqu'il était à Constantinople avec S. Ém. le cardinal Vannutelli il s'est montré un ami dévoué des enfants de saint Vincent. Surtout nos confrères d'Espagne lui doivent une grande reconnaissance, et je le sais par expérience. J'étais là quand le cardinal Vico accepta de consacrer l'église de la Communauté des Sœurs à Madrid. Et à son retour d'Espagne, il nous fit l'honneur de nous demander l'hospitalité à Paris.

« Quant au cardinal Bisleti, je ne veux rappeler que ceci : c'est qu'il est un peu notre cardinal. Lors de sa promotion, c'est ici, à la Maison internationale, qu'il est venu attendre le chapeau cardinalice. Le Saint-

Père nous dit, à cette occasion, à M. Fontaine et à moi : « Vous êtes menacés d'avoir un cardinal chez vous. » Menace très agréable et qui heureusement se réalisa. J'ajoute que le cardinal Bisleti est tout particulièrement des nôtres puisqu'il est affilié à la Congrégation.

« Mgr Virili, j'en ai la confiance, réussira à faire mettre bientôt sur les autels la vénérable Louise de Marillac, la vaillante collaboratrice de saint Vincent, qui a si bien mérité de la France et même, je le dis avec fierté, du monde entier. En ce moment même trois mille Filles de la Charité soignent les pauvres soldats en France; et dans les autres pays belligérants il y en a beaucoup. Nous sommes profondément reconnaissants à Mgr Virili et nous espérons que son zèle inlassable et éclairé ne tardera pas à nous procurer la joie tant souhaitée.

« Il est vrai qu'il y a aussi le *promotor fidei*, celui que nous appelons en français d'un nom assez vilain, l'avocat du diable. Et on dit que Mgr Verde est un *promotor prudentissimus*, quelques-uns même ajoutent *tenacissimus*. Pour moi, je suis heureux de savoir la cause de la vénérable Louise de Marillac entre de telles mains. Dans le procès de canonisation de saint Vincent, le *promotor fidei* était *Prosper Lambertini* qui devint plus tard Benoît XIV. Je me réjouis de ce que dans le procès de béatification de Louise de Marillac, le *promotor* soit un homme comme Mgr Verde, d'autant que je suis loin d'ignorer toute la bienveillance qu'il nous porte.

« Et maintenant je voudrais dire un mot du cœur. Mgr Vanneuville a été mon élève au grand séminaire de Cambrai. Quand il a été envoyé à Rome, je m'en suis grandement réjoui. Mgr Vanneuville (je voudrais qu'il fût un peu sourd en ce moment) était un de nos

meilleurs élèves de Cambrai et je l'ai toujours beaucoup aimé pour son vif attachement au Saint-Siège. Ici à Rome, il est vraiment à sa place, dans ce poste où brillent toutes ses rares qualités et où il représente dignement non seulement Cambrai, mais toute la France.

« Pour moi, je suis à Rome pour affirmer la volonté des enfants de saint Vincent de rester toujours fidèles à la ligne de conduite que leur a tracée leur saint Fondateur. On dit de lui dans les litanies composées en son honneur qu'il demeura jusqu'à la mort très uni à la chaire de Saint-Pierre. A sa suite toute sa famille a été et sera toujours étroitement unie au chef suprême de l'Église, le Souverain Pontife.

« Aussi je marquerai cette journée d'un caillou blanc, car elle m'aura été particulièrement précieuse par les joies qu'elle m'aura apportées et elle laissera dans mon âme un souvenir délicieux. »

L'après-midi le Très Honoré Père, vraiment infatigable, doit donner une conférence aux Sœurs ; je vais visiter le *Forum*. Pour celui qui a fait ses études classiques, il n'y a pas de lieu plus célèbre au monde : là se tenaient les comices, le Sénat y avait sa curie, les orateurs les plus célèbres y ont parlé, des temples fameux s'y élevaient et me voici à parcourir, à admirer la prison Mamertine, le temple de la Concorde (c'est là que Cicéron lança son fulgurant *quousque tandem*), le temple de Vespasien, l'arc de Septime Sévère, les rostres, le temple de Saturne où se gardait le Trésor public, le soubassement de la borne milliaire en or, la basilique Julienne qui avait 100 mètres de long et où se trouvaient quatre tribunaux, le temple de Castor et Pollux, le temple de Vesta, la maison des Vestales, la Regia, habitation du grand Pontife, le temple de Romulus, la basilique de Constantin, la

basilique Emilienne; ce ne sont que des ruines sans doute, mais combien éloquentes et que de choses elles rappellent. Nous montons au *Capitole*; nous apercevons enfermés une louve qui symbolise celle qui aurait allaité Romulus et Remus et un aigle qui rappelle la promptitude des légions romaines. La formule S. P. Q. R. s'étale sur les murs, redisant l'antique puissance du Sénat et du peuple romain : *Senatus populus que romanus.*

7 décembre. — Nous devons avoir à onze heures la grande audience publique du Souverain Pontife. La matinée étant libre, j'en profite pour aller dire la sainte messe aux *Catacombes de Saint-Calixte.*

Je pars de bon matin; la température est fraîche; je passe près du Colisée, près de la maison de Saint-Grégoire; de tout côté des ruines imposantes, en particulier les thermes de Caracalla; je franchis la porte Saint-Sébastien, me voici sur la fameuse voie Appienne, la reine des voies. A droite et à gauche, des aqueducs, des tombeaux, des colombaires, ici la petite chapelle *Domine quo vadis*, ailleurs des souvenirs profanes; voici quelques cyprès, c'est l'entrée de la catacombe Saint-Calixte. On m'attend, grâce à l'amabilité de M. Fontaine qui a fait avertir hier au soir. Je descends les degrés d'un escalier, mon guide me conduit à la crypte Sainte-Cécile, où tout est préparé pour la sainte messe : un petit autel est adossé contre le mur, il n'est pas plus luxueux que ceux de nos confrères qui disent la messe dans les tranchées : je suis du reste dans une tranchée, le jour me vient faiblement par un lucernaire presque au-dessus de ma tête. A droite de mon autel, dans un cubicule, une statue couchée de sainte Cécile; en face de moi, trois fresques de style byzantin; en haut, un portrait de sainte Cécile : elle a

la position des orantes, les bras étendus; elle semble jouir de la vision béatifique, son regard paraît plonger dans l'infini pour y contempler les merveilles de Dieu. Au-dessous de cette peinture, il y a plusieurs graffites tracés par des pèlerins il y a quinze siècles; la plupart de ces noms sont suivis de la mention prêtre, indigne prêtre; plus au-dessous encore, derrière la croix et les chandeliers de mon autel, je remarque à gauche une figure de Christ, œuvre d'une main novice, à droite un évêque revêtu du pallium. La messe dite en pareil lieu est émotionnante : il semble que les martyrs sont à mes côtés, les premiers chrétiens derrière moi et les persécuteurs à l'entrée de la catacombe.

Après mon action de grâces, un frère trappiste s'offre à être mon guide, et nous voici engagés dans le labyrinthe des salles, des chemins, des cryptes, des ambulacres. Nous admirons la crypte des papes où furent enterrés les Souverains Pontifes depuis saint Zéphyrin jusqu'à la paix de Constantin; les marbres dont elle était revêtue ont disparu, les loculi sont vides, on voit encore la place de l'autel, les socles des colonnes, l'arcosolium du fond. Plus loin un cubicule à la voûte duquel Orphée joue de la lyre devant deux brebis. Nous voici dans un immense ambulacre le long duquel sont disposées symétriquement des chambres qu'on appelle chambres des sacrements, parce que les fresques semblent représenter quelques-uns des sacrements. Tout le long des couloirs, il y a des inscriptions grecques et latines donnant le nom du défunt, exprimant des souhaits : « Dors en paix, vis dans le Saint-Esprit, etc. »; il y a des ancres, des colombes, des bons pasteurs, des orantes surtout qui semblent de merveilleuses et touchantes apparitions. Nous tournons dans tous les sens; les loculi, la crypte de Miltiade, le cubicule de l'Océan défilent devant

mes yeux ravis. Mais il ne faut pas abuser de l'amabilité du bon frère; je lui déclare qu'en voilà assez; je croyais que nous allions mettre une demi-heure pour revenir à notre point de départ; il ne nous fallut pas cinq minutes grâce à des petits sentiers de traverse; je revois la lumière du soleil; je vais saluer le Père abbé, je cause du pays avec un compatriote et je reviens les yeux remplis de douces et saintes images.

Tous les enfants de saint Vincent qui sont à Rome s'acheminent par petits groupes vers le Vatican; nous nous réunissons d'abord dans la *salle Clémentine*; j'ai le temps de contempler le costume bizarre des soldats du Pape avec leur casque à pointe ou leur toque, leur hallebarde ou leur épée, leur tunique, leur culotte avec des bandes rouges, jaunes, bleues. Au bout d'un certain temps, on nous fait entrer dans la vaste *salle du Consistoire*. Au fond, il y a un trône en bois précieux orné des statues de saint Pierre et de saint Marc; c'est un cadeau des habitants de Venise à Pie X. Nous prenons place le long des murs de cette salle : d'abord le Supérieur général et les Missionnaires, puis les Filles de la Charité et enfin les Dames de la Charité. On annonce l'arrivée du Souverain Pontife, nous nous mettons à genoux. Benoît XV fait son entrée accomgné du majordome, du maître de chambre et de deux gardes-nobles; il fait le tour de la salle, il donne son anneau à baiser à chacun des assistants, disant un petit mot à la plupart, causant plus longuement avec plusieurs; le tour achevé, Sa Sainteté se place devant le trône et puis se met à parler en italien avec grande bonhomie, accompagnant son discours de gestes expresifs; voici ses paroles :

Nous sommes heureux de l'honneur que les trois familles de saint Vincent rendent à notre personne.

Nous nous réjouissons avec elles du bien qu'elles font. Leur nombre manifeste du reste la vie prospère de leurs œuvres. Nous voyons, en effet, dans cette assemblée, des Missionnairès très jeunes. Cela nous console et nous donne l'espoir qu'ils rempliront leur ministère avec zèle. Nous voyons aussi un grand nombre de Filles de la Charité : elles sont si nombreuses qu'il nous est facile de comprendre la place importante qu'elles occupent à Rome. Ausssi nous nous réjouissons du bien qu'elles font dans notre ville. Nous remercions également les Dames de la Charité. Elles possèdent, elles aussi, la charité de saint Vincent dans leur cœur : Aux trois familles et à leur très digne Supérieur général nous accordons, bien volontiers, notre bienveillance. Le Supérieur général est votre Père commun. Vous tous, vous êtes sous sa direction. Cependant, comme il n'est pas toujours avec vous, pendant son absence vous avez besoin d'un tuteur. Eh bien! votre tuteur, ce sera le Pape. Nous vous promettons de veiller sur vous avec un soin jaloux. Nous et votre Supérieur, nous sommes bons amis et nous serons toujours d'accord. (Applaudissements.)

Comme signe de notre bienveillance et afin que le Seigneur fasse fructifier vos œuvres nous implorons sur vous la bénédiction apostolique.

On devine la joie que nous éprouvâmes en entendant ces paroles si affectueuses et en recevant la bénédiction d'un si bon Père.

L'après-midi est employé à continuer sans relâche les visites officielles et officieuses ; on comprend ce que cela cause de préoccupation à notre Très Honoré Père : quand on va chez le préfet de la Consistoriale, chez le préfet de la Propagande, quand on doit aller chez le secrétaire d'État, il faut faire la préparation pro-

chaine; vraiment les supérieurs ont bien des soucis et ils ont droit à ce que nous priions beaucoup pour eux et à ce que nous n'aggravions pas leur tâche déjà bien lourde.

Comme je suis exempt de ces préoccupations et de cette sollicitude, je profite du temps qu'on a la bonté de me laisser libre pour aller visiter quelques-unes des *vieilles églises de Rome*; M. Dulau, dont l'amabilité est inépuisable, veut bien encore, comme il l'a fait déjà et comme il le fera encore, m'accompagner dans ces pérégrinations.

Nous commençons par l'église dédiée à *sainte Praxède*, fille du sénateur Pudens; une inscription déclare que cette église a recueilli les corps de deux mille trois cents martyrs venant des catacombes; dans une chapelle, on montre la colonne de la flagellation; les femmes sont averties qu'il y a peine d'excommunication si elles entrent dans cette chapelle en dehors des dimanches de carême; dans la nef centrale, il y a un puits.

Nous allons saluer *Sainte-Pudentienne*, dédiée à la sœur de la précédente; il paraît que c'est la maison même du sénateur Pudens; on montre une table où saint Pierre aurait célébré les saints mystères.

Saint Pierre-aux-Liens n'est pas éloigné; nous y entrons pour admirer le fameux Moïse de Michel-Ange; c'est un géant qui subjugue par son regard foudroyant; on croirait qu'il va se lever et briser sur le sol les tables de pierre qu'il tient sous son bras droit.

Nous nous dirigeons vers *Saint-Clément*; c'est certainement la plus curieuse des églises de Rome; il y a trois et même quatre constructions superposées; il y a d'abord de vieux murs qui datent les uns de la période impériale, les autres du temps de la République, quelques-uns de l'époque des rois. Dans le prolonge-

ment de ces murs, on voit une vieille habitation romaine qui remonte au premier siècle de notre ère; l'une des chambres de cette maison est appelée oratoire Saint-Clément; une autre fut transformée au second siècle en sanctuaire du dieu Mithra; elle n'a été déblayée qu'en 1850; on y a retrouvé une statue de Mithra, un buste du dieu soleil. A un étage supérieur, on voit la vieille basilique Saint-Clément, elle a trois nefs et est précédée d'un narthex; elle n'a été découverte qu'au dix-neuvième siècle; on y voit de nombreuses fresques très intéressantes à étudier, elle commença à être comblée au onzième siècle et dès le douzième siècle, on construisit au-dessus d'elle la basilique supérieure. Cette dernière est précédée d'un atrium à ciel ouvert entouré d'un portique. L'atrium communique avec l'entrée de la basilique. Le pavé de celle-ci est en porphyre et en marbre. Au-dessus du maître-autel, on voit un ciborium à quatre colonnes en marbre violacé. Devant ce maître-autel se trouve la place de la *schola cantorum*, complètement entourée de marbres précieux, ayant un ambon de chaque côté. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est l'abside ou presbytère avec son trône épiscopal et la mosaïque qui le domine : cette dernière représente le triomphe de la Croix. Autour de Notre-Seigneur, centre de tout, il y a la sainte Vierge, les apôtres, les évangélistes, des saints, des prophètes, les deux villes de Jérusalem et de Bethléem, douze brebis, douze colombes, un fleuve sur le bord duquel se déroulent des scènes rustiques et symboliques; on voit çà et là, des cerfs, des serpents, des oiseaux, des génies ailés, des personnages à cheval sur des dauphins et jouant de la trompette, des moines, des petits garçons, des petites filles, tout cela environné par les branches d'une vigne fantastique qui part de la croix

et qui couvre toute l'abside. Il y a ample matière à réflexion et à instruction, c'est une petite somme de la doctrine chrétienne.

Je sors de cette église l'âme embaumée, et l'on a beau me conduire à l'église du *Gesu* et me déclarer que c'est une des plus riches, le lieu de réunion de la haute société, etc., rien ne vaut pour moi la vieille église Saint-Clément.

J'ai oublié de parler de l'*Hospice de S. Maria in Capella* fondé en 1859 par le prince Doria Pamphili; il compte 45 hommes et 100 femmes; il y a un ouvroir externe qui occupe 90 jeunes filles, des classes, où près de 400 enfants sont instruits, un crèche de 70 bébés, une salle, où, moyennant 3 sous, les passants peuvent demeurer une nuit; on distribue tous les jours du pain à 100 pauvres.

DE ROME A NAPLES

8 *décembre*. — Ce sont les noces de diamant de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception; il serait consolant d'aller faire un pèlerinage à Saint-Pierre où cette définition fut proclamée, mais on nous attend à Naples; nous irons faire la fête dans la ville si dévouée à Marie. Nous partons de bon matin.

Les voyages en Italie offrent cet avantage que les moindres coins sont classiques et artistiques. Voici d'abord les monts Albains et Sabins qui nous rappellent les Horaces et les Curiaces, Anagni où le pape Boniface VIII fut indignement traité; tout le long de la voie, à une certaine distance, ce ne sont que ruines grandioses, murailles gigantesques; plus loin c'est la patrie de saint Thomas d'Aquin, c'est le fameux monastère du mont Cassin que nous distinguons parfaitement; nous voici dans la riche plaine de la Campanie,

nous sommes en décembre et tout est vert comme au printemps; les vignes offrent un spectacle curieux : leurs branches vont d'un arbre à l'autre et ressemblent à des guirlandes; c'est un pays enchanteur; mais pour que nous ne succombions pas aux délices de Capoue, le soleil se couvre, la pluie tombe et elle ne cessera pas de tomber tant que nous serons à Naples en sorte que nous ne verrons ni le ciel ni le golfe de Naples.

Nous voici arrivés : M. le Visiteur nous attend ; nous nous rendons aussitôt à la maison des sœurs à Chiaja; la pluie nous empêche d'admirer les beaux édifices que M. le Visiteur nous signale au passage; nous quittons la Riviera de Chiaja, qui longe la mer, et nous nous engageons dans de petites ruelles escarpées ; notre voiture tient presque toute la largeur, la montée est rude, nos chevaux soufflent; nous approchons, car on entend des cloches qui sonnent; nous nous arrêtons à la porte d'une chapelle, la respectable sœur Maurice souhaite la bienvenue au Très Honoré Père, nous allons saluer le maître de la maison, la chapelle est toute illuminée, les sœurs du séminaire chantent le *Benedictus qui venit in nomine Domini*; nous nous rendons à nos appartements, mais par une attention délicate on a fait ranger sur deux rangs tout le personnel de la maison : des vieilles, des toutes petites, des moyennes, des grandes, des normaliennes, des sœurs du Séminaire, des sœurs à cornette, le défilé est interminable; nous allons dîner chez nos confrères qui sont aumôniers de la maison centrale; le menu fait honneur à nos bons frères coadjuteurs, mais le Très Honoré Père commence à ressentir de la fatigue, il ne prend presque rien et va se reposer pour peu de temps, car il doit donner la conférence de trois heures.

Pendant que le Très Honoré Père édifie les sœurs durant une heure et quart, un Missionnaire me fait visiter la maison et m'en dit l'origine et les œuvres.

En 1853, le roi Ferdinand II aprouva la fondation et la construction d'une maison centrale avec séminaire. Grâce à la générosité des demoiselles Fronton et de la marquise di Rende, on loua une maison à Chiaja et on y établit école et dispensaire. Plus tard, on acheta un vaste champ proche de la maison et on commença la bâtisse; elle s'écroula comme on arrivait au premier étage; on reprit les travaux, on ajouta une chapelle et plusieurs bâtiments qui furent reliés par des galeries couvertes.

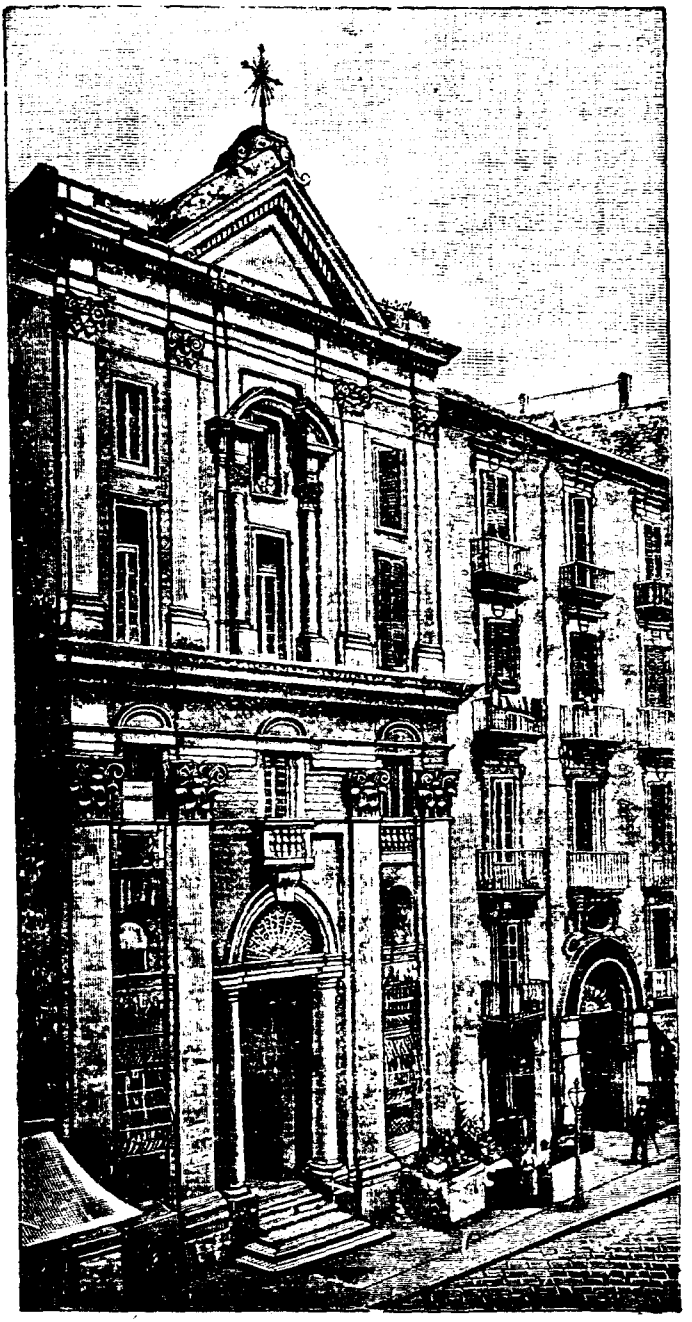
Actuellement, si j'ai bien compris et bien retenu, il y a une école gratuite, un ouvroir externe, un internat, un externat payant, une école normale, l'œuvre de la protection de la jeune fille, l'association des Enfants de Marie, la visite des pauvres à domicile, une cuisine gratuite, la goutte de lait, l'hospice Sainte-Anne, le petit hôpital Lina, l'hôpital orthopédique et peut être d'autres choses encore.

Le Très Honoré Père, sans tenir compte de sa fatigue, veut recevoir encore toute la communauté; on se réunit donc dans une grande salle; le Très Honoré Père place à ses côtés la digne sœur visitatrice : « Cela me donnera l'illusion, dit-il, que la Très Honorée Mère est à mes côtés », et le voici qui parle encore, comme s'il ne venait pas de donner une conférence d'une heure et quart; il est intarissable sur le dévouement des sœurs à la guerre, il raconte des traits charmants; il distribue ensuite des images, disant un petit mot à chacune, et chacune, à la mode napolitaine, baise fort dévotement la main de notre Très Honoré Père; le Père avait appris avant la conférence que les normaliennes désiraient lui présenter leurs

hommages ; on objecte l'heure avancée et on le presse de se retirer, mais notre bon Père craint de faire de la peine à celles qui sont ses petites-filles, puisqu'elles sont filles de ses filles, et le voici qui écoute d'abord de nouveaux discours et qui y répond ensuite par une nouvelle exhortation suivie d'une distribution d'images dans le même cérémonial que précédemment ; pendant ce défilé, je me fais expliquer la diversité des costumes, le sens des ceintures aux multiples couleurs que porte chacune d'elles ; mais mon interlocuteur me parle en italien et je ne saisis que quelques mots qui ne satisfont pas ma curiosité. Il est sept heures, le Père est toujours aimable et souriant, charmant tout le monde par l'aménité de ses manières et par les petits mots délicats qu'il trouve dans son cœur ; tout le monde se retire la joie dans l'âme et notre Père consent enfin à prendre quelque chose et à aller se reposer.

9 *décembre.* — Lever à quatre heures ; je regarde à la fenêtre si le ciel est plus clément ; la température est douce comme au mois de mai ; la mer fait entendre le clapotis de ses vagues ; des bougies brûlent encore devant la Madone qui se trouve au pied de la maison ; mais la pluie tombe toujours ; je regarde du côté du Vésuve pour apercevoir ces flammes qu'on dit s'échapper continuellement de son cratère et paraître pendant la nuit ; point de flammes ; point de Vésuve.

A cinq heures et quart, après l'oraison en commun, nous nous rendons à la chapelle des sœurs ; le Très Honoré Père dit la messe de communauté ; la chapelle est splendide et les chants ont un petit air napolitain qui me plaît beaucoup ; le Très Honoré Père se sent reposé, il déjeune au secrétariat et là il ouvre son cœur, il parle *ex abondantiâ cordis* de la double famille de



NAPLES. — Vergini.

saint Vincent pour laquelle il veut se dévouer sans compter. Pendant le déjeuner, je remarque dans un petit coin une carte des opérations de la guerre et je vois avec attendrissement des petits drapeaux plantés sur le lieu où sont nos troupes avec des Médailles miraculeuses qui symbolisent la protection de Marie ; quand on est hors de sa patrie dans les circonstances actuelles cette vue est touchante au plus haut degré.

Le Très Honoré Père veut encore recevoir les sœurs du séminaire, puis les sœurs servantes de la province.

A neuf heures, M. le Visiteur vient dire au Très Honoré Père que les Missionnaires désirent, eux aussi, posséder M. le Supérieur général au milieu d'eux. Nous nous rendons à la maison dite de *Vergini* ; nous saluons d'abord Notre-Seigneur : l'église de nos confrères est une rotonde avec neuf chapelles qui rayonnent tout autour. La maison est un vaste carré entourant une cour plantée d'orangers ; elle a été fondée par le cardinal Caraccioli avec cette clause que si les Missionnaires étaient jamais dépossédés de leur droit de propriété, elle reviendrait à l'archevêché. Lorsque nos confrères eurent leurs biens confisqués, l'archevêque, Mgr Riaro Sforza, fit valoir ses droits et lorsque la justice eut remis l'immeuble entre ses mains, il s'empressa d'y rétablir les Missionnaires.

Nous nous rendons d'abord dans une salle où tout le personnel de la maison se trouve réuni : successivement les prêtres, les étudiants, les séminaristes et les petits apostoliques en soutane offrent leurs vœux au Très Honoré Père en latin, en italien, en français.

Le Très Honoré Père répond et commence par dire la joie qu'il éprouve au milieu de ses enfants de Naples ; il rappelle et loue le bien qui se fait en cette maison par les retraites qu'on y donne aux prêtres et même aux évêques ; il félicite nos confrère d'être restés

fidèles à cette œuvre si chère à saint Vincent et il les engage à marcher toujours dans cette voie. Il parle des Missionnaires qui ont sanctifié ces lieux, en particulier, du vénérable Mgr de Jacobis qui a si bien mérité de l'Église.

Après cette réunion, pendant que le Très Honoré Père reçoit quelques confrères, en particulier, et préside le conseil de la maison, je visite le local dont tous les corridors sont spacieux et voûtés à tous les étages. Nos confrères d'Italie bâtissent solide, leurs maisons ne crouleront qu'à la fin du monde. Je monte sur la terrasse la plus élevée pour jouir du coup d'œil qui, paraît-il, est splendide; j'admire... un magnifique brouillard qui couvre toute la ville et qui dérobe la vue du ciel et de la mer. Décidément le proverbe : « Voir Naples et mourir » ne se réalisera pas pour moi.

On avance l'heure du repas à cause de notre départ; nous allons dans un beau réfectoire où nos excellents confrères n'ont pas fait les choses à demi, et nous reprenons le chemin de Rome où nous arrivons dans la soirée.

10 *décembre.* — Le matin a lieu une réunion des Dames de la Charité de Rome : elles assistent à la messe du Très Honoré Père.

Après cette réunion, nous reprenons nos visites : nous dirigeons nos pas vers la maison des *Sœurs de la Charité de Besançon*; elles ont été fondées par une Fille de la Charité, sœur Thouret, qui fut obligée de quitter la Compagnie à la Révolution française et qui profita de cet éloignement pour grouper autour d'elle plusieurs jeunes filles; plus tard les circonstances ne lui permirent pas de rejoindre ses anciennes compagnes ; la révérende Mère Thouret est morte en odeur de sainteté ; son procès de béatification est commencé

depuis longtemps et il est en bonne voie. Pour marquer les bonnes relations qui existent entre les deux communautés et aussi pour honorer saint Vincent en la seule église qui lui soit dédiée à Rome, nous allons chez ces bonnes sœurs ; nous sommes reçus comme en famille par la révérende Mère supérieure et ses assistantes, et elles ne veulent pas laisser partir le Très Honoré Père sans lui offrir quelque chose et sans demander sa bénédiction.

De là nous gravissons le *mont Aventin*, célèbre autrefois par les révoltes des plébéiens; le quartier est maintenant à peu près désert : on y voit Sainte-Sabine, l'église titulaire de S. Ém. le cardinal Amette, et le couvent de Saint-Anselme où nous nous rendons. Nous ne trouvons pas les personnages que nous cherchons; cela ne nous empêche pas d'admirer le monastère et son église récemment construits dans le style des maisons romaines.

Nous redescendons vers le Testaccio; nous cherchons la maison de nos sœurs, établie dans le quartier; le cocher prétend la connaître et il nous conduit là où il ne faut pas; on nous indique une autre rue qui n'est pas la bonne; nous revenons sur nos pas, nous interrogeons les bonnes femmes; chacune nous donne une adresse qui est celle d'une communauté différente des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; nous allions partir pour de bon lorsque enfin nous trouvâmes la *crèche du Testache*.

Elle existait autrefois dans une maison de louage, mais elle avait dû être fermée en attendant un nouveau local; il y a quatre-vingt-dix petits, tout petits.

Nous visitons la maison avec intérêt; les enfants exécutent une ronde en l'honneur du Très Honoré Père qui les bénit, et nous rentrons à Saint-Nicolas.

Il y a grand dîner : les confrères de l'Apollinaire et

de Saint-Sylvestre sont présents; l'aimable M. de Amicis ne veut pas laisser passer cette réunion sans un petit souvenir; il sort un petit papier de sa poche et il débite avec toute son âme une touchante poésie, œuvre d'un cœur délicat : il parle des sentiments de réciproque piété qui unissent le Très Honoré Père et les trois maisons de Rome et il compare leurs relations à celles qui existaient entre Jésus et Jean le disciple bien-aimé; les maisons de Rome semblent être les préférées du Très Honoré Père; elles reposent en ce moment sur son cœur dans le banquet de la charité; elles le suivront comme Jean sur le Calvaire et sur le Thabor; elles seront avec lui dans la lutte et le travail et elles formeront une des pierres précieuses de sa couronne du ciel.

On applaudit notre excellent confrère et le Très Honoré Père répond en ces termes :

« Je remercie M. de Amicis des bonnes paroles qu'il vient de m'adresser. Je le remercie d'autant plus qu'il a traduit les sentiments qui m'animent en ce qui concerne les maisons de Rome.

« Ce m'a été une vraie jouissance de voir combien est intime l'union qui règne entre les missionnaires des trois maisons de Saint-Apollinaire, de Saint-Nicolas et de Saint-Sylvestre.

« Je suis très heureux de profiter de l'occasion pour remercier M. Alpi et ses confrères de l'hospitalité si cordiale que j'ai reçue à Saint-Apollinaire. Et je suis très heureux de profiter de cette occasion aussi pour dire combien j'ai admiré le bon profit que les Missionnaires de Saint-Apollinaire ont su tirer de leur maison. Je me rappelle une parole du cardinal de Laï, d'après lequel, d'une taupinière on a tiré quelque chose de très bon.

« Je remercie aussi M. Fontaine de ce qu'il se montre

toujours si dévoué et si empressé pour rendre service. C'est tellement dans sa nature et dans son cœur que le jour où M. Fontaine ne sera plus ce qu'il est maintenant, vous pourrez vous préparer à chanter une messe de *Requiem.*

« Une chose qui m'a été tout particulièrement agréable, c'est de constater la bonne estime que l'on porte, au Vatican et chez les cardinaux, aux deux maisons de Saint-Apollinaire et de Saint-Nicolas.

« Aussi j'emporte de Rome un souvenir excellent, souvenir qui aura pour résultat de me faire désirer d'y revenir le plus tôt possible et souvent. »

L'après-midi est libre; j'en profite pour aller voir une sœur qui a été autrefois au Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul, et qui est actuellement au *Bambino Gesu*, je me dirige de ce côté; bien m'en a pris.

Au sommet du mont Janicule se dresse un gentil petit nid, grand, devrais-je dire, car ce nid renferme trois cent cinquante charmants bambins; fondé par la duchesse Salviati qui mourut en 1903, en disant : « N'oubliez pas les enfants du Bambino Gesu » l'hôpital est dirigé par vingt-cinq Filles de la Charité; cinquante jeunes filles des environs de Rome, pour qui c'est un brevet d'avoir été au Bambino, aident les sœurs; j'admire la propreté minutieuse, l'aspect clair et gai; il y a tous les perfectionnements modernes. Plus de vingt-six mille enfants sont passés dans ces salles depuis la fondation : que de petits pour lesquels l'hôpital est la porte du ciel! les autres, ceux qui survivent, en sortent instruits; on me raconte deux traits charmants, je ne résiste pas au plaisir de les citer ici : L'aumônier venait préparer des enfants à la première communion; dans la salle, il y avait un petit paralysé de cinq ans auquel il ne prenait pas garde; quand l'aumônier eut fait passer le dernier examen qui pré-

cède la première communion, il allait se retirer lorsque le petit souffreteux s'écria : « Moi aussi, je veux faire ma première communion. — Mais tu ne sais pas ton catéchisme. — Interrogez-moi, je le sais comme les autres. » On l'interroge et il répond sans la moindre difficulté; on décide alors de l'admettre à la réception du sacrement de l'Eucharistie avec les autres.

Deux petits gravement atteints se disposaient à recevoir Jésus : « Quelle grâce veux-tu que Jésus t'apporte, dit la sœur à l'un d'eux — Ma guérison prochaine — Et toi, dit-elle à l'autre, que veux-tu du bon Dieu? — La grâce d'aller au ciel bientôt. » Et le bon Maître se plut à exaucer les désirs de ces petits anges : l'un fut guéri à la joie de ses parents, l'autre mourut et s'en fut dans le paradis des anges.

Je quitte à regret ce ravissant séjour de l'innocence.

Comme nous partirons de Rome après demain, je profite du peu d'heures qui me restent pour voir ce qui doit être vu. C'est la première, c'est peut-être la dernière fois que je vois Rome, je ne veux pas regretter plus tard de n'avoir pas su profiter de cette faveur exceptionnelle. Je vais visiter le *Palatin*.

Les ruines sont plus grandioses qu'au Forum et elles couvrent une plus grande superficie ; on éprouve un véritable saisissement en parcourant ces palais immenses. Le Palatin, c'est sans doute la Rome impériale, mais c'est aussi le berceau de Rome; on y montre encore les vieilles murailles de la *Roma quadrata* du temps des rois; c'est là que le bon Tite Live nous montre la louve allaitant Romulus et Remus, Jupiter Stator arrêtant les fuyards, etc., etc.; ce qui est certain c'est que Catilina y eut son habitation, Cicéron y vécut non loin de Clodius, le Palatin abrita Gracchus, Crassus, Marc Antoine, tous noms évocateurs; Auguste y naquit, y fit construire un palais ; sa femme

Livie se retira dans une charmante habitation dont nous visitons les chambres. Tibère commença et Caligula agrandit un palais dont il reste l'atrium, l'impluvium et la salle de festin; le même Caligula avait jeté par-dessus le Forum un immense pont qui lui permettait d'arriver au Capitole de plain-pied; on montre encore la première assise de ce pont gigantesque. Néron voulut surpasser tous ses prédécesseurs; il couvrit le Palatin et l'Esquilin de sa maison dorée; les Flaviens bâtissent eux aussi : nous voyons les restes d'un palais de Domitien; l'étude en est intéressante : on y retrouve l'atrium ou parvis, le tablinum ou salle de réception, la salle du trône mesurant 45 mètres sur 36; on voit encore les grandes niches qui se trouvaient des deux côtés du trône; tout près, deux appartements : l'un qu'on suppose être le lararium ou chapelle domestique qui contenait les dieux lares, l'autre que l'on reconnaît facilement avoir été la basilique où l'empereur jugeait les causes déférées à son tribunal. Derrière ces appartements, s'étend un vaste péristyle ou cour entourée de portiques; on y voit des colonnes cannelées, des plaques de marbre; au fond un beau triclinium ou salle à manger avec une abside; le pavé est en porphyre, en serpentin, en marbre de plusieurs couleurs; au-dessous de ce péristyle et de ce triclinium on fait des fouilles qui amènent tous les jours des découvertes précieuses; à droite se trouve un petit nymphaeum avec puits et bassin elliptique; derrière ces constructions, des appartements qu'on dit avoir été la bibliothèque, et enfin à l'extrémité, mais en contre-bas, ce qu'on appelle le paedagogium : il paraît que c'est là qu'étaient élevés les jeunes esclaves destinés au service de l'empereur; les murs d'une des salles de ce paedagogium sont couvertes d'inscriptions en grec et en latin qui nous prouvent que les

enfants d'il y a vingt siècles ne différaient pas de ceux d'aujourd'hui pour la manie d'écrire sur les murs. Nous admirons le vaste stade ou cirque de Domitien qui mesure 184 mètres de longueur, le palais de Septime Sévère ou Septizonium encore imparfaitement exploré.

Du reste, il y a encore sur cette colline du Palatin bien des parties qui cachent des trésors; voilà des siècles que tout cela a été petit à petit comblé de terre, recouvert de vignes; les palais sortent de leur enfouissement; un jour viendra où, Tacite en main, on verra de ses yeux ce que l'immortel annaliste nous raconte des dépenses folles des empereurs.

Qui eût dit aux premiers temps du christianisme, alors que le Palatin était dans toute sa splendeur, que cette même colline serait un jour déserte, que le Forum que nous apercevons à nos pieds ne retentirait plus des déclamations des rhéteurs et que le Vatican où était mort ignominieusement un pêcheur de Galilée deviendrait la grande gloire de Rome? cela nous amène tout naturellement à désirer visiter le palais du Vatican; mais l'heure est trop avancée, ce sera pour demain; après avoir contemplé aujourd'hui les ruines des palais de ceux qui s'intitulaient les souverains Pontifes de Jupiter, nous irons voir, s'il plaît à Dieu, le palais du véritable et unique Souverain Pontife du vrai Dieu.

11 *décembre.* — Hélas! C'est notre dernier jour de Rome; j'en profite pour visiter le musée du Vatican. Il faudrait des mois pour l'étudier en détail, je n'ai examiné sérieusement que deux choses : la chapelle Sixtine et les chambres de Raphaël.

La chapelle Sixtine! ce nom avait souvent résonné à mes oreilles, et je m'en étais imaginé mille choses ;

m'y voici en réalité ; une Anglaise s'est installée confortablement sur un banc et elle regarde avec sa lorgnette ; j'ai pris les mêmes précautions qu'elle, aussi je verrai sans difficulté les détails de ce plafond qui me frappe peut-être plus que le jugement dernier qui est derrière l'autel. Quel génie que ce Michel Ange! Dieu lance dans l'espace le soleil et la lune ; son regard exprime la toute-puissance. Dieu crée le premier homme : le visage de l'Eternel s'est empreint de bonté ; de la main gauche, il invite tous les anges avec un geste affectueux à considérer ce nouvel être ; il y a un ange dont le regard est saisissant ; de la main droite Dieu semble imposer un précepte. Dans la création d'Eve, Dieu paraît triste ; il entrevoit la chute de celle qui s'incline gracieusement devant lui pour le remercier et il semble la bénir avec hésitation ; la chute de nos premiers parents est suggestive ; le serpent s'est enroulé autour de l'arbre de la science du bien et du mal, on dirait une branche de cet arbre, il présente le fruit ; rien qui peigne mieux la ruse du démon ; dans l'expulsion du paradis terrestre l'attitude d'Ève qui veut se cacher derrière Adam est frappante. Le déluge présente des scènes lamentables. Au milieu de tous ces tableaux, des prophètes, des sibylles, figures colossales environnées d'enfants aux attitudes variées qu'on ne se lasse pas de regarder ; vraiment ces tableaux sont d'une puissance au delà de toute expression.

La grande fresque du jugement dernier a 20 mètres de haut sur 10 de large. Notre-Seigneur est au centre, lançant la malédiction contre les réprouvés ; il lève son bras droit d'une façon si saisissante et il écarte les damnés du bras gauche avec tant d'énergie qu'on croit entendre la sentence et cependant son visage est calme, il regarde les maudits avec des yeux

qui semblent rappeler tout ce qu'il a fait pour eux. A sa droite se tient la Vierge Marie avec un visage grave.

Parmi les damnés, il y en a dont le regard scrutateur semble chercher avec angoisse où se trouve la fin de leur supplice; quand on a vu une fois celui qui marche avec un serpent enroulé autour de lui, ceux qui sont entassés dans la barque, ceux qui sont précipités dans l'abîme, on n'oublie pas ces visions d'enfer que le pinceau d'un Michel Ange a tracées de main de maître.

Mais on ne peut pas s'éterniser en cet endroit; je quitte Michel Ange pour *Raphaël*, la force pour la grâce; je me dirige vers les fameuses chambres de Raphaël : ce n'est plus la stupeur et l'angoisse que l'on ressent, c'est le charme et le ravissement que l'on éprouve.

La chambre où je suis resté avec le plus de satisfaction est la *chambre de la signature* : elle présente sur les quatre murs quatre figures et quatre grands tableaux environnés de plusieurs petits.

La première figure représente la *Théologie*. C'est une grande dame, une reine qui a conscience de sa dignité, mais qui n'a pas besoin d'ornements ni de vêtements somptueux pour subjuguer les âmes; elle fait avec l'index de sa main droite un geste expressif qui semble dire : En vérité, en vérité, je vous le dis. Deux anges annoncent aux mortels que la théologie est la connaissance des choses divines *Divinarum rerum notitia*.

Au-dessous de cette figure, le tableau célèbre appelé la *dispute du saint Sacrement*; le mot dispute est mal choisi, c'est louange, glorification qu'il faut dire. Comme ce tableau est expressif et comme il montre bien ce que saint Vincent nous dit dans nos saintes règles que la sainte eucharistie contient la

somme des mystères, qu'elle est le résumé, le centre de la théologie. Dans ce tableau, Notre-Seigneur est divinement beau; la sainte Vierge, incomparable de modestie; saint Jean, un ravissant jeune homme. Ce n'est plus l'art un peu rude de Michel Ange qui rappelle notre vieux Corneille, c'est l'art parfait du Racine de la peinture.

En face de ce tableau, la *Philosophie*. Bien qu'elle ne soit que la servante de la précédente, elle porte une robe beaucoup plus belle; elle est plus jeune, un rubis orne sa chevelure, elle tient deux livres, la morale et l'histoire naturelle; elle est assise dans un fauteuil dont les bras sont ornés de têtes de femmes; deux petits enfants portent deux plaques qui rappellent que la philosophie est la connaissance des causes.

Au-dessous, le tableau intitulé : *École d'Athènes*, où dans un vaste temple dont Platon et Aristote occupent la place principale, nous voyons différents groupes composés des géomètres, des mathématiciens, des astronomes, des musiciens, des philosophes les plus célèbres.

Sur un troisième plan, la *Littérature ou Poésie*; c'est une douce jeune fille, couronnée de lauriers; elle a des ailes grandes ouvertes qui vont l'emporter dans les régions de l'enthousiasme; elle porte une lyre, elle regarde dans le vague, attendant l'inspiration : *Numine afflatur*.

Au-dessous, le *Parnasse*, ou société des poètes et des littérateurs; c'est peut-être le tableau qui m'a semblé le plus ravissant.

Enfin le quatrième plan présente la *Justice*; c'est une personne avec laquelle il ne faut pas badiner, les anges eux-mêmes qui l'entourent, deux du moins, ne semblent pas rassurés sur leur sort et la regardent avec une certaine frayeur; c'est que la Justice brandit

un glaive de la main droite et tient une balance de la main gauche.

Je n'ai parlé que d'une salle; il y en a plusieurs autres aussi belles de Raphaël, il y a en plus les peintures si délicates des Loges qu'on peut appeler la Bible de Raphaël et enfin il y a un nombre considérable d'autres salles qui présentent des chefs-d'œuvre de tous les âges.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'il faut quitter ces belles choses, dire adieu à la Ville éternelle.

Nous allons à Saint-Pierre; je remercie Dieu de m'avoir procuré de si douces joies pendant les quelques jours que nous avons passés à Rome: joies surnaturelles d'avoir vu le Souverain Pontife, d'avoir prié dans les sept basiliques, d'avoir dit la messe aux Catacombes, d'avoir foulé une terre arrosée par le sang des apôtres et des martyrs, d'avoir vécu en compagnie de confrères édifiants et charmants, joies esthétiques d'avoir vu les ruines du Forum, du Palatin, les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël.

Nous montons dans le train, nous saluons et remercions nos excellents confrères des maisons de Rome, et nous nous dirigeons vers Sienne où nous attendent de douces consolations.

Constatons, c'est un devoir, qu'à Rome comme à Naples, comme à Turin, comme tout à l'heure à Sienne, nous avons reçu de nos chers confrères de ces maisons un excellent accueil; on se sent en famille, tout à fait à l'aise; le Très Honoré Père est partout accueilli avec le respect et l'affection qu'on a pour un père; la parole du Psalmiste: *Ecce quam bonum*, se réalise pleinement.

Je dois, à titre personnel, un remerciement spécial au bon M. Ricciardelli qui m'a fourni beaucoup de

renseignements, au cher M. Fugazza si empressé à me rendre service et à l'aimable M. Dulau qui m'a accompagné dans mes pèlerinages avec un empressement dont j'ai abusé.

(*A suivre.*)

LA GUERRE EN ITALIE

C'est le 24 mai 1915 que l'Italie est entrée dans le conflit européen.

La *mobilisation* a été accompagnée de plusieurs scènes touchantes dont nous donnons d'abord le récit d'après ce qui nous a été envoyé de la maison centrale de Sienne.

A *Chiaravalle*, petite ville des environs d'Ancône, à la veille d'un départ pour le front, des soldats déclarent à leur chef qu'ils sont prêts à tous les sacrifices, mais qu'avant de partir, ils veulent s'assurer la protection de la sainte Vierge en portant sa médaille. L'officier court en automobile jusqu'à Lorette, achète une provision de médailles et revient vers ses hommes, croyant les satisfaire, mais ceux-ci ne le sont qu'à moitié. L'un d'eux se fait l'interprète de la pensée générale : Ils aiment bien la Madonna de Lorette, mais ce qu'ils veulent, c'est la médaille des Sœurs : « Nous allons au danger, elle est un talisman ! » L'officier résolu à contenter ses soldats se dirige alors vers la maison des Filles de la Charité et demande des médailles : « Je les payerai n'importe quel prix, dit-il, pourvu qu'elles m'aident à soutenir le moral de ma troupe. — Nous donnons les médailles, nous ne les vendons pas », répondit la Sœur, qui s'empressa de lui en donner quelques centaines qui furent aussitôt distribuées et reçues avec enthousiasme.

La lettre suivante donnera, elle aussi, une idée de l'empressement avec lequel la chère Médaille est emportée sur les champs de bataille :

Lettre de ma sœur BONAZZI, *Fille de la Charité.*

Asile des Aliénés de Florence, juin 1915.

Devant les villas et les pavillons qui composent notre établissement, s'étend une longue avenue, om-

bragée d'une double rangée de chênes, et côtoyant, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, un pré qui n'est séparé de la voie ferrée que par un simple grillage. Pendant la *mobilisation*, nous avons vu passer, sur cette ligne, chaque jour, plus de vingt trains bondés de soldats qui se dirigeaient vers la frontière. Voyant tous ces jeunes gens qui allaient exposer leur vie pour la Patrie, nous pensions qu'ils auraient sans doute accepté volontiers des médailles qu'il nous aurait été facile de leur offrir, puisque presque tous les trains s'arrêtaient devant l'Asile. Cependant j'hésitais: devant les trains militaires se pressaient des médecins, des dames, des infirmières qui n'avaient pas les mêmes idées que nous, je craignais des ennuis, des vexations. Mais un soir, la sœur de la cuisine n'y tint plus et à l'arrêt du train, elle fit voir aux soldats les médailles qu'elle avait en poche.

Aussitôt, ils descendirent des wagons et se précipitèrent pour les prendre à travers les grillages; ceux qui n'avaient pu descendre se les faisaient apporter par leurs compagnons et criaient: « A moi aussi, ma Sœur, à moi aussi, donnez-moi une médaille... ». Encouragées par ce premier succès, nous décidâmes de continuer la distribution à tous les arrêts des trains: nous en avons donné ainsi plus de dix mille, toujours demandées et reçues avec le même élan et la même joie. Dès que le train s'arrêtait et que la cornette apparaissait, ces bons enfants sortaient hors des wagons et ne retournaient à leurs places que lorsqu'ils avaient reçu la médaille; puis devant leurs compagnons, ils soulevaient leurs képis, baisaient avec foi et respect la chère image et se la mettaient au cou; quelques-uns se l'attachaient à leur boutonnière, d'autres en demandaient pour leurs camarades

et même pour leurs chefs; plus d'une fois, il est arrivé que des officiers descendus du train, demandaient les médailles pour les distribuer eux-mêmes aux soldats.

Un jour, nous reçûmes de Bologne une carte postale, portant les lignes suivantes : « Je remercie vivement les bonnes sœurs et les infirmières des dons qui nous ont été offerts, mais surtout des médailles que mes bons soldats porteront toujours au plus fort de la mêlée, comme gage de victoire et de protection. — Sous-lieutenant A. M. 3e section... régiment d'artillerie de campagne. »

Un soir, quelques minutes avant neuf heures, le portier m'appelle par téléphone; je me demandais qui pouvait me demander à une heure si tardive : c'étaient deux soldats qui venaient chercher des médailles; leur train était passé à huit heures, mais sans s'arrêter; ils avaient vu les sœurs et les médailles sans pouvoir les prendre, mais arrivés à la station suivante, ils avaient refait la route à pied le long de la voie ferrée pour venir prendre des médailles pour eux et leurs camarades. Je leur en donnai deux cents qu'ils emportèrent comme un trésor.

Les nombreux témoins de cette scène n'arrivaient pas à s'expliquer cet enthousiasme des soldats pour se procurer des emblèmes religieux, enthousiasme qui les empêchait de s'occuper de tant d'autres bonnes choses que leur offraient les dames, comme des cigarettes, des douceurs, des fleurs, etc. L'explication est bien facile : la foi est encore très vive au milieu du peuple, tous ces braves jeunes gens savent qu'ils vont au-devant des périls, de la mort même, et c'est pour cela qu'ils se munissent du miraculeux emblème avec la ferme confiance que la Vierge Immaculée les protégera à l'heure du danger. Il est bien consolant de

penser que beaucoup de ces braves reviendront sains et saufs, grâce à la protection de la sainte Vierge, invoquée par leur mère et par eux-mêmes; mais ce qui est encore plus réconfortant, c'est la certitude que beaucoup parmi les morts devront à Marie leur salut éternel.

Sœur BONAZZI.

On sait que le jour même de la déclaration de guerre, 24 mai, une flotte autrichienne est allée bombarder les villes de la côte orientale de l'Italie. Les Filles de la Charité ont été protégées, comme on le verra dans les lettres suivantes :

Lettre de ma sœur PAOLI, *Fille de la Charité, à ma sœur* BOUCLY, *visitatrice à Sienne.*

Agugliano, 24 mai 1915.

Ce matin, vers trois heures et demie, nous avons été réveillées par le bombardement qui a duré jusqu'à cinq heures et demie. Tout le monde croyait Ancône anéanti. Grâce à Dieu, toutes nos Sœurs ont échappé au danger qu'elles ont vu de bien près! Aux Enfants-Assistés, elles en ont été quittes pour des vitres brisées et quelques éclats de projectiles dans les cours. L'orphelinat est en ruine : Sœurs et enfants sont sauvées cependant. De nombreux obus ont frappé les murs de l'Hôpital civil, ne causant que des dégâts matériels. Ma sœur Vannucci a attaché des Médailles miraculeuses sur les drapeaux blancs qui ont été hissés sur les toits de l'hôpital et compte bien plus sur la protection de la Vierge Immaculée que sur la convention de Genève pour éloigner les bombes ennemies. Ici c'est un pèlerinage ininterrompu à la célèbre Madonna de Campocavallo.

Sœur PAOLI.

Lettre de ma sœur DEMARTINI, *Fille de la Charité, à ma sœur* BOUCLY, *visitatrice à Sienne.*

Ancône, Hôpital militaire, 26 mai 1915.

MA RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Oh! quelle ne doit pas être notre reconnaissance envers Notre-Seigneur et sa Mère Immaculée! Tout le personnel de l'Hôpital militaire, sœurs, malades et infirmiers est sauvé! Mais à la citadelle qui se trouve à côté de nous, il y a eu des morts et un certain nombre de blessés qui nous ont été amenés aussitôt. Dès que le bombardement a commencé, un prêtre est venu nous donner la sainte communion, puis nous avons réuni tous nos malades dans les corridors du rez-de-chaussée et nous avons commencé à réciter le chapelet à haute voix. Tous les soldats répondaient avec une grande dévotion.

Une bombe a explosé à 2 mètres du quartier des sœurs, elle a défoncé une chambre, crevassé le mur qui est contre notre terrasse : nos appartements sont intacts. La section de médecine, qui se trouve tout à côté, a dû être évacuée. Chose admirable : aucune des statues de la Vierge Immaculée qui se trouvaient dans la maison n'a été atteinte; les soldats l'ont remarqué et nous demandaient avec émotion comment s'appelle cette Vierge qui les a sauvés.

La nuit, nous sommes dans les ténèbres et nous nous tenons prêtes à nous lever au premier signal d'alarme. Ce qui donne à craindre, c'est le voisinage de la poudrière qui touche à l'hôpital. Mais à la grâce de Dieu! Nos sœurs vont bien et sont courageuses, malgré l'émotion et la fatigue; la nuit, il est bien difficile de reposer, et le jour, le travail ne manque pas : nous avons plus

de deux cent cinquante malades ou blessés! Demandez au bon Dieu de soutenir nos forces et croyez-moi, etc...

S. DEMARTINI.

Lettre de ma sœur CIARROCCHI, *Fille de la Charité, à ma sœur* BOUCLY, *visitatrice à Sienne.*

Ancône, Asile des Aliénés, 30 mai 1915.

MA RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Vous aurez déjà reçu des détails sur ce qui nous est arrivé; je me bornerai donc à vous parler de l'impression que nous en avons ressentie à l'asile des Aliénés.

Éveillées en sursaut par le canon, nous nous hâtons de nous rendre dans les pavillons pour tranquilliser nos pauvres malades. Nos sœurs se rendirent chacune dans leur section; pour moi, j'allai de l'une à l'autre; en traversant les cours, je vis des aéroplanes au-dessus de ma tête, mais je crus que c'étaient les nôtres qui repoussaient l'ennemi. Ce n'est qu'une fois que l'attaque a été terminée, lorsqu'on a commencé à nous apporter les malheureuses victimes blessées aux alentours de l'établissement que je compris le danger auquel nous avions échappé. C'est un miracle que nous n'ayons pas été atteintes, car on a recueilli dans l'enceinte de l'établissement de nombreux éclats de projectiles dont certains pesaient plusieurs kilogrammes.

Sœur CIARROCCHI.

Lettre de ma sœur CEO, *Fille de la Charité, à ma sœur* BOUCLY, *visitatrice à Sienne.*

Ancône, Succursale de l'Hospice, 6 juin 1915.

MA RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

La Vierge Immaculée a éloigné de nous tout danger.

Deux bombes sont tombées dans l'enceinte de l'établissement ; l'une a explosé, mais loin des bâtiments, l'autre est tombée à 10 mètres de la maison, est entrée dans le terrain à une profondeur de 10 mètres, puis a dérivé, s'est creusé une sorte de corridor souterrain de 3 mètres de longueur et s'est enfoncée de nouveau. Elle est toujours là, car on n'a pas osé l'extraire de peur de produire l'explosion.

Puisse la sainte Vierge continuer à nous protéger!

Sœur CEO.

Récit de ma sœur CATANELLI, *Fille de la Charité.*

Institut Brunelli d'Ancône, mai 1915.

Le 25 mai, vers neuf heures du soir, les navires ennemis commencèrent à manœuvrer devant la rade d'Ancône. Leurs reflecteurs éclairaient la ville. Les enfants sont effrayées, nous devons parcourir les dortoirs pour les rassurer, bien que nous ne le soyons pas trop nous-mêmes. Peu à peu, le calme se rétablit vers minuit, nous sommes réveillées en sursaut par une secousse formidable qui ébranle toute la maison : on dirait un tremblement de terre! Puis tout rentre dans le silence. A trois heures, nouvelle secousse, cette fois, c'est le bombardement qui commence! En un clin d'œil, tout le monde est sur pied : les enfants prennent en toute hâte quelques vêtements. L'une d'elles, plus hardie, veut se rendre compte de ce qui se passe et entr'ouvre une fenêtre, elle la referme aussitôt en poussant un cri d'effroi : une bombe lui est passée sous les yeux, a frôlé le mur du dortoir et a explosé à quelques mètres de la. Nous nous refugions avec nos enfants, qui pleurent, épouvantées, dans le corridor d'entrée, tout est noir, et nous récitons le chapelet à haute voix. Une sœur veut sortir, mais à peine a-t-elle fait quelques

pas qu'elle rentre, les projectiles pleuvent de tous côtés.

Des aéroplanes volent au-dessus de la maison et font des signaux; le bombardement s'accentue, il y a plus de trente navires ennemis devant la ville. La porte d'entrée est arrachée de ses gonds, nous ne sommes plus en sûreté dans le corridor et nous songeons alors à nous réfugier dans les caves. Une partie des sœurs et des enfants se dirigent vers celle qui se trouve du côté de la mer, puis effrayées par une explosion, elles retournent sur leurs pas : c'est la sainte Vierge qui l'a permis, car elles s'exposaient à une mort certaine, la voûte de cette cave s'étant effondrée peu après. Tout le monde se rend alors vers la seconde cave, et c'est là que nous attendons la fin du bombardement, qui dura jusqu'après cinq heures. Le sémaphore a calculé que plus de mille coups avaient été tirés sur la ville! Heureusement bon nombre mal dirigés sont tombés dans la mer, beaucoup d'autres n'ont pas explosé!

Lorsque le calme est revenu, nous sortons de notre cave et nous conduisons les enfants finir de s'habiller. Dans quel état est notre pauvre maison! il n'y a plus une seule vitre intacte; partout des éclats de projectiles, des débris de toute sorte projetés au loin par les explosions, etc.; une sœur trouve sur son lit un morceau de tronc d'arbre lancé par un obus. Mais grâce à Dieu, il n'y a pas de dégâts trop considérables dans les appartements habités par les sœurs et les enfants.

Un prêtre arrive nous dire la sainte messe, et nous nous dirigeons vers la chapelle qui a échappé, elle aussi, au désastre; nous nous approchons avec bonheur de notre divin Sauveur. Pendant le saint sacrifice, une foule de personnes arrivent et s'étonnent de nous voir encore en vie : on s'attendait à nous trouver ensevelies sous les décombres et l'on venait voir si quelqu'un

avait pu échapper à la mort ! Nous invitons à remercier avec nous notre céleste Libérateur !

Puis il faut penser au déjeuner; car l'émotion n'a pas enlevé l'appétit à nos enfants, qui, avec l'insouciance de leur âge, jouent avec les morceaux de projectiles qu'elles ramassent de tous côtés : le sol en est jonché ! La sœur de la cuisine se rend à la dépense et y prend les provisions nécessaires. Quelques minutes après, un domestique veut y entrer pour constater les dégâts, il fait à peine quelques pas que la voûte criblée de projectiles s'effondre sur la cave vers laquelle nous avions d'abord dirigé nos pas pendant le bombardement : c'est vraiment la sainte Vierge qui nous a protégées ! Le domestique a le temps de se retirer sans être blessé; dans la journée, on retira avec des cordes les provisions qui pouvaient encore être utilisées.

Nous faisons le tour de la maison. Le quartier de l'infirmerie, inhabité en ce moment, n'est plus qu'une ruine ! Ce ne sont que portes arrachées de leurs gonds, vitres brisées, meubles réduits en miettes ! Nous attendions le Missionnaire qui devait venir nous confesser et son lit avait déjà été préparé dans une chambre de ce quartier, il n'en reste plus qu'un monceau de débris. Là aussi cependant, la Vierge Immaculée a étendu sa main protectrice : il n'y a aucun dégât dans les armoires des ouvrages où étaient déposés des trousseaux entiers confectionnés par les enfants : travail qui est une des principales ressources de la maison; seule une boîte de coton à broder est écrasée par un éclat d'obus qui y a pénétré, nous ne savons comment, car le reste de l'armoire est intact. Nous ramassons un éclat de bombe qui a traversé sept murs parallèles : les trous béants sont là pour en témoigner. Des nombreuses statues de l'Immaculée placées dans les appartements des sœurs,

les ouvroirs et les classes des enfants, pas une n'a été atteinte, les vases de fleurs qui ornaient les petits autels n'ont pas même été renversés; nous le constatons avec une reconnaissance émue envers notre bonne Mère du ciel!

Quelques parents de nos petites orphelines viennent les chercher, mais celles-ci ne veulent pas nous quitter : « Près des sœurs, nous sommmes en sûreté, disent-elles, car la sainte Vierge les protège, mais chez nous, que deviendrons-nous? » Et elles nous supplient de ne pas les abandonner.

L'administration se préoccupe de nous voir dans cette maison à demi ruinée et trouve qu'il serait imprudent de rester plus longtemps exposées à un danger qui peut se renouveler d'un moment à l'autre. Mgr l'Archevêque met à notre disposition une de ses villas située à quelques kilomètres de la ville; son offre est acceptée avec reconnaissance, et nous voudrions partir immédiatement, mais impossible de trouver aucun moyen de transport; force nous est donc de rester à l'Institut!

Un arrêt du maire avertit les habitants que si le danger se renouvelle, ils en seront aussitôt prévenus par un son de trompe : à ce signal, tous doivent se réfugier dans les caves. A la nuit tombante, toutes les lumières doivent être éteintes.

A mesure que nous avons connaissance des désastres qui nous entourent, notre gratitude envers notre Mère Immaculée augmente! La cathédrale, qui se trouve au-dessus de notre établissement, est grandement endommagée. Le maître-autel est complètement détruit, sauf le tabernacle qui se dresse au milieu des ruines; les orgues sont réduites en miettes. Coïncidence curieuse, la première bombe qui est entrée dans l'église est allée se loger dans la tombe d'un Allemand! Une

autre bombe est tombée devant l'image miraculeuse de la sainte Vierge, mais n'a pas explosé.

La prison, qui n'est séparée de notre maison que par un mur, n'est plus qu'une ruine, il y a de nombreux morts et blessés parmi les condamnés. Les autres se sont enfuis : plusieurs courent sur les toits de notre établissement, deux sont entrés dans le clocher de la chapelle, d'autres ont pénétré dans les greniers; cette compagnie n'est pas précisément rassurante, mais ces pauvres gens ne songent guère à nous faire du mal; ils acceptent avec reconnaissance les médailles que nous leur offrons; nous en distribuons aussi aux gendarmes qui viennent peu après se mettre à leur poursuite et bientôt tous sont repris! Nous passons ainsi trois jours et trois nuits dans un continuel va-et-vient. La nuit, nous avons plusieurs alertes et nous nous réfugions avec tout notre petit monde dans les caves, mais heureusement ce sont de fausses alertes.

Enfin, le troisième jour, des camions militaires nous emmènent avec les bagages les plus indispensables vers la villa de Monseigneur. Nous voici donc en route pour *Montesicuro*, et après les angoisses des jours précédents, nous nous y trouvons vraiment en sûreté, bien que la colline domine la mer et qu'il nous soit encore possible d'apercevoir au loin les navires qui la sillonnent. La villa, abandonnée depuis de longues années, tombe de vétusté et les rats y ont établi leur quartier général, mais « à la guerre comme à la guerre». Nous étendons les matelas à terre, nos pauvres petites, brisées de fatigue et d'émotion, ne tardent pas à s'endormir; elles sont si à l'étroit que, pour faire la surveillance, nous devons marcher sur les lits improvisés qui se touchent et ne laissent aucun passage libre. Mais qu'importe! peu à peu, on complète l'installation, qui reste cependant assez primitive; ainsi, pen-

dant la journée, les dortoirs sont couvertis en ouvroirs; les matelas servent tout à la fois de tables et de bancs et nos enfants n'en manient pas moins lestement l'aiguille qui doit leur procurer, au moins en partie, leur subsistance. Heureusement, la Providence veille sur nous et nous avons de l'ouvrage en quantité suffisante. Les voisins nous aident et nous vivons au jour le jour, nous abandonnant sans réserve au Père des pauvres et des orphelins et à notre Mère Immaculée qui nous a protégées jusqu'ici d'une manière si miraculeuse.

Sœur CATANELLI.

Lettre de ma sœur GRASSI, *Fille de la Charité, à ma sœur* BOUCLY, *visitatrice à Sienne.*

Senigaglia, Hôpital civil, 26 mai 1915.

MA RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Hier, M. le préfet et le sénateur Marchiafava vinrent visiter l'hôpital, accompagnés de quelques autres autorités et tous s'accordent à dire que si les quatre-vingts coups tirés sur la ville avaient porté, Senigaglia aurait cessé d'exister. M. le préfet assure aussi que les dégâts sont plus graves ici que sur le littoral. L'ennemi avait surtout en vue un train militaire qui contenait environ huit cents soldats; il fut visé au moment où il traversait le pont-levis, celui-ci fut atteint, mais ne tomba pas et les victimes sont relativement peu nombreuses. Le sémaphore fut abattu et les fils télégraphiques et téléphoniques coupés dès le début du bombardement.

Vous pouvez vous imaginer ce que nous avons éprouvé, mais le bon Dieu donne en ces moments-là la force nécessaire, et je puis vous assurer que je n'ai

pas eu peur un seul instant. Je me suis habillée en toute hâte et je me suis empressée de mettre en sûreté nos pauvres bébés qui pleuraient dans leurs berceaux. Nos sœurs et nos jeunes infirmières ont été admirables. Nous courions d'une salle à l'autre, et nous avions bien de la peine à calmer nos pauvres malades; parmi les plus valides, quelques-uns se sont enfuis chez eux, les autres sont descendus dans les caves avec les enfants; les sœurs sont restées près de ceux qui ne pouvaient pas quitter leurs lits. Le roulement du canon se fit entendre pendant plus d'une heure un quart. Les blessés commencèrent alors à nous arriver. Quel spectacle, ma respectable Sœur! A l'un, il manquait un pied; à l'autre, une main; deux semblaient réduits en bouillie, d'autres étaient aussi très gravement atteints. En quelques heures, il y eut 21 morts, 15 blessés graves, d'autres plus légèrement. Pour le moment, nous en avons encore deux qui sont en danger, les autres, quoique amputés, commencent à aller mieux.

A l'hôpital, nous avons eu des éclats de projectiles un peu partout, un d'eux pénétra dans la maison, mais sans blesser personne; deux sont tombés sur les toits, trois ou quatre dans le jardin. A l'hospice (fondation de Pie IX, à Senigaglia, sa ville natale), il y en a eu aussi, mais point de dégâts.

Sœur GRASSI.

Lettre de ma sœur BALDASSINI, *à ma sœur* BOUCLY, *visitatrice à Sienne.*

San Benedetto del Tronto, juillet 1915.

MA RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Deux lignes à la hâte pour vous prier d'unir votre

Deo gratias au nôtre pour la protection dont nous avons été l'objet!

Ce matin, c'est avec l'accompagnement du canon qui tonnait à quelques mètres de nous, que nous avons fait nos prières dans notre petite chapelle, où nos chers malades s'étaient réfugiés, eux aussi.

A quatre heures, deux navires ennemis sont passés devant notre plage et ont rencontré plusieurs barques qui partaient pour la pêche; ils ont demandé à nos marins ce qu'ils faisaient et les ont laissés tranquillement poursuivre leur route. A quatre heures et demie, le bombardement commençait, dirigé surtout sur le pont de Manocchia, entre Pedaso et Grottamare. Vous vous figurez facilement l'épouvante de la population : hommes, femmes, enfants, demi-vêtus, fuyaient en criant. Mais, grâce à Dieu, point de victimes, pas même de blessés! C'est un vrai miracle, car il suffisait de quelques coups bien dirigés pour anéantir notre riant San Benedetto. Miracle de la Vierge Immaculée sans aucun doute! et c'est en Elle que nous mettons toute notre confiance pour l'avenir, car il est bien à craindre que le danger se renouvelle. Depuis longtemps, nous répandons la Médaille miraculeuse autant que nous le pouvons, nous en mettons partout, sur terre, dans la mer et jusque sur les sémaphores voisins de Pedaso et de Colonnella qui sont restés intacts, bien qu'ils aient été tout particulièrement visés. Plusieurs ponts sont détruits, la ligne du chemin de fer est endommagée; ici, je vous le répète, rien d'autre qu'une grande frayeur, mais pour nous autres sœurs, calme et confiance en Dieu! De quatre cents coups qui ont été tirés, une dizaine à peine ont explosé. J'ai vu une bombe ramassée à Pedaso, longue d'environ 20 centimètres sur 12 de diamètre, et terminée par une pointe aiguë.

Sœur BALDASSINI.

Lettre de ma sœur CAMPANA, *Fille de la Charité, à ma sœur* BOUCLY, *visitatrice à Sienne.*

Hôpital-Ambulance de Pesaro, 22 juin 1915.

MA RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Cette fois encore la Vierge Immaculée nous a visiblement protégées, car les navires ennemis se sont approchés si près de nous (l'ambulance se trouve sur le bord de la mer) que nous distinguions parfaitement les manœuvres qui se faisaient à bord. C'est une vraie Providence que les nôtres qui n'étaient qu'en très petit nombre n'aient pas répondu, car, voyant cela, après une heure de bombardement, ils se sont éloignés sans avoir fait aucune victime; il n'y a eu que quelques dégâts matériels.

Dimanche, nous avons eu la consolation de faire assister nos soldats à la sainte messe; nous leur avons fait réciter le chapelet et leur avons enseigné quelques cantiques en l'honneur de la sainte Vierge qu'ils chantaient avec une grande ferveur. Le colonel lui-même s'est montré satisfait et nous a dit qu'il était bien de soutenir le moral des soldats par la force de la religion qui leur donnera le courage d'affronter le danger sur le champ de bataille.

Sœur CAMPANA.

Toutes les autres maisons de nos sœurs situées sur la côte Adriatique, à Rimini, Civitanova, Lorette, Potenza-Picena, etc., ont été également préservées pendant les divers bombardements.

Voici maintenant quelques détails sur le travail de nos sœurs dans les ambulances.

Ambulance de Pistoie, 22 juin 1915.

Grâce à Dieu, notre voyage a été excellent. A notre

arrivée à Pistoie, nous avons trouvé à la gare le colonel, le capitaine et quelques soldats qui ont pris nos bagages et c'est avec eux que nous nous sommes dirigées vers l'ambulance établie dans un vaste établisssement, ancien couvent qui abritait jusqu'à ces jours derniers quelques religieuses et quatre-vingt-dix normaliennes.

Le colonel est enthousiasmé des Sœurs et nous répète à chaque instant qu'il veut organiser toutes choses comme il nous plaira et demande la liste de ce qui nous manque. Il est vrai que pour le moment tout nous manque et nous rions de bon cœur en nous voyant jusqu'à une heure tardive sans lits parce qu'on a voulu nous en donner de neufs. Je vous écris sur un mur, faute de table ; nous sommes sans lumière, parce que dans plusieurs appartements on a oublié de poser les lampes électriques, et il commence à faire nuit.

Demain, un des soldats qui est prêtre viendra célébrer la sainte messe dans la chapelle de l'établissement, (jusqu'ici il allait célébrer dans une église voisine) et ainsi l'Hôte divin sera pour toujours avec nous !

L'appartement des sœurs est séparé et commode, il y a beaucoup de meubles dans la maison et nous ne manquons de rien.

Sœur C...

Ambulance de Pistoie, 27 juin 1915.

Nous voici toutes réunies sous une gracieuse tonnelle, au milieu d'une pelouse verte qui nous invite vraiment à faire une joyeuse récréation, et nous voulons profiter de ce moment de relâche pour vous écrire quelques lignes. Avant toutes choses, nous vous remercions de grand cœur de la belle mission que vous nous avez confiée et que nous nous efforcerons d'accomplir avec tout le zèle et la bonne volonté possibles.

Parmi nos soldats, nous avons deux religieux, un Franciscain et un Servite, et tous deux célèbrent la sainte messe dans notre chapelle. Aujourd'hui dimanche, avec la permission du colonel, nous avons fait célébrer la sainte messe à sept heures pour que la troupe puisse y assister et si vous aviez pu voir avec quelle dévotion nos bons soldats y sont accourus! A deux heures un quart, nous aurons la bénédiction et tous les militaires y assisteront aussi.

Dans la ville, où la cornette paraît pour la première fois, la vue des sœurs cause un très grand étonnement : chaque fois qu'une de nous met le pied dans la rue, des rassemblements se forment aussitôt autour d'elle, et les plus hardis s'écrient : « Voilà les aéroplanes ! » L'autre jour, en nous apercevant, un enfant s'enfuit tout effrayé en s'exclamant : « Maman, quel grand chapeau ! »

Les locaux de l'ambulance sont immenses : il y a plus de quatre cent soixante chambres. Lorsque nous sommes arrivées, tout laissait bien à désirer, la chapelle surtout faisait peine à voir. Ce matin, ma sœur supérieure, avec une de nous, a parcouru les salles pour attacher à toutes les portes la Médaille miraculeuse mais la matinée entière nous a suffi à peine pour accomplir ce travail au rez-de-chaussée. Tout compris, il y aura place pour mille cinq cents blessés.

Les officiers sont si contents d'avoir les sœurs qu'ils ne veulent rien faire sans nous ; le colonel nous a dit que tout ce que nous pouvions trouver dans la maison qui pourrait être utile pour les salles, nous n'avions qu'à le faire transporter par des soldats, là où nous le jugerions le plus à propos. On ne peut être plus aimable! Demain, nous prendrons possession de la lingerie, c'est-à-dire d'une grande chambre vide ; nous devons chercher nous-mêmes les chaises, les

tables, les armoires, etc., on nous laisse libres d'arranger le tout pour le mieux!

LES SŒURS DE L'AMBULANCE DE PISTOIE.

Florence, ambulance, via della Colonna, 21 août 1915.

Ici, tout va bien et nous attendons de nouveaux blessés. Un des premiers venus est moribond, sa famille est venue le voir et nous sommes vraiment émues des sentiments de foi et de résignation chrétienne de ces braves gens. Pendant qu'on lui administrait l'extrême-onction, le malade répétait presque continuellement : « Mon Dieu que votre volonté soit faite! Mon cœur est prêt, Seigneur, appelez-moi à vous! Que je suis heureux! Ma Sœur, priez encore! » Et il baisait sans cesse le crucifix qui ne le quitte pas un seul instant. Le soir, comme il allait un peu mieux et que je m'apprêtais à m'éloigner un moment, sa jeune femme me dit d'un ton suppliant : « Ma Sœur ne l'abandonnez pas, je crains que quelqu'un ne le détourne des sentiments de résignation que vous lui avez inspirés! » puis elle ajouta, se tournant vers le mourant : « Regarde toujours ton crucifix, résigne-toi à la volonté du bon Dieu! »

Florence, ambulance de Amicis, 17 septembre 1915.

En général, nos blessés se montrent très bien disposés pour ce qui regarde les pratiques religieuses; d'eux-mêmes, ils demandent à prier matin et soir, et, avant les repas, si la sœur qui fait le service tarde un peu, ils l'appellent pour leur réciter le *Benedicite*. Les jours qui ont précédé la fête de la Nativité de la sainte Vierge, les sœurs en parlèrent dans les salles et le bon Dieu bénit si bien leurs paroles qu'un grand nombre de blessés et plusieurs infirmiers s'approchèrent des sacrements, et tous assistèrent à la sainte

messe. Le dimanche, tous ceux qui le peuvent ne manquent pas d'assister aussi au saint sacrifice et le soir au salut. Il est vraiment touchant de les entendre répondre avec ferveur au chapelet. Parmi nos soldats infirmiers, nous en avons quelques-uns qui n'ont pas fait leur première communion, d'autres vivent depuis de longues années éloignés de toute pratique religieuse; ils nous l'avouent tout simplement, ils semblent même éprouver comme le besoin de venir nous confier leur misère, tant ils comprennent qu'ils ne trouveront en nous que compassion et encouragement. Quel bonheur si nous pouvions contribuer à rapprocher du bon Dieu ces pauvres gens qui n'en sont éloignés que parce qu'ils n'ont pas trouvé autour d'eux les aides nécessaires pour les instruire et les aider à accomplir leurs devoirs. Nous sentons qu'aucun sacrifice ne nous coûterait pour arriver à ce résultat.

Florence, ambulance ophtalmique, 29 août 1915.

... Ces pauvres enfants nous édifient par leurs admirables sentiments. Nous en avons quatre qui sont complètement aveugles. L'un d'eux me disait hier : « Ma Sœur, la vie passe vite; que m'importe de rester dans les ténèbres pendant un temps si court, si je dois ensuite jouir de la lumière pendant toute l'éternité! » Ce pauvre jeune homme n'a que vingt ans! En l'entendant parler ainsi, j'ai remercié le divin Maître, qui seul peut inspirer une telle résignation.

Ambulance de Lucca, septembre 1915.

... Notre petite chapelle improvisée a des offices comme une cathédrale; le dimanche à la messe et à la bénédiction, elle devient trop étroite pour contenir l'assistance. Nous avons fait une neuvaine solennelle en préparation à la fête de la Nativité de la sainte

Vierge; nos braves soldats y ont assisté assidûment et il fallait entendre avec quel élan ils chantaient les cantiques que nous leur avons enseignés. La veille de la solennité, je me suis rendue dans toutes les salles et, de mon mieux, je leur ai parlé de la fête du lendemain et je les ai exhortés à s'approcher des sacrements. Tous ceux qui peuvent se lever ont tenu à venir, à accompagner, le lendemain à la sainte table, un de leurs camarades qui, marié et père de famille, a fait sa première communion. Notre bon aumônier a ensuite fait le tour des salles pour porter la sainte communion à ceux qui étaient retenus au lit; les exceptions furent très rares.

Hôpital militaire de Perugia, 15 août 1915.

... A l'ambulance, nos sœurs font un grand bien : ce matin presque tous leurs blessés ont fait la sainte communion, à la grande édification du peuple, car leur chapelle est publique. Ici, nous avons fait une grand fête. Monseigneur l'archevêque a célébré la sainte messe dans le jardin. Deux cents blessés ont fait la sainte communion; c'était vraiment une scène émouvante, les uns boitaient ou trébuchaient, d'autres avaient le bras en écharpe, quelques-uns s'appuyaient sur le bras d'un infirmier; à la fin de la communion, un pauvre blessé, resté un peu en arrière, s'est approché de la sainte table en sautant sur un pied; toute l'assistance, y compris les officiers, le regardait avec émotion. Puis Monseigneur a fait un discours de circonstance et a donné le salut du très saint Sacrement. Après la bénédiction, tandis que le Dieu des armées reprenait le chemin de sa prison d'amour dans notre petite chapelle, les soldats ont entonné un hymne patriotique qui s'est terminé au milieu des applaudissements.

Une autre œuvre bien intéressante aussi est celle des réfugiés. Voici ce que nos sœurs en écrivent :

Lucca, 6 septembre 1915.

... Nous vous remercions vivement, ma respectable Sœur, de nous avoir procuré le moyen d'acquérir quelques mérites et de jouir aussi de consolations qui nous font oublier les fatigues et les peines passées, car, il faut l'avouer, les commencements ont été durs, et seuls, la grâce de l'obéissance et le désir de nous dévouer en vraies Filles de la Charité nous ont préservées du découragement. Il s'agissait de préparer la nourriture à plus de six cents personnes, sans avoir un seul aide capable de nous être vraiment utile, de faire les provisions, les distributions, etc., et de plus, nous ne comprenions personne, personne ne nous comprenait! Le travail dans de telles conditions était devenu si fatigant que notre santé commençait à s'en ressentir un peu, et, pour terminer, le diable cherchait à mettre sa queue en nous créant des difficultés dont la bonne sœur Marchi vous aura sans doute déjà parlé. Mais grâce à Dieu, la victoire est restée de notre côté; les choses vont beaucoup mieux maintenant et nous sommes vraiment heureuses de pouvoir faire un peu de bien autour de nous. Les femmes et les jeunes filles, qui nous ont été données pour aides, commencent à se débrouiller un peu et à comprendre l'italien; puis elles sont si affectionnées aux sœurs que cela fait plaisir à voir! Elle nous racontent toutes leurs peines, nous remercient avec effusion des paroles d'encouragement que nous essayons de leur dire et se montrent très reconnaissantes du peu que nous faisons pour essayer d'alléger leur triste sort. Souvent elles nous disent : « Nous, aimer beaucoup les sœurs. Toujours reconnaissantes du bien fait à nous et à nos fils.

Nous, toujours prier pour elles, même quand elles seront mortes. » Et tant d'autres choses par lesquelles elles s'efforcent de nous exprimer naïvement leur gratitude. Nous les faisons prier avant et après les repas. Le dimanche, la messe se célèbre sous un portail, l'assistance est en plein air ; nous récitons le chapelet à haute voix et chacun répond dans sa langue : c'est un concert vraiment étrange, mais qui doit réjouir le cœur de notre divin Maître, que celui de toutes ces voix qui s'unissent pour chanter ses louanges et celles de sa sainte Mère en tant d'idiomes différents.

Lorsque nous allons à l'hôpital, nous ne sommes pas moins heureuses de voir tous ces bons militaires si dociles, si reconnaissants, eux aussi, pour les services qu'on leur rend et surtout si dévots pour assister à la messe et recevoir la sainte communion. Je suis sûre que vous seriez émue, comme nous le sommes nous-mêmes, en entendant ces voix mâles qui s'unissent à celles des sœurs, pendant la sainte messe et le salut du très saint Sacrement pour chanter des cantiques populaires qu'ils aiment beaucoup. On touche du doigt un réveil religieux non équivoque ! Tous ceux que le bon Dieu appelle à Lui meurent comme des petits saints !

LES SŒURS DE L'ŒUVRE DES RÉFUGIÉS
DE LUCCA.

Le dévouement des Filles de la Charité est vivement apprécié. L'archevêque de Florence, dans une lettre pastorale, présente les sœurs comme des modèles d'abnégation. Voici ce que le même écrit à la sœur Boucly, visitatrice à Sienne.

Florence, 17 juillet 1915.

MA RÉVÉRENDE SŒUR,

Je suis de plus en plus porté à aimer vos filles qui,

d'ailleurs, dans tous les lieux de mon archidiocèse où elles prêtent leur concours charitable, méritent les éloges que j'entendis faire d'elles, hier encore, en visitant un hôpital militaire; deux officiers disaient : « Elles sont vraiment précieuses ! »

Belle consolation pour la visitatrice et pour l'archevêque, et grande joie pour saint Vincent qui voit ainsi son Institut béni du ciel.

Vous exprimant ma gratitude, je me recommande à vos prières et vous bénis ainsi que vos filles.

✠ Alphonse-Marie (MISTRANGELO),
Archevêque de Florence.

PROVINCE DE ROME

Voici la liste des confrères et frères sous les armes, à la date du 31 janvier 1916 :

M. Joseph Properzi, prêtre, à Ancône;

M. Pierre Testori, prêtre, sergent à Rome;

M. Adolphe Giansauti, prêtre, aumônier militaire à Plaisance;

M. Alcide Marina, prêtre, aumônier militaire à la 3e armée;

M. Victoire Clementi, prêtre, aumônier militaire à Rome;

Fr. Humbert Martorelli, étudiant, infirmier à Rome;

Fr. Pierre Moscatelli, étudiant, sous-diacre, infirmier à Rome;

Fr. Joseph Zeppieri, étudiant, infirmier à Abano;

Fr. Augustin Marzola, étudiant, infirmier à Someggiato (zone de guerre);

Fr. Paschal Milani, étudiant, brancardier à la 33e division (zone de guerre);

Fr. Alexandre Colombi, séminariste, brancardier à la 33e division (zone de guerre);

Fr. Antoine Celata, étudiant, à Massa-Carrara;

Fr. Bienvenu Malatesta, séminariste, à Florence;

Fr. Foschini Mariano, coadjuteur, infirmier à Pontremoli;

Fr. Jean Femminella, postulant, sergent à Rome.

PROVINCE DE TURIN

A la date du 29 novembre 1915, il y avait sous les armes cinq prêtres, six étudiants et quatre frères coadjuteurs. Nous n'avons pas reçu de renseignements sur leurs occupations. Voici maintenant le détail des travaux de nos sœurs.

Lettres de ma sœur ROSSIGNOL, *visitatrice de la Province de Turin, à notre Très Honorée Mère* MAURICE.

Turin, 9 juin 1915.

Tout ce qui était valide dans la maison centrale a été militarisé. Quelques bonnes sœurs servantes se sont offertes, c'est ainsi que ma sœur Chiabodo a pris la direction d'une ambulance à *Venise*; là nos sœurs ont été on ne peut mieux accueillies par le colonel et le général qui se sont montrés vraiment papas pour elles. La propriétaire de l'hôtel où elles sont logées est, paraît-il, la belle-sœur d'une de nos sœurs de Naples et les comble d'attentions; elle a voulu fournir tout le linge à leur usage, la vaisselle, etc., et a toujours peur qu'il leur manque quelque chose.

Nos petites cornettes se font honneur : hier, l'une d'entre elles, envoyée à *Mestre* dans une ambulance de sept cents lits, écrivait à ma sœur directrice. « Je suis très contente, mais tout me semble étrange; il y a une belle

différence entre le séminaire et la caserne; au lieu des petites sœurs je ne vois que des soldats; on dirait un autre monde; cette nuit je rêvais au séminaire et je me réveille sur un lit improvisé, non plus au son de la cloche, mais au son du clairon; au retour j'aurai beaucoup de choses à vous raconter, mais je vous le répète je suis très contente. »

Une sœur d'une ambulance de *Milan* remercie chaudement d'avoir été désignée pour une si belle mission. Elle dépeint sa joie en disant que ses journées sont journées de paradis, qu'il lui semble avoir des ailes aux pieds, et que plus elle travaille, plus elle est heureuse. Elle continue : « Quels braves enfants, bons, respectueux, obéissants! ils demandent comme des enfants la chère Médaille, la baisent avec dévotion et la portent suspendue au cou. Tous ont fait la sainte communion sans se faire prier et paraissent vraiment heureux. Quelle fut ma consolation! toutes mes peines sont oubliées, j'étais et je suis heureuse! Les supérieurs sont très bons, remplis d'égards pour nous; nous avons pour aides et plantons des religieux et des prêtres; ainsi nous avons beaucoup de messes à l'ambulance même. Il y a beaucoup de travail, mais nous sommes heureuses de nous dépenser. »

Une autre sœur écrit : « Ayant à travailler de concert avec les Dames de la Croix-Rouge, le colonel nous a fait choisir entre une villa et une maison rustique pour notre logement; nous rappelant les enseignements de notre saint Fondateur, nous avons tout de suite réclamé pour nous le moindre, et il m'a semblé que le brave colonel en aura été édifié, et content aussi au fond, car il est persuadé que ces dames seront plus satisfaites d'avoir la villa. » Elle ajoute : « Dans notre habitation, on mettra sûrement les soldats les plus dignes de compassion, et combien nous sommes heu-

reuses du lot qui nous est échu ! » Le directeur, en un autre endroit, ne sachant comment témoigner sa satisfaction aux sœurs est venu leur porter des fleurs.

Turin, 28 juin 1915.

Dans deux jours, il y aura un mois que nos quatre premières sœurs destinées aux ambulances faisaient leur entrée à la caserne *la Marmora* à Turin; elles ne s'entendaient guère aux soldats ni aux malades, mais confiantes en la protection de notre Mère Immaculée et de notre bienheureux Père saint Vincent, elles partaient sans crainte et tout heureuses de pouvoir s'employer au soin de nos chers blessés. Aujourd'hui, cette première ambulance compte cinq cents malades et sept sœurs se dépensent jour et nuit. Elles ont bien des consolations, car leurs chers malades sont tout à fait bons et respectueux; ils demandent la Médaille, la baisent avec respect et sont reconnaissants des soins qui leur sont prodigués. Notre divin Sauveur est venu habiter la caserne. Il veut bien partager le modeste logement de nos sœurs, qui doivent prendre leur repas tout près de l'heureuse armoire qui renferme le divin Prisonnier. Chaque matin, un des prêtres qui est de service à l'ambulance célèbre la sainte messe, et ces braves soldats, sans être appelés, viennent nombreux se grouper autour de l'autel : plusieurs font la sainte communion.

Une seconde ambulance a été organisée dans une *autre caserne* qui contient *mille lits*; dix sœurs y sont occupées et ont bien à faire; elles espèrent avoir la sainte messe le jour de saint Pierre : bon nombre de soldats la désirent beaucoup, l'un d'eux a déjà offert l'honoraire pour la première messe qui se dira, et il veut qu'elle soit en suffrage de l'âme de sa chère maman morte depuis peu. Il était tout heureux de confier son désir à la sœur, ajoutant que tous ses camarades et lui

se confesseront pour faire la communion ce jour-là.

A *Massa*, le local est tout prêt, douze soldats de service sont chez nos sœurs depuis plusieurs jours attendant les malades; ils regardent comme une grâce d'avoir été destinés à cette ambulance et, chaque matin, ils ne manquent pas de venir à la messe; ils se mettent dans les bancs, à la place des pensionnaires, et regardent comment se tiennent les sœurs : plusieurs baisent le banc en entrant et en sortant!... Il faut voir combien ils sont heureux lorsque, le soir, la bonne supérieure va leur dire un petit mot du bon Dieu!

Notre respectable sœur officière a fait la semaine dernière le tour des ambulances de Milan, Venise, Mestre, Gênes; partout elle a trouvé nos chères sœurs bien surchargées de travail, mais animées d'un grand esprit de sacrifice; les chefs ont témoigné leur satisfaction et un bon général a dit, voulant paraître sérieux : « Vos sœurs font plus qu'elles ne peuvent, mais nous avons un reproche à faire à votre Communauté. » Notre bonne sœur officière le regardait d'un air interrogatif. Il a repris. « Oui, nous avons à vous reprocher de n'avoir pas donné assez de sujets pour les ambulances; je sais que vous avez refusé de donner des sœurs à plusieurs hôpitaux de camp; mais, a-t-il ajouté, je sais bien que vous avez épuisé tout votre personnel pour nous contenter; continuez à bien servir nos soldats, qui sont si contents d'avoir les sœurs. »

Nos chères sœurs ont les poches pleines de boutons, de bobines de fil, car les soldats recourent à elles comme à leur maman; ils disent que jamais ils n'oublieront leur bonté. En effet, nos chères sœurs s'oublient elles-mêmes pour leur bien : un matin, elles se sont levées à trois heures pour préparer tout leur cher monde à recevoir Notre-Seigneur, et, ce jour-là, il n'a point été question pour elles de déjeuner;

mais quelle joie inondait leur cœur de Filles de la Charité !

Un malade s'impatientait parce que le lait se faisait un peu attendre, la sœur s'approche : « Pourquoi vous impatienter, mon brave, lui dit elle, vous voyez bien qu'il ne nous est pas possible de servir plus vite (elles n'ont pas encore tout ce qu'il leur faut pour activer le service). — Vous croyez que je ne suis pas content, reprend le soldat?! Eh! bien, ma Sœur, lisez la lettre que je viens d'écrire à maman. « Ce disant, il tirait une feuille de papier de sa poche, la présentant à la sœur. Celle-ci dit avoir rougi de confusion en lisant tous les éloges que faisait des sœurs ce pauvre garçon.

Deux de nos chères sœurs écrivent : Au milieu de tant de travail, nous avons le bonheur d'avoir tous les matins la sainte messe et pouvons faire la sainte communion; il est vrai que tout nous manque... mais Jésus ne nous manque pas et nous sommes heureuses! — Saint Vincent doit être certainement fier de ses Filles et ne manquera pas de les protéger. Déjà cent trente sont à l'œuvre et quatre-vingts attendent le moment d'aller se sacrifier pour le bien matériel et moral de nos chers soldats. Puisse Notre Mère Immaculée reposer sur la poitrine de tous ces braves et en faire autant d'élus!

Nos sœurs de l'ambulance de *Niguarda*, près *Milan* nous font part de leurs pieuses consolations : « Le bien qui se fait ici, parmi ces braves soldats, est vraiment inouï. Ils respectent les sœurs, leur obéissent volontiers et se mettent en quatre pour leur faire plaisir. Il est consolant de les voir se réunir à la chapelle, chaque soir, pour la récitation du chapelet; si l'on oublie d'en prévenir quelques-uns, ils en montrent leur regret et nous disent : « Mais, nous aussi, nous aimons bien la sainte Vierge et nous voulons la prier. »

L'autre jour, je parvins à faire faire un sacrifice que

je dirais *héroïque* à un tout jeune soldat à peine sorti de l'institut de Modène. Il arriva à l'ambulance avec un gros livre, *les Secrets de la confession*, livre des plus mauvais. J'étais vraiment peinée à la pensée que ce pauvre enfant d'à peine dix-neuf ans allait lire ce livre et je cherchais le moyen de l'en détourner. Le lendemain, je lui donnai une médaille, puis une image pieuse, il accepta le tout volontiers; un peu plus tard, je lui demandai s'il avait déjà lu le fameux livre en question : « Non, me répondit-il, j'en suis à peine aux premières pages. — Qui vous l'a donné? — Un de mes amis. — Eh bien, êtes vous prêt à faire un sacrifice? — Lequel? — Celui de ce livre que vous jetterez au feu. » Il resta un moment perplexe, puis me dit avec un soupir : « Prenez-le vous-même, ma Sœur, je n'ai pas le courage de le brûler moi-même. » Un soldat, Capucin, se chargea bien vite de l'opération. Le bon Dieu accepta le sacrifice de ce pauvre soldat, car il s'est confessé; ce matin, il a fait pieusement la sainte communion et il pleurait de joie et d'émotion.

S. Ém. le Cardinal de Milan a visité les pauvres blessés, qui l'ont accueilli avec enthousiasme; il a aussi voulu voir notre petite chapelle, s'est montré satisfait du bon ordre, à la grande satisfaction du colonel-directeur, qui ne cesse de dire que partout les sœurs lui font faire *belle figure*.

De *Venise*, la bonne sœur Chiabodo nous écrit le 1er juillet : « Dimanche, nous avons eu beaucoup de communions et dimanche prochain nous en aurons d'autres; S. Ex. le Patriarche viendra ce jour-là donner la confirmation à huit de nos braves marins, les chéris de notre vénérable sœur Rose, qui est pour eux l'image du bon Dieu. Parmi eux, nous avons un vrai petit saint Louis de Gonzague qui fait avec une admirable piété la sainte communion, souffre beaucoup avec

une patience héroïque sans jamais laisser échapper une plainte et prie continuellement disant que cela lui fait du bien. »

Le 8, elle nous écrit encore qu'un oiseau ennemi a survolé Venise lançant de nombreuses bombes qui ont fait des victimes tout près d'elles, mais nos sœurs des deux ambulances aussi bien que de l'hôpital ont ressenti une fois encore les effets de la protection de l'Immaculée Marie et en sont quittes pour un peu de frayeur; du reste on s'habitue vite au danger.

Et la bonne sœur Fior, d'*Udine*, qui a eu pendant plusieurs semaines l'écho de la canonnade, écrit : « Ici il y a un peu moins de passages de camions; l'on sent que nos soldats avancent; ils continuent à faire des prodiges de valeur, nos braves alpins en particulier.

« Si vous voyiez quel profond élan religieux il y a dans l'armée. On voit les soldats, les chefs en tête, porter, glorieusement suspendue au tricolore, la médaille de notre Mère Immaculée; pour eux, la vue d'un prêtre est celle d'un ami, l'image d'un saint est comme un gage de salut, c'est à qui en aura. Un soldat avait reçu un paquet d'images et les avait toutes distribuées, ne s'en réservant qu'une; un capitaine qui n'avait pas eu part dans la distribution le suppliait de la lui céder : « Donne-la moi et je te donne cinq francs. » J'aurais tant de ces traits à vous conter, mais je n'ai pas une minute de tranquillité pour arriver à écrire. »

Turin, juin 1915.

Nous faisons le possible et l'impossible, ma Très Honorée Mère, pour répondre à toutes les demandes qui nous sont adressées par les chefs militaires, qui sont d'une bienveillance extrême. De leur côté, nos sœurs nous procurent de grandes consolations par leur générosité à répondre à l'appel. Les chefs ont en

elles une si grande confiance, qu'à *Chiavasso*, par exemple, ils les ont priées d'aller initier les religieuses qui ont une ambulance dans leurs écoles. Ma sœur officière a vu le *général inspecteur* des hôpitaux de camp, qui lui a dit que son grand regret est que nous n'ayons pas assez grand nombre de sœurs pour donner dans toutes les ambulances. C'est le ministère qui paye tous les frais de voyage : jusqu'à présent plus de deux cents sont parties. Nous nous sommes arrangées pour que chacune de nos chères sœurs officières ait sa région d'ambulances à visiter.

22 juillet 1915.

Nos sœurs continuent, ma Mère, à faire un bien immense; elles travaillent beaucoup, mais les consolations soutiennent leurs forces. Voici un passage d'une lettre d'une de nos bonnes sœurs servantes qui vous intéressera. « Dans notre chapelle autrefois pleine de jeunes filles et d'enfants, on ne voit maintenant que les cornettes et les uniformes militaires. Le 19, fête de notre bienheureux Père, la sainte messe fut célébrée par Monseigneur notre bon évêque. Au moment de la communion, après les sœurs marchaient dans le même ordre et même recueillement cinquante soldats pour se rendre à la sainte table. Après la sainte messe, Monseigneur nous a adressé quelques paroles, disant qu'il n'était pas étonné de voir agenouillés dans notre chapelle soldats et sœurs priant ensemble pour fêter saint Vincent, car il savait combien l'esprit de saint Vincent est vivant dans les Filles de la Charité, qu'il envoyait de son temps déjà sur les champs de bataille.

« — C'est l'esprit de ce grand saint — a continué Monseigneur — qui les rend aujourd'hui, comme alors, fortes, compatissantes, dévouées, et prêtes à tous les sacrifices. » Toute la journée du 19, nos chers soldats

ont joui comme en famille : il y a eu, au dîner, gâteaux, vin blanc, le tout assaisonné d'une franche gaieté. Il faut que je dise aussi la délicatesse de nos braves défenseurs. Ils attendaient avec impatience cette fête, car ils voulaient m'offrir un reliquaire d'argent pour y placer la relique de notre bienheureux Père ; ils l'ont fait avec toute la joie et l'entrain d'enfants qui sont heureux de faire une surprise à leur mère, si bien que j'en ai été émue jusqu'aux larmes. J'ai fait écrire par le caporal le nom de chacun sur un feuillet ovale et l'ai déposé dans le reliquaire, ce qui a fait grand plaisir à tous.

Sœur ROSSIGNOL.

Une sœur employée dans une ambulance écrit à Notre Très Honorée Mère.

Je n'aurais jamais pensé, ma Mère vénérée, d'être si édifiée près des soldats. Si vous voyez avec quel courage et quelle patience ils endurent leurs cruelles souffrances. Hier, me trouvant près de l'un d'eux qui avait perdu un bras et une jambe, je lui adressais des paroles compatissantes et je le félicitais de son courage. « Mais, ma Sœur, vous n'avez pas de quoi vous étonner... je n'ai fait que mon devoir, et de quel cœur, je l'ai fait ! La patrie n'est-elle pas notre mère ? et n'est-ce pas un bonheur pour nous de la défendre ? » Et un autre me disait, après avoir reçu les derniers sacrements et fait le sacrifice de sa vie : « Maintenant, ma Sœur, il me reste encore un devoir à accomplir. — Lequel ? lui demandai-je. — Celui de vous remercier beaucoup de tout ce que vous avez fait pour moi... quelle grâce, ma Sœur, de mourir dans cette enceinte où tout respire bonté et charité ! Je vous en prie, quand je ne serai plus là, envoyez donc à ma pauvre mère cette médaille qu'elle me mit au cou au jour de mon

départ, et faites-lui savoir que je meurs content, puisque je suis dans l'amitié de Dieu et entouré de si bons soins. »

Extrait d'une lettre d'une Fille de la Charité. employée dans une ambulance.

Un jeune homme âgé de vingt et un ans seulement fut apporté à notre ambulance, ayant l'œil gauche crevé et les jambes si gangrenées qu'il fallut les amputer immédiatement. Sa vie même était en grand danger par suite d'une grave blessure au poumon droit. Sa physionomie sereine nous montra bien vite que nous avions affaire à un bon chrétien. A peine couché, il me pria de lui amener M. l'Aumônier ; quand celui-ci eut entendu sa confession et lui eut administré les derniers sacrements, notre brave blessé me dit : « Ma Sœur, je suis content, je ne crains pas de mourir, car je compte sur la miséricorde de Dieu, mais ce qui me tourmente beaucoup, c'est ma pauvre mère. Si vous saviez ! je suis son unique enfant, et elle est veuve !... ce qui m'oppresse, ce n'est pas la douleur qui l'attend, mais les conséquences. — Quelles conséquences ? lui demandai-je. — Elles sont terribles, ma Sœur. Il faut que vous sachiez que ma mère ayant été atteinte, il y a quelques années, d'une maladie qui la cloua sur son lit pendant dix mois, lut, pour se distraire, des livres suspects qui ébranlèrent sa foi, et je crois qu'elle l'aurait perdue tout à fait, si elle n'était pas entourée d'une famille chrétienne. Quand je partis pour le camp, elle me dit en pleurant : « Sais-tu, Albert, je te « confie à Dieu et j'espère en lui... mais si jamais un « malheur arrive, oh ! alors, je ne croirai plus à rien ! » Voyez, ma Sœur, si j'ai raison de craindre pour elle... il me semble pourtant qu'il y aurait un moyen à tenter.

— Lequel? lui dis-je. — Ce serait de lui télégraphier de venir me voir ici... je suis sûr qu'une fois dans cette ambulance où tout parle de foi et d'espérance ses dispositions changeront. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Mme X... arriva et sa première entrevue avec son fils fut des plus pénibles, mais lui, animé d'un courage admirable, lui dit : « Maman, j'appartiens avant tout à Dieu; c'est lui qui m'a créé et c'est lui qui a pleine liberté de disposer de moi comme bon lui semble... Je vous en prie, ne parlez pas comme vous le faites, car vous vous exposez à ne pas m'être unie dans l'autre monde, tandis que si vous vous résignez à la volonté de Dieu, et si vous vivez ensuite en bonne chrétienne, vous me rejoindrez un jour au ciel, et là nous serons ensemble pendant toute l'éternité. » Ces paroles eurent un merveilleux effet. Mme X... embrassa son fils et lui répondit : « Oh ! non, je ne veux pas être séparée de toi... je te promets de ne plus parler ainsi, mais quand tu seras au ciel demande donc à Dieu de me faire mourir bientôt. » Et le cher mourant, comme un des martyrs de la primitive Église, montrant à sa mère l'image de la Vierge des douleurs placée en face de son lit, lui dit : « La Madone est bien restée sur la terre après la mort de son divin Fils. » Ces mots furent les derniers qu'il prononça; un quart d'heure après, il expirait... tandis que sa mère essuyait sa dernière larme et que l'aumônier lui renouvelait le bienfait de l'absolution.

Lettre de deux de nos chères Sœurs qui ont été envoyées servir les pauvres soldats logés dans des baraques (succursale du grand hôpital de Cividale).

Nous venons vous donner des nouvelles de notre demeure, ma respectable Sœur visitatrice.

Nous arrivâmes à deux heures et demie de l'après-midi, le 21, accompagnées par la bonne sœur Givioa. A peine arrivées, M. le capitaine nous reçut avec une bonté de père, et il était peiné de n'avoir pas pu préparer notre logement comme il l'aurait désiré. Il se mit en quatre pour que nous ayons à notre disposition une petite chambre. Nous étions vraiment heureuses d'être traitées comme nos chers maîtres et dormîmes sur un lit de camp ayant pour oreiller une couverture. Nous dûmes, à cause du peu d'espace libre, prendre nos repas debout ; mais peu à peu tout s'organisera et nous serons comme des reines.

Ma bonne et respectable Sœur visitatrice, il faut vous dire que nous avons été privées pendant deux jours de la sainte communion, car il n'y a pas encore d'aumônier et l'église est éloignée, mais nous espérons être bientôt pourvues de tout.

Que vous dire de la fête que nous firent, à notre arrivée, nos chers malades ?... Nous vous laissons imaginer le besoin qu'ils avaient du peu que nous pourrons faire. Tous nous disaient : « Soyez les bienvenues ! au moins nous ne mourrons pas de faim. »

Quant à nos occupations, il vous est facile de deviner ce qu'elles sont ; on nous a confié non seulement le soin des malades, mais la cuisine, la dépense et nous devons aussi surveiller la buanderie, et nous sommes deux !...

Pour le moment, les deux baraques sont pleines de malades, chacune en contient cinquante et ils sont assez graves. De plus, il y a le désordre qui peut se trouver dans un hôpital de camp à peine installé ; malgré tout, le bon Dieu nous fait jouir d'une excellente santé et d'une paix très grande.

M. le capitaine nous dit que dans quinze jours il ouvrira deux autres baraques, et nous espérons

que votre maternelle bonté nous viendra en aide.

Quoique très occupées, nous n'avons laissé aucun exercice de piété, nous nous levons régulièrement à quatre heures. Cependant je dois vous avouer que nous n'avons pas toujours pu nous coucher à neuf heures et je vous en demande pardon, ma respectable Sœur.

Nous ne saurions assez vous remercier de la grande faveur que vous nous avez faite en nous envoyant dans cette ambulance, où nous pouvons accumuler des mérites pour le ciel.

Fragment d'une lettre de Venise

Hier dans la nuit, et ce matin, les aéroplanes nous ont fait plusieurs visites et ils ont été assaillis par des fusillades et des coups de canon; ç'a été une vraie bataille aérienne. On entendait les bombes passer en sifflant sur nos têtes et éclater ensuite dans la lagune. Il y a eu quelques dégâts. Nous n'avons point eu peur, mais pleine confiance en notre bon Dieu. Quelques-unes de mes compagnes ne se sont même pas éveillées cette nuit, il va sans dire que je les ai laissées dormir, priant pour elles et pour mes chers malades. Nous verrons ce que nous réserve l'avenir; en attendant, nous sommes bien calmes. Soyez donc tranquilles pour nous, ma respectable Sœur, notre Mère Immaculée nous protège !

Voici maintenant le compte rendu d'une tournée faite par ma sœur Rossignol, visitatrice.

Turin, le 9 septembre 1915.

MA TRÈS HONORÉE ET VÉNÉRÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

J'ai profité d'un petit moment d'éclaircie dans les

affaires pour me mettre en route le 25 août, en compagnie de six vaillantes ouvrières qui avaient courageusement accepté d'aller exposer leur vie pour sauver celle de leurs frères atteints de maladies contagieuses, bien près du front. Ce départ eut quelque chose de bien touchant et quand, à sept heures et demie du soir, fut entonné l'*Ave Maris Stella* à la chambre de communauté, plus d'une larme fut furtivement essuyée, et combien de nos chères sœurs anciennes regrettaient d'avoir fait la cinquantaine!.. Nos six partantes ont fait le plus simplement du monde leur sacrifice, que je dirai héroïque, car je ne leur avais pas caché que là où je les conduisais elles seraient à chaque instant en péril de mort! C'est bien pour un lazaret qu'elles étaient destinées pouvant y être victimes de la contagion.

A huit heures, le train nous emportait du côté de Milan, et après avoir voyagé toute la nuit nous devions nous trouver à *Udine* vers neuf heures du matin. Il fallut se contenter de la communion spirituelle, qui fut bien préparée par chapelet en commun, prières vocales et prières mentales avant de s'endormir et en s'éveillant.

A *Brescia* commence la zone de guerre; un agent de police ou un gendarme vint nous prier de rester dans une demi-obscurité pour que notre train n'attirât pas trop l'attention des aéroplanes ennemis qui, le matin même, avaient fait quelques victimes. De *Mestre* à *Udine*, nous voyageâmes avec une quantité de soldats, mais tous très convenables pour les sœurs, et ils avaient l'air tout content en lisant sur les paquets nombreux de nos sœurs : *Cividale*, *Cormons*, car ils pensaient, bien sûr, que, s'ils étaient blessés, il y aurait quelqu'un pour les soigner.

Arrivées à *Udine*, nous n'avons trouvé aucune sœur

dans la gare, personne ne peut pénétrer : ma sœur Fior et une compagne nous attendaient dehors, mais ce n'était pas chose facile de les rejoindre, il fallait passer entre deux files de gendarmes, faire visiter son billet ; heureusement que nous avions nos feuilles de route, comme les soldats, et nous avons fini par nous trouver, sans incident, sur la place. La bonne sœur servante nous a fait le plus cordial accueil et, chez elle, toutes nous nous sommes reposées et réconfortées, bénissant le Seigneur de rencontrer tant de fraternelle charité.

Mais Udine ne devait être qu'un lieu de halte pour recevoir les ordres concernant nos chères sœurs infirmières. Nous avons été reçues par le général Gonzaga avec une bonté vraiment paternelle ; il était tout heureux de voir arriver du renfort, mais aurait voulu l'assurance que beaucoup d'autres sœurs lui seraient envoyées au plus tôt. Vous devinez, ma Très Honorée Mère, notre regret de ne pouvoir donner l'assurance demandée par le si bon général.

Deux de nos chères sœurs étant destinées à *Cividale*, où il y a tant besoin d'aide, M. le général mit à notre disposition une automobile pour nous y rendre à deux heures. Le voyage fut un peu long ; sur la route poudreuse, nous ne rencontrions que soldats et automobiles militaires. En entrant dans Cividale, nous nous rencontrâmes avec tout un régiment qui allait au front, et non sans émotion nous avons pu constater que *tous, tous* nos vaillants et braves soldats portaient ostensiblement, sans respect humain, la Médailie miraculeuse sur leur képi ou à la poitrine !

Comment vous dépeindre la joie de nos chères sœurs de l'ambulance de Cividale en me voyant arriver ! je vous laisse à deviner, Mère vénérée, les exclamations poussées par chacune d'elles. Leur figure épanouie me

dit le bonheur qu'elles goûtent dans leur vie de sacrifice ; leur humeur toujours égale frappe les personnes qui les entourent ; les chefs se demandent comment elles peuvent résister à un travail si fatigant qui ne leur laisse pas une minute de liberté. Elles ont plus de sept cents malades et elles étaient quatre ; voilà pourquoi nous avons fait un dernier sacrifice pour leur adjoindre deux compagnes. Les Dames de la Croix-Rouge les aident heureusement, et elles sont bien bonnes. Elles m'ont dit qu'elles étaient les plus fortunées du monde puisqu'elles avaient Notre-Seigneur qui veut bien habiter avec elles et se contenter d'un pauvre logis ; leurs malades sont très bons, très édifiants et beaucoup meurent comme des saints après avoir demandé d'eux-mêmes les derniers sacrements. Et dans toutes les ambulances, nos chères Sœurs ont les mêmes consolations ; ces braves enfants ne quittent l'hôpital qu'après s'être reconciliés avec le bon Dieu et avoir promis de mener désormais une vie vraiment chrétienne. Les directeurs m'ont fait des éloges vraiment pompeux de nos chères sœurs, qui sont bénies visiblement de Dieu ; comment s'expliquer que des sœurs d'asile, de classe, de crèche puissent sans avoir eu aucune pratique du soin des malades arriver à contenter tout le monde ?!

J'ai dû m'arrêter bien peu et repartir pour Udine, d'où le lendemain je dus de nouveau m'éloigner pour aller accompagner les quatre sœurs destinées au lazaret près de *Cormons*. La bonne sœur Fior voulut nous suivre ; le voyage se fit dans un train bondé de soldats, mais nous n'étions point du tout gênées au milieu de ces petits pioupious qui voulaient tous nous aider à monter les bagages. Cormons est déjà ville conquise, par conséquent zone d'action, et pour y entrer ce n'est pas du tout facile. Le chef de gare est un capitaine, et nous avons dû comparaître devant lui, subir un

interrogatoire, montrer nos papiers signés du commandant d'armée et défiler à mesure que, notre feuille en main, il disait à haute voix notre nom. La chère sœur Fior avait cru qu'un simple passeport suffirait, mais pas du tout, et il lui a fallu rester dans le cabinet du capitaine jusqu'à ce que nous ayons obtenu un mot du colonel lui permettant de nous rejoindre. Quel spectacle étrange présente cette petite ville de Cormons entièrement occupée par les soldats! comme l'on sent que c'est la guerre et comme le cœur se serre! Nous avons traversé toute la ville, marchant derrière un bataillon de soldats, eux sac au dos, nous sac en main; nous allions à la recherche du colonel Morino, mais nous avons dû faire du chemin pour arriver à le trouver dans une villa convertie en *comando di sanità*, en pleine campagne, enfonçant dans la poussière et exposées à un soleil des plus chauds! Nos dévouées et chères sœurs prétendaient qu'il fallait bien gagner l'honneur de servir les pauvres blessés, et elles riaient de tout cœur en essuyant leur front ruisselant de sueur. A la suite d'un bon caporal aussi peu connaisseur du lieu que nous, nous arrivâmes enfin chez le colonel, qui nous reçut comme des envoyées du ciel, et ce n'était que l'embarras du choix pour donner à nos sœurs une destination, alors qu'il lui en aurait fallu une vingtaine. Les larmes aux yeux, il me remercia, me promit de veiller sur les sœurs comme un père et qu'il ne les laisserait manquer de rien. Après avoir parlé un peu du cher Turin, il nous dit tout son regret que nous ayons dû faire un si long trajet à pied, mit son automobile à notre disposition et voulut lui-même nous y voir toutes installées. Le local n'étant pas tout à fait prêt pour nos sœurs, elles durent passer la nuit chez de bonnes religieuses qui avaient été priées par M. le colonel de vouloir bien leur donner l'hospitalité,

et c'est là que ma sœur Fior, délivrée, vint nous rejoindre. Nous nous reposâmes deux heures, eûmes le bonheur de recevoir la bénédiction du très saint Sacrement et aussi d'entendre trois coups de canon, et à grand regret, vers six heures, nous dûmes nous séparer de nos chères sœurs Pantassi, Massero, Bodini et Allegri, qui se montrèrent tout à fait courageuses. Nous avons reçu une lettre d'elles hier, et je l'ai lue à la chambre de communauté afin d'édifier tout le cher « Saint-Sauveur »; elle est ainsi conçue :

« J'aurais dû vous écrire plus tôt, mais nous ne sommes entrées en service que le 31 parce que nos colis n'étant pas arrivés, on ne nous a pas permis d'entrer sans nos blouses d'infirmières. En attendant, nous avons trafiqué pour arranger notre logement.

« Nous fûmes très bien reçues, mais rien n'était préparé; on se mit immédiatement à passer une couche de blanc dans les deux chambres qui nous étaient destinées, et pendant deux jours nous nous arrangeâmes pour le mieux.

« M. le colonel Morino a cru préférable que nous soyons nourries par la maison, c'est-à-dire comme les malades. Je ne puis tout vous décrire, ma respectable Sœur, mais il vous est facile de comprendre que tout n'est pas rose : si tous les commencements ont leurs difficultés, à plus forte raison dans ces milieux.

« Nous sommes tout à fait près du feu, bombes, projectiles, tout nous sert pour être toujours en la présence de Dieu; les premières nuits, nous dormions très peu, mais maintenant nous sommes déjà habituées et nous dormons très bien. Les malades sont très nombreux, et nous sommes chargées des plus graves. Aujourd'hui, on a ouvert une autre salle de trente lits dépendant de mon pavillon, mais je suis obligée de laisser le soin de ces derniers à un groupe d'infirmiers,

car je ne puis arriver à tout. A peine convalescents, les malades passent sous les tentes et sont, eux aussi, servis par des infirmiers. Chacune de nous a soixante-dix malades très graves! Sœur Allegri (une jeune sœur du Séminaire) a été mise en office au magasin; elle est trop jeune pour affronter le péril de la contagion. Nos chers malades arrivent demi-morts; ils ont le bonheur d'être assistés par un fervent aumônier militaire, lequel confesse continuellement et de jour et de nuit.

« Nous avons la consolation d'assister chaque matin à la sainte messe célébrée à cinq heures et demie par un Père Capucin et, de temps en temps, nous aurons la visite d'un de nos bons Missionnaires, aumônier militaire dans une ambulance distante de la nôtre de 3 kilomètres; il viendra nous confesser. La chère sœur Bodini nous effraya un peu dans la nuit du 1er septembre, nous craignîmes un moment qu'elle fût atteinte de la terrible maladie; nous nous recommandâmes avec ferveur à Marie Immaculée, et cette bonne Mère éloigna tout danger, etc. »

Je continue mon récit interrompu par la lettre des sœurs. De retour à Udine je trouvai des demandes de sœurs, demandes suppliantes, pressantes, mais impossible de répondre affirmativement. Quelle peine de ne pouvoir satisfaire comme le cœur le voudrait!... Je trouvai aussi un beau billet du général qui me remerciait avec effusion d'une simple petite médaille que je m'étais permis de lui envoyer.

Après Udine, nous devions nous rendre à *Mestre*, où nos sœurs sont installées dans deux immenses casernes et y font un bien immense. Officiers et simples soldats les vénèrent. Ma sœur Mussano est première d'office à Carpenedo, tout près de Mestre et ma sœur Salussoglia à Mestre même; dix-huit sœurs

ne sont pas de trop pour soigner tous les malades qui y affluent, d'autant que, chez ma sœur Mussano, il y a tous les deux jours un mouvement de deux cents personnes. Ma sœur Gaiottino, grâce à son énergie, peut soutenir la fatigue, qui n'est pas petite, et se tire très bien d'affaire comme toutes les autres du reste, y compris ma sœur Cordani, de Virle, et ma sœur Christino, de Sassari.

Je n'ai pu m'arrêter qu'une journée, mais j'ai eu la consolation de voir soixante-quinze soldats quitter l'ambulance et qui, une fois installés dans les tramways, crièrent de toutes leurs forces : « A Dieu! Merci, merci, bonnes Sœurs : jamais nous n'oublierons tout le bien que vous nous avez fait!... Nous vous écrirons et nous vous promettons d'être bien bons, etc. » Les personnes qui étaient dans la rue ne pouvaient retenir leurs larmes et disaient aux sœurs : « Que le bon Dieu vous bénisse pour le bien que vous faites à ces pauvres enfants », lesquels sont vraiment un peu gâtés par nos chères sœurs; elles sont montées dans les tramways alors que tous les chers convalescents étaient assis et leur ont distribué chocolat, cigarettes, chaussettes, cravates, mouchoirs, avec une bonté de mère.

Une autre halte a été faite à *Venise*, où les bons marins donnent aussi de grandes consolations à la chère sœur Chiabodo et à ses compagnes. Plusieurs ferventes communions ont été faites. Quelques malades ont demandé un catéchisme pour repasser les chapitres les plus importants avant de mettre ordre à leur conscience, car, en braves, ils veulent bien faire les choses.

Les malades relégués dans l'*Ile Poveglia*, où ma sœur Zenoni est première d'office, ne sont pas moins bons. Quoique pour ainsi dire prisonnières (puisque dans l'île il n'y a que les malades), nos trois chères

sœurs qui les soignent sont très gaies et se trouvent très heureuses. Elles aussi ont la sainte Réserve et avec Notre-Seigneur elles se sentent la force d'affronter tous les sacrifices.

Nous avons usé de tous les moyens de locomotion durant cette tournée : chemin de fer, voitures, automobiles, barques à rames, bateau à vapeur, il ne nous manquait que d'aller en aéroplane. Ce n'est pas que nous ne les ayons pas vus : plusieurs fois ils se sont montrés et se sont fait entendre, heureusement qu'ils étaient amis. Nos sœurs n'ont point peur, même quand des bombes éclatent à quelques pas de leur maison, car elles savent que la sainte Vierge les protège. M. le Directeur de l'hôpital de la Marine a été comme toujours très bon; il a mis sa gondole à notre disposition et est venu en personne s'assurer que nous y étions bien installées.

En ce moment, dans la zone de guerre, on sait quand on part, mais non quand on arrivera. C'est ainsi qu'à neuf heures et demie du soir nous nous trouvions à *Brescia*, où il a aussi fallu décliner ses noms et qualités. Un brave soldat, heureusement patient, nous avait attendues et nous avons pu rejoindre en voiture l'hôpital militaire. Mon but était de voir les deux ambulances qui fonctionnent dans cette ville, et ce n'est pas sans une nouvelle consolation que j'ai pu encore constater la bonne volonté de nos sœurs, leur esprit de sacrifice et le bien qu'elles opèrent. Même répétition à *Ereviglio*, où ma sœur Perego et deux compagnes ont su gagner l'estime de tous.

A *Milan*, où j'ai passé deux jours, nos sœurs étaient bien impatientes d'une visite. Dans quelques ambulances, elles étaient heureuses de me montrer leurs nombreux malades, de me parler de leurs consolations qui leur font oublier fatigues et privations. D'autres,

peinées de ce que les lits étaient encore vides, avaient l'espérance que ma visite leur porterait bonheur et qu'elles pourraient, elles aussi, satisfaire leur besoin de travailler pour les malades. Le lendemain, en effet, un télégramme me disait le bonheur de ces chères sœurs qui avaient reçu les malades aussitôt après mon départ.

C'est par *Aoste* et *Chivasso* que j'ai terminé cette tournée un peu fatigante mais si consolante! Je n'ai pas besoin de vous dire, ma bonne et vénérée Mère, que Mgr Tasso veille sur nos sœurs avec une bonté vraiment paternelle. Le colonel est très content et laisse pleine liberté à nos chères sœurs de faire le bien à nos chers soldats.

A *Chivasso*, l'ambulance ne compte que quatre-vingt-quinze lits, c'est la plus petite que nous ayons, mais il n'y a que trois sœurs et elles ont bien à faire. Ma sœur Berthola, d'Alessandria, est première d'office et fait la cuisine, une très bonne cuisine, paraît-il, et tous ses malades sont bien contents, ils sont comme en famille : le soir ils attendent que les sœurs aient fini de mettre tout en ordre pour aller à la chapelle chanter des cantiques et faire la prière; on dirait des enfants, tant ils sont simples et dociles.

Par une pluie battante, nous avons repris la route de Turin, heureuses à la pensée de nous retrouver, mon petit Raphaël et moi, au cher Saint-Sauveur, et c'est avec bonheur qu'à la gare nous avons aperçu notre chère sœur assistante si anxieuse de notre retour.

Sœur ROSSIGNOL.

Ma sœur Joseph de Turin écrit de l'ambulance d'Aoste :

7 octobre 1915.

Dans ces derniers temps, S. M. la Reine Hélène

qui se trouvait à Valdieri avec les princes ses enfants se rendit aux hôpitaux militaires de *Cuneo*, où il y a tant de nos soldats malades ou blessés. La Reine, après s'être approchée d'un soldat blessé aux jambes, lui demanda ce qu'il désirait. Le jeune héros ému à cette demande lève son regard sur la Reine, et les larmes aux yeux : « Voir ma mère et ma femme mais... elles sont trop loin d'ici... » puis pendant que la Reine s'éloignait, il ajouta : « Et mon petit. » La Reine se rapprocha du lit du blessé : « Quel âge a-t-il votre enfant? — Eh! Majesté! vraiment je ne le sais plus, quand je l'ai quitté il avait deux mois, mais bien des jours sont passés et je ne sais plus!... » La Reine sourit et prit des notes. Peu de jours après, arrivaient de Naples, à l'hôpital, sans être attendus, la mère, la femme et le petit enfant du jeune soldat. La première rencontre fut très émouvante, et les spectateurs, tout en cachant leurs larmes, ne cessaient de reconnaître en ce trait de bonté une nouvelle preuve de l'affection de notre gracieuse Reine pour son peuple.

Le Roi a voulu voir personnellement les plus intrépides soldats notés par les commandants. Sa Majesté en appelle un. C'était un jeune homme blessé à un bras, mince, pâle, mais fier. « Bravo! lui dit le Roi, bravo! tu es un héros!... » A ces mots, le jeune homme sourit : « Merci Majesté, et doublement, car celui que vous avez loué... est un pauvre séminariste! » Le Roi le regarda fixement, lui serra la main avec émotion et, s'éloignant il dit : « Toujours les mêmes... où il y a la foi, il y a l'héroïsme! »

Un sous-officier avait les deux jambes emportées par l'éclat d'une mine, et élevant en l'air les deux tronçons d'où le sang coulait en abondance : « Colonel, s'écriait-il, j'ai perdu mes jambes, mais cela

n'importe... Vive l'Italie! » Ce vrai type de héros, pendant qu'on procédait à un premier pansement, voulut l'aumônier à ses côtés; il l'embrassa comme un fils embrasse sa mère, en disant : « J'offre toutes mes souffrances au bon Dieu pour sa gloire et pour la grandeur de l'Italie. »

Nos jeunes gens se battent en héros et meurent comme des saints. Un d'eux disait à l'aumônier qui l'assistait : « Voyez, mon Père, j'ai été blessé ici en pleine poitrine pendant que je coupais les toiles métalliques sous les tranchées ennemies. Je suis président d'un cercle de jeunesse catholique. » Ce brave blessé se confessa, demanda l'extrême-onction avec une foi admirable, et quand l'aumônier lui annonça qu'il pourrait communier, il s'écria : « Oh! quel bonheur de pouvoir recevoir le bon Jésus encore une fois » et il se transfigura. Il joignit les mains, leva les yeux au ciel, et en attendant que la sainte hostie vint se poser sur sa langue, il murmurait le *Domine non sum dignus* avec un effort et un recueillement à faire pleurer. Il prit ensuite son crucifix entre les mains, le baisa à plusieurs reprises et dit : « Adieu, maman!.. papa, adieu!.. Vive Jésus!.. Vive l'Italie! »

Avec quelle joie nos chers soldats reçoivent notre chère médaille! plusieurs ne se contentent pas de la porter au cou, ils en réclament pour les mettre à leur bras, disant : « Avec la médaille nous ferons de la bonne besogne. » Le Roi, qui se montre vrai père pour eux, leur a dit : « Bravo, mes enfants, je vois que vous portez la médaille de la Madone et cela me fait grand plaisir... gardez-la précieusement. » Puis la donnant lui même à l'un d'eux, Sa Majesté lui dit : « Ne la perds pas, c'est comme si elle t'avait été donnée par ta mère. »

PROVINCE DE NAPLES

Lettre de ma sœur MAURICE, *visitatrice de la province de Naples, à la Très Honorée Mère* MAURICE

Septembre 1915.

J'ai enfin pu quitter Naples quelques jours et visiter les ambulances des *Pouilles*. Je viens vous donner, ma bonne Mère, un rapide aperçu du travail de nos chères sœurs, et l'édification que j'en ai reçue.

J'ai commencé par *Bari*. L'ambulance est établie au palais des écoles Ateneo, vaste et bel établissement. Les malades n'étaient encore qu'au nombre de 350, maintenant ils sont 750 blessés et malades.

Le local se prête au bien-être des soldats et au service; une jolie chapelle, celle de l'établissement, réunit souvent un grand nombre des malades et infirmiers. Pour faciliter aux prêtres-soldats, très nombreux, le grand bonheur de célébrer la sainte messe, nos sœurs ont fait dresser trois petits autels provisoires; c'est simple, modeste, mais très convenable; tous les prêtres peuvent ainsi dire leur messe avant l'heure où le service militaire les réclame.

La première fête célébrée à l'ambulance a été celle de saint Vincent. Les chers soldats avaient réclamé la statue de notre bienheureux Père. La bonne sœur servante de l'hôpital civil en avait prêté une bien volontiers, et une fervente semaine précéda la fête, qui fut ensuite célébrée par les soldats avec un pieux enthousiasme. Il y eut un bon nombre de communions; pour plusieurs, c'était la seconde ou troisième de leur vie; et qu'ils étaient heureux!

J'ai admiré dans nos chères sœurs le miracle de notre sainte vocation. Sauf la sœur servante déjà habituée, au moins aux hôpitaux civils, aucune des

quatre autres n'en avait l'idée; elles sont là cependant, se dépensant de tout cœur, comme des sœurs bien pratiques, et supportant un travail et des fatigues auxquelles elles n'étaient pas habituées.

Bari a souffert trois bombardements par les aéroplanes autrichiens; il y a eu plusieurs victimes, pas autant heureusement qu'on aurait pu le craindre. Le 10 août, le péril vint du côté de la mer; et la pauvre ville subit un bombardement en règle par trois navires autrichiens. Bari étant une ville libre, on ne s'attendait pas à cette attaque et on ne s'était préparé à aucune défense. Pendant une heure et demie, plus de cent vingt bombes ont été lancées, mais plusieurs n'ont pas éclaté. Il y a eu bien des victimes et beaucoup de dégâts à déplorer.

Nos sœurs de l'*hôpital civil* se trouvaient très exposées; les navires autrichiens étaient précisément en face de l'établissement qui domine immédiatement la mer; cependant, pas un obus ne l'atteignit. Le voisinage criait au miracle. A l'*hôpital militaire*, une bombe a pénétré dans une chambre voisine des appartements de nos sœurs, sans autre résultat qu'un trou dans le mur, et le bruit de l'explosion! La veille, cette chambre était occupée par deux soldats, qui auraient certainement été victimes quelques heures plus tôt. A *l'ambulance*, un obus est tombé dans une des immenses salles pas encore occupée, a roulé d'une extrémité à l'autre, et brisé un lit, dont les débris ont légèrement blessé deux soldats qui traversaient la salle, en se sauvant. Pendant ce temps, malades et sœurs étaient en prière, émus, mais confiants en la protection de Marie Immaculée. Un grand bien se fait dans cette ambulance, des retours sincères marquent chaque jour d'une grâce particulière ces chères âmes de soldats qui sentent le besoin de Dieu.

De Bari, je suis passée à *Lecce*, où l'ambulance est installée dans le splendide collège Argento, tenu par les Pères Jésuites et cédé provisoirement au gouvernement. Cette ambulance est destinée à l'armée navale et n'a pas encore de malades. Cependant, deux sœurs y sont déjà occupées, soit à l'organisation, qui sera parfaite, soit au service (lingerie et dépense) nécessité par la présence du personnel sanitaire : officiers et infirmiers. Elles prennent leurs repas et couchent à l'orphelinat, qui n'est séparé de l'ambulance que de quelques pas.

A *Tarente*, le grand *Institut* de nos sœurs, comprenant pensionnat, orphelinat, écoles gratuites et payantes, asiles, a dû sacrifier ces belles œuvres de jeunesse, pour répondre à la demande de l'autorité militaire, qui réquisitionnait le local. Toute cette chère et si nombreuse population d'enfants a dû trouver ailleurs abri et éducation. Le sacrifice a été grand pour les maîtresses, les parents et les enfants, mais accepté généreusement de part et d'autre pour le soulagement des chères victimes de la guerre.

Là aussi, c'est à l'armée navale qu'est affecté le local immense, très bien distribué et aménagé; mais les blessés, ni les malades n'y sont encore, le personnel du service sanitaire y est installé. A peu de distance de l'Institut, nos sœurs desservent l'*hôpital de réserve territoriale*, établi au palais des Offices. C'est pendant mon court séjour à Tarente, que nos sœurs ont commencé là leur service ; le besoin de leur présence se faisait bien sentir; la rapide visite faite dans les salles nous en a convaincues. A la vue des cinq sœurs que nous amenions, la joie a été grande, parmi les quatre cents malades, et parmi les officiers-médecins, qui souffraient de l'abandon des salles. Un capitaine faisait alors la visite de la sienne, le colonel-direc-

teur lui ayant présenté l'heureux groupe de sœurs destinées au service, il s'écria : « Quel bonheur! Donnez-moi vite la mienne; je n'en peux plus de l'avoir! » Et, à grand'peine, on le décida à attendre que nous ayons tout vu et désigné les offices des sœurs le plus pratiquement possible.

Notre chère sœur Grey nous écrit que depuis lors une bien heureuse transformation s'est accomplie au grand avantage des malades. Nos sœurs, au nombre de cinq au début, sont neuf maintenant, la duchesse d'Aoste, visitant l'ambulance, ayant protesté sur leur nombre trop restreint. Elles prennent leurs repas et dorment à l'Institut, peu éloigné de l'ambulance.

Depuis ce voyage, une ambulance s'est ouverte à *Givra del Colle*, nos sœurs y font grand bien.

A *Sant'Eramo*, tout en conservant les anciennes œuvres, nos sœurs ont dû accepter, et avec consolation, le service des blessés militaires, sans que nous puissions leur donner aucune augmentation de personnel. On m'écrit, sur les fêtes de saint Vincent, du 15 août et la bénédiction d'un autel dans une chapelle provisoire, des relations touchantes, que je voudrais pouvoir citer en entier, mais que je puis seulement résumer, vous disant que la confiance des soldats en nos sœurs est là, comme presque partout, la voie providentielle du retour au bon Dieu. Nos sœurs sont heureuses et vont bien, malgré un travail excessif.

A *Avellino*, quatre ambulances occupent douze de nos sœurs. La sœur servante de l'orphelinat des garçons en a la direction. J'ai été émue d'un trait de charité bien touchant de la part des orphelins. En présence des enfants, en récréation, la sœur servante parlait à quelques sœurs de a grande difficulté de proposer au major-directeur la forte et inévitable

dépense de cent matelas neufs, pour une des ambulances dont il lui avait confié l'administration; elle avait conclu, disant qu'elle avancerait la somme et s'arrangerait ensuite avec l'autorité militaire. Le soir de ce même jour, on venait appeler la sœur servante, lui disant qu'on la demandait au dortoir; elle y trouva tous les orphelins (quatre-vingt-quinze), alignés, des plus grands aux plus petits, portant chacun un de leurs matelas et les offrant à la sœur servante. Spontanément, les chers enfants avaient décidé qu'il n'était pas convenable qu'ils aient deux matelas, alors que les soldats n'en avaient pas... Profondément émue, la sœur servante accepta leur sacrifice, leur faisant cependant observer qu'ils auraient dû au moins garder le meilleur matelas, car ils se trouveraient bien mal et pour longtemps peut-être; mais l'un des grands, se faisant l'écho de tous, répondit : « Supérieure, nous serons encore mieux que nos soldats dans les tranchées, et nous sommes contents de souffrir quelque chose avec eux. »

Dès l'année dernière, aux premiers bruits de guerre, la même sœur servante prévoyant le besoin qu'elle pourrait avoir d'aides intelligents et formés pour les ambulances, avait fait suivre les cours de la Croix-Rouge à ses plus grands orphelins, ils obtinrent leur certificat. Mais il fallait aussi un peu de pratique... Ils imaginèrent alors de se servir des plus jeunes pour s'exercer, et il fut décidé que les récréations se passeraient en leçons pratiques de pansement; les plus petits se résignaient héroïquement au rôle de patients; les grands bandaient les têtes, les bras, les jambes, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une certaine habileté. Le bon Dieu devait sourire à la charitable et pratique initiative à laquelle la sœur servante doit maintenant des infirmiers volontaires bien exercés.

Sœur MAURICE.

ROME

Nous empruntons à *la Croix* les détails suivants sur une audience pontificale qui a eu lieu le 13 novembre 1915 :

S. S. Benoît XV recevait, à dix heures, ce matin, en une audience toute paternelle, les membres de la Fraternité sacerdotale du tiers ordre de Saint-François, qui venaient d'achever, dans la maison internationale des Prêtres de la Mission, une semaine d'exercices spirituels.

S. Em. le cardinal Bisleti, qui avait voulu suivre ces exercices, et Mgr Teï, évêque de Pesaro, l'ancien « prédicateur apostolique », — qui les avait donnés, assistaient à l'audience.

Le Souverain Pontife manifesta une vive satisfaction de voir refleurir la Fraternité fondée par le regretté cardinal Vivès, et qu'il avait lui-même dirigée comme ministre avant son départ pour Bologne ; il encouragea ses membres à traduire de plus en plus, notamment par des œuvres sociales, le zèle qu'ils avaient encore ravivé dans les saints exercices. Et, pour leur témoigner très spécialement sa haute bienveillance, il leur donna pour cardinal protecteur S. Em. le cardinal Bisleti.

Après ce petit discours, d'une gracieuse familiarité, S. S. Benoît XV se rendit dans la salle du Trône, où avait été introduit un groupe de prêtres du diocèse de Porto et Santa-Rufina, qui avaient pareillement fait les exercices spirituels, et où s'étaient rendus, après leur audience spéciale, les retraitants de la Fraternité sacerdotale du tiers ordre. Et il leur adressa à tous une homélie où, sous une forme pleine de poésie, il détailla les effets qu'il attendait,

pour son auditoire sacerdotal, de cette semaine de recueillement actif.

Des uns et des autres qui, comme il le remarqua délicatement, avaient retrempé leurs âmes chez les Prêtres de la Mission — les membres de la Fraternité, précisa-t-il, dans la maison dirigée à Rome par les Lazaristes français, les prêtres du diocèse de Porto et Santa-Rufina dans celle des Lazaristes italiens, — il redisait volontiers ce qu'avait dit de son fils Jacob le patriarche Isaac : « L'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ que Dieu a béni... »

Il compara aux vêtements précieux dont Rebecca avait recouvert son fils Jacob, les grâces de renouvellement dont l'Eglise, leur mère, leur avait ménagé des moyens si efficaces dans leur retraite pour les rendre plus agréables encore à son divin Époux.

Il détailla les fruits qu'il en attendait pour le salut des âmes, appelant sur le champ spirituel où, sous des formes diverses, s'exerçait leur apostolat, cette « rosée du ciel » que le patriarche Isaac invoquait sur le sol cultivé par son fils désormais privilégié.

Cette allocution, d'un charme pénétrant, fut, pour les membres de la Fraternité sacerdotale du tiers ordre et pour les prêtres de Porto et Santa-Rufina, comme la dernière méditation de leur retraite, dont le Pontife, en terminant, acheva, par sa bénédiction, d'assurer la fécondité spirituelle.

PROVINCE DE POLOGNE

M. Slomínski, visiteur de la province, écrit à la date du 18 mai 1915 :

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Une bonne occasion s'offrant, je vous envoie cette lettre en premier lieu pour votre fête, pour vous offrir les vœux les plus sincères au nom de toute la Province. Nous prions le bon Dieu de vous donner surtout une bonne santé. Nous prions aussi le Seigneur de daigner rétablir la paix pour que vous puissiez réparer les grandes pertes de la Compagnie et travailler à son développement. Que le bon Dieu vous comble de ses consolations pour tant de chagrins et d'épreuves que vous devez subir au commencement de votre généralat.

Quant à nous, nous éprouvons une protection divine spéciale. Nos jeunes gens sont au nombre de trente-cinq; ils continuent le séminaire et les études; sept étudiants préparent le baccalauréat. Les autres ont été enrôlés dans les cadres allemands; la plupart sont infirmiers; quelques-uns font leur service sur la ligne. Un de nos séminaristes est mort en Champagne, enterré à Ripont; un très bon frère coadjuteur est mort en Flandre.

Nos prêtres et nos sœurs se dévouent beaucoup au service des blessés et des malades. Deux Missionnaires s'occupent en Allemagne des émigrés polonais. Les confrères de Tarnow, qui ont été si exposés, n'ont presque rien souffert; il n'y a que les vitres de leur

église et de leur maison qui ont été endommagées. Mais Odporysvow, près de Tarnow, a bien souffert : la nouvelle maison est totalement démolie, l'église l'est en grande partie.

SLOMINSKI.

M. Michalski (Charles) écrit à la date du 16 octobre 1915 :

Pendant les luttes acharnées qui ont eu lieu en juillet dernier dans les environs de Bialykamien, notre maison située dans cette localité a été bien éprouvée. Un obus a démoli la cuisine et a renversé un mur. Un de nos prêtres est mort dans cette maison.

Un de nos frères coadjuteurs a disparu en France, depuis le mois de juillet; c'était un excellent frère et un très bon cuisinier; c'est le second de nos frères coadjuteurs disparus.

Nous avons perdu un de nos séminaristes; un autre a le bras droit amputé.

MICHALSKI.

Extraits des lettres de la sœur JALESKA, *visitatrice, à la Très Honorée Mère* MAURICE.

Cracovie, le 20 mai 1915.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Mgr Sapieha, le prince-évêque de Cracovie, nous a demandé six sœurs pour l'hôpital des évacués, dans les baraques de Chocen, en Bohême, dont il est le protecteur. Depuis plus de neuf mois, les pauvres évacués de toutes les villes et villages de la Galicie étaient complètement abandonnés, un grand nombre mouraient, surtout les enfants, faute de secours nécessaires dans leur triste situation. Mgr Sapieha, très énergique dans cette

action de bienfaisance et en même temps très influent auprès des autorités, a obtenu une grande amélioration dans l'administration des réfugiés, dont la population présente monte à vingt mille. On y a construit une église, desservie par quatre prêtres polonais de notre diocèse. Les Petites Sœurs des pauvres font l'asile aux enfants et visitent les malades dans les baraques. Nos sœurs doivent être chargées particulièrement de l'hôpital. Elles partent aujourd'hui sous la conduite de ma sœur Wiśnievoska, autrefois sœur servante à Turka, d'où elle a été évacuée avec ses compagnes par les autorités autrichiennes en septembre 1914. Ma sœur économe accompagne nos sœurs ; elle y restera pendant quelques jours, pour traiter des conditions avec l'administration et organiser le service de l'hôpital. Il nous a été impossible de demander l'autorisation de nos vénérés Supérieurs, car il fallait décider la question dans les vingt-quatre heures. Il n'y a point d'établissement de nos sœurs dans ce pays, et puis c'est une colonie essentiellement polonaise et installée provisoirement.

Trois de nos maisons ont été délivrées : Kolomyja, Jaslo et Tarnów ; nos sœurs nous ont donné signe de vie, mais il nous est impossible encore d'aller les voir. Tarnów seulement a eu la consolation de voir M. Slominski, qui y est allé pour visiter la maison des Missionnaires. D'après ce qu'on nous raconte de Tarnów, ce n'est que par miracle que nos sœurs ont été sauvées ; à une petite distance de l'hôpital, d'un côté, trois grands obus ont détruit une maison, où un grand nombre d'officiers ont trouvé la mort, d'un autre côté, à 3 mètres de chez nos sœurs, une autre maison a été démolie et plusieurs personnes tuées. A l'hôpital, il n'y a eu que les vitres cassées et une partie du mur endommagée. La protection de la sainte Vierge se fait sentir à chaque pas.

12 juin 1915

Nous avons eu des nouvelles de plusieurs de nos maisons délivrées. Nos sœurs sont saines et sauves, malgré le travail écrasant d'abord auprès des soldats autrichiens blessés, ensuite, pendant plus de six mois, auprès de ceux des Russes. Elles ne savent comment exprimer leur reconnaissance au Sacré-Cœur de Jésus et à Marie Immaculée, dont la protection a été sensible et visible à chaque instant.

C'est surtout la maison de Moszczany, orphelinat et hôpital, située sur la ligne du feu, qui a été miraculeusement épargnée, restant seule debout dans cette localité. Les obus passaient par-dessus le toit, pour tomber sur les champs appartenant à nos sœurs; les balles se faufilaient dans la maison, sans que personne en soit blessé, et cependant, il y avait trente orphelines, beaucoup de malades et un grand nombre de réfugiés. M. le comte Jamoyski, le plus proche voisin de nos sœurs, étant venu visiter sa belle propriété, a été obligé de leur demander l'hospitalité, car il n'a rien trouvé chez lui, point de bâtiments : le château, le parc n'existaient plus. Ma sœur Mieloch, la sœur servante, admire dans son court récit la conduite merveilleuse de la divine Providence, qui a pourvu à tous les besoins de la maison.

Même miracle à l'hôpital général de Kolomyja. Les balles et les obus inondaient la ville, beaucoup de bâtiments furent complètement ruinés, plusieurs personnes tuées; l'hôpital fut sauvé, les pauvres se réfugiaient à l'hôpital. Le curé d'une petite localité voisine complètement détruite, est venu avec ses paroissiens, chercher un abri à l'hôpital. Plus de cent personnes et un bon nombre d'enfants remplissaient l'hôpital, les caves et le jardin. Une dame dont

le mari a été fait prisonnier se trouvait avec neuf membres de sa famille, réfugiée dans la salle d'opération. Poussée par un sentiment de crainte dont elle ne se rendait pas compte, la sœur servante vint prier cette dame de passer avec son personnel dans un petit magasin à côté. A peine était-on sorti qu'une bombe tombe par la fenêtre, brise le parquet de la salle, la voûte de la cave en dessous, n'y faisant d'autres dégâts que d'encombrer les provisions qui s'y trouvaient. La secousse cependant était si forte que dans le dortoir qui se trouve au-dessus de cette pièce, la porte fut arrachée, le parquet endommagé, les rideaux des lits tombés et les trois sœurs qui s'y trouvaient en ce moment furent renversées sans connaissance, sans qu'aucun mal leur soit arrivé.

Comme M. le Vicaire, aumônier de l'hôpital, a bien voulu y rester, il y avait tous les jours deux messes dans la petite chapelle auxquelles tout ce monde assistait avec une grande piété; les enfants récitaient continuellement le rosaire devant la statue de la sainte Vierge au jardin. Pendant leur petite récréation, elles s'amusaient à ramasser les éclats d'obus, tombés près du mur; personne n'a reçu la moindre contusion. Ma sœur Gabryelewicz est profondément convaincue que c'est l'effet de la Médaille miraculeuse dont elle munissait toute personne qui demandait asile à l'hôpital. La nourriture de tout ce monde n'était pas une petite difficulté, mais à l'exemple des premiers chrétiens, on se partageait réciproquement ce que quelques-uns avaient apporté avec ce que l'hôpital pouvait fournir.

Je fais des démarches pour obtenir la permission de visiter nos maisons qui seront libres ; évidemment, ce ne pourront être des visites en règle, je ferai mon possible pour me rendre compte de la situation et remédier aux besoins les plus ressés.

Toutes nous baisons votre main maternelle en signe de notre piété filiale et de notre entière obéissance.

17 juillet 1915.

Nous avons été dans huit maisons. Dans les trois premières, nos sœurs se sont dévouées tranquillement au soin des blessés autrichiens, elles ont eu beaucoup de travail, différentes difficultés, inévitables pendant la guerre. Mais les cinq autres desservant alternativement les Autrichiens et les Russes, qui sont restés six mois dans les villes envahies, ont eu beaucoup à souffrir, ont été exposées à de nombreux dangers, n'ayant que la protection du ciel, qui a été bien efficace : car elles étaient entourées d'incendies, sous une pluie de balles et de gros éclats d'obus qui transperçaient les murs et tombaient dans les salles, dans la cour et dans tout le voisinage, causant des dégâts épouvantables. Quand, en ville, beaucoup de personnes étaient blessées ou tuées, aucune de nos sœurs, ni de leurs malades, ni les personnes de service, les médecins, les infirmiers, n'ont eu la moindre égratignure, bien que toutes les vitres aient été brisées et les cornettes remplies de débris de verre. On ne peut attribuer tout cela qu'à un vrai miracle de la très sainte Vierge!... A l'hôpital de Stryj, en allant se coucher, la sœur servante a trouvé une balle dans son oreiller. Que rendrons-nous au Seigneur pour tout ce qu'il a fait en notre faveur!...

M. Slominski a été obligé de faire un voyage dans quelques localités du royaume de Pologne (province de Varsovie), qui se trouvent en ce moment sous le gouvernement autrichien. Il en a profité pour voir nos sœurs à Czestochowa, à Kielce, à Olkusz et à Miechów; partout, nos sœurs se portent bien, malgré les souffrances inouïes, et servent les blessés bien généreusement.

J'espère pouvoir aller à Léopol, après la fête de saint Vincent; il me tarde de voir nos sœurs. Les lettres que nous venons de recevoir, nous annoncent trois nouveaux décès. Il y a eu plusieurs changements; dans l'impossibilité de correspondre avec nous, les sœurs servantes s'entendaient entre elles, pour s'entr'aider et parer aux besoins les plus pressants. En ce moment, plusieurs de nos maisons sont encore sur la ligne du feu, exposées à tous les dangers, nous comptons sur la protection de la très sainte Vierge et sur l'intercession de saint Vincent qui ne laissera pas passer l'octave de sa fête, sans faire sentir qu'il veille sur ses enfants.

29 août 1915.

Il y a plus d'un mois que je ne vous ai pas donné de nouvelles de notre province; revenue de mes visites le 7 août, j'ai trouvé tant à faire qu'il m'a été impossible de trouver un moment libre avant la retraite, qui a commencé le 15. M. Slominski s'est dévoué pour la prêcher avec un grand zèle. Malgré les difficultés des communications, nous avons eu quatre-vingt-dix sœurs, dont six de la province de Varsovie, nos plus proches voisines à présent; elles nous ont bien édifiées et elles se sentent heureuses d'avoir pu suivre les saints exercices dont elles étaient privées depuis deux ans. Il leur est encore impossible de s'adresser à leurs Supérieurs provinciaux.

J'ai eu la consolation de visiter toutes les maisons de Léopol et onze de la province : là encore, nous avons constaté, avec admiration, une protection toute particulière du ciel, que toutes nos sœurs attribuent à la Vierge Immaculée, dont les médailles étaient suspendues à toutes les portes, les fenêtres et dans les cours. Dans la maison de Bursztyn, il y a eu un combat dans la cour et le jardin, de même à Rohatyn, où trois

armées sont passées, l'invasion a duré près de huit mois; deux armées y stationnent encore; il y a deux ambulances de maladies contagieuses. Dix maisons encore ne sont pas libres.

Nous sommes pénétrées de sentiments de reconnaissance envers le bon Dieu : il y a eu des dégâts matériels, inévitables dans une telle situation, nous n'avons pas eu à déplorer ni incendie dans les résidences de nos sœurs, ni aucun accident particulier; la Providence pourvoyait à la nourriture de nos Sœurs et du personnel de leurs établissements.

Sœur JALESKA.

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

Nous nous sommes arrêtés dans le numéro 3 de 1915 au 10 avril.

Nous donnons d'abord le récit de la captivité de la sœur Reisenthel, visitatrice, nous reprendrons ensuite les événements au jour le jour d'après les lettres de M. Lobry, visiteur.

SOIXANTE-TREIZE JOURS DE CAPTIVITÉ

Relation de la sœur REISENTHEL, *visitatrice de Constantinople*

Le 10 mai 1915, les agents de police furent envoyés dans les différentes communautés. Ils avaient une liste de sœurs qu'ils arrêtèrent après avoir fait la perquisition de leurs affaires et emporté ce qu'ils y avaient trouvé d'écriture. Je fus arrêtée à l'orphelinat Saint-Joseph où je me trouvais depuis la prise de la maison centrale, et, avec moi, trois autres sœurs : nos sœurs

Joseph et Julie de Galata et ma sœur Aurélie de l'orphelinat Saint-Joseph.

On nous conduisit au bureau central de police de Péra, où nous aperçûmes, attendant aussi comme nous, des sœurs franciscaines de Sainte-Élisabeth et ma sœur Apack, sœur servante de l'hôpital Gérémia.

Toujours avec mystère, on nous emmena à Stamboul, au ministère de la Guerre. Après nous avoir fait atttendre, un officier nous dit enfin que l'on ne pouvait s'occuper de nous ce soir (il était alors près de neuf heures et on nous avait arrêtées vers cinq heures), mais qu'il y avait des lits dans leurs hôtels où on allait nous conduire. Quelle ironie !

Menées alors, toujours par la police, au commissariat du quartier où l'on ne s'attendait pas à nous recevoir, le commissaire nous fit stationner environ un quart d'heure dans la cour d'entrée, puis, de mauvaise grâce, il donna l'ordre de nous mener à côté : c'était une maison d'arrêt pour les filles musulmanes de mœurs légères.

Le gardien ouvrit une chambre, où il nous fit signe d'entrer ; mais nous reculâmes d'horreur devant le tableau qui s'offrait à nous : douze à quinze filles éhontées, demi-nues, criant, chantant, se disputant.

Un escalier se trouvait sur le carré; c'est là que nous nous sommes serrées les unes contre les autres avec l'intention d'y passer la nuit s'il le fallait. A ce moment arrivèrent nos dernières compagnes d'infortune, deux sœurs de l'hôpital de la Paix et une Franciscaine de Sainte-Élisabeth. Nous nous trouvions alors au nombre de douze : deux sœurs de Sion, trois de Sainte-Élisabeth et sept Filles de la Charité.

La Mère Constantina, supérieure de Notre-Dame-de-Sion, avait été arrêtée dès le début de l'après-midi; déjà elle avait subi un interrogatoire et était mise au

secret avec une jeune fille qui avait obtenu de l'accompagner. C'est le lendemain, lors de l'appel, que nous avons appris sa présence si près de nous. On l'avait mise, en effet, dans une des chambres de cette prison.

Quant à nous, l'officier qui, le premier, nous avait parlé, averti par téléphone, arriva et nous fit entrer dans une troisième chambre, où se trouvait déjà une demoiselle française, institutrice, retenue par la Cour martiale pour quelques paroles sans importance, et une ancienne élève de Sion arrêtée pour avoir reçu à son adresse les cartes postales destinées à la Mère Constantina.

Le gardien nous donna trois chaises, dont une cassée, et deux petits bancs pour y passer la nuit. Les demoiselles avaient chacune un matelas posé à terre; elles en gardèrent un pour elles et nous donnèrent l'autre et, après nous être arrangées comme nous le pouvions, personne au moins ne resta debout la nuit! Mais impossible de dormir : trop d'inquiétudes nous assaillaient. Nos maisons respectives avaient été prévenues par téléphone que nous ne rentrerions pas ce jour-là. Combien d'autres hélas! devaient se passer ainsi!

Le lendemain, nos sœurs, après avoir erré et bien cherché, nous trouvèrent enfin. Les impressions de part et d'autre ne peuvent se décrire. On convint de nous apporter le nécessaire comme nourriture; des oreillers, des couvertures et deux ou trois matelas arrivèrent aussi pour la nuit suivante.

Mais, dans la journée, d'autres sœurs avaient encore été arrêtées. C'est ainsi que nous vîmes successivement arriver trois sœurs assomptionnistes, deux de l'Immaculée Conception de Kadikeuy et ma sœur Brique, première d'office de Bébek.

Nous accueillîmes tristement, mais cordialement, les nouvelles venues, partageant tout et ne faisant qu'une seule famille, ce qui étonnait les gardiens qui ne comprenaient pas que, étant la veille inconnues les unes des autres, nous nous aimions tant et soyons si bonnes entre nous. Mais le local ne s'agrandissait pas comme nos cœurs avec les arrivantes. Il fallait, le soir surtout, combiner pour trouver à chacune la place de s'étendre. Couchées par terre (une nuit, nous étions vingt), c'était un mélange de têtes et de jambes en tous sens. « Retrouverons-nous demain chacune notre bien », disait l'une de nous en plaisantant, pour égayer les autres car, hélas! il fallait se faire violence et refouler une tristesse qui aurait été contagieuse.

Cependant, les ambassades avaient agi. Au bout de quelques jours, les sœurs autrichiennes, bulgares, italiennes étaient relâchées. Cela donnait de l'espoir à d'autres. La pauvre sœur Aurélie, atteinte d'une forte fièvre qui ne nous étonna pas, étant donné les conditions où nous nous trouvions, fut au bout de quelques jours reconduite à l'orphelinat Saint-Joseph par les soins de la demoiselle française qui parla pour elle en allant à l'interrogatoire et voulut l'emmener avec elle étant délivrée.

Cette même demoiselle dut à son séjour en prison de retrouver la foi et la prière laissées de côté depuis des années passées chez les Turcs. Désespérée, elle s'unit à nos prières faites en commun. C'est elle qui nous faisait la lecture dans l'*Imitation*. Un après-midi, dans une crise de désespoir, elle appela l'une de nous, qui lui donna un chapelet. Elles récitèrent ensemble le rosaire. Le lendemain, elle fut délivrée et nous promit de continuer à prier et de s'approcher des sacrements en reconnaissance. Elle ne l'avait pas fait depuis longtemps.

Mgr Dolci, à qui nos sœurs avaient dit le lamentable état où nous étions réduites, se concerta avec l'ambassade des États-Unis. On fit des plaintes. Le commandant de la place s'en émut. Il vint lui-même constater la chose et, aussi mécontent que honteux, il donna l'ordre de nous transférer à la maison des Pères Assomptionistes de Coum Capou. Il y avait huit jours que nous étions internées. Rien de triste comme ce changement de local. Sur un araba, on chargea la literie, les objets de vêtement et autres, et nous suivions, escortées de la police. Il fallut ainsi traverser bien des rues de Stamboul, l'arabadji ne sachant pas bien où il devait nous conduire. Sur le parcours, tous nous regardaient, étonnés, certains croyaient que nous allions installer une ambulance. Mais pourquoi conduites par la police? Les gamins nous entouraient, plutôt curieux que méchants. Mais nous étions brisées!

A l'école, on n'était pas prévenu. Nous avons dû, avec nos bagages, rester dans la cour assez longtemps. Enfin, on nous fit entrer dans une sorte de parloir, où on nous installa après en avoir fait sommairement le ménage. Là eut lieu la détente, bien des larmes coulèrent, et il était neuf heures quand nous songeâmes à prendre un peu de nourriture. Une triste nuit suivit cette journée.

Le lendemain mardi eurent lieu les premiers interrogatoires. Je fus appelée avec deux autres : une sœur de la Paix et la supérieure de Kadikeuy. Mon interrogatoire dura plus de deux heures et demie : renseignements sur ma situation à l'égard des sœurs, sur les maisons, les œuvres, etc., enfin explication des cinq premières lignes d'une carte postale reçue. A six heures, le policier nous reconduisit, la supérieure de Kadikeuy et moi; la sœur de la Paix était délivrée.

De Coum Capou à la cour martiale, il y avait vingt minutes au moins, trajet pénible, ainsi escortées. Les gens nous regardaient, n'y comprenant rien. Plusieurs fois, j'ai rencontré nos sœurs : défense de leur parler.

Les jours les plus pénibles allaient commencer. Ordre avait été donné de nous isoler. On chercha une chambre. Pendant l'attente, qui dura plusieurs heures, j'ai vu nos sœurs partir ensemble pour être interrogées à leur tour. Il était huit heures du soir. Presque toutes devaient être libérées cette même nuit.

Quant à nous, après bien des pourparlers, on convint de nous mettre dans une autre partie de la maison. Invitées à prendre notre oreiller et notre couverture, nous suivimes toutes deux la police, nous demandant ce qu'on allait faire de nous. C'était encore une fois l'inconnu, le mystère. Une entrée triste et pauvre, dans un quartier éloigné, au fond d'une petite cour, escalier étroit et sombre, chambre encombrée où on nous donna à chacune une chaise pour y passer la nuit, mais sans dormir, le cœur était trop oppressé, l'esprit trop inquiet.

Nous avions à peine fermé notre porte au dedans, que nous entendîmes, et jusqu'au matin, marcher et chanter près de nous : c'était la police qui, jusqu'à la fin, devait nous garder, se remplaçant toutes les douze heures, comme si nous étions de grandes coupables ! Ce que cela fut pénible, Dieu le sait. Le policier devait ne pas nous perdre de vue, surveiller ce qu'on nous apportait, aucun mot écrit, écouter ce qu'on disait.

Bien triste fut encore là notre premier matin. Je me demandais ce qu'étaient devenues nos sœurs. Etions-nous seules ?... Réservées pourquoi ?... Jusqu'à quand ?...

Nous ne savions pas parler le turc, comment nous faire comprendre des policiers et de notre vieux gar-

dien, très honnête, très bon et surtout très naïf quoique se croyant fort intelligent. C'est à lui que je m'adressai pour savoir ce qui causait notre anxiété : « Combien de sœurs en bas ? — Deux. — Lesquelles ? » Du mieux qu'il put, il me fit comprendre que c'étaient ma sœur Apack, supérieure de l'hôpital Gérémia, et ma sœur Brique, de Bébek.

Celles d'en bas recevaient ce qu'on nous apportait et nous envoyaient notre part de tout, car, là où nous étions, la Mère Agnès, de Kadikeuy, et moi, on ne voyait personne. Onze jours se passèrent ainsi dans le plus grand secret, jours de tristesse, d'isolement, de découragement presque, si une forte grâce ne nous avait soutenues, venant directement du ciel, les moyens ordinaires nous étant refusés : pendant soixante-treize jours, pas de messe, pas de communion ni de confession. Mgr Dolci avait sollicité sans succès : 1° de pouvoir faire de la Délégation apostolique notre prison, sous sa responsabilité ; 2° de nous procurer le service religieux.

Les Turcs répondirent : « Elles peuvent pratiquer là leur religion. » Etait-ce l'abandon de Dieu? Cette cruelle pensée m'a traversé l'esprit. Pourquoi cette épreuve si dure au lendemain de la ruine de notre maison centrale, de celle de Bébek?...

Pourtant, c'était la croix, la souffrance sous toutes ses formes et pour l'être tout entier. Le bon Dieu nous traiterait-il ainsi si nous n'étions plus ses amis? Il voulait encore nous donner sans doute quelque part à la grande expiation du moment...

Que les prisonniers sans foi doivent être malheureux! On comprend de leur part certains actes de désespoir.

Le samedi 29 mai, je fus interrogée de nouveau, puis les dimanche, lundi, mardi, mercredi et jeudi : en tout, trente-cinq heures et demie. Partant de la

prison, le matin, vers huit heures et demie, j'emportais un peu de pain et d'autres choses pour le repas du midi pris dans quelque coin, et, le soir, vers six heures et demie, le policier qui m'était venu chercher le matin me reconduisait.

Les interrogatoires portaient sur une correspondance écrite dans les mois de mars et d'avril, en tout dix-neuf cartes et lettres minutieusement examinées, discutées quant aux explications, interprétées par les juges dans un tout autre sens que le vrai, lequel sens on m'obligea souvent d'écrire sous la dictée de Noury Bey, le censeur. J'ajoutais à la fin : « Ce n'est pas ce que j'ai pensé ou voulu dire. » Mais, je ne me doutais pas alors de la fourberie qui suivrait et que je n'ai bien comprise que le jour du dernier grand jugement, alors que ces interprétations complètement fausses m'ont été reprochées comme venant de moi et ont formé les accusations d'espionnage produites alors. Dans l'instruction, les juges me disaient : « Que vous importe, ma Sœur, la manière dont vous expliquez les cartes que vous avez reçues, on ne peut vous les imputer. » Et au jugement, c'est tout cela qu'on m'a reproché.

La veille de la Pentecôte, on avait promis à Mgr Dolci que nous serions délivrées. La fête passe... et rien. Plusieurs fois la même promesse fut renouvelée à Monseigneur, à M. Morgentham, ambassadeur des États-Unis, lequel s'est très bien montré, du reste, et a fait démarches sur démarches en notre faveur. Il m'a dit ensuite avoir été plus de vingt fois à la Sublime Porte pour cela. Mais que sont, en ce moment, les ambassadeurs auprès des Turcs? Ceux-ci se moquent de tout et de tout le monde.

C'est pourtant à l'intervention de l'ambassadeur d'Allemagne que notre situation matérielle a été

améliorée et qu'il nous a été permis d'échanger quelques mots avec nos sœurs qui, chaque jour, nous apportaient le nécessaire.

Était-ce fini ?... Le président de l'instruction avait promis à nos sœurs que, vers la fin de la semaine, je serais délivrée. C'était le 3 juin. Mais la série des épreuves n'était pas terminée. Ma sœur Brique fut libérée ce jour-là pour apprendre, en sortant, la brutale invasion de Bébek dont sœurs et enfants avaient été chassés brusquement sans qu'on leur permît de rien emporter.

J'avais dit aux juges qu'une sœur ne pouvait rester seule ainsi au milieu des hommes. Ma sœur Apack fut transportée auprès de moi où, depuis trois jours, se trouvait la Mère Constantina. La Mère Agnès, de Kadikeuy, avait été appelée le 30 mai et libérée aussitôt. Elle avait été retenue plusieurs semaines pour une simple lettre arrivée de France par un pays neutre.

Le samedi 5 juin, recommencèrent les interrogatoires de la Mère Constantina. Ils durèrent sept jours. Le mardi 22 juin ce devait être fini. Noury Bey annonça que nous sortirions le jeudi suivant, et comme la Mère Constantina semblait mettre en doute sa promesse, il se récria, disant qu'il savait ce qu'il disait et qu'il ne mentait jamais... Cela paraissait vrai. Nous ouvrions encore une fois nos cœurs à l'espoir... Toutes nos sœurs se réjouissaient déjà... Le lendemain, Noury Bey vint s'excuser auprès de la Mère Constantina et lui dire que la cour martiale voulant bien faire les choses, il y aurait huit jours de retard. C'était le soir du mercredi. Le même jour, vers deux heures, ma sœur Apack avait été libérée. Nous nous en étions réjouies pour elle, mais cela nous faisait entrevoir pour nous de nouvelle épreuves. La nuit suivante, vers onze heures, on frappa à notre porte. C'était un agent

de la police secrète venant prendre nos noms, à Mère Constantina et à moi et s'assurer que nous étions toujours là. Même la nuit, il nous torturaient. Le samedi suivant, un gendarme vint nous chercher. Au premier moment, il y eut une lueur d'espérance. Était-ce aussi la délivrance ? « Faut-il prendre la valise, nos bagages, me dit la Mère Constantina ? — Je crois que non, lui répondis-je. Il vaudra mieux venir les chercher si nous sommes libérées. » Bien nous en prit. En effet, quelle n'est pas notre stupéfaction quand, après un moment d'attente à la cour martiale, on nous appelle pour nous faire entrer d'un autre côté, dans une grande salle où se trouvaient, devant une grande table en fer à cheval, le président de la haute cour martiale et six officiers; à gauche, le procureur impérial, à droite, trois traducteurs, un officier et le terdjiman de l'instruction. Nous entendons appeler et voyons apparaître quatre Pères Assomptionnistes, M. Blanchet, missionnaire Lazariste, confesseur des sœurs de Constantinople, et un jeune Arménien catholique, Alphonse Kirkian, parent d'une de nos sœurs, dont le seul crime était d'avoir reçu de France, par un pays neutre, une lettre très édifiante, sans un mot de politique, crime qu'il expia par une prison de plus de cent jours suivie de l'exil. Enfin, vint notre tour, on appela la Mère Constantina et moi, anxieuses de ce qui allait se passer.

On nous fit placer dans un certain ordre devant une grande table. Un réquisitoire effrayant nous accusa d'espionnage, d'abord en général, puis en particulier, relevant contre chacune de nous des chefs d'accusation mensongers.

Sur une protestation de Mère Constantina, le président nous assura que nous pourrions nous défendre. « Nous causerons, dit-il, vous aurez toute liberté de

relever les accusations et d'y répondre ; préparez ce que vous avez à dire pour demain. » Et il leva la séance.

Le lendemain, dimanche, à trois heures, nous étions de nouveau convoquées. L'espoir de la veille s'évanouit brusquement quand, au lieu de nous laisser parler, on interrogea le premier des soupçonnés (c'est ainsi qu'on nous appelait). C'était le Père gardien Assomptionniste. Tout notre dossier était là, avec les enveloppes contenant les cartes postales et lettres qui déjà nous avaient coûté tant de peines et causé tant d'angoisse.

Les autres Assomptionnistes, Mère Constantina, Alphonse Kirkian, M. Blanchet furent successivement interrogés. A plusieurs reprises, il nous fut donné quelques minutes de repos, le soir de huit à neuf heures pour prendre notre repas. Comme nous n'avions rien apporté, les Pères Assomptionnistes, de leur prison qui se trouvait dans les sous-sol de la cour martiale, nous envoyèrent une tablette de chocolat. Nous achetâmes un peu de pain, on nous apporta de l'eau et nous essayâmes de manger un peu. Puis nous fîmes notre prière. C'était dans le cabinet du président, près de la fenêtre donnant sur Stamboul. Il y avait fête, c'était illuminé, la lune toute pleine se levait ; du haut des différents minarets, tour à tour, chaque iman chantait la dernière prière. C'était beau... Mais que de tristes pensées assaillaient notre esprit en songeant qu'en cette même salle où nous allions être jugés, trois semaines auparavant, vingt-trois Arméniens avaient été condamnés à mort, puis pendus près de là !...

La séance fut reprise et ne se termina qu'à deux heures du matin. Deux gendarmes, car c'était nuit, nous reconduisirent à la prison, où, cela se comprend, nous n'avons pu dormir.

Nouvelle séance le lundi. Je restais seule à être interrogée. Il me fut demandé des explications sur sept cartes ou lettres. Les interprétations données par nous paraissaient acceptées; le président se contenta de dire : « Bien, très bien. » Puis le procureur général se levant demanda en turc le châtiment de notre crime d'espionnage qu'il avait constaté, disait-il, dans les correspondances sur lesquelles on nous avait interrogés. Le président nous invita alors à nous défendre. Chacun le fit de son mieux, réfutant les faussetés des accusations. On nous écouta, nos paroles furent transcrites en français, mais non en turc comme le reste, ce qui nous donna à penser que tout était prêt d'avance et que ce que nous avions pu dire ne servirait de rien. Il y avait parti pris contre nous. On nous fit retirer, dit-on, pour les délibérations qui durèrent une heure. Alors, au lieu de la sentence, on nous dit que celui qui avait signé n'étant pas là, il nous fallait attendre jusqu'au lendemain et retourner en prison. Le lendemain du 28 juin fut le 22 juillet!...

Qu'elle fut longue et pénible cette attente. Monseigneur, les ambassades, nos Communautés ne restèrent pas inactifs, mais, à chaque démarche, les Turcs trouvaient quelque réponse évasive. Tantôt c'est le commandant de la place qui ne peut signer, ayant dû partir brusquement. C'est le ministre de la Guerre, Enver Pacha, qui doit lire le procès avant de prononcer la condamnation, et il est aux Dardanelles. C'est Sa Majesté impériale qui doit nous gracier, mais venant de subir une opération, il faut attendre que les docteurs lui permettent de s'en occuper.

La surveillance s'était un peu relâchée les dernières semaines, nos sœurs pouvaient venir davantage et parler même en français, sans être trop inquiétées. Les policiers nous connaissaient, ils se prévenaient

les uns les autres en notre faveur : « Ce ne sont pas des personnes ordinaires, disaient-ils, elles sont très bien; toujours elles prient ou elles travaillent. Pourquoi leur fait-on cela, elles ne font que du bien ! » Ils étaient pour nous polis, respectueux, pleins de sollicitude même. Témoin celui qui, un soir, venant pour la première fois et trouvant que la Mère Constantina restait bien longtemps en bas, vint me trouver à trois reprises, alors que j'étais couchée, pour me persuader, avec force gestes, qu'elle était malade et que je ferais bien de me lever pour aller la voir. A la fin, elle remonta et le tira d'inquiétude, lui montrant, avec la pantomime nécessaire, qu'elle avait pris le temps de se rafraîchir et de se laver, car nous étions réduites à faire là notre toilette. Il y avait heureusement une fontaine.

Quand on venait nous voir, nos gardiens recommandaient aux sœurs de ne pas pleurer devant nous pour ne pas nous faire de la peine, disant que nous en avions bien assez d'être là et que, si cela dépendait d'eux, ils nous ouvriraient les portes bien grandes.

C'est le soir du 22 juillet qu'ils nous les ont ouvertes. Il était neuf heures et demie. Un premier espoir nous avait été donné dans l'après-midi; mais, ne voyant rien venir, nous nous étions couchées quand les policiers, frappant à notre porte, nous dirent que, d'après un iradé de Sa Majesté à cause de la fête nationale du lendemain, nous étions libres. Nous habiller, faire un paquet de nos affaires, descendre, tout cela dura quelques instants. Un policier nous accompagna au bureau central de police, où nous entendîmes enfin cette parole : « Vous êtes libres ! » Il y avait une condition, quitter le territoire ottoman. On nous donnait pour cela quarante-huit heures, lesquelles en bon calcul de Turc comptaient du matin et il était dix heures du soir.

L'ambassade des États-Unis nous obtint le temps nécessaire pour prendre nos dispositions en vue d'une absence qui nous parut à Mère Constantina et à moi bien cruelle. Quitter nos sœurs dans un moment si critique. N'aurait-il pas mieux valu rester en prison? Au moins nous étions près d'elles, tandis qu'au loin nous n'aurons même pas de leurs nouvelles!...

Il a fallu dire encore ce *fiat* et accepter ce dernier sacrifice uni à tant d'autres. Puisse-t-il nous aider à obtenir pour bientôt une paix glorieuse à notre chère France à cause de laquelle nous avons souffert, car on nous a reproché de chercher à savoir de ses nouvelles, de désirer ses victoires et, en particulier, l'entrée des alliés à Constantinople et aussi le relèvement de nos œuvres d'Orient si éprouvées particulièrement à Constantinople.

Sœur REISENTHEL.

JOURNAL DE M. LOBRY, VISITEUR

Salonique, 11 juin 1915.

Plusieurs de nos confrères ont comparu devant la police; mais, après interrogatoire, on les a laissés libres. Comme on recherche des prêtres portant le nom de Jules et de Joseph, certains des nôtres courent le risque d'être arrêtés. Ont fait une moyenne de huit jours de prison, le P. d'Autume, le P. Constans, le curé et un autre prêtre de la cathédrale, l'aumônier du cimetière, des Pères Assomptionnistes, etc.

Notre campagne de Bébek a été occupée par les Turcs vers la mi-mai. M. Guwy et M. Bonnay se sont réfugiés à la maison Louise de Marillac; mais, au bout de huit jours, ils ont subi une nouvelle expulsion. A Bébek, nous n'avons plus que l'église: M. Guwy est dans une maison du village; M. Bonnay, à la Paix. La

grande statue de la Vierge de la première terrasse a été portée par les Turcs dans l'église. La Vierge de la grotte de Lourdes, devant l'église, a disparu.

Saint-Benoît est converti en ambulance, on y a mis quatre cents blessés. Sainte-Pulchérie est inoccupée. Nos Missionnaires continuent d'habiter la maison de l'escalier où se trouvaient les Frères Maristes, excepté ceux qui sont dans les maisons des sœurs à titre d'aumôniers.

La maison centrale est devenue le lycée, d'abord installé à Saint-Benoît.

Le 24 mai, pendant le dîner, les policiers sont venus à la maison Louise de Marillac de Bébek, à l'effet d'expulser sœurs et enfants. En trois heures, il a fallu avoir quitté la maison. La police avait réquisitionné trois trams électriques. On y empila toutes les enfants. Arrivées aux abords de la ville, les plus petites prirent le chemin de la Paix, les plus grandes allèrent à Tchoukour. A la vue de ces pauvres enfants expulsées de leur asile, les passants s'arrêtaient émus. A la suite de plaintes et réclamations, le préfet de police, Bédri Bey, alla voir ces pauvres enfants à la Paix. Un moment il fut pris de pitié, mais il ne fit rien autre que de rendre aux sœurs et aux enfants les vêtements et le linge restés à Bébek.

Il n'y a pas à se le dissimuler, c'est la persécution religieuse qui sévit à Constantinople. Je ne sais jusqu'où ira cette persécution.

Mgr Dolci est le véritable ange gardien des nôtres à Constantinople. Ce qui reste debout, on le lui doit!

Le 30 juin 1915.

Le 17 juin, dix de nos sœurs, le 24 juin, six autres ont quitté Constantinople pour arriver à Salonique.

Parmi les sœurs du premier groupe, a sœur Rosalie

Argaud, à cause d'un papier insignifiant, dut retourner de Demotica à Stamboul. La sœur Suzanne Pilloy s'offrit cordialement pour l'accompagner. Après des explications, à travers dix Karacols dans Stamboul, les deux pauvres sœurs purent repartir et rejoindre leurs compagnes le 23, à Dédéagatch. Les Sœurs Franciscaines de Dédéagatch furent admirables de dévouement et de délicatesse à l'égard de nos sœurs. Celles du premier groupe passèrent huit jours auprès d'elles et chez elles. Nos sœurs manquaient d'argent pour prendre le train. Le directeur du chemin de fer de la jonction, M. Dumont, donna tous les ordres voulus pour qu'on fît crédit à nos sœurs, pour qu'elles demeurassent seules dans leur compartiment et pour que, sur le parcours, les employés eussent des attentions pour elles.

L'église de Bébek a été convertie en mosquée et indignememt profanée. M. Guwy a dû quitter la localité.

L'ambulance de Tchokour-Bostan continue de fonctionner. Nos sœurs y sont fort appréciées. On a commencé à mettre des blessés à la Paix. Plaise à Dieu que ces blessés contribuent à sauvegarder cette maison qui continue d'exciter la convoitise.

Sainte-Pulchérie est devenue une ambulance. Ce sont des sœurs bavaroises qui soignent les blessés. Je ne sais de quel ordre sont ces sœurs. J'apprends aussi que des Sœurs de Charité, venues de la Pologne allemande, se trouvent à l'ambulance de Haïdar-Pacha.

Nos Missionnaires occupent toujours le petit immeuble des Frères Maristes. Tous, me disent les sœurs venues de Constantinople, se montrent d'un dévouement sans bornes à l'égard des Filles de la Charité et des œuvres qui restent. M. Dekempeneer, M. Vachette et M. Picard, se dépensent, sans compter avec leur peine.

M. Lacambre porte vaillament ses quatre-vingt-trois ans; il prêche encore à l'église Saint-Benoît. M. Jammet et M. Lebarque vont bien. M. Guwy et M. Bonnay, n'ayant plus de pied-à-terre, essayent d'avoir leurs passeports pour venir me rejoindre à Salonique.

M. Proy se trouve placé pour un temps à Constantinople. Je l'y ai envoyé récemment à cause des services qu'il peut rendre dans les circonstances actuelles.

La situation de nos missionnaires et de nos sœurs à Constantinople demeure fort pénible. On y vit sous l'empire de la crainte, car, à tous moments, on peut-être l'objet d'un genre ou l'autre de persécution.

Malgré cette atmosphère qui pèse, nos missionnaires sont à leurs offices et toujours prêts à renouveler les démarches qui ne finissent jamais, soit pour obvier à des difficultés, soit pour porter secours à quelque maison, soit pour obtenir des appuis et protections.

Quant à nos sœurs, elles demeurent vaillantes et remplies d'abandon à Dieu. Les anciennes vont bien, elles prient, édifient et travaillent encore dans la mesure de leurs forces.

Le pain à Constantinople n'est pas cher, il ne coûte que 60 paras l'ocque. Mais il est noir et dur. On ne peut en obtenir qu'au moyen d'un carnet, et encore! un pain seulement par jour et par famille. Les pauvres ont faim et les personnes aisées souffrent. Le charbon manque et l'on dit que bientôt l'eau de Dercos ne pourra plus arriver, faute de charbon pour les machines élévatrices. Le blé ne manquerait pas, mais les moulins font défaut pour le moudre. Que de familles pauvres souffrent de la faim parce que nos sœurs ne sont plus là pour les secourir!

On place le plus possible les enfants de la crèche. Plaise à Dieu qu'on ne prenne pas la maison de la Paix. Au retour à Constantinople, nous ne trouverons

que des maisons vides, pillées de toutes façons, éventrées follement à l'intérieur pour faire de grandes pièces etc. etc.

Pour nous, Missionnaires, nous n'avons plus que l'église Saint-Benoît. On ne saurait trop prier pour sa conservation.

Sur douze maisons, nos sœurs en occupent encore six; plaise à Dieu que les ruines n'aillent pas jusqu'au bout !

N. B. — Surtout que personne n'écrive à aucun des nôtres qui sont en Turquie, spécialement à Constantinople. Une simple carte postale suffit pour faire emprisonner un missionnaire ou une sœur.

27 juillet 1915.

Merci à Dieu! L'octave de saint Vincent apporte un soulagement au milieu des épreuves qui continuent de peser sur nos âmes d'un poids fort lourd. M. Blanchet et ma sœur Reisenthel sont sortis de leur prison. Cette délivrance a eu lieu le 22 juillet. Sœur Reisenthel avait passé soixante-treize jours dans sa prison; M. Blanchet quarante-six jours.

Cette nouvelle consolante m'est parvenue hier soir à Zeitenlik, où je prêche la première retraite à nos sœurs. C'est ma sœur Pradez qui me l'a apportée, alors que je venais de donner la conférence de cinq heures. Elle venait de voir M. Blanchet, arrivé brusquement à Salonique, par le train du soir. Sans retard, j'en ai fait part aux retraitantes. Tous les visages se sont épanouis, les regards se sont tournés vers le tabernacle pour remercier Notre-Seigneur.

Ce matin, M. Blanchet est venu à Zeitenlik. Ce n'est pas sans émotion que je l'ai embrassé. Sa prison n'a pas été dure au point de vue matériel; il a même pu dire la sainte messe. De plus on lui avait laissé son

bréviaire. Il a puisé dans la prière la force dont il avait besoin.

Le 12 juillet, M. Guwy et M. Bonnay, après avoir été chassés de Bébek, sont arrivés à Salonique. M. Guwy remplace momentanément M. Proy à Zeitenlik. M. Bonnay se trouve aussi pour le moment dans cette même maison.

Nos Missionnaires, restés à Constantinople, vont bien. Ils supportent vaillamment les difficultés, les peines et soucis de la situation. Leur dévouement pour les œuvres de nos sœurs demeure inlassable. C'est surtout dans une situation comme celle de Constantinople, que l'on constate, à quel degré nos deux familles en saint Vincent n'en font qu'une; cette union est belle et consolante sur la voie du calvaire.

15 octobre 1915.

Nos épreuves continuent. Avant de communiquer ce qui concerne nos deux familles à Constantinople, depuis le commencement d'août, j'ai attendu que mes informations soient sûres. Ce qui va suivre, je le tiens de la bouche de ceux des nôtres et de celles de nos sœurs, qui, récemment, ont été expulsés de Constantinople et sont venus à Salonique.

Nos Missionnaires ont dû quitter la petite maison du haut de l'escalier de Saint-Benoît. Ils ont loué un appartement dans un immeuble situé au bas de la rue qui fait à peu près suite à la rue Marie, et qui monte vers le Tétré. Là, ils sont aussi près que possible de l'église Saint-Benoît. Leur santé demeure bonne. Nos chers anciens, M. Lacambre et M. Murat, vont bien. Nos sœurs ne tarissent pas au sujet du dévouement des Missionnaires pour les œuvres qui nous restent; elles n'en parlent que les larmes aux yeux. Toutes aussi disent et redisent le dévouement admirable dont Mgr Dolci et

Mgr Pompili font preuve à l'égard des personnes et des œuvres des enfants de saint Vincent. Rien ne les rebute; ils opposent au mauvais vouloir, aux roueries, aux mensonges des Turcs, une constance et un courage inlassables. Mgr Dolci sait parler haut et ferme à ceux qui détiennent le pouvoir; souvent il n'est pas écouté, ou il ne reçoit que de fallacieuses promesses, mais il ne se rebute pas et il revient à la charge. Notre reconnaissance ne saurait être trop grande à l'égard du délégué apostolique. Entre mille autres choses, c'est à Mgr Dolci que nous devons l'apposition des scellés sur notre église de Bébek, qui a cessé d'être mosquée.

Le 2 octobre, M. Jammet m'arrivait brusquement, suivi du frère Moussa. Le télégramme qui aurait dû me prévenir de leur arrivée ne m'a été remis que le lendemain. M. Jammet, le frère, vingt de nos sœurs avaient quitté Constantinople le 29. Les Petites Sœurs des pauvres et les Carmélites se trouvaient dans le même train. A Démotika, frontière turque, sous le prétexte que sur leurs passeports une formalité n'avait pas été accomplie, les sœurs de nationalité italienne, six Sœurs de Charité, cinq Petites Sœurs des pauvres, une Carmélite, ne purent poursuivre leur route. Il n'y a pas à faire ressortir combien la séparation fut douloureuse pour toutes, anxieuse pour celles qui restaient.

A Dédéagatch, à l'exception de sœur Cécile de l'hôpital français, chargée de reconduire une personne en France, qui prit le bateau des Messageries avec les Petites Sœurs des pauvres et les Carmélites, nos treize sœurs montèrent sur un bateau italien, qui passa par Cavalla, où sœur Mercier et ses compagnes vinrent les voir à bord. Elles arrivèrent à Salonique dans la matinée du 2 octobre.

Quand je vins parmi elles, l'émotion fut grande.

J'appris que ce même jour, 2 octobre, la sœur Bécart devait quitter Stamboul avec plusieurs de ses compagnes.

Voici, concernant la maison de la Paix, ce que j'ai appris de ma sœur Bécart et de M. Jammet, aumônier de l'établissement, qui a mis ses souvenirs par écrit. Les ambassadeurs des États-Unis, d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie avaient toujours donné l'assurance qu'on ne toucherait pas à l'hôpital de la Paix, ne serait-ce qu'à cause des aliénés de toutes nationalités qui s'y trouvaient. Ces assurances furent renouvelées encore par l'ambassade allemande, jusqu'à la veille de l'expulsion. En effet, jusque dans ces derniers temps, tout avait fonctionné normalement dans les divers services de la Paix. Sœur Bécart avait accueilli de grand cœur les sœurs anciennes de la maison centrale, les trente-cinq orphelines de la maison Louise de Marillac avec les sœurs qui en avaient soin, voire même les domestiques des maisons de nos sœurs occupées par les Turcs.

Le 18 septembre, les Petites Sœurs des pauvres eurent la douleur de s'entendre intimer l'ordre de quitter leur maison et la Turquie. Qu'allaient devenir leurs deux cents vieillards et plus? Pauvres Petites Sœurs!...

Le 19, il fut d'abord question de recevoir à la Paix dix-sept vieillards de nationalité française. A deux heures de l'après-midi, des talikas, escortées par la police, amenèrent les vieillards quatre par quatre, et cela dura jusqu'à huit heures du soir. Quand on fit le compte, on constata cent soixante vieux et vieilles arrivés ainsi brusquement à la Paix. « C'était navrant, dit M. Jammet, de les voir assis un peu partout, dans les galeries, dans les jardins, attendant qu'on décidât de leur sort! » On leur donna à manger, on les logea comme l'on put.

Le 20, vers les huit heures du soir, les Petites Sœurs des pauvres, chassées de leur asile, vinrent, elles aussi, demander l'hospitalité à la Paix. Nos sœurs les accueillirent de tout leur meilleur cœur; on fit communauté commune jusqu'au départ; du reste, les locaux disponibles ne permettaient pas de faire autrement.

Le 21, la police, sans chercher à dissimuler sa honte et son regret au sujet de la mission qu'elle a à remplir, vient dans la matinée à deux reprises; elle annonce que, pour le jeudi 24 septembre, tous les religieux et religieuses des belligérants doivent avoir quitté le territoire ottoman, de par ordre du gouvernement. L'émoi fut grand à la Paix! Qu'allaient devenir les orphelins, les orphelines, les vieillards? Grande anxiété aussi au sujet des aumôniers, des prêtres nécessaires pour les églises! Mgr Dolci fit entendre auprès des Turcs d'énergiques protestations. On promit d'adoucir les mesures. Un sursis de huit jours fut accordé; ce furent huit jours d'agonie. Il fallut se préparer au départ! Un directeur turc était venu prendre possession de l'établissement; il amena un économe, une nouvelle domesticité, etc. Qu'on juge de la situation de nos sœurs! Pour les Petites Sœurs des pauvres, quel déchirement de cœur pour elles de voir leurs vieillards emmenés à Baloukli! Quant aux orphelins, aux orphelines, aux bébés de la crèche, pourrait-on les arracher des mains des Turcs? Ceux-ci les réclamaient, disant que ces enfants sont Ottomans. Mgr Dolci, saisi de la question, va aux ambassades et multiplie les démarches. Ces enfants sont catholiques, il les réclame avec énergie. Nos sœurs essayent d'en faire sortir de la Paix; les Turcs s'y opposent. Hélas, elles s'en iront sans que la question soit résolue.

Un premier groupe de sœurs, comme il a été dit plus haut, partit le 29 septembre; sœur Bécart quitta

la Paix, le samedi 2 octobre, au milieu des cris et des larmes des orphelins et orphelines, pour aller prendre le train à Sirkedji. A Koutchouk Tchekmédjé, elle croisa le train qui ramenait nos sœurs italiennes, de la frontière turque. Il y eut un serrement de cœur de part et d'autre.

Le 7 octobre, ma sœur Reisenthel est arrivée à Salonique, ramenant avec elle une assistante de la province, ma sœur Elisabeth Cornet. Ce fut une grande joie pour toutes que de revoir sœur visitatrice. Quant à ma sœur assistante, elle fut accueillie avec bonheur. Elle-même fut frappée de la cordialité qui règne entre nos sœurs. Déjà, en France, avant sa nomination, elle avait constaté avec une sorte d'étonnement quelle profonde affection nos sœurs expulsées, qui sont en France, éprouvent pour leur province. J'aime à dire que ma sœur assistante a fait la meilleure impression à tous et à toutes; que de plus elle connaît l'Orient pour avoir été à la maison centrale de Beyrouth. J'ai la confiance qu'elle sera heureuse parmi nos sœurs. Ma sœur visitatrice est toute contente d'être rentrée après son rapide voyage. Du reste le travail ne lui manque pas.

Le 9 octobre, au soir, grande et heureuse surprise! Nos sœurs italiennes arrivent à l'improviste! Leur arrivée fit pleurer et rire tout à la fois. Puis elles racontèrent ce qui s'était passé à leur sujet. Arrêtées à Démotika, elles passèrent la nuit dans le Koulouk de la ville, qui est à une heure de distance de la gare. Le lendemain elles surent se débrouiller pour télégraphier à M. Vachette par l'ambassade des États-Unis. Le surlendemain, après avoir encore passé la nuit dans la prison du Koulouk, elles reprirent le train pour Stamboul. Là, on mit sur leurs passeports le mot qui manquait : *Expulsée*, et elles purent reprendre le che-

min de Dédéagatch avec les cinq Petites Sœurs des pauvres, la Carmélite et six Sœurs Dominicaines. Toutes prirent le bateau italien, qui les amena à Salonique. Elles nous apprirent la nouvelle, qui soulagea nos cœurs d'un grand poids. Tous les enfants de la Paix, grâce à Mgr Dolci, avaient pu être retirés des mains des Turcs. Les quarante-six garçons sont à Antigoni avec sœur Clotilde; les trente-cinq petites filles sont allées rejoindre leurs compagnes à Tchoukour-Bostan; les bébés de la crèche avec sœur Claire sont à Saint-Georges. Seuls les apprentis n'ont pu sortir. Le dimanche 3 octobre, la police les a conduits à la cathédrale du Saint-Esprit pour assister à la messe. A nos sœurs Hélène et Filipucci, restées à la Paix, sont venues se joindre deux sœurs de Saint-Georges. Sans doute que d'autres sœurs encore viendront. Elles sont là comme sœurs infirmières sous une administration turque. Mg Dolci, avec raison, tient à ce que nos sœurs restent à la Paix. Elles n'ont pas d'aumônier; elles vont à la messe quand et comme elles peuvent.

Telles sont les nouvelles que nos sœurs nous ont apportées. Les larmes d'émotion sont venues aux yeux de M. Bonnay, des sœurs Vincent et Rose, en apprenant la délivrance des pauvres enfants de la Paix.

Rien de plus particulier n'a été signalé au sujet des maisons de Gérémia, de l'Artigiana, de l'hôpital français, de l'hôpital municipal. Tchoukour-Bostan est sous la spéciale protection de Mme de Villebois, ministresse de Hollande. On y soigne soixante-dix blessés. Ma sœur Badenhuyer se maintient pour la santé et demeure vaillante à son poste. Le dispensaire de la Dette publique de Stamboul continue à fonctionner librement, et nos sœurs sont fort bien vues des Turcs. Le pain est rare sans être cher; un pain par

jour pour cinq personnes. La viande ne coûte que 5 piastres l'ocque. On manque de beaucoup de choses. Les blessés sont partout; ils dépassent cent mille.

8 novembre 1915.

La mission de Salonique vient de faire une perte sensible. Le bon M. *Denoy* s'est éteint doucement hier dimanche, en la fête du bienheureux J. G. Perboyre. Il n'a été au lit que deux jours. Vendredi dernier, il avait encore dit la sainte messe. Il est mort d'une paralysie des bronches. Pendant quarante-cinq ans, il a travaillé dans les œuvres paroissiales de Salonique. Il a passé faisant le bien, ne cessant d'édifier par sa piété, son zèle, son humilité et sa douceur. D'une conscience fort timorée, il craignait beaucoup les jugements de Dieu. Quand la mort vint, ces craintes disparurent; c'est dans la paix du Seigneur qu'il rendit le dernier soupir. Sa mort met toute la paroisse en deuil. Grands et petits aimaient ce digne Missionnaire, qui s'en allait modeste, les yeux baissés, par les rues de la ville, craignant toujours d'attirer l'attention et de se mettre en évidence. Il a été vraiment le digne fils de saint Vincent, faisant le bien sans bruit, quoique avec un grand zèle. Sa mémoire restera en bénédiction dans Salonique.

Les Sœurs Eucharistines sont fort éprouvées. Leur maison-mère, Paliortri, se trouve sur les trois frontières grecque, bulgare et serbe. Les villages de cette région ont été évacués. La sœur Alloatti, avec ses compagnes, se trouve en ce moment à Ghefghély.

3 décembre 1915.

Le 12 octobre, on a signifié à nos sœurs de l'hôpital municipal qu'elles devaient quitter le sol de la Turquie. La police a spécifié les noms de toutes les sœurs, sauf celui de la sœur Caroline. Cette dernière pouvait,

en sa qualité d'Hellène, rester à Constantinople. Cette nouvelle mit l'hôpital en grand émoi. Iman, médecins, blessés turcs soignés par les sœurs manifestèrent leur mécontentement et leurs regrets les plus vifs. Il y eut des protestations. L'émotion fut grande au moment du départ.

Ce sont les Filles de la Charité qui ont créé, maintenu, et fait vivre l'hôpital municipal. Elles ont quitté cette œuvre, juste après cinquante ans de services dévoués rendus aux Turcs. Sœur Mousa, du sein de son éternité heureuse, a dû dire : « Ces pauvres Turcs! ils ne savent pas ce qu'ils font en chassant les sœurs! »

Le départ des sœurs eut lieu le 17 octobre. Leurs bagages furent plombés au départ, de sorte qu'elles n'eurent aucun ennui à la frontière. On eut pour elles cette attention! Elles arrivèrent à Salonique, le mardi soir 19 octobre, après trois jours de voyage. La sœur Caroline est allée s'adjoindre aux quelques sœurs restées à la maison de la Paix, comme de simples infirmières, pour le soin des aliénées femmes.

Sur la demande de Mgr Dolci, nous avons pu envoyer à Constantinople six sœurs de nationalité non suspecte aux Turcs. Elles ont pu arriver sans difficulté au terme de leur voyage; deux sont à la maison de la Paix; deux à l'ambulance de Tchoukour-Bostan, les deux autres à Antigoni, auprès des orphelins.

J'aime à dire ici que le Très Honoré Père Villette a fait connaître au Saint-Siège le dévouement admirable que nous ont témoigné à Constantinople Mgr Dolci et Mgr Pompili, son vicaire général. S. Em. le cardinal Gaspari a répondu au Très Honoré Père que S. S. Benoît XV avait appris avec une particulière satisfaction ces consolantes nouvelles.

Un Père Assomptioniste, qui, en sa qualité d'Hellène, a pu passer par Salonique, m'a dit que quatre de nos

sœurs, je ne sais lesquelles, n'ayant pu passer à la frontière bulgare, ont dû rebrousser chemin vers Stamboul.

Nos sœurs de Salonique viennent d'hospitaliser les sœurs Oblates de l'Assomption. Expulsées de Bulgarie, elles sont arrivées en deux groupes, au nombre de soixante-quatorze. Les Pères Assomptionistes n'ont pu prendre la route du Sud. Ils sont trente-huit, à Bucarest, dont trente-cinq, dans le sanatorium de nos sœurs. M. Dennetière, qui pour le moment est aumônier chez la sœur Pucci, m'écrit que les Pères, pour pouvoir rentrer en France, devront passer par la Russie. Les sœurs de Notre-Dame-de-Sion de Roustchouk ont dû, elles aussi, se réfugier en Roumanie.

20 décembre 1915.

Une nouvelle qui m'attriste m'arrive de Constantinople. M. Picard vient de faire une vingtaine de jours de prison. On n'a pu me donner aucun détail. J'ai cru comprendre que, tombé malade dans la prison, on l'en a laissé sortir. Celui qui m'a apporté cette nouvelle, dès son arrivée de Constantinople ici, a vu M. Picard chez nous et dans son lit; il pouvait à peine parler. Cet emprisonnement ne me surprend pas, car M. Picard avait eu maille à partir avec la police et le fisc; il a lutté de façon admirable pour la défense de nos droits et de nos biens. Plaise à Dieu que son état de santé s'améliore et que les Turcs le laissent tranquille!

1er janvier 1916.

La retraite a été prêchée aux enfants de Marie dans notre église de Saint-Benoît, pour la fête de l'Immaculée-Conception. Les instructions ont été bien suivies; cent trente jeunes filles ont fait la communion à la

messe de clôture; un certain nombre, vu la distance, ont communié dans leurs paroisses. En novembre, la retraite a été prêchée aussi à Tchoukour; il y a eu des consolations pour missionnaires et sœurs. On fait les réunions mensuelles d'enfants de Marie.

Les orphelins de la Paix sont à Antigoni; ils suivent leur règlement ordinaire. Un missionnaire se rend chaque semaine au milieu d'eux pour les catéchismes.

Une bourrasque a passé sur le dispensaire de la Dette: ordre avait été donné de fermer, de quitter la Turquie dans les vingt-quatre heures. Des amis influents sont intervenus et tous les ordres donnés ont été retirés.

Depuis que nos missionnaires sont dans un appartement en location, on fait moins attention à eux, ce dont ils se déclarent fort satisfaits. Au milieu de leurs épreuves, me communiquent-ils, ils demeurent vaillants; ils portent généreusement leur croix, en pensant à celles que les autres ont, eux aussi, à porter.

Il y a difficulté pour avoir le pain et le sucre; mais jusqu'ici les nôtres, à Constantinople, n'ont manqué de rien. M. Picard a souffert des entrailles. On ne me dit rien de sa prison. M. Lebarque est en convalescence des suites d'une fluxion de poitrine.

L'ambulance qui est à Tchoukour-Bostan est réputée être un paratonnerre pour la maison. A la Paix, nos sept sœurs sont bien vues du docteur. Une campagne de presse leur a fait enlever la messe; elles vont à l'Artigiana. Ce ne sera que pour peu de temps, on l'espère!

F. X. LOBRY.

Voici maintenant des nouvelles de la maison des Filles de la Charité de Monastir :

Lettre de la sœur RAYMOND *à la Très Honorée Mère* MAURICE.

Maison de la Providence, Bitolj (Serbie),
24 novembre 1915.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Voilà plusieurs mois que je ne vous ai pas donné des nouvelles de Monastir, et pourtant les événements s'y succèdent. Et d'abord, nous avons eu au début de notre année scolaire une vive alerte. La rentrée était superbe, jamais la petite maison de Monastir n'avait reçu tant d'enfants, lorsque, le 2 octobre, je reçus un avis de l'inspecteur des écoles nous apprenant que, nos classes n'étant pas autorisées par le ministre de l'Instruction, nous devions les fermer immédiatement. L'école des Frères Maristes subissait la même mesure.

Heureusement, M. de Berne, consul de France, s'imposa et obtint un délai dont il profita pour faire agir le ministre de France auprès des autorités serbes et la mesure fut suspendue.

Du reste le gouvernement eut bientôt à s'occuper de choses plus importantes, le pays étant envahi de tous côtés; depuis un mois, les alertes se succèdent pour Monastir; les Bulgares ne sont qu'à quelques kilomètres, et chaque fois qu'ils font mine d'avancer, c'est une nouvelle panique pour les habitants de la ville; les départs se multiplient, tous les magasins sont fermés et il devient fort difficile de se fournir des choses les plus nécessaires à la vie.

Le moment le plus critique a été le 16 novembre : les consuls de la Quadruple-Entente, eux-mêmes, ont dû, par ordre des autorités, quitter la Serbie; les

Frères Maristes de même; nous sommes restées ainsi bien seules avec la conviction que la ville serait envahie le lendemain. Toutes nos sœurs étaient très calmes et pleines de confiance en la protection maternelle de la Vierge Immaculée, mais nos pauvres blessés étaient difficiles à calmer.

C'est qu'en effet, depuis le 2 novembre, autre journée d'alerte, en vue d'une évacuation prochaine de la ville, de nouveaux blessés nous ont été confiés. On nous a fait l'honneur de nous choisir les plus graves, ceux qu'il serait impossible de faire partir et que nous devions garder quoi qu'il arrive. Ce même jour du 2 novembre, au milieu de la hâte des derniers préparatifs, plusieurs officiers serbes vinrent nous décorer toutes de la croix de la Charité. Dix décorations en un jour, c'était beaucoup; mais quelques heures plus tard nous eûmes un plus beau cadeau : les blessés arrivèrent avec leurs membres gangrenés ou gelés.

En même temps, je reçus une lettre de ma sœur visitatrice rappelant deux sœurs immédiatement. Je les accompagnai à la gare pendant que les derniers blessés arrivaient, puis je cherchai une combinaison pour arriver à suffire au travail. C'était un problème difficile à résoudre; car avoir le même jour, dans une petite maison, trente blessés en plus et deux sœurs en moins, c'est une coïncidence peu ordinaire. Nous passâmes une semaine pénible, les opérations, les amputations surtout se succédaient, les morts aussi, hélas! et comme nous n'avons qu'un chirurgien, sans médecin, ni aides, il reste beaucoup de travail pour nos sœurs. Heureusement, ma sœur visitatrice a compris nos difficultés, et, il y a dix jours, nous avons été réveillées au milieu de la nuit, par ma sœur Bernard de Constantinople, qui nous amenait deux sœurs pour nous aider.

Grâce à ce secours, nous pouvons suffire à la besogne et nos malades sont soignés, sans que nous ayons été obligées de fermer nos classes; elles se dépeuplent assez d'elles-mêmes, du reste; beaucoup de familles ont fui en Grèce, d'autres n'osent laisser sortir les enfants, un petit nombre pourtant continuent à fréquenter l'école. J'ai tenu à ne fermer aucune classe tant pour que la population n'achève pas de s'affoler que pour essayer de conserver l'école quel que soit le régime qui nous attend.

Un jour, on nous annonce les Bulgares; un autre jour, les Autrichiens; qu'avons nous à redouter des uns et des autres? Dieu le sait et cela nous suffit; nous ferons l'impossible pour n'abandonner ni les œuvres, ni la maison; il y a déjà tant de ruines dans notre pauvre Orient!

Nous comptons toutes, pour nous donner force et courage, sur le secours de vos prières, ma Très Honorée Mère; plus que mes compagnes encore, j'ai besoin de cet aide, car je sens combien je suis incapable de suffire à ma tâche; la pensée que notre divin Maître suppléera à ce qui me manque est maintenant mon seul appui.

J'apprends en terminant que les autorités serbes ont insisté pour que le personnel des légations, arrivé il y a deux jours à Monastir, reparte demain; c'est peut-être une nouvelle alerte, et qui sait si toutes les communications ne seront pas bientôt coupées? Aussi permettez-moi, ma Très Honorée Mère, au cas où il me serait impossible de le faire plus tard, de vous offrir dès aujourd'hui les meilleurs vœux de bonne année de vos filles de Monastir.

Puisse Marie Immaculée nous apporter la paix et vous donner, ma Très Honorée Mère, la consolation de savoir toutes vos filles fidèles à leur vocation et

partout à la hauteur des sacrifices demandés par l'heure présente.

J'ai l'honneur d'être, ma Très Honorée Mère, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre très humble et très obéissante fille.

Sœur RAYMOND.

ASIE

TURQUIE

Les nouvelles de *Smyrne* sont excessivement rares. Les voici telles que M. Lobry nous les a transmises :

24 *mai.* — Sœur Grancey est à la mort. Nous allons tous et toutes notre petit train régulier, en tranquillité et en paix. Plaise à Dieu que tous les nôtres puissent partout en dire autant. Ici l'autorité recommande d'écrire clairement.

30 *juin.* — Sœur Grancey est décédée le 31 mai. La sainte Vierge, qu'elle aimait tant, est venue la chercher au dernier jour du mois qui lui est consacré. Elle a eu des funérailles accompagnées d'un grand concours de monde. Riches et pauvres l'ont regrettée et pleurée.

15 *octobre.* — Les Turcs ont pris la maison du Sacré-Cœur, mais non pas la chapelle, vers la mi-septembre. Je ne sais où logent nos confrères. Impossible de communiquer avec eux. Une sœur dit à mots couverts : « Mes frères et mes sœurs sont bien éprouvés. »

3 *décembre.* — Je n'arrive pas à avoir des nouvelles précises. J'ai pu savoir que missionnaires et sœurs

avaient offert leurs vœux à M. Poulin, à l'occasion de sa cinquantaine de sacerdoce. On dit la situation tranquille.

PROVINCE DE SYRIE

Nous avons eu connaissance de deux cartes expédiées de Jérusalem, le 10 mai 1915.

La première est adressée à la sœur visitatrice de la maison centrale de Naples, par M. Chiniara, Prêtre de la Mission :

TRÈS HONORÉE SŒUR,

Vous vous rappelez sans doute que, il y a cinq ans, j'ai eu l'avantage de vous voir à Naples avec quelques sœurs surtout la sœur Hannezo. Hier, les sœurs de Jérusalem m'ont lu une carte venant de vous, ainsi qu'une lettre venue de la sœur La Blotterie. J'ai donc pensé qu'en vous adressant cette carte vous pourriez, après l'avoir lue, l'envoyer sûrement à M. Bourzeix avec un mot de votre part qui irait le trouver là où il serait. Par là, il saura que la maison de l'école apostolique est encore confiée aux soins du frère Adrien, de Jacob Balosi et de votre serviteur qui y conservent leur chambre. Le reste, c'est-à-dire les deux dortoirs, l'étude, le grand réfectoire, la cour, etc., est occupé par cent vingt soldats boulangers depuis plus de quatre mois. Du haut du premier balcon, qui sert de minaret, on publie les louanges de Dieu. Sainte-Anne est une université. Les autres maisons sont employées à différents ministères. Tout le monde prie partout pour que le bon Dieu abrège ces jours qui se prolongent. Oh ! que la paix est nécessaire au monde entier. Ne pourrions-nous pas avoir quelques nouvelles générales des uns

ou des autres? Nous les recevrions avec plaisir, surtout moi qui me dis en Notre-Seigneur, etc.

Pierre CHINIARA.

La seconde carte est du *frère Verhaeren Adrien*; elle dit les mêmes choses en termes différents.

A la fin du mois de septembre 1915, M. Van Rutten, confrère hollandais, écrivait de Jérusalem à M. Meuffels, de Panningen :

Je suis ici aumônier de l'hospice de nos sœurs avec M. Chiniara presque aveugle et le frère Verhaeren.

A part la chapelle et une chambre pour chacun de nous, la maison est occupée par des soldats turcs, officiers ou agents de police, qui se montrent convenables.

Veuillez faire savoir à M. Bourzeix que l'argent qu'il avait laissé pour notre subsistance est dépensé depuis longtemps et que nous sommes, comme les sœurs de l'hospice, dans le plus pressant besoin.

Van RUTTEN.

PERSE

Nous avons raconté, dans le dernier numéro, ce qui s'est passé à *Tauris* depuis le 1er janvier jusqu'au 2 février. Depuis cette époque, nous avons fort peu de nouvelles; nous savons seulement, par Mgr Sontag, à la date du 24 octobre 1915, que nos confrères ont ouvert leur école un peu plus tard que d'habitude à cause du choléra et que les sœurs ont dû se restreindre dans leurs œuvres, faute de ressources.

Quant à la maison de *Khosrova*, Mgr Sontag, écrit le 24 octobre 1915, qu'elle est entre les mains de la Croix-Rouge russe et que pour cette raison le grand séminaire se fera cette année à Ourmiah. M. Decroo et M. Miraziz auront à s'occuper de l'école du village de Khosrova et des nombreux pauvres de la Turquie qui sont venus se réfugier à Salmas.

Nous donnons maintenant le récit détaillé de ce qui s'est passé à *Ourmiah* depuis le 1er janvier jusqu'au mois de mai. Ce journal a été rédigé par les sœurs d'Ourmiah et nous a été communiqué par M. Puyaubreau.

JOURNAL DES TROUBLES D'OURMIAH

(*Janvier-mai* 1915)

1er *janvier.* — Le premier jour de cette nouvelle année, si assombri déjà à la pensée de la guerre qui désole notre pauvre France, s'est terminé bien tristement. Dans la soirée, Mme Vedinski, dame du consul de Russie, a prévenu secrètement ma sœur supérieure que les troupes russes devaient quitter Ourmiah dans quelques jours. Cette nouvelle nous inspira de grandes appréhensions. C'est qu'en effet, depuis quelques jours, on assure qu'une armée kurde avance sur Ourmiah, et les troupes russes, abandonnant la ville, la livrent, par le fait même, au pillage et au massacre. Un orage furieux semble se déchaîner sur nos têtes, et, à son approche, deux questions embarrassantes se posent pour nous : Fuirons-nous ou resterons-nous à notre poste, nous abandonnant au bon Dieu et à son Immaculée Mère qui, dans les circonstances les plus critiques, s'est montrée toujours la protectrice des enfants de saint Vincent.

Toutes les sœurs désirent rester. Mais la question est trop grave pour être résolue dès ce soir. Demain, Mgr Sontag décidera ce qu'il y a de mieux à faire. Nous finissons ce premier jour de l'an, gros de nuages, en nous recommandant plus que jamais à notre bonne Mère du ciel, la Vierge puissante.

2 *janvier.* — Dès la première heure, la nouvelle du départ des Russes se répand en ville : aussitôt, grand émoi ! beaucoup veulent fuir en même temps que les

Russes. Les chrétiens de notre quartier arrivent chez nous affolés, demandant si les sœurs partent! notre présence en face d'un si grand danger est pour ces pauvres gens plus qu'un encouragement et un appui, c'est la certitude du salut! Aussi, quand Monseigneur vient pour prendre une décision, toutes les sœurs se montrent résolues à rester à leur poste quoi qu'il arrive, et la question est tranchée en ce sens : Missionnaires et sœurs resteront pour sauver la vie aux chrétiens, s'il est possible, sinon ils mourront avec eux.

Nos deux sœurs anciennes préoccupent ma sœur supérieure, qui voudrait au moins les envoyer à Tauris; mais comment savoir si, là-bas, il n'y a pas de danger? A deux heures, ma sœur supérieure et une autre sœur vont se renseigner au consulat. En route, la voiture est arrêtée par le directeur de la douane, qui s'informe si les sœurs partent; sur leur réponse négative, ce bon monsieur leur dit profondément atterré : « Mes Sœurs, mais vous allez à la mort! »

La ville, si calme la veille, a changé d'aspect... la terreur plane sur tous les visages, et les gens courent de côté et d'autre pour trouver le moyen de fuir. Tout le monde, sur le passage des sœurs, s'informe si elles quitteront Ourmiah. Mme Vedinski dit à ma sœur supérieure qu'il ne faut pas songer d'aller à Tauris, où il y a du danger aussi. D'ailleurs, on ne trouve plus une seule voiture; nos deux sœurs anciennes resteront donc avec nous. Ce second jour s'achève bien tristement, mais nous avons pleine confiance que la Vierge puissante nous sauvera!

3 *janvier*. — C'est fait! Les troupes russes ont quitté la ville. Le consul de Russie, le gouverneur, tout le personnel de la mission russe est parti. Voilà Ourmiah livré aux Kurdes! le moment est venu de nous

abandonner au bon Dieu. Le Seid de notre voisinage va rendre visite à la Mission, puis il vient chez nous nous offrir l'hospitalité dans sa maison en cas de danger; il nous rassure, disant que nous n'avons rien à craindre. Nous le remercions de sa bonne volonté, mais nous craignons que son influence ne soit médiocre; les musulmans persans, eux-mêmes, craignent l'approche des Kurdes.

Pendant la journée, Monseigneur fait plusieurs visites chez des personnalités persanes; toutes l'assurent de leur bienveillance et de leur protection, mais, hélas! tout n'est pas entre leurs mains. Nous songeons alors à soustraire à la horde sauvage les vases sacrés et les ornements de la chapelle, les papiers de la maison, les dépôts d'argent et autres objets précieux que nous ont confiés nos chrétiens.

Vers le soir, on dit que les Turcs et les Kurdes avancent toujours. Beaucoup de fugitifs arrivent des villages; on les recueille chez les Missionnaires et chez nous, ainsi que quelques familles du quartier qui ont peur dans leurs maisons. Tous ces pauvres gens nous disent : « Si vous étiez parties, nous vous aurions suivies à pied, s'il l'avait fallu, pour ne pas rester seuls ici! » Et, en effet, où se seraient-ils réfugiés? Une immense tristesse étreint tous les cœurs... beaucoup de familles ont suivi les troupes russes et ne trouvant pas de voitures sont parties à pied..; elles préfèrent mourir de froid en route que de s'exposer aux atrocités des Kurdes.

4 *janvier*. — Dès l'aube, nous recueillons des familles des villages; en route, beaucoup ont été dépouillées de leurs vêtements; les pauvres gens sont presque nus! plusieurs sont blessés! Quel spectacle déchirant! Des enfants cherchent leurs parents, des

parents pleurent leurs enfants, c'est une immense désolation. A huit heures, on annonce que les Kurdes approchent et que les Turcs sont arrivés dans la nuit. Toutes les portes se ferment et la terreur règne partout.

Vers dix heures, les Kurdes sont près de la ville, et le moment est venu de prendre une mesure nécessaire, mais bien pénible à nos cœurs. Il s'agit de soustraire les saintes espèces aux sauvages! Monseigneur fait consommer la sainte réserve à l'église de la Mission, puis se rend chez nous pour en faire autant. Moment inoubliable et solennel s'il en fut jamais! Sœurs et enfants se rendent à la chapelle dans un silence profond, les âmes se recueillent; sera-ce le viatique et sommes-nous en face de la mort? Le Dieu de l'Eucharistie apporte à nos âmes le courage et la force dont nous avons besoin et le plus grand calme règne sur tous les visages.

La soirée s'écoule dans une pénible anxiété et, le soir, les Kurdes ne sont pas encore entrés dans la ville! A toutes les heures de la journée sont arrivés des réfugiés. Un prêtre chaldéen parvenu à s'échapper arrive dépouillé de ses habits; plusieurs femmes et des enfants ont les pieds gelés. Beaucoup nous disent que ce sont les musulmans du pays qui arrêtent les gens sur les routes; on leur enlève jusqu'à leurs chaussures et, lorsqu'ils se défendent, on les meurtrit de coups. La maison se remplit, qu'allons-nous devenir?... Ma Sœur supérieure et une sœur veillent pendant la nuit, car le danger est imminent.

5 *janvier.* — Journée terrible! notre domestique, en venant ce matin, a rencontré un groupe de Kurdes se promenant dans le quartier; la terreur se répand parmi nos réfugiés; toutes les portes des maisons sont fermées... Vers sept heures et demie, quelques Kurdes

apparaissent dans notre rue; ils frappent à la porte de la Mission et parlementent quelques minutes avec les soldats persans qui gardent la maison. Enfin ils s'éloignent, vont un peu plus loin enfoncer la porte d'une maison arménienne et pénètrent dans les chambres. Les habitants, affolés, s'enfuient; la panique devient générale dans le quartier; tout le monde arrive chez nous par les toits. Ce sont des cris désespérés : « Les Kurdes, les Kurdes, sauvez-nous, sauvez-nous!... » On court aux échelles pour les faire descendre, mais plusieurs n'attendent pas et sautent d'un toit sur l'autre, risquant de se tuer. On se bouscule, les enfants poussent des cris déchirants; en quelques minutes, notre maison est envahie. Des détonations se font entendre dans la rue; nos réfugiés, épouvantés, se précipitent dans l'intérieur de la chapelle; on prie, on pleure et chacun croit sa dernière heure arrivée... La prière de l'*Ave Maria* répétée par tant de voix domine les gémissements. C'est un spectacle indescriptible! Ma Sœur supérieure avait décidé qu'en cas de danger toutes les sœurs se grouperaient à la chapelle; nous étions donc là au milieu de nos chrétiens, calmes et résignées à la mort, offrant notre sacrifice dans une muette prière! Nous passons là quelques instants de mortelle émotion. Pourtant le calme se fait au dehors; quelques soldats turcs arrivés dans le quartier un peu après les Kurdes, fondent sur eux et en tuent plusieurs, les autres s'éloignent. Alors nos chrétiens nous donnent un spectacle inoubliable. Tous remercient Dieu, ils se prosternent la face contre terre, se frappent la poitrine. En sortant, leur reconnaissance envers les sœurs se traduit en termes pleins d'émotion; les femmes nous baisent la main, les hommes le crucifix du chapelet : « Ah! vous nous avez sauvés, nous disent-ils. »

En effet les Kurdes, presque dans notre maison, se

retirent sans y avoir pénétré. La Vierge puissante, une fois encore, s'est montrée la protectrice des enfants de saint Vincent!

6 *janvier*. — De nombreux fugitifs nous arrivent encore et dans quel état lamentable! Une pauvre femme et son enfant sont restés trois heures dans l'eau; ils sont mourants de froid et de faim; deux prêtres indigènes arrivent blessés et dépouillés de leurs habits. Il est terrifiant d'entendre les atrocités commises dans les villages. Les Kurdes, aidés par les musulmans persans, n'ont épargné personne; ils tuent les jeunes gens et les hommes; les jeunes femmes et les filles sont enlevées, les enfants coupés en morceaux!... La nuit est menaçante, on n'a pas encore obtenu des gardiens; les sœurs veillent encore. A neuf heures, on frappe à la porte d'entrée; c'est un musulman qui veut pénétrer chez nous; il finit par s'éloigner en proférant des menaces. A onze heures, nouvelle alerte! on entend des cris désespérés venant du fond du jardin; c'est la famille d'un prêtre chaldéen qui se réfugie chez nous, car les Kurdes sont dans sa maison. Les cris réveillent nos réfugiés, qui, pris de panique, courent à la chapelle, où sont déjà réunies les orphelines. Une fois encore les Kurdes, sont à notre porte et nous passons par de poignantes émotions.

Pendant que tout le monde prie, un de nos Missionnaires, M. Dinkha, a le courage d'aller jusque dans la maison du prêtre pour savoir ce qui se passe : il la trouve vide. Le prêtre a été emmené dans une maison musulmane, où on lui a fait subir des mauvais traitements après lui avoir demandé une forte rançon. Il est enfin ramené chez lui, où il recouvre la liberté après avoir payé les 100 tomans (500 francs) exigés. C'est miracle si ce digne prêtre n'a pas expiré sous les coups;

sa barbe a été arrachée, on l'a frappé sur la poitrine avec la crosse d'un fusil et, comme la pauvre victime disait à ses bourreaux : « Tuez moi donc de suite ! — Non, nous voulons te faire souffrir beaucoup ! » lui ont-ils répondu.

7 janvier. — C'est la Noël chaldéenne... quelle triste fête ! Pas de solennité à l'église... pas de visites... Dans l'après midi, un officier turc vient à la Mission ; il se montre bienveillant et rassure Mgr Sontag. On le conduit dans la cour de l'église, où nos Chaldéens sont rassemblés : en langue turque, il leur donne l'assurance formelle qu'il ne leur sera fait aucun mal. Il promet de nous envoyer des gardiens pour la nuit, qui se passe du reste dans le calme.

8 janvier. — La maison des Missionnaires est comble : classes, dortoirs, chambres particulières et couloirs sont remplis ; on compte plus de deux mille réfugiés. Notre maison, moins spacieuse, en abrite au moins mille. Les enfants sont atteints de la rougeole, et, avec une agglomération pareille, on craint une épidémie. Les chefs turcs font encore de grandes promesses pour la sécurité de nos réfugiés, mais ces promesses n'empêchent pas les pillages qui se font la nuit et dont les soldats turcs ont leur part. Les Kurdes se promènent dans le quartier ; deux de leur chefs sont venus rendre visite à Monseigneur, et leurs paroles rassurantes nous font espérer que nos deux maisons seront protégées.

9 janvier. — On a encore peu de nouvelle des villages. Quelques fugitifs, échappés des mains des Kurdes, arrivent dans un état affreux. Un homme et son fils sont restés trois jours dans le lac d'Ourmiah ; ils ne survivront pas longtemps à leurs souffrances. Ce que l'on raconte des massacres est à peine croyable.

Plusieurs de nos prêtres catholiques ont été tués; beaucoup de familles sont dispersées; de nombreux Chaldéens sont chez les musulmans qui les maltraitent pour leur faire abjurer leur religion, et la frayeur, hélas! en a déjà fait fléchir plusieurs.

10 *janvier.* — La famille d'un prêtre, parvenue à se sauver, nous arrive dans un état de misère impossible à décrire ; le prêtre a été massacré avec sept membres de sa famille. La Mission protestante américaine est aussi remplie de réfugiés; ils sont encore plus entassés que chez nous et la mortalité y est effrayante. Deux sœurs vont tous les jours à la Mission visiter les malades et leur porter des remèdes ; beaucoup d'enfants sont gravement atteints et la mort fait de nombreuses victimes. Les Kurdes n'ont pas paru dans notre quartier aujourd'hui, mais à Sainte-Marie (autre paroisse de la ville) ils ont brûlé une maison et en ont pillé un grand nombre d'autres. Pas de nouvelles de Khosrova et de Tauris!... Le mystère qui plane de ce côté nous remplit d'angoisse.

11 *janvier.* — On vient de nous dire que notre domestique qui habite le quartier Sainte-Marie a été massacré dans la nuit avec plusieurs de ses parents; on ne peut sortir pour aller aux informations, les Kurdes pullulent dans la ville. Il nous arrive encore des fugitifs; les villages sont dans un état lamentable et tout est pillé... On trouve des cadavres sur les routes et dans les champs; tous sont restés sans sépulture; on craint que les loups descendent des montagnes pour les dévorer.

12 *janvier.* — Les Missionnaires voudraient aller au secours des chrétiens réfugiés chez les musulmans,

mais on ne peut encore s'aventurer dans les villages tant les Kurdes sont nombreux.

13 *janvier*. — Un prêtre chaldéen est mort martyr; sommé de se faire musulman, il a préféré perdre la vie que de trahir sa foi. On espère que M. Dinkha pourra aller demain dans quelques villages pour ramener les familles qui y sont cachées; on lui a promis des soldats pour l'accompagner.

14 *janvier*. — Aujourd'hui, grand émoi; on vient de nous dire que les Kurdes s'installent dans une maison proche de la nôtre, et ce voisinage n'a rien de rassurant! M. Dinkha est parti ce matin avec deux soldats et un domestique, et nous prions pour qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Les maisons des Missionnaires et des sœurs ont l'aspect d'une petite ville. On distribue chaque jour du pain et de la soupe; mais, malgré notre bonne volonté, les besoins sont si grands qu'on se heurte à une impossibilité matérielle qui fait notre tourment quotidien. On ne peut voir une misère plus extrême que celle que nous avons sous les yeux; nos cœurs en sont meurtris!

15 *janvier*. — La nuit s'est passée sans incident pour nous, mais trois maisons du quartier ont été pillées par nos terribles voisins. Des fugitifs arrivent encore, mais on ne sait plus où les placer; ils sont pour la plupart sans pain, sans habits et sans une couverture pour se couvrir.

17 *janvier*. — La mortalité devient effrayante, surtout pour les enfants, qui sont emportés par la cholérine; aussi une partie de nos journées se passe à soigner les malades et à ensevelir les morts. M. Dinkha

est rentré hier soir sain et sauf. Il nous dit que l'aspect des villages est lamentable; la plaine si riante d'Ourmiah est devenue déserte, et beaucoup d'habitations ont été incendiées. Le plus triste, c'est le nombre de femmes et de filles restées entre les mains des musulmans et qu'il est impossible de délivrer. Jusqu'à présent, nous comptons six de nos prêtres chaldéens catholiques massacrés.

19 *janvier.* — Continuation des pillages, qui se font la nuit dans notre quartier; si les pauvres gens veulent se défendre, on les menace de mort. Les autorités persanes ont beau assurer la sécurité, les effets ne répondent pas aux promesses; même en plein jour, on enlève les vêtements des personnes qui sortent dans la rue.

22 *janvier.* — Des bruits alarmants circulent de nouveau; les musulmans laissent percer des menaces de massacre. Il nous faut une entière confiance en Dieu pour nous scutenir dans nos angoisses. La mortalité augmente tous les jours et menace maintenant les grandes personnes qui, elles aussi, sont enlevées par la cholérine. Nos pauvres gens manquent du strict nécessaire et la vue de cette misère est un poids bien dur pour nos cœurs!

24 *janvier.* — La rumeur persistante de nouveaux massacres met nos réfugiés dans une émotion impossible à décrire; les portes des deux maisons sont fermées et nous ne laissons pas circuler dans la rue. Que va-t-il arriver?

26 *janvier.* — Les bruits qui circulaient ces jours derniers n'étaient que trop fondés! Un groupe de musul-

nous voilà encore une fois très inquiètes. On avait affirmé aux autorités turques que les Missionnaires cachaient des armes et des munitions de guerre. C'est sous ce faux prétexte que, hier matin, vers dix heures, le secrétaire du consulat de Turquie, un officier et une vingtaine de soldats pénétrèrent à la Mission pour une perquisition. Pendant que les chefs se livraient à une visite infructueuse et assez sommaire, les soldats turcs s'emparaient des hommes réfugiés dans la maison et les bousculaient de force dans le parloir, où cent cinquante furent réunis; séparés ensuite en groupes de vingt, ils furent conduits en prison sans qu'il fût possible aux Missionnaires de prononcer un seul mot pour leur défense. Ensuite on vint chez nous également, et comme nous ignorions ce qui était arrivé, les portes ayant été soigneusement fermées, les hommes étaient chacun à leur place. Ils furent gardés à vue pendant la visite, et après, conduits en prison comme les autres.

De la Mission à la prison, nos réfugiés furent menés au pas de course, les soldats frappaient et injuriaient les plus âgés, qui ne pouvaient courir. Ils furent enfermés dans une chambre, où ils ont passé la nuit sans feu, sans lumière, sans nourriture. Le crime imputé à ces pauvres gens était d'avoir caché des armes pour combattre avec les Russes contre les Turcs.

Ce matin, après un interrogatoire, quatre-vingt-dix ont été relâchés; parmi ceux qui restent, quatre ont été conduits à la prison impériale, où on leur a mis la chaîne au cou; les autres sont internés à la Mission russe. Comme Français, les Missionnaires n'ont aucune autorité pour l'élargissement des prisonniers; aussi l'évêque chaldéen et un missionnaire protestant américain s'y sont employés, mais sans succès. Le gouverneur et le consul ont promis de les relâcher demain; mais devons-nous croire à leur parole si souvent

CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING

RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

mans fanatiques ont demandé, paraît-il, au gouverneur la permission d'exterminer tous les chrétiens échappés au massacre. Le gouverneur n'a pas permis, craignant pour lui-même les conséquences d'une telle responsabilité!... Les pillages continuent et tous les magasins des grands négociants chrétiens ont été dévalisés sans que les autorités persanes arrêtassent les pillards. Ourmiah est à peu près ruiné.

1er *février.* — Voilà un mois que nous avons sous les yeux le plus lamentable des spectacles. Nos réfugiés sont là en proie aux plus grandes privations, et nous ne voyons pas d'issue à cette triste situation. La mortalité devient tous les jours plus grande; nous avons plus de deux cent cinquante morts, la plupart des enfants. Le jardin des Missionnaires est devenu un cimetière; on creuse des fosses communes de quinze à vingt cadavres qui reçoivent ensemble la sépulture. Le danger est trop grand pour transporter les morts au cimetière. De tous les villages de la plaine, trois seulement sont intacts jusqu'à ce jour. Des musulmans, ayant chez eux des réfugiés, les menacent de mort pour qu'ils embrassent l'islamisme, et la frayeur en fait fléchir un grand nombre. Mais à côté de ces défections, nous avons la consolation de compter de vrais martyrs; beaucoup eussent sauvé leur vie et leurs biens, s'ils avaient renié leur foi.

Les musulmans du pays sont excités au dernier point contre les chrétiens : ce sont eux en grande partie qui ont commis le plus d'atrocités! Jusqu'à présent, les maisons des Missionnaires et des sœurs ont été épargnées; que la Vierge puissante nous garde toujours du danger!

12 *février.* — Après deux semaines de calme relatif,

nous voilà encore une fois très inquiètes. On avait affirmé aux autorités turques que les Missionnaires cachaient des armes et des munitions de guerre. C'est sous ce faux prétexte que, hier matin, vers dix heures, le secrétaire du consulat de Turquie, un officier et une vingtaine de soldats pénétrèrent à la Mission pour une perquisition. Pendant que les chefs se livraient à une visite infructueuse et assez sommaire, les soldats turcs s'emparaient des hommes réfugiés dans la maison et les bousculaient de force dans le parloir, où cent cinquante furent réunis; séparés ensuite en groupes de vingt, ils furent conduits en prison sans qu'il fût possible aux Missionnaires de prononcer un seul mot pour leur défense. Ensuite on vint chez nous également, et comme nous ignorions ce qui était arrivé, les portes ayant été soigneusement fermées, les hommes étaient chacun à leur place. Ils furent gardés à vue pendant la visite, et après, conduits en prison comme les autres.

De la Mission à la prison, nos réfugiés furent menés au pas de course, les soldats frappaient et injuriaient les plus âgés, qui ne pouvaient courir. Ils furent enfermés dans une chambre, où ils ont passé la nuit sans feu, sans lumière, sans nourriture. Le crime imputé à ces pauvres gens était d'avoir caché des armes pour combattre avec les Russes contre les Turcs.

Ce matin, après un interrogatoire, quatre-vingt-dix ont été relâchés; parmi ceux qui restent, quatre ont été conduits à la prison impériale, où on leur a mis la chaîne au cou; les autres sont internés à la Mission russe. Comme Français, les Missionnaires n'ont aucune autorité pour l'élargissement des prisonniers; aussi l'évêque chaldéen et un missionnaire protestant américain s'y sont employés, mais sans succès. Le gouverneur et le consul ont promis de les relâcher demain; mais devons-nous croire à leur parole si souvent

démentie ces jours-ci ? Quelles angoisses nous sont encore réservées?

21 *février.* — Décidément, c'est la haine de la France qui se manifeste chez les Turcs. Aujourd'hui, la Mission a été de nouveau envahie par un groupe de Kurdes, accompagnés de soldats turcs. Ils ont pénétré dans une cave remplie des biens de nos chrétiens et, malgré les protestations des Missionnaires, après avoir tout bouleversé, ils ont enlevé des tapis et des lits. Les autorités turques et persanes prévenues aussitôt ont répondu d'une façon évasive aux plaintes portées contre les pillards. La fureur des Turcs se déchaîne visiblement sur la Mission française.

22 *février.* — On travaille inutilement au relâchement de nos prisonniers : malgré les promesses formelles qu'il ne leur sera fait aucun mal, le retard apporté à leur délivrance et les bruits sourds de pendaison qui circulent, nous jettent dans la terreur; les femmes des prisonniers sont dans une angoisse mortelle! Notre situation est des plus critiques, attendu que les autorités persanes se tiennent à l'écart!

23 *février.* — Ce matin, une nouvelle terrifiante a plongé tout le monde dans la consternation... Nos pauvres prisonniers ont été exécutés avec une lâcheté sans nom;.. hier, les autorités nous assuraient encore qu'ils nous seraient rendus, et dans la nuit quatre ont été pendus et les autres fusillés!... Dans toute la maison, on n'entend que des cris de désespoir, et la douleur des pauvres femmes est inconcevable... L'autorisation d'aller ensevelir les morts est refusée. De sept à neuf heures, nous voyons de nombreux musulmans se rendre sur le lieu de l'exécution comme à un spec-

tacle; huit de ces pauvres malheureux étaient encore vivants, les Persans les ont achevés à coups de pierre et de poignard. Ils ont été exécutés près du cimetière des Juifs, liés quatre par quatre. Parmi eux était un évêque nestorien et un prêtre catholique chaldéen, qui, au moment suprême, a donné une dernière absolution à ces infortunés. Quelques-uns ont pu se sauver et six viennent de nous arriver.

Cette journée commencée si tristement nous ménageait encore une nouvelle peine... Vers dix heures, pour la troisième fois, les Kurdes ont pénétré à la Mission. Un de leurs chefs s'est présenté avec son escorte, disant que nos chrétiens avaient pillé son bien, qu'il était caché là et qu'il devait lui être rendu; les pillards prirent tout ce qui leur plaisait. Les autorités turques, averties, envoyèrent deux officiers qui forcèrent les Kurdes à laisser une partie de leur butin; néanmoins, quatorze portefaix emportèrent de lourdes charges de riches tapis persans. Le chef kurde, peu satisfait, s'est retiré en proférant des injures contre la France et en menaçant de revenir la nuit avec une soixantaine d'hommes.

26 *février*. — L'autorisation d'ensevelir les morts a été accordée au chef de la Mission américaine, qui s'est rendu ce matin sur les lieux avec des soldats turcs. Quarante-deux cadavres gisaient sur la terre, presque tous profanés; les uns avaient les yeux crevés, d'autres les oreilles, les lèvres, le nez coupés! Deux fosses ont été creusées pour recevoir ces corps mutilés! Parmi les quatre hommes pendus, un est mort martyr; c'était un ancien Kurde devenu chrétien et qui, malgré toute les sollicitations qui lui furent faites, ne voulut pas renoncer à sa foi. Bel exemple pour ces pauvres chrétiens qui, par frayeur,

sont devenus apostats! Avant la fin de la journée, nous apprenons une terrible nouvelle. Les musulmans ont fondu sur l'un des trois villages respectés jusqu'ici. Usant d'une ruse perfide, ils ont réuni tous les hommes en dehors du village et en ont lâchement massacré cent vingt. Puis des femmes, des jeunes filles, des enfants ont été enfermés dans une seule pièce; là ces barbares se sont livrés à des horreurs que la plume se refuse à décrire. Ce nouveau coup de fureur plonge encore une fois nos chrétiens dans la stupeur. Cette journée est la plus terrible que nous ayons vécue depuis deux mois. La perspective de la mort n'est rien en comparaison des craintes mortelles que les mauvais desseins des Turcs sur nous nous font éprouver. Peut-être devrons-nous aller nous réfugier à la Mission américaine. Il n'y a pas de doute, nos deux maisons sont visées par les Turcs. Que va-t-il nous arriver si le bon Dieu ne vient promptement à notre secours? Devant la possibilité de quitter la maison, nous avons sorti de leurs cachettes et rendu à nos chrétiens les dépôts d'argent et objets précieux qu'ils nous ont confiés. L'imminence du danger redouble notre confiance envers la Vierge Immaculée, et avant de nous coucher, nous récitons mille *Ave Maria* pour que cette bonne Mère nous protège et nous sauve...

27 *février*. — Monseigneur a été reçu par Raghel-Bey, ancien consul de Turquie à Ourmiah avant les troubles, et qui est revenu ces jours-ci. Il a montré beaucoup de bienveillance et a promis de venir à la Mission, pour prendre avec ces messieurs quelques mesures de sécurité pour nos chrétiens.

Nos cœurs renaissent à l'espérance et nos prières semblent exaucées. Le consul de Turquie est venu à la Mission et a manifesté de profonds regrets pour

les actes hostiles qui se sont produits dans la maison. M. le Consul est venu ensuite chez nous; il a dissipé nos craintes et nous a donné sa parole d'honneur que rien de fâcheux n'arriverait à nos personnes et à nos réfugiés. Raghel-Bey est un ancien élève de Saint-Benoît à Constantinople; ses paroles de reconnaissance envers la France ont été un véritable réconfort après les injustes procédés du consul qui le remplaçait ces jours-ci.

1er *mars.* — Nous constatons avec tristesse que les effets ne répondent pas aux rassurantes promesses d'avant-hier. Ces nuits dernières, les deux villages qui restaient encore ont été visités par les pillards. Encore des massacres et des femmes enlevées! On nous dit que c'est le reste de l'armée des volontaires qui se livre à ces excès, furieuse d'avoir été décimée par les Russes: les barbares sont toujours plus avides de sang chrétien!

4 *mars.* — Les Kurdes et les musulmans du pays ont terminé la triste besogne du pillage des villages: tous sont absolument ruinés! Ils n'ont plus maintenant qu'à se jeter sur la ville, et on se demande avec effroi si elle sera épargnée? Les autorités persanes pourront-elles empêcher ce dernier forfait? Cependant, certains bruits circulent; si la nouvelle est fondée, ce sera le salut.

5 *mars.* — La nouvelle de l'arrivée des Russes se confirme. A leur tour, les musulmans tremblent pour leur sécurité; il y a peu de Kurdes et de soldats turcs en ville. De nombreuses caravanes de chameaux sont dirigées tous les jours vers la Turquie, emportant leur riche butin, évalué pour la plaine d'Ourmiah à 20 mil-

lions. Les grands bazars sont dévastés et les négociants chrétiens complètement ruinés !

6 *mars*. — Les Russes approchent, paraît-il ! Pourtant, tant que les autorités restent, c'est que nos alliés ne sont pas près d'entrer en ville. Cependant, beaucoup de musulmans ont déjà pris la fuite ; plusieurs sont venus à la Mission réclamer refuge et protection. Nous espérons que la Vierge puissante nous apportera bientôt la délivrance.

10 *mars*. — Notre épreuve se prolonge !... Les Russes qu'on disait si près d'Ourmiah ne sont pas là encore, et les Turcs continuent leurs hostilités. Mardi, à Sainte-Marie, huit hommes ont été arrêtés ; l'un d'eux est l'évêque russe chaldéen. Hier Raghel-Bey quittait la ville et, quelques heures après son départ, Noury-Bey, consul provisoire, faisait conduire en prison le mellat bâchi (chargé d'affaires) de la Mission française... Dès le soir, il était question de pendaison ! Enfin, après beaucoup de démarches, aujourd'hui il a été remis en liberté moyennant une rançon de 2000 tomans (10000 francs).

15 *mars*. — L'animosité des Turcs à l'égard de la Mission française devient toujours plus audacieuse. A huit heures, ce matin, quatre soldats turcs sont venus réclamer grossièrement qu'on leur ouvrît la porte d'une cave où déjà ils avaient pris du butin ; ils ont emporté quatre lits complets. Aux observations des gens du gouverneur arrivés aussitôt, les soldats ont répondu par des injures. Deux mobiles dirigent les actes de Noury-Bey, la haine des chrétiens et la haine de la France. Si les Russes ne viennent pas promptement à notre secours, il nous fera subir encore mille avanies et nous causera tout le mal possible, si les circonstances le lui permettent.

19 *mars.* — A Sainte-Marie, plusieurs arrestations ont encore été faites! Dans notre quartier, on cherche quelques hommes qui se cachent et on a pillé la maison d'un négociant arménien. Aujourd'hui, tout le monde tremble : hier, les Turcs, à la nouvelle d'une défaite essuyée à Van, — qui a été pris par les Russes, — viennent de fusiller une quinzaine de leurs soldats. Ces derniers, sujets turcs, sont chrétiens; ils ont été tués par vengeance, car, à Van, les Russes ont été très secondés par les Arméniens. Nos pauvres chrétiens ne peuvent vivre en paix, car ils craignent toujours de nouveaux massacres! Cette attente si longue des Russes met tout le monde dans une disposition d'esprit qui fatigue et lasse les courages!... Nos malheureux réfugiés sont presque tous, malgré nos efforts, dans un état de misère et de malpropreté indescriptible. Nous avons beaucoup de malades, et la mortalité est toujours grande; chaque jour, M. Renault, accompagné de deux soldats et de quelques hommes, transporte les morts au cimetière, qui est assez éloigné de la ville.

24 *mars.* — Hier nous avons encore passé une heure de mortelle inquiétude; après le dîner, on vint nous dire que M. Renault, parti avec un soldat persan et une vingtaine d'hommes, pour ensevelir les morts, avait été pris par les Kurdes!... Pendant que les fossoyeurs préparaient les tombes, M. Renault, avec deux hommes seulement, s'était éloigné du cimetière de Charbaché; il allait à la montagne des Juifs, où sont les pauvres chrétiens des derniers massacres, car bien souvent les chiens, qui meurent de faim, déterrent les cadavres. Il est arrêté par deux Kurdes qui lui demandent 50 tomans (250 francs). Il n'a absolument rien sur lui, ni argent, ni arme pour se défendre; il répond avec beaucoup de calme : « Venez avec moi à la Mission française, et on

vous donnera la somme demandée. — Non, nous la voulons de suite ou nous t'emmenons dans nos montagnes, et là, nous te tuerons. — Tuez-moi, si vous voulez, je ne crains pas la mort, car je suis en Perse depuis dix ans et je n'ai jamais fait de mal à personne. » Les Kurdes, étonnés de ce coûrage, promettent de lui laisser la vie sauve; mais ils veulent l'argent demandé. On envoie alors un de ses compagnons, auquel M. Renault confie sa ceinture, qui prouvera la véracité de ses paroles! Mgr Sontag, très inquiet, prévient de suite un personnage persan, ami de la Mission, qui envoie six cavaliers; ceux-ci à toute vitesse se rendent sur la montagne où M. Renault se trouve seul, car les Kurdes avaient pris la fuite à l'approche des soldats. Ceux-ci, à cheval, poursuivent les coupables, qu'ils ramènent à la ville, où ils sont mis en prison! Nos réfugiés ont uni leurs prières aux nôtres pour remercier le bon Dieu de sa protection. M. Renault avait couru un grand danger, car si les cavaliers n'étaient pas arrivés si promptement, les Kurdes l'auraient certainement tué.

28 *mars*. — Nos journées s'écoulent bien tristement! un jour on espère, et le lendemain tout espoir est perdu... aucune nouvelle sûre... les Russes approchent, dit-on, puis le bruit circule qu'ils ne viendront pas encore! Et alors nos pauvres Chaldéens ne peuvent retourner à leurs villages, où le travail de la campagne presse! Les malades augmentent tous les jours, et la mortalité est effrayante... la fièvre typhoïde sévit très fort, et dans chaque famille il y a des victimes.

8 *avril*. — Nous espérions que le bon Dieu nous délivrerait pour Pâques, et la fête passée nous sommes dans la même situation! les Kurdes pillent toujours de nouvelles maisons, et les Turcs font encore des arresta-

tions, afin d'extorquer de l'argent. Quand le salut nous arrivera-t-il? depuis trois mois, notre vie est si pénible que le courage de chacun commence à faiblir!

18 *avril.* — La maladie, qui avait épargné jusqu'à présent les Missionnaires et les sœurs, a commencé parmi nous; trois sœurs ont la fièvre typhoïde, mais, grâce à Dieu, tout en étant sérieusement atteintes, elles ne paraissent pas en danger. Il n'en est pas de même pour M. Renault, qui, alité lui aussi, nous donne de sérieuses inquiétudes. Il s'est dépensé sans compter pour les chrétiens. Le 13, il a dû malgré son énergie s'avouer vaincu. Ayant tout donné pour les malheureux, pour lit de douleur, il n'a qu'une simple paillasse. Il est même dépourvu de couverture.

22 *avril.* — Les soldats turcs, qui jusqu'à présent n'étaient pas nombreux, viennent de recevoir de nouvelles forces; ils sont vingt mille. Ils se reposeront deux jours à Ourmiah, puis, aidés des Kurdes, ils iront se battre contre les Russes. Qu'arrivera-t-il de cette bataille? la délivrance sonnera-t-elle bientôt?

25 *avril.* — Mgr Sontag a reçu aujourd'hui, par l'intermédiaire du prince Iman Kouli Mirza, une lettre du consul de France à Tauris. Cette lettre a mis un mois pour nous parvenir; elle a été pour nous un véritable réconfort en nous montrant que nous n'étions pas tout à fait délaissés et que le ministre de France à Téhéran avait recommandé les intérêts de notre Mission au gouvernement persan. A Tauris, il n'y a pas eu de massacres, et nous remercions le bon Dieu d'avoir épargné aux Missionnaires et aux sœurs cette terrible épreuve. M. le Consul insiste pour avoir de nos nouvelles, car, connaissant les nombreux massacres

de la plaine d'Ourmiah, il se demande ce que nous sommes devenus. Il nous assure que les consuls de France, d'Angleterre et d'Amérique ont agi près de leurs gouvernements afin qu'en Perse les étrangers ne fussent pas inquiétés.

27 *avril.* — La mort de M. Renault est venue aujourd'hui augmenter encore notre tristesse si grande déjà. Il a succombé à la fièvre typhoïde, très grave chez lui, à cause du surmenage qu'il a eu depuis quatre mois. Saint Vincent a dû le bien recevoir au ciel, car il était vraiment l'apôtre des pauvres ! Ces derniers l'ont beaucoup pleuré, et avec juste raison ; il emporte tous les regrets des veuves et des orphelins ! La mortalité continue, et si nos pauvres réfugiés restent encore longtemps chez nous, nous nous demandons ce que nous allons devenir, la misère est immense et quand viendra-t-on à notre secours?

1er *mai.* — Avec l'ouverture du mois de mai, nos cœurs renaissent à l'espérance, car la Vierge Immaculée, qui nous a gardés jusqu'à présent, viendra, nous l'espérons, bientôt nous délivrer. Les armées russes et turques sont entrées en lutte, dit-on, mais on ne sait encore rien de précis sur le résultat.

5 *mai.* — Aucune nouvelle de la guerre ! des bruits alarmants viennent de nouveau effrayer nos chrétiens ; les Turcs voudraient enrôler les Chaldéens dans leur armée et les forcer à se battre avec eux ! jamais nos chrétiens ne combattront avec les musulmans, et que leur arrivera-t-il de ce refus? Nous confions toutes nos inquiétudes à la sainte Vierge qui sait, au moment opportun, nous envoyer le secours nécessaire ! Il y a une quinzaine de jours, les Turcs avaient décidé de

renvoyer de la Perse la Mission française. Sœurs et Missionnaires devaient, escortés de quelques soldats, être conduits en Turquie et de là en Allemagne. L'impossibilité de traverser la Roumanie n'arrête pas un Turc. Cette perspective d'un long voyage au milieu des montagnes était peu attrayante, surtout au moment où trois de nos sœurs et un Missionnaire étaient gravement malades! Le sardar (maréchal) vice-gouverneur intervint énergiquement pour empêcher notre renvoi.

14 *mai.* — Les bonnes nouvelles se confirment! les Russes approchent; les Turcs fuient et les Persans viennent demander la protection de la Mission française.

16 *mai.* — Aujourd'hui dimanche, les cloches sonnent à toute volée au moment de la grand'messe, et ce joyeux carillon, que nous n'avions pas entendu depuis cinq mois, met un peu de joie dans tous les cœurs; sur le grand portail de la Mission, on hisse le drapeau français, disparu depuis les troubles! sa vue mouille nos yeux de larmes!.. bientôt, espérons-le, nous aurons des nouvelles de notre chère France, de nos vénérés Supérieurs et de nos familles.

17 *mai.* — La journée d'hier, si joyeusement commencée, s'est terminée dans la tristesse! Une cinquantaine de Chaldéens, partis au devant des troupes, ont encore été tués par les ennemis. Le soir, vers sept heures, ces derniers se sont jetés sur des montagnards réfugiés à Charbache; ils en ont tué deux ou trois et blessé plusieurs. Les autorités persanes ont heureusement montré de la fermeté pour maintenir l'ordre en ville.

20 *mai.* — Nous tremblons de voir revenir les Turcs

qu'on nous dit peu éloignés. Si les Russes n'arrivent pas, tout est perdu, car les musulmans, très excités, se soulèveront de nouveau contre les chrétiens !

Nous espérons contre toute espérance que la Vierge puissante nous délivrera le jour de Notre-Dame Auxiliatrice.

24 *mai*. — Notre attente n'a pas été trompée ! dans la matinée, un détachement de cosaques russes a fait son entrée à Ourmiah, et des troupes plus nombreuses arriveront demain... Gloire à la Vierge Immaculée !

30 *mai*. — La paix est rétablie en ville, mais nos pauvres réfugiés ne peuvent encore retourner dans leurs villages, les Russes sont en petite force ici, et si les Turcs revenaient, le danger reparaîtrait aussitôt. Que le bon Dieu vienne à notre aide ! La chaleur assez forte ces jours-ci redouble l'épidémie de typhoïde. Plus de six cents personnes sont mortes à la Mission française depuis le commencement des troubles ; la misère est immense et nos cœurs sont brisés de ne pouvoir la soulager faute de ressources ! Que deviendront nos chrétiens, la plupart sans abri et sans pain ? Puisse la bonne Providence susciter des âmes généreuses qui nous viennent en aide par leurs prières et leurs aumônes !

Depuis cette époque, Mgr Sontag et M. Dinkha ont été, eux aussi, atteints par la fièvre typhoïde ; ils étaient, à la date du 16 juin, hors de danger. Nos pauvres confrères et sœurs sont sans ressources ; les trois mille réfugiés qu'ils ont logés leur ont tout mangé ; tous les dépôts qui avaient été placés chez eux ont été employés à donner du pain à ces malheureux qui étaient dans la nécessité extrême ; on leur réclame actuellement ces dépôts. Ils n'ont rien pour payer, rien pour vivre. Ils crient vers nous : « Envoyez-nous un prompt secours. »

Le Très Honoré Père, informé de cette situation lamentable

par l'ambassade française de Pétrograd, a envoyé immédiatement de quoi subvenir aux premières nécessités ; le Souverain Pontife, averti, a donné une généreuse offrande pour cette mission si éprouvée.

A la date du 1er août, une sœur nous écrivait d'Ourmiah :

Nous sommes à peu près tranquilles, mais extérieurement seulement : car de temps en temps, on parle du départ des troupes russes. Si elles partent, tout le monde devra partir, à cause des musulmans d'ici qui en veulent à la Mission française d'avoir sauvé tant de chrétiens. Et on a jugé prudent d'envoyer trois de nos sœurs à Tauris. Nous restons donc cinq, toutes plus ou moins fatiguées et enfiévrées. En ce moment, nous sommes en train de soigner la dix-huitième de nos enfants atteinte de la typhoïde. Mgr Sontag et M. Dinkha relèvent à peine de cette maladie. L'épidémie diminue cependant peu à peu, à mesure que nos chrétiens retournent dans les villages habitables.

Mais une épidémie, ou plutôt une invasion d'un nouveau genre, a pris possession de notre maison. Nous sommes, c'est le cas de le dire, la proie des puces. Elles ne nous feront évidemment pas mourir : mais elles nous privent de tranquillité le jour et de sommeil la nuit. Tous les moyens de destruction employés restent sans succès.

Nous étions sans nouvelles de Djoulfa-Ispahan depuis la guerre : Voici ce que M. Demuth écrit au Très Honoré Père à la date du 20 mars 1915 :

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Nos écoles de Djoulfa ont pu, jusqu'aujourd'hui, continuer leur petit train ordinaire, mais il n'en est pas de même de celle de la ville. Là, j'ai dû congédier

la plupart de nos professeurs indigènes, à cause du manque de ressources. Peut-être aurions-nous pu retarder cette décision de six mois, mais la rupture de toutes les communications et le manque de nouvelles m'ont engagé à être très prudent. Je fais la classe la demi-journée à Ispahan et l'après-midi à Djoulfa.

Quant à notre situation ici, elle me paraît très précaire. Aucun trouble n'a encore eu lieu, mais on sent que le fanatisme bouillonne. Espérons que le bon Dieu nous couvrira toujours. Je n'ai pas besoin de vous dire que je veille. Nous avons des vivres pour un an, pour les sœurs et pour nous. Au cas où le danger deviendrait imminent, je verrais à faire arriver les sœurs jusqu'à la frontière russe de la Caspienne, sinon, je prendrais la route du sud jusqu'au golfe Persique. Les difficultés seront très grandes, étant donné notre éloignement des frontières et le voisinage de tribus pillardes, mais impossible de faire mieux. Heureusement, Dieu est avec nous!

Nous avons perdu la meilleure de nos Filles de la Charité, ma sœur Brasseur. Elle a succombé à un cancer du foie, après deux mois de maladie que le docteur anglais affirmait très douloureuse. Mais cette sainte fille est morte comme elle a vécu. La douceur ne l'a pas quittée un seul instant. Sa mort est une grande épreuve pour nos sœurs. Son expérience, ses aptitudes et sa capacité dans l'enseignement avaient fait d'elle l'âme de nos écoles de filles. Elle a laissé chez nous le parfum de sa vie, ce parfum du verset : *Beati immaculati in viâ.* Aussi, je compte beaucoup maintenant sur son intercession, surtout dans la crise actuelle.

Votre fils très soumis.

E. DEMUTH.

Le 13 septembre, le ministre des Affaires étrangères nous a

communiqué la dépêche suivante, qu'il venait de recevoir du ministre de France à Téhéran :

Aujourd'hui 12 septembre, la colonie française, dont neuf religieuses et deux Lazaristes, quitte Ispahan pour Téhéran avec les colonies anglaise et russe, sous bonne escorte; le voyage dure dix jours.

J'ai fait savoir au gouvernement persan, de concert avec mes collègues, que je le tiens responsable des accidents éventuels qui se produiraient sur la route!

M. Demuth a donc quitté Djoulfa avec les sœurs; il est rentré en France avec elles après un long voyage par la Russie, les États scandinaves et l'Angleterre.

Quant à *Téhéran*, nous avons peu de nouvelles. A la date du 7 juin, une sœur écrivait :

On nous a maintes fois promis, et on nous promet encore, le massacre de tous les chrétiens de Téhéran. Jusqu'à présent, Dieu a daigné nous protéger; espérons que son secours ne nous fera jamais défaut. Ce qui nous est une croix bien lourde, c'est de voir périr nos œuvres édifiées au prix de continuels et douloureux sacrifices.

Tous nos Missionnaires et nos sœurs de Perse se recommandent instamment à nos prières; ils se montrent reconnaissants à la Vierge puissante, d'avoir été épargnés par les Kurdes; il faut rappeler, à ce propos, qu'il y a peu de temps, le Très Honoré Père Fiat avait consacré officiellement la Mission de Perse à la Vierge qu'il aimait tant sous le titre de *Vierge puissante*. Prions donc cette gardienne de la Perse et n'oublions pas la détresse matérielle de nos confrères et sœurs.

CHINE

MORT DE M. BOUVIER

PROCUREUR GÉNÉRAL DES MISSIONS EN CHINE

Nous empruntons à l'*Echo de Chine* du 4 septembre 1915, les notes suivantes sur le regretté M. Bouvier :

Un deuil aussi cruel qu'inattendu vient de frapper la Communauté des PP. Lazaristes et la colonie française de Sanghaï : le R. P. Bouvier est décédé hier, 3 septembre, vers les trois heures de l'après-midi, à l'hôpital Sainte-Marie, des suites d'un arrêt dans le fonctionnement de l'artère aorte.

Le R. P. Bouvier s'était plaint de troubles nerveux du côté du cœur, et, à diverses reprises, il avait déjà souffert de crises cardiaques. Rien, toutefois, ne faisait prévoir un dénouement aussi rapide. Ce n'est que vers les huit heures du soir, avant-hier, que le R. P. Bouvier se plaignit de respirer difficilement : le corps, en même temps, se refroidissait sensiblement. Le médecin, appelé, pendant la nuit, laissa peu d'espoir et ne put faire que des piqûres de morphine pour adoucir la souffrance. Il demandait, dès le matin, le transport à l'hôpital Sainte-Marie, où le malade, reposé un instant, parut aller légèrement mieux : ce mieux fut toutefois très court : le médecin, du reste, ne laissait plus d'espoir, et c'est dans l'après-midi que le P. Bouvier, après avoir reçu en toute connaissance les derniers sacrements, rendait son âme à Dieu.

Né en 1862, dans le diocèse de Séez (Normandie), M. Maurice Bouvier entrait dans la Congrégation de la Mission, en 1883 ; il fut longtemps professeur et

procureur d'une école apostolique de la Congrégation en Hollande ; c'est de là qu'il vint en Chine où il arriva en 1902, comme procureur de la Congrégation, et où il fut nommé quelques années après, procureur des diverses missions, dont s'occupent les PP. Lazaristes.

Le R. P. Bouvier était l'un des hommes les mieux connus de la population française.

D'une affabilité toujours souriante, il accueillait chacun avec des mots aimables qui mettent aussitôt à l'aise : il était toujours prêt à rendre service quand il le pouvait, et bien nombreux sont ceux à qui il a fait du bien à Sanghaï. Modeste, il n'a jamais cherché à se faire valoir; sa popularité lui eût facilement permis de prendre place au conseil municipal, et il fut sollicité de le faire : il a toujours refusé, et le seul poste extérieur qu'il ait occupé a été celui de directeur de l'hôpital général, alors que celui-ci était tenu par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont il avait la direction.

Les PP. Lazaristes font, en le perdant, une perte très sensible, et la nouvelle de sa mort affectera très vivement la Congrégation française.

Nous offrons nos sentiments de condoléance les plus sincères à la Congrégation des Lazaristes et à la vénérable mère du défunt, âgée de quatre-vingt-dix ans.

VICARIAT DU TCHÉ-KIANG ORIENTAL

M. Pierre Aroud a bien voulu nous communiquer une lettre de son frère M. Cyprien Aroud, directeur de Wentchow. Nous en extrayons les trois traits intéressants qui suivent :

Un jour, me dit le catéchiste, tandis que je visitais les chrétiens du dehors, ma femme alla laver le linge à un étang extrêmement profond. Elle portait attachée

sur son dos ma petite fille âgée de trois ans. Tout à coup, elle glissa et tomba dans l'eau. Bien vite, elle détacha son enfant, et à bout de bras elle le tenait au-dessus de l'eau tandis qu'elle enfonçait de plus en plus. Personne n'était là pour porter secours. Ma femme, dans un éclair de pensée, implora Marie. Puis elle perdit connaissance.

Elle se réveilla sur la berge avec son bébé près d'elle, dormant d'un sommeil d'ange. Comment est-elle sortie de ces eaux profondes? Par quel secours, par quels moyens? Comment l'enfant fut-elle sauvée? Elle n'a jamais su que quelqu'un fût venu à son secours. Elle est convaincue que c'est la sainte Vierge, qu'elle implora au moment du danger, qui la sauva. J'ai interrogé moi-même les voisins, et personne d'entre eux ne put me répondre. C'est la sainte Vierge qui a sauvé la mère et l'enfant, j'en ai la certitude.

D'ailleurs, ajoute-t-il, quelques mois plus tard Marie nous fit une faveur tout aussi grande. La même enfant, elle s'appelle Marie, tomba gravement malade. J'appelai pour la guérir les meilleurs médecins de l'endroit. Chaque jour, le mal empirait. Rien ne pouvait l'enrayer. Bientôt le cher bébé était à l'extrémité. Ses pieds, ses jambes enflaient, et c'était la fin. Le Missionnaire arriva à la chapelle. Mon devoir était de l'accompagner dans les chrétientés voisines où il allait donner la mission. Que faire pour mon enfant? Je pensai à recourir à Marie qui venait, il y a quelques mois, de nous faire une grande faveur. Alors, je pris la résolution de tout confier à notre bonne Mère, et de cesser toute consultation de docteurs, tout remède humain. Le Père voulut bien, sur ma prière, imposer la Médaille miraculeuse au cou de mon bébé. Cela fait, je quittai la mourante chérie et sa mère désolée, et j'accompagnai le Père dans les

chrétientés qu'il allait visiter. Cinq jours après, je rentrai à la chapelle. Quelle ne fut pas ma surprise de voir ma petite Marie, que j'avais quittée mourante, accourir à ma rencontre! Elle était guérie, complètement guérie, toute pleine de santé et de gaieté. La sainte Vierge de la Médaille miraculeuse avait fait ce miracle.

Ayant senti si bien la protection de Marie, je recommande souvent aux néophytes d'avoir beaucoup de dévotion pour elle.

Le village de Kodéou est formé par deux clans aussi nombreux et puissants l'un que l'autre et toujours en guerre, le clan Tsiou et le clan Li. Pour un rien, on frappe le gong qui est déposé au temple des ancêtres. Alors, tous les hommes accourent. Celui qui a frappé le gong explique la difficulté qu'il a avec les voisins, les chefs jugent si le clan doit l'aider on non, et si, à l'unanimité, on détermine de lui prêter secours, alors les chefs vont proposer leurs réclamations aux chefs du clan voisin. Si les pourparlers n'aboutissent pas, on décide la guerre; alors chacun va chercher son fusil (à baguette), son coutelas, et s'en va combattre le clan voisin, qui lui-même a prévu l'attaque et mobilisé tous ses membres.

On tire beaucoup de coups de fusil sans s'atteindre. Chacun s'abrite derrière des rochers ou derrière les murs d'enceinte du village, murs percés de meurtrières, tout comme le sont ceux de nos châteaux du moyen âge.

Ce mois dernier, il y a eu bataille entre le clan Tsiou et le clan Li, conclusion : sept morts; trois dans le clan Li, quatre dans le clan Tsiou.

Alors chaque clan porta son affaire au mandarin, qui se contenta de leur conseiller de s'arranger

ensemble pour conclure la paix. Un chef du clan Zi de Fung-ling s'offrit pour médiateur. Il arrangea le différend de cette manière : trois morts d'un côté, trois morts de l'autre, donc égalité, donc rien à réclamer de part et d'autre. Mais pour le septième tué, qui appartient au clan Tsiou, le clan Li payera 40 piastres, c'est-à-dire 100 francs, qui seront versées à la veuve du défunt. En plus, le clan Li donnera satisfaction au clan Tsiou pour le différend, cause initiale de la bataille. Ainsi se termina l'affaire. Chaque année, les batailles entre clans sont nombreuses dans cette région du Neuteley et les morts bien nombreux aussi.

Cette race de montagnards est vigoureuse, vive et très vindicative. Pour un rien, on se bat, on se tue. Les enfants sont habitués dès leur bas âge à ces coutumes guerrières qu'ils aprennent à aimer.

Les plus pauvres d'entre ces hommes rudes se font brigands pour vivre et vendent leurs services au plus offrant. S'ils meurent pendant la bataille, on ne leur doit qu'une simple sépulture.

L'année dernière, au printemps, un brigand du village voisin, Ung-Tchy, fut capturé par une troupe de soldats et amené au général Mei pour être jugé. En route, le brigand demanda aux soldats le sort qui lui serait réservé. Les soldats lui firent comprendre qu'on le fusillerait. Le soir, le prisonnier lié, garrotté, fut contraint de dormir au milieu des soldats, qui craignaient une évasion.

Bientôt, les soldats s'endorment. Notre brigand ronge ses liens avec ses dents ; il se délie ; puis, au lieu de fuir, il saisit un sabre et se met à taper dans la masse des dormeurs.

Il tape, il sabre avec frénésie dans la chambre noire : Tu vois d'ici quelle scène. Impossible de le saisir dans l'obscurité. Bientôt ses douze gardiens

gisent dans une mare de sang. Le prisonnier cherche à s'enfuir par le toit. Déjà, il est sur le faîte de la maison. Mais les cris des blessés ont réveillé le poste voisin, et voilà l'aurore qui paraît et les soldats qui accourent.

Notre brigand est aperçu; on le fusille à bout portant. Une balle brise son bras, plus de cinquante balles lui traversent les jambes. Il s'affaisse blessé, mais non tué. — On le saisit, et on le dépose dans le poste. Puis on va visiter les soldats blessés. Quelle horrible scène! Pas un seul mort, mais des plaies affreuses. Celui-ci a la tête à moitié coupée, celui-ci est sans bras; des ventres, des poitrines ont d'affreuses blessures, des pieds sont comme hachés par le sabre. Aucun des douze soldats n'est indemne. Certains seront pour la vie sans bras et sans pieds, d'autres défigurés horriblement, d'autres vont succomber à leurs affreuses blessures.

Le brigand, lui, malgré ses blessures n'a pas peur de la mort. Il est content et fier de son œuvre. Il se moque du général et des juges, il les menace encore dans l'état lamentable où il se trouve. On le fusille pour le faire taire. Puis le général irrité abandonne son cadavre aux soldats.

Alors, une scène horrible va commencer. Devant toute la foule, les soldats ouvrent la poitrine du brigand, arrachent son cœur, qu'ils jettent dans une corbeille. Ils lui arrachent ensuite les entrailles, l'écorchent ainsi qu'un vulgaire animal, coupent et divisent chaque membre, les côtes, les jambes, les bras, qu'ils rôtissent ainsi que le cœur et en ronde autour de la marmite, les soldats dévorent le cœur, les côtes, les jambes, le corps tout entier du brigand. Le catéchiste Zi, qui assistait à ce repas, revint chez lui tellement bouleversé qu'il ne put manger ni dormir.

Les montagnards qui me racontent ce fait ne sont pas loin de regarder le brigand comme un héros. De fait, il vendit chèrement sa vie. Le catéchiste Zi, lui, n'en a gardé qu'une impression d'horreur.

Voilà le sang qui coule dans ces veines. Voilà des petits faits qui te montreront les mœurs des brigands et des soldats de notre Wenchow.

C'est le revers de la médaille, il n'est pas beau. Mais que de qualités dans cette race, que d'âmes fortes, délicates, franches et généreuses ! Comme la foi quand elle entre dans ces âmes les transforme, et que de beaux exemples de vertus héroïques réjouissent nos cœurs de missionnaires ! Je vois des femmes, des jeunes filles qui mourraient plutôt que d'offenser Dieu. Leurs parents, leurs époux encore païens leur ordonnent de faire des superstitions; ils menacent, ils frappent même, mais ils n'arrivent pas à faire plier ces volontés, à changer ces cœurs qui aiment Dieu par-dessus tout.

On voit la volonté ferme et forte dans le regard, dans le son de la voix, dans l'attitude, dans la démarche. « Père, baptisez-moi, me disait hier à Fung-ling, une jeune fille de dix-sept ans, Zi, catéchumène depuis trois ans, orpheline n'ayant avec elle qu'une mère païenne, et promise en mariage à un païen. Père, baptisez-moi. Ne craignez pas, je serai fidèle ! — Mais tu es promise à un païen de Ng-teliy et le jour de ton mariage tu seras forcée de faire des superstitions? — Qui pourra m'y forcer, répond-elle, je ne veux pas, et je ne voudrai pas en faire, et je n'en ferai pas. — Mais on t'y obligera. — Non, Père, non, on ne pourra m'y obliger. Quand on ne veut pas, on ne veut pas et à cela rien ne cède. Et puis, d'ailleurs, si mon futur ne se convertit pas, je n'irai pas à lui. Il le sait, je le lui ai fait dire. Il veut faire le mariage cette année. Je lui ai fait dire qu'il ne le pourra pas parce qu'il ne se con-

vertit pas, et qu'il ne devait pas compter se marier cette année. »

Plus loin, M. Aroud raconte la mort d'une chrétienne nommée Marie Ou :

Elle venait de mettre au monde une petite. C'était sa première enfant. Elle avait vingt-trois ans. Son cher bébé mourut. La maman désolée garda sa douleur pour elle. Bientôt on la vit maigrir. Peu de mois après, elle s'en allait de la poitrine. Quand elle se sentit perdue, elle eut des paroles amères contre la Providence, l'accusant d'injustice. Son mari, ses parents avec le catéchiste Zi l'exhortèrent. M. Prost vint lui administrer les derniers sacrements.

Dès lors, en un instant, une transformation totale se manifesta. Cette âme, qui accusait Dieu et subissait les conseils des siens, s'éleva d'un trait vers la sainteté. C'est elle maintenant qui exhortait son mari à accepter la volonté de Dieu, qui défendait à sa mère de la pleurer, qui consolait et fortifiait les siens ; on ne peut désirer plus de calme, d'abandon, de fervente piété dans ce moment suprême du départ pour son éternité.

Un matin, on la crut morte ; plus de pouls, plus de respiration. Déjà on apprête sa couche funèbre. Mais elle se remet à vivre.

Ses premiers mots sont ceux-ci ! « Près de mon lit, là, j'ai vu une grande dame portant dans ses bras un petit enfant. Qu'il était beau ! Qu'elle était belle et combien bonne ! Elle me dit : — Ce soir, je viendrai te chercher pour te mener en paradis. Ne crains rien. Le ciel est plus beau que la terre. Ta fille t'attend là-haut. Il faut partir. Le bon Dieu le veut. Il t'appelle à lui, il faut y aller. Ne crains rien. Je viendrai te chercher, je serai avec toi ! » Comme sa mère et son mari pleuraient, elle leur dit : « M'aimez-vous ? Êtes-vous contents de

moi? — Oui. — Eh bien! il faut comme moi obéir au bon Dieu. Ce soir, il veut m'appeler à lui. Il faut aller, il faut tout accepter et il ne faut pas pleurer ainsi. Tes pleurs, tes cris éplorés, mère, cesse-les, ils me troublent; je veux partir bien calme. Cesse tes pleurs. »

Un moment après, elle demande à ce qu'on lui fasse la toilette des morts, qu'on l'habille de ses plus beaux habits, car, dit-elle : « Je veux être bien propre et bien belle pour partir vers le ciel! » La toilette terminée, elle prit son crucifix et son chapelet et pria avec ferveur entourée de ses parents chrétiens.

Comme sa mère, encore païenne, lui tenait des propos païens, implorait le secours des idoles, elle la réprimanda, l'exhorta à se convertir au vrai Dieu, avec des paroles si fortes et si tendres que tous les assistants en étaient frappés.

Comment cette chrétienne si peu instruite pouvait-elle parler si bien du bon Dieu? Ses cousins et beaux-frères, encore ce soir, me racontant cela, y voyaient un miracle de grâce. Bientôt l'heure de partir sonna; Marie Ou expira tandis qu'elle récitait son rosaire et regardait avec amour son crucifix, l'après-midi comme le lui avait annoncé la grande dame qui portait l'enfant dans ses bras. Quelle belle, douce et sainte mort!

Cyprien AROUD.

VICARIAT DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

Lettre de la sœur MERLE *à ma sœur* CHESNELONG, *assistante.*

Ki-han, le 10 juillet 1915.

MA RESPECTABLE SŒUR ASSISTANTE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Ma Sœur me charge de vous écrire pour vous faire

part de l'angoisse dans laquelle nous vivons depuis avant-hier 8 juillet, jour où l'inondation a commencé et a progressé avec une telle rapidité et dans des proportions qui dépassent tout ce que nous pouvions prévoir.

Vendredi matin, le fleuve sortant de son lit commençait à inonder le quai; nous commençâmes à débarrasser le dispensaire situé sur le bord du fleuve, et nous mîmes les remèdes et autres choses dans une chambre surélevée de quatre marches, attenante au catéchuménat, et où à la dernière inondation toutes nos choses avaient été préservées. Mais, hélas! cette fois-ci l'eau est tellement haute et forte que tout est presque perdu. Vendredi soir, vers huit heures, voyant monter l'eau d'une manière effrayante, nous avons envoyé nos domestiques hommes au dispensaire pour sauver le plus qu'on pourrait. Ils ont été vraiment dévoués, par une nuit noire, avec une petite lampe à la main, l'eau jusqu'à la ceinture, charriant des paniers et des corbeilles et rehaussant ce qu'ils ne pouvaient emporter. Hélas! vain travail, l'eau a dépassé toutes ces surélévations. Pendant ce temps, ma Sœur et nous toutes, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, nous débarrassions tout le bas de la maison : chapelle, cabinet de ma Sœur, réfectoire, chambre de communauté, cuisine, dépense; nous avons monté tout ce que nous avons pu, jusque vers onze heures de la nuit, où, l'eau commençant à être trop forte, ma Sœur nous fit monter et nous coucher, mais elle resta avec les hommes pour faire des arrangements afin de sauver tous nos bestiaux; ce n'était pas chose facile, car l'eau entraînait tout. Quelle nuit nous avons passée! que c'était sinistre d'entendre les cris de détresse des voisins, le bruit de tous ces murs qui s'effondraient dans l'eau!

Hier, samedi 9 juillet, quelle triste journée! que

d'émotions en voyant le spectacle que nous avons sous les yeux! Toutes nos pauvres enfants, dans le grenier de l'orphelinat dont l'eau couvre portes et fenêtres, sont là sans avoir rien à manger ni à boire. Vers midi, M. Pérès nous envoie de la ville une barque chargée de nous porter une corbeille de pao-tse, petits pains chinois, mais le vent étant trop fort et le courant mauvais de ce côté-là, la barque ne veut pas s'aventurer; deux hommes se jettent à l'eau et, à la nage, nous font parvenir la corbeille au moyen d'une corde par la fenêtre du dortoir des sœurs. Ce n'est que vers quatre ou cinq heures du soir que nos domestiques purent faire parvenir ce petit soulagement à nos pauvres enfants. Mais les malades hommes et les vieillards, dans le grenier de l'hôpital, et les malades femmes et les vieilles, dans le grenier des catéchumènes, n'ont absolument rien pris, depuis avant-hier vendredi soir, rien à leur donner.

Dans la matinée, nous voyons tour à tour tomber nos murs d'enceinte, puis le mur d'enclos en face de la maison des sœurs; il y avait la statue de notre bonne Mère, tout est tombé sous nos yeux. *Fiat*!... Puis, dans la soirée, nous voyons nos voisins monter sur les toits, appelant au secours, car beaucoup de maisons s'écroulent.

Vers cinq heures et demie, nous voyons s'écrouler la maison de nos voisins, dont le mur est mitoyen avec l'hôpital; nous voyons ces pauvres gens faire des efforts inouïs pour essayer de s'accrocher, puis enfin s'enfoncer dans l'eau et ne plus remonter. Quelques secondes plus tard, c'est le tour de notre hôpital de femmes qui s'effondre; heureusement personne n'est dans le grenier.

Que pouvons-nous à tout cela, ma très respectable Sœur, sinon implorer la miséricorde du bon Dieu, nous soumettre à sa sainte volonté, nous abandonner entre

les bras de sa Providence paternelle pour tout ce qu'Il veut ou permet.

Aujourd'hui dimanche, ni messe ni communion! Grand jeûne!... L'eau est toujours à la même hauteur, impossible de rien faire cuire; une barque est venue, nos hommes sont partis en ville chez M. Pérès faire cuire un peu de riz pour nos pauvres gens; mais le vent est très fort, et la barque marche avec grand'peine. Si l'eau continue à monter, notre dortoir sera inondé, car il n'y a plus que dix marches d'escalier pour que l'eau l'atteigne.

Deux heures après-midi. — Le vent souffle avec grande violence; nous avons presque le mal de mer, tant l'eau est agitée. Enfin la barque revient de la ville avec du riz tout chaud et d'autres provisions; on fait le partage pour les trois greniers où sont nos chers maîtres, nous nous sentons soulagées en pensant qu'ils vont avoir quelque chose à manger.

Jeudi 15. — Je reprends ma lettre, ma très respectable Sœur, pour vous donner la fin des détails. C'est lundi, dans la soirée, vers cinq heures, que nous avons pu descendre dans le bas de la maison des sœurs, et mardi matin, dans les offices, en pataugeant dans la boue et la vase. Que de pertes, que de choses abîmées dans l'eau! Voilà deux jours que nous travaillons à déblayer, à sécher; il y a pas mal de fait, mais encore plus à faire. Que le bon Dieu soutienne le courage de tout le monde, car tout le monde a beaucoup souffert de cette terrible inondation.

Beaucoup de maisons tombées, beaucoup de morts, beaucoup de pauvres dans la misère, car l'eau leur a tout emporté. Notre maison est en plein air, plus de mur d'aucun côté; chez ces messieurs aussi, Monsei-

gneur craignant les voleurs a demandé des soldats au mandarin pour garder nos deux maisons, le jour et la nuit, ce que le mandarin a gracieusement accordé.

Ma Sœur me charge de vous offrir son respectueux souvenir, ainsi qu'à ma sœur économe; hier elle a reçu votre bonne lettre, qui lui a fait grand plaisir; en ce moment elle ne peut vous répondre, car elle ne sait où donner de la tête pour répondre à tout.

Je termine, ma respectable Sœur, en vous priant d'agréer mon respect, et en me recommandant à vos charitables prières.

Croyez-moi en Jésus et Marie Immaculée votre respectueuse et dévouée. Sœur MERLE.

Mgr Ciceri donne sur cette inondation les détails suivants.

Ki-an-fu, 18 septembre 1915.

Nos résidences et la maison de nos chères sœurs visitées par l'inondation sont de véritables « Pompéi ». Tout notre vicariat a été éprouvé d'un bout à l'autre, nos pertes sont immenses. Outre les bâtiments en ruine, nous avons perdu des objets de culte, des livres, du mobilier, du linge, etc., tout a été emporté par le courant. Quelle dévastation! que le bon Dieu soit béni! Les lettres qui me sont parvenues des différents districts sont navrantes. Mais que puis-je faire? *Nemo dat quod non habet*. Nos néophytes ont tout perdu, maison, récolte.

Plusieurs familles ont perdu leur chef; des veuves chargées d'enfants sans soutien, ayant tout perdu, me demandent de les héberger, de les nourrir pour ne pas mourir de faim; où les mettre si nos maisons même sont en ruine, comment nourrir tout ce monde? Oh! c'est bien triste. Que le bon Dieu ait pitié de moi! *Jesu Pater pauperum, m. n.* Mgr CICERI.

AFRIQUE

ÉGYPTE

CORPS EXPÉDITIONNAIRE
D'ORIENT
Place d'Alexandrie.

Alexandrie, le 10 septembre 1915.

Le colonel DESCOINS, *commandant d'armes de la place d'Alexandrie, à Mme la Supérieure des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.*

MA SŒUR,

L'inspection que vient de faire M. le Médecin principal Baratte, directeur du service de santé du corps expéditionnaire d'Orient, me fournit l'occasion de vous remercier, vous et votre Communauté, pour les soins dévoués et inlassables dont vous entourez nos blessés et malades.

Mes fonctions de commandant d'armes, mes nombreuses visites dans les hôpitaux m'ont permis de constater personnellement votre sollicitude et votre bonté.

Je suis particulièrement heureux d'être appelé aujourd'hui, par ces mêmes fonctions, à être auprès de vous l'interprète de la gratitude de nos soldats.

Veuillez agréer, ma Sœur, l'hommage de mes sentiments très respectueux.

Colonel DESCOINS.

Lettre de M. X. SACKEBANT, *au Très Honoré Père* VILLETTE.

Alexandrie, 16 septembre 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Le 29 juin, j'étais invité, avec tout le clergé, à dîner chez Sa Hautesse le Sultan Hussein Kamel, en son palais de Raz-el-Tin. Il fut très bon, très simple, et au café, allant de groupe en groupe, dit un mot à chacun. Je lui rappelai que c'était sous son grand-père Méhémet Ali que les Sœurs et nous étions venus, en 1844, fonder nos œuvres : « Oh! je sais bien, dit-il aussitôt, et je sais tout le bien que vous avez fait et ne cessez de faire par vos écoles et vos œuvres de bienfaisance. C'est ainsi qu'il faut faire. Nous, pauvres créatures, nous sommes peu de chose, mais nous servons un Dieu qui est grand, qui voit tout, et qui seul compte! »

Le sultan est vraiment bon et religieux... Une preuve entre autres; ces jours-ci, l'amiral Charnier, qui mouillait à Alexandrie, vint lui faire une visite et il fut invité à dîner. Or, spontanément le sultan dit : « Mais vous avez un aumônier à bord! Je vais l'inviter avec vous »; c'est ce qu'il fit, et, à table, il dit : « Je suis très heureux qu'on ait rétabli les aumôniers militaires dans la marine et dans l'armée; pour huit cents hommes, il fallait évidemment un représentant de Dieu. La persécution religieuse a fait beaucoup de mal à la France. Je suis très heureux qu'elle ait cessé. »

On a organisé le service militaire de santé en vue des blessés et des malades de l'expédition d'Orient. Outre ce qui se fait à Port-Saïd, surtout pour les Anglais, et ici même pour nos alliés, nous avons, fonctionnant régulièrement, six ambulances, sans compter

l'hôpital européen, où il y a place pour soixante-dix malades ou blessés et quatre ou cinq cliniques; en tout, 1927 lits. Nos sœurs sont dans deux de ces hôpitaux nouvellement formés, et à l'hôpital européen.

J'ai reçu le 2 septembre votre télégramme annonçant la mort de notre Très Honoré Père Fiat. Nous avons célébré le 9 septembre, dans notre chapelle, un service solennel à son intention. La messe fut chantée par le R. P. Vicaire général, délégué, en l'absence de Mgr Briante qui est en ce moment à Rome; y assistèrent : Mgr Haggar, évêque de Saint-Jean-d'Acre; Mgr Abi Mourad Vic, patriarche des Grecs catholiques de Jérusalem; les R. P. Jésuites, les Frères des Écoles chrétiennes; quelques Pères Franciscains, Salésiens, diverses religieuses, et puis, dans le monde laïc, M. de Reffye, consul de France, le premier député de la nation; M. Bourre, directeur de Land Bank et quelques notabilités.

En vous priant de me bénir.

X. SACKEBANT.

MADAGASCAR

Lettre de M. SÉVAT, *Prêtre de la Mission, à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Vohipeno (par Farafangana), 16 décembre 1914.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je reviens profondément édifié de tout ce que j'ai vu chez nos sœurs de l'île de la Réunion. Je ne veux

pas seulement parler de leur retraite, qu'elles ont faite certainement avec autant de recueillement et d'application qu'à la Maison-Mère. J'ai vu aussi leurs œuvres multiples et magnifiques d'entrain et de vie. Les pauvres sœurs, malgré le climat qui les accable, et leur nombre relativement petit, savent mener de front hôpital (pour Saint-Paul), ouvroirs, orphelinats, hospice de vieillards, visite des pauvres à domicile, dispensaires, mères chrétiennes, enfants de Marie, et que sais-je encore?

Avec des santés souvent délabrées par le paludisme et l'anémie, les chères sœurs, animées du vrai zèle de saint Vincent, savent mener à bonne fin cette variété d'œuvres. Aussi font-elles l'admiration de leurs curés, qui leur font ce seul reproche, celui d'être trop actives au service des pauvres et des malades et de ne pas assez penser à leurs santés nécessairement éprouvées sous ce climat aussi difficile que celui de Madagascar.

En voyant, en touchant du doigt, pour ainsi dire, le bien immense que font là-bas nos sœurs, j'ai senti mon désir de les voir au plus tôt à Vohipeno s'accroître encore. Malgré les difficultés inhérentes à l'état de guerre, ne serons-nous pas bientôt exaucés?

A. SÉVAT.

LA RÉUNION

Voici quelques renseignements sur les œuvres des sœurs de la Réunion, tels qu'ils nous ont été communiqués par M. Sévat.

MAISON DE SAINT-PAUL

A Saint-Paul, où l'on ne voit que ruines et misères,

les œuvres des Filles de la Charité sont actuellement en grande bénédiction.

L'*hôpital*, reconstruit en entier et entretenu par la commune, présente un bel aspect moderne. Une grande salle de seize lits réjouit l'œil par sa propreté; les malades se succèdent pour venir y chercher les uns, la santé, avec la paix de la conscience, les autres se préparer chrétiennement à leur éternité. La sœur chargée de ce service s'occupe en même temps du dispensaire visité tous les jours par un médecin de l'hôpital. Les pansements sont nombreux, les pauvres gens viennent de tous les côtés, des hauteurs de Saint-Paul et des environs.

A gauche est un *hospice* pour les vieillards, qui s'envont très nombreux au ciel, après s'être réconciliés avec le bon Dieu.

A droite se trouve la *maternité*, lieu de refuge pour les pauvres femmes, qui y sont bien soignées, et où l'on peut procurer le baptême à beaucoup de petits anges.

On voit aussi un *hospice* pour les femmes; cette œuvre donne bien des consolations, car beaucoup de malheureuses viennent y faire un séjour pour ramasser leur âme, selon leur expression, c'est-à-dire réhabiliter leur mariage, pour recevoir les derniers sacrements; d'autres viennent y abriter une vieillesse pleine d'infirmités.

Ce qui est encore très intéressant, c'est l'*orphelinat*, où sont recueillis quarante-trois enfants qui grandissent, apprenant les vérités de la religion, un peu d'écriture et de lecture, et surtout la couture qui leur sert plus tard de gagne-pain. A treize ans, elles entrent au grand *ouvroir*, où l'on reçoit aussi des externes pour leur enseigner la lingerie et le repassage et leur apprendre à devenir de bonnes jeunes filles. Elles sortent à vingt et un ans, les unes pour

rentrer dans leur famille, si elles en ont; quelquefois on les marie avant de sortir; plusieurs se donnent au bon Dieu dans une communauté du pays. Les sœurs continuent de suivre ces jeunes filles dans le monde et l'*Association des enfants de Marie* les rappelle tous les dimanches aux réunions qui se font à la chapelle, où se dit l'office et un petit mot pour entretenir leur piété. M. le curé les réunit une fois le mois à l'église. Celles qui habitent loin viennent autant qu'elles le peuvent une fois l'an faire la retraite. La réception des enfants de Marie se fait le 27 novembre, et toutes ces chères enfants de Marie ou des Saints-Anges jouissent ce jour-là d'un peu de bonheur vrai.

Il reste encore l'œuvre des *pauvres malades*, bien organisée, qui chaque mois réunit son comité, sous la présidence de M. le Curé, pour discuter les secours à donner aux nombreuses familles assistées. Le mercredi, les sœurs font une distribution, et la sœur chargée de cet office visite dans la semaine les malades dans leur case. Là on trouve vraiment du bien à faire.

Les catéchismes ne sont pas oubliés; les internes suivent le catéchisme de la paroisse et les sœurs font pour les externes, garçons et filles les plus pauvres qui ne peuvent aller en classe, un catéchisme à une heure tous les jours. Les enfants qui y assistent sont nombreux. Un autre catéchisme est celui des personnes adultes. Pour la Toussaint, des jeunes gens de plus de vingt ans ont fait la première communion ; d'autres s'y préparent, c'est bien consolant.

Dans tout cela on voit la main du bon Dieu et on l'en bénit.

MAISON DE SAINT-DENIS

Voici les différentes œuvres de cette maison :

1. *Ouvroir de la lingerie.* — Cet ouvroir comprend

cinquante ouvrières externes sous la direction de deux sœurs. On y fait des travaux de lingerie fine, aussi perfectionnée, comme goût, comme coupe et comme travail que dans les plus grands magasins de Paris. La moitié du personnel est appliquée à tous les travaux de broderie, aujourd'hui si en vogue.

2. *Ouvroir du repassage.* — Il se compose de seize ouvrières, qui repassent tous les jours de l'année sous la direction d'une sœur. On y prépare toute espèce de linge, depuis les costumes et les chemises d'homme, jusqu'aux toilettes de dame les plus compliquées.

On y fait aussi le raccommodage du linge, pour les personnes qui le désirent.

3. *Ouvroir du lavage.* — Cet ouvroir se compose de mères de famille, pauvres et honnêtes, auxquelles on procure ainsi le moyen de faire vivre leur famille. Le linge est passé à la lessive dans cet ouvroir, ce qui est très précieux pour les Européens, car les créoles lavent leur linge sans le passer à la lessive.

Le but des ouvroirs est de moraliser les créoles, si portés à l'indolence par le climat, en leur donnant l'amour du travail. Malheureusement, dans notre colonie ruinée, le travail n'est pas payé à sa valeur, de telle sorte que tout le bénéfice des ouvroirs est employé à couvrir les frais et à payer les ouvrières. Si on ne donnait pas à ces mères de famille et à ces jeunes filles un salaire raisonnable, elles iraient chercher du travail dans les dangers d'un atelier, car elles savent que, travaillant chez les sœurs, leur conduite doit être exemplaire, et elles doivent renoncer aux plaisirs défendus.

4. *Association des enfants de Marie et Patronage.* — Cette association fonctionne suivant le modèle et le

règlement de nos maisons de France. Elle comprend, avec le patronage, cent soixante-dix jeunes filles environ et se recrute dans les ouvroirs et au dehors. Les associées ont leur réunion dominicale chez les sœurs; mais elles sont tenues d'assister aux offices de la paroisse : grand'messe et vêpres. Le chœur de chant des enfants de Marie contribue beaucoup à rehausser les cérémonies de l'église. Les créoles étant très portés à l'amour du plaisir, le règlement, en ce qui concerne les danses, les courses, les fêtes mondaines, doit être assez sévère; sans cela, il s'ensuivrait une trop grande liberté de mœurs. Sa Grandeur l'évêque de Saint-Denis a eu la bonté de donner des jeux, qui sont à la disposition des jeunes filles le dimanche, avant ou après leur réunion.

5. *Dispensaire.* — Après la laïcisation de l'hôpital, les sœurs, touchées de l'abandon dans lequel se trouvaient les pauvres qu'on ne pansait plus dans cet établissement, conçurent le projet d'établir un dispensaire. N'ayant pas la moindre ressource pour cela, elles durent faire appel à la charité de quelques bonnes âmes de France, qui leur procurèrent le moyen de construire une petite bâtisse bien pauvre, mais où les pansements sont faits avec le plus d'antisepsie possible.

Pour combler une lacune résultant du défaut de consultations gratuites, chez les dentistes de la ville, les sœurs se chargent d'extraire les dents à tous les pauvres qui se présentent au dispensaire pour cela.

L'utilité de ce dispensaire, unique dans la capitale de l'île, a été démontrée aussitôt qu'il a été établi, par le grand nombre de personnes qui s'y font panser, ou demandent l'extraction des dents.

6. *Association de la Sainte-Famille pour les mères*

chrétiennes. — Cette association, composée de soixante-cinq membres environ, se réunit tous les dimanches chez les sœurs, de une heure à trois. Elle a pour but de développer le sentiment chrétien chez ces pauvres femmes noires et de promouvoir aussi l'assistance aux offices paroissiaux. La réunion du dimanche chez les sœurs consiste à faire aux associées une instruction aussi simple que pratique, ensuite on les conduit aux vêpres.

7. *Secours mutuels.* — Il est établi, dans cette même association de la Sainte-Famille, une caisse de secours mutuels. Moyennant une cotisation mensuelle de 50 centimes, on donne aux associées tous les médicaments usuels dont elles peuvent avoir besoin.

8. *Caisse de prévoyance pour les jeunes ouvrières.* — Une œuvre similaire est établie, chez les sœurs, pour les jeunes filles du patronage. Mais comme la cotisation mensuelle est de 1 franc, les ouvrières ont droit, dans leurs maladies, aux visites du médecin; de plus, la caisse fait remplir les ordonnances du docteur gratuitement. Enfin, ces jeunes filles ont droit à un secours de 2 francs par semaine de maladie.

9. *Archiconfrérie du Saint-Rosaire.* — Cette archiconfrérie, établie plus spécialement pour les femmes noires, est affiliée à Rome, à la grande archiconfrérie de la Minerve. Elle participe par conséquent à toutes les grandes indulgences du rosaire.

Elle comprend environ cent soixante membres, qui se réunissent chez les sœurs tous les premiers dimanches du mois. M. le curé de la paroisse fait une instruction aux associées. Cette instruction est complétée par des avis très pratiques donnés par une sœur. Une messe est dite tous les mois pour les défunts,

et les membres de l'association sont tenus d'assister à l'enterrement des associées qui décèdent.

10. *Distribution mensuelle de riz.* — Le premier but de l'établissement des Filles de la Charité par saint Vincent fut de seconder les Dames de la Charité. Fidèles aux intentions de leur saint Fondateur et de leur vénérable Fondatrice, les Filles de la Charité de Saint-Denis prêtent leur concours le plus actif aux Dames de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Elles font, en leur nom, une distribution mensuelle de riz à plus de cent cinquante familles pauvres, le riz étant la nourriture principale des habitants du pays. Les ressources pour l'achat du riz proviennent d'une loterie annuelle organisée par les dames, mais à laquelle les Filles de la Charité prennent une part très active, soit en distribuant des listes de loterie, soit en fournissant de nombreux lots.

11. *Visite des pauvres à domicile.* — Les Filles de la Charité visitent les familles pauvres, assistées par les Dames de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Elles visitent aussi les pauvres pour leur compte personnel. Malheureusement, les ressources leur font défaut pour tout le bien qu'elles pourraient faire par cette visite.

12. *Œuvre des catéchismes.* — Les Filles de la Charité font le catéchisme aux enfants des deux sexes qui ne fréquentent aucune école, la loi sur cette fréquentation n'étant pas encore rigoureusement appliquée à l'île de la Réunion. Elles réunissent les enfants tous les jours, de midi à deux heures, pour leur enseigner la lettre du catéchisme, et leur en donner l'explication. Les sœurs conduisent aussi ces enfants au catéchisme paroissial toutes les fois qu'il y en a et aux offices du dimanche. Quand il se présente des

adultes qui n'ont pas fait leur première communion, souvent à un âge fort avancé, les sœurs leur enseignent le catéchisme et les préparent à recevoir ce grand sacrement.

13. *Société de Bon-Secours.* — Les Filles de la Charité sont chargées par le clergé paroissial de distribuer les médicaments usuels aux associées de cette œuvre de secours mutuels. Afin de pouvoir donner davantage, les sœurs achètent les médicaments en gros et préparent elles-mêmes les potions et autres remèdes.

ABYSSINIE

Lettre de M. de WITT, *Prêtre de la Mission, à* M. VILLETTE, *Supérieur général.*

Alitiena, 15 octobre 1915.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

De combien de souffrances et de sollicitudes êtes-vous accablé depuis que vous êtes notre conducteur et notre Père ! Je prie Dieu pour qu'il vous donne force et lumière et offre parfois le saint sacrifice à votre intention.

Par ma lettre d'aujourd'hui, j'ai quelque peu la prétention de vous procurer une petite distraction. De curé d'Aïga, je suis redevenu procureur à Alitiena, en d'autres termes, du ciel je suis tombé en purgatoire. Et puisque vous n'êtes pas absolument étranger à ma chute, je me venge en vous racontant une de mes visites à mes paroissiens malades.

J'avais toute la journée tenu compagnie à M. Sournac et à notre cher frère Blandeau sur l'échafaudage, où, à trois, nous crépissions l'église d'Aïga, quand vers le soir un homme vint demander, pour sa femme malade, un prêtre, un linceul et une natte. Car, chez nous, on coud les morts dans une natte qui sert de cercueil. Donc je donne à mon domestique un fusil et une peau de chèvre contenant notre repas, c'est-à-dire de la farine d'orge et de lin; je prends mon long bâton, et en route! Il était cinq heures du soir. Mes compagnons m'assurent que je ne pourrai arriver sans passer la nuit en route, car le chemin est long et impraticable pendant l'obscurité, puisil y a des serpents et des bêtes sauvages qui, la nuit, viennent vous saluer sans crier gare. Je réponds que je veux et dois arriver cette nuit même, puisque la malade est à l'agonie.

Après une bonne heure de marche précipitée, nous sommes sur la plus haute montagne du pays des Irobs. Là-haut rien ne rappelle la chère Hollande. A perte de vue, l'œil n'y aperçoit que pics et précipices, que désert et désolation; ce pays, comme dit le vénérable de Jacobis, semble porter l'empreinte de la malédiction divine.

Mais au moment où nous passons, il fait déjà obscur, et j'ai besoin de mes deux yeux pour voir où je mets les pieds. Arrivé sur le bord, je frissonne à la vue du précipice, dont l'obscurité m'empêche de voir le fond. Mais je devine qu'il faudra descendre bien bas. Je me recommande à la bonne Vierge et à mon ange, et je suis mes guides, tâtant avec mon bâton pour m'assurer de l'endroit où je veux mettre le pied. Seul le ciel étoilé nous éclaire. Eux, marchant pieds nus, prudemment, ne déplacent rien; mais moi, avec mes souliers, je remue les pierres que je foule, dont plusieurs roulent roulent... et tombent enfin avec fracas au fond du

ravin. Et c'est ainsi que, non par la vue, mais par l'ouïe, je puis juger de la profondeur du précipice. Nous entendons au-dessous de nous un léopard faire tout haut des réflexions, à notre sujet sans doute.

Mes compagnons perdirent bientôt le vilain sentier, et alors nous descendîmes à l'aventure en se servant, comme l'on pouvait, de tous les moyens de locomotion. Tour à tour on marche, on glisse, on rampe, on roule. Mes mains saignaient, mais que je fus heureux, Monsieur et Très Honoré Père, de penser au Bienheureux Jean Gabriel qui, en pareilles circonstances, disait qu'au besoin il se serait servi de ses dents pour avancer. Je bénis Dieu de me sentir le même courage. Je fus touché de l'attention de mes deux guides, me suppliant de prendre absolument la même ligne qu'eux et m'avertissant des dangers qu'il y avait ici à gauche, là à droite.

Tout à coup, en pleine obscurité, j'entends un animal se remuer dans la broussaille où je mets le pied. Je me mets en posture avec mon bâton et quand je m'attends à sentir deux pattes de léopard sur ma poitrine, j'entends le... keh, keh, keh, d'une perdrix qui me vole presque à la figure. Vilaine bête! Est-il permis de se moquer à ce point des gens pacifiques?

Cette marche lente et pénible dura près de deux heures; nous suivîmes ensuite le lit d'un torrent desséché, pendant une bonne heure. Que d'émotions variées j'y eus! Notre chemin, de 4 mètres, de largeur était depuis des siècles creusé profondément par l'eau entre les montagnes qui y tombaient à pic et le muraient littéralement. La lune, levée maintenant, donnait par ses ombres et ses clartés les formes les plus fantastiques aux sommets, aux rochers et aux grottes. Après cette marche facile et poétique, débuta une série de montées et de descentes. Pour comble de malheur, la lune

se cacha et je sentis de nouveau le besoin de recourir à la Reine des petits missionnaires.

Devant moi marchait l'homme qui était venu me chercher. Il portait sur son dos la lugubre natte. Il ne parlait point. Par trois fois, il s'arrêta brusquement; ayant entendu quelque bruit, il craignait que ce ne fût l'alarme que l'on pousse ici aussitôt qu'une personne vient de mourir. Mais chaque fois il se trompait, il avait entendu le cri de quelque bête dans le désert. Un troupeau de singes réveillés par notre marche grognaient dans un ravin au-dessous de nous. Un coup de fusil les fit hurler pendant cinq minutes, tandis que les montagnes se renvoyaient l'écho de leur tintamarre infernal.

Enfin nous trouvâmes de l'eau, et je ne me fis pas prier pour en boire. Dix minutes de repos me donnèrent la force pour escalader la dernière montagne.

Je fus consolé, et au delà, de mes fatigues, quand, vers minuit, je m'agenouillai à côté de la malade et que je vis son immense joie d'avoir le prêtre auprès d'elle. Le réduit où elle était couchée ressemblait à une cage plus qu'à une cabane. Quelques branches mal juxtaposées en formaient les murs et le toit. Et ce toit était si bas qu'étant à genoux je le touchais de la tête.

Cette tribu nomade, aux mœurs patriarcales, se contente de ces constructions préhistoriques, puisqu'elle ne fait que passer d'un endroit à l'autre avec les troupeaux.

Cette nuit-là, en plein air, au milieu des vaches et à côté d'un grand feu, je mangeai des boulettes de farine d'orge, trempées dans de la farine de lin, repas qui malgré sa simplicité n'est certes pas à dédaigner. Comme je soupai ainsi de mes propres provisions, j'offris un bâtonnet à un prophète musulman qui était là

et qui, à en juger d'après la détresse de ses habits, devait avoir l'estomac bien délabré. Il jura néanmoins sur l'âme de son père qu'il manquait absolument d'appétit, et je fis mine de le croire. Il m'assura aussi que j'étais un ange, mais j'aurais été plus flatté s'il m'avait dit estimer notre sainte religion plus que celle de Mahomet.

Nous nous étendîmes à l'endroit même où nous avions mangé, et mes compagnons ne tardèrent pas à s'endormir. Pour moi, j'étais trop émotionné pour m'endormir aussitôt. Je me sentais si heureux d'être Missionnaire ; je pensais à mes anciens condisciples travaillant sur plusieurs points du globe pour le même Dieu, et je contemplais au-dessus de moi le ciel étoilé, reflet du véritable ciel où les Missionnaires se sont donné « rendez-vous ».

Le lendemain, après avoir consolé la malade et toute la famille, je partis de grand matin. En route, un brave homme eut la bonne idée de m'inviter à dîner. Il m'offrit du lait passé (mais j'avais soif), cette espèce de polenta dont le vénérable de Jacobis dit que c'est le beurre qui y manque le moins. Mes cinq doigts allèrent droit au but.

Dans l'après-midi, toujours dans le désert, j'eus occasion de baptiser un nouveau-né. La mère disposait d'un peu d'eau dans un récipient si répugnant de malpropreté que, sur le conseil de mon domestique, je pliai une feuille d'arbre en forme de coquille pour verser l'eau et augmenter le nombre des chérubins noirs.

Je rentrai le soir au palais d'Aïga, plus content que fatigué. Hélas ! en Abyssinie on ne moissonne pas comme en Chine ; nous méritons à peine le titre de glaneurs. Les lettres de nos confrères en Chine me font venir l'eau à la bouche. Daigne Dieu avoir bientôt aussi pitié de nos pauvres noirs.

Veuiller excuser, Monsieur et Très Honoré Père, mon long bavardage. J'aurais pu être et plus long et plus ennuyeux en vous entretenant de ma quasi-banqueroute. La guerre en Europe et une famine inouïe ici ! Pauvre procureur ! Mais, banqueroute de l'économe n'est pas banqueroute de toute la mission. Nous espérons que vous serez venu en aide à M. Gruson, notre vénéré supérieur, qui retournera bientôt parmi nous.

Je me recommande avec toute la mission, Monsieur et Très Honoré Père, à vos ferventes prières. Je suis heureux de vous renouveler l'assurance de ma plus entière soumission en l'amour de Notre-Seigneur.

Votre tout dévoué et affectionné.

M. de WITT.

AMÉRIQUE

MEXIQUE

Voici quelques détails fournis par M. Goni, visiteur de la province, sur cette contrée si bouleversée.

La Havane, le 19 avril 1915.

Les trois importantes maisons de *Merida de Yucatan* sont toujours debout malgré des craintes sérieuses. Le collège catholique a couru beaucoup de dangers parce que, outre qu'il a établi un petit appareil de télégraphie sans fil, l'unique de cet État, il a formé dans ses murs, à l'imitation des autres centres d'enseignement de la cité, une compagnie militaire composée des jeunes gens. De nos trois prêtres Bérenger, Saldaña (Santiago) et Montoza, les deux premiers sont restés, le troisième est venu à La Havane. Depuis le 23 mars, le collège s'est ouvert de nouveau. Au séminaire de Mérida est allé M. Chacón, notre prêtre mexicain, qui a été ordonné à Madrid, le 27 septembre 1914. A la maison de *Lourdes* (missions) vivent MM. Torres (Crescentio) et Petul. M. Cœllo (Julien) et le frère Sora vivent dans l'État voisin de Campêche, tenant la place de l'évêque et du clergé chassés. Ils font là un bien immense. Je viens de recevoir des cartes de trois membres de la maison de *Puebla*; ils vivent dans diffé-

rentes habitations. M. Rangel et deux frères coadjuteurs veillent sur la petite église que nous avons à Puebla et vivent dans les appartements qu'on leur a laissés de notre maison. Il paraît qu'ils ont sauvé presque tout ce que contient la maison, en particulier la bibliothèque qui est bonne et grande. *Oaxaca* va de l'avant, mais est menacé de la disette. *Chihuahua* compte trois prêtres et un frère. Je songe à envoyer du renfort. De la capitale *Mexico* et de *Tacubaya* nous n'avons rien su depuis deux mois. Il paraît qu'il n'a jamais régné là un pareil désordre.

Au point de vue politique, Mexico va chaque jour plus mal. On parle beaucoup, on écrit beaucoup et aussi on agit beaucoup; nul ne peut dire quand se terminera l'anarchie épouvantable qui y règne en souveraine. Carranza, Villa et Zapata sont les trois héros du jour à Mexico; le premier est surtout persécuteur de la religion; les deux autres sont tolérants. Le Japon vient de s'emparer de l'île des Tortues près des États-Unis. Cela va-t-il compliquer la situation à Mexico, ou bien cela procurera-t-il la cessation des troubles de Mexico? Nous ne le savons pas. Dieu seul peut donner la paix aux nations.

6 juin 1915.

Les affaires politiques vont chaque jour plus mal; c'est un chaos où règne une confusion épouvantable. La famine, avec toutes ses conséquences, s'étend sur l'infortuné pays autrefois si riche et si prospère.

Ces derniers jours, on remarque un changement certain dans la politique que les États-Unis ont suivie par rapport au Mexique; il paraît qu'ils vont faire quelque chose pour pacifier notre pays.

A *Puebla*, M. Rangel et les deux frères coadjuteurs payent 18 pesos de loyer pour les chambres qu'ils occu-

pent; dans le reste de la maison, il y a trente partisans de Carranza. M. Rangel veille au culte de la petite église que nous y avons. Les quatre autres prêtres de cette maison vivent en divers endroits. Le supérieur, M. Saldaña, occupe une habitation appelée Saint-Jean de los Llanos dans le même État.

Avec *la capitale* je n'ai de relation que par télégramme. Le 1er mai, M. Ataün, supérieur de notre maison de Tacubaya, près de la capitale, télégraphie : « Tous bien, travaillons, Ataün. » Le 4 du mois de juin : « Maison Conception en mon pouvoir. Fortün malade. Ataün. » Selon cela, la maison centrale de Mexico nous a été rendue. *Deo Gratias*! Ce Fortün malade est le doyen de nos frères, âgé de quatre-vingt-seize ans et demi, qui est dans la maison de Tacubaya. Ce frère très exemplaire est entré dans la Congrégation à Paris, en 1844; il vint à Mexico en 1845.

Le 19 *septembre*, M. Goni accuse réception d'une lettre envoyée le 9 mars par le Très Honoré Père (on voit que les communications ne sont pas très rapides).

19 octobre.

Je vous écris ces lignes pour vous apprendre une triste nouvelle. Notre important collège de Mérida de Yucatan est passé aux mains des révolutionnaires mexicains, qui ont mis dans cet édifice une des écoles publiques de la cité. On a pu sauver une partie de nos biens, livres, etc. L'église annexée au collège, bien que n'en faisant pas partie, a été profanée avec la cathédrale qui est proche par une vile populace. Cela est arrivé peu de jours avant qu'on s'empare du collège. De nos trois florissantes maisons de Yucatan, il ne reste plus que la maison de Lourdes, où les missions ont pris racine.

Une prière pour le Mexique devant la Vierge puissante et saint Vincent.

Eugène GONI.

BRÉSIL

Lettre de la sœur VINCENT, *Fille de la Charité, à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Rio de Janeiro, le 25 mai 1915.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Le 23 avril, M. le docteur Wenceslau Brar, président de la République, a daigné nous honorer de sa visite, désirant assister au déjeuner des matineux, ouvriers sans travail qui viennent tous les matins au nombre de mille; l'un d'eux a fait le discours, il s'est fort bien acquitté de sa charge; un second discours a été prononcé par un jeune homme de famille et le troisième par M. le Ministre des Travaux publics, qui a parlé aux ouvriers en des termes touchants au nom de M. le Président.

Pendant que les dames et mes deux compagnes distribuaient à chacun d'eux un pain beurré de 250 grammes, avec un bol de café bien chaud et bien sucré, M. le Président parcourait les appartements du dispensaire. Il s'est arrêté assez longtemps au secrétariat; la tenue des livres de comptes l'a vivement intéressé; après, il s'est rendu au grand salon, où les jeunes gens du patronage l'attendaient; ils ont salué militairement, au chant de l'hymne national, pendant qu'il prenait une tasse de café. Il s'est retiré, baisant respectueusement la main

de la sœur (usage du pays), promettant une protection toute spéciale en faveur de l'œuvre, ajoutant qu'il reviendrait sous peu et avec plaisir assister à l'une des distributions qui ont lieu tous les quinze jours à quinze cents familles indigentes.

M. Baudin, sénateur, en mission au Brésil pour traiter les intérêts de la France, a voulu connaître le dispensaire dont il avait entendu parler; les ouvriers à son arrivée l'ont acclamé au cri de : Vive la France! Il s'est montré fort satisfait, a fait un discours en français qui a été traduit en portugais. « C'est merveilleux, dit-il! combien de sœurs? trois, ce n'est pas croyable »; puis tirant une pierre précieuse de sa poche, il me prie de l'accepter en souvenir de son passage en ces lieux et en faveur des pauvres.

Sœur VINCENT.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

494. *Traité de l'assistance hospitalière*, par Gabriel CROS-MAYREVIELLE, membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique. 3 volumes. Paris, Berger-Levrault. Prix : 36 francs.

La première partie de cet ouvrage parle de l'assistance hospitalière à travers les siècles, chez les Hébreux, en Grèce, à Rome, en France au moyen âge. Le chapitre VII traite de la charité au dix-septième siècle. L'auteur fait un grand éloge de saint Vincent de Paul, « l'une des plus pures gloires de l'humanité, le régénérateur, l'initiateur de la charité de son siècle ». Il montre que c'est « par les moyens les plus modestes » que saint Vincent a fait le bien. Il passe ensuite en revue ses principales œuvres : confrérie de la charité à Châtillon-les-Dombes, Filles de la Charité, visites à l'Hôtel-Dieu, les enfants trouvés, les vieillards. A propos de l'Hôpital général, il signale des défauts dans la réalisation de cette œuvre, mais il ajoute « qu'il en eût été autrement si Vincent de Paul qui contribua à l'inspirer en avait pu surveiller lui-même l'exécution ». L'auteur est moins exact lorsqu'il dit des Lazaristes que leur but

primordial est de catéchiser les enfants pauvres et de leur départir gratuitement l'instruction élémentaire, mais c'est un petit *lapsus*.

A la fin de ce chapitre, l'auteur revient encore sur saint Vincent pour attester qu'il fut un rénovateur, que ses œuvres sont importantes, puisqu'« il faudrait un volume spécial pour glorifier son œuvre »; il dit enfin « qu'il illumine le siècle où il a vécu et que son nom resplendit d'une auréole dont l'éclat brille d'autant plus pur qu'il ne doit rien aux fausses gloires trop facilement édifiées ».

L'histoire de l'assistance hospitalière se poursuit au dix-huitième siècle, sous l'Assemblée législative, la Convention, le Directoire.

Le chapitre XI parle du Consulat et de l'Empire. A propos du rappel des Filles de la Charité, l'auteur constate que « l'essai d'infirmières républicaines imposées par la Terreur avait abouti, sauf de rares exceptions, à un échec complet », et il montre le ministre Chaptal, bien que libre penseur, amené à prendre l'initiative de ce retour des sœurs.

La deuxième partie de l'ouvrage traite de l'administration générale des hospices et hôpitaux, des commissions administratives, du personnel administratif et hospitalier. A ce propos, l'auteur parle des sœurs et, en particulier, des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul : il célèbre leurs nombreuses et grandes qualités, leur dévouement et abnégation sans bornes, les garanties morales très sérieuses qu'elles présentent, la stabilité du personnel plus facilement garantie chez elles, et enfin les économies qu'elles font faire aux finances hospitalières.

Il signale deux reproches qui leur ont été faits : 1° le manque d'instruction professionnelle; l'auteur déclare que ce reproche est injuste. Il montre qu'au sujet de certaines méthodes nouvelles « des discussions ont eu lieu dans les milieux médicaux et trouvèrent leur écho au sein même de l'Académie de médecine »; dès lors quoi d'étonnant que les sœurs, personnes de traditions, aient éprouvé pour les systèmes nouveaux une certaine hésitation ? Mais lorsque les théories nouvelles eurent triomphé, conclut l'auteur, l'élément hospitalier religieux se soumit aux prescriptions de la science.

2° Le second reproche que quelques-uns adressent aux sœurs, c'est d'user de l'influence qu'elles ont pour un but confessionnel. L'auteur répond que des abus peuvent apparaître parfois, mais qu'on peut en éviter le retour par une surveillance vigilante. C'est une réponse qui peut plaire à ceux de nos contemporains qui n'admettent pas l'existence d'une autre vie; c'est donc une réponse *ad hominem*; si l'on veut faire une réponse objective basée sur la vérité, c'est-à-dire sur la réalité du jugement qui suit la mort et de l'éternité heureuse ou malheureuse qui en est la conséquence, on comprendra que les sœurs pratiquent la plus grande charité qui soit au monde lorsqu'elles profitent de leur influence morale pour sauver une âme. Il va sans dire que cela doit être fait avec la discrétion et la prudence voulues; les sœurs savent toutes que leur dévouement est une grande prédication, plus efficace souvent que les paroles.

La troisième partie de l'ouvrage traite de l'administration intérieure : c'est une véritable mine de renseignements : le chapitre XIII (orphelinats) paraît être un des plus pratiques pour les enfants de saint Vincent.

La quatrième partie étudie la gestion des biens et des revenus, et la cinquième et dernière partie donne les règles d'une bonne comptabilité.

Ce livre pourra paraître contenir trop de dispositions réglementaires la faute n'est pas à l'auteur, s'il y a tant de règlements et lois concernant l'administration hospitalière. Mais dès lors que les dispositions réglementaires existent, il faut bien les connaître et en les groupant, l'auteur a facilité cette tâche. Il y a lieu aussi d'admirer comment un sujet qui semble aride a été traité en trois volumes grand in-8, de six cents pages chacun, d'une façon si claire et si intéressante.

495. *Considerazioni e meditazioni per otto giorni di esercizi spirituali ad uso dei Missionari* (Considérations et méditations pour huit jours d'exercices spirituels à l'usage des Missionnaires), par M. Jean MORINO, visiteur des Prêtres de la Mission. Napoli, 1915.

Voici l'ordre des méditations qui sont traitées dans ce petit livre de cent trente pages :

Premier jour. — Bien faire la retraite. Fin de l'homme. Devoirs envers Dieu. Importance du salut.

Deuxième jour. — Le péché mortel. Le péché véniel. Devoirs envers le prochain. La mort.

Troisième jour. — Jugement de Dieu. Enfer. Devoirs envers soi-même. Miséricorde de Dieu.

Quatrième jour. — Sainte Eucharistie. Passion de Jésus-Christ. Communication intérieure. Bienfait de la vocation.

Cinquième jour. — Zèle de la propre perfection. Pauvreté. Chapitre VIII des règles (conversations avec les nôtres). Obéissance.

Sixième jour. — Humilité. Zèle. Chapitre IX des règles (conversations avec les externes). Mortification.

Septième jour. — Douceur. Oraison mentale. Chapitre X des règles (pratiques de piété). Observance des règles.

Huitième jour. — Dévotion à Marie. Charité envers Dieu. Chapitre XI des règles (nos fonctions). Charité fraternelle. Paradis

Les chapitres de nos saintes règles dont il vient d'être question sont seulement indiqués, mais ne font pas l'objet d'une méditation proprement dite.

On retrouve dans ce recueil les qualités propres aux autres ouvrages de l'auteur : c'est substantiel et entraînant.

496. *Raccolta di speciali meditazioni, proteste ed atti di consecrazione ad uso dei Missionari* (Recueil de méditations spéciales, protestations et actes de consécration à l'usage des Missionnaires), par M. Jean MORINO, visiteur des Prêtres de la Mission. Napoli, 1915.

Ce livre contient les formules de prières en usage dans la Congrégation et un certain nombre de méditations pour les fêtes qui nous sont chères. Signalons les particularités : l'auteur nous donne une méditation sur la

translation des reliques et une sur saint Vincent de Paul au jour d'incidence de ces fêtes. Il fait commencer le 10 juillet la neuvaine de méditations (sur les cinq vertus et les quatre vœux) qui est placée dans notre Recueil à partir du deuxième dimanche après Pâques; en sorte que la fête de saint Vincent est précédée et suivie d'une série d'exercices en son honneur.

Même remarque que pour le volume analysé plus haut en ce qui concerne les qualités de l'œuvre; ces méditations sont pleines de l'esprit de saint Vincent.

497. *Some counsels of S. Vincent de Paul to which is appended The Thoughts of Mademoiselle Le Gras (First superior of the sisters of charity)*, translated and selected by E. K. SANDERS. (Quelques conseils de saint Vincent de Paul, auxquels on ajoute quelques pensées de Mademoiselle Le Gras (première supérieure des Sœurs de Charité), choisis et traduits par Sanders.)

Les conseils de saint Vincent de Paul dont il est question dans ce petit volume de cent quarante-quatre pages ont pour objet l'humilité, l'indifférence, l'esprit du monde, la confiance en Dieu, la persévérance, l'esprit de simplicité, la prière et deux ou trois autres sujets.

Il est difficile de contrôler l'exactitude de la traduction, car l'auteur ne donne aucune référence.

Les pensées de Mademoiselle Le Gras concernent trois sujets : la vie de Notre-Seigneur, les sacrements, la tentation.

498. *Omnia mecum*! Manuale pratico del Missionario di S. Vincenzo de Paoli, par Giovanni TONELLO, Prete della Missione. (*Tout avec moi*! Manuel pratique du Missionnaire de saint Vincent de Paul, par M. Jean Tonello, Prêtre de la Mission.) 2 volumes. Turin.

L'auteur vise à donner les renseignements pratiques pour les missionnaires missionnants d'Italie et à mettre entre leurs mains un livre qui les dispense d'en porter d'autres (*Omnia mecum*).

Il indique la nature des missions, à qui on doit les donner, pourquoi, en quel temps, quel horaire il faut suivre, quand il faut commencer, combien d'exercices il doit y avoir par jour; il parle des exercices particuliers à certaines catégories, de la conférence dialoguée; faut-il prêcher en italien ou en patois? Combien de jours doit durer la mission? Comment maintenir l'enthousiasme jusqu'à la fin? Comment assurer les fruits? Comment terminer la mission?

L'auteur parle ensuite des dispositions physiques, intellectuelles et morales du missionnaire avant la mission, pendant la mission (en chaire, au confessionnal, au presbytère, dans la ville), après la mission.

Il est ensuite question du cérémonial de quelques exercices de la mission (rénovation des vœux du baptême, bénédiction des enfants, pardon des injures, combustion des mauvais livres, service pour les morts, érection de la croix, clôture); ce chapitre est suivi d'un formulaire pour absolutions spéciales, pour demandes de facultés extraordinaires, pour bénédictions, pour consécrations, etc.; le premier volume se termine par des renseignements sur les œuvres à établir : enfants de Marie, mères chrétiennes, confréries de la charité.

Le second volume est un recueil des sermons les plus usités en mission.

L'ouvrage est approuvé par M. Damé, visiteur de la province de Lombardie; il est loué par plusieurs évêques et par M. Veneziani, assistant de la Congrégation de la Mission.

499. *Episcopat de Monseigneur Vic* (1886-1912). Notes et Souvenirs, par M. Dauverchain, Prêtre de la Mission.

Cette petite plaquette de quarante et une pages n'est pas trop longue pour les étrangers, quoi qu'en dise l'auteur; je l'ai trouvée au contraire trop courte. M. Dauverchain y retrace d'abord le passé du Kiang-Si oriental, puis la vie de Mgr Vic; il nous le montre héritant de sa mère une bonté de cœur peu expansive peut-être (comparée à celle de Mgr Rouger), mais réelle, et de son père d'importantes qualités administratives : fermeté, énergie, prudence (p. 7), calme, égalité d'âme venant d'un axiome qu'il avait reçu sans doute de son vénérable père « il faut gouverner avec la tête non avec le cœur »; ce bon père lui avait aussi enseigné un sage gouvernement des finances (p. 40). Nous suivons Mgr Vic dans ses différentes fonctions et nous admirons son dévouement avant et après sa promotion à l'épiscopat. M. Dauverchain nous en donne quelques exemples : ainsi Mgr Vic, quoique évêque, se lève toutes les nuits pour porter la sainte communion après minuit à un confrère malade. M. Dauverchain note même son dévouement admirable peut-être en d'autres circonstances, mais quelquefois excessif : ainsi il fait presque tout dans son petit séminaire et les élèves n'ayant plus affaire qu'avec l'évêque perdent quelque peu le respect pour les simples prêtres (p. 14). Mgr Vic se fit évêque missionnaire missionnant (p. 12), son zèle n'était ni tapageur, ni démonstratif en paroles (p. 38), mais actif : il visite son vicariat chaque année (p. 39), il fait lui-même la mission en beaucoup d'endroits (p. 38); que de voyages en barque, en chaise, à cheval, à mule (p. 39)! c'est dans ces courses qu'il prend ces insolations qui le conduisent au tombeau. Il est scrupuleusement fidèle au lever de quatre heures, et sur la pauvreté, c'est un rude disciple de saint Vincent (p. 41). Aussi Dieu bénit son épiscopat et il put dire à la fin de sa vie : « Seigneur, vous m'aviez donné cinq talents — à peine cinq résidences — je vous en offre vingt-trois; vous m'aviez confié neuf mille chrétiens, j'en laisse vingt et un mille. »

Cette notice est tout à fait dans l'esprit de notre vocation : il est à souhaiter qu'on voie de pareilles biographies se multiplier écrites comme celle-ci avec simplicité et onction.

500. *Les Missions de Chine et du Japon*, par J.-M. PLANCHET, Missionnaire Lazariste. 1re année. Pékin, Imprimerie des Lazaristes, 1916.

Voici ce que dit l'auteur dans la préface de son livre : « Le livre que je présente aujourd'hui au public et spécialement aux Missionnaires tient à la fois de l'annuaire et du mémento d'histoire religieuse de Chine... Depuis mon entrée en Chine, j'ai été frappé du manque d'information générale sur le passé et le présent des missions d'Extrême-Orient. Et, en effet, depuis que M. Huc publia, il y a plus de soixante ans, son beau livre *le Christianisme en Chine*, en dehors du petit volume du P. de Moidrey sur la hiérarchie en Chine, il n'a guère paru que des monographies sur telle mission, tel personnage, tel événement, en particulier. »

La première partie de cet ouvrage donne les origines et l'état de chacun des vicariats : c'est un véritable travail de bénédictin.

La deuxième partie contient les documents les plus précieux et les faits les plus intéressants concernant les missions : on en jugera par la nomenclature suivante qui ne signale que les principaux chapitres : les Missions protestantes, l'Église russe, la Chine et la Question religieuse (décret sur la religion d'État, rétablissement des sacrifices au ciel, le confucianisme), conférences de l'abbé Schmidin (l'Allemagne et le haut enseignement en Chine), les Missions et la Guerre actuelle, la Presse catholique, les Difficultés sino-japonaises, le Président de la République Yuan-Che-Kai, M. Lou-Tseng-Tsiang, ministre des Affaires étrangères.

Viennent ensuite des renseignements sur la division administrative, les cours judiciaires, les districts militaires, les dynasties chinoises, le corps diplomatique, les poids et mesures, les postes, les chemins de fer.

On comprend, d'après cette énumération un peu sèche, l'utilité d'un pareil livre pour celui qui veut se faire une petite idée de la Chine ancienne et actuelle.

Cet annuaire-mémento a demandé une somme de travail considérable à notre cher confrère M. Planchet : il lui fait honneur et nous souhaitons qu'il puisse se publier chaque année une édition de cet ouvrage ; ce sera le Battandier de la Chine.

Le Gérant : CH. SCHMEYER.

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris.

EUROPE

FRANCE

PARIS ET LA MAISON-MÈRE

1er *janvier* 1916. — Selon l'usage qui se perd dans la nuit des temps, c'est à la salle d'oraison, pendant l'oraison, que M. l'Assistant offre à M. le Supérieur général les vœux et souhaits de la Communauté. Le Très Honoré Père rappelle que cette année a été pénible par suite de la continuation de la guerre; il remercie Dieu de l'avoir ramené deux fois des portes du tombeau, grâce aux prières des confrères et des sœurs; il bénit tous les membres présents, tous ceux qui sont répandus dans le monde entier et particulièrement les soldats.

Dans la journée, malgré la présentation des vœux faite le matin, en commun, *bis repetita placent*, chaque catégorie offre encore séparément ses souhaits à M. le Supérieur général, et cette année les prêtres sont admis à faire comme les autres; ce qui permet au Très Honoré Père de nous proposer comme modèle de régularité le vénérable M. Forestier qui, malgré ses soixante-quatorze années de vocation et ses quatre-vingt-treize ans d'âge, est toujours fidèle au lever de quatre heures et à l'oraison du matin sans parler des autres exercices.

3 *janvier.* — C'est le chanoine Coubé qui prêche cette année la *neuvaine de sainte Geneviève*; c'est un spectacle remarquable de voir dans Paris, que quelques-uns ont appelé la Babylone moderne, tant de foi, tant de piété; on se prend à se demander en voyant cela et tant d'autres belles œuvres si cette appellation de Babylone moderne n'a pas été donnée en considération de ceux qui vivent à Paris pendant quelques jours ou quelques mois seulement.

5 *janvier.* — Ce sont les premiers *départs de la classe* 1917. On ne les appelle plus les bleus, on les a baptisés d'un joli nom, les bleuets. Comme ces fleurs des champs dont la couleur se rapproche de celle qu'offre un ciel sans nuages et qui croissent au milieu des blés d'or, ils s'en vont, ces chers jeunes gens, avec du bleu dans leur âme, remplir le grand devoir présent et préparer la moisson future. Nommons ceux de Saint-Lazare : nos chers frères Adam, Delafosse, Fresnel, Hennebelle, Saint-Léger.

9 *janvier.* — C'est aujourd'hui que se tient la *réunion intersyndicale* des œuvres si prospères dirigées par les Filles de la Charité et dont le centre est à la maison de la *rue de l'Abbaye.* Signalons ce qui nous a frappé dans la lecture des rapports : Le syndicat des *institutrices privées* compte 72 nouvelles adhérentes, ce qui en porte le nombre à 1 100. Actuellement, 51 élèves suivent les cours du brevet supérieur sous la direction de maîtres ecclésiastiques ou laïques et de maîtresses qui en font les cours dans la maison. Ajoutons qu'un Missionnaire leur fait le cours de religion tous les jeudis.

Mentionnons que le syndicat des *ouvrières de l'habillement*, qui compte 203 nouvelles jeunes filles, a pu distribuer, dans le courant de 1915, 60000 francs de

salaires aux personnes qui viennent travailler à l'atelier de chômage de l'Abbaye et autant pour des ouvrières qui confectionnent à domicile des chemises, caleçons, bourgerons, pantalons, bonnets de police, masques contre les gaz, imperméables, moustiquaires, tricots de laine, bandes pour pansements, etc., le tout à l'usage de nos vaillants poilus.

Le syndicat *le Ménage* n'est pas le moins intéressant; il compte 1 107 membres; on fait à la rue de l'Abbaye un cours professionnel ménager, qui réunit 30 internes, et un cours de réapprentissage ménager, qui a 84 élèves externes. Retenons au vol cette phrase d'un rapport où l'on « adresse l'expression de ses sentiments de reconnaissance à l'Association pour le développement des syndicats, à la Congrégation de la Mission et à la Congrégation des Filles de la Charité, ces trois colonnes sur lesquelles nous aimons à nous appuyer ». Il paraît qu'il y a eu dans le courant de 1915, au mois de juin, des examens pour le diplôme d'enseignement ménager, examens présidés par des hommes compétents; les inscrites au cours d'école ménagère normale étaient 17; 15 candidates ont subi les épreuves, d'abord écrites, sur l'économie domestique, l'hygiène, l'agriculture, etc., puis orales, sur des questions similaires et enfin actives de coupe, de cuisine, de blanchissage.

Nous voudrions pouvoir parler des autres syndicats, particulièrement des *sténo-dactylographes*, mais une confusion de dates ne nous a pas permis d'être là lorsqu'on lisait les rapports sur ce syndicat.

En résumé il y a là un fleuve puissant de vie intense qui, bien canalisé, peut produire un bien immense.

12 *janvier*. — C'est aujourd'hui la *rentrée de la Chambre des députés*. La première phrase qui retentit

au Palais Bourbon en cette année de grâce 1916 est la suivante : « L'heure de Dieu n'a pas encore sonné. »

13 *janvier*. — La Très Honorée Mère part aujourd'hui pour *Rome* avec la respectable sœur économe et la sœur Baron. Nous leur souhaitons bon voyage et les prions de nous rapporter les plus abondantes bénédictions spirituelles.

15 *janvier*. Les *Annales de la Mission* saluent avec intérêt l'apparition d'une nouvelle revue, qu'on pourrait baptiser les *Petites Annales de la guerre*, et qui, sur le désir du Très Honoré Père, va porter tous les quinze jours à nos vaillants soldats des nouvelles plus fraîches que celles des grandes *Annales*. Comme cette revue n'est que pour le temps de la guerre, nous ne dirons pas : *ad multos annos*.

16 *janvier*. — Le Très Honoré Père nous annonce à l'examen particulier que l'on commence, à l'église des Carmes, un *triduum de prières pour l'introduction de la cause des martyrs de septembre* 1792. Comme plusieurs de nos confrères sont dans les deux cent treize susceptibles d'être béatifiés, M. le Supérieur général nous invite à aller prier, un de ces trois jours, à l'église de l'Institut, pour le succès de leur cause. Nous donnons au supplément le décret d'introduction qui a été signé par le Pape le 26 janvier.

20 *janvier*. — Nos ministres, sénateurs, députés ne sont pas obligés, comme autrefois et comme ailleurs encore actuellement, d'aller implorer les lumières du Saint-Esprit au commencement de leurs travaux parlementaires ; aussi ceux-là ont-ils eu grand mérite qui, aujourd'hui, sont allés prier à Notre-Dame-des-Vic-

toires et faire comme ils l'ont dit à Son Éminence « une manifestation de foi et de confiance en la Providence divine ». Constatons qu'il y a un ministre, une centaine de parlementaires, plusieurs autres hommes politiques. On termine la cérémonie par le cantique si impressionnant, *Catholiques et Françaìs*. Vivent nos vieux chants nationaux, qui répondent si bien à notre tempérament !

24 *janvier*. — Il est raconté dans la *vie de saint Vincent* (Abelly, t. I, p. 355) que, dès l'année 1656, il ne pouvait plus marcher qu'en s'appuyant sur un bâton. Saint Vincent avait alors quatre-vingts ans. M. Forestier, qui en a treize de plus, s'est aperçu qu'il n'avait pas encore imité notre bienheureux Père en ce point et, à partir de ce jour, il a pris la résolution de marcher sur les traces du saint Fondateur en cela comme en tout le reste.

29 *janvier*. — Pendant que nous dormions du sommeil des justes, vers dix heures du soir, *deux zeppelins* venaient lancer sur Paris un certain nombre de bombes, treize exactement.

30 *janvier*. — Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes et de Lourdes, préside à Paris une réunion très intéressante, où l'on entend des célébrités de la médecine analyser quelques cas de guérison produits à Lourdes. Un journal protestant d'outre-Rhin avait dit au début de la guerre que la « sainte Mère de Dieu de Lourdes aura fort à faire si elle, la miraculeuse, doit guérir tous les os que nos soldats casseront aux pauvres gens de l'autre côté des Vosges » ; nous voyons par ces rapports des docteurs que si Marie n'a pas guéri tous les os cassés, parce que le miracle n'est pas le régime ordinaire de la Providence, cependant elle s'est mon-

trée et elle se montre bonne et compatissante pour bien des malheureux.

A Notre-Dame, le P. Sertillanges remplace le P. Janvier pour le discours sur *les Œuvres de secours aux églises dévastées*. Après le sermon, Son Éminence invite l'immense multitude à prier pour les victimes innocentes, tuées cette nuit, par les bombes des zeppelins. A ce moment, s'échappe des profondeurs de l'immense basilique, le chant du *De profundis*, sur un ton plaintif et touchant, qui symbolise admirablement les supplications des âmes du purgatoire.

Ce soir, nouvelle alerte. On signale un zeppelin, mais il ne peut parvenir jusqu'à Paris, et l'on nous avertit bientôt que nous pouvons dormir tranquilles.

12 *février*. — Le Très Honoré Père recommande à nos prières *Mgr Desanti*, évêque d'Ajaccio, qui vient de mourir ; ce prélat avait reçu la consécration épiscopale dans notre chapelle.

13 *février*. — *Mgr Toucket*, évêque d'Orléans, apitoie nos cœurs, avec son éloquence prenante, sur les Arméniens massacrés par les Turcs ; l'église de la Madeleine est pleine et il est des moments où l'auditoire vibre tellement à l'unisson du prédicateur qu'une explosion de ses sentiments ne surprendrait pas.

15 *février*. — Le gouvernement a ouvert le pavillon de Marsan, au Louvre, pour une *exposition de l'art liturgique* en faveur des églises. On y voit des vêtements sacerdotaux, des décorations d'autels, des chemins de croix et autres objets concernant le culte, le tout d'un art exquis, confectionné par des ateliers de Paris. On y voit aussi, ce qui intéresse particulièrement les missionnaires, des églises en réduction, des plans de chapelles. On a cherché à les rendre confortables,

artistiques et peu coûteuses. Les missionnaires qui sont obligés en quelques endroits d'être architectes y apprendraient à faire du beau et du solide à peu de frais.

17 *février*. — Dès que nous avons fini les vêpres et le salut du saint Sacrement, chantés en l'honneur du bienheureux Clet, les *associés de la Sainte-Agonie* prennent notre place dans les stalles pour la retraite préparatoire à leur fête patronale. C'est M. Lambert qui leur commente le mystère de l'agonie de Notre-Seigneur au jardin de Gethsémani.

20 *février*. — Ceux qui disent que la religion est morte en France et à Paris auraient bien fait de venir contempler à Notre-Dame le spectacle grandiose de la réunion des *employés de chemin de fer catholiques* groupés sous leurs cent cinquante bannières. Ils vont souvent au Sacré-Cœur de Montmartre, qu'ils appellent la gare centrale, mais c'est autrement imposant dans la basilique de Notre-Dame.

22 *février*. — *Clôture de la retraite de la Sainte-Agonie*. En vertu d'un privilège, nous disons tous la messe de l'oraison de Notre-Seigneur au jardin des olives. Mgr de Beauvais dit la messe de communion. Le Très Honoré Père donne le salut du très saint Sacrement. Il y a des harmonies si frappantes entre les temps troublés que nous traversons et l'œuvre de M. Nicolle que cela doit nous engager à nous en faire les propagateurs dévoués.

27 *février*. — Nous extrayons de *la Libre Parole* d'aujourd'hui la petite note suivante :

On vient d'inaugurer à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre une très belle verrière dédiée à saint Vincent de Paul et offerte par les PP. Lazaristes et les Sœurs de la Charité.

Ces vitraux ont été exécutés dans les ateliers de la maison Champigneulle, rue Notre-Dame-des-Champs, d'après les dessins de l'artiste peintre M. P. Blanchard. Nous sommes heureux de constater une fois de plus que, malgré les événements, l'industrie française a conservé sa vitalité, même en matière d'art.

Après avoir lu cet article, nous sommes allé voir la verrière en question : elle a trois parties, qui sont divisées chacune en trois étages. Le vitrail central présente au sommet un ostensoir soutenu par deux anges; l'hostie sainte offre une image du pélican qui se déchire le sein pour nourrir ses petits; au milieu du vitrail, il y a deux plans : dans le plan supérieur, saint Vincent debout, revêtu du surplis et de l'étole, les mains jointes, le visage souriant; au plan inférieur, un Missionnaire instruit trois jeunes gens, deux Filles de la Charité pansent un blessé et l'on voit à côté d'elles un ouvrier qui mange, un vieillard qui marche avec des béquilles, une femme qui attend son tour; certains personnages offrent des traits de ressemblance avec des Missionnaires; l'étage inférieur du vitrail central montre le revers de la Médaille miraculeuse.

Le vitrail de gauche représente dans sa partie supérieure la cathédrale de Paris, dans la partie moyenne, la translation des reliques de saint Vincent, en 1830, au bas, le médaillon des Filles de la Charité : le crucifix avec la devise : « La charité de Jésus-Christ me presse. » Dans la scène de la Translation, l'un des diacres qui portent la châsse est le portrait du curé actuel de la Madeleine, M. l'abbé Langlois; le chanoine qui précède le reliquaire ressemble au supérieur de Montmartre, M. l'abbé Crépin; il y a en plus, comme personnages, trois évêques, dont un avec chape verte et un enfant de chœur.

Le vitrail de droite offre au sommet l'église Saint-

Pierre de Rome; au milieu, Léon XIII proclamant saint Vincent patron des œuvres de charité; au bas, les armes de la Congrégation de la Mission : Jésus-Christ étendant les mains, avec la devise : *Evangelizare pauperibus misit me*. Léon XIII est debout, ayant à sa droite un garde-noble, à sa gauche un massier, devant lui un évêque en chape, à ses pieds, deux évêques; l'un en violet qui représente Mgr Amette, l'autre en rouge qui est le portrait du cardinal Richard.

Ces vitraux sont dans le bras du transept à gauche, au-dessus d'un autel dédié à saint Vincent de Paul. Cet autel nous a paru sévère. Les sujets qui y sont représentés présentent une certaine finesse d'exécution, bien que l'ensemble universellement jaune ne fasse rien ressortir. Le retable de droite, par rapport au spectateur, montre saint Vincent amenant trois petits orphelins aux Filles de la Charité; tout est vivant et parfaitement naturel dans ce gracieux sujet. Le retable de gauche représente saint Vincent prêchant sans doute aux membres de la conférence des mardis ou aux ordinands. Sous l'autel, saint Vincent assis ayant, à gauche et à droite, des fidèles de toutes les classes qui l'écoutent dans une église; en général, les visages sont très expressifs. L'ornementation de la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul n'est pas encore achevée; on doit, paraît-il, couvrir de mosaïques les parois de droite et de gauche.

Ce même jour 27 février, la Maison-Mère a la grande douleur de perdre le bon M. Angeli. Nous donnons plus loin une petite notice sur cet excellent confrère.

1er *mars. — Journée diocésaine des œuvres de guerre* sous la présidence du cardinal Amette. Cela intéresse la double famille de saint Vincent, car les Filles de la Charité par leurs œuvres de piété, de jeunesse, de

charité sont pour beaucoup dans les résultats heureux que nous allons constater.

Le premier rapport est de M. Delaage, archiprêtre de Notre-Dame; il a pour objet les *manifestations de la piété chrétienne* pendant la guerre. Nous avons déjà parlé au jour le jour de quelques-unes de ces manifestations à Notre-Dame, au Sacré-Cœur, et ailleurs. Le réveil de la foi s'est manifesté et maintenu dans toutes les paroisses par les communions, les confessions, les chemins de croix, les rosaires, les médailles, les messes de guerre, les services funèbres. Les communions ont augmenté partout du tiers ou du quart. On cite telle paroisse où les communions qui étaient 130000 en 1914 sont devenues 180000 en 1915. Les chemins de croix ont eu un succès marqué qui s'explique par les douloureux rapprochements que la guerre fait naître entre les souffrances de Jésus-Christ et celles de ses membres. La récitation du Rosaire est presque ininterrompue comme l'adoration du saint Sacrement. Les messes de guerre en semaine groupent beaucoup de monde. Les services funèbres font venir très souvent à la messe des gens qui n'y assistaient pas le jour de Pâques, et l'on constate que, s'il y a encore séparation officielle entre l'Église et l'État, jamais nos ministres et autres personnes politiques ne sont entrés si souvent dans nos églises.

Le second rapport est de Mgr Odelin, vicaire général; il traite des *secours aux églises dévastées*. Près de deux mille églises sont mutilées, victimes de la guerre, tombées au champ d'honneur. Il faut assurer des abris provisoires, il faut confectionner du linge d'église. Combien de Marie-Madeleine, parmi les dames de charité, les jeunes filles des ouvroirs des sœurs, qui répandent des parfums sur la tête de Notre-Seigneur! combien de Véronique qui essuient son visage, en bro-

dant du beau linge, en faisant des ornements! On nous a cité les sommes versées pour le premier pansement sommaire des églises qui peuvent servir; il n'y a pas de Judas pour dire : *ut quid perditio haec*! On nous a parlé des sacrifices que font les petits enfants, les petites filles pour que le petit Jésus puisse rentrer dans ses églises, c'est touchant.

Le dernier rapport de la matinée est sur les *œuvres pour les prisonniers de guerre*.

La séance de l'après-midi s'ouvre par un beau rapport du *comte de Kergorlay* sur les *œuvres en faveur des blessés*. Il montre la belle part prise par les hôpitaux catholiques, les établissements d'enseignement libre, les séminaires, les collèges, les orphelinats, les patronages, les communautés religieuses. Il dit des choses fort élogieuses pour nos sœurs. Il donne des appréciations de médecins chefs à leur sujet; il commente l'attitude de la presse, même sectaire, qui leur est bienveillante; il parle surtout de la reconnaissance de nos soldats pour elles; il cite, en particulier, cette phrase d'un blessé : « On n'a jamais de mauvaise pensée quand on est soigné par les sœurs. »

La parole est donnée à M. *Maurice Barrès*, qui nous entretient de l'*œuvre en faveur des mutilés*. Deux millions ont été recueillis jusqu'ici. Le secrétaire général, M. Souchon, est un membre de la société de Saint-Vincent-de-Paul. On applique ces glorieuses victimes de la guerre à différents métiers; on a même ouvert pour eux des établissements agricoles : car le salut de la France sera toujours principalement, à tout point de vue, dans le retour aux champs.

M. *Maze-Sencier* nous parle des *orphelins de la guerre*, et l'on voit aussitôt dans l'auditoire que c'est le clou de la journée. Le rapporteur parle de ce qui s'est fait, de ce qu'on veut faire, de ce que fait le Sénat, ce qui

amène un sénateur présent, M. Las Cases, à nous faire une improvisation fort éloquente; Mgr Rivière intervient également dans le débat et, en sa qualité « d'évêque rural », il adjure les catholiques de ne pas oublier dans la situation qu'on fera aux orphelins les travaux de la terre, de diriger vers elle le plus d'orphelins possible, « d'aider, en un mot, à faire pousser le pain de France ». Le rapporteur nous avait parlé dans le même sens et il nous avait cité des exemples tout à fait dignes d'être imités, telle la ferme-école de la Pilatière, dans la Vienne; on nous parle aussi d'œuvres semblables en faveur des orphelines, et cela nous remémorait des cas où des orphelines de nos sœurs ou d'autres communautés avaient été presque réquisitionnées pour les travaux des champs; cela leur vaut mieux, en général, que de se laisser prendre au mirage, à la fascination de Paris et de venir y perdre leur santé et quelquefois leur âme.

Mgr *Baudrillart* fait ensuite, suivant la parole de Son Éminence, un discours magistral sur son œuvre catholique de *propagande française à l'étranger*.

Mgr Amette termine en nous invitant à continuer la prière, la charité, la pénitence, et comme la bataille de Verdun fait rage, il annonce pour le lendemain une journée de prières à Notre-Dame-des-Victoires et pour le surlendemain une supplication au Sacré-Cœur de Montmartre afin que Dieu nous aide à Verdun comme il nous a aidés à la Marne.

2 *mars*. — La Maison-Mère revoit ce qu'elle n'avait pas vu depuis bientôt deux ans : des examens, des bureaux; mais cette fois, c'est moins long que précédemment; en deux heures et demie, tout est fini; c'est court, il faut supposer que ç'a été bon.

4 *mars*. — Nous entendons, à neuf heures vingt-cinq,

un bruit insolite; est-ce une bombe de taube ou de zeppelin? C'est une explosion qui s'est produite à Saint-Denis dans un dépôt de munitions. La lettre suivante de la sœur Gauzy va nous donner quelques détails :

Samedi 4 mars, vers neuf heures et demie du matin, alors que la ruche qu'est notre maison était en pleine activité, nous entendîmes une détonation formidable suivie d'un bruit confus de pierres qui roulent, de verre qui se brise, de murs qui s'écroulent; puis, dans la rue, la clameur de la foule, criant, courant, pleurant! — C'était un dépôt de grenades qui venait de sauter dans la courtine du fort de la Double Couronne à 500 mètres environ de notre maison.

Je ne vous parlerai pas, ma Mère, de l'émoi causé dans la maison, ni du tumulte de la rue, alors que les bruits les plus contradictoires circulaient et que l'on craignait une deuxième explosion. Il me suffit, — et c'est le but de ma lettre — de vous dire d'abord que nos enfants, tout émotionnées se montrèrent néanmoins très raisonnables et que je pus, le premier moment passé, me rendre compte des dégâts causés par la terrible explosion.

C'est là que m'apparut la protection de la sainte Vierge : en effet, la maison qui fait face à la nôtre a eu la toiture défoncée par un énorme moellon qui a percé un plafond et mis en miettes un mobilier; l'immeuble situé derrière notre maison a eu un mur percé par une grosse barre de fer projetée du fort... et nous n'avons eu que quarante-cinq vitres brisées sans même que les éclats de verre aient blessé une seule des jeunes filles ou femmes travaillant dans les ouvroirs, tandis que dans un atelier peu éloigné plusieurs ouvrières ont été atteintes plus ou moins gravement.

Vous voyez, ma Très Honorée Mère, que nous avons été bien visiblement protégées. Aussi nous avons bien remercié la sainte Vierge et nous lui avons promis d'allumer chaque samedi pendant la messe, le croissant de lumière qui est aux pieds de la statue afin de lui témoigner notre reconnaissance et de nous rappeler à nous-mêmes ses incomparables bienfaits.

Sœur GAUZY.

5 *mars*. — Nous remarquons dans la liste des *prédi-*

cateurs de carême un nom qui ne nous est pas inconnu ; c'est celui de M. *Rougé Émile*, Prêtre de la Mission, prédicateur à Saint-Nicolas-du-Chardonnet ; d'abord il ne faut pas nous scandaliser de voir un Prêtre de la Mission prêcher dans une ville épiscopale ; c'est la guerre, et la guerre légitime bien des choses ; de plus beaucoup de gens de la campagne se sont réfugiés à la ville : on prend son bien où on le trouve, disait déjà saint Vincent, en réponse à une objection semblable ; et puis vraiment Saint-Nicolas-du-Chardonnet mérite bien une exception à la règle ; c'était la paroisse de saint Vincent quand il était aux Bons-Enfants ; c'est donc la paroisse qui a vu naître la Congrégation de la Mission ; les curés de Saint-Nicolas-du-Chardonnet ont eu soin au dix-septième et au dix-huitième siècle de revendiquer leurs titres de curés de la paroisse où étaient les Bons-Enfants pour maintenir ce qu'ils appelaient leurs droits ; ainsi nous voyons le 14 mars 1634, Maître Georges Frogel, docteur en théologie, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, faire des réserves à propos de la bulle d'Urbain VIII qui érige notre Congrégation. Plus tard, un curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet prétendra avoir le droit d'administrer les sacrements à nos confrères des Bons-Enfants et de présider leurs funérailles. En 1740, M. Vieillescases, supérieur, étant venu à décéder, on l'enterra dans la maison ; le curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet regarda cet enterrement comme une entreprise sur ses droits ; il assigna les Prêtres de la Mission à comparaître devant le Châtelet de Paris. Le 2 mars 1742, le Châtelet donna gain de cause au curé, mais le roi Louis XV cassa l'arrêt du Châtelet. La Révolution vint tout pacifier en dispersant tout. Actuellement, nous sommes en bonne relation avec l'excellent curé et notre confrère, M. Rougé, va prêcher là où probablement saint Vincent a dû prendre

la parole. Il y a dans l'église une chapelle dédiée à notre bienheureux Père. L'autel est surmonté d'une statue de saint Vincent qui n'est qu'un surmoulage de celle qu'on voit à l'église Saint-Thomas-d'Aquin. En face l'autel, il y a un tableau qui représente le bon Samaritain, par Jollain Nicolas-René; c'est ce tableau qui fit recevoir Jollain à l'Académie le 31 juillet 1773. La chapelle a été restaurée, en 1899, à l'occasion des noces de diamant de la conférence Saint-Vincent-de-Paul de la paroisse. La vénérable Mère et ses premières filles, les bonnes filles de village, venaient faire leurs dévotions dans cette église; tout cela ne peut qu'attirer grâce et bénédiction sur le ministère de notre confrère à qui nous souhaitons beaucoup de fruits spirituels.

6 *mars*.—Aujourd'hui et les deux jours suivants, *adoration perpétuelle à Saint-Lazare*; c'est M. Rellier qui nous exhorte à rendre à Jésus Eucharistique les devoirs qui lui sont dus.

23 *mars*. — Nous commençons les *prières nationales*; c'est la *journée des enfants*. Le spectacle est touchant à Notre-Dame, où des milliers d'enfants, dont beaucoup de nos maisons de sœurs, prient pour la France. Le cardinal leur fait une gentille allocution, où il les compare au petit David qui n'avait qu'un bâton, une fronde et cinq pierres et qui terrassa Goliath.

24 *mars*. — Son Éminence nous invite à faire de cette journée une *journée de pénitence* plus rigoureuse pour fléchir la colère de Dieu. Une grande cérémonie de réparation publique a lieu à Notre-Dame, pendant laquelle la foule immense suit les stations du chemin de la croix. On fait ensuite vénérer les reliques insignes : la couronne d'épines de Notre-Seigneur, un gros mor-

ceau du bois de la croix, un des clous qui percèrent Notre-Seigneur.

25 *mars.* — En ce jour où les sœurs renouvellent leurs vœux, la France renouvelle sa *consécration au Cœur Immaculé de Marie.* Notre-Dame-des-Victoires regorge de monde et de cierges; je n'en ai jamais tant vu.

26 *mars.* — Clôture des prières nationales au *Sacré-Cœur.* Ceux qui ont assisté à la cérémonie de Montmartre en reviennent émerveillés. Chez nous, c'est plus simple, mais c'est bien touchant; ce chant du *Miserere* pendant la procession du saint Sacrement fait venir les larmes aux yeux; notre Très Honoré Père lit d'une voix forte et émue l'amende honorable et la consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus. *Parce, Domine, parce populo tuo.*

On répare ce même jour un oubli; on avait laissé dans l'ombre la cinquantaine de M. Gibiard; notre excellent confrère s'en serait accommodé; mais nous ne pouvons le tolérer et le Très Honoré Père a décidé que la fête se ferait aujourd'hui.

M. ANGELI (JOSEPH-MARIE)

PRÊTRE DE LA MISSION

M. Angeli (Joseph-Marie) naquit à Aïti, dans l'île de Corse, le 15 janvier 1840, d'une famille très chrétienne. Son père, maire de son village natal, était frère d'un prêtre, et sa mère, nièce du curé de la Porta d'Ampugnano. La famille se composait de sept enfants, quatre filles et trois garçons, dont Joseph-Marie était le plus jeune. Tout petit, il aimait à prier, à faire des autels, des petites croix, à enseigner le catéchisme. Il fit ses premières études au lycée impérial Napoléon III de la

ville de Bastia. Un de ses condisciples a gardé le souvenir qu'il était très travailleur et d'une conduite exemplaire, en sorte qu'on le proposait pour modèle aux autres élèves et qu'on les exhortait à marcher sur ses traces. Il avait eu de bonne heure le désir de se faire prêtre. Une circonstance providentielle facilita la réalisation de ce désir. Pendant les vacances de 1856, Mgr Casanelli, évêque d'Ajaccio, faisant sa tournée pastorale, s'arrêta à Aïti et logea chez la famille Angeli. Ce fut le petit Joseph-Marie qui fut chargé de débiter le discours à l'arrivée de Monseigneur sur la place publique; il s'en acquitta si bien qu'il ravit tout le monde et particulièrement Sa Grandeur, qui ne voulut plus se séparer de son petit ange pendant son séjour à Aïti et qui ayant appris son désir d'être prêtre fit toute sorte d'instances pour l'obtenir à son petit séminaire. La famille donna son consentement et Joseph-Marie écrivit aussitôt au père d'un de ses condisciples et amis du lycée pour l'avertir du changement. Nous donnons quelques extraits de la réponse de cet homme; ils nous feront connaître l'estime qu'on avait alors pour ce futur séminariste.

19 septembre 1856

MON CHER ENFANT,

Votre lettre m'a singulièrement touché et les excellents sentiments dont elle est remplie me font plus vivement encore regretter votre départ de notre lycée. Félix va perdre non seulement un ami sincère, mais un modèle, une source de bons exemples et de bonnes inspirations... Vous donnerez au séminaire j'en suis sûr, le bon exemple que vous avez donné ici, vous y serez encore le meilleur élève et l'enfant le plus honnête, le plus vertueux...

Ce fut donc au mois d'octobre 1856 que Joseph-Marie entra au petit séminaire; il n'y resta pas longtemps. Un beau jour, un évêque des Missions étrangères vint à pas-

ser par là ; il dit force belles choses sur les missionnaires qui s'en allaient mourir pour la foi en Chine ou ailleurs et puis, après avoir achevé son discours, il demanda s'il n'y en avait pas qui se sentît appelé à une si belle vocation et notre petit Corse de se lever et de déclarer qu'il était prêt à partir, semblant dire comme le bienheureux Perboyre : qu'elle est belle la croix plantée en terre infidèle, arrosée du sang des martyrs! C'était, sans doute, notre bienheureux confrère, mort martyr l'année où M. Angeli venait au monde, qui lui avait obtenu cette grâce de la vocation. On crut dans son entourage que c'était un feu de paille qui s'éteindrait bientôt; on se trompait. Il n'était pas Corse pour rien. A quelque temps de là, voici qu'il se sauve, comme sainte Thérèse autrefois, et qu'il s'embarque en cachette, sans avoir demandé le consentement de sa famille, nouveau chevalier de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Il avait fait expédier son trousseau à ses parents en glissant dans le paquet une statuette de l'Immaculée-Conception pour que la bonne Mère aplanisse les difficultés. Arrivé à Marseille, notre jeune homme alla frapper à la porte des Oblats de Marie Immaculée qui présentaient pour lui le double avantage d'être des missionnaires qui meurent pour la foi et de porter le nom de la sainte Vierge. Mais les malheurs fondent sur sa famille : successivement en l'espace de deux ans le bon Dieu rappelle à lui son père, sa mère, son oncle, curé, sa sœur aînée qui laisse trois enfants en bas âge; tous ces deuils attristent son cœur aimant, il en fait une maladie, on le croit poitrinaire, on le renvoie chez lui.

Joseph-Marie acheva ses études ecclésiastiques au grand séminaire d'Ajaccio et il fut ordonné prêtre par Mgr Casanelli, le 6 janvier 1865; il avait vingt-cinq ans. Il était toujours un peu souffrant; il alla passer

plusieurs mois à Appietto et il fut placé, à la rentrée de 1865, comme professeur au petit séminaire d'Ajaccio.

Son amour des jeunes gens, son zèle ardent, sa tendre piété lui permirent de faire un bien immense aux séminaristes; extrêmement dévoué et vigilant, on le trouvait partout à la fois; son supérieur était M. de Gaffory, qui fut nommé évêque à la mort de Mgr Casanelli et qui avait en si haute estime et en si grande amitié son ancien collaborateur qu'il en fit son secrétaire, lors de sa nomination à l'épiscopat.

M. Angeli exerça ces fonctions pendant cinq années; nous n'avons pas de détail sur cette époque de sa vie; nous savons seulement que, vers 1877, il fut nommé chanoine titulaire.

Les difficultés entre évêque et chanoines sont classiques de temps immémorial; il ne faut donc pas s'étonner qu'il y en eût à Ajaccio; notre bon chanoine fut moins jaloux de revendiquer ses droits stricts que de maintenir la paix et la bonne harmonie; aussi, le voyons-nous fort embarrassé, vers 1881, lorsque d'une part l'évêque défend aux chanoines de se réunir capitulairement sans sa permission et que d'autre part le chapitre, fort de l'usage, maintient ses droits et invite M. le chanoine Angeli à venir à ses réunions tenues sans l'agrément de l'évêque. Dans son embarras, notre futur confrère se tourne vers Rome; il expose son cas : d'un côté, il veut remplir ses devoirs vis-à-vis de l'évêque, de l'autre, il désire garder de bons rapports avec ses chers et excellents collègues, que faire? On voit dans les circonstances que nous venons de rapporter l'exquise délicatesse du bon M. Angeli. Aussi, n'est-il pas étonnant qu'il se soit concilié les sympathies de tous, non seulement de ses confrères dans le sacerdoce, mais même des laïques. Nous avons une

preuve de cette estime universelle dans ce fait que ses concitoyens le nommèrent conseiller général du département sans avoir demandé sa permission et sans qu'il s'y attendît. Il voulut décliner cet honneur, mais l'évêque et même le préfet firent tant d'instances auprès de lui qu'il accepta. Il remplit son devoir en conscience; nous avons encore un discours qu'il adressa au conseil général, alors que la persécution commençait à sévir en France.

Ce discours est précis, juridique, entraînant; il mériterait de figurer en grande partie dans cette notice, mais cela nous conduirait trop loin. Nous citerons seulement une partie de la péroraison :

Messieurs, j'ai fini.

Aux époques les plus importantes de notre histoire, un cri puissant s'échappait de toutes les poitrines, frappait tous les échos de nos montagnes, couvrait la voix de nos torrents, remplissait nos vallées : Liberté! Liberté! Ce même cri retentit encore dans notre île depuis les extrémités du cap Corse, jusqu'aux montagnes du Niolo, jusqu'au détroit de Bonifacio. Liberté! mais liberté véritable! Liberté! mais liberté pour les pères de famille..., liberté pour les religieux et les religieuses de se dévouer à l'éducation de la jeunesse, au soin des orphelins, des pauvres et des malades, etc.

M. le conseiller général poursuit l'énumération des libertés qu'il revendique pour le bien, et il achève ainsi :

Soyons dignes de nos ancêtres, réclamons comme eux la liberté du bien, nous souvenant que la licence et l'arbitraire conduisent à la tyrannie et à l'esclavage, tandis que la foi et la liberté unissent les esprits et les cœurs pour la gloire et la prospérité de la Patrie.

Nous ignorons le succès de ce discours; il nous montre du moins que M. Angeli n'a pas été un de ces chiens muets dont parle la sainte Écriture et qu'il a

su revendiquer haut et ferme les droits de l'Église.

Dans un passage de ce discours, il avait réclamé pour les catholiques la liberté d'aimer leurs frères jusqu'à leur sacrifier leur vie; il eut bientôt l'occasion de montrer que ce n'était pas seulement un mouvement oratoire. Le choléra éclata et de nombreuses victimes remplissaient les hôpitaux maritimes; craignant sans doute que nos dévots marins manquassent de secours religieux, il s'offrit à s'enfermer avec eux, au risque de contracter le mal.

Une lettre du ministre de la Marine, du 2 août 1884, confirme ce que nous venons de dire; elle débute ainsi: « Par votre lettre du 26 juillet dernier, vous avez bien voulu vous mettre à la disposition de mon département afin d'être appelé à remplir par intérim les fonctions d'aumônier de l'hôpital maritime de Saint-Mandrier pendant que durera l'épidémie qui sévit actuellement à Toulon ». Le ministre félicite ensuite M. Angeli de son dévouement, mais il lui déclare qu'il ne pourra utiliser ses services parce que d'autres remplissent déjà ces fonctions périlleuses.

On voit que la soif du sacrifice dévorait notre cher confrère; n'ayant pu se sacrifier lui-même, il songea à donner son argent pour la fondation d'une maison de Filles de la Charité dans son pays; il engagea des pourparlers à ce sujet; malheureusement, les 20000 à 30000 francs, qu'il voulait consacrer à cette bonne œuvre, sombrèrent bientôt dans une faillite de librairie catholique.

La grâce de Dieu, qui lui avait inspiré le dessein d'établir les Filles de saint Vincent de Paul dans la Corse, l'inclinait doucement vers notre bienheureux Père et vers sa Congrégation. Il n'avait pas renoncé à son pieux désir de jeune homme de se faire missionnaire; il eut occasion de réfléchir que si les Prêtres de

la Mission ne portaient pas le nom de la sainte Vierge comme les Oblats de Marie Immaculée, ils faisaient du moins profession, comme ces religieux, de l'aimer beaucoup et que de plus Marie Immaculée leur avait fait l'insigne honneur de leur confier la propagation de sa Médaille; il se résolut donc de tenter un nouvel essai vers la vie religieuse.

Il avait du mérite, car il était déjà âgé; quarante-quatre ans n'est pas la vieillesse; on est encore dans toute la vigueur; cependant, cet âge ne paraît pas le meilleur pour s'enfermer dans un noviciat.

Et puis, un brillant avenir s'ouvrait devant lui dans la carrière ecclésiastique séculière; il était susceptible de devenir évêque d'Ajaccio; est-ce cette appréhension qui le détermina à se cacher dans une congrégation? C'est possible, c'est même probable, d'après les deux faits suivants :

D'abord une lettre de M. Angeli lorsqu'il était déjà Missionnaire :

Bien cher ami, voilà la quatrième lettre que je reçois relativement à certain projet ambitieux qui hante quelques cervelles. Je m'étais proposé de garder le silence, car je suis mort pour le monde et je voulais faire le mort; mais voyant l'entêtement de quelques-uns à me parler de cette affaire, je vous prie de leur dire qu'on me laisse tranquille. Lorsque j'ai quitté la Corse pour entrer dans la Congrégation de la Mission, j'ai voulu renoncer à tous les titres; celui de Missionnaire est pour moi préférable à tous les autres. Je ne veux ni crosse, ni mitre, je veux mon crucifix. J'ai vu les évêques d'assez près, je connais un peu combien grande est leur responsabilité, je n'en ai nulle envie. Qu'on me laisse donc en paix. J'espère arriver plus facilement au ciel par les humiliations que par les grandeurs. Le reste m'importe peu.

Cette lettre est du 20 mai 1898. Nous avons un autre témoignage qui remonte à quelques années avant.

Sa sœur nous dit qu'à la mort de Mgr de Gaffory,

il voulut immédiatement entrer dans une congrégation religieuse et qu'elle eut toutes les peines du monde à lui faire différer son départ; il craignait d'être nommé à la place du défunt; d'un autre côté, il écrira à la même quelque temps après : « Je suis heureux de n'être point évêque d'Ajaccio... Si j'étais à la place du nouvel évêque, j'en mourrais de douleur. Bénissons le bon Dieu! Sa paix, sa grâce vaut mieux que tout. »

Quoi qu'il en soit, le fait est que, le 21 novembre 1884, fête de la Présentation de la très sainte Vierge, un vénérable chanoine frappait à la porte de la Maison-Mère de la Congrégation de la Mission pour y commencer son noviciat ou séminaire interne.

Un de ceux qui l'ont connu à cette époque nous en a fait, à la conférence qui eut lieu après sa mort, le portrait le plus vivant et le plus sympathique. Nous regrettons de n'avoir pas pris alors le texte même des appréciations qui furent données.

M. Angeli ne fut point d'une gravité morose au milieu de la jeunesse qui l'entourait; il se fit tout à tous et il redevint jeune au milieu des jeunes; il avait dans sa démarche quelque chose de sautillant, d'aisé, qui était d'un âge moins avancé que le sien; il était gai en récréation et il agrémentait la conversation par quelques-unes de ces histoires qu'on retrouvera dans ses opuscules et dont sa mémoire semblait posséder un stock inépuisable. La mortification, qui fait le fond de l'esprit du séminaire, brillait en lui en tous lieux et en toutes circonstances : au réfectoire où sa modestie était angélique, en récréation (ce qui est peut-être l'exercice le plus pénible pour des prêtres d'un certain âge), à la salle du séminaire où il ne perdait pas une minute, employant les moments libres, les quarts d'heure d'indifférence, à des recherches continuelles qui lui permirent de composer le petit volume,

Abrégé de la vie de saint Vincent qu'on lit avec intérêt, à la chapelle où il édifiait par sa tenue si pieuse, ses mains jointes amoureusement, sa tête humblement inclinée.

Il fut d'une humilité profonde, ne parlant jamais de ce qu'il avait été précédemment, et si quelque séminariste, moins réservé, le mettait sur ce chapitre, il levait les bras au ciel comme pour dire : vanité des vanités, tout est vanité excepté servir Dieu, et il changeait bien vite de sujet de conversation.

On a vanté également son grand amour de la pauvreté.

On a rappelé, enfin, que déjà au séminaire se trahissait sa grande préoccupation de ne rien laisser perdre des moindres sentences des Pères et Docteurs qu'on lira plus tard dans ses pieux opuscules et que s'il eut un certain semblant d'attache au séminaire ce fut pour les feuilles du calendrier à effeuiller qu'il désirait beaucoup garder pour lui et dont la prise par un autre faillit causer un jour un de ces légers troubles qui viennent parfois rider un peu la mer uniformément calme du séminaire interne.

Sa première année de probation à peu près achevée, il fut placé au grand séminaire de Cambrai, comme professeur d'Écriture sainte. Ce fut là qu'il prononça les saints vœux, le 27 novembre 1886, anniversaire de l'apparition de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse à une enfant de saint Vincent : il aura toujours désormais une grande dévotion pour ce symbole de l'amour et de la puissance de Marie, et c'est peut-être sur ce sujet qu'il reviendra le plus dans ses opuscules : il composera successivement *la Médaille miraculeuse*; *le Diadème de Marie* ou *les douze étoiles qui ornent sa tête*; *les Rayons d'or de la Médaille miraculeuse*; *le Mois de la Vierge Immaculée de la Médaille miraculeuse*; *les*

Vertus de la vénérable sœur Catherine Labouré; *les Merveilles de la Médaille miraculeuse*, et, enfin, *Ma Médaille*, petit in-18 de 126 pages, où, à l'aide du Bienheureux Grignon de Montfort, de Bossuet, de saint Jean-Baptiste de la Salle, de saint Alphonse de Liguori, de saint Bernard et d'autres écrivains et docteurs, il explique successivement ce que dit la face de la Médaille (l'image de Marie, le globe, les rayons, l'invocation, le serpent) et ce que symbolise le revers de la Médaille (le monogramme de Marie, la croix, le Sacré-Cœur de Jésus, le saint Cœur de Marie, les douze étoiles). Il disait vrai lorsque dans la préface de ce livre il faisait profession solennelle d'aimer sa Médaille, de ne s'en séparer jamais parce qu'elle est comme le scapulaire un signe de salut, une sauvegarde dans les dangers, un gage de paix et d'alliance perpétuelle avec la Mère de Dieu et comme le Rosaire, le merveilleux instrument de la destruction du péché, du recouvrement de la grâce et de la gloire de Dieu.

Le ministère de M. Angeli, commencé sous les auspices de la sainte Vierge, fut béni de Dieu et on nous a dit, dans la conférence sur ses vertus, la profonde vénération qu'il inspirait aux séminaristes et le bien qu'il leur fit par son grand esprit de foi qui le faisait respirer à l'aise dans le monde surnaturel, par sa tendre piété à la corse, à l'italienne, qui était communicative, par son grand respect de l'autorité.

Aussi, nous ne devons pas nous étonner qu'un vénérable assistant de la Congrégation qui fut envoyé pour faire la visite du grand séminaire de Cambrai ait porté sur M. Angeli le jugement suivant : Excellent confrère sous tous les rapports. C'est un sujet qui pourra rendre de grands services à la petite Compagnie.

M. Angeli demeura à Cambrai de 1885 à 1894. J'ai

dit plus haut qu'il fut professeur d'Écriture sainte; enseigner l'Écriture sainte n'est pas facile; il y a différentes manières de l'expliquer; il y a la manière antique et il y a la manière moderne; il y a la manière pieuse et la manière critique; il y a aussi la manière hypercritique des modernistes; nous pouvons dire à la louange de notre cher confrère qu'il ne tomba jamais dans ce dernier défaut et qu'il alla puiser ses développements plutôt chez les Pères de l'Église que chez les protestants d'Allemagne. Reconnaissons avec des témoignages autorisés qu'il aurait pu, vivant au dix-neuvième siècle, expliquer nos saints Livres, non pas comme on les expliquait du temps des Pères et des scolastiques, mais comme on les enseigne communément à notre époque et comme Léon XIII devait y engager tous les professeurs dans son immortelle Encyclique *Providentissimus Deus* du 18 novembre 1893.

A cette époque, M. Angeli s'était déjà déchargé en partie sur un autre de ses classes d'Écriture sainte et l'on songeait en haut lieu à lui donner d'autres fonctions.

En 1894, il fut placé à la Maison-Mère comme sous-assistant; c'était alors M. Chinchon qui était assistant; leurs âmes offraient plusieurs traits de ressemblance; les deux allaient puiser les eaux vives de la grâce à la source même du cœur de Jésus, sur la poitrine du Sauveur; de leur bouche découlait le miel et leurs lèvres étaient comme le rayon qui le distille; l'aménité de leur esprit, la bonté de leur cœur marchaient de pair; M. Chinchon, cependant, avait, semble-t-il, une pénétration plus grande pour deviner le fond des âmes et une petite pointe d'ironie qui n'existait pas chez M. Angeli.

M. Angeli, sous M. Chinchon et, plus tard, sous M. Forestier, fut le parfait instrument que doit être

un sous-assistant, n'entreprenant rien de lui-même, toujours prêt à accomplir ce qui lui est confié. Il fut bon pour tous, particulièrement pour les malades auxquels, comme soin de santé, il portait tous les jours les encouragements de sa charité.

Ses occupations n'étant pas très absorbantes, il consacra son temps au ministère de la confession et à la composition de divers écrits de piété. On ne peut dire tout le bien qu'il a fait au confessionnal! les personnes qui en ont bénéficié ne sont pas venues le proclamer; ce que l'on sait, c'est qu'il dirigeait des personnes de toutes les classes de la société; de grandes dames recouraient à ses conseils et des larmes amères ont été versées quand on apprit sa mort. Il se tenait à la disposition de tous et les plus humbles trouvaient en lui un père plein de bonté. Il avait surtout le don de consoler, d'encourager, de remonter; il prêchait la confiance, l'amour, il conseillait les petites vertus, la conformité à la volonté de Dieu, la charité fraternelle, la patience, l'humilité, la simplicité, l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le temps que ses confessions lui laissaient libre, il l'employa à préparer des volumes, des brochures sur des objets de piété.

On est étonné du grand nombre de ses publications; nous avons pris soin de les relever et nous en donnons la liste aussi complète que possible à la fin de ce volume; en ne tenant pas compte de celles qui sont un résumé des autres, comme par exemple les petites vies de saint Vincent, extraites de celle plus volumineuse dont nous avons déjà parlé, et autres abrégés semblables, nous avons compté cent cinquante brochures environ sur des sujets différents.

Ces brochures traitent de tout : il y a du dogme : *le Signe de la croix*; *le Symbole des apôtres*; *l'Au-delà*;

Mon crucifix; *Dieu*; *la Grâce*, etc. Il y a de la morale : *les Commandements de Dieu et de l'Église*; *les Péchés capitaux*; *la Foi, l'Espérance et la Charité*; *le Respect humain*; *le Blasphème*; *le Dimanche*; *le Duel*; *le Péché*; *la Médisance*; *la Vie chrétienne*; *la Vocation*; *le Jeune Homme chrétien*; *la Jeune Fille chrétienne*; *Livre de ceux qui souffrent*; *l'Enfant chrétien*, *le Secret du bonheur*, etc. Il y a des brochures sur les sacrements : *l'Enfer fermé par la pénitence*; *la Confession fréquente*; *le Très Saint Sacrifice de la Messe*; *la Manne de l'âme ou la communion quotidienne*; *la Première Communion*; *le Divin Consolateur* (petites visites au saint Sacrement); *les Souvenirs de la première communion*; *les Veillées des adorateurs du très saint Sacrement*; *les Fleurs eucharistiques*; *la Source de vie*, etc. Il y a des brochures sur les grandes dévotions : *le Sacré-Cœur* (*les Trésors du Sacré-Cœur*, *la Réparation*, *les Merveilles du Sacré-Cœur*, *le Règne du Sacré-Cœur*), la sainte Vierge (nous avons déjà parlé de la Médaille miraculeuse); les autres brochures sur la sainte Vierge sont nombreuses : *la Salutation angélique*; *les Merveilles du « Souvenez-vous »*; *les Merveilles du scapulaire*; *Enfants, aimez votre mère*; *Fleurs à Marie*; *l'Espérance des désespérés*; *les Parfums du rosaire*; *l'Angelus*; *le Chapelet*; *Mois de Marie*; *la Divine Consolatrice*; *les Veillées du mois de Marie*; *les Soirées des Enfants de Marie*); sur saint Joseph (*Mois de saint Joseph*). On pense bien que saint Vincent n'a pas été oublié : indépendamment de plusieurs vies, il y a une série d'opuscules où il parle, d'après saint Vincent de Paul, de *la Journée sanctifiée*; *la Conformité à la volonté de Dieu*; *l'Imitation de Notre-Seigneur*; *l'Obéissance*; *la Charité fraternelle*; *le Trésor de l'humilité*, *la simplicité*, *le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes*; *le Trésor de la souffrance*. Il y a un petit *rayon de miel* extrait des œuvres de saint François de

Sales; mentionnons en dernier lieu : *les Béatitudes*; *les Miracles, les Paraboles de l'Évangile* et renvoyons à la fin de ce volume l'énumération complète par librairie, avec le format et le prix, en avertissant toutefois que certains de ces opuscules sont épuisés.

Maintenant quelle est la valeur de cette collection?

Pour donner une réponse exacte à cette question, il faut au préalable se faire une idée de la nature de ces travaux. On peut dire, d'une façon générale, qu'ils n'ont aucun cachet personnel, l'auteur s'étant contenté presque universellement, de découper des sentences, des traits, dans les écrivains, dans les revues et de les arranger d'après un ordre à lui. Cela posé, on peut dire que cet ordre est habituellement logique pour ce que nous connaissons; d'autre part, ses choix d'auteurs et d'histoires paraissent dans l'ensemble fort heureux. Je ne tairai pas les critiques qu'on lui a faites : on lui reproche de ne pas toujours citer ses sources avec toutes les indications voulues : c'est vrai; il dit seulement Bossuet, Grignon de Montfort, saint Bernard, telle Semaine religieuse; il est impossible de contrôler. On lui a fait un grief d'avoir donné comme histoires vraies des fables, des contes, des légendes : ce reproche est trop général, on n'a pu en prouver l'exactitude que pour deux faits; que sont deux cas au milieu d'un millier peut-être? *quandoque bonus dormitat Homerus.* Enfin, quelques directeurs de patronage sont mécontents de revoir les mêmes histoires dans des volumes différents. Voilà toutes les critiques faites à la collection J. M. A., missionnaire apostolique; on avouera que c'est peu. En résumé, ce n'est pas une œuvre personnelle, ce n'est qu'un travail de vulgarisation; mais c'est un travail qui a fait et qui peut faire encore beaucoup de bien; ses opuscules ne seront jamais couronnés par l'Académie française, ils l'ont

été dès leur apparition par Dieu et les saints, l'Académie du ciel; c'est tout ce qu'ambitionnait le bon M. Angeli, il a atteint la fin qu'il se proposait, il a travaillé à la gloire de Dieu, au salut des âmes par ses opuscules, il a donc fait, sinon un chef-d'œuvre, au moins une bonne œuvre.

Ce n'est pas la seule : il nous faut dire quelques mots de celle du Bienheureux Perboyre, qui est une continuation de l'œuvre du frère Génin en faveur des Missions et que M. Angeli a rendue prospère. On en pourra juger par le bilan des trois dernières années qui ont précédé sa démission. Cette œuvre a rapporté en 1911, 65 000 francs; en 1912, 73 000 francs; en 1913, 56 300 francs.

Comme nous l'avons annoncé dans les *Annales*, M. Angeli donna sa démission de sous-assistant et de directeur de l'œuvre du Bienheureux Perboyre dans le courant de 1915. Le bon Dieu avait permis que peu à peu ses facultés s'affaiblissent, que sa mémoire s'obscurcît; cependant M. Angeli restait toujours le bon M. Angeli, l'homme aimable, aux pensées surnaturelles, alors même que la raison ne pouvait plus commander; mais le pli était pris depuis longtemps, rien ne pouvait changer sa nature confirmée dans la bonté.

Il s'en est allé vers Dieu, le 27 février 1916. Le Très Honoré Père, qui a présidé la conférence sur ses vertus, a dit de lui : « Il a été un vrai et un digne enfant de saint Vincent : il a fait un bien très étendu. » Quel meilleur éloge que celui-là, venant de la bouche du successeur de saint Vincent de Paul!

LA GUERRE

VERDUN

Nous faisons un chapitre spécial sous ce titre, car Verdun concentre l'attention de tous nos cœurs, depuis le 21 février, et un grand nombre de confrères et de sœurs y ont rempli leur ministère au milieu de dangers inouïs.

M. *Sarloutte* écrit le 2 mars :

Je n'ose vous parler des événements qui se passent dans notre région. Aucune des luttes et des batailles auxquelles j'ai assisté n'égale celle-ci en intensité de part et d'autre.

M. *Rul* écrit le 14 mars à M. Villette, Supérieur général :

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je rentre des tranchées où j'ai laissé la moitié de mon sac, mais pas la vie. Quand je dis « des tranchées », c'est une façon de parler, car le bombardement est si intense, que tout est presque nivelé.

Vous serez peut-être surpris qu'un brancardier de corps vous parle aujourd'hui de tranchées et de batailles, après ne vous avoir jamais parlé jusqu'ici que de services d'arrière, services de santé, ravitaillement, exploitations agricoles.

C'est que l'attaque allemande a changé bien des choses ; de nouveau, c'est la guerre : les déplacements, les marches de jour et de nuit, dans la boue et la neige, les nuits passées à la belle étoile, ou plutôt passées sous un ciel sans étoiles et sillonné seulement par la lueur des fusées et des canons.

Il y a donc six jours, nous reçûmes l'ordre de partir

en avant, pendant la nuit; les brancardiers divisionnaires n'étaient pas là, les régimentaires étaient épuisés; les brancardiers de corps, qui constituent une sorte de réserve du personnel sanitaire, entrèrent donc en action pour remplacer les premiers. A onze heures du soir, nous étions sur le champ de bataille; sans perdre une minute, on nous envoie aussitôt, et malgré les tirs de barrage de l'ennemi, à la relève des blessés. Pendant trois nuits, et quelque peu pendant trois jours, les équipes de brancardiers se succèdent sans cesse des lieux où se donne l'assaut jusqu'à 4, 5 et 6 kilomètres à l'arrière; les chemins sont défoncés, boueux, battus sans cesse par l'artillerie ennemie; c'est par là, cependant, qu'on voit défiler lentement, et péniblement les quatre brancardiers chargés de leur blessé. Plusieurs d'entre eux, dit-on, y ont laissé la vie; un certain nombre ont été blessés, mais pas parmi ceux de ma formation. Personnellement, j'ai été plusieurs fois couvert de terre et de boue par les obus qui éclataient à droite et à gauche, mais je suis rentré indemne.

Quelques obus lacrymogènes m'ont fait verser quelques larmes sur ces tristes lieux; ils ont eu peu d'effet. Le manque de ravitaillement était plus sensible; nous n'avons eu, pendant un jour, que le biscuit de réserve et le singe traditionnel, qu'on essayait de manger derrière un mamelon plus ou moins protecteur.

J'avais les saintes huiles avec moi; à deux reprises, j'ai pu exercer mon ministère près des mourants.

Et maintenant, c'est le repos pour quelques instants, l'avenir s'annonce terrible; puisse-t-il bientôt être décisif.

Cyprien RUL,
Brancardier de corps.

Un autre prêtre-brancardier, M. *Bousquet*, a participé à la bataille et a été évacué dans un hôpital du Cher dans les conditions suivantes, qu'il écrit à M. Villette. Supérieur général :

Hôpital 5 *bis*, Sancerre (Cher), 15 mars 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je n'ai pas été blessé, et je le regrette, non parce que c'est très bien porté, mais parce que j'y aurais vu une consécration de l'acte que j'ai fait en m'engageant. Je ne sais pas si j'ai été utile, mais je sais que le sang ainsi offert et répandu a une valeur d'expiation.

J'ai vu tomber autour de moi, en Champagne et à Verdun, beaucoup de mes camarades; j'ai eu la joie d'assister le plus grand nombre pendant que les obus continuaient de faire des victimes autour de nous. J'ai couru dans d'autres circonstances des risques plus sérieux. Décidément ma peau ne valait pas une balle ni un infime éclat d'obus.

Mais ce dont je ne pouvais me douter et ce qui, m'assure-t-on, à mon âge était inévitable, j'ai été vaincu par les fatigues et par les privations. Et pourtant, je portais pendant les quinze derniers jours encore mon sac allégrement; nous faisions de longues étapes sous la pluie, dans la neige, et je tenais toujours.

Mais alertés depuis le 10 février, nous ne sommes arrivés sous Verdun que le 22 au soir. Pendant ces douze jours et les deux jours qui suivirent, notre temps se passa à des marches et des contre-marches, obligés quelquefois, à cinq heures du soir, d'aller, après une longue étape, à 7 ou 8 kilomètres du point où nous étions arrivés et où nous nous croyions seuls, chercher un cantonnement pour la nuit.

C'étaient toujours des cantonnements de fortune, magasins à fourrage, granges ou greniers aux toits crevés, aux murs écroulés, aux portes absentes, où le vent circulait avec une liberté déconcertante. Il en est résulté pour moi une fatigue qui à chaque halte me laissait plus épuisé. A Deuxnouds, j'eus l'impression très nette que je serais peut-être condamné à m'arrêter. Si encore j'avais pu passer une nuit au chaud, dans un lit ou sous un toit abrité! A Ancemont, deux de mes confrères allèrent au presbytère prier le curé de me donner asile. J'allai le voir à mon tour. Je trouvai porte ouverte. Mais au moment même où j'étais à la cure, deux obus de 133, autrichiens, tombèrent à l'entrée de notre cantonnement, frappant grièvement trois brancardiers et blessant à mort un de nos prêtres.

J'accourus; ceux-là aussi, je pus les assister, et ne les quittai, deux heures plus tard, qu'au moment où les autos d'ambulance les emportèrent à Senoncourt. L'effort que j'avais fait, agissant en réactif, je me crus vraiment guéri. Mais le cantonnement n'étant pas sûr (la veille, les brancardiers du 2e corps y avaient eu trois tués et six blessés), nous dûmes dans la nuit en chercher un autre. La fièvre me ressaisit et ne me quitta plus. Après avoir traversé la Meuse à Dieue, nous remontâmes sur Belrupt et sur Bras, notre division nous ayant précédés à Louvemont.

Les ordres d'ailleurs arrivaient contradictoires. On ignorait où étaient les postes de secours que nous devions occuper. On nous laissa ainsi dans l'inaction le soir du 24 et le matin du 25. Aucune mesure n'avait été prise pour nous abriter. Nous étions campés à mi-côte, à découvert. J'avais trouvé à flanc de colline une sorte d'excavation peu profonde où je me réfugiai la nuit pour me garantir de la neige. J'étais là le 25 vers neuf heures, quand une pluie d'obus s'abattit sur

le point que nous occupions, tuant trois brancardiers et en blessant quinze. Il nous semblait revivre les jours de Champagne, où le groupe avait été décimé. Nous relevions les derniers blessés, contenant mal nos larmes, quand un avis nous arriva du quartier général, où se trouvait notre chef de groupe. Nous apprenions que notre division était de nouveau anéantie et que nous devenions inutiles.

Je reçus en même temps la permission de partir. J'hésitais, malgré la fatigue extrême et malgré les conseils de mes amis, quand on me remit un bulletin régulier d'évacuation. Je n'avais qu'à obéir.

Mais je ne saurais vous dire, mon Père, ce que j'éprouvai alors. Il me sembla que le bon Dieu ne voulait plus de ma bonne volonté. M'en aller quand tant d'autres allaient se dévouer et s'exposer encore! Une immense désolation s'empara de moi, et quand, une heure plus tard, parvenu sur une des crêtes qui dominent Verdun, je m'arrêtai songeant à tous les incidents des derniers jours, aux camarades disparus, à notre vaillante division anéantie, le cœur creva et je pleurai longuement, tristement.

Et tout à coup je sentis mes forces m'abandonner comme si un poids énorme était tombé sur mes épaules. La nuit approchait, le ciel était gris, morne; la terre toute blanche sous l'amoncellement des neiges tombées. Je me voyais seul, je me sentais faible, tout mon cerveau se brouilla, ma volonté ne réussissant plus à s'orienter; et je m'en allai sans savoir où, poussé par cet instinct qui guide la bête blessée et lui fait chercher un gîte. J'ai le souvenir vague d'avoir monté pendant de longues heures à travers la neige, puis dans Verdun, où les 380 tombaient par rafales. Quatre fois je m'égarai; des soldats qui passaient rapidement, rasant les murs, me remettaient

sur ma route. Enfin, j'arrivai à l'hôpital d'évacuation. De là, il me fallut faire encore 6 kilomètres, et ce n'est que le lendemain, après une nuit passée à grelotter de froid et de fièvre que je partis avec le premier convoi.

J'ai trouvé ici bon accueil et des soins intelligents. La faiblesse est extrême, mais on me promet que les forces reviendront. Du front, j'ai déjà reçu des lettres. On espère que je retournerai au groupe; c'est mon désir aussi. Tant qu'il y aura encore occasion de se dévouer, d'aider ces âmes à souffrir et à se sacrifier, je veux en être et j'espère que le bon Dieu me donnera encore cette joie.

Priez pour moi, mon Père, et pardonnez-moi, après mon long silence, cette lettre si longue par laquelle j'ai voulu répondre avec détails aux questions que vous me posiez. Je regrette de vous avoir causé des inquiétudes que mon état ne justifiait pas.

Je demeure, en l'amour de Notre-Seigneur, votre enfant très humble.

J.-B. BOUSQUET.

M. *Gounot* écrit le 25 mars que la ville est en feu depuis plusieurs jours et qu'elle est bombardée sans relâche.

Parmi les clercs qui défendent Verdun, un est mort, le frère *Turcas*; un autre a été blessé, le frère *Gimalac*; d'autres continuent à y souffrir : ce sont les frères *Wentzler*, *Tournebize Maillard*, *Soula*, *Poiron*, *Wintzenrieth*, *Flèche*.

Disons quelques mots du cher et regretté défunt. Le bon Dieu semble avoir une prédilection particulière pour orner son paradis de gloire avec les plus belles fleurs de la terre.

Jean-Marie Turcas naquit le 10 octobre 1895 à Vitré dans le diocèse de Rennes; il fit ses études secondaires à Wernouth; lorsqu'il quitta cette école apostolique, son digne supérieur disait de lui qu'il avait une piété édifiante et solide, une ardeur sans relâche pour le travail, une intelligence claire et pénétrante, un bon jugement, un caractère bon, épanoui, généreux, un peu timide et M. Dillies résumait toutes ses notes par cette observation : C'est un cœur excellent, une riche nature, un jeune homme d'avenir.

Il entra au séminaire interne, le 22 septembre 1912, à Paris

et il fut appelé à défendre la patrie lorsque sa classe fut convoquée. Nous avons peu de détails sur cette période de sa vie. Nous citerons seulement un fragment d'une lettre qu'il écrivait à M. Kieffer le 2 janvier 1916 :

Nous sommes maintenant installés dans un bon petit coin de Lorraine, tout près de Nancy. J'ai la messe et la communion quotidiennes comme toujours, sauf de rares exceptions.

Bonne, heureuse et sainte année 1916. Que la volonté du bon Dieu se fasse en cette année sur la terre comme au ciel ! Que toute la création rende gloire à la beauté suprême, à la sagesse, à la toute-puissance, à la sainteté de notre Dieu et que nous soyons des premiers dans ce magnifique concert.

Je ne sais ce que cette année 1916 me réserve. Demandez à Dieu que je sois toujours prêt à accomplir la volonté divine sur moi, que j'accepte toutes les souffrances qu'il m'enverra, que je supporte même la mort courageusement, s'il le juge à propos.

Signé : Jean-Marie TURCAS,
Pauvre petit zouave du bon Dieu et de la France.

La mort qu'il demandait de supporter courageusement, si telle était la volonté de Dieu, il l'a rencontrée sur le champ de bataille de Verdun. Voici quelques détails qui ont été communiqués à Mme Turcas, sa mère, par M. Alfred Prudhomme, frère convers de l'Assomption.

Saint-Denis, le 9 avril 1916.

MADAME,

C'est un devoir pour moi de répondre à l'invitation qu'on m'a faite de vous donner quelques détails sur les derniers jours de notre cher M. Turcas.

Je le fais avec d'autant plus de plaisir que j'étais un peu ami avec votre cher fils et que j'ai été profondément peiné d'apprendre sa mort.

C'est en novembre 1915 que je fis connaissance avec M. Turcas alors qu'il remplissait les fonctions d'adjudant de bataillon au 9e zouaves.

Nous avons passé l'hiver dernier ensemble dans les tranchées de Champagne où nous avons enduré des souffrances incroyables pour ceux qui n'ont pas expérimenté la vie des tranchées.

Ses fonctions ne lui permettaient pas de s'absenter tous les jours, comme je pouvais le faire moi-même, pour assister à la messe; mais il avait cependant le bonheur de recevoir son Dieu presque tous les jours grâce au dévouement de M. l'abbé Bridet qui faisait un kilomètre aller retour, souvent avec de la boue jusqu'aux genoux, pour lui apporter la communion en première ligne.

Le 15 décembre, nous quittions les tranchées de Champagne pour aller au repos à Valmy, puis à Sainte-Livière et enfin à Neuve-Maison, où nous restâmes un mois.

C'est pendant ces derniers temps, je crois, que M. Turcas fut nommé caporal-fourrier à ma compagnie.

A partir de ce moment, j'eus le bonheur de voir souvent notre cher défunt, car les prêtres et les religieux se recherchent toujours à l'armée. Il avait plus de temps libre et venait tous les jours assister à la messe à l'église. Le soir, il venait souvent à une petite réunion de militaires que nous avions organisée dans une salle de patronage.

Ensuite nous quittâmes Neuve-Maison pour venir à Charmes, où nous restâmes encore un mois. Là, j'appris davantage à connaître sa belle âme, car nous nous rendîmes un service de charité inappréciable qui n'eut d'autres témoins que les anges.

Le 20 février, nous partions subitement pour une

destination inconnue. Le 24 février, nous arrivions sur la ligne de feu au nord de Verdun. Nous passâmes la nuit dehors dans la neige et c'était pour nous le commencement d'un douloureux calvaire.

Le 25, vers les trois heures du soir, nous arrivions en première ligne. Déjà mon bataillon avait eu 25 hommes hors de combat, dont 10 tués et 15 blessés.

La compagnie s'engagea dans un ravin boisé à l'ouest du bois des Caures. On nous fit prendre position sur une crête au delà du ravin que nous avions traversé.

Il fallut se coucher avec le sac au dos, à plat ventre dans la neige et attendre ainsi de longues heures. C'étaient des heures de souffrances et d'angoisses indicibles, car, à notre grand étonnement, nous remarquions qu'il n'y avait pas ou presque pas de tranchées, qu'il n'y avait plus aucune troupe dans le secteur que nous occupions et que nous n'avions pas de liaison avec notre gauche, les troupes précédentes ayant été faites prisonnières. En outre, nous étions partis sans pain, sans vivres de réserve, sans fils et appareils téléphoniques. Nous étions arrosés d'obus. Alors il fallut reculer de quelque 50 mètres et se coucher de nouveau dans la neige. Ce qui ajoutait du sinistre à notre situation, c'est qu'on sentait les Boches tout près de nous, sans savoir au juste où ils étaient. Nouvel arrosage d'obus.

Trois hommes furent blessés grièvement par un seul. Alors il fallut dévaler toute la crête et venir prendre une autre position à 400 mètres en arrière de la première.

Tout ce que je viens de vous raconter en dernier se passait dans la nuit du 25 au 26. En dehors du service des blessés, je me tenais à peu près toujours à côté de M. Turcas. Nous étions à demi morts de froid et n'ayant rien mangé depuis l'avant-veille.

« Mon cher Prud'homme, me disait-il, je crois que pour demain matin nous allons être cernés ici et que nous allons être tous tués ou massacrés; nous sommes vraiment dans une triste situation; je crois que nous pouvons faire le sacrifice de notre vie. »

Enfin, nous vîmes apparaître le jour et, à notre étonnement, nous n'étions pas cernés.

La journée s'annonçait radieuse. Le soleil faisait fondre la neige et réchauffait nos pauvres corps glacés. On était loin de s'attendre à ce qui allait nous arriver.

Voilà que vers neuf heures, nous voyons les Boches dévaler en courant une grande crête à 500 mètres devant nous. Ils étaient serrés comme un troupeau de moutons. On se dit : « Ça y est; ils vont attaquer! » Et, en effet, vers douze heures, ils attaquaient, mais je n'en étais plus le témoin, car j'avais été blessé et évacué peut-être une heure avant. Pour m'enfuir, je dus subir un marmitage effroyablement intense et ce n'est que providentiellement que je suis sorti de cet enfer, puisque sur une quinzaine de blessés que nous étions en partant du bois des Caures, je suis arrivé seul à Verdun.

Ce que je vous raconte à présent de M. Turcas, ce sont des détails que j'ai appris par des camarades.

Au moment de l'attaque des Boches, ma compagnie, qui formait l'extrême-gauche, fit un « face à gauche », en se repliant sur la lisière du bois des Caures. C'est dans ce bois que M. Turcas fut frappé en portant un ordre, paraît-il. Il reçut une balle dans le ventre. Un de mes amis, un frère convers Jésuite, se portant à son secours, fut criblé de balles par une mitrailleuse; un autre fut projeté par une marmite.

Je regrette de n'avoir pas été là : je me serais exposé aussi pour le secourir, car, entre religieux, on s'aime bien.

Je ne puis vous donner d'autres détails, mais enfin, j'ai fait mon possible pour être utile.

Le bon Dieu vous a demandé un douloureux sacrifice, mais la pensée que votre cher fils est mort en bon religieux et en bon Français doit vous remplir de consolation.

Veuillez recevoir, Madame, l'assurance de ma religieuse sympathie.

Alfred PRUD'HOMME
Frère convers de l'Assomption,
Brancardier au 1er zouave de marche.

Comme nous l'avons dit plus haut, le frère *Louis Gimalac* a été blessé à Verdun. Voici dans quelles circonstances, comme il le raconte lui-même dans une lettre à M. *Kieffer*, directeur du séminaire interne.

Vichy, le 15 mars 1916.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je suis resté quatre jours devant le fort de Douaumont. Les deux premiers jours ont été tranquilles tout à fait. On en a profité pour creuser notre tranchée. Mais le 7 vers les dix heures, la petite séance a commencé, des marmites en nombre incalculable!... c'était infernal! Étant sergent grenadier, j'étais installé au-dessus d'une redoute, et l'on y veillait bien, car on craignait une attaque allemande. Grâce à Dieu, personne n'a été touché.

C'est le 8 au matin que l'artillerie ennemie a craché tant et plus et, vers midi, ils ont attaqué. Ils ont réussi à percer une compagnie qui s'est rendue. Ils ont pénétré dans un petit bois; mais trois sections de ma compagnie qui se trouvait un peu en arrière, les ont arrêtés et obligés de rebrousser chemin. Ma compagnie a subi de grandes pertes, à cause d'une mitrailleuse qui l'a prise en enfilade. Je compte au moins la moitié mise hors de combat, sans exagérer.

Au soir, il fallait organiser un barrage dans le bout de la tranchée occupée par la compagnie faite prisonnière et où étaient les Allemands; on les entendait travailler. On se met à l'œuvre, quand, tout à coup, un Allemand ayant entendu le bruit que nous faisons, s'approche lui aussi, et nous lance une grenade qui m'a blessé en trois endroits : à l'œil, à la mâchoire et au côté droit du thorax.

Je suis heureux de ces gouttes de sang qui ont coulé pour notre chère France. Je n'ai pas eu un seul moment de trouble ou de désarroi. Je me sentais si fort entre les bras de Dieu et bien placé sur le cœur de la sainte Vierge, et sous la protection de la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

GIMALAC.

Notre cher frère Gimalac a été évacué dans un hôpital de Vichy. Il écrivait le 15 mars :

L'éclat de grenade que j'avais au-dessus de l'œil est extrait, et la blessure ne tardera pas à se fermer; mais celui que j'ai au thorax droit ne sera enlevé qu'après être passé à la radiographie. Il me gêne assez pour paralyser en partie les mouvements de ma main droite.

Le 21 mars, le frère Gimalac écrit :

La blessure au-dessus de l'œil est presque cicatrisée... Le major ne me la panse plus... Mais il n'a pu retrouver l'éclat du thorax : cet éclat, apparent quand je suis arrivé ici, a fusé, glissé, on ne sait où? .. Je le sens encore, quoique la douleur soit moins vive qu'aux premiers jours... Demain, je passe à la radiographie et il faudra bien que le bout de fer nous indique sa nouvelle « cagna »... D'ailleurs, je ne tiens pas à conserver sous ma peau de souvenirs de guerre!... Ma santé est excellente.

Enfin, le 29 mars, il annonce que le major l'a catalogué parmi ceux qui doivent être les premiers guéris ; il pense cependant que son départ sera un peu retardé, car sa petite plaie au thorax ne veut pas se boucher et suppure toujours un peu ; mais, dit-il en finissant, vous savez, quoiqu'il arrive je suis toujours prêt à accomplir la volonté de Dieu.

C'est ce même sentiment ainsi que celui d'une grande confiance en Dieu qui se manifeste dans toutes les lettres venues de Verdun. Nous n'en citerons qu'un exemple : *le frère Hieyte* a eu la croix de guerre ; on le félicitait de ce qu'il avait accompli son devoir au péril de sa vie ; il estime que jamais sa vie n'a été tant en sécurité, puisqu'il l'avait remise aux soins de la divine Providence.

Saint Vincent ne peut se désintéresser de ses enfants qui sont à Verdun, lui qui pendant sa vie s'est tant occupé de soulager les misères de cette ville. Nous savons par les historiens de notre bienheureux Père qu'il envoya des Missionnaires à Verdun, et les registres de l'hôtel de ville, à la date du 21 janvier 1640, ont consigné cette résolution : « Sera écrit à M. Vincent, général des Prêtres de la Mission, à ce qu'il veuille continuer les charités et distributions d'aumônes qu'il a commencées en ces quartiers, à l'avantage et consolation du public et l'assurer sous remerciements du fruit qu'apporte sa pieuse entreprise en ces frontières. » « Verdun n'a jamais oublié de tels services. Lors du rétablissement du culte, M. Martin, prieur de l'abbaye de Saint-Paul, a fait consacrer un autel à saint Vincent, dans la cathédrale, en souvenir de tous les bienfaits qu'il avait prodigués à Verdun. » (Maynard, IV, p. 109, note 1, édition 1886.)

Les *Filles de la Charité* ont eu leur part d'épreuves dans cette région de Verdun. *Mgr Ginisty*, évêque du diocèse, nous a raconté dans une conférence faite à Paris les angoisses, les horreurs des journées de fin février et de commencement de mars et il nous a dit le dévouement des sœurs qui sont restées quelque temps dans la ville martyre, ajoutant qu'il a fallu, surtout les derniers jours, un courage surhumain.

C'est le 4 juin 1915 que le premier obus de 380 est tombé sur la ville ; ce jour-là, Verdun en a reçu vingt-quatre ; un seul de ces obus a détruit six maisons. Le second bombardement eut lieu le 1er octobre 1915. Le troisième commença le 21 février 1916. La veille, calme absolu, mauvais symptôme.

Le 21, vers huit heures et demie, un coup effroyable

suivi de deux autres, c'est le signal. Verdun va devenir un nid d'obus. On se réfugie dans les caves, dans la citadelle. On pensait que cela allait cesser et cela dura des jours et dure encore. La pauvre ville est la proie des obus incendiaires. Mgr Ginisty nous cite un trait curieux : une dame était morte peu avant le bombardement et elle avait légué sa maison à tel de ses parents à condition qu'il n'y logerait jamais ni prêtre ni religieux; ce fut la première maison anéantie. Mgr Ginisty a fait broder un drapeau du Sacré-Cœur chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et il a promis de le porter solennellement dans la cathédrale de Strasbourg redevenue française. L'exode des évacués fut un spectacle lamentable; plusieurs perdirent la tête, une femme voulait se noyer, quelques-uns ne voulaient pas partir, d'autres cherchaient deux heures pour savoir que prendre et finalement n'emportaient rien. Le jeudi 24 fut une journée de calme relatif, Monseigneur fit la visite des communautés religieuses logées pour la plupart dans des caves. A sept heures et demie du soir, un obus tombe suivi de soixante-dix-neuf autres de 380 et de 420, pesant 1000 kilos chacun; cela dura jusqu'à quatre heures du matin, vendredi 25. Monseigneur célébra la messe dans une galerie de la citadelle, devant les sœurs des hôpitaux; ce fut la dernière messe qu'il célébra à Verdun; on avait de mauvaises nouvelles, les Allemands avançaient, ils étaient à Bras; s'ils avaient continué, c'était un désastre; mais le général Castelnau arriva avec le général Pétain et le 20e corps et leur présence rétablit les affaires. Dans la matinée du 25, on força la population civile à évacuer Verdun. Depuis cette époque, Monseigneur constate que les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul avec celles de Saint-Charles de Nancy ont secouru, dans tous les lieux où ils sont, les pauvres réfugiés de Verdun.

Nos sœurs de *Clermont-en-Argonne* ont ressenti le contre-coup de cette terrible bataille. On en jugera par les lettres suivantes de la sœur Rosnet à la Mère Maurice, Supérieure générale.

Le 2 mars 1916.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Avez-vous reçu ma carte où je vous disais : « Priez pour nous. » En vous l'écrivant nous pressentions le danger. Ce danger s'est manifesté hier par quelques obus tirés sur la gare. Clermont est le centre du ravitaillement pour tout le secteur, l'ennemi le sait et voulant empêcher les munitions d'arriver à Verdun, il cherche à couper la voie un peu sur tout le parcours.

Il n'y a plus rien à bombarder ici, ce n'est donc pas, d'après l'avis des chefs, la ville qu'ils visent, mais bien la voie ferrée.

La voie ferrée coupée, nos blessés ne pourraient plus être évacués, ni sur Châlons ni sur Bar-le-Duc. De là, nécessité de les envoyer plus loin avec l'ambulance. Ils sont partis tous cette nuit en autos sanitaires pour Froidos, tout près du P. Duthoit. C'est là que nos majors vont fonctionner.

Si vous aviez vu ce départ ! Nos lits vides le matin venaient de se remplir des blessés de Verdun qui nous arrivent depuis dix jours sans interruption. On allait les opérer la nuit, lorsqu'à neuf heures du soir ordre est donné de les embarquer. Et il faut rhabiller ces pauvres membres déchiquetés, saignants, des blessés avec 41 de température. On ne nous laisse que sept morts et deux mourants. Mon cœur saigne ! !

A onze heures et demie, cette nuit, arrive le sous-préfet demandant au maire, à trois hommes de bonne volonté et aux sœurs de rester ; toute la population civile doit être évacuée ce matin.

L'élément militaire reste toujours, bien entendu. Les brancardiers de l'état-major de division, qui restent également, comptent sur une chapelle, les trois quarts sont prêtres.

De sorte que, en face du désir exprimé par l'autorité civile, en face du culte à assurer pour nos militaires, l'église n'existant plus, en face aussi des victimes que peuvent faire les obus égarés hors de la gare, je crois de mon devoir de rester à mon poste.

Priez bien pour nous ; je ne sais quand je pourrai vous écrire ou plutôt vous faire parvenir une lettre. Je tâcherai de trouver une occasion. En attendant, je vous assure de notre plus filial souvenir, d'une bonne part dans nos souffrances et du plus entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Sœur Gabrielle ROSNET.

Le 12 mars 1916.

... La gare bombardée empêchait l'évacuation journalière de nombreux blessés (six cents environ) qui passaient dans la maison et son annexe en douze heures ; dès que l'armée ne vidait pas Clermont des éléments militaires qui s'y trouvaient, c'est que le danger qui menaçait la gare ne les visait pas encore et que le feu n'était pas aux poudres. Se ressaisir et garder son sang-froid, puis étudier la situation, c'était ce qui s'imposait.

... Sous la pluie, la neige, dans la boue, les hommes démolissaient le soir ce que d'autres avaient construit le matin, et ce n'est que le cinquième jour que le poste fixe de notre ambulance a été donné à Froidos. Hier, 11 mars seulement, elle a recommencé à fonctionner.

L'état-major du corps d'armée, heureux de notre attitude et du dévouement qui nous a fait rester sous

le feu pour donner nos soins et un asile aux soldats que les obus pouvaient blesser, nous demande en grâce aujourd'hui de laisser une sœur à cette fin à l'hôpital et de reprendre à deux notre tâche au chevet des chers blessés dans notre même ambulance 3/5 qui nous réclame.

Je leur ai demandé quelques jours pour prendre conseil. Et ce conseil, ma Très Honorée Mère, je l'attends de vous.

Depuis deux jours, nos voisins nous laissent la paix. Pourquoi? Je l'ignore. Du 1er mars au 10, nous avons été arrosés d'obus 105 autrichiens. Dans une seule soirée ils nous en ont envoyé quatre-vingt-cinq. Et tout ce vacarme et toute cette poudre et tous ces éclats n'ont fait de mal à personne. Ce sont les deux gares qu'ils visaient. Le 9, ils se sont acharnés après celle qui a été construite pendant la guerre. Entre les deux se trouvait la maison des brancardiers divisionnaires ; deux obus en cinq minutes la mettaient par terre. Les hommes et les neuf officiers qui s'y trouvaient n'ont rien eu, sinon l'officier gestionnaire qui a eu une égratignure à la tête, par éclat de vitre.

Ils sont arrivés chez nous couverts de terre, de plâtre, et je leur ai ouvert notre maison, où ils logent depuis dans deux salles ; nous avons établi aussi un poste de secours pour les blessés de la ville. Dimanche, six avions venant régler le tir allemand ont lancé des bombes. Une d'elles a, hélas ! tué deux soldats et blessé six autres qu'on nous a amenés. Nous les avons gardés six heures, pansés, réchauffés puis évacués. Le lendemain, c'était un accident de chemin de fer qui nous valait deux blessés, un soldat les deux jambes écrasées sous un camion. Ce matin, deux employés du chemin de fer blessés dans un tamponnement.

Mais tous ces chers petits sont évacués dans la

journée. Deux autres salles servent pour passer la visite des malades des cantonnements.

Les éclats d'obus volaient un peu partout et nous ont cassé quelques tuiles, mais... c'est tout.

Le ravitaillement a pu continuer sans jamais s'arrêter et sous les obus, les centaines de camions et les milliers de soldats les chargeant n'ont rien eu.

Que la Providence est bonne ! Il aurait fallu aller bien plus loin pour chercher les munitions pour Verdun et cela pressait fort, tant la lutte est acharnée. Si vous entendiez ces roulements ininterrompus de canon, le jour, la nuit. Dans notre secteur, qui touche de très près le champ de bataille, l'ennemi fait rage aussi, et tous ces bruits formidables mêlés, croisés, joints à ceux qui nous visent directement donnent une impression indéfinissable de l'enfer.

Enfin, pour le quart d'heure, nous sommes tranquilles.

L'armée et le service de santé me pressent. J'attends donc avec impatience votre décision.

Nous avons profité de ces quelques jours pour mettre de l'ordre partout et faire trois jours de bonne retraite. Si vous saviez quelle peine est la nôtre depuis que nous n'avons plus nos chers petits. Voir tous ces lits vides et penser qu'allant plus loin la mortalité est plus grande, fait mon tourment.

Enfin, nous allons les reprendre et, de nouveau, à présent que tout est installé, les gros blessés de Verdun vont revenir à notre ambulance 3/5.

J'ai oublié de vous dire que, depuis le début de la guerre, M. le Maire loge dans l'hôpital et occupe deux pièces à l'entrée de la maison, quartier des blessés. Il est resté.

En attendant votre chère lettre, je vous reste bien unie au pied de la croix en préparant mon âme à la Rénovation.

Je demande à tous les chers soldats qui sont morts ici, bien préparés, de m'aider à bien orner le jardin du divin Époux et, ce jour-là, je les mettrai tous autour de l'hostie, comme autant de fleurs cueillies dans la souffrance, la fatigue, la privation de sommeil pour embaumer l'hôte divin.

J'ai l'honneur d'être, ma Très Honorée Mère, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur Gabrielle ROSNET.

P. S. — J'oubliais de vous dire que nous avons, chaque matin, dix à douze messes à la chapelle et tous les soirs le salut. Ces jours passés, nous nous inclinions sous l'hostie bénissante au son de la clochette, que dominait de sa grosse voix le canon meurtrier.

La même écrivait quelques jours plus tard :

« ... L'ennemi, qui, pendant plusieurs jours, s'était tenu tranquille, a recommencé de bombarder Clermont, et comme le quartier Communauté se trouve dans la direction du point qu'ils visent, nous avons reçu deux obus qui ont réduit douze pièces à néant. Planchers, plafonds, meubles, tout est en miettes. C'est pourtant le jour de saint Gabriel, mon patron, que les Allemands m'ont fait ce beau travail. C'est une fête carillonnée, n'est-ce pas ? J'étais auprès de nos blessés depuis le 16 et me disposais, le 18 au soir, à partir pour Clermont afin d'y passer la nuit et voir à tout. A une heure de l'après-midi, je ne pouvais chasser l'angoisse qui m'étreignait depuis le matin. Angoisse que je mettais sur le compte de la fatigue, de la préoccupation. Avisant un automobiliste revenant de conduire des blessés à Sainte-Menehould : « Est-ce qu'on tire sur Clermont ? — Oh ! mais oui, votre maison doit être touchée, parce que j'ai vu, en passant, des poutres

et des débris de croisées sur le trottoir. » Vite, je cherche le chef, lui demande de partir par le premier convoi de blessés. Il y avait du danger pour ceux que j'avais laissés là-bas, je devais m'y rendre sur-le-champ. Une demi-heure plus tard, je descendais en face la chapelle. J'y entre, elle est intacte : merci, mon Dieu ! Je longe par la cour le grand bâtiment neuf de l'hôpital. Intact aussi ! J'arrive dans le quartier Communauté. A ce moment, un sifflement, un éclatement... un obus vient de tomber dans le jardin. Je me mets contre le mur, entre deux croisées béantes ; les éclats volent de tous côtés, et, tandis que je les suis de l'œil, tout en cherchant moi-même à me rendre compte des dégâts qui m'entourent, je m'étonne de ne voir personne et je me dis : Y a-t-il des victimes dans les décombres ? J'appelle. Personne ne répond. On doit être à la cave. J'y vais et trouve en effet tout mon monde en bon état et au complet.

Nous attendons que ces messieurs se taisent et, aidées des brancardiers divisionnaires, nous remplissons quarante sacs de linge et vêtements pour les blessés. Plusieurs armoires sont éventrées ; il faut retirer les pièces de sous le plâtre, les pierres et les poutres, tout en prenant garde à ne pas mettre le pied dans le vide.

Après le linge, nous allons aux provisions : conserves, biscuits, etc..., puis il faut vider la cave. Les caisses se remplissent des bouteilles de vin vieux que j'avais achetées pour mes petits aux émigrés de Clermont, dont les caves n'avaient pas souffert du feu. Quatre camions autos, mis gracieusement à ma disposition par l'armée, sont remplis, et, grises de poussière et de plâtre, nous repartons pour Froidos, ne laissant à la maison qu'un vieux domestique qui me demande en grâce de rester pour veiller et cultiver le jardin.

Nous avons dû, pendant cette soirée, interrompre plusieurs fois notre besogne pour laisser passer le feu des obus ennemis.

Le lendemain, je retourne dans ma pauvre maison pour demander qu'on y installe un gendarme de garde, afin d'éviter le pillage. Puis je fais barricader portes et fenêtres, ou plutôt volets existant encore.

Je fis charger les nombreux oreillers de l'hôpital dans un camion. Nos chers petits trouveront cela si doux et si reposant !

N'oublions pas que je suis aussi fermière. Les œufs frais sont si bons pour les amputés. Pour avoir les œufs, emportons les poules et les cannes. Et munies de ficelles nous attachons les pattes de mes quarante-deux volailles. Puis nous glissons les lapins dans des caisses.

Assez pour ce soir, les obus recommencent à siffler et à tomber tout près. Demain, nous viendrons chercher le reste. Et ce reste ne se laissera pas prendre sans peine. Devinez, ma Très Honorée Mère ?... Je vous tire d'embarras. J'ai au fond du jardin un joli châlet adossé à un mur de feuillage. Pas de cave, cinq pièces au rez-de-chaussée, pas de grenier. C'est dans cette villa que logent sept beaux porcs. Je me trompe, je n'en trouve plus que six ; un éclat d'obus a tué le plus gros hier soir.

La première semaine de mars, je m'étais débarrassée de mes six vaches, vendues à l'intendance et dont le prix a été versé dans la caisse de l'hôpital. Le bien des pauvres et le bien des blessés étaient ainsi sauvegardés dans la mesure du possible.

J'avais aussi, à ce moment-là, pouvant et devant m'attendre à tout, embarqué à Bar-le-Duc dans douze malles ou caisses tout le linge neuf des vieillards et beaucoup de linge de la Communauté. Je n'ai gardé

pour nous que le nécessaire comme linge de corps. Quant au linge de costume, je ne sais comment nous allons faire pour le raccommoder, laver et repasser. Non seulement nous n'avons pas le temps, mais nous ne sommes pas chez nous, et nous n'avons rien sous la main.

Aussi, ma Très Honorée Mère, je vous demande ce qu'il faut faire si vous ne voulez pas que nous allions en bonnet de nuit ? ce qui, par la pluie, serait très pratique entre parenthèses, mais pas très à l'usage.

Et comment sommes-nous à Froidos ? J'attendais cette question. Froidos est un petit village dont notre vénéré P. Duthoit a dû vous parler, puisque c'est dans son cimetière qu'il venait enterrer ses bons petits braves. Une bonne vieille du pays me disait ces jours passés : « Comme il priait bien, le bon Père ; quand il disait le *Je vous salue*, il devait voir la sainte Vierge... »

A Froidos, il existait depuis le début de la guerre un hôpital de contagieux occupant la maison principale et les dépendances d'une propriété bourgeoise située au milieu d'un grand parc, si je puis appeler parc une immense prairie coupée par une belle allée de platanes.

Quand notre ambulance 3/5 a quitté Clermont sous les obus, elle a erré cinq jours avant de dresser ses tentes à Froidos. Enfin, les travaux d'installation ont commencé, et cet immense parc est couvert de baraques et de tentes. Les baraques renferment trente à quarante lits, quelques-unes n'en ont que dix.

Les tentes contiennent vingt-huit à trente lits. L'une d'elles comprend : salle de stérilisation, salle d'opérations et salle de pansements. A côté, une tente où se fait le triage à mesure que les voitures amènent les blessés. Une autre où on met les blessés pansés qui peuvent partir par les autos d'évacuation.

Figurez-vous donc une allée très longue toujours sillonnée d'autos. De chaque côté, à 2 mètres environ de l'allée, les baraques très bien faites et très confortables. Neuf de quarante lits et quatre de dix lits. Derrière les baraques, six tentes de trente lits. Et on construit toujours. C'est un vrai village. On va d'une baraque à l'autre et d'une tente à l'autre sur des trottoirs en rondins. Ce sont des branches de la grosseur du poignet, 70 centimètres de long clouées aux deux bouts sur des traverses. Système très pratique pour avoir moins de boue, mais sur lequel on glisse facilement quand les chaussures ne sont pas ferrées. Enfin, c'est le village aux trottoirs glissants, s'ils ne sont pas roulants.

Il nous passe en moyenne quatre à cinq cents blessés par jour. Nous en avons eu jusqu'à cinq cent quatre-vingts. Tous ceux qui n'ont pas besoin d'être opérés sont pansés et évacués ; les autres sont couchés. Tout est toujours plein, bien que les opérés soient évacués très vite. Vous voyez d'ici la besogne : cinq cent quatre-vingts opérés ! il y a de quoi se dépenser et se dévouer. Que d'âmes à sauver, car il y a de si gros blessés, perdus avant d'arriver, les pauvres chers petits ! Ils sont tous braves, courageux, résignés et pleins de confiance dans le succès final de nos armées. Ils meurent comme des prédestinés, sans une plainte, sans un murmure. Nous nous multiplions pour aller partout, car nous avons ici trois ambulances fonctionnant sous une seule direction.

Le médecin-chef des contagieux, ancien officier de l'état-major que j'ai logé quatorze mois, a voulu nous loger à son tour. Ils nous a donné une pièce de malades, qu'il a mis ailleurs, et nous y a fait installer quatre lits, car il sait que j'attends ma petite convalescente. Je vous en fais la description : quatre lits sans rideaux,

bien entendu, entre deux une malle ou une caisse servant de table pour notre cuvette et pour poser notre cornette. C'est primitif, dites-vous... oui ! jusque-là, mais écoutez la fin de la description. Parquet ciré, armoires à glace, immense glace sur la cheminée, table à jeu en guise de table à manger, chaises antiques recouvertes de velours. Tout cela sent le poilu et le riche bourgeois dans un cadre démodé qui veut paraître neuf. « Mais de quoi vivez-vous, mes bonnes filles ? » — Ma Mère, j'attendais encore la question... Étant militarisées, nous mangeons comme les soldats : soupe, gamelle de légumes, et bœuf. Quand nous avons bien faim, j'ai du saucisson, du fromage que je tâche de me procurer comme je peux, des sardines encore et nous constituons un menu princier. « Jus » tous les jours, bien que le Coutumier n'en fasse pas mention. Parfois il nous prend une envie folle de rire, en constatant combien le menu du poilu est *varié*, mais c'est encore un assaisonnement qui nous fait trouver délicieux ce que nous partageons avec eux.

Mais voici encore le côté princier qui reparaît. Nous avons une ordonnance pour nous trois. Le matin, pendant que nous sommes à la messe, il prépare le couvert et nous sert à notre retour. C'est lui qui brosse le parquet, qui nous apporte nos repas et (mettez du coton dans vos oreilles, ma Très Honorée Mère) qui, tandis que nous sommes à table la serviette sous le menton, rentre, nous montant de la cuisine soupe d'abord, puis « rata » et enfin « jus ». J'ai cherché comment nous pourrions faire autrement et n'ai pas trouvé ; le médecin-chef, d'ailleurs, m'a dit que cela simplifiait la besogne et arrangeait les « popotiers ». Nous ne sommes pas chez nous ; à la guerre comme à la guerre !

M. le médecin-chef nous a d'ailleurs choisi un très

bon garçon, frère dans un couvent de Franciscains au Portugal. Il y a de quoi rire pourtant quand il porte la soupière pendant que nous sommes à genoux pour l'examen, ou qu'il vient desservir pendant que nous disons les grâces.

Tous les matins, nous avons la sainte messe, et le Dieu des forts vient donner à nos âmes courage, patience, réconfort, abnégation de nous-mêmes pour mener une vie pénible, très pénible au point de vue humain, mais consolante au plus haut degré au point de vue surnaturel. Quel champ le bon Maître nous donne pendant cette guerre ! Et comme je l'en remercie à deux genoux !

Nous vivons au son du canon. Là-bas... dans le lointain, roulements sourds d'un tonnerre qui ne désarme pas ; plus près, à Malancourt, Avocourt, Esnes, départs incessants de nos pièces qui ne marchandent pas les munitions. Et pour finir la gamme, les arrivées de projectiles sur notre pauvre Clermont, Vraincourt, Dombasle, tout cela si près de nous que les vitres de nos baraques tremblent à chaque coup. Joignez à tout ce vacarme, quand le temps est clair, les bombes d'avions et vous vivrez par la pensée et à l'abri, notre vie vécue en plein air.

Sœur Gabrielle ROSNET.

LES AUMONIERS

Ils viennent de payer eux aussi l'impôt du sang dans la personne de leur doyen d'âge, le vénérable M. *Duthoit*.

Avant de raconter sa mort, résumons ce qui a été dit à la conférence faite à Saint-Lazare sur ce regretté confrère en y ajoutant quelques détails qui nous ont été communiqués d'ailleurs :

M. Duthoit Louis naquit à Wambrechies, dans le diocèse de Cambrai, le 14 mars 1851.

Il fit ses études au petit séminaire et au grand séminaire de Cambrai avec le Très Honoré Père, qui a dit de lui qu'il était profondément pieux, d'une piété de bon aloi et déjà rempli du zèle des apôtres qu'échauffait la lecture de la vie de Théophane Vénard.

Il se mit dès lors à rêver la Chine et il entra à Saint-Lazare le 1er octobre 1872.

On a dit qu'il s'y était ennuyé et on a rappelé quelques incartades dont le P. Chinchon, grand directeur d'âmes, ne s'effraya pas, parce qu'il vit que si le jeune séminariste avait une nature portée à l'indépendance, moins faite pour la vie de chartreux à la maison (défauts que l'on n'a pas cachés à la conférence et que nous ne cacherons pas ici), cependant il rachetait ces négligences, qu'on lui reprochera toujours, par une grande charité et un dévouement à toute épreuve.

Il fut placé au petit séminaire de Saint-Pons, en 1876. Un de ses anciens élèves, d'accord en cela avec son visiteur d'alors, a déclaré qu'il était excellent pour la discipline, dont il était préfet, et pour la direction des enfants, auxquels il faisait vraiment du bien. On a dit qu'il avait cette qualité, indispensable pour le bon ordre, de ne rien faire voir des divergences d'idées qu'il pouvait avoir vis-à-vis de telle mesure prise par l'autorité. Il était professeur de rhétorique, de dessin, avait beaucoup d'attrait pour les choses extérieures, s'adonnait avec goût aux travaux matériels; il était bon confrère, et son visiteur faisait de lui cet éloge, qui n'est pas banal, qu'il savait réparer les manquements auxquels son tempérament l'entraînait parfois.

Au bout de six ans, en 1882, il fut envoyé comme assistant au petit séminaire d'Avon; là encore nous constatons qu'il a la confiance des jeunes gens, puisque soixante sur cent seize s'adressent à lui.

En 1887, il est placé à Wernhout, où M. Dubois était

alors supérieur. Ce n'était pas ce qu'il fallait à M. Duthoit qui rêvait toujours les grandes chevauchées par monts et par vaux, à la conquête des âmes égarées et qui se voyait relégué dans un pays perdu dans les landes et les bruyères de la Hollande, douce oasis cependant pour les âmes qui veulent s'adonner uniquement à la formation des apostoliques. Il sut ronger son frein, et son supérieur a fait de lui cet éloge que tout éducateur jugera incomparable : « Il a donné l'exemple de la soumission et de l'obéissance en suivant à la lettre le programme qui lui a été remis par le préfet des études.» Constatons en passant, pour montrer les bizarreries des choses humaines, que ce directeur d'âmes jusqu'ici bien apprécié et qui le sera tant par la suite, n'a pas ou presque pas de pénitents. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*. Il est vrai de dire qu'il ne resta pas longtemps à l'école apostolique et qu'il n'eut pas ainsi le temps de se faire apprécier des élèves.

Jusqu'ici M. Duthoit était un peu comme le poisson hors de l'eau ; voici que la Providence va le mettre dans sa véritable voie, et toutes sès qualités vont se déployer en grand, étouffant ou dissimulant les défauts qui sont plus ou moins l'apanage de tout enfant d'Adam.

Le Très Honoré Père Fiat, si pénétré de l'esprit de saint Vincent, veut relever l'œuvre des missions ; il organise la maison de Loos sur un grand pied et il rassemble là des Missionnaires dont les noms sont célèbres dans les *Annales* de la Congrégation et qui rappellent les premiers compagnons de saint Vincent; mentionnons au hasard les Duez, les Debaene, les Garros, les Notteau, les Desmarescaux, pour ne citer que les morts. M. Duthoit leur est adjoint ; il s'élance dans la carrière comme un coursier fougueux et il parcourt les villes et les villages : tour à tour Armentières, Avesnes, Croix, Sous-le-Bois, Caudry, Seclin, Fourmies, Bou-

logne-sur-Mer, Lille, Wazemmes, Le Quesnoy, Roubaix, Saint-Omer, Somain, Montreuil, Rosendael, pour ne parler que des centres plus populeux, entendent sa voix, sont témoins de son abnégation, de son dévouement, de sa générosité, de sa délicatesse. Que de merveilles de la grâce dont il est l'instrument! Les retours sont innombrables : à Armentières il y en a 300; à Avesnes, 968; à Croix, 704; à Sous-le-Bois, 1 104; à Caudry, 1 193; à Fourmies, 1 350; à Hautmont, 1 934; à Roubaix, 1 560, etc.; je ne parle pas des mariages revalidés; un de ses collègues de Loos nous a dit qu'il avait grâce spéciale pour ce ministère; il sait grouper les hommes; le compte rendu de la mission de Wazemmes déclare que de mémoire d'homme on n'avait jamais vu ni pu obtenir une réunion d'hommes à l'église, encore moins une communion générale d'hommes; le jour de la clôture de la mission, ils sont plus de deux mille à faire leur devoir sans peur. Cela suppose de longues séances, des nuits entières au confessionnal ; nous avons eu la curiosité de faire le relevé du nombre des confessions de chacune des missions où M. Duthoit a prêché; c'est presque fantastique, et cependant c'est le compte rendu officiel envoyé tous les ans au Supérieur général; donnons quelques chiffres pour l'édification du lecteur en rappelant cependant, pour la véracité du récit, que M. Duthoit n'est jamais seul, qu'il a toujours un compagnon et quelquefois deux et que les confessions dont il sera parlé s'échelonnent dans un espace de quinze jours habituellement; à Armentières, 1610; à Avesnes, 2350; à Croix, 3753; à Sous-le-Bois, 2948; à Seclin, 2185; à Fourmies, 3581; à Boulogne (Capécure), 2056; à Lille (Saint-Michel), 2350; à Boulogne (Saint-Pierre), 3670; à Wazemmes, 6300; à Hautmont, 3800; à Roubaix (Saint-Joseph), 4589; à Rosendael, 2325; à Roubaix (Saint-Rédempteur), 3987. Il faut dire que

M. Duthoit pratique quelquefois le *compelle intrare.* Un jour, il confessait une bonne personne qui se trouve mal pendant la confession ; notre confrère sort du confessionnal ; il avise un ouvrier qui passait devant l'église ; il le prie de vouloir bien transporter la personne à son domicile, et quand le brave homme revient rassurer M. Duthoit au sujet de la personne malade : « Si vous preniez sa place, lui dit-il. — Mais je ne veux pas me confesser, je viens seulement vous dire que la personne en question va bien. — Allons, pas tant de manières, mettez-vous là et vous verrez que ça sera vite fait et que vous serez content. » L'homme s'exécuta et il devint le plus fervent de la paroisse.

M. Duthoit n'a pas moins de succès auprès des femmes ; il établit partout l'association des mères chrétiennes ; les matelotes de Boulogne-sur-Mer, au milieu desquelles il a fondé cette œuvre si utile, ne le connaissent que sous le nom de saint Fondateur ; il sait discerner les vocations des jeunes filles ; on a dit à la conférence qu'il avait peut-être quelquefois donné la vocation à quelques-unes ; si c'est vrai, ce qui n'est pas facile à savoir, M. Duthoit a dû lire plus tard avec plaisir un petit livre qui a fait verser des flots d'encre sur cette épineuse question de la vocation.

M. Duthoit était donc heureux, très heureux ; tout à coup une circulaire du Très Honoré Père Fiat annonce à toute la Compagnie que l'on reprend la Mission de Madagascar, la Mission chère au cœur de saint Vincent et demande de nouveaux Nacquart, de nouveaux Gondrée pour l'évangéliser. M. Duthoit répond aussitôt : *Adsum, présent* ! Nous avons la lettre par laquelle il fait part de ses dispositions au Supérieur général ; elle est vraiment belle ; nous ne pouvons malheureusement la citer en entier, ce serait trop long. Quelle délicatesse dans son âme : « Une chose le ferait hésiter

c'est la bénédiction de Dieu répandue sur les missions qu'il prêche; mais le Supérieur général demande, il se présente; d'ailleurs toute sa vie il a eu le désir de l'étranger; ç'a été un des plus puissants mobiles de son entrée à Saint-Lazare; un autre motif le pousse à faire ce sacrifice, il est touchant; c'est un motif de reconnaissance envers Dieu pour les grâces spirituelles qu'il a versées en abondance sur les six enfants de sa sœur ainée dont il s'est occupé jusqu'ici et qui sont tous dans d'excellentes dispositions. M. Duthoit déclare qu'il n'a parlé de cela qu'à son meilleur ami et unique confident, M. Villette, qui l'approuve, et il termine par cette phrase qui peint tout son cœur : « M. Duez (c'est son supérieur), M. Duez n'en sait rien; il n'a pour moi que des bontés; je préfère qu'il l'ignore, il en souffrirait. »

Les desseins de Dieu ne sont pas les desseins des hommes; M. Duthoit a demandé Madagascar et voici qu'il est envoyé à Constantinople pour être directeur du collège Saint-Benoît, il retombe dans l'enseignement qu'il avait quitté depuis onze ans; il se met à l'œuvre avec ses grandes qualités et sa bonne volonté, mais les missions gardent toute sa prédilection; il se fait aimer des jeunes gens, et il leur fait du bien, mais son zèle ardent et généreux se sent à l'étroit dans les murs d'un collège et gémit d'avoir affaire à tant de Musulmans et de Grecs; aussi le stage de Constantinople ne sera pas long et il revient, pour ne plus les quitter, à ses chères missions d'abord à Valfleury, puis à Rongy et enfin à la Maison-Mère.

Mais la persécution religieuse redouble d'intensité; il ne peut plus prêcher les grandes missions; il est obligé la plupart du temps de donner des retraites aux enfants de Marie, etc., petites œuvrettes, disait le P. Fiat, qui ne doivent pas nous détourner de notre fin principale, qui est la mission proprement dite. Lui

qui délibérement refusait ces œuvrettes à Loos pour ne pas nuire à l'œuvre des missions, il est obligé de s'en contenter; on fait ce qu'on peut.

Mais le bon Dieu, dont les desseins sont sagesse merveilleuse, va ouvrir une mission en grand et une mission non pas pour les filles et les femmes, mais pour les hommes et les jeunes gens qu'on avait peut-être négligés, dans tous les cas, qu'on n'atteignait presque plus. Soudain, en août 1914, le canon et le clairon appellent aux exercices de la grande mission; M. Duthoit ne veut pas manquer une occasion unique et, malgré ses soixante-trois ans, il s'engage comme aumônier. Qu'on relise les lettres qui ont été insérées dans les *Annales* depuis le début de la guerre et l'on verra quel apôtre c'était! il passe par toutes les horreurs de la guerre : bombardement, incendie, famine; il est arrêté comme otage, menacé d'être fusillé; il assiste les blessés, visions d'horreur, mais ministère consolant! ministère fructueux! des soldats qui meurent comme des saints. « Jamais je ne vous remercierai assez de m'avoir envoyé ici, écrit-il le 19 octobre; c'est une vie nouvelle, mais plus belle encore que celle qu'un Missionnaire pourrait rêver. » Et plus loin : « En m'envoyant ici, vous me permettez d'ajouter la plus belle page à l'histoire des bonheurs de ma vie. »

Ce fut sa plus belle page, oui; mais pour qu'elle fût complètement belle, Dieu permit que les enluminures de l'épreuve vinssent l'encadrer. Il tomba dans la disgrâce pour un fait insignifiant, pour une erreur inconsciente; il commit le crime d'administrer un juif qu'il croyait être un chrétien catholique. Comme M. Duthoit le déclara lui-même dans sa lettre de justification, ce juif, mortellement blessé, avait la pleine lucidité de ses facultés; il ne protesta pas lorsque M. Duthoit le traita en chrétien, il l'encou-

ragea au contraire par ces paroles : « Tout ce que vous voudrez, Monsieur l'Aumônier, on n'a jamais trop de prières pour mourir. » Du reste, M. Duthoit avait récité avec ce juif le *Notre Père*, et son blessé accompagnait les demandes du *Pater* de réflexions qui montraient qu'il comprenait. Ainsi quand M. Duthoit lui suggéra : que votre volonté soit faite, le soldat fit la prière, mais il ajouta : « C'est bien dur! » A la fin de l'*Ave Maria*, quand on fut arrivé à ces mots : « maintenant et à l'heure de notre mort », le patient eut un mouvement : « Ohé, pas encore, Monsieur l'Aumônier, j'ai ma femme et trois enfants! » M. Duthoit le revit encore, et le juif voulut se servir de lui pour écrire à sa femme. Mais M. Duthoit lui avait donné l'extrême-onction.

Notre confrère fut donc, pour ce fait, frappé d'une peine disciplinaire, qui consistait à le priver de sa solde et à le faire permuter.

Il fut alors chargé d'une ambulance fort peu éloignée de Clermont-en-Argonne. Il écrivit à l'évêque de Verdun qu'il gagnait au change à tout point de vue, et que le bien se faisait dans son ambulance sur une plus large échelle.

Il continua donc son ministère à Salvange et plus tard à Froidos; il allait souvent à Clermont-en-Argonne pour les sœurs; en somme, sa petite disgrâce le dispensait de longues courses à cheval dont il n'était plus capable et lui permettait de faire un bien plus stable. Tout est bien qui finit bien.

Il ne perdit jamais sa gaieté et sa bonne humeur; il demandait un jour une bonne bénédiction au Très Honoré Père pour obtenir le don de guérir quelques saules pleureurs qui étaient près de lui et qui ne cessaient de faire des jérémiades, et il ajoutait malicieusement : « Leur douleur est profonde et plaisante

comme celle des vieilles filles et des servantes de curés qui ont perdu leur chat! leur chat qui avait toutes les qualités et auquel il ne manquait que la parole pour être une perfection, c'est entendu. » Il dit qu'il se dédommage de ces gens-là avec les poilus, « les habitués de la souffrance qui se contentent de peu en fait de bonheur. Une cigarette les fait rayonner, et quand on les rencontre à la relève, vrais paquets de boue qui se traînent, c'est un bonjour cordial, c'est une poignée de main sincère. Ils se souviennent et cela fait espérer, car, comme le dit Louis Veuillot, on est bien près d'aimer le bon Dieu quand on aime les amis du bon Dieu. »

Une lettre de M. Duthoit au Très Honoré Père, du 21 décembre 1915, après avoir parlé de ses souffrances, se termine par ces mots : « Je savoure la parole de saint Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*. Vous seul pourriez m'attrister si vous étiez malade. »

Le 29 janvier 1916, il annonce qu'il a failli quitter son ambulance; on voulait le nommer aumônier divisionnaire; c'était la réparation. Mais il a objecté son âge, soixante-cinq ans. « Il m'aurait fallu un cheval de mon âge et de mes goûts, mais on me donnait un cheval ardent, une jeunesse volage qui me fait peur. J'espère qu'on ne reviendra pas à la charge; il y a dix ans, c'eût été le rêve, mais aujourd'hui! » Il ajoute qu'il en a assez avec ses baraques qui peuvent contenir deux cents blessés, et qu'en fait d'avancement, il ne désire que l'avancement de nos troupes pour avoir des nouvelles du pays envahi et des sœurs de ces régions et puis retourner à Paris.

Le 12 février 1916, il est préoccupé; on parle de déplacements possibles; il sent le poids de ses soixante-cinq ans de plus en plus lourd : « A la grâce de

Dieu! Il est fortement question d'une attaque des ennemis, dit-il; les déserteurs allemands qui viennent se réfugier dans nos lignes assurent qu'elle est prochaine. » Il termine ainsi : « Surtout portez-vous bien, c'est l'essentiel. Pour moi, je vais bien, mais depuis quelque temps je crains de devenir sourd, j'éprouve des bruissements constants dans les oreilles. A la grâce de Dieu! »

Le 4 mars 1916, en pleine bataille de Verdun, il écrit : « C'est, je crois, le moment de prier et de faire beaucoup prier pour notre pauvre et chère France. Que vous dire? *Sunt lacrymae rerum*! à tout point de vue. Dieu seul sait ce que l'avenir nous réserve. Les promesses du curé d'Ars que m'a rapportées le frère Gaben dans le jardin de Saint-Lazare font la base de ma tranquillité et de ma confiance. » Il annonce dans la même lettre que les Allemands bombardent beaucoup l'endroit où il est pour couper les voies de communication et de ravitaillement. Il annonce qu'il a de l'occupation, qu'il a été un peu fatigué, mais qu'il va mieux, et il conclut : « On voit toujours trop souffrir pour oser se plaindre. »

Cela se passait le 4 mars et, huit jours après, le médecin aide-major, le docteur Millas écrivait au Très Honoré Père, la lettre suivante :

12 mars 1916.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

M. l'abbé Duthoit, qui est aumônier à mon ambulance, est assez sérieusement souffrant, depuis quelques jours d'une congestion pulmonaire.

A son âge une pareille affection est toujours grave. Nous le soignons avec toute la sollicitude possible, et je serais heureux que sa robuste constitution lui

permît de surmonter la forte secousse actuelle et de se remettre.

Mme la Supérieure de Clermont vient chaque jour lui rendre visite, et je lui ai fait savoir, aujourd'hui même, que je me proposais de vous prévenir de la maladie de notre cher aumônier.

Nous avons tous pour lui une vive affection et un profond respect, et nous serions heureux, qu'avec l'aide de Dieu, une notable amélioration survînt dans son état.

Je me permettrai de vous tenir au courant de la situation et j'aurais une bien vive satisfaction de pouvoir vous dire que toute crainte a disparu.

Veuillez agréer, Monsieur le Supérieur général, l'assurance de mon profond respest.

Dr P.-H. MILLAS,
Médecin aide-major de 1re classe.

Ce même jour, la sœur Rosnet écrit :

« Je vous ai envoyé hier un télégramme annonçant que notre vénéré M. Duthoit était gravement malade. Nuit et jour au chevet des mourants depuis cette terrible attaque de Verdun, ne comptant pas avec sa peine ni son âge, il a pris froid, et une pneumonie doublée de congestion s'est déclarée. Il est à son cinquième jour et je ne le trouve pas bien. Tous les soirs une auto me transporte auprès de lui. J'y passe une heure et sors toujours de plus en plus édifiée. Il peut à peine articuler ses mots, tellement l'oppression est forte et la faiblesse grande, et malgré tout, je l'entends murmurer : « La Providence, qu'elle est bonne ! Mon Dieu, acceptez ma souffrance pour nos soldats mourants ! Saint Vincent, ma vocation, quelle grâce ! Ma Sœur, écoutez : « J'ai fait le sacrifice de ma vie pour que le bon Dieu garde le Très Honoré Père à la

double famille et raffermisse sa santé. » Tout cela est dit par saccades, les mots sont brefs, quelques-uns dits tout haut, les autres murmurés tout bas entre des spasmes douloureux. Et malgré le rictus de souffrance qu'une respiration pénible donne à tous les muscles du visage, quand il parle de Dieu, de saint Vincent, et surtout de sa vocation, un sourire du ciel illumine sa face.

Le lendemain, 13 mars 1916, M. Gauthier donnait les détails suivants sur la maladie de notre cher confrère :

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

J'ai la tristesse d'avoir à vous annoncer que notre très aimé aumônier, M. l'abbé Duthoit, est depuis quatre jours gravement malade. Atteint de la bronchopneumonie des vieillards, compliquée par de l'emphysème, il nous donne de graves inquiétudes. Tous les médecins de l'ambulance, qui ont pour lui une profonde estime, méritée par sa haute culture intellectuelle très appréciée, son excellent cœur, sa dignité sacerdotale si belle, l'entourent, en ces jours, d'une affectueuse vénération et font tout pour le sauver.

Il vous sera doux, Monsieur le Supérieur, de savoir qu'aux heures les plus angoissantes, sa pensée est allée vers vous tout particulièrement et vers la chère famille de saint Vincent.

Dieu, j'espère, le gardera à notre formation : nous venons de le lui demander par les belles prières que l'Église met sur nos lèvres en faveur des malades.

Daignez agréer, Monsieur le Supérieur, le témoignage de mon profond respect.

L. GAUTHIER.

Enfin, le 14 mars 1916, le docteur Millas annonçait en ces termes, la mort de M. Duthoit :

Notre bon aumônier s'est éteint la nuit dernière tout doucement avec cette tranquillité sereine qui est le fort des consciences pures.

Tous les officiers de l'ambulance, tous les blessés auxquels chaque jour il venait porter le réconfort de sa parole, le regrettent vivement, et personnellement ayant pour lui une grande vénération et une affectueuse sympathie, je ressens plus vivement sa perte. Il aimait son pays, et dans les jours de tristesse que nous avons passés, il gardait toujours cette confiance en l'avenir que jamais n'avait effleurée le doute.

Jusqu'à ses derniers moments, il me demandait si on n'avait pas de nouvelles, s'intéressant jusqu'à la fin au sort de son pays si terriblement éprouvé.

Dr P.-H. MILLAS.

La sœur Rosnet raconte ainsi ses funérailles :

Deux prêtres l'ont revêtu de ses habits. Etendu sur son lit, sa croix de mission dans les mains, il souriait. Dieu avait dû se présenter à lui, si bon, si paternel, que le vénéré mourant, heureux de cet accueil du Maître, s'était endormi le sourire sur les lèvres.

Le soir venu, nos prêtres l'ont couché dans son cercueil tandis que sœur Boutellier et moi l'arrangions pieusement. Nos larmes coulaient silencieuses sur le linceul qui allait bientôt dérober la chère dépouille à nos regards. Une dernière prière, un dernier regard à ce vaillant qui partait victime de son devoir. Du fond de mon âme, avant de recouvrir son visage, je lui ai dit au revoir et merci pour vous, mon Très Honoré Père, je lui ai dit merci pour la double famille qu'il a tant aimée !

Le lendemain, à huit heures, le corps a été transporté à l'église de Rarécourt. Le drap tricolore recouvrait la sainte dépouille, qui devait tressaillir au con-

tact du drapeau français. Il avait tant aimé nos chers blessés français !

Du côté de l'Épître avaient pris place : sa formation sanitaire, officiers en tête, puis une délégation de notre état-major du 5e corps, ensuite de nombreux infirmiers et brancardiers. On nous avait réservé le premier banc du côté de l'Évangile puisque nous représentions sa famille religieuse. L'église était pleine, car tous les secrétaires, plantons, cyclistes et soldats qui avaient séjourné à Clermont le connaissaient et l'aimaient. Et tous avaient voulu prier pour celui qui leur avait fait du bien.

Quand l'absoute a été donnée et que le dernier son de l'orgue s'est tu, le corps a été déposé sous le porche de l'église. Là, M. Lair, médecin-chef de l'ambulance 5/55 a prononcé d'une voix émue, devant toute l'assistance, le discours suivant :

« Mon Cher Aumônier,

« Lorsque la France attaquée a appelé ses enfants sous les armes, votre cœur d'apôtre a tressailli et vous n'avez pas admis de rester inactif, de laisser vos frères souffrir sans leur apporter les secours de la religion et dépenser auprès d'eux les trésors de tendresse et de dévouement dont votre âme débordait.

« Dès que les aumôniers volontaires ont été demandés, vous avez répondu à l'appel, et je vous entends toujours raconter vos premières étapes, les longues marches que vos jambes fatiguées franchissaient, soutenues par une volonté ardente de ne pas rester en arrière des jeunes soldats qui vous imploraient.

« Ce fut bientôt la retraite, l'adieu aux dernières troupes qui partaient de Clermont. Ne voulant pas abandonner ce village sans pasteur, nos blessés de

l'hôpital sans aumônier, vous restiez à l'asile des sœurs de votre congrégation, le sanctuaire du dévouement et de la bravoure, pour montrer aux Allemands que leur cruauté n'épouvantait pas les disciples de saint Vincent de Paul.

« Les misères que vous y avez supportées pendant l'occupation, les dangers que vous y avez courus, vous nous les avez narrés avec votre modestie habituelle...

« A l'exemple de saint Vincent, vous aviez fait de la charité la vertu dominante entre toutes. La méchanceté, le vice, le crime, vous n'avez jamais voulu les voir; vous n'avez connu que des égarés, des victimes de l'éducation, du milieu ou de l'hérédité.

« Cette indulgence, mon cher aumônier, aurait suffi à vous conquérir l'estime et l'affection de votre médecin-chef et de tout son personnel. Mais combien elle était agréablement parée des plus belles et des plus brillantes qualités, je dirais presque mondaines, si votre caractère sacerdotal le permettait. La vivacité de votre esprit, la jeunesse persistante de votre cœur, vos promptes et justes réparties, votre amour de la discussion, votre érudition si étendue, dont vous nous faisiez largement bénéficier, vous rendaient le plus charmant des compagnons. Votre aménité constante trouvait bien son emploi dans notre milieu de souffrances où l'on doit cacher un cœur triste et pitoyable derrière un front serein.

« Vous êtes mort sur la brèche, victime du devoir, trahi par des forces que vous n'avez pas voulu ménager, alors que la maladie vous avait déjà frappé.

« Avant de quitter votre corps, je tiens à vous dire que tous, à mon ambulance, officiers et soldats nous pleurons; que nos grands blessés, dont vous étiez le père consolateur et aimant, mêlent leurs larmes aux nôtres.

« Aux sœurs qui représentent si dignement ici votre vaillante Congrégation, nous présentons le respectueux hommage de notre sympathie éplorée.

« Tous, nous pensons que, de l'au-delà réservé à vos mérites, vous n'oublierez ni vos compagnons de travail, ni vos chers blessés, ni la France dont vous envisagiez le triomphe avec tant de confiance.

« Au nom de mon ambulance et de vos blessés, adieu, Père Duthoit! Au revoir! »

Ce discours terminé, on a placé le corps dans le fourgon. Tous ont défilé et lui ont donné une dernière aspersion d'eau bénite. Puis tous nos officiers sont venus nous saluer, nous exprimant la part qu'ils prenaient à notre peine.

Et le triste convoi s'est dirigé vers Clermont, croisant les voitures de ravitaillement, les autos sanitaires, avançant difficilement sur la route encombrée.

A onze heures, on déposait la vénérée dépouille dans notre chapelle. Une seconde messe était dite pour le bon Père, en présence des officiers brancardiers et des infirmiers du poste de secours auxquels s'étaient joints quelques officiers de l'état-major de division encore à Clermont.

L'absoute donnée, le fourgon a conduit le cercueil au cimetière au milieu d'une double haie de soldats, baïonnette au canon. Nous suivons immédiatement ce chemin qu'il a parcouru tant de fois en conduisant nos chers petits à leur dernière demeure. C'est dans ce petit cimetière abrité par la côte Sainte-Anne, que repose dans un terrain bien à lui, le corps de ce vaillant, mort au champ d'honneur, victime du devoir trop dur pour son âge, mais qu'il a accompli joyeusement jusqu'au bout, tant il aimait les âmes de nos soldats. Une dernière bénédiction... l'assistance se retire après

nous avoir témoigné dans un salut militaire, qui nous a arraché des larmes, la part qu'elle prenait à la perte que nous faisions. Et tandis que les fossoyeurs accomplissaient leur funèbre besogne, la grande voix du canon tonnant vers Verdun, sur Vauquois et tout le long de l'Argonne, remplaçait les cloches fondues de l'église de Clermont, promettant au cher mort la victoire tant souhaitée et si chèrement payée !

M. Duthoit a eu la mort que peut rêver un bon missionnaire ; il est mort dans l'exercice du dévouement. Il n'y a pas de charité plus grande que de donner sa vie pour ceux que l'on aime ; or, M. Duthoit a donné sa vie pour son supérieur, qui est le représentant de Dieu, et pour les pauvres, dont Jésus-Christ a dit que tout ce qu'on fait pour eux, c'est à lui qu'on le fait ; il n'y a donc pas à douter que si M. Duthoit a été plutôt apôtre au dehors que chartreux au dedans, il a été bien reçu dans l'autre vie par le Dieu qui a dit : *misericordiam volo et non sacrificium.*

Pour remplacer le cher défunt, le bon Dieu vient de susciter de nouveaux aumôniers militaires. M. *Ryckewaert*, qui avait été à la première section des infirmiers est maintenant aumônier de la flotte à Bizerte ; M. *Angelloz* a été sollicité par un commandant de venir dans son groupe pour y faire office d'aumônier et, depuis le 23 janvier, il en remplit les fonctions ; M. *Constant*, précédemment aumônier dans une ambulance à Bordeaux, vient d'être agréé comme aumônier sur le front avec le rang de capitaine ; M. *Corset*, aumônier en réalité, sans l'être officiellement, a été cité à l'ordre du régiment « comme ayant veillé sans souci de la fatigue ou du danger à l'évacuation des blessés pendant toute la durée du combat et comme ayant rendu les plus grands services » ; M. *Dusuel* a connu les journées inoubliables de Champagne ; son régiment a été décoré de la croix de guerre ; il a fait un pas de plus dans la qualité d'aumônier ; il porte maintenant la soutane ; son général de division a pensé lui faire plaisir en lui rendant l'habit ecclésiastique, et M. Dusuel déclare qu'il ne changerait pas sa vie pour un royaume ; M. *Monteil* envoie ses souhaits, blotti sous terre, au fond d'une tranchée ; terminons notre chronique sur les aumôniers par cette lettre de M. *Sarloutte* sur la bataille de Champagne.

Le 12 octobre 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Nous avons quitté brusquement le 22 septembre le point du front d'où je vous avais adressé une longue lettre, et à marches forcées, de nuit et de jour, à l'allure de 75 kilomètres par vingt-quatre heures, nous voici arrivés depuis quinze jours sur un nouveau point où aussitôt ma division est entrée en action. C'est la vraie vie de bataille, nuit et jour, dans une orgie de mitraille réciproque. Plus un arbre debout, rien que des fûts brisés, la campagne est sillonnée de boyaux et de tranchées, et dans cette immense contrée crayeuse avec toute cette terre retournée, le matin, sous le brouillard, on a l'impression de l'hiver. Et c'est bien l'hiver, en effet, avec son froid déjà sensible, ses privations surtout. L'eau fait absolument défaut. Des blessés m'arrivent qui n'ont pas bu depuis trois jours. Notre poste de secours est à quelques pas du nouveau front ennemi. L'ancien a été conquis d'un hardi coup de main, et de ces tranchées allemandes, si laborieusement et si ingénieusement installées, il ne reste qu'un éboulis inutilisable, tant notre artillerie a dévasté le terrain. La plaine elle-même n'a pas 20 mètres carrés sans trous d'obus, et partout traînent des cadavres de chevaux, de soldats, des caissons, des armes, des obus non éclatés. Et cette terre ravagée subit nuit et jour de nouveaux bouleversements. Le jour, nous attendons terrés dans des trous, qu'il y ait une nouvelle accalmie, pour chercher les blessés et leur transport se fait de nuit, à travers la plaine défoncée, sous le seul éclairage des fusées lumineuses des premières lignes, et les départs d'obus. Ce seul transport est ter-

rible pour nos pauvres blessés ; nos brancardiers, et plus que jamais je les admire, usent de tous les ménagements, évitant à leur brouette les trous de marmites, prenant au besoin les blessés sur leurs épaules. Pour arriver aux voitures, il faut faire 4 kilomètres, quatre voyages par nuit, c'est plus que leurs forces n'en peuvent supporter. Voilà douze jours que nous sommes à ce poste, travaillant nuit et jour. Je n'ai pu dire la sainte messe, je suis d'ailleurs si sale, mes mains sont couvertes de craie blanche et de sang, ma soutane a perdu toute teinte. J'espère être relevé demain et rentrer au bivouac pour trois jours. Le bivouac lui-même est sans confort ; la terre nue, quatre toiles de tente, une couverture, voilà la literie et l'habitation. Au moins on y dort dans une sécularité relative ; nous sommes à 6 kilomètres des lignes, et les obus n'ont jamais pris notre direction.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est l'élan de nos soldats, leur moral excellent, leur bon esprit et leur gaieté. Les blessés paraissent enchantés du bon ouvrage qu'ils ont fait ; le vent est à la pleine confiance. Et moi aussi, malgré des heures noires, où le cafard se montre, j'ai grande confiance ; tant de courage, tant de générosité simple et spontanée font un total de sacrifices et de mérites que Dieu doit récompenser.

J'ai pu rencontrer ces jours-ci le cher M. Dusuel, notre confrère, aumônier de son régiment. Sa division est arrivée en réserve de la nôtre et est entrée en ligne depuis trois jours. J'ai pu voir aussi la semaine dernière, dans son ambulance, M. Kergozien qui souffrait d'une fièvre sans gravité, j'espère, car depuis je n'ai pu le revoir. Nous voilà donc tous trois dans la même gaine.

Ne nous séparez pas dans vos prières, mon Père ; il y a une protection visible sur les enfants de saint

Vincent, je ne puis m'expliquer comment on peut revenir vivant de cette fournaise.

Daignez excuser mon écriture et le papier; j'ai profité d'un marmitage intense qui interdit toute sortie du trou, pour vous envoyer ce petit mot, et mon trou manque de confortable.

Votre très humble et très reconnaissant enfant.

SARLOUTTE.

LES BRANCARDIERS

Nous avons reçu de leurs nouvelles à l'occasion du premier de l'an ; quelques-uns sont venus à Saint-Lazare ; d'autres, comme MM. Bousquet, Krémer, Rul, Gendre, Pruvot, Bertrand, Bozec, Chabbert, Delafosse Clovis, Moulis, les frères clercs Maillard, Dutrey, les frères coadjuteurs Forsans, Duchêne, Gody, nous ont envoyé des détails fort intéressants; on pourrait composer avec des extraits de leurs lettres un petit pré spirituel semblable à celui de M. Chinchon; nous allons donner aujourd'hui quelques chapitres de ce futur volume ou plutôt quelques fleurs de ce futur bouquet.

L'INHUMATION DES CADAVRES

Par M. KRÉMER

A une heure et demie, réveil en sursaut par le coup de téléphone : Debout, les trois équipes de dix hommes, la lune est voilée, le brouillard se lève, en avant ! On y va ! Oh ! j'en ai pour la vie et plein les yeux et plein le cœur de ces nouvelles visions d'horreur !

Jusqu'ici, j'avais ramassé bien des blessés, vu bien des pyramides de morts chargés la nuit, sur des wagons plats, pour aller peupler trop de ces nécropoles qui jalonnent le front, et diront aux Français de demain : « Souvenez-vous ! »

Aujourd'hui, de brancardiers divisionnaires, nous voilà fossoyeurs. Qui la pelle, qui la pioche à la main, il va nous falloir, après une marche silencieuse de

6 kilomètres à travers des troupes couchées, immobiles, le long des routes et des cimetières, les hommes dormant là, près des tombes, entre leurs faisceaux, il va nous falloir atteindre, par le chaos des boyaux, le village retourné de fond en comble; sinistre labour! De fait, à peine deux ou trois maisons pourraient encore figurer comme pendants à celle immortalisée, depuis Bazeilles, par *les Dernières Cartouches*. C'est là que l'on nous arme de pelles, de pioches, de sacs de chaux et de bidons de crésyl. Alors de nous enfouir derechef dans les boyaux d'approche qui passent entre, dessous les dernières maisons, même sous les routes, de vrais labyrinthes, car les « hirondelles » prussiennes sifflent déjà et viennent s'aplatir ou ricocher contre les murs, les abris, les remblais des boyaux.

Les coups de fouet de la fusillade prussienne à laquelle répond la nôtre, déchirent plus nettement l'espace qui sépare notre boyau de la forêt déchiquetée, repaire de Teutons. Il faut vous dire que toute la nuit, méthodiques, mathématiques, automatiques, ils balayent tel secteur du plateau repéré le jour, comme pour dire : « Nous sommes un peu là; donc, approche interdite! »

Mais il est trois heures; à cinq heures, il faut avoir disparu : donc, vite à la besogne. L'on grimpe le talus, l'on se déploie en tirailleurs, l'on rampe plutôt que l'on ne marche dans les herbes, les balles sifflant toujours. Lors, pour nous, commence non la chasse à l'homme, que nous interdit la Croix-Rouge de notre brassard, mais la chasse aux cadavres, sous la rubrique : « Prophylaxie du champ de bataille. » C'est la besogne horrible, mais le devoir sacré. Entre les tranchées abandonnées par l'ennemi, nous trouvons des masses informes isolées ici, plus loin en monceaux. Je renonce à décrire ces horreurs : des corps noircis

gisent là. Ils fourmillent de vers noirs, desséchés dans des lambeaux pourris, des harnachements racornis. On les retourne pour les identifier, soit au moyen de la plaque d'identité, ou du livret, ou d'un bout de lettre trouvé dans les poches, le sac ou la giberne. Dieu sait en quel état. Un trou d'obus est là près, qu'il suffit d'agrandir à la taille du cadavre; on l'y enfouit, pressé. Moi-même, pieusement, je dépose sur les restes de ce martyr obscur, une médaille de la Vierge, reine des martyrs, avec un *De profundis*, uni de cœur aux inconnus qui le pleurent là-bas! Nous comblons au plus vite la fosse, où nous plantons un fusil surmonté de sa baïonnette en croix ; humble tumulus anonyme qui dira, le sol enfin libéré : Ci-gît un brave, R. I. P.!

Bonne journée! car voilà donc encore trente Français d'inhumés par des mains amies! Mais il est quatre heures et demie, les Prussiens commencent à grouiller au bord de la forêt, là-bas; ils nous ont aperçus, et tirent décidément sur nous, à la hausse de 800 mètres. Nous prendraient-ils pour des détrousseurs de cadavres dont ils voudraient faire bonne justice? peut-être, mais, qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient su à 200 mètres d'eux, une heure plus tôt dans le brouillard? Et de nous replier rasant le sol, rampant dans les herbes, jusqu'au prochain boyau. Une fois là, tous face aux ennemis, et tête nue, les camarades debout, nous, les prêtres, à genoux, nous envoyons, avant le retour au cantonnement d'alerte, notre adieu fraternel à ces braves des braves : *De profundis... Requiem æternam dona eis, Domine. Et lux perpetua luceat eis*! Et nous rallions nos gîtes, sauvés des balles, oui, mais non des shrapnells, ni des marmites qui nous feront 2 kilomètres de conduite dans les boyaux : c'est là l'aubade aux brancardiers!

J. Krémer.

UNE CITATION A L'ORDRE DE LA NUIT

Par M. Krémer

Ramenant seul, à vide un wagon plat de 2000 kilos, à deux heures du matin, je le sens lancé à toute vitesse sur la descente Villers-aux-Bois-Carency : le frein refuse d'obéir! Si les rails, à l'entrée de Carency n'avaient été arrachés par les obus prussiens, je passais chez l'ennemi, de par la vitesse acquise! belle apothéose, après dix mois de campagne!

Mais les rails, je le sais, s'élèvent là-bas, tels deux bras mutilés, et alors, me voilà dans l'alternative (je l'entrevois par un réflexe subit) ou de sauter avec le wagon dans les tranchées qui longent la voie, ou de me jeter à bas; mais à l'instant au risque de m'assommer, un signe de croix, et, sans hésiter, dans le vide! Le corps, emporté par le mouvement, tombe à plat et traîne 1 mètre ou 2, je ne sais plus. L'impression fut celle de la sortie d'un cauchemar, à l'instant où l'on nous assassine.

Je me relève. Merci, mon Dieu, de n'être pas en morceaux! J'arrive au poste de secours donner le compte rendu de ma chère mission. « Pauvre « Grand-Père Turc », s'écrie le major, mais quoi donc? un éclat d'obus? vous avez tout le visage en sang, vite un lavage et de la teinture d'iode. »

Et je lui raconte la mésaventure, tout consolé d'en être quitte pour si peu, une estafilade en plein nez, foulure du pouce gauche, et deux genoux râpés! « Voulez-vous? Je vous propose pour l'ordre du jour! — Ah! cela, non, par exemple, simple accident de travail; et puis, c'est d'ailleurs impossible; il est deux heures un quart du matin, et il n'existe pas encore, à ma connaissance, d'ordre de la nuit aux armées! »

Le Français rit de tout, même de ses malheurs! et

ce fait divers reste classé parmi les traits amusants dont la simple vue d'un Decauville rafraîchit le souvenir.

LE TRANSPORT DES BLESSÉS

MM. *Moulis* et *Delafosse* vont nous dire l'effort surhumain que cela demande quelquefois. Heureux Cyrénéens qui portent non pas la croix de Notre-Seigneur, mais Notre-Seigneur lui-même.

À 400 mètres, dit M. Moulis, se trouvent les tranchées allemandes; il vente, il pleut, les obus tombent nombreux autour de nous; je rentre de transporter un blessé dans un étroit chemin de glaise gluante; mes épaules sont brisées par le poids du brancard, mes souliers sont remplis d'eau, mon pantalon ne semble plus qu'un paquet de boue, ma capote est ruisselante; sept de mes camarades ont été blessés en faisant leur devoir de brancardier; nous vivons tout le temps à l'enseigne de la Providence.

M. Delafosse Clovis est dans une situation analogue :

Il faut évacuer les blessés par un boyau large de 75 centimètres; la boue est profonde à certains endroits de 30 à 40 centimètres, et c'est de la boue argileuse; on s'enlise, on essaye d'enlever un pied et l'effort fait pour le soulever fait enfoncer l'autre; avec cela, un blessé sur les épaules; il nous faut de temps en temps déposer le brancard et ne nous occuper qu'à nous dépêtrer; ah! que nous sommes de jolis gars quand nous revenons de là, nous sommes de vrais paquets de boue.

L'ART DE PASSER ENTRE LES OBUS

Voici comment M. Delafosse Clovis nous décrit ce nouvel art :

Hier soir, j'accompagnais avec un camarade un de nos caporaux blessés. Nous venions de quitter le boyau et nous cheminions aussi vite que possible sur la route lorsqu'un obus percutant éclate à 10 mètres de nous; nous nous regardons un peu ahuris; nous quittons la route et filons à travers champs. Nous entendons venir un second obus, nous nous couchons, l'obus éclate à 5 mètres; le pauvre caporal, déjà blessé, était tout blême; on se regarde, personne n'est touché. J'en avais l'assurance, car dans mon cœur je ne cessais de répéter à la sainte Vierge : « Bonne Mère, je compte sur vous, afin que personne ne soit touché. » On s'avance, caché dans les herbes; un troisième obus éclate près de nous; alors nous attendîmes un bon quart d'heure, couchés par terre pendant que les Allemands dirigeaient quelques obus du côté où nous devions rentrer. Au bout d'un quart d'heure, nous profitons d'un brouillard momentané et nous regagnons le village à travers un verger dont la haie nous cachait. Nous rentrâmes sains et saufs.

UNE RECETTE POUR CALMER LA PEUR

C'est M. Bousquet qui enseigne ce remède à ses hommes :

Pendant une des journées de Champagne, le 26 ou 27 septembre, je parcourais avec un médecin chef le champ de bataille, pour visiter les postes de secours; et, comme si nous avions été seuls, sans conscience du péril et sans souci de ces heures tragiques, nous philosophions sur les différentes sources où l'homme puise son courage; je lui fis un petit cours de thomisme et je conclus que Dieu sait ce qui m'arrivera et que cela, il l'a voulu de toute éternité dans une pensée d'amour. Si donc une balle ou un éclat d'obus doit m'atteindre, je les bénis d'avance, parce que ce n'est

pas une force brutale et aveugle qui les aura jetés contre moi, mais la main du Père qui est dans les cieux et dont toutes les pensées, toutes les volontés s'inspirent de son amour. « Vous avez raison, me dit le médecin chef, c'est encore le meilleur spécifique contre la peur. — Eh oui! contre la peur, contre le doute et contre le découragement qui nous guettent. » A une heure où tout est incertitude et mystère, les enseignements de notre bienheureux Père et sa foi dans la Providence ne sont-ils pas, pour l'âme inquiète et craintive, le meilleur abri et le meilleur oreiller? C'est la doctrine que je prêche autour de moi et elle a, mieux que toute autre, le don de rasséréner et de redresser les âmes.

LES CONSOLATIONS SPIRITUELLES

Voici d'abord M. Gendre qui va nous faire part de celles qu'il a éprouvées dans la région de Mourmelon-le-Grand, à l'est de Reims :

Nous étions plusieurs prêtres dans la formation et nous avions toute facilité pour dire notre messe à l'église.

Chaque soir, nous donnions le salut du saint Sacrement et faisions la prière, où assistaient de nombreux soldats.

Le dimanche, l'église se remplissait de soldats dès six heures du matin et ne désemplissait point jusqu'après la grand'messe, qui avait lieu à huit heures et demie.

Nous nous mettions à la disposition de tout le monde pour la confession, et les communions étaient assez nombreuses. Vers la fin d'août, notre travail commençait à devenir plus intense à mesure que l'on faisait les travaux d'approche; puis, avant l'attaque, la divi-

sion prend le secteur d'Auberive de chaque côté de la route. Alors nous allions même travailler la nuit à faire des postes de secours, mais tout en faisant ce travail matériel de pionnier ou de brancardier on faisait parfois du ministère consolant.

Tout près d'Auberive, étant de service dans un poste de secours, « Villa Noël », j'étais allé relever un planton au poste téléphonique à 500 mètres de nous, lorsque un moment après, on frappe à la porte du poste, demandant le caporal brancardier : « Pourquoi? demande le médecin qui était avec moi. — On voudrait lui causer. »

Je sors, il était huit heures du soir; c'était un téléphoniste qui venant d'apprendre que j'étais missionnaire, voulait se mettre en règle avec Dieu, car disait-il, il y a plusieurs années que je n'ai pas osé faire mon devoir; alors nous nous éloignâmes un peu dans le bois et là mon homme soulagea sa conscience, puis il s'en retourna à son poste après m'avoir dit un grand merci et donné une forte poignée de main.

Pendant l'attaque, j'ai bien eu quelques émotions, mais la sainte Vierge m'a gardé de tout accident.

GENDRE.

M. Krémer a éprouvé les mêmes consolations la veille de l'attaque de Champagne :

Le 24 au soir, M. l'Aumônier me fait dire : « Je compte sur le « Grand-Père Turc » pour six heures, à l'église. »

J'y vais, trop flatté d'être choisi comme organiste et préchantre.

Nous avons salut, chapelet, cantiques; de quel cœur tout cela est chanté par ces gars de France qui s'en vont aux tranchées! Après le salut, l'aumônier fait réciter tout haut le *Confiteor*, l'acte de contrition et il

annonce que nous sommes là quatre prêtres avec lui pour entendre les confessions. C'est fait; comme ces Français vont tout d'une pièce à Dieu devant la mort! Pauvres enfants! J'en avais des sanglots dans la voix en les exhortant. Ah! si vous aviez assisté à cette communion, la nuit, dans la pauvre église d'un hameau, au roulement du canon! Voici l'action de grâces: Ce *Magnificat*, ce *Parce Domine* chantés debout par ces jeunes poitrines qui vont se dresser tout à l'heure face à l'ennemi nous laissent l'impression d'une heure solennelle entre toutes.

Le frère *Forsans* a demandé à rester au front, bien que sa brigade aille à l'arrière. Il nous raconte une messe nocturne, sur le front, à proximité de l'ennemi, dans une cagna; pas d'illumination féerique; pour autel, une armoire renversée, adossée à un affût de canon et le tiroir servant de marchepied; comme ornementation, deux bouquets de verdure, figés dans deux bouteilles; pas de chants, car l'ennemi est tout près; les communions sont nombreuses; les officiers prêchent d'exemple.

Ces consolations spirituelles aident à supporter les peines morales et physiques, les rudes travaux, les intempéries de l'air, tous les maux de la guerre.

MALADES

Quelques-uns de nos brancardiers ont été malades. M. *Bertrand* a eu une lymphangite aiguë, une phlébite de la jambe gauche, une pneumonie; M. *Gendre* et le frère *Gody*, une entérite; M. *Fabriès*, une faiblesse générale.

EXERCICES CORPORELS

Entre les batailles, nos brancardiers font toute sorte de travaux; le frère *Dechêne* travaille dans les bois à faire des piquets, des claies, des parquets pour les tranchées; le frère *Dutrey* s'occupe à la revision des masques contre les gaz asphyxiants, à l'expédition des pulvérisateurs, à l'entretien des fours crématoires; M. *Rul* transborde des poids de 50, 70 kilogrammes et plus, comme un vulgaire homme d'équipe,

car il a été appelé à faire partie d'une formation agricole dans les conditions plutôt comiques qu'il décrit ainsi :

On demande quinze cultivateurs pour les travaux des champs et il se trouve que sur les quinze détachés avec moi, il y a des étudiants en médecine, des élèves en pharmacie, bref un seul cultivateur. L'officier qui reçut cette équipe haussa les épaules et se mit à rire : « Enfin, dit-il, on vous emploiera pour le mieux; on fera ce qu'on pourra. » J'ai débuté par aller chercher 60 quintaux de foin à 20 kilomètres; demain matin, je pars dans un centre de ravitaillement pour une besogne semblable.

Terminons cette revue des brancardiers par un mot charmant du frère *Gros* : il était du service armé, on a demandé des volontaires brancardiers.

Je me suis présenté pour cet office, parce que j'ai cru que c'était plus conforme à l'esprit de notre vocation.

LES INFIRMIERS

D'abord, il y a les infirmiers qui s'occupent des blessés et des malades, tels M. *Détroit* qui a été d'abord au camp d'Avord, puis à l'hôpital de Magny; M. *Reynaud* qui va chercher les malades ou les blessés dans les ambulances des formations les plus avancées et les rentre à Belfort; M. *Scamps* qui, dans son ambulance, a vu mourir en vingt-trois jours, trois cent soixante soldats; un seul a refusé les sacrements; la majeure partie les reçoit avec un calme qui surprend et édifie; M. *Verrière* qui soigne les convalescents sénégalais et qui est obligé de rester au quartier afin que si nos négrillons se cassent la tête à coups de pierre, ce qui arrive quelquefois, il y ait quelqu'un qui la leur raccommode; M. *Drillon* qui est affecté au service de physiothérapie; le frère *Augeau Jean* qui est sous les ordres d'une infirmière-major, comme dans l'ordre de Robert d'Arbrissel où les femmes commandaient.

M. Baeteman est infirmier à l'Hôpital auxiliaire n° 13 du

Bon Pasteur, à Nancy. Voici ce qu'il écrit à M. Villette, Supérieur général, le 6 janvier 1916 :

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Le premier de l'an, vers dix heures, une effroyable détonation retentissait.

Comme, par ici, on est habitué à ces bruits-là, on crut à un avion. Mais le ciel était très calme. Une deuxième détonation, cinq minutes après, nous fixa. C'était le bombardement à longue distance, annoncé depuis longtemps.

Il fallut, immédiatement, descendre tous nos malades dans les caves ! Quel lugubre travail ! Typhiques, tuberculeux, gens affligés de phlébites, etc., transportés sur des brancards, attendirent que le danger fût passé ! — Les dégâts furent horribles, un seul obus creuse un trou de 3 mètres de profondeur sur 50 mètres de circonférence, il pulvérise une maison de trois étages en entier ! Quant au bruit, il est formidable.

La pièce est à 30 kilomètres d'ici et lance des obus de 380. Voilà les étrennes des Allemands. Deux autres bombardements ont suivi le premier, d'autres suivront, c'est plus que probable.

La maison de nos sœurs et notre hôpital se trouvent à une centaine de mètres de la ligne de tir; nous sommes donc relativement protégés. Mais cette terrible menace, sans cesse sur nos têtes, épouvante et je vois des courages fléchir.

Franchement, pour moi, bien sincèrement je reste calme. On a installé les malades intransportables, au rez-de-chaussée, je reste avec eux. Ils sont, eux aussi, bien résignés, ils plaisantent, ils n'ont pas peur. Mais j'ai le cœur angoissé quand je pense que si un obus

tombait sur nous, aucun d'eux ne sortirait des décombres. A la garde de Dieu! Nous sommes chez le « Bon Pasteur », il veillera sur ses brebis!

A part ces derniers événements, je continue ma vie bien calme, dans mon modeste milieu. Je vais tous les dimanches dire la messe, en plein air, aux aviateurs du plateau de Malzéville. J'installe mon autel devant un grand avion, je suspends la croix à la mitrailleuse, et ces héros sont derrière moi, dans un recueillement qui saisit! Quelle joie de prier avec eux, de prier pour eux, pour leurs morts, de leur parler aussi! Quel auditoire! et comme je suis heureux de pouvoir passer parmi eux en essayant de faire un peu de bien! Ils sont pour moi d'une courtoisie charmante. Quel dommage qu'ils ne puissent pas m'emmener avec eux dans leurs randonnées!

BAETEMAN.

En dehors de ces infirmiers proprement dits, il y a ceux dont les occupations ne concourent qu'indirectement au service des blessés et des malades; il y a les secrétaires, comme M. *Neveut* qui est chargé des comptes de la gestion et de la dépense.

Ce n'est pas une petite affaire, et je vais devenir un économe ou procureur de première classe.

Je saurai vous dire combien d'œufs il faut pour un flan, de vin pour du bœuf daubé, comment on établit des marchés, ce qu'il faut payer à l'enregistrement. Vous ririez de me voir confectionner des menus.

Il y a des infirmiers qui sont plantons, comme le frère *Labarre* qui reçoit et conduit les visiteurs; M. *Berthounesque* n'a pas cessé d'être réfectorier; le frère *Touzé* ravitaille le front en médicaments; M. *Balangué* est au contrôle postal, chargé d'ouvrir les lettres qui entrent en France ou qui en sortent; M. *Collard* est vaguemestre.

Si jamais de la vie j'avais songé que je pourrais

devenir facteur! écrit-il; enfin! les anges sont bien les facteurs du bon Dieu, puisqu'ils nous portent ses messages. J'ai au moins la consolation de faire plaisir en distribuant lettres, colis et mandats.

Deux fois par jour, je fais une espèce de pèlerinage de famille. Vous savez, en effet, qu'une partie du bureau central des postes de Bordeaux est l'ancien grand séminaire bâti par nos confrères. Sur la frise qui couronne la façade, on lit encore : « Congregatio Missionis 1739. » On a encore conservé à l'impasse contiguë le nom de Saint-Lazare. En chemin, je rencontre aussi le fort du Hâ, dans lequel un ou plusieurs de nos confrères furent emprisonnés pendant la grande Révolution. Sans doute, je ne fais pas ces pèlerinages à pied; il ne faut pas oublier que je suis employé des postes et qu'on veut que les correspondances aillent vite. Aussi, je vais en bicyclette. Mais oui! les Missionnaires vont bien à cheval; une bicyclette, ça va plus vite, c'est toujours prêt, c'est moins encombrant, ça ne mange pas et aujourd'hui tout le monde en a.

Je m'engage quelquefois dans les étroites rues du vieux Bordeaux, rue des Argentiers, rue des Bahutiers, etc., où l'on voit d'antiques maisons avec fenêtres à meneaux et je me représente saint Vincent parcourant ces rues pour se rendre au port tout voisin où étaient amarrées les galères dans lesquelles il prêchait sa fameuse mission aux forçats.

Un détail historique que je livre à la critique des chercheurs. L'aumônier des enfants assistés est de la commune de Saint-Vincent-de-Paul près Bordeaux; il prétend que le village porte ce nom parce qu'une tradition veut que saint Vincent, lors de son passage à Bordeaux, ait demeuré quelque temps en cet endroit.

M. *Cazet* est vaguemestre comme M. Collard; M. *Jammet* est secrétaire du médecin chef de la place; il aurait préféré être infirmier ou brancardier; mais l'obéissance militaire, bien plus exigeante que l'obéissance religieuse, a pour principe de ne pas demander ce qu'on préfère; elle exige et il faut marcher.

Nos infirmiers sont ainsi répartis dans un grand nombre de villes de France; en quelques-unes, ils sont plusieurs et si la guerre se prolonge, le prochain catalogue portera un certain nombre de maisons nouvelles; c'est le cas actuellement de Dunkerque, Berk-Plage, Perpignan, Bordeaux.

Partout, nos chers confrères reçoivent chez les Filles de la Charité l'accueil le plus cordial et c'est un réconfort dans leur malheur; on nous a écrit de bien belles choses sur les attentions des sœurs ; mais nous craindrions de blesser leur modestie en les nommant ; aussi nous nous tairons.

Nous terminerons ce chapitre par un petit mot sur l'ambulance du Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul ; c'est là que saint Vincent a commencé à manifester sa charité; il est bon de revenir à la source de la Congrégation et d'y puiser un renouveau de dévouement. Cette fois, nous raconterons une cérémonie patriotique, une remise de décoration à un de nos confrères; voici le récit qu'en fait *le Réveil des Landes* du 5 décembre 1915.

Une cérémonie patriotique des plus émouvantes s'est déroulée jeudi après-midi, au Berceau-de-Saint-Vincent. Auprès du vieux chêne vénéré, face à la ravissante chapelle ornée du drapeau aux trois couleurs et surmontée de la statue de notre illustre compatriote, le grand apôtre de la charité, se trouvent réunis tous ceux qui rappellent si bien son œuvre admirable.

Les bonnes sœurs, aux blanches cornettes, entourées de leurs chères orphelines; les dévoués Prêtres de la Mission avec leur pléiade d'élèves, espoir de la patrie; les vieillards dont les souffrances sont toutes là adoucies; les braves soldats blessés qui viennent de verser leur sang pour notre chère France.

La croix de guerre va être remise à un vaillant, au soldat brancardier Dondeyne, prêtre lazariste en convalescence au milieu de ses élèves et de ses confrères.

Le canon tonne, les clairons sonnent, les tambours

battent, le commandant d'armes de Dax, le sympathique et brave capitaine Eschauzier, s'avance et salue le héros de la fête, auquel il s'adresse en ces termes touchants :

« Je vais quitter Dax, appelé à de nouvelles fonctions. Je suis heureux, avant de partir, de pouvoir encore une fois décorer un brave, car vous, vous êtes un brave, soldat Dondeyne. Votre citation en fait foi : « Dondeyne, brancardier, soldat de 1re classe à la « 19e compagnie, d'un dévouement au-dessus de tout « éloge, toujours prêt pour les missions périlleuses, « grièvement blessé au combat du 10 juin, en se por- « tant au secours des blessés. »

« Comme par une de ces belles nuits d'été, nous assistons à une vraie pluie d'étoiles : Légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre, qui s'abat sur la poitrine de nos poilus. C'est qu'ils l'ont bien gagnée par leur inlassable patience, par leur intrépide courage.

« Et grâce à vous, vaillants fils de la Gaule, qui de vos fières poitrines élevez un mur d'airain, grâce à vous, bientôt renaîtra de ses cendres une France plus forte, flambeau de liberté et d'humanité où, à l'ombre de la paix si chèrement reconquise, les jeunes générations accourront des quatre coins du monde pour s'imprégner de courage, de science et de fraternité. »

Aux applaudissements de tous, le capitaine Eschauzier donne l'accolade au brave brancardier Dondeyne, sur la poitrine duquel il vient d'épingler solennellement la croix de guerre. La sonnerie « au drapeau » résonne, les étendards s'inclinent et tous saluent avec respect l'emblème sacré de la patrie. Puis, sous les doigts agiles d'un artiste bien connu, des accords d'harmonium éclatent, préludes de l'hymne national, *la Marseillaise*, chantée en chœur par tous les enfants du Berceau, impressionnant toute l'assistance et montrant

le vrai patriotisme qui vibre dans le cœur de tous les fils du grand saint Vincent de Paul.

Signé : L. D.

LES CHEMINOTS

M. *Genouville* va nous permettre d'ajouter quelques chapitres au pré spirituel commencé par les aumôniers, brancardiers, infirmiers.

UNE MESSE DE MINUIT DANS UN TRAIN

Le soir du 24 décembre, nous avons fraternisé. J'ai pu ouvrir mon recueil de cantiques devant vingt-trois infirmiers, nous sommes vingt-huit et deux étaient en permission; manquait un malade; puis un autre, qui était occupé. J'ai chanté tous les noëls que je possédais; puis *l'Enfant-Dieu*, puis *Minuit*, *Chrétiens*; tout le monde a chanté le refrain. Après cette soirée, je me suis jeté sur un lit, tout habillé, et j'ai attendu minuit. J'ai dit mes trois messes, en ai servi trois autres, et à sept heures du matin, j'en ai entendu deux autres. Le train roulait. Notre-Seigneur a été furieusement bercé, mais il nous souriait quand même. Heureuse nuit!

L'ÉVACUATION DES BLESSÉS

Une heure et demie vient de sonner; nous sommes sortis des ateliers, et à la disposition de la commission de la gare qui peut nous appeler d'un moment à l'autre. Elle ne tarde pas; voici l'ordre de départ; Troyes nous envoie à Châlons, et nous devons partir à six heures. « Mais, nous allons encore voyager de nuit! encore une fois, le sommeil sera tout au moins agité; et voilà des nuits que nous ne dormons pas. »

Le train roule, roule toujours; puis il ralentit; nous

prêtons l'oreille... le canon tonne, nous y voilà : Châlons, personne ne descend ! Dans quelques minutes, on aura bien besoin de nous! Huit heures sonnent; les blessés sont là. Par malheur, il n'y a pas de brancardiers : si!... Deux. Nous nous mettons à l'œuvre : transport des blessés du bâtiment A, du bâtiment B, ou même des salles de l'hôpital jusqu'aux wagons ; corvée supplémentaire ; puis chargement. Il s'agit d'introduire dans le wagon le brancard sur lequel repose le blessé ou le malade, puis glisser celui-ci sur la couchette qui lui est destinée : besogne délicate, qui exige mille précautions : il y a des blessures profondes, des fractures en quantité, des membres paralysés qu'il faut soulever, transporter tout d'une pièce; il y a des amputés, infortunés qui n'ont jamais tant souffert de leurs bras ou de leurs jambes que depuis qu'ils en sont privés.

Besogne pénible aussi, physiquement et moralement; parfois nos membres sont rompus : nos genoux, nos reins, nos bras, nos poignets, et toujours notre cœur est brisé, car en vrais disciples de saint Paul, nous souffrons avec ceux qui souffrent.

Vous êtes seul dans votre wagon et les blessés (de grands blessés, hélas!) sont seize; ces braves cœurs vous épargneront toute fatigue inutile; ils y mettront toute leur bonne volonté, au cours du voyage, comme ils l'ont mise tout à l'heure pendant le chargement; mais il est beaucoup de petits services qu'ils vous demanderont : ce sont des malades, des blessés, des invalides, des mutilés, qui devront, par nécessité, se servir, à chaque instant, de vos yeux, de vos mains, de vos pieds. Est-ce leur faute si les arrêts brusques, les coups de tampons accroissent leurs souffrances? S'ils sont aigris par la douleur, exigeants, impatients? Est-ce leur faute s'ils sont seize malheureux, partageant le

même sort, réclamant les mêmes soins, le même dévouement! Oui, il faut être « tout à tous », le bon sens l'exige, tout autant que la charité; c'est votre devoir d'infirmier autant que votre devoir de prêtre. Il faut calmer la fièvre du n° 1, caler le bras du n° 3, la jambe du n° 4, couvrir les pieds et border le lit du n° 5, réchauffer le n° 6, couper la viande du n° 7 et mettre les morceaux dans sa bouche; le n° 8 est un pauvre homme qu'une grenade a aveuglé, en même temps qu'elle lui broyait un pied, et qui est demeuré, toute la journée d'hier, dans un entonnoir creusé par un obus; le n° 16 a les deux maxillaires abîmés par des éclats d'obus, et il boit par le nez, au moyen d'une sonde, lui seul nous demandera vingt-cinq minutes, rien que pour ce petit service.

Il y a aussi les régimes : celui-ci est au petit, celui-là est au grand; il faut donner la boisson que prescrit le régime, ou que réclame l'état du malheureux; mais le vin, la tisane, le lait, c'est comme l'eau, le charbon, la soupe, la viande et les légumes : il faut courir après, et cela rapidement, à travers les longs couloirs du train, si la chance ne vous a pas permis de profiter d'un arrêt, ou si l'infirmier d'exploitation ne peut accomplir son office, tiraillé qu'il est, lui aussi, par mille occupations. Enfin, après ces nombreux exercices de gymnastique : tête droite, tête gauche, flexion du corps en avant et en arrière, flexion des genoux surtout (elle est terrible celle-là!) après une garde de nuit, plus dure encore que la garde de jour, on arrive, en dépit des nombreux et interminables arrêts, au point terminus du voyage : Tours, Bordeaux, Vannes, Marseille, La Chapelle-Saint-Denis. « La Chapelle, tout le monde descend! » mais, personne ne bouge; il fut impossible à nos grands blessés de monter; il leur est évidemment tout aussi impossible de descendre; et alors

commence le déchargement, aussi délicat, aussi pénible que le chargement. Cependant, nous sommes devenus habiles, les brancardiers aussi, et trente-cinq minutes après environ, le train est vide. On a bouclé les portes, et en route pour Villeneuve.

Pendant ce trajet, qui est assez long, à cause des pauses qu'on fait, il faut préparer le travail de la désinfection et de la lessive : il faut plier les trente-deux draps, qu'on réunit en paquets, puis les trente-deux couvertures qu'on portera à l'étuve.

Il faut ensuite, pour rendre possible le balayage, mettre les huit matelas et les huit couchettes du rez-de-chaussée sur les couchettes du premier étage ; encore un petit exercice qui développe les forces, à moins qu'il ne les épuise de plus en plus.

Vous avez fini?... très bien ; maintenant prenez le balai et nettoyez à fond votre salle roulante ; elle en a bien besoin ; il y a là du papier, des bouts de cigarettes, du coton, des journaux, du tabac, des écorces d'orange, des croûtes de fromage, des boutons, des morceaux de pain, etc., etc. qui ont, à votre insu, glissé discrètement dans les ruelles et qu'il faut mettre à la porte impitoyablement, ainsi que le sable, la terre, la chaux qui adhéraient aux capotes, aux pantalons et aux souliers. Il faut faire disparaître tout cela!

Mais voici Villeneuve ; une dernière manœuvre, et notre train entre aux ateliers. Les ingénieurs et les contremaîtres sont là : ils ont leur travail, eux aussi ; leurs minutes sont comptées, et conséquemment les nôtres! il faut, par exemple, qu'au bout de six heures, nous puissions être à la disposition. — Mais, chers Messieurs, laissez-nous au moins respirer cinq minutes! — Non ; cela ne nous est pas permis, cela ne nous est pas possible ; nous devons laver vos draps, désinfecter vos wagons, passer vos couvertures et vos matelas

souillés à l'étuve; tous les rouages de nos machines sont en mouvement; nous sommes prêts! Portez vos trois cent quatre-vingt-quatre draps, vos trois cent quatre-vingt-quatre couvertures, vos matelas salis, vos taies, vos torchons; on vous donnera, en récompense et en échange, tout le linge propre, qui vous attend déjà; quand les couvertures sortiront de l'étuve, toutes chaudes, toutes brûlantes, comme les marrons du marchand, vous viendrez les reprendre : cela ne tardera pas! — Et il faut encore s'exécuter, mon Très Honoré Père.

Et cependant, nous parcourons, d'un pas lourd, chargés de ces nouveaux fardeaux, les 300 ou 400 mètres qui nous séparent de la buanderie; le téléphone marche, on songe à nous, on prépare notre nouvel ordre de départ; demain matin, nous serons à Mourmelon, à Sommesous, à Vitry, je ne sais où... et tout sera à recommencer! Ouf!!! nous venons de faire quatre évacuations successives sans respirer, sans arrêter... et comme je le pressentais, nous repartons ce soir même pour Sommesous; c'est, si je ne me trompe pas, la cinquième évacuation depuis huit ou neuf jours! J'espère que je tiendrai jusqu'au bout; peut-être ne serons-nous pas toujours surmenés, comme nous le sommes depuis quinze à vingt jours; c'est probable; mais si ce surmenage continue, je continuerai de servir ma chère patrie et les vaillants soldats tombés pour elle dans le sang de leurs blessures. Le jour (ou bien la nuit) où les forces me manqueront, je me coucherai dans un fossé, le long de la voie; et si saint Vincent vient me demander qui m'a conduit là, qui m'a réduit en cet état, je répondrai : « C'est la guerre! et puis la charité! »

Croiriez-vous, mon Père, qu'à l'avant dernière évacuation, j'ai hérité d'une bague en aluminium qu'un de mes blessés m'a remise délicatement, en me di-

sant : « Monsieur l'Infirmier, voilà un petit souvenir des tranchées; vous la donnerez à votre dame! si vous êtes marié. »

Au grand séminaire d'Orléans, nous disions que notre dame, c'était notre bréviaire, parce que ce livre et le prêtre ou le sous-diacre sont deux inséparables; je ne peux pourtant pas mettre cette bague dans mon bréviaire; je pourrais la mettre aux pieds d'une Madone... ou bien la porter à Notre-Dame!

Nous partons tout à l'heure, toujours au pays des tertres et des croix; en avons nous vu, hier soir encore, au-dessus de La Fère-Champenoise, de ces tombes ornées du drapeau tricolore et fleuries par la main pieuse des paysans ou des garde-voies! Que de cadavres dorment là, et ailleurs, partout!!! *Requiem æternam dona eis Domine*!

Louis GENOUVILLE.

L'APOSTOLAT PAR L'HARMONIUM

Un petit harmonium de mission; il dort, en ce moment, dans un filet de notre wagon-casernement; je l'ai enveloppé dans une couverture, et il a, aux yeux des non-initiés, l'aspect d'un grand colis rectangulaire.

Voici comment je l'installe : je le pose sur le pied mobile d'une petite table démontable, qui lui sert d'assise; j'adapte une tige de fer mobile à la soufflerie; je suspends à cette tige une pédale libre... et me voilà prêt.

A la dernière séance, j'ai compté une bonne vingtaine d'auditeurs — sur vingt-six qui étaient présents au train; auditeurs volontaires, tout à fait bénévoles; car, je ne bats pas le tambour, quand je joue de l'harmonium; on me prie de jouer, je consens et vient qui veut.

Je dois user de largeur d'esprit et de condescendance ; il va sans dire que les artistes du train désirent « y aller de leur romance » et je consens à accompagner, à entendre.

Et quand c'est mon tour de chanter, ceux que j'ai consenti à entendre, consentent à m'écouter, et mes espérances ont été dépassées.

Un jour, je déclarai carrément à mes auditeurs que mon programme, s'ils l'acceptaient, allait devenir exclusivement religieux, que j'allais ouvrir mon livre de cantiques, ma brochure de mélodies grégoriennes. Ils acceptèrent volontiers.

Voilà dix-huit mois que j'attendais cette occasion « de parler du bon Dieu, sans en parler, tout en en parlant », comme on dirait dans le métier militaire. Et, sans que ces chers amis s'en aperçussent, je leur fis, en chantant mes cantiques (le premier couplet de chacun, pour la raison majeure que je n'avais pas les autres), toute une petite série de petits... sermons; sur notre sainte religion, sur les principaux mystères de notre foi, sur les grandes vérités chrétiennes, sur la sainte Vierge, sur la sainte Église... bref, ce fut une véritable classe de catéchisme, ou une petite retraite, si vous préférez, en même temps qu'une salade.

Puis, avec le temps (la nuit, dit-on, porte conseil), ces chers camarades comprirent à merveille que mon petit « ramonnem », comme ils disent en riant, n'était pas fait pour accompagner des romances de salon, des chansons de café-concert; et ils s'abstinrent dès lors (bon sens et délicatesse inespérés!) de me réclamer de nouvelles séances; ils avaient peut-être trouvé un peu trop d'huile dans ma dernière salade... et un peu trop de vinaigre dans celle qu'ils m'avaient servie précédemment.

Mais, il y a quinze jours environ, l'un deux me pria

de leur donner une séance de musique religieuse : « Vous ne ferez que de cela », précisa-t-il avec insistance. Ce fut chose convenue; et, ce jour-là, devant l'élite de notre formation, je fis, dans un de nos wagons, une longue... conférence de trois heures au moins, sur « l'origine, la nature et les beautés du chant grégorien »; mon petit auditoire fut ravi; il me prêta une attention très soutenue et fort bienveillante. Décidément, mon petit « ramonium » est un petit apôtre, destiné peut-être à de grandes choses.

Je suis discret, ne fais aucune avance et ne joue que lorsqu'on m'invite. Ce jour-là (c'était un dimanche), j'ai manqué mes vêpres et mon salut; cependant, il y avait sept jours que j'avais arrêté mes plans; je comptais bien me rendre à l'église la plus proche et rapporter la bénédiction du Seigneur. Mais, je n'ai pas voulu perdre cette belle occasion de « prêcher, sans prêcher, tout en prêchant »; d'ailleurs, je me suis arrangé, j'ai calculé mon temps; et à l'heure où, dans les églises, on donnait le salut, j'ai chanté, sur mon petit « ramonium » les motets ordinaires d'un salut : *Adoro Te*, *Ave Verum*, *Inviolata*, *Sub tuum*, *Tantum*; puis j'ai donné ma bénédiction à tous ces chers amis, qui ont assisté au salut, sans y assister, tout en y assistant. Vive Dieu! Vivent les âmes! Vive mon petit « ramonium »! Vivent les poilus du train 5!

Je les recommande tous à vos puissantes prières.

Louis GENOUVILLE.

LES COMBATTANTS

Nous avons parlé de quelques-uns plus haut, à propos de Verdun; les autres, sans passer par les mêmes épreuves, sont toujours sur le qui-vive; ils sont quelquefois privés de la

sainte communion; quand ils peuvent la faire, c'est fête dans leur âme, comme l'écrit le frère *Plassard*; leur vie dans les tranchées est toujours fort dure; des pluies incessantes y produisent des éboulements et démolissent leur demeure comme le raconte M. *Pétrissans*; le frère *Augustin-Baptiste* écrit sous la mitraille, au fond d'une tranchée humide; le frère *Béthe* au contraire annonce qu'il est tous les jours à cheval pour aller visiter les régiments aux alentours avec M. l'aumônier; le frère *Piéderrière* est ordonnance d'un lieutenant ingénieur; il l'accompagne dans ses tournées à travers champs pour tracer les plans; le frère *Bouché* est toujours en première ligne, bien que d'après la loi Dalbiez il devrait être à l'arrière; le frère *Soula* est aspirant dans l'Argonne; les autres combattants ou susceptibles de se battre sont un peu timides, non pas devant l'ennemi, mais devant le rédacteur des *Annales*, et, par peur probablement de voir leur prose citée, ils s'abstiennent de narrer ce qui serait si intéressant. Qu'ils veuillent bien se souvenir des paroles de l'ange Raphaël, *opera Dei revelare et confiteri honorificum est*; qu'ils nous révèlent donc les œuvres que Dieu fait par leurs mains, qu'ils embaument la compagnie par quelques fleurs que nous ajouterons au pré spirituel de la guerre.

LES PRISONNIERS

M. Lambin écrit de Gardelegen, le 18 octobre 1915 :

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Mes espérances ne se sont pas réalisées. Je suis toujours ici à attendre le rapatriement qu'on m'avait fait espérer, il y a plus de trois mois; je ne suis pas malheureux ici. J'ai le bonheur de dire la sainte messe tous les matins; le reste de la journée se passe à étudier la théologie, à faire des sermons ou à d'autres études. Deux fois par semaine, les prêtres, avec les majors, sont conduits à la promenade; ce qui nous fait du bien pour la santé. Tout ce qui a trait à la religion est ici entouré du plus grand respect, et

l'autorité nous témoigne la plus grande bienveillance Nous sommes quatre prêtres : un vicaire d'Amiens, un autre de Montauban, un jeune prêtre de Rodez et votre serviteur. Nous menons tout à fait la vie de famille, car nous sommes absolument séparés des autres prisonniers que nous pouvons cependant visiter comme nous voulons.

Malgré ces avantages, je soupire après la fin de la captivité. Que je serais heureux de passer quelques jours dans la chère Maison-Mère !

C. LAMBIN.

Le 13 mars 1916.

Nous avons institué un catéchisme, mais décoré du nom pompeux de « conférence », qui a lieu trois fois la semaine : le mercredi et le vendredi soir après la prière (qui se fait d'ailleurs tous les jours à huit heures à la chapelle), et le dimanche à la grand'messe de dix heures.

Pour ma part, j'ai à expliquer les sacrements de pénitence et d'eucharistie. C'est plaisir de voir l'attention de nos chers auditeurs, qui écoutent avec avidité nos paroles, et cependant nous ne visons pas à l'effet, nous parlons le plus simplement possible. Je ne sais si je vous ai dit que, chaque dimanche, un des quatre prêtres va, à tour de rôle, dire la messe dans un des villages où travaillent les prisonniers. Nous sommes accompagnés d'un sous-officier allemand et d'une ordonnance (un soldat français) qui porte la caisse d'ornements.

Nous rencontrons partout la plus grande bienveillance et le plus grand respect de la part des habitants du pays.

C. LAMBIN.

LES SŒURS

Donnons d'abord quelques nouvelles des maisons qui sont en pays occupé.

Voici ce qu'on nous écrivait le 6 novembre 1915 :

Toutes les maisons de Lille vont bien; partout on travaille beaucoup aux œuvres qu'imposent les circonstances actuelles : le relèvement matériel et moral. A la rue de la Barre, les œuvres prospèrent merveilleusement. Le seul syndicat compte six cents jeunes filles auxquelles on fait toutes sortes de cours toute la journée. Les sœurs travaillent de leur mieux, *ad majorem Dei gloriam.*

Les sœurs ne manquent de rien : la bonne Providence veille sur elles avec amour.

Les maisons de Tourcoing et de Roubaix vont bien ainsi que celles d'Annapes, Douai, Valenciennes, Saint-Amand. Les orphelines de Quesnoy sont à Tourcoing avec leurs maîtresses; les autres sœurs sont restées pour l'hospice et les classes.

La Providence veille avec amour sur les enfants de saint Vincent. Tout va bien. Le bon Dieu fait des grâces merveilleuses. Son action est visible, quelquefois sensible.

Faisons de nouveau le chemin de croix que nous avons déjà parcouru et espérons que c'est la dernière fois.

Lettre de la sœur PIOT *à la Mère* MAURICE, *Supérieure générale.*

Bailleul, le 26 février 1916.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Peut-être avez-vous su la visite des taubes à Bail-

leul ? Je tiens donc à vous rassurer sur vos filles, et à vous dire que le bon Maître continue à les protéger.

C'est la nuit du dimanche au lundi que nous avons été réveillées par le bruit de trois bombes. Elles sont tombées aux alentours de la gare, qui n'a pas été atteinte, mais que l'on visait sans doute, car le lendemain, à midi, plusieurs autres ont été jetées, rue de la gare, tuant deux femmes et trois soldats anglais.

A cinq heures, nouvelle apparition des taubes. Nous étions en promenade avec les enfants, car on m'avait assuré qu'il n'y avait plus rien à craindre.

Jugez de mon angoisse, ma Très Honorée Mère !... Où fuir pour éviter le danger, puisque les aéroplanes étaient au-dessus de nos têtes? Après une fervente invocation à la sainte Vierge, je me dis : Si nous restons en groupe, la bombe risque de faire plusieurs victimes, tandis que fuyant, les uns allant plus vite que les autres, le terrible engin peut n'atteindre qu'une personne !... Je crie donc aux enfants : « Courez jusqu'à la maison ! » Nous y étions en un quart d'heure qui me parut bien long, car les taubes semblaient nous suivre !... Enfin, les avions anglais arrivaient à poursuivre l'ennemi et, cette fois encore, les bombes sont tombées dans les champs, à quelques mètres de la ville. De tout notre cœur, nous avons remercié notre divine Mère et nos bons anges.

Nous étions remises de nos émotions, lorsque, avant-hier, jeudi, nouvelle alerte ! Plusieurs vilains « oiseaux » étaient encore là, visant les champs d'aviation dont nous sommes tout près. A la première détonation, je cours à l'étude, chercher les enfants pour les conduire à la cave, mais nous n'avons pas eu la peine d'y descendre, car la chasse fut active. Malgré tout, cinq bombes, au moins, furent jetées et tuèrent quelques soldats et une quinzaine de chevaux. Hier

et aujourd'hui, tout est calme, excepté le canon qui gronde du côté d'Ypres!... A dire vrai, nous l'avons entendu bien plus fort quelquefois.

Que nous réserve l'avenir? L'ennemi semble penser à Bailleul, et, humainement, notre maison située sur une hauteur, près de la tour qui domine l'église, entourée par plusieurs champs d'aviation, est très exposée. Mais nous restons confiantes et intimement persuadées qu'il ne nous arrivera rien de fâcheux. Je prends pourtant quelques précautions en vue d'une évacuation qui pourrait être possible, et je ne laisserai plus sortir les enfants au moins pendant quelques jours. D'ailleurs, nous avons tant de neige que les promenades sont bien difficiles.

M. Hégarty, le Lazariste irlandais qui devait venir loger à la maison, a été envoyé comme aumônier dans une ambulance, à Rouen.

Nous avons encore plusieurs soldats à demeure, « bien chez eux dans notre salle d'asile, et toujours respectueux », de plus, le « mess » d'officiers, qui nous aide à vivre.

Sœur PIOT.

Lettres de la sœur JACQUEMIN *à la Mère* MAURICE, *Supérieure générale.*

Maison de Charité de Vermelles (Pas-de-Calais), 31 janvier 1916.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Nous voici rentrées à Vermelles, j'espère que nous ne déménagerons plus cette fois. En ce moment encore le personnel du poste de secours occupe une bonne partie de la maison; ces messieurs sont très corrects,

très polis, nous ne pouvons nous en plaindre. Nous avons, pour nous loger, un côté de la maison où nous sommes bien indépendantes tout en étant à l'étroit. Notre grande salle de communauté, qui est voisine de la chapelle, nous sert en ce moment de dortoir, de réfectoire, de chambre de communauté et de sacristie. Le matin, après les prières, nous rapprochons nos lits les uns des autres et les voilons par de grands rideaux qui les dissimulent très bien. Après cela, nous préparons les ornements pour la messe, et ainsi, de suite, l'appartement change de figure.

Nous avons notre cuisine, une autre petite pièce pour recevoir les personnes du monde, et c'est tout. Bien entendu, nous avons notre laverie et quelques dépendances indispensables.

Je vous avoue, ma Très Honorée Mère, que, les premiers jours d'une telle installation, nous avons souvent bien ri. La règle, le silence surtout n'a pas toujours été gardé scrupuleusement. Maintenant que nous sommes organisées et bien en ordre, tout va mieux.

Nous ne savons comment remercier notre Immaculée Mère des grâces qu'elle nous a obtenues depuis notre retour. Nous étions sans prêtre; voyant qu'il nous fallait aller au village voisin pour avoir une messe, je commençais à m'inquiéter. Je suppliai la sainte Vierge, qui nous avait obtenu ce retour si inespéré, d'achever son œuvre et de nous envoyer un prêtre, ce qui n'est pas toujours possible avec les troupes anglaises qui en ont peu. Dès que notre chapelle fut nettoyée et ornée, un prêtre anglais vint s'offrir pour nous dire la messe. Après lui, un autre se présenta, si bien que nous n'avons pas été un seul jour sans messe. Notre aumônier lazariste irlandais dont je vous ai parlé est encore ici et nous restera pour la Purification, jour des vœux de notre compagne. Nous aurons même ce

jour-là une seconde messe. Remerciez avec nous, ma Très Honorée Mère, notre Mère du ciel si bonne pour nous. Sœur JACQUEMIN.

22 février 1916.

Votre bonne lettre reçue hier a réjoui toute la petite famille. Que vous êtes bonne, ma Très Honorée Mère, de vous intéresser si maternellement à nous, vous si surchargée, si occupée.

Comme vous le dites, ma Très Honorée Mère, notre vie actuelle est un acte permanent d'abandon à la divine Providence. Mais comment en serait-il autrement quand cette bonne Providence nous envoie tout à souhait pour le spirituel et même le temporel?

Jugez-en, ma Très Honorée Mère. Nous sommes rentrées chez nous le 6 janvier, je ne sais comment, puisque tout semblait devoir nous en éloigner encore plusieurs mois. C'est sûrement la sainte Vierge que nous suppliions toutes quatre qui nous a accordé cette faveur.

Une fois arrivées, tout semblait devoir nous manquer à la fois. Une maison dans un désordre indescriptible!... Il fallait des réparations urgentes et pressantes. Trois jours après, tout nous arrivait à souhait comme au pays des fées. MM. les Administrateurs de la Compagnie des Mines ont pourvu à tout, comme ils savent le faire, nous n'avons qu'à exprimer nos désirs.

Nos sœurs de Bully ont été pour nous très bonnes et nous ont envoyé une multitude de choses de première nécessité. Si bien que, en ce moment, nous ne manquons de rien et sommes très bien installées dans notre petit logis, où tout est propre et bien à sa place. Notre petite chapelle avec ses vitraux cassés est aussi très belle en ce moment. En place des vitraux, nous avons placé extérieurement des toiles goudronnées,

recouvertes, dans l'intérieur de la chapelle, d'andrinople bien tendue, ce qui fait bon effet et nous garantit contre la pluie, le froid et le vent. Puis, ce qui est le plus appréciable, c'est que depuis le 11 janvier nous avons eu la messe chaque jour dans notre petit sanctuaire. Un premier aumônier nous est arrivé, conduit par la bonne Providence. Le jour de son départ, par la même voie, nous arriva le bon M. Cullen, Lazariste de Dublin, chapelain militaire au grade de capitaine. Depuis cinq semaines, il nous arrive chaque matin à sept heures, malgré ses trois quarts d'heure de route dans la boue et par tous les temps. Il est aussi notre confesseur, comprenant bien le français. En un mot, ce bon monsieur est pour nous d'un dévouement parfait. Notre petite sœur Louise a pu faire sa revue la veille de la fête de la Purification et se bien préparer au grand jour du lendemain.

Je veux, ma Très Honorée Mère, vous faire assister en esprit à notre petite fête de famille, qui était on ne peut plus intime; nous n'avions aucune sœur du voisinage. Nos sœurs de Bully devaient venir; mais, la veille, elles reçurent des bombes dans leur jardin et, pour ce motif, n'osèrent s'aventurer le lendemain de bonne heure. La messe eut lieu à sept heures, dans notre petite chapelle très bien ornée de lis et tout illuminée. La statue de Notre-Dame de Lourdes, que nous avons retrouvée intacte, en rentrant, remplaça au-dessus du tabernacle notre Sacré-Cœur brisé. (Notre Vierge Immaculée a eu les mains cassées en notre absence). C'est à cette messe que notre chère sœur Louise eut le bonheur de se donner à Notre-Seigneur dans un recueillement parfait, et nous avons eu une seconde messe d'actions de grâces qui fut dite par un aumônier anglais, qui est religieux bénédictin.

Notre bon aumônier était tout heureux de se trouver

chez nous en une telle circonstance. Il eut la bonté de nous apporter le matin même un colis de très bons gâteaux d'Irlande qu'il avait reçu la veille.

Après les grâces, deux beaux chants pour la circonstance. Nous étions trois pour chanter, il ne restait que sœur Germaine pour écouter et juger de l'effet. L'après-midi passa assez vite. A quatre heures, nous avons récité le chapelet en commun; puis à cinq heures et demie, nous avions oraison et salut (sans prêtre). Nous avons chanté solennellement : *Magnificat*, *Tantum ergo*, puis la bénédiction a été demandée à Notre-Seigneur et accordée par lui-même; pour finir, un beau cantique à la sainte Vierge : « Douce Reine, Vierge Marie, mon dernier cantique est pour vous. » Vous voyez, ma Très Honorée Mère, que notre petite fête n'a pas manqué de charme, et n'était pas ordinaire. La jeune épouse en a gardé bon et cher souvenir.

En ce moment, nous sommes aux obus, aux marmites. Presque chaque jour, nous avons tout près de nous des combats acharnés sur un point ou un autre. Hier, nous avons eu ici, à 30 mètres de nous, sept soldats écossais blessés gravement et trois morts. L'un des trois, porté sur un brancard, est mort juste à notre porte d'entrée. Tous ont été blessés dans une maison que nous voyons d'ici, où ils cantonnaient. Trois obus leur sont arrivés en même temps. Nos majors ont pansé sommairement les blessés et les ont envoyés à Lillers dans un hôpital anglais. Ce triste cortège m'a bien émotionnée ; depuis l'année dernière, je n'en ai pas vu de pareil. Les aumôniers anglais font beaucoup de bien parmi les soldats. Les catholiques sont généralement bons et se confessent souvent.

La messe est dite dans notre église, le dimanche, pour les catholiques qui prient bien et sont très édifiants. Depuis notre retour, nous en avons vu un bon

nombre à la sainte table. Le P. Cullen les confesse constamment pendant leurs jours de repos et même aux tranchées, où il va souvent. Il va d'un cantonnement à l'autre pour remplir auprès d'eux son ministère; car les soldats anglais n'ont pas le droit de quitter le cantonnement étant au repos. Au besoin, ils se confessent dans la rue en marchant. Les Irlandais sont presque tous catholiques; parmi les Écossais, il y en a moins, mais ils sont excellents soldats.

En un mot, le service religieux est bien organisé dans l'armée anglaise. Chacun pratique librement sa religion sans blâmer les autres. Il sont respectueux pour les églises et les choses saintes, quelle que soit leur religion.

Les majors qui demeurent chez nous y ont un poste de secours et sont très convenables et très polis. Nous leur rendons souvent des services et il est convenu avec eux que, dès qu'ils auront beaucoup de blessés, ce qui arrivera souvent au printemps, nous nous mettrons à leur disposition pour les aider.

Nous avons pu, depuis notre retour, voir et secourir le plus grand nombre de nos pauvres demeurant dans nos environs. Ils viennent le matin de bonne heure, à tour de rôle, car dans la journée il y a danger de voyager, à cause des obus. Tous sont contents de venir nous conter leurs peines, demander des services de toutes sortes que nous sommes heureuses de leur rendre. En ce moment, nous allons travailler pour les vêtir, au moins les plus pauvres. Je vous assure, ma Très Honorée Mère, que nous sommes très occupées; nous n'avons pas une minute à perdre.

De notre chapelle, le soir et le matin de bonne heure, quand tout est calme, nous percevons les moindres bruits des dernières tranchées anglaises qui ne sont qu'à 50 mètres de nous.

Le bon Dieu qui nous a donné la facilité de rentrer, quand les moyens humains ne nous permettaient pas de le faire, saura bien nous préserver de tous dangers jusqu'à la fin de cette triste guerre. Nous conserverons ainsi notre maison qui, comme tant d'autres, aurait été détruite peu à peu en notre absence. Nos œuvres se rétabliront beaucoup plus vite et plus facilement; nous serons heureuses alors de n'avoir pas abandonné notre poste de charité pour les difficultés et tristesses du moment.

Sœur JACQUEMIN.

Lettre de la sœur GUILLEBON *à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Hersin, Pas-de-Calais, 9 décembre 1915.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Depuis le bombardement du 30 novembre, qui a atteint notre maison, nous en avons encore eu le vendredi 3 décembre, entre midi et une heure après midi; lundi 6, dans la nuit, de dix heures à onze heures du soir; mercredi 8 hier, à midi et encore un cette nuit, de dix heures à onze heures du soir. Il y a eu trois soldats tués, beaucoup de blessés. Le quartier le plus arrosé est toujours le nôtre : hier, un obus de 105 est tombé à 4 mètres de notre chapelle et un autre dans le même coin que le gros du premier bombardement. Une maison de chef porion a été détruite cette nuit. Les habitants étaient dans leur cave. Nous faisons de longs séjours dans la nôtre, et ce soir je vais y mettre nos lits.

Le commandant militaire d'Hersin parle, me dit-on de faire évacuer tout le pays.

Plusieurs nombreuses familles ont déjà quitté Hersin. Hier, en allant voir mes malades, après le bombardement de midi, je trouvai, sur la route, une pauvre femme avec ses huit enfants; elle attend le neuvième dans deux mois! Sa maison venait d'être ouverte par un obus de 105, à 200 mètres d'ici. Son mari ne peut quitter, étant obligé par le service militaire de rester à la disposition de la Compagnie des mines. Je l'ai conduite à la mairie, et elle va être transportée au bureau des évacués à Béthune, en attendant le départ pour le Midi. Je lui ai fait une bonne aumône. Merci surtout, mon Très Honoré Père, de prier à notre intention. Les épreuves rapprochent du bon Dieu et je vois si visiblement l'action de la divine Providence dans les moindres détails des circonstances actuelles que ma confiance ne s'affaiblit pas. Si le bon Dieu voulait une victime, je lui redis chaque matin que je suis entièrement à sa disposition et les actes d'abandon se font tout naturellement au moment du danger.

Sœur GUILLEBON.

Lettre de la même à la Mère MAURICE, *Supérieure générale.*

7 mars 1916.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je me permets de vous envoyer un peu de nos nouvelles. Depuis huit jours, les Anglais arrivent dans notre pays. Toutes les troupes françaises sont parties maintenant. Nous voilà sans un seul prêtre militaire, après avoir eu une moyenne de quinze messes par jour à notre chapelle. M. le Curé se trouve seul pour une paroisse de sept à huit mille âmes. Nous devons

aller le matin à la paroisse pour recevoir au moins la sainte communion et entendre la messe, quand elle n'est pas retardée par un enterrement ou un obit.

L'arrivée des Anglais a été saluée la semaine dernière par un bombardement continuel pendant trois jours : un obus est encore tombé à quelques mètres de notre maison, le mardi soir, à sept heures. Il y avait dans notre ancien réfectoire dix prêtres-brancardiers qui revenaient des tranchées et à qui j'avais offert un asile dans une grande cave de la pharmacie. Ils ont tous été projetés à terre. J'étais avec ma compagne dans une petite chambre sur le devant et nous n'avons pas eu une aussi forte secousse. Il n'y a pas eu de blessés parmi les civils; mais deux Anglais ont été tués, deux maisons de nos mineurs bouleversées, l'obus ayant éclaté sur le haut de la cheminée. L'une de ces maisons abritait une famille de huit enfants. Tous les lits furent recouverts de débris de platras, de verre et les petits n'eurent absolument rien. Dans la même nuit, il y a eu quatre séries de bombardements.

Sœur GUILLEBON.

Lettres de la sœur HOUILLON *à la Mère* MAURICE, *Supérieure générale.*

Bully-les-Mines, 27 décembre 1915.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

La situation pour nous est toujours la même, mais la protection de la sainte Vierge est aussi toujours la même; chaque jour renouvelle pour nous l'occasion d'augmenter notre confiance en notre bonne Mère. Nous vivons à côté du danger : les obus tombent à

droite, à gauche, passent par-dessus la maison, aucun ne nous atteint !.....

Tout le mois de décembre a été caractérisé par des luttes d'artillerie, des bombardements de tranchées, mais les 21, 22, 23, 24, les bombardements étaient plus acharnés, il y avait chez nos ennemis une grande recrudescence d'activité. Le crassier du Maroc (cité de nos sœurs de Loos) a été très éprouvé : détrempées par les pluies, sous les gros obus, les tranchées creusées dans cet endroit se sont éboulées, deux escouades ont été ensevelies...

Des fusants (obus chargés de shrapnells) sont journellement envoyés sur la Cité des Brebis ; chaque fois, ils font des victimes parmi les civils et parmi les soldats.

Si nous recevons des obus, par contre, les nôtres usent de représailles, et sont généreux. Les Anglais ont aussi admirablement travaillé de leur côté : par un bombardement intense, ils ont atteint des dépôts de munitions qui ont éclaté, ils ont également frappé sur des tranchées remplies de mitrailleuses. Les prisonniers Allemands sont démoralisés et ne se gênent pas pour dire que leurs camarades en ont assez... puissions-nous entrer dans une phase heureuse et définitive !...

L'activité est grande des deux côtés ; on redoute, on craint, on se tient sur la défensive et on a raison — si le temps se mettait au sec, il y aurait bien quelque attaque.

Tout faisait craindre pour Noël ; des précautions avaient été prises : pas de messe de minuit à l'église pour éviter les grandes agglomérations ; les artilleurs étaient à leurs batteries et pour montrer qu'ils étaient là, envoyaient une salve vers onze heures. A minuit, tout respirait le plus grand calme, il semblait que notre doux Sauveur nous apportait cette paix tant désirée...

Silencieux, nos braves brancardiers, nos prêtres combattants, les aumôniers se rendaient les uns dans une cave, les autres dans une maison bien fermée, d'autres dans notre chapelle et notre sacristie, d'autres plus braves encore, conduits par M. Forsans, frère coadjuteur de Saint-Lazare, ne craignaient pas de prendre les boyaux dans lesquels on s'enlise dans la boue pour gagner les caves célèbres de Loos; tous célébrèrent la messe de minuit. Notre ambulance a eu le privilège d'un magnifique autel de guerre, il était orné de branches d'un sapin coupé par un obus allemand; çà et là des drapeaux tricolores, mais d'une teinte qui révèle la bravoure et le courage, c'était le cas de dire avec Jeanne d'Arc : « Ils étaient allés à la peine, il était bien juste qu'ils fussent à l'honneur. » Les majors, les infirmiers, les sœurs de veille et les malades qui purent se lever assistèrent à la messe et chantèrent de tout leur cœur; à la communion, le prêtre quitta un instant l'autel et alla communier nos blessés restés couchés. Cette cérémonie, sublime dans sa simplicité, laissera dans la mémoire de tous le meilleur des souvenirs. La journée fut excellente, on la termina par le dépouillement d'un magnifique arbre de Noël. Qui eût jamais deviné que nos tristes voisins nous auraient eux-mêmes donné ce superbe sapin? Ils ne se sont sûrement pas doutés du plaisir qu'ils nous procuraient.

Tous, bienfaiteurs de l'ambulance, majors, sœurs, rivalisèrent pour doter l'arbre de choses pratiques pour nos braves poilus. Les malades des infirmeries avaient eu le droit de venir prendre part à la distribution; ils étaient cent cinquante, heureux comme des enfants qui jouissent des présents de Noël. En parlant de présent, le lieutenant-colonel assistait à la messe de minuit dans notre chapelle; dans son sabot il trouva les étoiles de général.

17 janvier 1916.

Il y a déjà longtemps que je ne vous ai écrit; veuillez m'excuser, j'ai été très occupée avec le changement de troupes qui s'est fait, cette première quinzaine de janvier : avant de partir, nos braves viennent nous voir; les uns pour remercier, les autres pour avoir ce qui leur manque; il faut les recevoir tous et nous les voyons tous avec plaisir. Les troupes françaises ont été remplacées ici par les Anglais, notre ambulance est donc redevenue anglaise; notre Cité étant plus exposée encore, on n'ose y garder de grands blessés; pour le moment elle sert plutôt de poste de secours tout en fonctionnant comme hôpital; dans quelques jours, cela changera encore, c'est un vrai cinéma duquel on change souvent les films. Ce qui ne change pas, c'est le danger, c'est le triste voisinage des ennemis. Que vous dire de la situation? Nous voyons bien qu'il se fait de nouveaux et grands préparatifs, nous attendons et nous espérons... mais nous nous sentons envahies par cette langueur et cette perplexité qui liment; nous faisons tous nos efforts pour réagir, car, à tout prix, il ne faut pas se laisser abattre. Les Anglais sont très pratiques; ils se sont ingéniés pour donner de la distraction à leurs hommes au repos. Notre grande salle d'asile est transformée en « récréation-room »; le soir, alors que le canon gronde, que les obus éclatent, nous entendons le piano, l'accordéon, le biniou, puis les rires francs provoqués par une séance de cinéma.

Notre église a été miraculeusement protégée cette semaine; était-elle visée? ou était-ce l'état-major? plusieurs obus sont tombés autour, à une distance de 20 centimètres; notre ouvroir est tout près, les carreaux ont volé en éclat; heureusement, les enfants n'y étaient pas; trouvant ce quartier menacé, je leur avais aménagé une autre salle.

8 février 1916.

Connaissant l'intérêt que vous portez à vos filles du front, l'inquiétude que vous avez pour elles, je ne veux pas tarder à vous en donner des nouvelles. La situation pour nous est la même, avec cette différence que nous sommes maintenant complètement avec les Anglais. Les bombardements sont de tous les jours, et, chaque jour, notre bonne Mère du ciel étend sur nous son manteau protecteur. Le 1er de ce mois, nous avons été tout particulièrement l'objet de la sollicitude de la sainte Vierge.

C'était après le dîner, nous finissions de dire les *Gloria* lorsque le bruit d'une espèce de cornemuse se fit entendre; aussitôt, tous les carreaux de la maison sont tombés et nous avons ressenti une forte commotion produite par le déplacement d'air : toutes nous avons cru que c'était notre dernière heure. La veille au soir, il y avait eu grande lutte d'artillerie, on avait démoli des ouvrages allemands; il fallait s'attendre à des représailles. Un aéro nouveau genre, type Fokker, se chargeait de la vengeance : il survola notre cité, lança une première bombe qui tomba derrière notre sainte Vierge du jardin; une deuxième bombe tomba dans la cour de l'asile, tua un Anglais et en blessa neuf; dans cette cour se trouve l'école ménagère où j'avais installé nos enfants de l'ouvroir; heureusement l'accident arriva au moment où elles n'y étaient pas, car sûrement elles et la sœur qui les gardait auraient été blessées, un éclat ayant traversé toute la pièce. La troisième bombe tomba en avant de la maison à l'endroit de la route où venait de passer la sœur qui se rendait à l'ambulance, il s'en est fallu d'une minute pour échapper au danger!... Comment ne pas avoir confiance en Marie Immaculée et comment oser craindre?

18 mars 1916.

... Rien de neuf ici : violents bombardements les premiers jours de la semaine, résultats : deux civils tués et grands dégâts au lavoir. Nous avons été deux jours sans eau, il a fallu faire des travaux de Romains pour aménager des conduites d'eau; une équipe de trois cents hommes a travaillé toute une nuit. C'était sinistre, le bombardement sur le lavoir : les magasins à l'huile brûlant, la fumée noire enveloppait tout le quartier, les chaudières crevaient, on entendait l'échappement des vapeurs. Nos administrateurs sont admirables; ils remontent le moral de leurs ouvriers et vite ils font faire les réparations nécessaires pour que personne ne manque de rien.

Hier, note gaie : c'était saint Patrice, nous avons vu comment les Irlandais savent le fêter : tous, la feuille de trèfle à la casquette, ils sont allés à jeun à la messe de *midi*. Un officier était maître de cérémonie; tous arrivèrent en ordre deux à deux et, pendant le défilé, leur musique jouait : tambours, fifres et grosse caisse; jamais nous n'avions vu cela. M. le Directeur des mines avait les larmes aux yeux devant la simplicité de ces braves. A la messe, c'était superbe, tous ont communié, c'était beau, et bien touchant.

Sœur HOUILLON.

Lettres de la sœur SAINT-PÉREUSE *à la Mère* MAURICE, *Supérieure générale.*

Hôpital militaire n° 6
Parguy-les-Reims (Marne), 4 janvier 1916.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je vais essayer de me rappeler ce qui s'est passé

pendant ces derniers mois, et si vous voulez bien y trouver quelque intérêt, croyez que c'est une grande douceur et une vraie sécurité pour vos filles de se sentir de loin sous votre maternel regard.

Le secteur de Reims est calme en ce moment après une quinzaine bien mouvementée, surtout la nuit. Le talent du major Guibé, notre chef de service, chirurgien du groupe hospitalier de Reims, lui attire tous les grands blessés de la région.

Des autos-ambulances nous les amènent rapidement; mais la route est longue et pénible, et ces pauvres enfants nous arrivent en général dans un état de dépression très accentué; il faut les remonter par tous les moyens possibles, le sérum intraveineux est très employé.

Une nuit, nous arrivaient cinq grands blessés (un malheureux coup de pioche dans une tranchée, avait fait éclater un obus qui n'avait pas explosé); l'un de ces pauvres soldats avait les deux jambes broyées, les deux bras très grièvement atteints; la double amputation s'imposait... mais la faiblesse était telle qu'il fallut remettre l'opération et ne pas avoir recours au chloroforme comme anesthésique.

Ces messieurs emploient dans ces cas la rachistovaïne. Le patient ne perd pas connaissance, mais la sensibilité des membres inférieurs est totalement abolie; il parle, se rend compte des choses et peut même prendre quelque cordial pendant l'opération.

Les lésions abdominales sont assez fréquentes et toujours très graves, les plaies par arrachement, journalières. Nous recevions un soir, au milieu de plusieurs blessés, un pauvre sergent atteint de cinq blessures, dont chacune pouvait être considérée comme mortelle. Il survécut trois heures, — c'était un véritable colosse, — et disait avec résignation : « Je veux bien

mourir si je dois être la dernière victime! » Nous avons été très impressionnés de la mort d'un homme survenue dans des circonstances assez imprévues. Il avait le cou perforé d'une balle, — cas assez fréquent et que nous avions vu jusque là guérir rapidement, — ce pauvre malheureux, plein de force et de vie, se couchait lui-même sur la table d'opération... tout à coup, l'artère carotide se rompit et il mourut baigné dans son sang; tout fut mis en œuvre pour le sauver... on pratiqua la trachéotomie, etc., etc., mais tout fut inutile! En quelques instants il paraissait devant Dieu. Nous étions désolés, d'autant plus qu'il avait refusé de voir le prêtre à son entrée à l'hôpital!

Que c'est triste, mon Dieu! que c'est triste, et quand tout cela finira-t-il? Maintenant, si vous le voulez bien, ma Très Honorée Mère, parlons un peu pour nous consoler, des sourires du « tout petit et tout aimable Jésus ».

Nos fêtes de Noël se sont bien passées; nous avons eu une belle messe de minuit, à laquelle ont assisté beaucoup de nos soldats et tout le personnel; notre médecin chef n'est pas pratiquant, mais il laisse toute liberté au culte... il a même assisté aux trois messes de Noël! La chapelle se trouve au deuxième étage, au milieu du château; grâce aux portes restées ouvertes, les blessés des deux ailes pouvaient prendre part aux touchantes cérémonies. Les plus valides s'étaient « retenu » un camarade pour les monter sur leur dos... Soldats et infirmiers ont fait tous les frais de musique : harmonium, violon, chants, etc., etc.; un officier convalescent avait retardé son départ de vingt-quatre heures pour chanter un « Minuit, chrétiens » retentissant : En un mot, fête pieuse et recueillie.

Pour réchauffer nos braves soldats, nous leur avons fait distribuer, à deux heures du matin, un « punch »

sans rhum, qui cependant a eu beaucoup de succès, paraît-il.

Dans l'après-midi de Noël, les blessés ont fait les frais d'une petite séance récréative, présidée par les officiers de la formation; c'était touchant de voir ces pauvres enfants, tête bandée, bras en écharpe, soutenus par des béquilles, etc., s'efforcer de distraire par des monologues, des chants ou des récits leurs camarades plus gravement atteints et étendus sur leur lit de douleur. L'absence du cher foyer se faisait ainsi moins sentir!

Pour terminer la séance, sirops et brioches de Reims. Le lendemain dimanche, nous avons organisé une petite loterie d'objets utiles (papier à lettres, cartes, jeux divers, objets de toilette, petites bouteilles d'odeur et de *liqueur*, tabac à profusion sous toutes ses formes; victuailles : camemberts, saucisson, confitures, conserves; mouchoirs, chaussettes, enfin, bazar complet!). — Nous avons fait *quatre* tours. Premier tour : la bonne fortune. Deuxième tour : choix d'un objet dans l'ordre du numéro tiré; ce choix était parfois bien long et embarrassant... Troisième tour : objet unique; un minuscule petit âne perdu dans un énorme paquet mesurant 1 mètre sur 60 centimètres! Cet intéressant petit animal était tout enrubanné et sa selle n'était autre qu'un... billet bleu! Émotion générale et joyeuse surprise du gagnant, un pauvre petit soldat, fort blessé, des régions envahies. Quatrième tour : *Gros lot*! Vous ne vous doutez sans doute pas, ma Mère, que c'est vous qui l'avez fourni! Il consistait en une magnifique tête de veau aux champignons, en conserve. Vous souvenez-vous de toutes les belles et bonnes choses que ma sœur visitatrice nous avait apportées au début de l'année 1915? Ma sœur Desgarets s'était dessaisie de la fameuse boîte pour ses filles de

Parguy, et, depuis, elles attendaient une grande solennité pour l'ouvrir. Il était décidé que ce serait *Noël*. Mais au moment de porter le coup fatal, remords...! un si beau morceau... Vous devinez le reste, ma Mère.

Le « gros lot » est parfaitement « tombé ». Il paraît que c'était une mine de richesses inépuisable. On en a parlé dans tout l'hôpital. J'ai oublié de vous dire, ma Très Honorée Mère, que notre petite loterie était installée sur un immense drapeau aux trois couleurs, surmonté d'un joli sapin, abritant le petit Jésus. Rien n'y manquait, ni bougies, ni boules de neige, ni givre... Notre bonne sœur Desgarets nous avait envoyé ma sœur assistante pour nous aider dans tous ces préparatifs. En résumé, ma Mère, charmante petite fête de famille, et sans le moindre nuage, malgré un entourage des plus... variés : protestants, libres penseurs, indifférents, voire même « apaches »! *Tous* ont demandé « quand on tirerait la deuxième loterie ».

Pour clore le récit de « nos fêtes »; la comtesse Werlé et Mme de Mun ont offert le champagne le 1er janvier, à tout l'hôpital. Le sergent-major avait demandé quelques mots pour remercier le fondé de pouvoir de la maison Werlé; je lui ai griffonné quatre lignes faisant allusion au mot du Kronprinz, donnant comme dernière limite, le 1er janvier 1916, pour boire le champagne dans « leur Champagne »... Des avions avaient lancé des tracts démoralisateurs, pour annoncer cette grande nouvelle comme souhait de nouvel an! Ces quelques mots ont eu du succès, mais bien moins assurément que les grandes flûtes débordantes et mousseuses. Pour nous, ma Mère, le « champagne » a été d'offrir nos vœux à notre digne sœur Desgarets, que nous avons trouvée toujours aussi bonne et en excellente santé; son cœur est un trésor inépuisable. A défaut d'images, elle nous a fait tirer des sentences

de sa composition, écrites sur des petits bouts de papier, plus ou moins élégants et réguliers... elles étaient toutes belles; mais voici celle adoptée à l'unanimité et *collée* sur le calendrier de la chambre de communauté :

« 1916. Je composerai mon année d'actes très petits : rendre service, faire ce qui ennuie les autres; le tout par amour! »

Nous avons choisi la même pour Parguy.

La chère maison Sainte-Geneviève est toujours celle de la protection du bon Dieu et de la ferveur; cette ferveur se communique même aux plus petites orphelines. Permettez-moi, ma Mère, de vous en donner un trait charmant. — On leur avait dit que les petits pauvres de Reims n'auraient pas d'étrennes cette année; alors toutes, d'un commun accord, ont abandonné leurs poupées pour eux!... les plus grandes s'ingéniaient à les rafraîchir et à leur faire de belles toilettes neuves. Mais que de sacrifices et de larmes cela avait coûtés! L'une d'elles demandait de conserver « une petite mèche de cheveux », l'autre, si elle ne pourrait pas aller « de temps en temps embrasser sa fille », une troisième soupirait : « Elle devenait si intéressante, et si propre! » L'une de ces poupées avait été « bombardée », elle avait les pieds emportés et le corps criblé de blessures (c'est assez curieux entre parenthèses). Vous jugez, ma Mère de quels soins elle avait été entourée, etc.! Mais voilà que le jour de Noël, au moment où les petites filles pauvres de notre patronage allaient venir recevoir les poupées de la ravissante exposition de l'orphelinat, une lettre du petit Jésus arrive du ciel. Il se contente de la bonne volonté et du sacrifice et rend à toutes les petites mamans, pâles d'émotion et prêtes à pleurer à la pensée des derniers adieux, leurs filles plus chères et plus

belles que jamais! Explosion de joie, surprise sans pareille et reconnaissance attendrie.

Ces ravissantes scènes d'enfants font du bien au milieu de tant de ruines. Reims est un véritable tombeau : on dirait une ville morte; aucun moyen de locomotion, l'herbe pousse librement dans certaines rues, il n'y a plus que quelques milliers d'habitants. On vient de leur distribuer des masques contre les gaz asphyxiants. Il est interdit de circuler à partir du Pont-de-Vesle sans en être muni.

8 janvier. — Les environs de Reims sont sillonnés de travaux de défense : longs boyaux reliant les tranchées entre elles, abris souterrains, fils de fer barbelés; le passage de la route seul est libre, mais il y a, en attente, des monts de piquets et de fils de fer enroulés, prêts à être posés rapidement et à barrer toute communication. — On voit, dans un petit bouquet de bois, l'emplacement des batteries de la garde prussienne qui nous ont bombardés impitoyablement pendant deux heures, le matin du 4 septembre 1914, alors que Reims était déclarée ville ouverte, et que le drapeau blanc flottait sur la cathédrale!

Je vous parlais, ma Mère, au début de ma lettre, d'un obus qui n'avait pas explosé, hélas! ces obus sont légion dans nos contrées; un nombre incalculable est venu s'abattre autour de Reims dans une région appelée « le Marais » (sans exploser, grâce au sol mou et fangeux); ces projectiles sont enfouis profondément dans la terre.

Nous avons eu l'autre jour une étrange et belle visite : un groupe d'officiers blessés convalescents (cinquante à soixante environ) venant se rendre compte du fonctionnement d'un hôpital sur le front avant d'être attachés à des bureaux ou à des états-majors de l'arrière. Beaucoup s'appuyaient sur des cannes et

bâtons, mais leur démarche était courageuse et virile.

Le moral des troupes est excellent dans la région et croît en proportion directe du danger. Un de nos infirmiers avait encouru une peine sévère ; il fut envoyé, séance tenante, en tranchée de première ligne à Bétheny... mais c'est que nos braves poilus ne furent nullement flattés de l'arrivée de ce nouveau compagnon! Ils disaient qu'être au feu était un « honneur » et non pas une « punition »..... J'ai entendu ces messieurs parler de cet incident, et je crois maintenant que les hommes « punis » sont chargés des « corvées » de tranchées, mais n'ont pas la gloire de combattre avec nos soldats.

Ces messieurs parlent facilement devant nous.

Un jour, nous recevions un sergent dont la blessure au pied gauche semblait suspecte; le médecin chef vint assister au pansement, puis il fit sortir tout le personnel, brancardiers et infirmiers, à l'exception des majors. Alors, pensant que la politesse l'empêchait peut-être de me donner le même ordre, je me dirigeai vers la porte : « Non, non, ma Sœur, pas vous! » Et l'interrogatoire commença.

La discipline est de fer, c'est nécessaire. Nous avons été très émus en apprenant qu'un de nos exblessés avait été fusillé. C'était un bon enfant, à la tête un peu chaude, mais courageux, serviable, ne demandant, à l'hôpital, qu'à rendre service. Rentré à son corps, il fut pris dans une malheureuse bagarre et, portant un coup funeste, il tua son caporal! La peine capitale s'ensuivit.

On a affaire à toute sorte de monde; nous avons soigné plusieurs repris de justice, bien des soldats ayant été condamnés par le conseil de guerre à deux, trois, six ans de prison; les motifs sont légers parfois, en apparence, mais tout est grave en temps de guerre.

Chez nos adversaires, la discipline est encore beaucoup plus rude. Je me souviens d'avoir soigné à Reims un officier prussien des cuirassiers blancs de l'empereur; or, il me disait une fois : « J'aurai un remords ma vie durant, c'est de n'avoir pas brûlé la cervelle à une sentinelle que j'ai trouvée endormie »; et une autre fois, il me disait encore, au sujet d'un ordre qui n'avait pas été compris : « Une méprise, en cas de guerre, c'est la mort. »

Plusieurs des pauvres enfants condamnés au conseil de guerre essayent alors de se « racheter »; ils font des patrouilles volontaires, choisissent les postes les plus dangereux, font quelque action d'éclat pour abolir ou diminuer leur peine. Nous avons eu souvent des blessés dans ces conditions-là. C'était le cas de notre petit V... dont je vous ai parlé, ma Mère, emporté par la gangrène à vingt-cinq ans, et qui avait tant de peine à mourir! Le bon Dieu aura tenu compte de son sacrifice.

Parmi les « têtes chaudes », les « cerveaux brûlés », les « apaches », il en est souvent d'un courage surprenant et d'une intrépidité à toute épreuve. Le général M..., commandant la place de Reims, voulait à tout prix des renseignements sur les forces ennemies qui nous encerclaient et sur l'état des forts toujours aux mains des Allemands.

Il fallait des prisonniers. Le général avait promis huit jours de permission exceptionnelle ou une forte prime à celui qui ramènerait un prisonnier. Vous devinez, ma Mère, si l'ardeur de nos braves était surexcitée. Enfin, après plusieurs combats, échauffourées, essais de toutes sortes, on parvint à s'emparer une nuit d'une patrouille ennemie. Plusieurs soldats avaient été tués, l'un était blessé ; on nous l'amena. Il parlait parfaitement le français, donna les renseignements

désirés et subit je ne sais combien d'interrogatoires.

Son état était grave et cependant il se remit parfaitement avant d'être dirigé dans un camp de concentration, ravi de voir la guerre « finir pour lui ». C'était du reste un placide père de famille qui ne demandait qu'une chose : ne pas aller en Afrique, car il avait peur d'être « mangé par les noirs ». A quelque temps de là, nous recevions le vaillant soldat (qui avait fait, au péril de sa vie, cette précieuse capture), tout couvert de blessures

Vous devinez, ma Très Honorée Mère, s'il fut soigné avec dévouement, mais c'était un véritable apache, un homme sans foi ni loi, qui nous donna beaucoup de mal. En partant, il me recommanda surtout de ne pas oublier d'aller le voir à Paris — il tient un « bar de nuit » dans les faubourgs. Je vous assure que j'aurai d'étranges connaissances après la guerre!

Nous recevons, de nos chers soldats guéris ou convalescents, des lettres à « encadrer ».

Notre formation est en perpétuel mouvement; c'est un changement continuel dans le personnel d'officiers gestionnaires, de majors et d'infirmiers. Nous avons perdu deux excellents majors des ambulances voisines qui travaillaient avec nous depuis le début de la campagne. Ils ont été décorés de la croix de guerre pour leur belle conduite au moment des gaz asphyxiants. (L'un d'eux avait reçu trois mille asphyxiés la même nuit!)

Les infirmiers changent de poste et de service à chaque instant, ce qui ne facilite pas les choses. Il vient d'en partir tout un groupe pour Epernay où l'on fonde, paraît-il, un nouvel hôpital de mille lits.

10 *janvier*. — « Je ne comprends pas comment elles y tiennent, les sœurs, dans leur mansarde, là-haut, il gèle ou il fond, disait un soldat. — Qu'est-ce que tu

veux que ça leur fasse, répondit un autre, elles sont sœurs, elles ne sentent pas tout ça. »

Vous voyez ma Très Honorée Mère, la bonne opinion que l'on a de nous ! on nous prend déjà pour des corps glorieux ! Quelquefois nous rions avec ma compagne.

Il nous est arrivé de n'avoir pas eu le temps de dîner ni de souper. Un jour nous n'avons pris quelque chose qu'à onze heures du soir. L'attaque avait été rude ; les majors travaillaient sur trois tables à la fois ; ma compagne était auprès de ses grands blessés ou donnait le chloroforme ; je servais ces messieurs. A tour de rôle, ils s'étaient remplacés à l'heure des repas, mais personne n'avait pensé à nous. « Décidément ils nous prennent tout à fait pour des *anges*, sommes-nous heureuses ! » Et nous nous amusions bien ensemble.

Mais je me hâte d'ajouter, ma Mère, pour rassurer votre maternelle sollicitude, que ces *grands jeûnes* sont très rares (deux ou trois fois tout au plus depuis que nous sommes à Parguy !). Ici l'on vit dans l'imprévu à chaque heure ; impossible d'en parer toutes les difficultés ; nous faisons le moins mal que nous pouvons.

Nous rencontrons assez souvent des parents de nos sœurs, toujours heureux de voir la cornette : Un jour, un brave soldat m'aborde, pelle et pioche sur l'épaule, me disant que sa sœur a un « grand chapeau » comme moi, qu'elle s'appelle sœur Thérèse et qu'elle est en Auvergne ; il est très étonné de ce que je ne la connaisse pas. Nous avons fait une bonne conversation ensemble et je lui ai dit que j'espérais bien un jour faire la connaissance de sa sœur. Impossible de me rappeler son nom.

15 *janvier*. — Nous venons de « toucher » nos doubles masques : majors, sœurs, personnel. Il a paru

une note au rapport annonçant qu'une instruction générale serait donnée avec répétition; ces messieurs nous ont demandé d'y assister. Lors des attaques d'octobre par les gaz asphyxiants, beaucoup de nos pauvres soldats ont été victimes de l'ignorance ou de l'imprévoyance; quand ces nuages perfides se lèvent à l'horizon colorés d'ordinaire d'une teinte verdâtre ou jaune soufre, nos braves qui ne reculent pas devant les balles ou l'assaut, sont saisis de terreur... ils se sentent impuissants, à la merci d'un lâche et redoutable adversaire. Ceux qui ont *reculé* ont marché à la mort, car la nappe dangereuse les suivait pas à pas! seuls, ceux qui sont restés sur place ou se sont portés en avant ont été sauvés (étant restés bien moins de temps en contact avec les gaz délétères.) Certaines églises (dont Sainte-Geneviève de Reims) ont reçu ces jours-ci l'ordre de sonner le tocsin dès que les gaz asphyxiants seront signalés. Dans les tranchées, il y a tout un système de cloches et de sonneries installé qui se met en branle à la moindre menace de danger. Il y a des guetteurs qui inspectent sans cesse l'horizon. Dès qu'un nuage suspect apparaît, l'artillerie tonne et aussitôt tous les moyens de défense s'établissent : mitrailleuses, fusées, crapouillots, grenades, etc., donnent à la fois; cela, pour deux raisons : pour influencer l'atmosphère d'une part, puis d'autre part, parce que ces nuages maudits dissimulent souvent des forces ennemies qui en profitent pour avancer. Que de tristesses et que de ruses! la guerre est vraiment un terrible fléau. Quand le vent est favorable, on est particulièrement en éveil, d'autant plus que les gaz asphyxiants sont incolores maintenant et d'une toxicité de plus en plus grande. A la grâce et à la garde de Dieu, nous attendons d'un pied ferme.

16 *janvier.* — Nous avions opéré hier une partie de

la journée; à la nuit, de grands blessés sont arrivés; je ne saurais vous dire, ma Mère, le nombre et l'état de leurs blessures, c'était épouvantable! l'un est mort sur la table, un autre à deux heures du matin (deux bons chrétiens!). Un prêtre-soldat demanda à l'un d'eux : « Sais-tu ton acte de contrition? » Le pauvre petit avait un œil arraché, la tête entièrement bandée, il entendait à peine; alors, élevant la voix dans un suprême effort : « Mon Dieu, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé... C'est y ça que vous me demandez? » Ce fut son dernier acte de foi. Ce matin en descendant, j'ai vu l'escalier de pierre encore tâché de sang. Il y a des jours où l'on marche dans le sang.

17 *janvier*. — Un zeppelin nous a survolés aujourd'hui, semblant se diriger sur Reims; le canon n'arrête pas de gronder dans la direction de Berry-au-Bac et de Soissons. Très violente fusillade pendant deux heures.

18 *janvier*. — Nous avons reçu hier soir un petit brigadier d'artillerie mortellemement blessé; il est mort ce matin, à six heures, sans avoir repris connaissance (fils unique, engagé volontaire, dix-neuf ans!). Le prêtre-soldat qui lui a donné les sacrements dans la salle d'opérations me disait avec émotion : « Est-ce triste la guerre! Voyez donc, je n'ai même plus la place de faire les onctions! » Pauvre, pauvre petit! C'était encore un enfant, mais courageux et bien trempé, au dire de ses camarades.

20 *janvier*. — Nos blessés viennent de recevoir une belle visite : une infante et plusieurs princes de la maison d'Espagne, Don Carlos, le prince de Monaco, (revêtu de l'uniforme français), et toute une suite d'officiers et de hauts personnages! Les princes ont parlé à nos chers soldats, leur ont serré la main, se sont intéressés à tout et à tous. C'était touchant et char-

mant. La princesse, qui est *bien Française*, était désolée de ne pouvoir répondre à un brave Breton du Finistère qui ne comprend pas un mot de français ! Elle a promis de parler de la France et de ses vaillants défenseurs à son retour en Espagne. Tout l'hôpital était charmé et l'on entendait dire : « Comme ces *gens-là* sont bons et simples, ils vous regardent et n'ont pas peur de se salir les mains; quelle différence avec d'autres visites que nous avons reçues! »

21 *janvier*. — Nous avons travaillé fort tard, hier soir; sur quatre grands blessés qu'on nous amenait, deux sont morts dans le transport; nous avons fait deux laparotomies de suite (très graves lésions, section complète d'intestins, perforations nombreuses, mains arrachées, etc.). Nous avions affaire à deux bons petits chrétiens; comme on exhortait l'un d'eux à se confier à Notre-Dame de Lourdes, il dit : « Oui, oui, mais je suis prêt à mourir... peut-être ne le serai-je jamais autant, et puis, je souffre tant! » Nous avons quelque confiance malgré l'extrême gravité des blessures.

22 *janvier*. — Amputation d'un bras droit, cette nuit à une heure.

Aujourd'hui, réunion des majors de la région. Il y en a une cinquantaine. Ils mettent en commun leurs découvertes et nouveaux procédés.

Un certain nombre d'officiers malades sont arrivés à Parguy, où une partie du château leur est réservée; à part quelques chambres d'officiers blessés dont nous sommes chargées, ce n'est pas nous qui nous en occcupons. C'est le lot de deux religieuses d'une ex-clinique de Reims. Notre service comprend six salles de « poilus » et une de sous-officiers. Nous sommes très satisfaites de notre part. La nuit, c'est toujours notre service qui est de garde.

Mardi 25 janvier. — Mais je clos ce long journal, ma Très Honorée Mère, que vous pourrez lire, j'espère malgré mon horrible écriture. J'avais cependant bien des choses à vous dire encore!

Nous avons été très peinées et impressionnées de la mort du sergent Chesnelong, qui nous avait donné une telle impression de courage et de dignité. C'est une grande perte. Veuillez dire, ma Mère, à ma sœur assistante la part que nous avons prise à son deuil, et lui présenter notre respect avec l'assurance de toutes nos prières. Que de peines, que de souffrances, que d'angoisses partout! Aussi, est-ce *avec joie* que nous acceptons ce qu'il peut y avoir de rude et de pénible dans notre vie, et cela pour deux raisons... premièrement parce que c'est un besoin pour tout cœur chrétien et français de souffrir en ce moment, ensuite, parce que le bon Dieu est terriblement offensé et qu'il faut faire pénitence! Quand on pense aux ruines matérielles et morales qui s'accumulent tous les jours, on est épouvanté. Les années de guerre sont tristes, celles qui suivront seront peut-être plus tristes encore!

Nous lisons avec attention et respect vos précieux avis aux sœurs des ambulances, ma Très Honorée Mère, afin de les suivre de plus en plus. Notre « exil » se prolongeant, nous en ressentons davantage la nécessité. Nous sommes exactes à nos exercices de piété, sans oublier la conférence et la répétition d'oraison une fois par mois. Nous gardons le plus possible le silence aux repas, après quelques minutes de lecture.

J'ai eu le bonheur, par une suite de circonstances heureuses de faire une journée complète de retraite le 7 décembre et j'espère bien que, de temps en temps, pareil festin m'est encore réservé!

Sœur SAINT-PÉREUSE.

Extrait d'une lettre de ma sœur DEVILDER
à notre Très Honorée Mère.

Reims, paroisse Sainte-Geneviève, 25 janvier 1916.

Reims est dans une période plus calme.

Le voisinage de nos terribles ennemis est toujours là ; ils sont seulement un peu plus avares de leurs obus. Il y a quelques jours, on ne parlait que des gaz asphyxiants ; l'ordre était transmis à M. le Curé de faire sonner le tocsin à la première alarme ; des masques nous ont été apportés... et nous attendons, toujours pleines de confiance en notre Mère Immaculée, notre vigilante gardienne.

Extrait d'une lettre de ma sœur LABARSOUQUE.

Reims, paroisse Saint-André, 4 mars 1916.

Nous vivons un peu d'angoisses, ces jours-ci ; car, toute la semaine, l'artillerie française a canonné l'ennemi et réciproquement, de sorte que la ville a reçu leurs terribles obus et aussi les tranchées occupées par nos braves soldats. De nombreuses victimes civiles et militaires en ont été la conséquence. Malgré notre confiance en Dieu, nous ne pouvons nous défendre de trembler lorsque nous entendons tomber ces terribles projectiles à droite et à gauche, sans être atteintes. Nous nous faisons alors bien humbles et bien reconnaissantes.

Extrait d'une lettre de ma sœur DESGAREST.

Reims, paroisse Sainte-Geneviève, 4 mars 1916.

Les plus mauvais jours de l'année dernière se sont

renouvelés cette semaine et, jeudi soir, à neuf heures, un coup formidable nous a réunies à la chapelle pour le rosaire et autres supplications que la frayeur inspire de réciter.

Lettre de la sœur DEMANGE *à la Mère* MAURICE, *Supérieure générale.*

Reims, Maison de Charité de Saint-Remy,
le 28 mars 1916.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Depuis quelque temps, je désirais vous écrire pour vous donner de nos nouvelles, mais sachant combien votre temps est précieux, vos préoccupations générales abondantes, je ne voulais point y ajouter de surcharge. Cependant, aujourd'hui, ma Très Honorée Mère, je suis pressée de vous dire combien nous venons d'être encore l'objet d'une protection évidente.

Hier, un bombardement des plus violents a sévi sur notre quartier. La plupart des obus étaient incendiaires. Le feu a pris derrière chez nous, mais on a réussi à l'éteindre aussitôt, alors qu'un peu plus loin une usine devenait la proie des flammes. Ce bombardement a fait des dégâts énormes tout autour de nous, et un nombre considérable de victimes. Un pauvre homme venant demander sa nourriture à notre fourneau, a été tué net près de chez nous; car une maison d'à côté recevait cinq obus. Son cadavre et quelques autres ont été déposés chez nous pendant un moment, car il ne fallait pas songer à aller plus loin. Or, ce qui fait remarquer la protection évidente dont nous sommes l'objet, c'est la grandeur et la hauteur de nos

bâtiments, lesquels dominent certainement tout le quartier, et hier, alors que bien des maisons s'effondraient autour de nous, nous n'avons reçu que des éclats, assez forts et assez nombreux, il est vrai, mais qui ne nous ont fait aucun mal, ni dégât, sinon quelques vitres en moins. Cependant, nos enfants ont eu très peur et deux se sont évanouies, mais cela a été vite réparé : malgré tout, il reste toujours quelque chose et les enfants me préoccupent beaucoup. La santé de nos sœurs laisse également beaucoup à désirer, toutes se ressentent de secousses pareilles, ce dont personne ne peut se faire une idée si on ne l'a vécu.

Sœur DEMANGE.

Lettres de la sœur ROSNET *à la Mère* MAURICE, *Supérieure générale.*

Clermont-en-Argonne, le 28 décembre 1915.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Nous avons eu de belles fêtes de Noël; les Allemands qui avaient carillonné les premières vêpres par des salves un peu trop nourries de leur artillerie lourde ont eu la bonne idée de se taire la nuit du 24 au 25, si bien que nos prêtres-brancardiers ont pu dire leurs trois messes dans les tranchées de première ligne. Je viens d'avoir la visite de l'un d'eux, un Père jésuite, « endiablé », comme disent ses camarades, pour louer sa crânerie qui n'a peur de rien. Il me dit qu'il a célébré sa première messe à 30 mètres de l'ennemi. Officiers et soldats ont communié et, sans souci du danger, ont chanté à pleins poumons le « Minuit, chrétiens »,

« Il est né le divin Enfant », « Anges dans nos campagnes ».

Voilà une messe de Noël à laquelle j'aurais bien voulu assister, ma Très Honorée Mère.

Entre les couplets, les Français entendaient les ennemis chanter leurs noëls allemands.

Ici, un seul regret, « la chapelle était trop petite ». Comme je vous l'ai dit, j'ai invité nos prêtres de toutes les formations sanitaires en résidence ou au repos à Clermont à déjeuner à l'hôpital.

Tous ceux qui étaient libres ont répondu à l'appel, vingt-deux. Le repas leur a paru bon, ils sont si peu gâtés depuis dix-huit mois, mais ce qui leur a paru meilleur encore, c'est l'accueil, l'intention et le bonheur de se trouver ensemble.

Ils m'ont demandé une faveur que je leur ai accordée sans hésiter, pensant aller au-devant de vos intentions. Pour s'enlever quelques heures par jour au milieu déprimant dans lequel ils sont obligés de vivre par le fait même du cantonnement, ils désiraient un petit local, grenier ou cave, où ils pourraient se réunir, causer, écrire, lire, en un mot vivre ensemble, s'élever au-dessus du terre à terre dans lequel ils pataugent depuis dix-huit mois, se donner de temps en temps une conférence, etc.

M'inspirant de la pensée de notre bienheureux Père saint Vincent si empressé à venir au secours de la détresse morale du clergé, ce n'est ni le grenier ni la cave que j'ai offerts à nos prêtres, mais bien notre salle de communauté. Elle a servi dix mois à notre état-major français, elle servira le temps que le bon Dieu voudra à notre état-major sacerdotal. Dès le premier soir où nous l'avions mise à leur disposition, ils se sont réunis et... avec quel bonheur !

Sœur ROSNET.

Lettre de la sœur BOISSERIE *à la Mère* MAURICE, *Supérieure générale.*

Saint-Dié-des-Vosges, 23 décembre 1915.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Nous sommes un peu dans le calme, les avions ennemis nous visitent malgré le froid qui était ces temps derniers de 20 degrés au-dessous de zéro ; les Français font la chasse depuis huit jours, le canon tonne d'une façon épouvantable; il y a des heures d'accalmie, mais parfois, le soir vers dix heures, nos croisées des dortoirs tremblent; la nuit, c'est plus triste encore.

Du Canada, nous recevons des secours pour soulager nos chers soldats; nous comptons déjà 1 000 francs de versés, on nous en promet encore; nous devons cela à un de nos capitaines alpins qui fut grièvement blessé le 14 août 1914 et fut transporté dans notre ambulance. Le bon Dieu lui ayant redonné la santé, le ministre de la Guerre l'a envoyé en mission au Canada; durant cette mission, ma Mère, notre capitaine s'est autorisé de son bon cœur en plaidant notre cause en faveur de ses frères d'armes, auprès des sociétés de bienfaisance, lesquelles répondant à son appel nous envoient des dons, ce qui nous permet de soulager nos chers soldats en leur procurant des lainages chauds pour l'hiver et en même temps de leur donner quelques douceurs; avec quelle joie nos chers défenseurs reçoivent ces petits paquets!

Ma Mère, si vous les voyiez revenir des tranchées, ce ne sont plus des hommes, c'est de la boue; tous les dix ou douze jours, on fait la relève et nous en

découvrons un bon nombre qui ne reçoivent absolument rien.

Si donc, ma Mère, nous sommes privées en ce moment de soigner nos chers blessés, du moins nous nous dédommageons auprès de nos braves poilus, qui sont si heureux de venir nous trouver; cela leur semble tout naturel. Nos sœurs qui vont visiter les malades près de la ligne de feu voient encore de plus près les besoins pressants des soldats, car, en ce moment, ils ont bien de la misère par ce mauvais temps.

Toujours confiantes en la divine Providence, nous nous abandonnons de plus en plus à son bon plaisir.

Sœur BOISSERIE.

Nous avons peu de nouvelles des ambulances de l'arrière; nous donnons, pour y suppléer, le récit des obsèques de la digne sœur Maffre, supérieure de l'hôpital militaire et civil de Tarbes; nous empruntons ce qui suit au *Semeur des Hautes-Pyrénées* (12 avril 1916) :

Les obsèques de sœur Maffre, supérieure des Filles de la Charité de l'hôpital mixte, ont eu lieu mardi matin à dix heures. La cérémonie était présidée par Mgr l'Évêque, ayant à ses côtés Mgr Lestelle, vicaire général, M. le chanoine Arras et M. le chanoine Quidarré, secrétaire général de l'évêché. Les trois curés de la ville, le supérieur et les directeurs du grand séminaire, plusieurs autres prêtres étaient également présents.

La messe a été chantée par M. l'archiprêtre de la cathédrale. Le deuil était conduit par la sœur et le neveu de la vénérée Supérieure et par M. l'abbé Vergès, Lazariste, supérieur du Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul. A côté d'eux se trouvaient : M. le préfet, les membres de la commission administrative, ayant à leur tête M. Gibrac, adjoint, faisant fonction de maire,

et M. Giraudon, administrateur délégué; le lieutenant-colonel Villary, médecin-chef de l'établissement; le lieutenant-colonel Gracy, commandant le dépôt d'infanterie à Tarbes, bon nombre d'officiers, les docteurs civils et militaires de l'hôpital. Parmi les religieuses, venues en très grand nombre, on remarquait la sœur Penicaud, économe de la Maison-Mère des Filles de la Charité, rue du Bac, à Paris, et les supérieures des hôpitaux de la région. Les diverses sociétés de la Croix-Rouge étaient aussi largement représentées. Parmi les déléguées, citons: Mme la préfète, Mme Boué, Mme Pédebidou, Mme la générale de Sèze, Mme Sainte-Marie, etc.

Avant de donner l'absoute, Mgr l'Évêque a pris la parole, et prononcé l'éloge de la vénérée défunte. Voici la substance de son discours :

Reconnaissance à tous ceux que réunit la pensée d'honorer les mérites et les services de la regrettée Supérieure : la préfecture, la commission administrative et les administrateurs de l'hôpital mixte, le service de santé militaire et les médecins civils, la municipalité et la population de Tarbes s'accordent dans cet hommage, sorte de présentation des armes, manifestation touchante de l'union des cœurs.

Tous, en effet, selon l'expression locale, sont perdants : les Filles de la Charité pleurent une sœur, un exemple, un chef; les malades, les vieillards, les orphelins, une mère; le clergé, un drapeau, un symbole universellement respecté de l'Évangile qu'il prêche.

Souvenir à celle qui vient de disparaître. Tribut mille fois dû, mais difficile à acquitter à cause de l'obscurité dont les Filles de saint Vincent de Paul s'enveloppent. Devant ce dévouement, anonyme comme celui de nos grands chefs et de nos petits soldats, il y

a lieu de se mettre à genoux ; et c'est ce que nous faisons au passage de ce cercueil digne de toutes nos vénérations.

La guerre terminée par la victoire, nos soldats, ivres de joie, rentreront dans leurs foyers et y goûteront les douceurs de la paix. Pour la Sœur de Charité, la lutte se poursuivra contre l'ennemi que rien ne désarme : la souffrance.

Imitation. L'hommage ne sera complet que si nous nous appliquons, selon notre situation et nos devoirs, à suivre les exemples que la dévouée supérieure nous a donnés. Si on ouvrait son cœur, on y trouverait ces deux mots souvent rapprochés au cours de cette horrible guerre : Dieu et Patrie. Que dans nos cœurs aussi vibrent à jamais ces deux sentiments : l'amour de Dieu et celui de la France !

Après avoir pieusement écouté ce bel hommage rendu à la vénérée sœur Maffre, la foule accompagne la dépouille au cimetière de la Sède, où elle reposera dans la concession réservée aux Filles de la Charité.

ALLEMAGNE

Un séminariste de Theux a été fait prisonnier le 2 juin 1915 ; il est interné à Blaye.

AUTRICHE-HONGRIE

Le frère Sébastien du Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul

avait été interné à Garaison ; il vient d'être renvoyé en Autriche qu'il avait quittée depuis vingt-trois ans.

M. Zdésar écrit de Corse, le 7 mars 1916 : « Chaque dimanche je donne un petit discours de dix minutes en français, pendant la messe de neuf heures que je dis au dépôt. Chaque jour, je fais une heure de philosophie à un séminariste des Missions africaines de Lyon. Je suis aussi chargé de la direction du chant pendant la messe. Vous voyez donc que mes cartes de visites porteront désormais des titres fastueux : N. N., prédicateur en français, professeur de philosophie, professeur de musique.

« Je me recommande à vos bonnes prières comme aussi à celles de tous les chers confrères de la Maison-Mère auxquels je suis obligé à cause des prières qu'ils offrent au bon Dieu pour moi. »

« Antoine ZDÉSAR. »

Depuis la fin d'avril, M. Zdésar est dans notre maison de Toursainte.

BELGIQUE-HOLLANDE

Nous avons reçu des nouvelles concernant nos confrères d'Ingelmunster. Les Allemands occupent encore une partie de leur maison, mais une chambre seulement qui communique directement avec la rue. Ils tiennent cependant des réunions dans la salle de récréation. Il y a sept confrères et quatre frères. L'année dernière, ils ont fait la classe à quatre de leurs élèves, originaires d'Ingelmunster. Cette année, deux de Bruges sont venus les rejoindre. A la demande des parents, les confrères ont accepté un certain nombre d'enfants d'Ingelmunster et des environs qui ne peuvent pas regagner leurs collèges. Ils ont, depuis septembre dernier, une trentaine d'élèves.

On a la nourriture suffisante : des pommes de terre à volonté, du pain à peu près, une portion de viande par jour. Le fromage est introuvable, la graisse et le beurre à peu près.

Les bombes tombées à plusieurs reprises à Ingelmunster, ont épargné confrères et sœurs. Ingelmunster étant dans le terrain des opérations, nos confrères sont isolés du reste du monde. Ils ne peuvent pas sortir de la commune sans passe-

peur. Ils sont si près du champ de bataille qu'ils peuvent entendre les fusils. Quant au canon, ils l'entendent jour et nuit.

M. Hofman écrit du camp de refuge de Uden, où il est toujours vicaire :

N. B., 23 décembre 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je viens de parler de « mon humble cellule ». Depuis quelque temps, elle a subi des transformations, qui en font presque un salon, sauf toutefois les dimensions, car je pense qu'elle pourrait toujours tenir à peu près deux fois dans celle que j'occupais au corridor Saint-Luc. Mon Père, ne vous scandalisez pas! notre cellule est tapissée!... Il est vrai, que le vent entrait un peu de tous côtés par les interstices des planches, qui servaient de murs. Le commissaire du gouvernement a trouvé que cela pourrait occasionner des rhumatismes, et, ma foi, je crois qu'il avait raison! Je n'avais pas cru à propos de lui dire que notre saint Fondateur n'avait pas de chambre tapissée!... Mon Père, ne vous scandalisez pas, mais, notre chambre est « linoléumisée »!... Il est vrai encore, que l'année dernière, aux mois de février, mars, avril, lorsque j'étais assis, et que j'avais les pieds sur les jointures, ou plutôt, sur les « disjointures » du plancher, cela me faisait l'effet d'avoir les pieds posés sur des rasoirs. J'ai bien remédié à cet inconvénient, en mettant des sabots, même à la maison; mais M. le commissaire du gouvernement a trouvé que quelques mètres carrés de linoléum ne seraient pas du luxe... Je n'ai pas osé lui dire que notre saint Fondateur n'avait pas de tapis dans sa chambre!... Mon Père, ne vous scandalisez pas, mais, j'ai un poêle! Et je crois, avec M. le commissaire du gouvernement,

qu'il n'est pas de trop... et je n'ai pas osé dire, que notre saint Fondateur avait une chambre sans feu!... Il est vrai, qu'avec tout cela, j'ai réussi à observer la Règle, qui dit de « ne rien demander, de ne rien refuser »!

La vie ici continue son train ordinaire. Nous sommes toujours contents de nos paroissiens; ceux-ci nous donnent bien des consolations; il y a évidemment de l'ivraie parmi le bon grain, mais nous n'avons pas à nous plaindre outre mesure. Le jour de la Saint-Nicolas, nous avons vu nos quinze cents enfants bien heureux! Ils étaient réunis dans la « salle des Fêtes ». Saint Nicolas est venu en personne, accompagné de quatre nègres, leur distribuer les joujoux et bonbons, qui, disait-il, lui avaient été remis par les enfants de Hollande. Comme secrétaire du comité, j'ai envoyé deux ou trois articles à quelques journaux. Je comptais sur 500 francs à peu près; mais, mon Père, j'ai ramassé près de 2000 francs! sans compter quelques caisses de bonbons et de chocolat! C'était extraordinaire!... Que nous étions contents! HOFMAN.

ESPAGNE

M. HELLADE ARNAIZ

Suite (1)

Pendant les vingt et une années que M. Arnaiz demeura à la tête de la province d'Espagne comme visiteur, la Congrégation prit dans ce cher pays un grand accroissement, grâce à son zèle, à son activité et à sa constante énergie. Dix-sept maisons furent fon-

(1) Voir *Annales*, 1916, p. 56.

CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING

RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

port. Ils sont si près du champ de bataille qu'ils peuvent entendre les fusils. Quant au canon, ils l'entendent jour et nuit.

M. Hofman écrit du camp de refuge de Uden, où il est toujours vicaire :

(N. B.), 23 décembre 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je viens de parler de « mon humble cellule ». Depuis quelque temps, elle a subi des transformations, qui en font presque un salon, sauf toutefois les dimensions, car je pense qu'elle pourrait toujours tenir à peu près deux fois dans celle que j'occupais au corridor Saint-Luc. Mon Père, ne vous scandalisez pas! notre cellule est tapissée!... Il est vrai, que le vent entrait un peu de tous côtés par les interstices des planches, qui servaient de murs. Le commissaire du gouvernement a trouvé que cela pourrait occasionner des rhumatismes, et, ma foi, je crois qu'il avait raison! Je n'avais pas cru à propos de lui dire que notre saint Fondateur n'avait pas de chambre tapissée!... Mon Père, ne vous scandalisez pas, mais, notre chambre est « linoléumisée »!... Il est vrai encore, que l'année dernière, aux mois de février, mars, avril, lorsque j'étais assis, et que j'avais les pieds sur les jointures, ou plutôt, sur les « disjointures » du plancher, cela me faisait l'effet d'avoir les pieds posés sur des rasoirs. J'ai bien remédié à cet inconvénient, en mettant des sabots, même à la maison; mais M. le commissaire du gouvernement a trouvé que quelques mètres carrés de linoléum ne seraient pas du luxe... Je n'ai pas osé lui dire que notre saint Fondateur n'avait pas de tapis dans sa chambre!... Mon Père, ne vous scandalisez pas, mais, j'ai un poêle! Et je crois, avec M. le commissaire du gouvernement,

qu'il n'est pas de trop... et je n'ai pas osé dire, que notre saint Fondateur avait une chambre sans feu!... Il est vrai, qu'avec tout cela, j'ai réussi à observer la Règle, qui dit de « ne rien demander, de ne rien refuser »!

La vie ici continue son train ordinaire. Nous sommes toujours contents de nos paroissiens; ceux-ci nous donnent bien des consolations; il y a évidemment de l'ivraie parmi le bon grain, mais nous n'avons pas à nous plaindre outre mesure. Le jour de la Saint-Nicolas, nous avons vu nos quinze cents enfants bien heureux! Ils étaient réunis dans la « salle des Fêtes ». Saint Nicolas est venu en personne, accompagné de quatre nègres, leur distribuer les joujoux et bonbons, qui, disait-il, lui avaient été remis par les enfants de Hollande. Comme secrétaire du comité, j'ai envoyé deux ou trois articles à quelques journaux. Je comptais sur 500 francs à peu près; mais, mon Père, j'ai ramassé près de 2000 francs! sans compter quelques caisses de bonbons et de chocolat! C'était extraordinaire!... Que nous étions contents! HOFMAN.

ESPAGNE

M. HELLADE ARNAIZ

Suite (1)

Pendant les vingt et une années que M. Arnaiz demeura à la tête de la province d'Espagne comme visiteur, la Congrégation prit dans ce cher pays un grand accroissement, grâce à son zèle, à son activité et à sa constante énergie. Dix-sept maisons furent fon-

(1) Voir *Annales*, 1916, p. 56.

dées et toutes ces fondations se soutiennent libres de toute dette, car M. Arnaiz eut toujours grand soin de ne pas accepter d'établissement qui n'eût des moyens d'existence.

Comme directeur des Filles de la Charité, M. Arnaiz mit tout son zèle à procurer leur bien spirituel et temporel et, sous sa direction, la province espagnole a vu s'augmenter considérablement son personnel et ses fondations. En janvier 1892, il y avait 4322 Filles de la Charité dans la province et, à la mort de M. Arnaiz, on en comptait 6425. Les établissements de 403 montèrent à 600. Ce fut sous M. Arnaiz, en 1910, qu'on inaugura la belle chapelle de la maison centrale des Filles de la Charité, l'ancienne étant devenue beaucoup trop petite. La maison centrale tout entière fut réparée et agrandie; on fit un nouveau séminaire et on répara grandement la maison des aumôniers. On fit aussi de grandes améliorations dans les deux maisons de retraite de Valdemoro, où les sœurs anciennes et malades sont soignées avec tout le dévouement qu'elles méritent. C'est grâce aussi à l'intervention de M. Arnaiz que les Filles de la Charité possèdent dans un faubourg de Madrid une maison de convalescence. Le bon directeur y fit installer une clinique réservée aux Filles de la Charité qui n'eurent plus besoin de recourir aux consultations des hôpitaux.

M. Arnaiz se consacrait donc avec un dévouement inlassable au bien des Missionnaires et des Filles de la Charité. Un instant, on crut le perdre. Les qualités exceptionnelles qu'il possédait, son jugement droit et sûr, sa vaste érudition, son incomparable activité, sa piété, son expérience et particulièrement, sa grande prudence le firent remarquer par le cardinal Cascajares, alors archevêque de Valladolid qui le proposa à la reine Marie Christine, régente du royaume pendant la

minorité d'Alphonse XIII, pour occuper un évêché. C'était en janvier 1897; notre Très Honoré Père Fiat, informé du dessein du cardinal par M. Valdivielso répondit à ce confrère : « Je regretterai beaucoup qu'on propose M. Arnaiz pour un évêché, mais j'espère que, si cela arrivait, M. Arnaiz trouverait dans son amour pour la Congrégation et la province, des raisons suffisantes pour éloigner ce péril. »

Il en fut ainsi. M. Arnaiz fit connaître au cardinal la défense que saint Vincent fait à ses fils d'accepter de telles charges et les raisons qu'il avait pour les refuser. La chose n'eut pas de suite. La province d'Espagne put continuer à jouir de la sollicitude de son visiteur et la Congrégation ne perdit pas un de ses fils les plus dévoués. M. Arnaiz était très aimé et apprécié par le Très Honoré Père Fiat, qui le consultait souvent et qui le chargea plusieurs fois de missions difficiles et délicates au Mexique et aux Antilles. Cette estime que le Très Honoré Père avait pour M. Arnaiz était générale, et nous en avons une preuve dans l'élection que l'on fit de lui comme assistant de l'Assemblée de 1902, la dernière dont il fit partie. M. Arnaiz n'était pas moins apprécié par un grand nombre de prélats, particulièrement par les nonces de Madrid, qui le consultèrent en maintes occasions.

Le vénéré visiteur d'Espagne avait toujours joui d'une excellente santé, et c'est ce qui lui facilita l'entreprise de tant de travaux et ses nombreux voyages qu'il faisait avec une régularité parfaite selon les règles de son office. En 1907, il fut pris d'un affaiblissement général et perdit presque la voix. Envoyé aux eaux d'Urberuaga, les médecins constatèrent que le cher malade était atteint du diabète et prescrivirent un régime et des soins. M. Arnaiz ne voulut rien changer à son travail, s'occupa toujours jusque dans les

moindres détails du gouvernement de la province, faisant régulièrement les visites même aux Canaries. En plus de la maladie dont il souffrait, il dut être opéré de la cataracte aux deux yeux, opération qui réussit parfaitement.

On espérait donc le conserver longtemps à la tête des deux familles de la province d'Espagne. En juin 1913, se sentant un peu mieux, il voulut entreprendre la visite des maisons qu'il n'avait pas vues depuis quelque temps, commençant par l'hôpital de Burgos et les maisons des alentours. Chacun était dans l'admiration de sa force de volonté, car, malgré son état de grande fatigue, il ne se permettait aucune omission aux moindres points de la règle. Ce fut à Limpias, près Bilbao, que le cher visiteur dut arrêter ses travaux et rentrer précipitamment à Madrid. Les médecins ne crurent d'abord qu'à une crise de sa maladie, mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence : M. Arnaiz était très gravement atteint. Le cher malade se rendait parfaitement compte de son état. Il écrivit alors au Supérieur général et demanda à recevoir le saint viatique.

La lettre au Supérieur général, la dernière de lui, montre bien les sentiments admirables de ce vrai fils de saint Vincent : « A la vue de mon état, écrit-il, et disposé à accepter toujours de grand cœur ce que Dieu voudra disposer de moi, je vous demande, mon Très Honoré Père, très humblement pardon de toutes les fautes que j'ai faites dans l'exercice des charges que vous avez bien voulu me confier. Je remets toutes ces charges entre vos mains. Accordez-moi ce pardon que je vous demande en toute humilité et donnez-moi votre bénédiction. Résigné en tout à la volonté sainte du Seigneur, je reste en toute humilité votre fils humble et obéissant. »

Puis, après sa signature, le cher malade voulant exprimer encore davantage ses sentiments, ajoute en post-scriptum : « Vous savez, mon Très Honoré Père, que j'ai toujours eu une grande affection pour vous et pour la Congrégation et cette affection croît encore dans les circonstances où je me trouve. Recevez ma filiale adhésion, la plus intime, la plus cordiale et irrévocable pour votre personne sacrée et pour toute la Congrégation. Avec toute l'humilité de mon cœur, je vous supplie de prier Notre-Seigneur et notre bienheureux Père, saint Vincent, pour qu'il veuille bien recevoir ce pauvre pécheur dans la Congrégation du ciel. »

M. Arnaiz reçut le saint viatique le jour suivant. Puis comme il s'affaiblissait visiblement, on jugea prudent de lui donner les derniers sacrements, qu'il reçut avec toute sa connaissance, répondant tranquillement aux prières du rituel, s'unissant à toutes les personnes présentes : prêtres, étudiants, frères, à qui il avait fait distribuer auparavant une médaille et une petite image, afin que, gardant ce souvenir, ils n'oubliassent pas de recommander son âme à Dieu.

Pendant les jours qui suivirent, il y eut un peu de mieux. S. Ém. le cardinal Vico s'empressa de demander pour le cher malade la bénédiction apostolique. Dans les deux Maisons-Mères de Paris, on priait pour lui. A la rue du Bac, se prêchait une retraite, la Très Honorée Mère Maurice demanda instamment aux trois cents sœurs, qui prenaient part aux saints exercices de la retraite, de solliciter de Dieu la guérison de celui qui, pendant si longtemps, s'était dévoué pour les œuvres de la Congrégation. Dieu estima que son bon serviteur avait suffisamment combattu le bon combat et qu'il était temps de lui donner sa récompense.

Le 10 juillet, M. Arnaiz se sentit plus mal. Afin de faciliter la respiration, on le mit dans son fauteuil, où

il devait mourir comme notre bienheureux Père, saint Vincent. A onze heures, on lui lut la recommandation de l'âme, qu'il suivit attentivement, baisant souvent son crucifix, la Médaille miraculeuse et celle de la Sainte-Agonie. Il ne perdit pas un instant sa connaissance et sa sérénité et vers six heures, sa belle âme avait abandonné son corps pour aller recevoir la récompense éternelle si bien méritée, par ses nombreux travaux accomplis avec tant de zèle pendant les cinquante ans qu'il passa dans la Congrégation.

Sur le caveau des Prêtres de la Mission, au cimetière du Montparnasse à Paris, on voit la statue de saint Vincent montrant le ciel et on lit l'inscription : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. N'est-ce point le mausolée qui convient le mieux à M. Arnaiz? Saint Vincent dut accueillir avec joie au paradis ce fils qui avait tant contribué à propager son culte sur cette terre bénie d'Espagne et qui avait bâti la première église publique à Madrid en son honneur. *Beati mortui qui in Domino moriuntur; opera enim illorum sequuntur illos.* Vie pleine, admirablement remplie, mort bienheureuse, telles sont les grâces que fit Notre-Seigneur à M. Arnaiz, le zélé visiteur de la province d'Espagne, dont la mémoire sera toujours en bénédiction. É. NEVEUT.

ITALIE

VOYAGE DU TRÈS HONORÉ PÈRE VILLETTE

Suite (1)

SÉJOUR A SIENNE

11 *décembre* 1914. — Nous arrivons le soir à la ville de Sienne. M. le Directeur des sœurs, l'excellent

(1) Voir *Annales*, 1915, p. 283; 1916, p. 89.

M. Segadelli, nous attend. Nous gravissons les pentes de la ville, nous traversons des rues étroites, tortueuses, escarpées; on se croirait dans une ville du moyen âge. Beaucoup de maisons ont encore des créneaux comme au temps des longues querelles intestines qui ont ensanglanté la ville aux trois collines. On songe naturellement aux Guelfes et aux Gibelins et on s'attend à entendre le couvre-feu et à voir passer quelque patrouille de lansquenets; mais si les maisons ont un aspect guerrier, les habitants paraissent pacifiques; ils ont la réputation d'être affables, polis, prévenants, d'avoir des manières agréables; nous expérimenterons chez les confrères et chez les sœurs les douceurs d'une hospitalité extrêmement cordiale et nous verrons se réaliser pour nous ce que le sculpteur a gravé sur l'une des portes de Sienne : *Cor magis tibi Sena pandit*. C'est plus encore son cœur que ses portes que la ville de Sienne ouvre aux étrangers. Les confrères et les élèves apostoliques nous accueillent au seuil de la *Casa Pia*, qui a été donnée à la Congrégation par l'archevêque. Mais il est trop tard pour causer longtemps, nous allons prendre notre repos.

12 *décembre*. — Les Missionnaires et les Sœurs sont réunis à la maison centrale pour la messe de communauté célébrée par le Très Honoré Père à cinq heures et quart. Les apostoliques sont tous dans le chœur, en surplis; ils nous édifient par leur piété et leur bonne tenue; la chapelle est remplie par les sœurs de la maison, les sœurs du séminaire et les sœurs du dehors qui ont pu venir. Après la messe, ce sont les présentations de toutes les œuvres et la visite des différentes parties de la maison Saint-Jérôme.

Le *Conservatoire de Saint-Jérôme* remonte au quatorzième siècle; il fut l'un des plus célèbres couvents

des Jésuates, religieux fondés à Sienne par le bienheureux Colombini; les religieux ont couvert les murs du couvent de fresques qui ont une certaine valeur artistique. Lorsque les Jésuates furent supprimés par le Pape Clément IX, le couvent de Saint-Jérôme passa aux mains des Oblates Dominicaines, appelées Vierges abandonnées, qui avaient pris naissance à Sienne, au début du dix-septième siècle; cette communauté étant tombée en décadence vers le milieu du dix-neuvième siècle, le gouvernement toscan songea à les remplacer par les Filles de la Charité, qui occupaient déjà plusieurs maisons à Sienne. C'est en 1856 que se fit le transfert; les Oblates devaient demeurer dans le conservatoire jusqu'à extinction. M. Étienne vint inaugurer la maison le 11 septembre 1856, il nomma la sœur Cordero visitatrice, et M. Massuco, directeur de la nouvelle province de Sienne.

Les Missionnaires furent installés le 22 septembre à la Casa Pia. Les sœurs ouvrirent les portes du Conservatoire, d'abord pour des écoles aux petites filles pauvres, ensuite pour un orphelinat dont s'occupaient des jeunes filles de la ville qu'on appelait les Demoiselles de la Charité.

M. Étienne fit une seconde visite à Sienne, le 5 mars 1857; les œuvres prospéraient; on ouvrit un asile en 1858, des classes payantes en 1861. Par suite des difficultés politiques, la province de Sienne fut supprimée en 1865 et rattachée à celle du Turin pour être rétablie en 1875.

Durant cet intervalle, le Conservatoire Saint-Jérôme vit deux œuvres nouvelles s'ajouter aux anciennes : un internat pour les jeunes filles de condition aisée et des classes payantes pour les petits garçons. Le séminaire fut rouvert en 1875; mais en 1890 on diminua l'asile à cause de l'exiguïté des locaux; en 1901, on supprima l'orphe-

linat et le pensionnat comme offrant des inconvénients; en 1911, même mesure pour les classes payantes moins conformes à la fin des Filles de la Charité.

Actuellement, la crèche accueille quarante bébés revêtus d'un joli petit tablier qui couvre leurs vêtements souvent misérables; les écoles externes gratuites réunissent deux cent cinquante élèves, et c'est plaisir de passer au milieu de toutes ces petites filles au minois si éveillé; l'asile compte deux cents enfants; il y a, en plus, un ouvroir professionnel, des œuvres postscolaires, un patronage, vingt-cinq petites sœurs du séminaire; vingt-deux sœurs sont chargées du catéchisme dans les différentes paroisses de la ville chaque dimanche. L'infirmerie, récemment construite, a été bien organisée : nous en parcourons les salles, et le Très Honoré Père console et bénit les sœurs malades; il leur explique le symbolisme des lis brisés qui sont peints sur l'autel de l'infirmerie, et il leur dit que si la maison des sœurs est une chapelle, l'infirmerie en est le tabernacle, la partie la plus sainte et la plus agréable au bon Dieu.

Après cette visite, M. le Directeur nous conduit aux différentes maisons de sœurs; en route, nous admirons la ville extrêmement pittoresque : on voit partout une colonne surmontée d'une louve, ce sont les armes de la ville; partout aussi l'image de la Vierge, c'est la ville de Marie. Nous passons d'abord par la fameuse place del Campo : elle a la forme d'une coquille; elle ressemble aux amphithéâtres de nos universités, mais sans les gradins. C'est le centre de la ville, là se font les courses de chevaux dites Palio qui ont une grande réputation et qui attirent un concours considérable de personnes; sur cette place, une magnifique fontaine Gaia sculptée par le fameux Sarocchi; l'eau est amenée de très loin; autour de la place, des maisons, des pa-

lais aux fenêtres ogivales; le beau palais communal avec ses créneaux, sa chapelle externe et surtout sa tour del Mangia, haute de plus de 100 mètres et qui se dresse menaçante, prête à défendre ce qui a toujours été le bien le plus cher au cœur des Siennois, la liberté. Nous parcourons les rues, nous ne nous lassons pas d'admirer les beaux palais gothiques des treizième et quatorzième siècles; les arcs, les loggia, surtout celle des marchands et celle des papes; à toutes les maisons, de gros anneaux en fer; à un endroit, le pilori où l'on suspendait les condamnés à mort; c'est un rêve, nous ne sommes plus au vingtième siècle, nous vivons sept siècles en arrière.

Nous arrivons à la maison des *Sourdes-Muettes*, où nos sœurs instruisent ces petites déshéritées, d'après les méthodes du célèbre P. Pendola.

Celui-ci appela les sœurs en 1844; en 1848, les sœurs faillirent être chassées, et on avait déjà préparé des capotes de soie verte et des châles à ramages pour faciliter l'évasion; mais la popularité du P. Pendola sauva les sœurs et elles continuèrent leurs difficiles fonctions.

Au début, on se servait des signes pour la méthode d'enseignement; plus tard, on substitua la parole articulée, qui a transformé ces sourdes-muettes en sourdes parlantes.

C'est merveille de voir les succès : les jeunes filles nous parlent et nous comprennent comme si elles n'étaient ni sourdes ni muettes : on ne s'aperçoit de leur infirmité qu'au regard attentif qu'elles fixent sur nos lèvres et aux petits gestes qu'elles se font à la dérobée pour se communiquer leurs impressions. Quelle patience ne faut-il pas pour arriver à un pareil résultat!

Nous sommes près du cimetière *Campo Santo*; nous

allons réciter un *De profundis* sur la tombe de nos confrères et de nos sœurs; ce cimetière est en forme de catacombe; les allées sont souterraines et les tombes sont dans les murs de ces allées, cela donne un aspect extrêmement pittoresque au *Campo Santo*. Nous admirons çà et là de magnifiques sculptures. Il y en a deux ou trois dont le souvenir m'est resté : une *Pietà* qui tient Jésus mort sur ses genoux et qui est d'une expression extrêmement touchante; la vision d'Ézéchiel sur les ossements desséchés est saisissante; le vieux Tobie enlevant un jeune homme mort est si habilement sculpté qu'on a l'illusion non d'une sculpture, mais d'une réalité. Nous admirons d'autres groupes de l'illustre Sarocchi.

En quittant le *Campo Santo*, nous allons visiter quelques églises; il y en a deux qui méritent une mention particulière : l'église Saint-François et l'oratoire Sainte-Catherine de Sienne.

A l'*église Saint-François*, le supérieur du couvent des Cordeliers nous attend; il nous fait les honneurs de son église et nous ménage une surprise; à une chapelle tout illuminée, le saint Sacrement est exposé; mais c'est un saint Sacrement particulier, si l'on peut parler ainsi; ce sont des hosties miraculeuses qui subsistent dans le même état depuis des siècles. Elles ont fait l'objet d'un rapport au dernier congrès de Lourdes; une enquête scientifique a eu lieu à leur sujet; l'archevêque et quelques savants ont communié avec quelques-unes de ces hosties qui remontent à une date très ancienne; nous vénérons le saint Sacrement, puis nous nous approchons dévotement et le supérieur ouvre le ciboire; nous contemplons respectueusement les hosties merveilleusement conservées sans corruption.

A l'*Oratoire Sainte-Catherine*, c'est un autre genre d'émotion. La maison paternelle de l'illustre sainte a

été transformée en sanctuaire. Nous parcourons les différentes pièces de la maison : la cuisine, la cellule de la sainte, la teinturerie du père, etc., partout des tableaux, des fresques, des souvenirs de cette humble fille qui, morte à trente-trois ans, a cependant joué un si grand rôle, même dans les affaires politiques de son pays! Les scènes de sa vie sont peintes sur les murs. Voici la scène touchante de ses fiançailles avec Jésus, son spasme; ici, toute petite, elle fait vœu de chasteté; là, elle ramène le Pape d'Avignon; ailleurs, elle voit l'âme d'un condamné à mort monter au ciel. Un prêtre nous fait vénérer le crucifix duquel sortirent les rayons qui produisirent les stigmates de la sainte. La ville de Sienne est toute remplie du souvenir de cette jeune fille; sa tête est conservée dans l'église Saint-Dominique; des fresques de Sodoma, de Pinturicchio en différents endroits rappellent à tous ce que peut la chasteté unie à la piété et à l'amour de la patrie.

L'influence de Catherine n'a pas cessé; tous ceux qui la voyaient ou s'approchaient d'elle se sentaient plus chastes; on dit que les jeunes filles de Sienne montrent encore actuellement par leur modestie, leur tenue, leur maintien, qu'elles sont les dignes compatriotes de l'illustre Catherine de Sienne.

Nous voici arrivés à l'hôpital *Santa Maria della Scala*. Il remonte au neuvième ou dixième siècle. Au moyen âge, c'était une puissance par les richesses extraordinaires dont l'avaient doté les empereurs, les princes, les papes. Les peintres les plus célèbres de Sienne décorèrent ses murs de fresques qui font encore aujourd'hui l'admiration des connaisseurs. Sainte Catherine de Sienne venait y soigner les malades. L'édifice est vaste. Il a été confié à nos sœurs en 1842; les commencements furent pénibles, parce que le personnel ancien ne voyait pas de bon œil l'arrivée d'un personnel

chargé de réformer les abus. Enfin, à force de patience, de prudence, les sœurs vinrent à bout des difficultés. On a fait de nombreuses transformations pour rendre cet hôpital aussi hygiénique qu'il est beau.

Le vestibule est particulièrement remarquable; sur le maître-autel de la chapelle, il y a une statue en bronze d'un grand artiste dont j'ai oublié le nom et qui représente le Christ ressuscité; nous admirons quelques-unes des immenses salles ornées de fresques remarquables.

Nous allons saluer l'archevêque dont le palais touche à l'hôpital; il est malade, mais il tient à recevoir M. le Supérieur général. Nous sommes touchés de son aimable simplicité, et nous nous retirons émus des paroles si affectueuses qu'il nous adresse. Tout à l'heure, au dîner, nous aurons l'occasion de constater que cette charité qui est si ingénieuse pour nos confrères et pour nos sœurs ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'aux moindres détails et de se rendre sensible sous la forme d'un vin excellent.

Après le repas, nous allons visiter l'immense *manicomio Saint-Nicolas*, où les sœurs s'occupent de mille cinq cent soixante-dix pauvres insensés. Le *manicomio* remonte au dix-huitième siècle; il est situé un peu en dehors de la ville sur le penchant d'une colline qui domine la vaste campagne siennoise; le site est enchanteur. De magnifiques constructions, commencées en 1870 et continuées peu à peu, ont donné à l'établissement l'hygiène et le confort qu'on trouve dans les meilleurs établissements de ce genre. Les Filles de la Charité en ont la direction depuis 1852. Elles sont vingt-cinq environ s'occupant des services généraux, cuisine, lingerie, et du service direct du quartier des femmes; il y a des ouvroirs de tissage et de couture que les sœurs dirigent; un quartier spécial est destiné

aux enfants idiots; une sœur qui doit avoir une patience d'ange en est chargée, et elle arrive, par je ne sais quel miracle, à faire pénétrer en leurs intelligences endormies le rayon suffisant de lumière pour qu'ils puissent s'approcher des sacrements. Une belle chapelle est au milieu de l'établissement pour animer la foi des sœurs en leur rappelant que Jésus-Christ a voulu passer pour fou, *in furorem versus est*, et qu'un roi débauché, Hérode, l'a revêtu d'une robe d'insensé, lui qui est la sagesse éternelle.

Puis, pendant que le Très Honoré Père reçoit les sœurs et leur donne la conférence, je visite en détail la *cathédrale*. Le grand portail est une véritable dentelle; il serait trop long d'en redire les beautés; je rappellerai seulement une particularité : il y a des animaux héraldiques qui symbolisent les principales villes de l'Italie; la louve représente Sienne; la cigogne, Pérouse; l'oie, Orvieto; l'éléphant, Rome; le dragon, Pistoie; le lièvre, Pise; le rhinocéros, Viterbe; le cheval, Arezzo, etc., etc.

Je ne suis pas assez au courant de l'histoire de l'Italie pour saisir la raison de ce symbole; je me contente d'admirer cette façade, où le marbre présente les trois couleurs rouge, noir et blanc. Si l'extérieur est gentil, l'intérieur est féerique, le mot n'est pas exagéré : tout est ravissant, tout, surtout le pavé. De l'avis des hommes de l'art, c'est un ouvrage sans rival, unique en son genre; aussi le conserve-t-on soigneusement et le couvre-t-on habituellement d'un plancher; par bonheur, il est à peu près complètement découvert; j'en profite et je regarde : tout ce pavé est comme un vitrail, comme une mosaïque où se retrouvent les sujets bibliques incrustés dans le sol par des procédés particuliers. En outre des scènes tirées de la Bible, il y a, dans les nefs latérales, toutes les sibylles avec des

dessins curieux. Héraclide présente la sibylle d'Hellespont; Euripide, celle de Libye; Chysippe, celle de Delphes; Pison, celle de Phrygie; Apollodore, celle d'Érythrée; d'autres auteurs, d'autres sibylles; et surtout Virgile, celle de Cumes, par ces vers que je relis avec plaisir :

Ultima cumaei venit jam carminis aetas
Novus ab integro saeclorum nascitur ordo
Jam redit et Virgo, redeunt saturnia regna
Jam nova progenies coelo demittitur alto.

Je n'ose pas examiner en détail le chœur et l'abside, parce que les bons chanoines y chantent l'office, et que ce ne serait pas respectueux de ne songer qu'aux pierres pendant que les prières s'élèvent vers le ciel; je me joins quelque temps à eux et puis je redescends le transept. Je lève alors les yeux vers le ciel après les avoir fixés sur le sol. L'architecture intérieure est vraiment admirable, l'église a grand air, et dire que les Siennois ne se déclaraient pas satisfaits de leur œuvre, et qu'ils voulaient construire une immense cathédrale qui aurait eu pour bras de transept la grande nef de la cathédrale actuelle. On voit encore au dehors les assises et les ruines de ce projet grandiose; s'il avait été exécuté, la cathédrale de Sienne aurait été la plus grande du monde. Je m'arrête quelque temps autour de la chaire sculptée par Nicolas de Pise, qui est soutenue par des colonnades gracieuses, lesquelles reposent pour la plupart sur des lions.

M. Veneziani, à qui j'ai donné rendez-vous à la cathédrale, vient me chercher et nous regagnons la maison des confrères. Le soir, les apostoliques organisent en l'honneur du Très Honoré Père une petite séance : il y a des chants, il y a des compliments en italien, même en français. Le Très Honoré Père les engage à cultiver la vertu et les sciences; il fait l'éloge

de leur supérieur, M. Segadelli, et chacun se retire enchanté et du Père qui est si bon et des fils qui sont si affectueux.

13 *décembre.* — Lever matinal. Messe à quatre heures : les apostoliques ont voulu y assister pour témoigner leur affection à leur Père. Nous montons dans le train de bonne heure et nous n'en descendrons qu'assez tard dans la soirée quand nous arriverons à Turin.

A Pise (du chemin de fer), nous apercevons très bien les quatre monuments religieux célèbres : le Baptistère, la Cathédrale, la Tour penchée et le Campo santo. Le voyage s'effectue ensuite le long de la côte; il est à cause de cela extrêmement intéressant; l'immensité de la mer dont les flots viennent mourir près de nous élève l'âme vers Dieu. A notre droite, nous voyons les fameuses carrières de marbre de Carrare. Nous traversons Sarzane, Gênes, regrettant de ne pouvoir nous arrêter pour saluer les confrères. Nous arrivons à Turin, et notre premier soin est d'aller saluer une dernière fois le bon M. Orciuolo qui est à l'hôpital Saint-Jean et qui se meurt.

14 *décembre.* — Nous allons saluer les *Sœurs Nazaréennes*, fondées par M. Durando. Leur fin principale est d'honorer la passion de Notre-Seigneur; leurs œuvres sont l'éducation des jeunes filles abandonnées, des orphelins et l'assistance des pauvres malades à domicile soit le jour, soit la nuit. Elles font un noviciat de cinq ans; à la fin de la première année, elles reçoivent le saint habit et quatre ans après elles font les vœux de pauvreté, chasteté, obéissance et charité qu'elles renouvellent tous les ans le 21 novembre. Trois ans après, elles font le vœu d'honorer la passion de Notre-Seigneur par la méditation, le chemin de la croix et autres pratiques semblables.

Louise Borgiotti fut leur première Mère et Supérieure générale; elle mourut en 1873 et on l'enterra dans la chapelle de la Passion de nos confrères de Turin. Nous visitons la maison : le Très Honoré Père leur témoigne sa grande affection, leur laisse à chacune une image et leur fait les plus sages recommandations, en particulier sur l'œuvre de l'assistance nocturne.

Nous ne pouvions pas omettre d'aller chez les *Sœurs de la Sainte-Agonie*, qui ont une maison à Turin, puisque elles ont été fondées par un confrère, le vénéré M. Nicolle. Une visite au cardinal archevêque, le dîner et nous reprenons la route de France. Nous devions être à Paris le lendemain matin 15, octave de l'Immaculée-Conception, mais une tempête de neige nous bloque avant que nous traversions le tunnel du Mont-Cenis; nous manquons la correspondance à Lyon; force nous est de passer la nuit dans la gare de cette ville.

15 *décembre*. — A quatre heures, le Très Honoré Père et M. Veneziani vont dans une maison de nos sœurs pour dire la messe. Les bonnes sœurs ne s'attendaient pas à une visite si honorable ni si matinale. Bien qu'elles ne connaissent pas le Très Honoré Père, elles n'émettent aucun doute sur l'authenticité de leurs visiteurs, elles ne leur demandent pas le *celebret* et ainsi le Très Honoré Père peut célébrer la sainte messe.

Il faut se dépêcher, car le train part à six heures. Je suis resté pour garder les bagages et les places; je crains un instant de partir seul, enfin le Très Honoré Père arrive juste au moment où le train va se mettre en branle; quant à M. Veneziani, il manque à l'appel et nous partons sans lui. Nous arrivons le soir à six heures à Paris, et M. Veneziani nous suit de quelques heures.

LES AMBULANCES DE LA GUERRE

Nous avons parlé, dans le dernier numéro, des ambulances de Sienne, Turin, Naples; voici quelques détails sur une ambulance de Rome.

22 août 1915. — La caserne *Regina Margherita* devait être comme tant d'autres un hôpital de réserve; mais il n'en est pas ainsi. Jusqu'à présent, et qui sait pour combien de temps encore, c'est un poste d'observation pour les cas suspects, une sorte de dépôt de soldats, un mélange de blessés et de malades qui restent ici deux, trois, quatre jours, après quoi ils sont envoyés, selon le genre de maladie, dans les autres hôpitaux de Rome; bien vite, ils sont remplacés par d'autres qui auront le même sort. Quel travail pour remettre en ordre, en douze heures, une section de quatre-vingt-seize lits et avec l'aide de deux infirmiers seulement! Mais le bon Dieu aide si bien qu'on y arrive.

Nos chers malades, arrivés mercredi soir, sont tous partis hier, de six à huit heures du soir, pour le Quirinal, l'Addolorata, le Celio (hôpital militaire), etc. Et maintenant, vite, il faut défaire et refaire les lits, laver toute la vaisselle, la remettre en place, balayer et faire balayer, etc...; enfin, chez nous, le repos du septième jour n'est pas même connu, mais que nous sommes contentes!

Ces jours-ci, j'avais un petit alpin qui avait la nostalgie des montagnes et un fantassin de Venise — vingt ans — qui avait celle de sa lagune. Celui-ci avait passé toute une soirée à fabriquer une gondole avec un journal pour « aller se promener sur le grand canal », disait-il; ensuite, il la transforma en un cuirassé, il l'orna de drapeaux et de médailles, il plaça des canons

en papier à droite et à gauche, il en était fier. Le soir, il me tendit son écuelle pour la soupe : « Je vous sers le premier, lui dis-je, parce que, en deux heures, vous avez fabriqué un cuirassé! Quelle faim vous devez avoir! » Il est parti avec les autres, et le cuirassé en papier, dépouillé de ses drapeaux et de ses médailles, est resté sur son lit. Qu'ils sont bons nos soldats! Ils lisent *le Courrier des petits*, *la Bonne Parole*, *Premières Lectures pour enfants bien élevés*. Ce sont là les feuilletons que j'ai trouvés dans la grande salle abandonnée. Ce soir, de huit heures à minuit, elle se remplira de nouveau. Le bon Dieu me fait des grâces particulières : le sommeil est le plus grand ami de votre sœur Vincent... et il faut y renoncer en partie... eh bien, je ne m'en porte pas plus mal.

Comme il était beau et émouvant le départ de nos blessés, samedi soir! En un moment, l'immense cour de la caserne s'est remplie d'automobiles magnifiques de la Croix-Rouge, de la reine-mère, de la reine-Hélène, de l'armée, de riches particuliers. Ces autos se sont alignées d'un côté de la cour, et nos petits soldats en ont pris possession. Puis, l'une après l'autre, les autos ont défilé sous un beau ciel bleu dans lequel la lune mettait sa clarté d'argent d'une paix ineffable. Et si vous voyiez comme ils prennent gaiement leur sort! Il y en a qui sont à leur huitième hôpital. Ils me demandaient : « Ma Sœur, où nous envoie-t-on maintenant? — Je n'en sais rien, mais ce que je puis vous dire, c'est que vous resterez à Rome. — Nous étions si bien ici, ma Sœur. — Oui, mais vous serez aussi bien là... patience! » Ils sont admirables et nous, sœurs, que nous avons à apprendre d'eux! Je n'ai qu'une peur, c'est de me plaire trop ici, mais cette jouissance ne vient pas de la nature, que Dieu ne veut pas que nous contentions, donc je suis tranquille.

24 *août*. — Mon Dieu, que le temps passe vite ici! Il ne m'a jamais paru long, mais maintenant c'est effrayant! Et nous avons toujours la joie du renouveau... nos malades, arrivés hier matin, partiront demain matin; les miens arrivés hier soir partiront demain soir... tout à fait un cinématographe que notre caserne. Mais que c'était impressionnant hier matin! A la première lueur du jour, pendant que dans la cour on entendait le bruit des automobiles, le va-et-vient des brancardiers et des infirmiers, les ordres des chefs, etc., un jeune Père Trappiste disait la sainte messe dans notre chapelle, deux ou trois sœurs seulement y assistaient, les autres l'ayant déjà entendue. Comme on se sent près de Dieu!

8 *septembre*. — Nous sommes à une seconde phase d'histoire dans notre ambulance. La troisième fournée de petits soldats a disparu vendredi, 3 septembre, et comme on en annonçait mille autres pour le surlendemain, on s'est hâté de faire les ménages en grand. Dimanche, tout était prêt et aussi beau que possible, mais nos chers soldats n'ont pas paru, aucune arrivée n'est annoncée et nous voilà en parfait repos.

18 *septembre*. — Les voici qui arrivent, mais pas en masse : dix, quinze, dix-huit à la fois, goutte à goutte. Ils sont plus blessés que les anciens. Il y a un pauvre aveugle découragé, triste à faire pleurer; quand il est entré, la salle était dans la gaie et bruyante récréation du soir. A la vue de ce pauvre jeune homme conduit par deux autres, tous se sont levés spontanément dans un silence émouvant et impressionnant! Et maintenant, ces amis que le malheur fait surgir le promènent dans la cour et l'entourent de mille soins. Eh! que nos soldats sont bons et à quelle dure école ils apprennent à s'aimer les uns les autres! Si nous étions

fidèles à l'Evangile, que cette leçon serait douce et facile!

2 *novembre*. — Je veux vous faire part des grandes consolations que nous avons eues ces jours-ci. La chambre désignée pour la chapelle des soldats est trop petite pour le nombre de nos chers malades; outre cela, il leur est défendu, par ordre des médecins, de descendre avant le repas. Et cependant ces pauvres soldats désiraient ardemment entendre la sainte messe le jour de la Toussaint et faire la sainte communion. C'est pourquoi nous avons imaginé de dresser un autel sur un des paliers de l'escalier où aboutissent quatre salles, de sorte que nos chers malades ont eu la messe sans se déranger, sans descendre. Bien nombreuses ont été les communions! C'était vraiment touchant de voir ces pauvres gens prosternés à terre dans un sentiment profond de cette foi qui transporte les montagnes. Pour compléter la fête, nous leur avons donné à chacun un gâteau avec le café. Vous ne pouvez vous figurer la joie de ces braves, Dieu soit béni de tout!

6 *novembre*. — C'est par six cents que les malades nous arrivent, et quelques heures après que six cents autres sont partis; à la première section, soixante-neuf blessés graves arrivaient et les mêmes automobiles qui les avaient amenés devaient emporter les soixante-neuf qui venaient de se lever, car il n'était que six heures du matin. A l'instant (il est six heures du soir) les dernières automobiles emportent mes quatre-vingt-quatorze graves blessés et on en annonce d'autres pour dix heures ce soir. Ils trouveront le lit chaud de leurs frères, ces chers arrivants, qu'ils soient les bienvenus! On se sent vraiment un peu *au front* dans ce travail vertigineux et le soir, il m'est doux de m'endormir dans la pensée que le corps tout endolori et brisé de fatigue est un merci vivant au Seigneur Jésus qui a soutenu et doublé les

forces pendant la journée. — Nos malades sont tous des blessés des dernières grandes journées du 24, 25 octobre. Mon Dieu! Que ces blessures fraîches et saignantes doivent être douloureuses, puisqu'elles le sont déjà tant à notre cœur! Jusqu'ici, nous n'avions eu que des convalescents qui avaient déjà passé par cinq ou sept hôpitaux, mais ces derniers n'ont séjourné que quelques jours à Bologne (nos sœurs en ont reçu quatre mille dans un seul jour) et de là, ils nous sont arrivés si souffrants des blessures récentes et des secousses du voyage! J'admire toujours davantage leur résignation, leur héroïque esprit de sacrifice, leur piété profonde. Le premier soir, après la petite prière, une voix m'appelle : « Ma Sœur, faites-moi baiser votre crucifix! » Et après lui un autre, et puis bien d'autres me demandent la même consolation : « Ah! disaient-ils, Lui seul peut nous consoler, Lui seul peut nous sauver! » Heureusement que la salle n'était qu'à demi éclairée par la petite veilleuse de nuit, car je pleurais de tout mon cœur sur ces pauvres « crucifiés » qui baisaient avec tant d'amour le Dieu du Calvaire, le premier qui a sanctifié la douleur, l'unique Consolateur! et, chaque soir, j'ai eu cette douce, cette profonde émotion...

19 *novembre*. — Depuis le commencement du mois, nous sommes au moins au dixième départ et à la onzième arrivée : « Quel travail, dit sœur Antoinette, il n'y a pas autre chose à faire qu'à se tuer et c'est assez! Et il me semble que « quand on s'est tué », c'est assez vraiment. Cependant il faut avouer que, dans ce chaos, dans ce mouvement continuel, nous avons de l'ordre, parce que depuis le bon colonel jusqu'au dernier planton, tout le monde est à son poste, infatigable au travail le jour et la nuit. La rapidité des changements de

scène rend prévoyants et sveltes et on arrive — Dieu aidant — à faire en deux heures ce qu'autrefois on faisait en deux jours. On sent que les bons anges travaillent avec nous et règlent toute chose : ainsi nos chers malades, nos plus chers blessés nous envahissent juste au moment où nous arrangeons le dernier lit ou posons la dernière cuiller. Cette bonne impression d'ordre, la princesse Torlonia, qui est venue demander des blessés, l'a éprouvée et a fait de grands éloges au colonel; celui-ci en a aussitôt attribué tout le mérite aux sœurs. Je le dis parce que cela fait plaisir au bon Dieu, c'est la grâce de la vocation.

Nos derniers soldats sont venus de Milan; l'un d'eux me dit : « Ma Sœur, connaissez-vous ma sœur Élisabeth, de Milan? — Non, je ne la connais pas. — Cependant, reprend-il d'un air tout étonné, elle est du même « régiment » que vous. — C'est vrai, ai-je répondu très sérieusement, mais elle n'est pas de la même circonscription. » Nous sommes bien frères et sœurs; ils nous enrégimentent comme eux, ni plus ni moins!...

Je cours aux salles où les lits sont à préparer pour l'arrivée de ce soir, nos braves plantons ont déjà fait le grand ménage. Je ne sais plus écrire et je crois que la plume n'est plus faite pour mes mains ou mieux que mes mains ne sont plus faites pour la plume.

Avec des morceaux de drap laissés par les partants (vieux pantalons, vieilles tuniques), je suis en train de confectionner des bérets neufs pour ceux qui m'arrivent nu-tête; autrement, ils emportent les bonnets blancs! Mais quel travail! Voilà une coiffure que mes chères compagnes fabriqueraient vite pendant la récréation, avec un peu de laine grise ou marron... C'est une inspiration qui a surgi sous ma plume, je la livre à leur charité.

Nous venons de recevoir des blessés venant de

Mestre. Là aussi, il y a nos sœurs. Si vous saviez comme je suis heureuse quand, faisant la tournée de la section, je vois que nos soldats ont de bonnes chemises de flanelle, de beaux bas de laine : « Vous avez chaud, n'est-ce pas?... Oui, cela m'a été donné par une sœur à Milan, à Alexandrie, à Tortone, etc. » D'autres blessés nous arriveront dans la nuit et demain matin, ils seront plus de mille.

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

Voici les nouvelles de Constantinople qui remontent au 24 février 1916.

Hôpital français. — On craignait qu'il ne fût très probablement réquisitionné par les Turcs et eût le même sort que l'hôpital de la Paix. En conséquence, les sœurs prennent leurs précautions ; une maison est prête pour les recevoir en cas d'expulsion.

Orphelinat Saint-Joseph (Tchokour Bostan). — Cette maison, depuis le départ de l'ambassadrice d'Allemagne, est l'objet d'incessantes tracasseries de la part de la police. Tantôt on demande des salles pour les blessés turcs; tantôt on y fait des visites qui indiquent le projet bien arrêté de s'en emparer. Mais les Allemands qui y sont soignés ont un espoir très fondé que l'orphelinat sera protégé par eux jusqu'à la fin de la guerre. Toutes les sœurs vont bien, tant celles de l'ambulance et de l'orphelinat, que celles de la maison centrale et de la maison « Louise de Marillac » qui s'y trouvent. Deux sœurs autrichiennes venues de Salonique sont à l'ambulance, une grande partie des enfants de la crèche de Bébek ont été placés dans les

familles, le reste est à l'externat sous la conduite de sœur Brique. Sœur Geneviève s'occupe de l'œuvre des pauvres de Galata et des malades délaissés.

Hospice des Artisans. — Placé sous la protection de l'ambassade d'Autriche, il n'a pas été visité par la police. La supérieure a donné asile à un certain nombre de vieillards jetés dans la rue après la fermeture de l'asile des Petites Sœurs des pauvres. Actuellement, sœur Agnès, très malade, donne de sérieuses inquiétudes.

Hôpital Gérémia. — Depuis janvier 1915, la maison n'a pas été inquiétée. On s'est emparé des magasins, mais on ne semble pas convoiter l'hôpital qu'on trouve sans doute trop modeste. On y reçoit gratuitement beaucoup de malades.

Hôpital de la Paix. — Outre les deux sœurs autrichiennes venues de Salonique, il s'y trouve encore des sœurs ottomanes. Le directeur se montre bienveillant à leur égard. Après une interruption de quelques semaines, elles ont de nouveau la messe dans leur oratoire. Un Père jésuite ottoman y va chaque matin. Le pharmacien étant venu à manquer, le directeur a demandé une huitième sœur. C'est sœur Thérèse, de la maison Louise de Marillac, qui fait l'office. Les santés sont bonnes.

Antigoni. — Deux sœurs autrichiennes venues de Salonique ont été jointes à la sœur Clotilde et à la sœur Joseph de la Paix. Les orphelins installés, partie chez les Missionnaires, partie chez les sœurs, ont repris leur vie ordinaire. Un prêtre salésien ottoman dit la messe et fait la surveillance. M. Proy s'y rend chaque semaine et y passe toute la journée du mardi.

Dispensaire de la Dette publique. — Il a eu aussi son heure d'angoisse. Les deux sœurs allaient partir lorsque l'intervention du directeur de la Dette a fait reve-

nir la police sur sa décision. Depuis, tout marche comme à l'ordinaire, mais avec plus de pauvres que jamais.

Crèche de Chichli. — Les enfants de la crèche qui étaient à l'hôpital de la Paix au moment de l'expulsion ont été recueillis chez les sœurs géorgiennes. La moitié a été rendue aux nourrices, les autres sont soignés par les sœurs avec un admirable dévouement.

Église Saint-Benoît. — Les offices s'y font comme en temps ordinaire, sauf quelques petites modifications imposées par les circonstances. Chaque mois a lieu la réunion des enfants de Marie des diverses associations.

Résidences des Missionnaires. — Dans les premiers jours de septembre dernier, les Missionnaires ont été expulsés de l'ancienne résidence des Frères Maristes et ils se sont installés dans un petit appartement de la rue Hodja-Ali, à la montée de Péra, à cinq minutes de l'église. Y habitent : MM. Dekempeneer, Proy, Picard ainsi que le frère Joseph. Tous vont bien.

M. Picard a été en butte à beaucoup de tracasseries à propos de nos maisons de rapport et des impôts; mais, grâce à Dieu, il s'en est toujours bien tiré. Sa santé se maintient, malgré ses nombreux soucis.

M. Lacambre est à l'hôpital Saint-Georges. Il espère bien voir la fin des événements et chanter bientôt l'*alleluia*.

M. Murat, aumônier de l'Hôpital français, se demande quel sera son sort si la maison est prise. Il est probable qu'il ira à l'hôpital Gérémia, d'où il pourra continuer ses travaux apostoliques.

M. Lebarque, aumônier de l'orphelinat Saint-Joseph réside dans le bâtiment de Saint-Eugène. Il a été malade durant deux ou trois semaines. Il est mieux et il a pu reprendre son service.

M. Vachette est aumônier de Gérémia et remplace M. Blanchet. Plusieurs fois il a failli être arrêté et conduit à la frontière; mais grâce à Dieu, il est encore à son poste.

Mgr le Délégué et Mgr Pompili ont bien mérité de la France et de nos familles religieuses.

A la date du 6 mars, l'orage s'est abattu sur l'Hôpital français; les sœurs ont dû le quitter pour se réfugier dans une maison qu'elles ont louée.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS D'ORIENT

Voici maintenant quelques détails sur nos confrères qui sont à Salonique ou dans les environs.

D'abord le *Charles-Roux* a terminé sa mission; il a été désaffecté; il a transporté trois cents malades de Salonique à Marseille; les sœurs sont maintenant dans les ambulances de Salonique. M. Heudre, qui était aumônier, a accompagné les malades en France, il est maintenant libre de tout engagement et il a déposé ses galons de capitaine.

M. Bizart écrit le 23 janvier 1916 de Dogandzi Karaoughou à M. Villette, supérieur général.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

J'ai lu avec bonheur votre petit mot me remerciant de ma lettre de fin de décembre. Tout ce qui vient de la Maison-Mère fait tant de plaisir! J'ai parcouru aussi avec une certaine émotion votre lettre-circulaire du premier de l'an, que M. Scotto m'avait confiée lors de mon passage à Topsin où souvent je le rencontre avec quelque... pelle ou balai en main.

La grande souffrance à la guerre ne vient pas des

privations physiques, des fatigues, du danger, du manque du bien-être élémentaire, du contact obligatoire et perpétuel avec toutes sortes de gens..., mais de l'isolement moral.

On se fait à tout, sauf à cette solitude implacable qui, dans les cantonnements animés du front français comme dans les campements pittoresques du corps expéditionnaire, nous serre le cœur et nous donne la nostalgie de la Communauté, des exercices de la maison, des taquineries entre confrères. Le soir, étendu sur mon peu de foin, quand à la lueur d'une rare bougie quelque pauvre père de famille écrit d'une main lourde, au crayon, la lettre à sa femme, je me reporte par la pensée à ce que font les confrères à pareille heure. Sept heures, on entend la cloche et, d'un pas alerte, on va à l'examen particulier. Huit heures et demie, il fait noir, on va à la salle d'oraison... Quelque étudiant ou séminariste lit la prière. Mais voilà, un poilu ronfle, un autre retient à peine un juron et voilà que brusquement on se retrouve loin de la Communauté. Ces brusques réveils à la réalité sont pénibles. Mais ne nous laissons pas attendrir... En ce moment, la musique du 84e, un régiment de braves gars du Nord, donne un concert au camp... c'est viril, enlevant... Tous courent faire cercle autour de ceux qui ont subi les derniers chocs de la pénible retraite par les routes défoncées. Ce serait mal à moi de faire de la sentimentalité, quand tous les cœurs doivent se cuirasser pour se mettre à l'unisson des sentiments qui doivent animer tous ceux qui veulent la victoire de la douce et belle France.

Ici nous menons la vie au grand air... Rien que des soldats, des tranchées, des fils barbelés, villages point, routes point. En face de nous les hautes montagnes de l'autre côté du Vardar. Derrière nous une plaine

fortement ondulée, mais aride, où l'œil cherche vainement un arbre ou quelque buisson.

BIZART.

Le même écrit le 1er février 1916, à M. Verdier, assistant de la Congrégation de la Mission.

CHER MONSIEUR VERDIER,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Nous soignons les malades des régiments sous les tentes tortoises.

Notre vie est exceptionnellement champêtre; pour palais on a la petite tente, pour couchette un peu de foin sur la terre nue, pour repas un peu de bouilli ou un peu de singe. Le merveilleux, c'est qu'on ne s'en porte pas plus mal, au contraire. Parlez-moi du bien-être et du luxe. Il n'y a rien de tel pour vous donner des maladies d'estomac et vous jaunir le teint.

Malgré cette installation primitive, on reste quand même Missionnaire et même (c'est le plus curieux) directeur de séminaire. Jugez plutôt. Un petit abbé, certain M. Thuilliez, du Nord, a fait construire une petite chapelle pour son bataillon du 84e. Deux murs en terre, deux autres en tôle ondulée, une croix sur un plafond en toile et voici une église authentique. Tous les soirs, au salut à six heures les poilus accourent. J'ai entrepris de leur raconter la vie de Jésus et d'en tirer des applications pratiques. On dirait que nos braves poilus n'ont jamais entendu parler de cela, car ils accourent tous les jours plus nombreux et plus curieux. Le plus beau, c'est que les séminaristes et prêtres du 84e et du 284e m'ont invité, comme leur aîné et ex-professeur de grand séminaire, à leur donner une petite conférence de temps à autre, à présider la retraite mensuelle...

Si vous nous voyiez le soir réciter *complies* en commun, vous seriez édifié... Bref, on cherche des compensations comme on peut pour se refaire un tempérament spirituel, malgré tout ce qu'il y a de matériel et de vulgaire dans notre vie actuelle.

Des opérations, je ne dirai rien. On active les travaux de défense et on attend l'ennemi qui, jusqu'ici, depuis la retraite, s'est contenté de venir nous voir du haut de ses taubes et aussi, depuis cette nuit, du haut d'un zeppelin...

Naturellement, on leur fait payer ces visites inopportunes.

BIZART.

M. Lignier écrit du camp de Narès, le 25 février 1916 :

Depuis le début de la campagne, je voyage avec mon groupe de brancardiers divisionnaires; nous avons déjà changé trente-deux fois notre gitoune de place et avec une grande variété de paysages. D'abord le camp de Zeitenlik avec la pluie et la boue, puis départ pour Demir-Kapou d'où, arrivés le matin, nous sommes partis le soir; là, nous avons eu une jolie petite aventure : un de mes camarades avait barboté un chou dans un champ et l'épluchait près du ruisseau, quand passe un poilu qui lui dit : « Eh! tu as là un bien beau chou! — Tu l'as dit, mon vieux; on se débrouille comme on peut; je l'ai pris dans le champ que voici. — T'as raison, va! » et le poilu fait demi-tour pour s'en aller laissant voir trois galons de capitaine, sur son calot qu'il avait mis le devant par derrière; c'était le capitaine, gardien de la gare et du champ de choux!!! De là nous avons été à Négotin et sommes arrivés en pleine bataille à Vosarei. Hélas! c'était pour reculer et revenir coucher dans la neige à 3 kilomètres en arrière. Krivolak, Pépélischte, Dubljani, Strumitsa,

Gjevgjeli, Dantli, Lalinova, Doiran, etc., ont été nos étapes avec moult pluie, boue et neige et obus ! Enfin le camp de Semli ; enfin le kilomètre 14 et le kilomètre 19, où nous sommes actuellement au beau milieu d'un camp formidable.

Nos petites gitounes sont faites de six toiles de tente boutonnées ensemble. On est là dessous assis sur sa couverture et l'ombre d'un peu de paille ; impossible de se tenir debout, malgré les prodiges d'ingéniosité déployés pour hausser ou approfondir notre logis. On couche naturellement tout habillé, en étendant sous soi une peau de mouton pour éviter l'humidité de la terre. — Quand il pleut, j'ai une petite gouttière qui me tombe droit sur la tête : je conseille le moyen à ceux qui ont des difficultés pour se réveiller ; tout notre équipement doit tenir dans le petit espace réservé à chacun, aussi il faut voir comme on s'est débrouillé pour ne pas perdre de place ; une petite claie de roseaux fait étagère. Un clou (chose précieusement conservée) est enfoncé dans le piquet de tente et soutient le quart, le bidon, le coupe-choux, et même un saucisson reçu de France dans un paquet, le képi et le casque, la musette, le sac, etc., chaque chose à sa place. Mais un conseil important, s'il vous arrive de coucher sous la tente : que rien ne touche à la toile ! sans cela vous êtes arrosé dès qu'il pleut, car l'eau passe à l'endroit touché ; comme bureau, on a ses genoux avec un bout de carton venu de France.

Nous sommes cinq dans notre tente ; bons camarades nous faisons de la musique le soir après la soupe. J'ai pris des roseaux pour faire des flûtes, et sur un bout de planche, j'ai monté une cithare. C'est magnifique, mais je ne vous conseille pas la cithare comme instrument, car il faut l'accorder et c'est une grosse difficulté... nous n'avons pas de pinces. On peut y arriver

avec deux gros clous et du fil de fer... et on est heureux.

Nous sommes six prêtres au groupe. Nous avons creusé une petite chapelle dans la colline (il ne faut pas être vu des avions ennemis) et tous les jours nous pouvons dire la messe et prier pour les amis de France. Je vous demande une prière aussi pour moi, car si la campagne m'a été favorable en mettant en fuite les microbes que j'avais rapportés de Chine, le traitement a été rude.

Adieu, plaise à Dieu que bientôt nous soyons réunis, après la victoire de la France.

LIGNIER.

M. Levecque écrit le 6 mars 1916 à M. Cazot, procureur général :

MONSIEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous à jamais !

A son arrivée à Salonique, le service de santé ne trouva que notre établissement pour y installer les malades appartenant aux régiments des Dardanelles envoyés en Serbie. Un moment même, les Grecs voulurent installer leurs soldats dans notre établissement, afin de ne pas y laisser entrer les nôtres. L'énergie de M. le Visiteur vint à bout de la mauvaise volonté des Grecs. On logea jusqu'à plus de six cents malades dans nos classes, dortoirs, corridors, et le grenier lui-même en reçut près de deux cents. Les Grecs ne faisant aucune facilité pour l'installation d'hôpitaux dans les locaux libres de la ville, le service de santé français utilisa alors notre propriété en y construisant de nombreux pavillons. Deux hôpitaux temporaires y furent ainsi organisés. Nos sœurs furent admises à donner leurs soins aux malades dans les deux hôpitaux, en collabo-

ration avec les infirmiers militaires et les dames de la Croix-Rouge appartenant à diverses sociétés.

Cela rappelle un peu les temps de saint Vincent, où les Filles de la Charité n'étaient encore que les auxiliaires adjointes par le saint Fondateur aux dames généreuses qui voulaient bien l'aider dans ses œuvres de charité. On peut sans doute trouver des inconvénients à employer aujourd'hui cette méthode, mais elle a donné de grands avantages. Les deux hôpitaux installés dans notre propriété contiennent plus de deux mille lits.

Des petits jardins anglais ont été construits un peu partout, autour des pavillons, ce qui agrémentera le séjour des malades. Du reste, vous savez vous-même combien est agréable le séjour de notre propriété en fin mars, avril et mai.

Comme les ecclésiastiques sont très nombreux dans les formations sanitaires de l'armée d'Orient, nos confrères ont évidemment songé à leur faciliter le séjour en terre étrangère.

Dès le début, plus de soixante messes étaient célébrées au séminaire, sans compter celles qui se disaient chez nos sœurs. On offrit même le petit déjeuner aux ecclésiastiques, et nos confrères se mirent à leur disposition pour leur procurer vin et hosties quand ils étaient sur le front. M. Blanchet caressait toujours l'idée de faire des réunions sacerdotales, et sa pensée se portait surtout vers les infirmiers ecclésiastiques affectés aux deux hôpitaux de Zeitenlik, mais le règlement ne leur laissait aucune liberté.

Le salut vint d'ailleurs. Tous les soldats furent autorisés à aller en ville de dix-sept à vingt et une heures. Immédiatement, on mit à leur disposition notre grande salle de communauté avec une bibliothèque théologique, ascétique et instructive, ainsi que tout ce qui

était nécessaire pour la correspondance. De suite les ecclésiastiques, séminaristes et religieux vinrent en grand nombre. L'autorisation de sortir fut ensuite étendue aux infirmiers des hôpitaux.

Il fut possible alors de songer à la réunion sacerdotale que M. Blanchet fixa au jeudi à six heures et demie du soir. La première se tint dans notre oratoire qui fut bien trop petit; la seconde et les suivantes se tinrent dans la chapelle des sœurs. La pluie n'arrête pas les bonnes volontés; un soir, sous une pluie torrentielle, comme il y en a en Orient, et qui retenait tout le monde sous la tente, plus de quatre-vingts ecclésiastiques eurent le courage de venir à la réunion.

Du haut du ciel, saint Vincent doit être heureux de voir cela. Qui eût pensé, jadis, que notre séminaire pût ainsi répondre si parfaitement à sa destination!

Au camp, où je réside toujours, nous avons obtenu pour les troupes résidant dans les dépôts intermédiaires d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, que les travaux soient retardés le dimanche jusqu'à huit heures. Une messe se dit à sept heures, au centre de tous ces dépôts; j'y prêche régulièrement à une assistance excessivement nombreuse. Nous avons à notre disposition une baraque pouvant contenir au moins sept cents soldats, mais je crois que nous serons obligés de célébrer en plein air pour permettre à plus de monde d'assister à la messe et d'entendre la prédication. A dix heures, je célèbre à mon tour aux brancardiers de corps et je prêche : l'assistance, cette fois, comprend surtout des officiers.

J'ai annoncé que, pendant le carême, je ferai deux prédications, le mercredi et le vendredi, à dix-huit heures et demie, dans la chapelle des Filles de la Charité de Zeitenlik; je ferai publier la chose dans

l'Opinion et *l'Indépendant*, afin que plus de monde encore soit averti. De cette sorte, nous pourrons atteindre un plus grand nombre d'âmes.

A cet apostolat directement spirituel et ecclésiastique, mon séjour de bientôt treize ans en Macédoine, ma connaissance des langues me mettent à même d'exercer un apostolat indirect qui, je le sais, porte des fruits qui muriront à leur heure. Très souvent, en effet, des officiers me prient de les accompagner en ville et de leur expliquer les curiosités de la ville. Je les conduis dans les magasins où, grâce au Missionnaire, ils sont moins « estampés ». Cela les frappe. Ils sont émerveillés de voir combien la langue française est parlée à Salonique, et ils ne tarissent pas d'éloges à notre égard quand je leur dis que les premières écoles françaises furent ouvertes par nous.

Dernièrement, j'en avais conduit quelques-uns dans une famille turque où nous rencontrâmes deux anciens élèves de nos confrères de Cavalla. L'un d'eux fit cette déclaration aux officiers : « Si on parle le français en Macédoine et si on y aime la civilisation française, c'est grâce aux Missionnaires... » Quand les officiers qui entendent de tels propos sont pratiquants, ils sont heureux de constater l'influence de leurs prêtres catholiques résidant à l'étranger. Quand, malheureusement, ils ne sont pas pratiquants, beaucoup de leurs préjugés contre le clergé, les ordres religieux et la religion s'effritent et disparaissent peu à peu.

Jules LEVECQUE.

M. Lobry écrit de Salonique :

22 février 1916.

Salonique est devenu un centre qui attire l'attention, et aussi une base d'opérations militaires des plus importantes. On ne croit pas que l'ennemi vienne attaquer ce camp retranché redoutable dans lequel nous

sommes. Dans notre propriété de Zeitenlik, il y a deux mille lits. Nos sœurs ont là deux hôpitaux temporaires dans lesquels elles se dévouent. Comme les vivres sont rares et hors de prix, même le pain, le général Sarrail, sur ma demande, a permis à notre mission et aux maisons de nos sœurs de s'approvisionner à l'intendance de l'armée. Je lui en ai exprimé ma bien vive gratitude.

La tranquillité à Salonique serait complète, si des taubes et un zeppelin n'étaient venus et ne venaient encore semer des bombes sur la ville; mais les avions français font bonne garde. Un jour, à la récréation de midi, nous avons vu un de ces taubes entouré des flocons blancs que laissent les projectiles dirigés contre lui.

Ce fait de guerre eut des suites; nos aviateurs firent un raid sur plusieurs villes, et entre autres sur Monastir, le dimanche 23 janvier. Ils jetèrent des bombes, en ayant soin d'épargner nos établissements, ce qui fut remarqué.

Quand j'appris cette expédition, j'eus des inquiétudes au sujet des nôtres; je craignis des représailles. Voici ce que j'ai appris, le 14 février seulement. Le 24 janvier, notre maison de Monastir fut cernée; M. Bergerot, le frère Loudenot et un prêtre de rit oriental qui résidait chez nous furent arrêtés, et l'on se mit en mesure de les diriger sur Sofia. La sœur Raymond, apprenant cette arrestation, alla trouver les autorités militaires pour protester. On lui répondit que les sœurs aussi devaient se préparer à être traitées comme M. Bergerot. Pourtant, le lundi 7 février nos sœurs n'avaient pas encore quitté Monastir; depuis, je n'ai aucune nouvelle. La sœur Raymond a écrit à la reine de Bulgarie; mais j'ai des motifs pour douter de l'efficacité de ce moyen.

C'est la guerre, et ses lois sont dures ; mais j'avais espéré que tout le passé de notre mission de Monastir, le dévouement et la mort de M. Bélières, le dévouement de M. Bergerot à l'égard des prisonniers autrichiens, celui de nos sœurs qui, après les Serbes, avaient soigné les blessés bulgares dans leur ambulance, auraient inspiré une ligne de conduite tout autre à l'égard des nôtres, surtout dans un pays nouvellement conquis.

Le 9 avril 1916.

M. Bergerot et le frère Loudenot sont à Philippopoli, dans l'ancien collège des Pères Assomptionnistes. Ils y seraient bien et en la compagnie de Mgr Petkoff, évêque des Bulgares unis de Thrace.

Les sœurs Eucharistines sont dans leur maison-mère de Paliortzi. Leur situation est délicate, sinon dangereuse; car c'est, en plein, la zone de guerre. M. Alloatti s'y trouve aussi. Je n'arrive pas à leur faire arriver un peu d'argent.

A Zeitenlik, dans notre propriété, deux hôpitaux temporaires ont été organisés avec mille lits chacun; vingt-trois de nos sœurs sont dans ces hôpitaux, dix dans l'un et treize dans l'autre. Une consolation pour ma sœur visitatrice et pour moi est de constater combien nos sœurs sont appréciées des médecins-chefs et des soldats. L'appoint de nos six sœurs du *Charles-Roux*, parmi lesquelles la sœur Ponsonnet de Brousse, nous a été des plus précieux, à la suite du désarmement de ce bateau-hôpital. L'aspect de Zeitenlik est des plus gracieux. Partout, entre les baraquements, ce ne sont que plates-bandes, pelouses, jardinets et jardins d'agrément. De tout notre mieux, et à tous points de vue, nous avons soin de nos soldats et spécialement des blessés et malades. Mme Bompard nous a envoyé deux ballots de choses utiles. Nos

dames de charité qui ont dû quitter Constantinople veulent bien travailler pour nous encore à Paris.

Dans la chapelle de nos sœurs de Zeitenlik, M. Levecque prêche à nos soldats et les prépare à leurs pâques. Le camp français est tout proche. La chapelle des sœurs est trop petite. M. Levecque prêche aussi au camp plusieurs fois chaque dimanche. Les mêmes réunions de soldats ont lieu dans notre église de Salonique. Les prêtres soldats sont nombreux. Notre salle de communauté de Zeitenlik a été mise à leur disposition. M. Blanchet fait chaque semaine une conférence aux prêtres. Je fais de même pour les soldats prêtres qui se trouvent dans la région de Calamari. Nous avons en moyenne, de chaque côté, environ soixante-dix prêtres qui se groupent en ces réunions sacerdotales.

Le dimanche, il y a des messes spéciales pour les soldats dans notre église, à Zeitenlik, à Calamari et à Cavakia.

Zeppelins et taubes sont venus à différentes reprises survoler la ville de Salonique. Le lundi 27 mars, un peu après cinq heures, pendant l'oraison, nous avons subi un véritable bombardement. Une bombe de taube est tombée à 20 mètres de l'hôpital de nos sœurs. En ville, il y a eu des victimes. Un petit dépôt de munitions, frappé par une bombe, a sauté au camp français près de Zeitenlik. Les vitres du séminaire et de la maison de nos sœurs ont volé en éclats. Des fenêtres et des portes, sous la pression de la commotion de l'air, ont été arrachées. Quatre taubes ennemis ont été abattus. Nos rapports avec les autorités militaires sont excellents. Sur ma demande, comme les vivres sont rares et chers, le général Sarrail, commandant en chef l'armée d'Orient, a permis que toutes nos maisons puissent s'approvi-

sionner à l'intendance militaire. Son aide de camp vient chez moi, au moins chaque semaine, et me donne l'assurance que le général Sarrail veut bien m'être agréable, en tout ce qui est possible. J'en ai eu, du reste, une série de preuves, bien que je me montre fort discret.

Nos confrères soldats dans nos régions viennent nous voir aussi souvent qu'ils le peuvent. Inutile de dire avec quel cœur nous les recevons et nous leur rendons tous les services possibles. Tous vont bien, et ils font beaucoup de bien autour d'eux. Voici leurs noms : MM. Scotto, Lignier, Blanc, Lampe, Bizart, Dagouassat, le frère Touzé et le frère Broutin.

F. X. LOBRY,

D'une lettre adressée par ma sœur Jaspierre à la Très Honorée Mère, nous extrayons le passage suivant :

Je vous disais, ma Très Honorée Mère, que notre hôpital était occupé par nos Français. Parmi eux, que de beaux traits à citer : Un capitaine blessé à la cuisse est resté environ un mois. En arrivant avec d'autres plus blessés que lui, il voulut aider à les déshabiller, à les faire coucher; pour lui, il ne souffrait pas qu'on lui rendît aucun service. Il raccommodait lui-même ses chaussettes, mettant le bout de sa pipe en place de boule; sa capote ayant été trouée par les balles, il l'a reprisée, disant : « Je sais travailler, ma Sœur! » Comme ses soldats l'aimaient! Il avait hâte d'être guéri pour retourner au feu! « Il faut souffrir, disait-il, » content de tout, trouvant très bien tout ce qu'on lui donnait; dès qu'il put marcher avec sa canne, il allait chaque jour faire sa visite au saint Sacrement à la paroisse. Voulant faire la sainte communion, une de nos sœurs lui propose un Missionnaire. « Merci, ma

Sœur, je me confesse à mon sergent-major » (prêtre soldat).

Un autre jeune lieutenant, malade à notre hôpital, dès qu'il put sortir, venait le dimanche à notre chapelle, entendait la sainte messe, faisait la sainte communion avec une piété exemplaire. Quoique faible encore, le major l'a évacué pour le camp de Zeitenlik, voilà quinze jours. Cette semaine il écrivait à ma Sœur supérieure : « Oserais-je vous demander si je pourrais le jour de Noël et le lendemain venir entendre à six heures la messe à votre chapelle et y faire la sainte communion; j'ai mon petit garçon qui doit faire sa première communion le jour de Noël et je serai heureux de m'unir à ce cher enfant et à ma femme en cette circonstance. Il ajouta : je n'ai pas la permission de sortir du camp; j'ai dû demander de venir à cette heure pour prendre un bain à votre établissement, on n'a pu me refuser. » C'est beau, ma très Honorée Mère! Et nos prêtres soldats, comme ils sont fervents à Zeitenlik, à Calamari, à notre paroisse! que de messes chaque jour! et parmi nos braves soldats, que de communions, comme ils prient bien! »

Sœur JASPIERRE.

ASIE

PERSE

Nous avons reçu trop tard pour l'insérer dans le dernier numéro la lettre suivante de Mgr Sontag concernant les troubles d'Ourmiah ; nous la donnons aujourd'hui, elle complétera sur un certain nombre de points le journal des sœurs qui a été publié précédemment.

Ourmiah, 17 octobre 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je puis enfin vous adresser une petite relation sur les tristes événements de cette année terrible.

Comme vous le savez, les troupes russes ont pris en 1911 possession de l'Azerbédjan. Alors que les chrétiens s'en réjouissaient, les musulmans le regrettaient amèrement. Aussi bien, la guerre européenne semblait-elle à ces derniers le moment propice pour secouer le joug étranger. A cet effet, ils s'entendirent avec les Turco-Kurdes qui, dès le mois d'octobre de l'année dernière, se jetèrent sur plusieurs villages chrétiens qu'ils réduisirent en cendres. Nous perdîmes ainsi deux églises, une troisième, toute en pierre, fut seulement pillée. La ville était quelque peu menacée, mais comme

les Russes ont reçu du renfort, les hordes kurdes prirent la fuite durant la nuit, pour revenir plus nombreuses au mois de décembre. Ici encore, nos Alliés leur firent subir de lourdes pertes, quand arriva l'ordre de se retirer : le Caucase paraissait menacé. Vous ne sauriez, mon Père, vous imaginer la consternation des chrétiens. Ceux qui le purent partirent avec les Russes; parmi ceux qui restèrent, les uns se réfugièrent dans les villages musulmans, les autres en plus grand nombre vinrent en ville demander asile à la mission américaine et à la nôtre. Les protestants ont ainsi hébergé dans trois vastes établissements de huit mille à dix mille personnes et nous, conjointement avec les sœurs, environ trois mille cinq cents. Durant les cinq mois qu'a duré la réclusion, les premiers ont dépensé 165 000 francs pour frais de pain, et jusqu'à l'heure actuelle ils ont reçu 300000 francs pour ces pauvres chrétiens. Quant à nous, nous avons dû y aller beaucoup plus modestement; nous avons cependant distribué journellement cinq cents pains et deux cents portions.

Mais n'aurions-nous pas dû partir avec nos alliés? La prudence humaine nous le conseillait. Alors que, sous le régime précédent, les nationaux des pays belligérants avaient été expulsés, il semblait que le même sort devait nous être réservé. Mais le *percute pastorem et dispergentur oves gregis* nous revenait instinctivement à l'esprit, puis nous comptions sur la protection divine et la bonté de notre cause. L'événement nous a donné raison. Comme notre mission s'est toujours contentée de remplir ses fonctions charitables sans se mêler des affaires politiques, nous avons trouvé des défenseurs dans les personnages persans. Peut-être aussi ces derniers songeaient-ils que nous pourrions leur être de quelque utilité quand les Russes reviendraient dans le pays. Quoi qu'il en soit, nous sommes restés et nous

sommes heureux d'être restés, bien que l'épreuve ait été longue et pénible. Nous avons ainsi sauvé la vie à des milliers de chrétiens, nous avons surtout assuré le salut à ceux que la mort nous a ravis.

A peine les Russes eurent-ils quitté le pays, que les musulmans irrités, exaspérés pour des motifs divers, se sont jetés sur les villages chrétiens, massacrant les retardataires, outrageant et enlevant les femmes et les filles, emportant tout ce qui était transportable, brisant et cassant le reste. Ainsi trois de nos églises ont été encore brûlées, et dix-huit pillées et plus ou moins endommagées. Aussi lorsque les Turco-Kurdes sont entrés dans la plaine d'Ourmiah, l'œuvre de destruction sur les chrétiens était à peu près consommée. Nos conquérants n'ont rencontré de résistance qu'à Gutapa, petite ville où douze villages s'étaient réunis avec leur petit avoir. Ces malheureux chrétiens, débordés par leurs ennemis, allaient tous passer par le fil de l'épée quand le médecin de la mission américaine qui connaissait les chefs kurdes obtint pour eux la vie sauve moyennant la reddition des armes. Le seul obstacle étant ainsi enlevé, les Turco-Kurdes ont fait leur entrée en ville dans la nuit du 4 au 5 janvier. Dès le lendemain matin, une cinquantaine se présentèrent à notre porte, mais la trouvant fermée et trop solide pour l'enfoncer, ils s'en allèrent piller une maison voisine d'où ils pouvaient plonger dans la chambre de communauté de nos sœurs. Nous pensions que notre dernière heure avait vraiment sonné. Cependant les autorités turques et persanes, averties de ce qui se passe, accourent dans le quartier et abattent cinq de ces Kurdes; les autres laissent là leur pillage et disparaissent. Nous étions sauvés pour cette fois. Et maintenant, il s'agit d'éviter l'expulsion, qui évidemment entraînerait le pillage et la dévastation de nos deux maisons, qui entraînerait

aussi la mort de quelques-uns d'entre nous qui ne pourraient pas supporter ce voyage en plein hiver à travers les montagnes du Kurdistan. Nous allons donc voir le chef turc, qui nous reçoit convenablement, et en nous retirant nous avons l'impression que celui-là du moins ne nous fera pas de mal.

Les jours s'écoulent et rien d'extraordinaire ne se passe à notre égard. Cependant, le 12 février, alors que j'étais en adoration devant le saint Sacrement exposé pour les quarante heures, on vint me dire que le consul ottoman était dans la maison. Je sors de l'église et, au lieu du chahbender, je vois son secrétaire et le commandant de la place. J'essaye à deux reprises de me présenter, mais ces messieurs affectent de ne pas me voir. Je me suis donc retiré, laissant nos aimables visiteurs avec l'intrépide M. Dinkha. L'officier parcourt rapidement la maison, poussant les hommes devant lui; il va ensuite chez nos sœurs, où il fait de même. Une femme réussit cependant à cacher son mari sous son tablier. 151 hommes se trouvent ainsi recueillis et conduits au petit trot à la mission orthodoxe servant de consulat ottoman. Le lendemain, 90 sont relâchés, quelques jours plus tard, 5 autres.

Hélas! les 56 restants sont destinés à la mort sans que nous nous en doutions. Dans la nuit du 22 au 23 février, 4 sont pendus, et 52 fusillés, mais 8 d'entre ces derniers profitant de l'obscurité s'échappent. Ne pouvant pas nous occuper directement de la sépulture de ces pauvres malheureux, nous avons prié la mission américaine de s'en charger. Ces messieurs téléphonent au consul ottoman et au gouverneur persan pour les prévenir de leur dessein, mais personne ne répond. Le mot est donc donné, l'on ne veut pas que les chrétiens s'approchent des victimes. Mais en attendant, les musulmans s'y transportent en foule, mutilent horrible-

ment les cadavres et achèvent, sans doute, ceux qui devaient encore respirer. Ce n'est que le lendemain que les Turcs permettent à la mission américaine d'enterrer ces pauvres gens.

Le soir de ce même 23 février, une délégation de ces Turco-Kurdes se transporte dans un village chrétien voisin de la ville, ramasse d'abord 5000 francs, puis réunit les hommes (une soixantaine) d'un côté et les femmes de l'autre, celles-ci pour en abuser et ceux-là pour les fusiller.

Le lendemain, le bruit court que nous allons être expulsés. Je prie M. Shedd, chef de la mission américaine, de vouloir bien aller aux informations. Le consul ottoman lui répond : « Si ces messieurs ne s'occupent pas de politique, ils ne seront pas inquiétés. » Évidemment nous ne nous mêlions pas de politique, mais nous n'étions pas rassurés pour cela; les Turcs pouvaient toujours nous soupçonner, et ils l'ont fait, d'avoir des relations avec nos représentants et agir en conséquence.

Le 25, nous allons voir Raghil Bey, nouvellement arrivé et précédemment consul ottoman à Ourmiah. Dans la courte entrevue que nous avons eue avec lui, il nous fait ses excuses de l'affront qui nous avait été infligé et nous assure qu'il a reçu des instructions à notre sujet.

Enfin, dans la nuit du 27 au 28 février, une centaine de pillards se présentent devant la porte de notre quartier. Heureusement que les gardiens musulmans sont assez fidèles pour ne pas ouvrir, mais nos chrétiens sont dans tous les états, ils montent sur les toits, pleurent, crient, appellent au secours. Ici encore, grâces à Dieu, l'on en a été quitte pour la peur; l'autorité turque prévenue de ces agissements a dispersé la foule. Mais que d'émotions!

Avec le mois de février, l'on peut dire que l'ère des massacres est close. Environ un millier de chrétiens ont trouvé la mort dans cette tourmente; nous y avons perdu sept prêtres, dont un semble être martyr au sens canonique du mot. Comme ailleurs, les musulmans traquaient donc le prêtre Monchil et les chrétiens d'Abdoullah-Kend et leur proposaient la mort ou l'apostasie. Mais voyant l'inutilité de leurs efforts, certains mahométans plus humains leur conseillèrent de simuler simplement l'apostasie en se réfugiant à la mosquée. Les chrétiens acceptèrent la proposition, mais notre prêtre ne donna pas ce scandale. Séance tenante, il se met à genoux et recommande son âme à Dieu. Les bourreaux veulent alors lui tourner la face vers La Mecque (c'est ainsi que les musulmans font leur prière), mais notre martyr résiste jusqu'au bout, et, chaque fois, il reçoit un coup de poignard. Ce n'est donc que peu à peu que notre prêtre a vu arriver la mort, mais cette constance est une marque de plus de l'héroïsme de sa foi, une marque de plus de sa mort pour la vraie religion. Par contre, le prêtre orthodoxe de la même localité a abjuré et n'a pas laissé pour cela d'être massacré.

Un autre de nos prêtres s'est réfugié dans son église et c'est là qu'il a été massacré. Enfin un troisième, le vicaire général, vénérable ecclésiastique, a aussi montré un courage surhumain. La nuit de Noël (à l'orientale), une douzaine de ces Turco-Kurdes pénétrent dans sa maison, y prennent ce qui leur plaît, emmènent le vénérable prêtre et le conduisent à l'ancien consulat ottoman. Là, ils lui arrachent la barbe, lui mettent le couteau sur la gorge, le menacent de pendaison. Le vicaire général se montrant imperturbable, les bourreaux finissent par lui demander 500 tomans (2 500 fr.). Le prêtre proteste qu'il n'a pas cet argent,

qu'il est pauvre, et l'on se contente de 100 tomans qu'il a fallu leur procurer sur l'heure.

Mais si nos prêtres se sont bien montrés dans cette crise formidable, il en a été de même de nos laïques. Au commencement de février, des musulmans étaient venus, au nom d'un grand personnage, me prier de laisser imprimer chez nous le Djaad, ou l'appel à la guerre sainte. Évidemment j'ai refusé. Plus tard notre imprimeur va au consulat ottoman, et là le consul lui-même lui demande d'imprimer ce cri de guerre. Mais notre jeune homme trouve dans sa foi le courage de répéter le *non possumus* du prince des apôtres. Le consul étonné lui demande des explications sur son refus, notre imprimeur les lui donne et le Chahbender n'insiste pas davantage.

Enfin la grâce a opéré des merveilles en deux Kurdes qui sont morts pour la foi. Le premier, Michel, s'était converti en 1911 au christianisme en embrassant l'orthodoxie. Surviennent nos tristes événements, Michel erre d'abord à droite et à gauche et finit par se réfugier chez nous. Pour se fortifier dans la foi, il fait ses devoirs religieux et attend les événements avec confiance. Il est pris lors de la visite du 12 février. Pour avoir la vie sauve, on lui offre par trois fois de retourner à l'islamisme et par trois fois il refuse. Aussi dans la nuit du 23 février, il expie sur la potence son crime de rester chrétien. Le second Kurde, appelé Varmon, n'était encore que catéchumène. Quand les Turco-Kurdes sont entrés dans le pays, il a erré de côté et d'autre, mais il a fini par être découvert chez son fils. Sur-le-champ il a été attaché à un arbre et fusillé; son fils allait avoir le même sort s'il ne s'était pas déclaré musulman.

J'ai dit plus haut qu'avec le mois de février s'est terminée l'ère des massacres, mais je ne puis pas en

dire autant du pillage. Depuis leur arrivée jusqu'à leur départ, les Turco-Kurdes n'ont pas cessé de voler les magasins, les dépôts de farine, de blé et de raisin sec. Sous le moindre prétexte, ils arrêtaient les gens, soit musulmans soit chrétiens, et ne les relâchaient qu'après une amende plus ou moins considérable. C'est ainsi que notre Mellatbachi, chef de la communauté catholique, a été saisi, et nous avons dû emprunter 10 000 francs pour le délivrer. C'est ainsi que l'évêque orthodoxe, sujet persan, a dû débourser 27 500 francs pour recouvrer sa liberté après six semaines de détention. Les plus modérés estiment que le pays a fait une perte de 130 millions de francs, sans compter les dégâts matériels subis exclusivement par les chrétiens.

Ne pouvant pas sortir de la ville, nous avons dû jusqu'au 1er mars enterrer les morts, soit trois cents, dans notre cour. A partir de cette date, le dévoué M. Renault accompagnait chaque jour au cimetière le convoi funèbre escorté de soldats persans. C'est dans une de ses courses charitables que notre confrère a été arrêté par des Kurdes et menacé de mort; comme il a pu nous prévenir de son incident, il a été assez vite délivré.

Comme je viens de le laisser pressentir, la mort faisait donc des ravages parmi nos réfugiés : la scarlatine, la dysenterie, la typhoïde faisaient tour à tour leur œuvre de mort. Nous trouvant ainsi au milieu de malades et de mourants, nous avons fini par être atteints de l'épidémie. M. Renault, qui s'était dépensé corps et âme pour ces pauvres gens, qui leur a donné jusqu'à sa literie, en a été la première victime. Et comme il était déjà épuisé par ses travaux apostoliques, le mal en a eu vite raison. Le 27 avril, notre charitable confrère rendait sa belle âme à Dieu. Dans le même temps, trois Filles de la Charité étaient

clouées sur le lit de douleur, atteintes elles aussi de la typhoïde. Enfin, un peu plus tard, M. Dinkha et votre serviteur, nous lui avons aussi payé notre tribut.

Une dernière épreuve était réservée à nos chrétiens. Trois semaines avant la fin de ce régime de terreur, paraît l'ordre d'inscription pour les chrétiens à partir de quatorze ans. Quand nous nous présentons au bureau du recrutement, le chef déclare tout haut que s'il est encore en vie c'est grâce à la France. Il nous a donc reçus très aimablement, ce qui a donné un peu de courage aux chrétiens qui, avec raison, n'attendaient rien de bon de ce recensement partiel. Mais Dieu veillait sur nous : le 15 mai, les Turco-Kurdes prenaient précipitamment la fuite, et le 24, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, nos alliés reprenaient possession du pays.

Dans la plaine de Salmas où se trouve notre maison de Khosrova, les mêmes scènes de pillage et de cruauté se sont déroulées. Mais alors que les édifices ont été moins endommagés qu'à Ourmiah, le massacre s'est perpétré avec plus de barbarie : ainsi un de nos prêtres a été écorché vif. Il y a eu là-bas environ huit cents victimes. M. Decroo a recueilli beaucoup d'éloges pour son dévouement à l'égard des fugitifs.

Et maintenant, mon Très Honoré Père, il s'agit de ne pas laisser les survivants périr d'inanition, de relever les ruines, de rebâtir les églises. Si comme la malheureuse Pologne nous n'avons pas besoin du secours de l'univers catholique, encore faut-il que nous ne soyons pas oubliés dans ce cataclysme. Vous voudrez bien, mon Père, être un des instruments de la miséricorde divine et nous permettre de faire revivre la mission de Perse.

En attendant je la recommande avec instance à vos

prières, Monsieur et Très Honoré Père, et reste en Jésus et Marie Immaculée

Votre fils très respectueux.

SONTAG.

M. Abel Zayia nous est arrivé de Perse dans le dessein de quêter pour son malheureux pays. Voici la lettre de recommandation qui lui a été donnée par Mgr Sontag, délégué apostolique, par Mgr Thomas Audo, archevêque d'Ourmiah et par Mgr Aziz, évêque de Salmas :

Parmi tant de nations éprouvées par cette guerre meurtrière et dévastatrice, se trouve le malheureux peuple chaldéen, habitant les confins de la Perse et de la Turquie. Comme il demeure parmi les musulmans et les Kurdes, races barbares et cruelles, il a toujours été soumis à toutes sortes de vexations. Aussi devait-il s'attendre à bien des malheurs à l'occasion de ce bouleversement universel.

Dès le commencement de cette année 1915, les Chaldéens de la Perse ont été traqués, pillés et massacrés avec atrocité ; leurs villages au nombre de cent quatorze ont été ruinés en l'espace de trois jours, leurs églises détruites, leurs femmes et leurs filles outragées, enlevées et musulmanisées par force, d'autres ont été coupées en morceaux après avoir souffert des tourments inouïs. Cette nation, innocente et sans défense, a souffert et souffre tout cela sans autre motif que celui d'être chrétienne. Le fanatisme musulman ne cherchait qu'une pareille occasion pour détruire le christianisme dans ce coin de la Perse.

En septembre dernier, les Chaldéens de la Turquie ont eu le même sort. Les survivants sont venus en grand nombre chercher un refuge chez nous, à Salmas et à Ourmiah. La misère est donc grande, très grande parmi ces malheureux chrétiens. Beaucoup d'entre

eux sont déjà morts et meurent chaque jour de froid, d'inanition et de maladies contractées par les privations. Ceux qui restent sont destinés à disparaître, si l'on ne vient promptement à leur secours.

Voilà pourquoi, nous adressant à tous ceux qui ont dans leur cœur le sentiment de l'humanité et de la charité chrétienne, nous les prions instamment, au nom de Dieu et de l'humanité, de vouloir bien venir à leur aide par un prompt et généreux secours. Sans doute nous savons que la charité est beaucoup sollicitée par ce temps de guerre universelle ; mais qu'il nous soit du moins permis de ramasser les miettes qui tombent de la table du Seigneur, qu'il nous soit permis d'avoir part à la générosité du cœur humain, afin de pouvoir donner à manger aux affamés, vêtir les nus, abriter ceux qui sont sans couvert, entretenir les orphelins, rebâtir les églises détruites et soulager les prêtres dépourvus de tout.

Dans ce but, nous avons envoyé le *R. P. J. Abel Zayia, Prêtre de la Mission des Lazaristes.* Nous espérons qu'il sera accueilli avec bienveillance par les fidèles, et qu'il aura la consolation de nous faire parvenir, au plus tôt, le secours si désiré et si nécessaire.

Dans cet espoir, nous vous offrons nos remerciements anticipés et nous prions le bon Dieu de vous combler de ses meilleures bénédictions.

Ourmiah (Perse) le 8 février 1916.

SONTAG,
Délégué apostolique.
(L. S.)

Thomas AUDO,
Archevêque d'Ourmiah.
(L. S.)

Pierre AZIZ,
Évêque de Salmas.
(L. S.)

CHINE

LES ŒUVRES CATHOLIQUES

La Chine est divisée en quarante-neuf vicariats confiés à onze congrégations.

Voici une petite statistique qui permettra de se rendre compte de l'importance de cette Mission et du besoin qu'elle a de Missionnaires.

Sur 476 millions d'habitants que compte la Chine, les Missions étrangères de Paris en ont 137 millions à évangéliser ; les Franciscains, 85 millions ; les Lazaristes, 69 millions ; les Jésuites, 61 millions ; les Missionnaires de Scheut, 35 millions ; ceux de Milan, 25 millions ; les Dominicains, 21 millions et demi ; les Missionnaires de Steyl, 12 millions ; les Augustiniens, 11 millions ; les Missionnaires de Parme, 8 millions ; ceux de Rome, 4 millions ; il y en a 8 millions dans le diocèse de Macao qui est administré par les prêtres séculiers.

476 millions ! *Messis multa* !

Les Chrétiens sont évalués à 1 581 430 ; les Lazaristes en ont 455 678 ; les Jésuites, 308 218 ; les Missions étrangères de Paris, 283 246 ; les Franciscains, 216 370 ; les Missions de Scheut-lez-Bruxelles, 85 586 ; les Missionnaires de Steyl, 74 325 ; les Dominicains, 53 924 ; les Missions étrangères de Milan, 48 565 ; les Missionnaires de Rome, 13 824 ; les Augustiniens, 5 054 ; et les Missions étrangères de Parme, 4 640. Les prêtres séculiers de Macao en ont 40 000.

Si nous considérons l'accroissement du nombre des chrétiens pendant l'année 1914, nous avons les chiffres suivants : Lazaristes, 44 033 ; Franciscains, 12 525 ;

Missions étrangères de Paris, 7 366; Jésuites, 6966; Missionnaires de Scheut, 5667; Missionnaires de Steyl, 4569; Missionnaires de Milan, 3727; Missionnaires de Parme, 827; Augustiniens, 700; Missionnaires de Rome, 400. Ce qui fait un total, avec Macao, de 91 780; mettons en chiffre rond 100 000.

Combien y a-t-il de prêtres européens et indigènes pour une telle moisson?

D'abord les prêtres européens: les Missions étrangères de Paris en ont 389; les Franciscains, 233; les Lazaristes, 187; les Jésuites, 178; Scheut, 170; Steyl, 66; Milan, 55; les Dominicains, 27; les Augustiniens, 26; Rome, 12; Parme, 11.

Les prêtres indigènes sont 212 chez les Missions étrangères de Paris; 181 chez les Lazaristes; 135 chez les Franciscains; 93 chez les Jésuites; 49 chez les Missionnaires de Scheut; 23 chez ceux de Milan; 14 chez les Dominicains; 13 chez les Missionnaires de Steyl; 6 chez ceux de Rome; 2 chez les Augustiniens; il n'y en a pas chez les Missionnaires de Parme.

Puisque nous en sommes aux ouvriers, donnons le tableau des apprentis ouvriers, grands séminaristes seulement, car il y a trop d'aléa chez les petits séminaristes pour qu'il en soit fait mention. Les Missions étrangères de Paris ont 140 philosophes et théologiens; les Lazaristes, 138; les Franciscains, 128; les Jésuites, 47; Steyl, 18; Milan, 17; les Dominicains, 14; Rome, 3; Parme et les Augustiniens n'en ont pas.

Aux prédicateurs et aux prêtres, il faut des églises et des chapelles. Donnons encore une statistique: elle servira peut-être à exciter la générosité de quelque bonne âme qui comprendra que tant de maisons ne se construisent pas, ne s'entretiennent pas, ne se réparent pas sans argent. Les Lazaristes ont 1819 églises et chapelles; les Franciscains, 1752; les Jésuites, 1564;

les Missions étrangères, 1080 ; Scheut, 427 ; Milan, 391 ; les Dominicains, 362 ; Steyl, 200 ; Rome, 77 ; Parme, 70 ; les Augustiniens, 60. Ce qui fait avec le diocèse de Macao un total de 7921 églises et chapelles.

Si l'on ajoute à cela les catéchistes, les catéchuménats, les hôpitaux, les orphelinats, les écoles, on verra que les pauvres Missionnaires sont bien excusables de nous tendre la main.

VICARIAT DU TCHÉ-LI SUD-OUEST

SACRE DE MONSEIGNEUR DE VIENNE

Mgr Coqset, vicaire apostolique du Tché-li méridio-occidental, dont la santé est fortement ébranlée depuis un an, avait senti le besoin de s'adjoindre un coadjuteur. Au mois d'août dernier, Rome satisfaisait à sa demande en nommant M. de Vienne.

Arrivé en Chine aussitôt après les tristes événements de 1900, M. de Vienne commençait son apostolat dans le district de Tien-tsin, qui faisait alors partie de l'immense vicariat de Pékin. Peu de temps après, ses supérieurs l'appelaient au grand séminaire pour la formation du clergé indigène. En 1912, il était nommé directeur de mission ; et en août dernier, M. le Visiteur de la province du Nord lui confiait la direction du séminaire interne, à notre maison provinciale de Cha-la. C'est là que Rome vint le chercher pour le donner comme coadjuteur à Mgr Coqset.

Le 13 novembre, le nouvel élu arrivait à Tcheng-ting-fou et commençait, dès le lendemain, son apostolat en disant aux chrétiens qui remplissaient l'église le pourquoi de sa venue.

Pendant toute la semaine, les Missionnaires présents à Tcheng-ting-fou se dépensaient aux préparatifs du sacre qui devait avoir lieu le 21. Ils voulaient que tout fût digne de cette magnifique cérémonie. Prévoyant une nombreuse assistance et que l'église serait trop petite pour contenir tout le monde, on vit s'élever, comme par enchantement, des tribunes dont l'échafaudage disparaissait sous les tentures, tandis que le chœur se parait de verdure et de fleurs. Monseigneur, entre temps, présidait aux répétitions de cérémonies qu'il voulait belles, dignes de l'acte qu'elles figuraient.

L'église cependant n'absorbait pas tous les soins, car si Tcheng-ting-fou devait faire admirer les beautés d'un sacre, il ne devait pas oublier, non plus, les hôtes distingués qu'il devait recevoir. Ici encore, l'activité de Mgr de Vienne trouvait à se dépenser, rencontrant il est vrai, des bonnes volontés à son service, comme il avait rencontré, pour la décoration de l'église, des aides infatigables et aux goûts délicats.

Le vendredi, arrivait Mgr Jarlin, évêque consécrateur; puis c'étaient M. le Visiteur, NN. SS. Geurts, de Young-p'ing-fou, Fabrègues de Pao-ting-fou, tous deux évêques assistants, Dumond de Tientsin, accompagnés de quelques prêtres de leur vicariat. M. le ministre de France, protecteur dévoué des Missions en Chine, nous faisait également l'honneur de sa présence, accompagné du premier secrétaire de la légation de Russie, du docteur Bussières, médecin-major du détachement militaire à Pékin, et d'un secrétaire de la légation française. Il ne manquait, pour que notre fête fût complète, que nos trois chers confrères actuellement sur le front en France.

Le dimanche 21, dès six heures du matin, l'église regorgeait de chrétiens dont mille cinq cents à deux

mille venus de loin pour recevoir la première bénédiction du nouvel évêque et de païens de la ville, attirés par la rareté des cérémonies d'un sacre. A huit heures et demie, un nombreux cortège sortait de l'église pour aller chercher le nouvel élu et aussitôt de retour, la cérémonie commençait. Hélas ! l'élément païen dans l'église ne portait guère au recueillement ; la lecture des bulles, la prestation du serment et l'examen se firent dans le bruit ; chacun voulant trouver une place convenable pour voir les cérémonies. Heureusement, au début de la messe, le calme était rétabli et durait jusqu'à la fin.

Je n'entreprendrai pas de dire les beautés des cérémonies d'un sacre, les magnifiques enseignements qui ressortent des paroles liturgiques ; il faut pour les goûter, lire et méditer le Pontifical.

Les élèves du grand séminaire, dans l'accomplissement des cérémonies, ceux du petit auxquels s'étaient joints les enfants de la Sainte-Enfance pour l'exécution des chants, y mirent toute leur bonne volonté et nous firent voir tout ce que l'on peut obtenir, même en Chine.

Après la bénédiction et le *ad multos annos* donné et chanté par le nouvel élu avec une émotion bien compréhensible, le cortège se remettait en marche pour reconduire Monseigneur à ses appartements. Et c'était la foule pieuse ou curieuse, les deux peut-être à la fois, agenouillée pour recevoir la bénédiction et se relevant pour admirer M. le Ministre, dont le costume chamarré d'or brillait sous les rayons d'un beau soleil.

Peu après, car la cérémonie n'avait pas duré moins de deux heures, tout le monde se réunissait à la même table dans des agapes simples et fraternelles. A la fin du repas, Mgr de Vienne se leva pour remercier M. le Ministre d'avoir bien voulu accepter son invitation,

exprima le vœu de voir se renouer bientôt les relations de la France avec l'Église, et sut trouver pour chacun de Nos Seigneurs et de ceux qui les accompagnaient, comme pour tous ses collaborateurs dans l'avenir, un mot aimable. A son tour, M. le Ministre se leva et dit quelques mots délicats et enjoués. Puis on se sépara pour bientôt se retrouver au salut du saint Sacrement.

Aussitôt après, M. le Ministre exprima le désir de voir toutes les œuvres en honneur à Tcheng-ting-fou. Et voilà Son Excellence, avec une touchante simplicité, au milieu des enfants abandonnées, des bons vieux et vieilles, visitant les ouvroirs et l'asile, remerciant les sœurs du dévouement qu'elles apportent à soulager tant de misères. Puis ce fut la visite des écoles chinoise et française, avec la surprise d'un compliment en français, voire même la visite aux frères et aux sœurs indigènes, faisant comprendre à tous, que malgré les tristesses de l'heure présente, la France s'intéressait à tous.

Le soir, un feu d'artifice offert par l'école chinoise, car en Chine il n'y a pas de fête sans pétards, clôturait cette fatigante, mais belle journée.

Le lendemain, quelques mandarins répondant à l'invitation de Mgr de Vienne, venaient partager notre repas, prouvant ainsi les bonnes relations qui existent entre l'Église et les autorités civiles.

Enfin, chacun se séparait pour reprendre le travail des missions, emportant un excellent souvenir de cette belle journée.

Pour nous, nous n'avons qu'un souhait à formuler, mais nous le disons de tout cœur ; et ce souhait c'est celui que l'Église met sur les lèvres du nouvel évêque : *ad multos annos* !

Lettre de M. SEGOND, *Prêtre de la Mission, à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Shanghai, le 10 octobre 1915.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Quelques jours après la mort du regretté M. Bouvier, M. le Visiteur m'a envoyé ici à notre procure pour tenir la maison et m'occuper de la direction des sœurs, comme il vous l'a déjà écrit.

Dans la semaine qui a suivi mon arrivée nous avons fait notre petite conférence ordinaire sur les vertus que l'on avait remarquées en M. Bouvier.

Nos chers frères Barrière et Jolly, qui seuls avaient vécu pendant longtemps avec M. Bouvier, ont parlé à peu près tout le temps.

Ils ont fait remarquer sa générosité au service du bon Dieu. Lui qui avait été toute sa vie avec des jeunes gens à Wernhout, qui aimait tant la jeunesse, n'a pas hésité, quand on le lui a demandé, à laisser ce qu'il aimait pour venir à la procure de Shanghaï, où ses occupations étaient du tout au tout différentes de celles qu'il avait eues et aimées jusque-là. Il a laissé sa vieille mère qu'il avait le bonheur de voir chaque année quand il était en Hollande.

On a fait remarquer sa charité pour tous les membres de sa petite famille de Shanghaï et pour tous ceux qui avaient à traiter quelque chose avec lui; son dévouement sans bornes au service des Missions (il était toujours prêt à rendre service et excitait les autres à l'être aussi); sa régularité dans ses exercices de piété; son égalité d'humeur qui était très grande (il savait supporter sans rien laisser paraître les petits

procédés indélicats de quelques-uns de ceux qui passaient parfois par la procure).

Sa prudence dans les affaires était très grande au jugement de ceux qui s'y connaissent.

Mais une des choses qui frappaient le plus chez lui au premier abord, c'était sa grande amabilité envers tous. Aussi il était très aimé et est très regretté. J'ai vu un employé du consulat général de France (je crois que c'est un vice-consul ou interprète) pleurer quand on lui parlait de M. Bouvier. Le bon Dieu s'était servi de la bonté de ce cher confrère pour le ramener à lui.

Au moment de sa mort, le bon Dieu a été bon pour lui comme lui-même l'avait été pour les autres. Il lui a donné une résignation, une tranquillité et un calme admirables. J'ai entendu la supérieure de l'hôpital Sainte-Marie, qui l'a assisté jusqu'à sa mort, redire à plusieurs reprises : « Oh ! que je voudrais mourir ainsi ! »

E. SEGOND.

D'une lettre écrite par la sœur Lebrun, visitatrice, nous extrayons le passage suivant :

Shanghai, 24 novembre 1915.

Quelques-unes de nos maisons étaient plongées dans une véritable angoisse en voyant la diminution considérable des allocations de la Sainte-Enfance, et voilà que, d'Amérique, on nous annonce pour trois ou quatre de nos maisons, des sommes assez importantes, et, à Pékin, au Jen Tsé T'ang, quelle n'a pas été la surprise joyeuse de l'excellente sœur Raynal, en voyant un immense pli présidentiel contenant 1 000 dollars, lui être remis de la part Yuen Ché Kay lui-même pour ses orphelines... Comment oserions-nous douter de la Providence divine ?

Sœur LEBRUN.

Lettre de la sœur HENRY, *Fille de la Charité, à la mère* MAURICE, *Supérieure générale.*

Shanghai, Maison Centrale, 5, avenue Dubail, 4 mars 1916.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

C'est l'époque d'une grande retraite en ce moment à la maison centrale; ma sœur visitatrice la fait elle-même, plusieurs compagnes de ma sœur Wagensperg sont du nombre des retraitantes et l'ouvrage surabonde à l'hospice Saint-Joseph... Voilà pourquoi, ma Mère, ne voulant pas trop retarder l'envoi d'un petit récit qui vous intéressera comme tout ce qui touche à la gloire de Dieu et au bien des âmes dans notre chère mission, j'ai accepté de vous raconter, impersonnellement et tout simplement, les touchantes fêtes de la bénédiction de la nouvelle chapelle de « Pou-yao-dan ». Ce vous sera du reste une preuve de plus de la bonne entente qui règne entre les différentes maisons de Shanghai, où toutes vos filles ne veulent former qu'un cœur pour travailler par tous les moyens possibles au salut des pauvres Chinois.

Vous l'aimez bien, j'en suis sûre, ma Mère, ce grand hospice Saint-Joseph, où sont abrités près de douze cents malheureux de toute catégorie; vous l'aimeriez plus encore si vous le connaissiez, et vous auriez saintement joui mercredi dernier au milieu de cette immense famille de pauvres qui est la vôtre puisque c'est celle de vos filles. Le démon qui ne l'aime pas, lui, avait bien essayé de remuer la queue à plusieurs reprises, pour empêcher l'achèvement des constructions, mais il n'a pas eu de succès, et grâce à de vrais

prodiges d'activité, de bonne volonté et de dévouement, tout à pu être terminé pour le 29 février, jour fixé pour la bénédiction de la chapelle de Saint-Joseph. Elle est simple comme doit l'être une église de mission, mais de très bon goût, avec sa voûte élevée, formée de poutres apparentes entremêlées de grandes rosaces de bois sculpté, assez vaste pour permettre à la nombreuse population de Pou-yao-dan de s'accroître encore. Dans le chœur, vaste également, trois jolis autels, sobrement décorés d'inscriptions d'or en caractères chinois; saint Joseph, patron de l'hospice, surmonte le maître-autel; à droite, l'autel du Sacré-Cœur, et à gauche, celui de la Vierge Immaculée.

Le 29 février, à sept heures du matin, avait lieu, sans apparat ni invitations au dehors, la bénédiction extérieure et intérieure de la chapelle, par le R. P. Gillot, supérieur provincial des Jésuites de Shanghai, un de ceux qui a le plus travaillé pour obtenir que l'œuvre soit confiée aux Filles de la Charité. A la célébration de la sainte messe qui suivit immédiatement la bénédiction, première messe dite dans la chapelle, on remarqua son air rayonnant chaque fois qu'il se retournait pour le *Dominus vobiscum*. C'est si consolant, en effet, de voir enfin s'élever un temple au vrai Seigneur, dans ce pauvre quartier tout païen, où il n'y avait que des pagodes pour le diable... Toute la journée, ma sœur Wagensperg et ses compagnes durent se multiplier, car il s'agissait non seulement d'orner la maison du bon Dieu pour la cérémonie du lendemain, mais de préparer plusieurs salles de réception et de réfection pour les différentes catégories d'invités, bienfaiteurs et autres. En Chine, plus qu'ailleurs encore peut-être, le côté matériel a son imporsance, il fallait bien faire les choses, et c'était toujours l'intérêt des pauvres que de se ménager des sympathies.

Le 1er mars, messe solennelle de Monseigneur, c'était le grand jour. De bon matin, nous nous dirigions en « pousse-pousse » vers Saint-Joseph, ma sœur visitatrice, plusieurs sœurs de la maison centrale et moi, par un beau froid ensoleillé. Le soleil était aussi dans les âmes, et en voyant la joie sur tous les visages, à notre arrivée chez nos sœurs, nous aurions voulu, ma Mère, que notre Très Honoré Père et vous soyez là pour en jouir. Quel dommage que la rue de Sèvres et la rue du Bac soient si loin de Shanghai!... Après un coup d'œil admiratif sur les différentes salles de festin, la plus grande surtout destinée aux invités de premier ordre et magnifiquement décorée à la chinoise bien entendu, nous nous rendions à la chapelle déjà presque remplie; tout le Shanghai catholique y était représenté : prêtres et religieux de différents ordres, Mères auxiliatrices, Petites Sœurs des pauvres, Sœurs Franciscaines (la bonne Mère Justine, nommément invitée, avait été retenue par ses occupations, nous l'avons bien regretté), bienfaiteurs et bienfaitrices, en tête desquels le généreux M. Lo, fondateur de la maison et vrai saint Vincent de Paul de la Chine, puis, tous les hospitalisés à peu près valides : cent soixante petits garçons formant un beau carré, bien fiers dans leur robe bleu chinois; environ le même nombre de petites filles toutes proprettes, elles aussi, avec leur longue natte serrée aux deux extrémités par la petite torsade très appréciée de laine rose vif; les bons vieux, les bonnes vieilles, les aveugles, les infirmes. Saint Joseph et saint Vincent devaient regarder avec bienveillance cette grande famille de pauvres qui s'abritent sous leur patronage, et je ne crois pas avoir jamais chanté le *Pauperes Sion* de meilleur cœur que dans la circonstance! A huit heures, entrée de Mgr Paris, bénissant la foule sur

son passage, au milieu d'un silence recueilli, peu ordinaire en Chine. Messe solennelle par Sa Grandeur, qui donna la sainte communion à près de deux cents personnes (le même nombre au moins d'hospitalisés avaient communié à la première messe) sermon persuasif, en chinois, par le bon Père aumônier, qui n'était pas le moins ému et le moins heureux. Enfin, comme il n'y a pas en Chine de grande fête sans pétards, canonnade fournie depuis l'élévation jusqu'à la sortie de la messe... Je n'entre pas dans le détail de ce qui a suivi, n'y ayant pas assisté ; je sais seulement par ma sœur Wagensperg, qui devait être un peu partout, tout en s'effaçant le plus possible, que huit discours ont été prononcés dans la grande salle (ancienne chapelle provisoire), où se trouvaient réunis une soixantaine de prêtres et de notables. Dans deux petites salles, cinquante dames chinoises invitées ; plus, une distribution d'environ quatre cents tasses de mi et de thé à tous les non-invités venus se joindre aux premiers, et un régal pour les enfants, vieillards et malades qui ne pouvaient être oubliés ! Monseigneur n'a voulu accepter qu'un déjeuner privé, auquel ma sœur Wagensperg avait demandé à ma sœur visitatrice d'assister ; il s'est montré très bon, très simple, et très satisfait de la chapelle.

Le soir, à deux heures et demie, notre respectable Père directeur, M. Guilloux, venu exprès de Kia Shing, donnait le salut solennel qui devait terminer cette consolante journée, à laquelle ont dû sourire du haut du ciel les bons anges de tant de pauvres malades et enfants arrachés au démon par la fondation de l'hospice Saint-Joseph et aussi les saintes âmes qui, après en avoir préparé la réalisation, jouissent maintenant là-haut de leur récompense.

Sœur HENRY.

VICARIAT DU TCHÉ-KIANG ORIENTAL

Lettre de la sœur GILBERT *à la Mère* MAURICE, *Supérieure générale.*

Ning-Po, le 11 février 1916.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Dans ce moment de trouble et d'anxiété, nous faisons prier le Sacré-Cœur de Jésus pour nos deux maisons-mères, centre de toutes nos affections. Nos chers petits enfants font la sainte communion tous les jours, pour obtenir la paix à notre chère France tant éprouvée. Que ne puis-je vous dire, ma Très Honorée Mère, nos consolations en Chine! Tous les jours, des âmes païennes viennent à notre porte pour être reçues dans l'arche de Noé.

Cette œuvre des petits estropiés, fondée par notre regrettée Mère Havard, sauve chaque année beaucoup de petites âmes encore toutes neuves qui s'ouvrent au souffle divin de la grâce!

Un tout petit exemple pris entre mille. Un pauvre petit aveugle de cinq ans qui a souffert le martyre avant d'être chez nous! Sa marâtre lui donnait des coups de poing, des coups de bâton; son petit corps était tout bleu des coups reçus. Vrai petit martyr, le petit aveugle est apporté chez nous par une bonne chrétienne. Je le reçois comme l'envoyé du ciel. Nous le soignons de notre mieux. Ce cher enfant a été baptisé sous le nom de Joseph; il a un joli teint, son petit estomac s'est remis, son petit corps est au naturel; l'enfant est si gentil, si pieux; il a appris son catéchisme, il a fait sa première communion à six ans et

demi, et depuis le cher ange est devenu un séraphin, il fait la sainte communion tous les jours, et il jeûne tous les vendredis en souvenir de la passion de notre bon Sauveur.

Cette semaine, un enfant de huit ans a été apporté chez nous par un chrétien; l'enfant est entièrement paralysé.

La semaine dernière, un petit de six ans a été déposé dans la rue; l'homme a disparu et a laissé le pauvre petit enfant, tout en larmes; je l'accueille dans mes bras, le console et le porte dans la ruche.

Je m'arrête, j'aurais un journal à remplir de toutes les miséricordes du bon Dieu en Chine!

Sœur GILBERT.

AFRIQUE

TUNISIE

SIX MOIS DE MISSIONS EN TUNISIE

Par M. DURAND (*suite*)

Cependant, au Missionnaire, il faut, tous les ans, quelques jours de recueillement prolongé. Il doit retremper son âme dans la ferveur de la retraite. Janvier paraît être le mois tout indiqué pour ce renouvellement intérieur. Une mission prévue dans l'*Ordo* ne put avoir lieu pour des raisons indépendantes de ma volonté. Ce temps de liberté me permit de connaître sérieusement les douceurs de la solitude. Oh ! les heureux jours passés dans la villa Saint-Vincent ! seul, dans une cellule minuscule, pendant qu'au dehors le vent, la pluie, la tempête font rage... C'est l'idéal, et j'en vis la réalité en l'an de grâce 1915. Une seule visite, et combien agréable ! celle de M. Verdier, assistant de la Congrégation, apporta quelques distractions et des nouvelles hélas ! bien douloureuses de la petite Compagnie et de nos œuvres si éprouvées du nord de la France et d'Orient.

Normalement, je devais donner trois missions avant Pâques, une dans Tunis, les deux autres dans des petits centres perdus dans les campagnes. Quelle aubaine !

J'allais enfin être apôtre aux champs et connaître le côté le plus intéressant de la Tunisie. Que seraient ces nouvelles missions ? Quels nouveaux obstacles allait rencontrer la parole de Dieu ? J'étais impatient de le savoir, et j'écrivis à ce sujet aux curés de Kairouan et de Kef, chez lesquels devait s'exercer mon apostolat hors ville. La réponse ne se fit pas attendre, et je fus parfaitement éclairé.

Le premier me disait : « La paroisse ne me donne pas du tout satisfaction. La grande majorité de la population est italienne : deux à trois cents qui ne vont jamais à l'église ; une quinzaine de familles françaises ; quelques femmes seulement pratiquent. Le dimanche, l'église est au trois quarts vide. Presque pas d'enfants au catéchisme ; les parents se désintéressent à peu près totalement de leur éducation religieuse. L'année dernière, il y eut une retraite italienne : pas un Italien n'y arriva. Il y a trois ans, une retraite semblable n'eut pas plus de succès. C'est un état d'indifférence religieuse, le règne du moindre effort, la satisfaction de tous les plaisirs, des affaires, de l'argent, la vie matérielle... » Pas flatté le tableau !

Le second, moins explicite, relevait de quelques degrés le niveau religieux de ses ouailles, et ajoutait : « En ville, à côté de trois cents Français, sept cents Italiens, à qui il serait utile de faire des instructions dans leur langue. Comme la chapelle qui sert actuellement d'église paroissiale est relativement petite et ne peut contenir qu'une bonne centaine de personnes assises, il sera nécessaire de grouper la paroisse par séries. » L'ensemble des renseignements n'était pas brillant, et donnait un aperçu très net des difficultés et aussi du besoin des missions. Chapelles souvent insuffisantes, habitations dispersées et fort éloignées, annexes multiples, mélange de populations réclamant la

prédication au moins en deux langues, ignorance religieuse générale, abandon des pratiques chrétiennes, vie de bien-être : tel est l'état moral de la presque totalité de ces contrées. En somme, c'est un pays de missions, presque aussi près de la Chine que de la Bretagne. Mais il n'y a pas de quoi décourager un Missionnaire qui l'est pour de bon. L'expérience démontre qu'il peut s'y faire beaucoup de bien.

Je me préparais à partir quand une lettre de Mgr l'Archevêque vint bouleverser tous mes plans. J'étais retenu, comme prédicateur de carême, à la cathédrale de Tunis. C'était un nouveau méfait à mettre au compte de la guerre, qui retenait en France le prêtre désigné. J'avais le prestige de l'inconnu, et j'imagine que ce fut la raison principale qui me valut tant d'honneur. Pris à l'improviste, *in extremis*, n'ayant que quelques sermons de mission, et pour toute bibliothèque mes souvenirs et quelques vieux livres arrivés par hasard à la villa Saint-Vincent, j'étais dans de beaux draps, et Saint-Vincent dut bien rire du tour qu'on me jouait. Que faire ? Obéir, puisque aussi bien la petite Compagnie, par l'organe d'un de ses représentants officiels, m'invitait à accepter. Je m'efforçais donc de me convaincre que des instructions à l'apostolique, nourries de doctrine et sans prétentions littéraires, ne seraient peut-être pas déplacées même dans la principale chaire de Tunis.

Je ne me trompais pas : le carême de 1915 à la cathédrale de Tunis a donné, comme les précédents, d'excellents résultats et de nombreux retours. Il est vrai, l'auditoire était bien préparé ; Mgr Pons, depuis cinq ans, de novembre à la Septuagésime, y réunit autour de la chaire l'élite de la société tunisienne. Tous les dimanches, à la messe de onze heures, l'église est comble. Cette année surtout, le sujet traité « la Guerre »,

y avait attiré une assistance exceptionnelle. Les juifs, les protestants, des incrédules de tout acabit s'y confondaient avec les catholiques. C'est que l'orateur a le don de fasciner par sa parole toujours élégante et par l'actualité dont il se nourrit. Je trouvais donc un terrain bien cultivé. Seulement, c'était là une raison de plus pour moi de trembler. Comment oser paraître dans une chaire si bien occupée ? Je dus m'en expliquer dès mon premier sermon. Le contraste était frappant et pouvait produire le vide. Inexpérimenté dans l'art de bien dire, je n'avais pour moi qu'une assez longue carrière de professorat et l'habitude de parler théologie. Heureusement cela ne déplut pas. L'homme aime le changement et mon genre parut nouveau. Les âmes avides de doctrine évangélique, les catholiques convaincus applaudirent, et il y eut encore de belles réunions. Le travail le plus fructueux se fit dans les retraites successives des enfants, des femmes, des hommes. Cela ressemblait d'assez près à l'œuvre des missions, et j'y fus l'heureux témoin des mêmes merveilles de la grâce. Au reste, les temps étaient propices pour remuer les âmes. L'Église célébrait les grands événements du christianisme, et le drame sanglant de la guerre élevait les esprits aux pensées sérieuses. Mes prédications de carême à la cathédrale ne me séparèrent pas tout à fait de l'œuvre plus apostolique des missions.

Je fus assez favorisé pour trouver le temps et la force de coopérer, avec M. Pagès, à l'évangélisation de la paroisse du Rosaire. Placée sur les hauteurs de Tunis, elle ne comprend pas moins de seize mille catholiques. Les Pères Salésiens en ont la direction et s'y dévouent depuis des années avec un succès réel et hautement apprécié. Leur faible, c'est la jeunesse ; les enfants, c'est leur passion. Héritage de famille que leur légua leur saint Fondateur, dom Bosco. Au Ro-

saire, ils ont établi un superbe patronage, où rien ne manque de ce qui peut attirer l'adolescence. Le bien n'y est pourtant pas facile. Ici encore, nous rencontrons des catholiques de diverses nations, où l'élément sicilien domine, et de beaucoup. Quelle prudence il faut au pasteur pour ménager l'amour-propre national de ses ouailles ! Ce n'est pas toujours aisé de rester exclusivement, et en toute circonstance, sur la note catholique assez harmonieuse pour flatter toutes les oreilles. Que de fois l'œuvre de la jeunesse, en particulier, risqua de se disloquer pour une question de drapeau, de couleurs ou de musique !

La mission semblait bien faite pour contenter tout le monde. Comme les précédentes, elle renfermait des instructions italiennes et françaises. De fait, l'église ne désemplit pas. Le matin même, nous eûmes un auditoire d'élite, grâce à la congrégation des enfants de Marie, dirigée avec fermeté et intelligence par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Pourtant, la partie sicilienne voulut avoir des prédications exclusivement à elle et on prolongea de huit jours les saints exercices. Justement deux confrères siciliens, MM. Messina et Madonia, se trouvaient à Tunis à l'occasion des petites missions de carême. On les fait donner tous les ans pour l'élément étranger. Les deux jeunes Missionnaires firent d'excellente besogne, et contribuèrent grandement à la sanctification des âmes. Un journal local disait de l'un d'eux : « Cet orateur a vraiment le don de plaire par son éloquence chaude et captivante. La vérité qui sort de ses lèvres pénètre sans peine dans l'âme de ses auditeurs, car il sait l'entourer de tous les charmes d'un talent réel qu'il joint à toute l'ardeur d'une foi inébranlable. » L'éloge est mérité. Sans doute, chaque nation a son genre spécial, et on ne parle pas à des Parisiens

comme à des Siciliens. L'important, c'est de faire du bien. MM. Messina et Madonia en ont fait largement. Le premier voulut bien se charger du supplément ajouté à notre mission du Rosaire, et il y obtint des résultats bien consolants. M. le Curé a voulu lui-même raconter dans la *Semaine religieuse* le grand mouvement de piété qui se manifesta à cette occasion dans sa paroisse. Je n'insiste pas : la mission, là comme ailleurs, produisit des fruits merveilleux.

Pendant ces divers travaux, la Providence me ménagea l'occasion de faire un touchant pèlerinage et de célébrer la gloire de quelques martyrs d'Afrique. Chaque année, pour la fête des saintes Perpétue, Félicité et leurs compagnons, l'amphithéâtre de Carthage voit se grouper dans son arène un grand nombre de pèlerins. Ils viennent là assister par la pensée aux combats livrés pour la foi par leurs frères et sœurs aînés. Sur ce sol arrosé de tant de sang chrétien, le P. Delattre a érigé un modeste oratoire où, le 6 mars, on voit affluer les familles religieuses de Tunis. Le primat d'Afrique en personne ne manque pas de présider la cérémonie.

Cette fois encore, il fut fidèle au rendez-vous, malgré les nombreuses années qui pèsent sur ses épaules, mais qu'il porte allégrement. Ce fut d'abord une procession imposante dans le déambulatoire que les fouilles ont fait découvrir autour de l'arène. Derrière la croix, en rangs serrés, marchaient les religieuses et leurs enfants, les membres du clergé de Tunis et de la Goulette, les dignitaires et les chanoines, les Pères Blancs, les évêques auxiliaires, et enfin Mgr Combes.

Des chants de circonstance faisaient monter vers le ciel les pensées graves qui agitaient les âmes. La procession terminée, la schola des Pères Blancs exécuta

avec art le morceau si impressionnant de Laurent de Rillé : *les Martyrs aux arènes*. Vint alors mon tour de parler à la foule. Quel plus beau sujet que celui-là ! Quelle plus heureuse circonstance pour le traiter ! J'essayai de faire revivre le passé à mille sept cents ans de distance. Je montrai les martyrs arrivant sans peur au lieu du supplice... la multitude païenne avide de sang humain... le représentant de César donnant le signal de la fête barbare.., les bêtes féroces se jetant sur les douces victimes... les gladiateurs achevant l'œuvre sanguinaire par le tranchant de l'épée. Ce n'était que de l'histoire, mais combien parlante en ce lieu sacré ! Je terminai en adjurant les assistants de ne point souiller cette terre sainte, mais de se montrer dignes de Jésus-Christ. Mgr Combes bénit l'assemblée, et le salut du saint Sacrement clôtura le pèlerinage. Ce fut une de ces belles journées dont on garde bon souvenir.

Cependant Pâques était arrivée... avec le miracle habituel de la résurrection des âmes.

A Tunis, elles furent nombreuses celles qui revinrent à Dieu après des années d'égarement. N'est-ce pas la meilleure preuve que la foi et la vie chrétienne y ont déjà poussé de profondes racines ?

Le soir à vêpres, je célébrai le *resurrexit*, celui de Jésus-Christ, celui de l'Eglise, celui du chrétien, celui des nations. Ma mission en Tunisie prenait fin dans les jours de l'*Alleluia* pascal. Combien je sentais le devoir impérieux de la reconnaissance ! Dieu venait de me faire connaître une partie ignorée de son royaume sur terre, et justement le pays où passa notre Bienheureux Père saint Vincent. Il semble qu'il y a mérité des grâces spéciales pour ses fils, et qu'il les y appelle à sa suite pour y travailler au salut des âmes. Leur œuvre est encore bien modeste, mais elle est

bénie de Dieu et des hommes. Le clergé se félicite de leur apostolat, et le vénérable archevêque insiste pour les avoir à la tête de son séminaire.

Former le clergé et évangéliser les paroisses, n'est-ce pas précisément l'idéal de saint Vincent? Avec l'espoir de le voir bientôt réalisé sur cette terre d'Afrique, je quittais la Tunisie le mercredi après Pâques, 7 avril, après six mois de bon travail. Le *Duc de Bragance* me ramena à Marseille, et le 9 au soir, je me retrouvais dans la solitude de Toursainte où, depuis quatre ans déjà, je n'ai connu que d'heureux jours.

J. DURAND.

Lettre de M. FATTOMEO *à M.* VERDIER, *assistant de la Congrégation de la Mission*

Tunis, 4 janvier 1916.

BIEN CHER MONSIEUR L ASSISTANT,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Après une traversée plutôt bonne, du moins pour moi, j'arrivai à minuit à Tunis. Là, je m'adressai à un commissionnaire de l'agence pour me débrouiller, craignant de ne trouver personne à cette heure tardive. Mais quelle fut mon agréable surprise quand je me sentis interpeller par mon nom... C'était le brave Peppino qui ne vous a point oublié, et me parle souvent de vous, lequel, en l'absence de M. Pagès, était venu m'attendre au port.

Le lendemain de mon arrivée, M. Pagès qui prêchait la mission de la Goulette, seul, puisque le compagnon attendu tardait à arriver, vint me chercher, et je continuai avec lui la mission. Je vous assure que les premières impressions furent excellentes, à voir le

grand nombre des personnes accourues et profitant de la grâce de la mission, et l'immense foule qui vint au cimetière, le jour des morts, pour honorer les trépassés et écouter les deux Missionnaires, les exhortant l'un en français et l'autre en italien, à secourir les âmes en détresse. D'ailleurs, ces premières impressions ne firent que se confirmer dans la suite, comme vous allez voir. Mais auparavant, je dois vous raconter un petit incident qui vint m'éprouver un tantinet.

Une dépêche du Très Honoré Père à M. Durand me destinait à Girgenti; cela se passait un petit mois après mon arrivée à Tunis. Mais les raisons pour lesquelles M. Descuffi venait à Tunis militaient également pour mon maintien. Cela fut exposé au Très Honoré Père, qui, gracieusement, les prit en considération, et me laissa à Tunis. Entre temps je passai une retraite à M. Descuffi, pour être prêt à partir au premier ordre de M. le Supérieur général. Et lorsque sa réponse arriva dans le sens indiqué ci-dessus, je pus donner, en italien alors, une retraite aux enfants de l' « Orfanotrofio Margherita di Savoia » dirigé au point de vue disciplinaire par les Sœurs Missionnaires Franciscaines d'Egypte et sous le rapport spirituel par le digne et vénéré Mgr Forconi. A noter que ces retraites, nous les prêchons pendant les quelques jours de repos qui séparent deux missions. Et en effet c'est un repos relatif par rapport aux travaux d'une mission. Vous allez en juger vous-même d'après les deux dernières que je viens de donner dans deux annexes de la paroisse de La Manouba, tandis que M. Descuffi en faisait autant dans deux autres de la même paroisse.

Donc pendant que M. Pagès prêchait une mission de quinze jours à l'église paroissiale de La Manouba, un soir en italien, et un autre en français pour faire

face aux besoins de ces deux éléments, et sans compter les autres exercices ordinaires de la journée, je donnais deux missions de huit jours chacune : la première à Djerajara, la seconde à Saïda. Dans ces deux centres, il n'y avait que des Italiens, ou pour être plus exact des Siciliens. Par conséquent, tout devait se faire en langue italienne. Je m'empresse de vous dire que ces populations italiennes de la Tunisie sont mieux conservées que celles que nous connaissons. Je n'ai pas encore cherché à en connaître la cause, mais lorsque je l'aurai trouvée, je vous la communiquerai.

Dans le premier centre, si centre on peut l'appeler, il y avait de trois cents à quatre cents personnes, mais vivant sur leurs terres et, par conséquent, assez éloignées les unes des autres. Les plus éloignées étaient à 5 kilomètres au moins. La distance ne les arrêtait pas, et vous auriez pu les voir arriver le matin et le soir avec leurs voitures, et apportant leurs chaises pour prendre leurs places à l'église. L'église! appellons-la de ce nom pour le moment, mais je crois qu'elle est devenue ce qu'elle était auparavant, c'est-à-dire une vulgaire cave mise à la disposition de Dom Vidal, Salésien de La Manouba. Le propriétaire est un brave monsieur de San Giuseppe Iato. Sa famille nombreuse et bien chrétienne avait très bien arrangé ce local, moyennant des feuillages et de la draperie, en sorte que le travail du Missionnaire fut diminué d'autant et le séjour de Notre-Seigneur bien préparé. Pendant huit jours eut lieu la mission que le bon Dieu voulut couronner de succès, puisque de nombreux retours et quelques-uns de très loin s'opérèrent. Dieu en soit béni, et j'aime à croire que notre bienheureux Père, saint Vincent, devait sourire du haut du ciel, content de voir un de ses enfants s'appliquer, dans ce coin du monde cher à son cœur, aux missions telles qu'il les voulait. Pour moi, je

fus édifié de la piété profonde et de la tenue irréprochable de tous ces braves gens et de leur générosité à apporter ce qu'ils avaient pour rehausser l'éclat de la maison de Dieu improvisée; elle en avait bien besoin! Une des causes de ce succès est due à un fait bien simple : les habitants de cette localité sont très dévots à saint Calogero, dont un grand tableau dominait l'autel, je suis de Naro, où saint Calogero, comme vous savez, est honoré, donc... Tant il est vrai que le bon Dieu se sert parfois de causes bien faibles pour opérer de grandes choses.

La seconde mission à Saïda, où demeurent de six à sept cents habitants, tous Siciliens, fut plus fatigante, il est vrai, mais aussi plus consolante, si c'est possible. J'ai dû tout arranger moi-même, avec l'aide de quelques personnes de bonne volonté. On portait de jolies couvertures, des draps de lit, des tableaux, des fleurs artificielles, etc. Chacun tenait à honneur à transformer l'étable en une demeure digne du roi des rois. Je dois avouer qu'on y réussit pas mal, grâce à la bonne volonté de tout le monde et surtout d'un fermier très riche, dont la dame élevée au Sacré-Cœur de Lyon, si je ne me trompe, mit à ma disposition toutes les palmes dont j'avais besoin. Avec elles, je couvris les murs, et pour rompre la monotonie de la verdure, je suspendis de loin en loin des rangées de dattes. C'était splendide. La nuit de Noël surtout fut ravissante; jamais les jeunes du village n'avaient assisté à la messe de minuit; c'était d'ailleurs la première fois depuis que Saïda existe qu'il y avait l'office de nuit. Il n'y manquait pas même la musique. Un *organetto*, silencieux depuis la guerre, fut prêté bénévolement par les propriétaires, et les morceaux jugés moins indignes de retentir dans une église vinrent égayer la fête. Au *Gloria in excelsis*, le voile qui couvrait la crèche tom-

bait et le cri de *Viva Gesù Bambino*! était poussé par tous les assistants. A cette messe, le local, qui était assez grand pourtant, était devenu trop petit, mais comme il faisait froid, on s'y pressait un peu. Même nombreuse assistance à la deuxième messe célébrée à neuf heures et demie et à la troisième à onze heures. J'étais un peu fatigué, mais une fatigue aimée, car beaucoup avaient reçu Notre-Seigneur dans leur cœur, et quelques personnes, en assez grand nombre, après le lui avoir tenu fermé depuis longtemps. Dieu soit béni, et saint Vincent remercié.

M. FATTOMEO.

La Semaine catholique de Tunisie (18 mars 1916) donne sur les missions de nos confrères les détails suivants :

MISSIONS DIOCÉSAINES

Au *Khanguet-gare*, il n'y a pas d'église; il n'y a même pas de maison assez spacieuse pour servir de lieu de réunion. M. l'abbé Descuffi, missionnaire diocésain, accepta de donner la mission dans une cave de 13 mètres de long sur 5 de large.

Cette mission commença le 20 février. Le résultat a été des plus consolants.

Il y a là quatre-vingts familles catholiques en situation de contribuer à l'édification d'une église paroissiale; ce qui est chose convenue. La bonne moitié est revenue sincèrement à la pratique religieuse; les autres ont été fortement ébranlés. Toujours est-il que le succès du P. Descuffi s'est affirmé chaque jour davantage. Le dernier jour de la mission, la cave-église fut trop petite.

Tous ont senti le besoin d'entretenir le feu sacré allumé dans les âmes par le missionnaire. Et une collecte a fourni les ressources nécessaires à la location,

pour deux ans, d'une grande salle de 8 mètres de long sur 4 de large, dans laquelle M. le Curé du Khanguet viendra chaque dimanche dire la sainte messe et pourvoir aux besoins religieux de ce centre.

Et, après les récoltes, on commencera la souscription pour la construction de la future église.

C'est le 19 février que M. l'abbé Pagès se rendit au Goubellat pour y donner, durant une semaine, les exercices d'une mission.

Le Goubellat est une paroisse exclusivement française, privée depuis le début de la guerre de son curé. Un prêtre s'y rend une fois par mois pour donner aux catholiques l'occasion d'assister à la sainte messe, de s'approcher des sacrements et porter aux enfants un peu d'instruction religieuse.

Les catholiques du Goubellat répondent toujours à l'appel du prêtre; et les jours de visite du prêtre sur semaine (car il n'est pas possible d'assurer ce service le dimanche) sont de vrais jours de fête, où on laisse un peu ses travaux pour suivre les offices religieux.

Malgré l'absence d'un curé, les fidèles se réunissent tous les dimanches en grand nombre dans leur église, où ils récitent le chapelet, chantent des cantiques et prient pour la France.

On devine combien cette population fut heureuse de la visite d'un Missionnaire, de lui offrir une généreuse hospitalité et de suivre fidèlement les exercices de la mission.

Deux fois par jour, le Missionnaire réunissait les fidèles à l'église. A neuf heures, messe avec prédication; vers trois heures, le salut du très saint Sacrement avec instruction. Les enfants avaient une réunion spéciale à midi.

A chaque exercice, l'église se remplissait de fidèles, qui, presque tous, venaient de très loin et s'imposaient

de grands sacrifices pour gagner la mission, car le Goubellat est un centre de colonisation, où les habitants sont presque tous éloignés de 5 à 12 kilomètres du village. Aussi était-il beau de voir le soir, comme le matin, quinze à vingt voitures autour de l'église.

Si les fidèles furent heureux de la visite d'un Missionnaire, M. Pagès fut satisfait de l'empressement de toute la population à remplir ses devoirs religieux; tous les jours, on pouvait compter de nombreuses communions et plusieurs retours à Dieu. Des hommes qui, depuis de longues années, ne s'étaient pas approchés des sacrements furent réconciliés avec Dieu et ont donné à la paroisse la joie d'un édifiant exemple.

Maintenant que tous les fidèles se sont renouvelés dans la piété, nous espérons que Mgr l'Archevêque pourra bientôt donner à la population si chrétienne du Goubellat un prêtre à demeure, qui puisse lui assurer régulièrement le service religieux.

Le dimanche de la Sexagésime, le 27 février, se clôturait cette mission qui avait donné de si consolants résultats.

Le lendemain, le Missionnaire quittait le Goubellat pour évangéliser *Mornaghia.*

Lundi, vers dix heures, l'infatigable apôtre arrivait dans cette paroisse et bien que l'ouverture de la mission ne fût annoncée que pour le soir, à huit heures, quelques personnes se trouvaient déjà à l'église pour assister à la messe du Missionnaire.

Deux exercices avaient été annoncés, le premier à huit heures et demie du matin et le second à huit heures du soir, sans compter celui de midi destiné aux enfants du catéchisme.

A *Mornaghia*, comme en d'autres centres de colonisation, les fidèles sont éloignés de l'église, car les fermes sont à plusieurs kilomètres du village.

Le temps n'a pas été favorable à la mission, et au lieu de six réunions du soir il n'y en a eu que quatre. Ce fut plutôt une retraite qu'une mission.

Néanmoins, les exercices étaient bien suivis. Beaucoup d'hommes manquent actuellement, la guerre les ayant appelés sur le champ de bataille. Mais les jeunes ont bien répondu à l'appel du Missionnaire.

Avec quel entrain ils chantaient les cantiques et avec quel intérêt ils écoutaient la parole de Dieu!

En sortant de la modeste église, à neuf heures et demie, on entendait dire : que c'est beau! et quel dommage que la mission doive si tôt finir.

Nombreuses aussi furent les communions durant ce temps de la mission. Il est à croire que si le temps (hélas! trop court), n'a pas permis de faire lever toute la semence que le Missionnaire a jetée sur le champ des âmes, à Pâques, on verra à Mornaghia une abondante moisson.

Mornaghia manque de prêtre depuis le début de la guerre. Son curé, M. l'abbé Ousset, actuellement sur le front comme brancardier et aumônier auxiliaire, sera heureux d'apprendre le bien qui s'est fait dans sa paroisse. Espérons qu'il pourra bientôt nous revenir et continuer l'œuvre qu'il avait entreprise avant son départ : la construction d'une nouvelle église.

On lit dans *la Semaine catholique de Tunisie* du 1er avril 1916 :

Au Sacré-Cœur, de Tunis. — Voilà une paroisse, bonne, excellente même, composée surtout de pauvres Maltais, mais comprenant, hélas ! un certain nombre de non-pratiquants, qui a été remuée à fond.

Pendant quinze jours, les cloches ne cessaient d'appeler à l'église les chrétiens du quartier et de dire à toute la ville qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire à Bab-el-Khadra.

Pendant quinze jours, le matin à toutes les messes, l'après-midi et le soir, hommes, femmes, enfants, jeunes gens, jeunes filles, se pressaient dans les murs trop étroits de l'église, débordaient dans les cours des patronages et dans la rue jusqu'au cimetière arabe.

Quel plaisir pour moi et quel intérêt à voir cette foule attentive, à suivre avec elle les instructions chaudes, entraînantes, à la fois doctrinales et pratiques de M. Pagès, d'écouter cette parole si claire, si française, s'interrompant brusquement pour faire place à quelque spirituelle remarque en italien! M. Fattomeo a un autre genre d'apparence plus timide : ce qui n'empêche pas de faire passer de bonnes vérités, témoin son sermon contre le blasphème où on sentait la douleur d'entendre profaner les saints noms de Dieu et de Marie. Que dire des conférences dialoguées du soir, objections et réponses si difficiles à manier, et pourtant maniées de main de maître?

Pas d'embarras, pas de phrases creuses, mais du fort catéchisme, des comparaisons prenantes, des exhortations convaincues, une intelligence et un cœur qui parlent et donnent de leur trop-plein. La prédication se changeait souvent en dialogue entre le Missionnaire et ses auditeurs : « Promettez-vous d'être fidèles à la prière? à la confession? à la communion? — Oui, mon Père, nous le promettons? — Pour combien de temps? — Toujours! Toute la vie! — Qui communiera demain? — Moi, mon Père, moi », et les mains se levaient. « Bien, mes enfants, nous vous confesserons ce soir. » Je regardais la figure de M. le Curé, il était tout bonnement radieux. Le bon pasteur avait tant travaillé pour sa paroisse. Dieu seul sait, en particulier, ce qu'il a fait avec l'aide de son vicaire pour préparer cette mission.

Aussi les résultats immédiats sont là, tangibles; plus

de quatre mille communions, nombreux retours, douze cents enfants à la procession du dimanche, une foule que je n'ai pu évaluer à la clôture, dimanche dernier. Sérieux espoirs de persévérance, car M. le chanoine Miquet et M. Galia sont là pour entretenir le feu sacré et continuer la mission.

A Mateur. — Le P. Descuffi, missionnaire diocésain, a prêché tout dernièrement une retraite à la population italienne de cette paroisse. Le zèle infatigable et l'ardente charité du missionnaire ont produit des merveilles. Nombreux sont les retours à la grâce et à la pratique religieuse, et les âmes véritablement chrétiennes ont eu l'occasion de retremper leur foi et leurs bonnes dispositions.

Les excellents effets de cette retraite seront durables; et M. l'abbé Sébastien, curé de Mateur, aujourd'hui complètement remis est tout heureux des espérances que lui donne le mouvement de foi qui vient de se produire à Mateur sous l'action du missionnaire.

MADAGASCAR

Lettre de M. CASTAN, *prêtre de la Mission à la sœur* BOULLET, *Fille de la Charité.*

Tuléar, le 1er décembre 1915.

MA CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

J'ai eu la consolation d'envoyer l'autre jour un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans par train

express (je l'espère) en paradis. Un disciple du bon larron qui, je le souhaite, a été bien accueilli par son patron.

Voici ce dont il s'agit. Ledit jeune homme pour s'approprier une somme rondelette de 500 francs transportée par un autre Malgache, son compagnon de route, jugea à propos d'assassiner le porteur du trésor et de se cacher; la police informée, eut tôt fait de saisir le malheureux et d'instruire sa cause au criminel.

La sentence rendue unanimement, et le recours en grâce rejeté par le chef d'Etat français, on signifia au condamné qu'il allait payer sa dette à l'humanité.

Je suivais l'affaire de ce pauvre païen que le diable attendait dans l'autre monde, et je m'empressais de suivre le parquet; dès que la justice humaine eut averti le coupable, je demandai aux autorités de me permettre d'essayer le sauvetage de cette âme noircie par le crime. On parut sceptique : néanmoins on me laissa approcher de celui qui n'avait plus que quelques instants à vivre, car déjà le piquet d'exécution était devant la prison et on allait partir au champ de mort. Immédiatement, en bon malgache, je demandai au patient si, après avoir souffert ici bas et avoir commis le crime, il voulait bien expier son forfait, et être heureux pour l'éternité dans l'autre vie : « Je veux bien, certes, me répondit-il, que faut-il faire?

— Mon ami il faut croire en Dieu, l'aimer, espérer en lui!

— Mais qui est ça, Dieu? pourquoi l'aimer? pourquoi espérer? »

Rapidement j'expliquai nos dogmes merveilleux et cette pauvre âme s'ouvrait à l'espoir, cette face morne s'éclairait; son désir de voir Dieu augmentait; il voulut devenir l'enfant de Dieu, de l'Église, et je régé-

nerai par le saint baptême cette âme que la grâce venait de toucher.

Une fois baptisé, le condamné parut heureux de pouvoir expier publiquement son forfait; il marcha d'un pas allègre au poteau situé à 1 200 mètres de la prison. Entre les deux rangées de soldats, baïonnette au canon, suivis d'une foule compacte mais respectueuse, nous (le prisonnier et l'aumônier) allions en priant, récitant le chapelet, ou bien l'un exhortant, encourageant, l'autre écoutant avec attention et soumission. Arrivés à la place d'exécution, je renouvelai mes encouragements, qui furent acceptés de la façon la plus édifiante. J'embrassai le prisonnier et lui offris la croix qu'il baisa avec ferveur; il se laissa lier au poteau dans le plus grand calme. Il refusa le bandeau qu'on lui présentait pour couvrir les yeux, déclarant qu'il n'avait pas peur de la mort puisque pour lui la vie allait suivre avec le bonheur, et il fixa le peloton des douze fusils braqués sur lui à 4 mètres de sa poitrine.

Encore une exhortation, une dernière bénédiction et le commandement « feu » retentissait, qui supprimait l'existence fragile de celui qui avait tué et dont l'expiation acceptée après la régénération envoyait l'âme auprès de Celui qu'il venait de connaître et d'aimer.

Les gens qui assistaient à ces diverses scènes étaient touchés de l'énergie, du calme de ce pauvre exécuté et bénissaient la religion qui donne tant de courage devant pareille mort.

Nos Malgaches, en général, sont vaillants à leur heure dernière et nous n'avons pas de peine à les exhorter et à leur faire accepter avec résignation cette triste visiteuse.

J. CASTAN.

Frère Pierre RENAUDIN

Nous avons reçu de Mgr Crouzet la notice suivante sur le frère Renaudin.

Un câblogramme, portant la date du 31 janvier et venu de Madagascar, m'annonce que le frère Pierre Renaudin s'est éteint doucement à Fort-Dauphin. Le bon Dieu a donc rappelé à lui un homme dont la vie entière, depuis son entrée en communauté, a été consacrée dans sa sphère modeste, à la prospérité de nos missions dans les pays étrangers. Frère Pierre, nous lui donnions toujours ce nom, était un modeste et un laborieux, un homme de devoir. Il me semble avoir droit à ce qu'on le dise; car il est un exemple. J'ai à mon tour le devoir de le dire. Près de vingt-huit ans je l'ai eu à mes côtés. Je sais donc les services qu'il a rendus.

Lorsque le 24 décembre 1888, je débarquai à Massawah et que je demandai à M. Cabrouiller des renseignements sur le personnel de la mission, dont je ne connaissais que deux ou trois membres, ce vénéré confrère me signala un groupe de frères coadjuteurs dont le genre de vie était légendaire. A l'époque où Mgr Touvier construisait à Keren nos grands établissements pour les œuvres de Missionnaires et les œuvres de sœurs, il s'était désigné lui-même architecte et chef charpentier. Il envoya les frères coadjuteurs dans les forêts et là, plusieurs années durant, ces bons frères menaient la vie de bûcheron. Choisissant les arbres les meilleurs et les plus propres aux constructions, ils les abattaient, les équarrissaient, les chargeaient sur des chariots disposés à cet effet et traînés par des bœufs et, à travers bois, rochers et torrents, les transportaient à Kéren.

Forts, robustes, généreux, ils rentraient le samedi soir à la maison, passaient le dimanche en famille et se remettaient en route le lundi emportant leur bonne humeur et leur provende pour la semaine. Elle n'était ni riche ni variée leur provende; mais ils avaient bon œil, des armes excellentes dont ils se servaient avec adresse. L'un d'eux avait fait la campagne d'Italie, caporal et médaillé; un autre comptant sept ans de service militaire avait le grade de sergent et conservait, conserve encore, car il est vivant, le petit pas réglementaire du pousse-cailloux.

Les pintades, les antilopes, les sangliers eurent souvent à souffrir de leur voisinage très incommode pour leur tranquillité, mais en retour les frères eurent à se préserver des visites très incommodes aussi des hyènes, des léopards et des lions qu'attirait l'odeur de la viande fraîche. Les travaux en plein air, en pleine vie sauvage, ne nuisaient en rien au bon esprit ni à l'attachement à la vocation.

Le frère Pierre faisait partie de cette équipe de braves gens.

Le gros de l'œuvre était terminé à mon arrivée dans le vicariat apostolique d'Abyssinie. Le frère Pierre avait dit adieu aux grands arbres et aux vastes horizons. L'obéissance l'avait appelé à Massawah, le poste le plus difficile, le plus ingrat, le plus meurtrier de toutes les régions qui nous étaient dévolues.

Rien qu'en prononçant le nom de Massawah, on sent venir à la figure une bouffée de cette chaleur suffocante qui, à cette époque où nulle condition de bien-être n'existait encore sur cette île de la mer Rouge, faisait tant de victimes.

Là, au milieu de ce brasier incandescent, frère Pierre remplissait l'office de cuisinier et aimait à dire en plaisantant qu'il avait moins chaud auprès de ses

fourneaux qu'au milieu de la cour, et, mon Dieu, je crois qu'il avait raison.

La cuisine ne suffisait pas à son activité. Il remplissait les fonctions de commissionnaire, de sacristain, et reprenant sa scie et sa hâche de charpentier ou ses outils de menuisier, il bousillait, selon son expression favorite. Je tremblais de le voir si souvent, couvert de sueur, rouge à croire que le sang allait jaillir de ses pores, nu-tête, à peine abrité par un mince toit; et alors, sans se presser, il allait se tremper dans la mer dont les vagues déferlaient jusqu'au perron de notre préau, en ressortait et se remettait au travail. « Ça fait ben tout de même », disait-il, en s'épongeant avec un grand mouchoir bleu. Et puis, ajoutait-il, « ça distrait ».

Et il s'est distrait ainsi jusqu'au mois de février 1895, année de notre départ forcé.

Il acceptait tous les événements avec une grande philosophie et, quand on le pressait un peu, il se contentait de dire d'un air mystérieux et d'une voix posée : « C'est ben embêtant tout de même, mais le bon Dieu s'arrangera ça. »

Lorsqu'il vint en France, j'étais en route pour l'Amérique du Sud et ce fut un de mes regrets de ne pouvoir saluer, après leur expulsion, les vieux Missionnaires si méritants de l'Abyssinie.

Au mois de janvier 1896, notre départ pour l'île de Madagascar était décidé. Il ne restait qu'à fixer le jour. Je m'étais préoccupé du personnel qui devait m'accompagner, malgré le conseil qui me fut donné d'aller seul.

Le nom du frère Pierre fut un des premiers qui se présenta à mon esprit avec les noms des frères Joseph et Cazeau, ce dernier encore heureusement vivant, tous les trois de l'équipe d'Abyssinie dont j'ai déjà

parlé. Ils acceptèrent avec cette simplicité, cette bonhomie qui caractérisent tous leurs actes, et, le 26 février de la même année, je les retrouvai sur le bateau des Messageries nous emportant vers notre mission.

Un de mes amis personnels qui vint me saluer à bord ayant causé avec eux, frappé par leur calme, leur dit : « Mais alors, vous allez comme cela à Madagascar? — Et, sans doute, lui répondirent-ils, et puis vous savez, ça ne sera pas pire que l'Abyssinie et on se connaît avec Monseigneur. »

Oui, ils avaient raison, je savais que je pouvais compter sur eux, et je ne fus point trompé.

A Madagascar, où il est mort après vingt ans ininterrompus de séjour et de travail, le frère Pierre fut ce qu'il avait été en Abyssinie, toujours lui-même.

Rien n'était encore en ordre, aucun de nous n'avait eu le temps de s'installer et déjà son atelier de charpentier et de menuisier était monté. Il ouvrait les caisses, en fabriquait des chaises, des tables, des armoires, et visitait les bois environnants, choisissant de l'œil les arbres qu'il faudrait couper pour nos constructions projetées. Dès que cela lui fut possible, il partait tous les matins avec les ouvriers et ne rentrait que le soir, après une journée bien remplie.

Nous lui devons toutes les maisons et toutes les églises du district de Fort-Dauphin. Elle en serait longue, l'énumération. On lui disait quelquefois sous forme de plaisanterie : « Frère Pierre, si on entassait sur votre tombeau tout le bois que vous avez travaillé, on vous élèverait un monument aussi haut que la tour Eiffel. — Oh ! bien plus haut, répondait-il. »

Ce travail continuel ne lui suffisait pas. Il avait repris ses fonctions de sacristain, de sonneur de cloches, de gardien de l'église ; et de tout cela et de bien d'au-

tres choses, il s'acquittait avec une régularité édifiante. A Madagascar, il n'a pas vécu en forêt, mais combien de jours et de mois il a passés dans les villages, avec ses élèves, pour élever des chapelles et des abris pour les Missionnaires. Toujours content de tout et souvent ayant à sa disposition une nourriture suffisante, sans doute, mais des plus primitives. Comme les bons vieux de l'ancien temps, il ne savait lire que les mêmes livres, son paroissien et le petit volume des Constitutions. Son travail terminé, il se rendait à l'église ou se promenait en récitant son chapelet. Je puis dire en toute vérité qu'il a vraiment bien mérité de la Congrégation et j'ai la douce confiance que son exemple sera suivi et que Dieu mettra en bonne place ce frère coadjuteur de la Congrégation de la Mission.

Mais, me dira-t-on peut-être, il n'avait donc pas de défaut, ce cher homme dont vous parlez avec tant de complaisance. Mais si, mais si. Il avait des défauts, les siens. Seulement, voilà! on parle tant de nos défauts pendant notre vie qu'il est bien juste de dire quelque chose de nos qualités quand nous avons disparu.

AMÉRIQUE

MEXIQUE

M. Goni écrit de La Havane :

20 *décembre* 1915. — Le typhus fait beaucoup de victimes au Mexique. M. Amo en est mort à Oaxaca.

Nous tremblons pour la maison de Lourdes (missions) de Merida de Yucatan comme aussi pour la maison de Oaxaca; cette dernière est celle qui a le moins souffert de la révolution mexicaine parce que cet État est presque indépendant; Carranza essaye de s'en emparer.

11 *janvier* 1916. — Le typhus, terrible épidémie, vient de faire une nouvelle victime dans nos rangs déjà diminués. Le 2 de ce mois est mort, à Tacubaya, M. Malacara Trejo Jean, quarante-cinq ans d'âge, vingt-trois ans de vocation. Sa mort a été édifiante comme sa vie. Il était apprécié de tous par ses bonnes qualités et vertus. Bien que malade, il a travaillé jusqu'à l'épuisement. La province du Mexique perd beaucoup par la mort de ce pieux et édifiant Missionnaire.

20 *janvier* 1916. — Le Mexique ne va pas visiblement mieux; dans quelques États, cela va pire. Nous avons travaillé à recouvrer la maison de Puebla; elle est en nos mains de nouveau. Par contre, voici un

mois que nous avons quitté la propriété du collège catholique de Merida de Yucatan; il ne nous reste plus en cette ville que la maison des Missions (Lourdes) avec sa belle église, propriété de la Congrégation; nous la quitterons bientôt. Le gouverneur Alvarado, jacobin furieux, vient de chasser de son État douze prêtres et il a dit qu'il les chasserait tous. Parmi ces douze prêtres expulsés se trouve notre confrère M. Aguilar, Mexicain. Après l'expulsion des Espagnols viendra celle des Mexicains.

Je crains beaucoup que nos confrères de Chihuahua ne viennent à se retirer de cette ville.

Des dix maisons que nous avions dans la République mexicaine, lorsque commença la révolution actuelle, il y a plus de cinq ans, trois seulement sont fermées totalement au moment où je trace ces lignes, à savoir : le séminaire de Mérida, le collège catholique de la même cité et le séminaire de Monterrey; les autres sept maisons vivent toujours : à savoir, celles de Mexico, Tacubaya, Puebla, Oaxaca, Lourdes de Mérida, Chihuahua et Chilapa. Inutile de dire qu'elles vivent au milieu des mille difficultés de la guerre, la famine et la peste. Le typhus règne en différents points, surtout à Oaxaca, Puebla, Mexico et Tacubaya.

GONI.

VOYAGE DE M. VERDIER
ASSISTANT DE LA CONGRÉGATION
DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,

Vous m'avez demandé, pour nos *Annales*, une petite relation de ma visite à quelques-unes de nos provinces

sud-américaines. Qu'il en soit fait selon vos désirs; voici ma relation. Petite? Longue? C'est affaire d'appréciation. Long est tout ce qui ennuie; ce qui plaît est toujours bref.

Puisse-t-elle ne pas être trop longue!

Avant toute chose, je dois prévenir vos lecteurs et vous même, qu'ils ne trouveront dans ces pages le récit d'aucune découverte sensationnelle, pas même celle de l'Amérique, Christophe Colomb s'étant chargé de ce soin, voilà déjà longtemps et non sans succès. Pas d'aventure extraordinaire, point d'horrifique tempête ni de terrifiant naufrage; pas d'avalanche qui m'ait englouti parmi les Cordillères neigeuses; ni de chute au fond des abîmes côtoyés; ni boa, ni tigre, pas même de lion; tout au plus des crocodiles, d'assez loin et à l'air tout pacifique, presque avenant. Rien d'émotionnant enfin, rien pas même de sous-marin. Sous le bénéfice de ce court : *L'auteur au lecteur*, entrons en matière, ou tout simplement dans le train de Bordeaux en attendant le transatlantique.

C'est le 22 avril 1915, au matin, un jeudi, que ce train de Bordeaux emporte le Très Honoré Père, M. Vénéziani, assistant, M. Fayollat et votre serviteur vers la capitale de l'antique Guyenne. Demain 23, le Père, avec ses deux compagnons, prendra le chemin de Dax, du Berceau et de l'Espagne. Après demain 24, je m'embarquerai sur la *Flandre* pour Buenos-Ayres. Au soir du 22, Le Bouscat nous accueille avec sa bonne grâce habituelle.

Selon le programme, le Très Honoré Père s'embarque dans la matinée du vendredi pour Dax. Bon voyage! heureuse traversée! au revoir!... quand?... dans quelques mois?... quand il plaira à Dieu! C'est plus sûr.

Formalités de tout genre; elles sont sérieuses et lé-

gèrement ennuyeuses; c'est la guerre : réponse aisée et usée. Papiers et passeports à faire viser, contrôler, timbrer, parapher à la préfecture, au commissariat, au bureau de navigation; passage à arrêter, cabine à retenir, — j'en aurai une pour moi seul (chose avantageuse), — s'informer de l'heure du départ. C'est pour demain midi et il faut être à bord dès onze heures; nous y serons et même avant.

Samedi 24 avril, anniversaire de la naissance de saint Vincent de Paul. Bon augure pour commencer un voyage de visites à ses œuvres et à ses enfants d'Amérique.

A midi, pendant que les passagers prennent des forces pour affronter les fatigues du voyage, la *Flandre* lève l'ancre et majestueusement descend la Garonne puis la Gironde, puis entre, non sans quelques secousses, dans l'Océan. On part, on est parti!

Le golfe de Gascogne, chacun sait ça, a mauvaise réputation. C'est le sort des choses de la province qu'il baigne, et ne l'ignore pas qui a habité les Landes de Gascogne. Eh bien! justice veut (car il faut rendre justice même à un golfe, fût-il gascon), justice veut que je proclame au monde entier par vos *Annales* qu'il fut meilleur que sa réputation. Bien est-il vrai, que, s'il avait voulu... (et il nous le fit légèrement sentir), mais, comme la Garonne il ne voulut pas, de quoi les passagers de la *Flandre* lui furent et sont encore reconnaissants.

Joli bateau, la *Flandre*, 11500 tonnes, coquet, propret, bien découpé, peint à neuf, très engageant; bon marcheur, presque point rouleur, avec toutefois (qui est donc parfait ici-bas?) tendance à tanguer. Sur l'Océan, aux vagues larges et longues, cela ne manque pas d'un certain charme relatif; dans la Méditerranée, lames courtes et sèches, ce serait plutôt désagréable. Autrefois affec-

tée au service de l'Amérique centrale, puis armée en course au début de la guerre, actuellement pacifique et désarmée, la *Flandre* fait la ligne Bordeaux-Buenos-Ayres.

Peu de passagers, deux cents environ. Dame! le temps n'est pas aux voyages d'agrément. Très aimables et courtois les officiers, serviables les employés, bonne la cabine, confort moderne selon l'expression consacrée, cuisine soignée ou parfaite, je ne sais trop quelle est en cette matière l'expression consacrée. Pour peu que la mer y mette de la bonne volonté et elle y en mettra, n'en doutez mie, le voyage sera bon.

En attendant, la *Flandre* fend les flots de sa proue infatigable, si bien que, dans l'avant-midi du 26 avril, nous sommes dans les eaux du Tage. Lisbonne notre première escale. Nous en avons encore quatre : Dakar, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo.

Un jour de relâche. Avertis, MM. Caullet et Ballester viennent me prendre à bord. Quelques coups de rame et nous sommes à terre. Nos confrères sont en clergymen; car le port de la soutane est interdit en Portugal; ainsi le veut la liberté. Tout de même, nous traversons la ville en voiture découverte sans que la vue de ma soutane nous attire le moindre désagrément. A Saint-Louis, je retrouve le bon et presque vénérable M. Souza, un ancien compagnon d'études de Saint-Lazare, ce n'est pas d'hier. C'était au temps où nous étions jeunes, tous deux. Pensez s'il y a longtemps. On cause choses et personnes du vieux temps. Les choses à Saint-Lazare, n'ont guère changé, malgré l'électricité; mais les personnes!!! mais où sont les neiges d'antan!

Le lendemain matin, messe à l'Hôpital français. Il est desservi par les Filles de la Charité. Le même esprit de liberté qui interdit le port public de la sou-

tane interdit, de même, tout costume religieux. En raison de quoi, les Filles de la Charité doivent sortir en voiture fermée ou en costume séculier, à leur choix.

Une providentielle coïncidence avait, ce jour-là même, réuni dans la chapelle de l'hôpital les Dames de la Charité de Lisbonne.

C'était leur réunion générale, celle qui se tient après la fête de la Translation. Volontiers est acceptée l'invitation de leur dire quelques mots d'édification et d'encouragement. Les Dames de la Charité et les Enfants de Marie, les unes et les autres nombreuses et dévouées, continuent dans la capitale du Portugal les œuvres des Filles de la Charité, expulsées ou dispersées depuis la loi de séparation, y maintiennent et font fleurir l'esprit de saint Vincent.

Les heures passent et amènent celle du départ.

Retour à la *Flandre*; et en route pour Dakar. Quatre jours en pleine mer et facilité pour jouir à loisir et avec ampleur de la poésie... des bateaux. *Bateau* n'est peut-être pas déjà très poétique. Passons. C'est très poétique, en effet, qu'un voyage en mer.

Cela se dit, cela se lit, cela se chante, cela se peint. Le ciel et l'eau; l'immensité, l'infini; les rêveries sur le pont, les balancements du bateau; les couchers du soleil et les levers de lune; le ciel étoilé avec ses constellations variées selon les hémisphères; les sifflements du vent à travers les cordages, les mugissements des vagues furieuses, les splendeurs d'un bel orage; le défilé des côtes arides ou boisées, voire même des montagnes neigeuses, la rencontre de voiliers ou paquebots qui se hâtent vers le port lointain, le vol des mouettes qui longtemps font au vaisseau qui s'éloigne bonne, fidèle, mais non désintéressée compagnie; tout cela et bien d'autres choses est fort poétique.

Aussi la littérature poétique de la mer, depuis les harmonieuses rêveries de Lamartine,

Que j'aime à flotter sur ton onde
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde
Jettent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher.
Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde
L'onde pour réfléchir les cieux.

jusqu'à l'*Oceano Nox* de Victor Hugo,

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots que vous savez de lugubres histoires!
Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez, le soir, quand vous venez vers nous.

sans oublier la prose poétique de Chateaubriand, cette littérature poétique formerait, à elle seule, des bibliothèques.

Mais ne vous semble-t-il pas que les plus belles choses, même poétiques, point ne faut en jouir à haute dose et à jet continu!

Que les poètes me pardonnent.

Comme quoi, après quatre jours d'intense poésie maritime, tout le monde fut content d'approcher de terre et de stopper à Dakar.

Nous sommes dans la zone tropicale, la chaleur nous le dirait à défaut de la géographie et du point marqué tous les jours, à midi, par un officier sur le tracé de notre route. Un vent chaud, assez pénible quand le bateau est au repos, me rappelle le sirocco sicilien et reporte mes pensées vers Noto, vers San Giovanni, aux

magnifiques terrasses, à la *villetta* fleurie, à la grotte de Lourdes; *Norunt iniziati*! Pauvre et cher San Giovanni! On dit qu'il est destiné aux prisonniers autrichiens.

Barbarus has Segetes miles...

Tout de même *ces barbari* me diraient volontiers qu'il leur serait plus doux de s'occuper de leurs lointaines moissons au lieu de se promener par les allées fleuries de la villa ou de rêver sur les terrasses aux larges horizons.

Ce que peut apporter de souvenirs, de pensées, de regrets une bouffée de sirocco sénégalais! Une bouffée! c'est une manière de parler, bien on le comprend.

A Dakar, c'était le 1er mai, descendent les fonctionnaires coloniaux embarqués à bord de la *Flandre*. On fait du charbon, on débarque les colis, on attend le départ. Et en attendant, on lit les journaux pour satisfaire la bien légitime faim des nouvelles; en temps de guerre, pensez donc! Entre temps aussi on se distrait aux plongeons des nègres, beaux gars, bien bâtis, tout de noir habillés et garantis bon teint. Ils disparaissent à la poursuite du sou jeté par le passager, puis reviennent à flot, plus noirs que jamais, présentant au bout de leurs dents blanches le sou rattrapé et gagné. Le temps passe tout de même.

Minuit, la *Flandre* a fait son plein de charbon, en marche vers Rio. Nous y serons, le 9 mai, sauf erreur. Ce sera donc huit jours pleins de *poésie*, agrémentée de chaleur tropicale avec totale absence de nouvelles. Il faut savoir, en effet, que jusqu'à Dakar nous avions, quotidiennement affichés au haut du grand escalier, les communiqués militaires français et autres, transmis par la tour Eiffel. Au large du Sénégal, ces transmissions ne peuvent atteindre et le Brésil, nous explique-t-on, soucieux de neutralité, ne permet l'envoi d'aucun ra-

diogramme de caractère militaire. C'est un jeûne télégraphique. Libre à un chacun d'y suppléer par l'imagination et de gagner les victoires diplomatiques ou stratégiques dont il lira le récit aussi vivant que sincère, à peine aura-t-il mis le pied sur les quais de Rio.

Le dimanche 2 mai, à la demande d'un certain nombre de passagers et passagères, la messe est célébrée dans un des salons, orné, non sans goût, de nombreux drapeaux et oriflammes. La mer est bonne suffisamment, un peu émue tout de même.

Le soir, le lendemain, le surlendemain, l'émotion grandissant toujours, finit par devenir de l'agitation, si bien que le 6, nous avons une mer sincèrement mauvaise. Le bateau déjà porté au tangage y ajoute un fort incommode roulis; les vagues viennent indiscrètement balayer le pont. Malades et places vides à la salle à manger! Ce sont là petites misères de la vie à bord; minuscule rachat de la grande poésie. Peu de monde le soir, vers les dix-huit heures, pour assister au beau coucher du soleil et, voire même, aperçevoir le rayon vert!

Mais oui, le rayon vert! J'ignorais son existence avant de quitter le vieux monde : tandis que, maintenant, j'en sais l'existence... logique en attendant qu'un nouveau voyage aux rives américaines m'en révèle l'existence... réelle. C'est d'abord un rayon et puis il est vert! on ne l'aperçoit qu'au moment précis où le soleil achève sa plongée sous l'horizon. Mais pour ce faire, il faut de bons yeux et bien ouverts; point ne faut être distrait; puis la possession d'une imagination active ne nuit pas au succès! Je n'ai point aperçu, hélas! le rayon vert; mais je sais qu'il existe... Quelque part. Quiconque a beaucoup vu...

Avec ou sans mauvais temps, avec ou sans rayon vert, les jours s'écoulent tout de même. Dans la journée

du 8 mai, nous apercevons plusieurs bateaux, signe évident que nous approchons du Brésil.

Même, qu'un de ces bateaux mérite une mention spéciale. Oyez plutôt. Au lieu de poursuivre sa course, voilà que, sournoisement, il vous prend des allures mystérieuses, même suspectes, au dire des gens bien informés (nous en avons à bord et où n'en est-il pas?), cherchant à se rapprocher de nous par un mouvement tournant et finalement, piquant droit vers la *Flandre*, comme s'il voulait la couper en deux. Nul doute possible. C'est un croiseur allemand!

A la vérité, un communiqué reçu avant Dakar, annonçait l'internement, aux États-Unis, du dernier qui tînt encore l'océan Atlantique. Mais quoi! ne sait-on pas ce que vaut un commmuniqué, même officiel! Va-t-on nous couler? Serons-nous transbordés sur le croiseur et débarqués, Dieu sait, sur quel rivage inhospitalier? Cruelle énigme; et dire que les officiers et les gens de l'équipage n'ont pas l'air de se douter du danger. Ils vont, viennent, regardent à peine en curieux le navire étrange... et étranger. C'est que voilà, eux, ils sont habitués à être coulés; puis, c'est leur métier, n'est-il pas vrai?

Alors, on s'explique leur indifférence; tandis que les passagers, eux, ne sont pas habitués; et ce n'est pas leur métier.

Mais le croiseur allemand, ou soupçonné tel, arrête sa ruée contre nous; quelques instants de quasi-immobilité, puis demi-tour; et il vogue vers la haute et profonde mer. L'alerte est passée. Ce bateau, aux allures équivoques, c'est le *Parana*, vapeur français commercial qui nous a télégraphié les nouvelles. On les affiche, on les lit, on les commmente et beaucoup assurent qu'ils n'ont jamais cru à la présence d'un croiseur ennemi.

Les côtes du Brésil se laissent apercevoir, d'abord confusément, puis, peu à peu, elles se font distinctes.

Le 9 mai, au matin, on nous annonce que dans l'après-midi, nous serons à Rio. Délicate attention du maître d'hôtel : le déjeuner est avancé de midi à onze heures. Nous pourrons ainsi jouir du spectacle grandiose qu'offre la baie de Rio. Messe au salon, tout pavoisé et décoré comme dimanche dernier. Après déjeuner, tout le monde sur le pont! Tout le monde admire et il y a de quoi. Un aimable docteur brésilien, professeur à la Faculté de médecine de Rio, me nomme au passage les îles, les caps, les phares, les pics que nous voyons ou longeons.

Nous entrons dans la baie lentement et majestueusement. Ce que j'en vois, un peu confusément (trop de choses à la fois), me confirme la réalité des merveilles qu'on en dit ou décrit.

A quatorze heures, on accoste à quai ; le départ aura lieu demain lundi, à quinze heures. C'est donc un grand jour de relâche, et le temps suffisant pour jouir de la famille avec les confrères. M. Pasquier, visiteur de la province brésilienne, et M. Renault, supérieur de la maison principale, me souhaitent la bienvenue plus que fraternelle. Un tour d'automobile par l'Avenida central et les allées qui contournent la baie, nous voilà rua General-Severiano, 62.

Les confrères y sont réunis; parmi eux, Mgr Gonçalves, archevêque démissionnaire de Porto-Alègre, dans le Rio Grande do Sul, actuellement simple aumônier d'une maison de nos sœurs.

Les heures sont comptées, il faut les employer intensivement. Visite à la maison centrale des sœurs, quartier de Laranjeiras. La visitatrice étant absente, en tournée de visites, sœur assistante fait gracieusement les honneurs de la maison : nouvelles de Paris, de la

Communauté, des Supérieurs, nouvelles demandées et reçues avec une filiale avidité. Le mot de « communauté » résonne aussi doucement et fortement sur les bords du Rio de Janeiro que sur les rives de la Seine. Visite rapide; on ne peut tout voir. D'ailleurs, je reviendrai demain célébrer la sainte messe et plus tard pour faire la visite ; un *plus tard* que je place vers août et qui ne sera qu'en octobre. Qui compte sans l'hôte, surtout en Amérique, compte deux fois et ne se repent guère d'ailleurs d'avoir recompté.

Messe à la maison centrale, visite au collège de l'Immaculée-Conception à Botafogo, déjeuner avec les confrères des deux maisons de Rio auxquels, fort aimablement, s'est joint le Supérieur de Pétropolis, apparition à la Santa Casa da Misericordia remplissent la matinée et quelques heures de l'après-midi. De là, à la *Flandre*. Au revoir et bon voyage!

De nouveau, nous avons tout le loisir d'admirer la baie de Rio et nous admirons.

Mardi 11 mai : Santos, port très important et le débouché commercial de la province de Saint-Paul. Nous embarquons une quantité prodigieuse de bananes parmi tant d'autres choses. Nous embarquons aussi, genre personnes, la mission Baudin, envoyée dans un but commercial en Amérique par le gouvernement français. M. Baudin, sénateur, ancien ministre de la Marine, avait déjà fait un séjour assez prolongé à Rio.

Il y avait visité, en dehors du monde des affaires, plusieurs établissements religieux dont trois maisons de nos sœurs, se montrant partout aimable, se déclarant enchanté de ce qu'il voyait. Après une station à Santos, il repartait pour Montevideo avec l'intention d'aller ensuite en Argentine et de passer au Chili si les communications le permettaient.

Avant d'arriver à Montevideo, il nous faut affronter

le golfe de Santa Catarina. Lui non plus n'a pas bonne presse. Serait-ce donc le propre des golfes d'avoir mauvaise réputation. Le golfe de Gascogne! Hum! Le golfe du Lion, quoique marseillais ou à peu près, n'est pas mieux coté; seulement voilà! le golfe de Gascogne ne voulut pas... tandis que le golfe de Santa Catarina voulut — et de volonté obstinée, prolongée, efficace, — nous secouer et il nous secoua! Roulis, pas mal du tout; tangage, en abondance; malades — c'est des autres que je parle — ne manquent pas.

Point ne faut songer à célébrer la messe au salon le jour de l'Ascension, 13 mai. Les mouvements du bateau donneraient à ceux du célébrant quelque chose d'assez peu liturgique et les assistants feraient défaut.

Tout passe ici-bas, même les golfes; même le mal de mer, et, quand ils sont passés, on n'y pense plus qu'en fonction des dramatiques et pitoyables récits qu'on en fera plus tard à ces sédentaires qui ne se sentent pas, cuirassant leur poitrine, le *robur et æs triplex* du peu intrépide Horace et, comme lui, préfèrent prosaïquement le plancher des vaches à celui des transatlantiques. Et ils s'en font gloire, les malheureux!

Arrivée à Montevideo, le 14 mai, de très bon matin. On ne peut descendre qu'à huit heures et demie bien sonnées. La douane, la santé, la police se font attendre. Il n'y a point d'effet sans cause, disait, au bon vieux temps, la philosophie. On nous explique que, hier, c'était grande fête à Montevideo avec grand banquet prolongé, comme de juste, bien avant dans la nuit ou mieux dans la prime matinée. Et alors! on comprend que ces autorités ne puissent se lever de trop bonne heure. Et voilà pourquoi... nous attendons. Sur le quai, se trouvent M. Bettembourg, visiteur de l'Argentine, et M. Bouvier, supérieur de Montevideo. Nous échangeons par-dessus le bastingage saluts,

nouvelles, impatience de nous voir et de causer d'un peu plus près. A huit heures et demie, liberté de quitter le bord. A tout seigneur, tout honneur : la mission Baudin descend la première, elle est attendue, haranguée, complimentée, applaudie par une commission franco-uruguayenne.

Avec MM. Bettembourg et Bouvier, nous allons jusqu'à la maison des sœurs de la *calle Reconquista*. La maison des confrères, à la Union, est trop éloignée du port et du centre de la ville; il ne faut pas songer à y aller, car trois heures suffiront pour décharger et charger les marchandises à destination ou en partance de Montevideo. A onze heures, nous repartons; M. Bettembourg m'accompagne. Comme nous marchons bien, nous arriverons le soir même à Buenos-Ayres.

En effet, vers les dix-neuf heures, nous sommes à quai. La visite de la douane n'est point compliquée, ni longue. MM. Gimalac et Dupeux nous attendent et, peu après, nous sommes à la *calle Cochabamba*, au terme de la première partie de mon voyage.

C'était le vendredi 14 mai; nous avions quitté Bordeaux le 24 avril.

Sur la foi d'une agence (croyez aux agences comme aux communiqués, diraient les gens bien informés), je me figurais que la traversée de la Cordillère était possible sinon facile, non seulement en mai, mais encore en juin; que du reste, même en hiver, celui de l'hémisphère austral, la Compagnie du chemin de fer transandin était outillée pour déblayer rapidement la voie et permettre le passage sinon sans retard, du moins sans trop longs retards. Aussi avais-je arrêté d'aller d'abord au Chili et d'en revenir avant que la traversée par la Cordillère ne fût devenue par trop périlleuse ou même impossible. Dès le lendemain, je me mets en quête des jour et heure de départ pour

Santiago. D'abord, il n'y a plus qu'un seul train par semaine, le dimanche matin, conséquence lointaine autant qu'ennuyeuse de la guerre européenne.

Ensuite, il faut retenir sa place plusieurs jours d'avance pour cet unique train hebdomadaire. Conclusion : *primo*, je commence à apprendre à compter avec l'hôte, c'est-à-dire refaire mes calculs; *secundo*, je partirai dimanche 23 mai qui se trouve être le beau jour de la Pentecôte.

En attendant, je fais quelques visites. Visite à la maison centrale des sœurs. J'y trouve réunies avec la visitatrice sœur Boutleux, ses dévouées officières, le personnel de la maison, et les sœurs servantes de Buenos-Ayres. Même désir qu'à Rio d'avoir des nouvelles de la Communauté, des vénérés supérieurs, du séminaire et s'il est nombreux, des œuvres et si elles sont prospères. Vraiment la Communauté est toujours et partout la Communauté.

Les jours suivants, visite et célébration de la sainte messe dans les diverses maisons de la ville. Je puis me rendre compte, quoique assez rapidement, combien les œuvres sont vivantes et prospères. Mais aussi il me faut, à chaque maison, entendre comme un obligatoire refrain, la plainte sur la pénurie des sujets. Les œuvres déjà fondées se développent, des œuvres nouvelles se présentent, nombreuses, intéressantes, plus qu'utiles, nécessaires, et les bras manquent! « Dites au Père, à la Mère de nous envoyer du renfort! — Je n'y manquerai pas. » Et je n'y ai pas manqué; mais... combien de fois, au cours de mes visites en Amérique, auront été échangées ces deux phrases? Dieu le sait!

Le fait est que si la Communauté pouvait disposer de sujets, fût-ce par centaines, pour les Amériques, ils seraient vite employés. Et nous autres donc? Chez nous, même disette de sujets, échange de mêmes

phrases, d'autant que, dans nos œuvres d'Amérique, la mobilisation a fait des vides nombreux. Si le Très Honoré Père avait en sa disposition quelques douzaines de confrères et qu'il les envoyât au Brésil, Argentine, Chili, etc., nos œuvres fleuriraient, croîtraient en nombre et en activité. Mais quoi, Dieu n'impose pas à la famille de saint Vincent de faire tout le bien qui s'offre, de subvenir à toutes les nécessités qui se présentent, mais de se dévouer aux œuvres que pratiquement, et toute considération faite, elle peut accepter et mener à bonne fin.

Messis multa; *operarii pauci*. *Pauci numero* puissent-ils être *multi opere*. « Trois font plus que dix quand Notre-Seigneur y met la main. »

Une visite quoique rapide aux dix-neuf maisons de sœurs que compte Buenos-Ayres; d'autres visites obligatoires, comme celle à Mgr l'Archevêque; un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lujan, le grand sanctuaire national de l'Argentine, remplissent aisément ma semaine d'attente avant le départ pour le Chili.

A Lujan, le supérieur, M. Davani, de l'avis de M. le Visiteur, me permet, fort aimablement, de lui prendre M. Scarella et d'en faire mon socius de voyage. Outre l'agréable compagnie d'un ancien condisciple de Saint-Lazare, cette combinaison aura pour moi d'autres avantages. Mes progrès dans la langue de Cervantes sont encore rudimentaires et fort peu suis-je au courant des systèmes monétaires sud-américains; c'est bien permis à un nouveau débarqué.

Le 22 mai, fête de notre Très Honoré Père, jour de saint Émile, messe à la maison centrale des Filles de la Charité en union avec les messes, vœux, prières, souhaits qui, aux Maisons-Mères et aux autres maisons des deux communautés, sont offerts ou formulés pour le successeur de saint Vincent.

Après-midi du même jour, conférence aux sœurs de la ville, au lieu et place de M. le directeur de la province qui me fait cet honneur. Enfin, le jour de la Pentecôte, nos dévotions accomplies, dès huit heures du matin, avec M. Scarella, nous occupons, dans le *Dormitorio*, nos places retenues pour le Chili.

Jusqu'à la nuit, et durant toute la nuit, nous traversons à toute vapeur les interminables plaines de l'Argentine, et l'on se rend compte des richesses agricoles réservées à l'immense république lorsqu'elle sera peuplée et mise en valeur.

Le soir, le garçon du *Dormitorio* vient transformer nos sièges en lits suffisamment commodes, deux par compartiments, l'un au-dessus de l'autre, comme dans les cabines de bateau. On se couche et on dort, non sans avoir fait, au préalable, ses prières, selon l'usage de tout bon Lazariste.

D'une manière insensible, le terrain s'est élevé; car, à Mendoza, où nous nous réveillons le lendemain matin vers les six heures, nous sommes à 600 ou 700 mètres d'altitude. Changement de train. Nous quittons la ligne à voie large et très large pour prendre un train à voie étroite d'abord, puis ensuite à crémaillère. C'est que nous sommes au pied de la Grande-Cordillère, et pour l'escalader il a fallu construire un chemin de fer spécial aux sinuosités plus que nombreuses, assez souple pour s'insinuer dans tous les défilés, assez léger pour être remorqué par une locomotive de petite taille, assez hardi pour se permettre des rampes interdites à un train ordinaire, assez étroit pour s'accrocher aisément aux flancs des montagnes entamées par le pic ou la mine. Pas de tunnel, sauf celui de la Cumbre au sommet du col qui unit ou bien sépare le Chili de l'Argentine. Fort pratiquement, un wagon-restaurant, petit, mais suffisant, est attaché à notre nouveau train de mon-

tagnes. A six heures et demie, on part et on s'élève par pentes, d'abord douces, à travers les vignobles de Mendoza, renommée par ses vins. Au loin, mais dans un lointain qui, à chaque instant, se rapproche, on aperçoit la neige, couvrant les sommets et les pentes. Nous montons et bientôt passons entre deux murs tout blancs de neige.

Peu après, la neige est sur la voie, mais déblayée par des équipes de travailleurs qui, à la veille d'un départ, la nettoient, rejetant à droite et à gauche la neige tombée. Quand elle est plus abondante, le déblaiement est fait par des sortes de locomotives *ad hoc* qui la repoussent et l'entassent sur les côtés, laissant les rails libres. Puis, enfin, quand elle est trop abondante, la voie est fermée et on attend qu'une série de beaux jours et de soleil en aient fondu assez pour permettre aux machines et aux pelles d'enlever le reste. Alors le passage de la Cordillère est fermé; cette fermeture peut durer des mois, c'est-à-dire tout l'hiver, de la mi-mai à septembre ou octobre.

Providentiellement, nous pouvons passer sans encombre, sinon sans retard; mais notre train fut le dernier de la saison. Dès le soir du 24 mai, et pendant que nous dévalions les pentes chiliennes, la neige tombait abondante sur les sommets que nous venions de laisser et obstruait, pour des mois, la voie ferrée. A telle enseigne qu'à mon retour en Argentine, en août, je dus passer par le détroit de Magellan, dix à douze jours de bateau au lieu de quarante heures de chemin de fer. C'est une légère différence. Le train qui nous porte aux sommets de la Cordillère a beau être destiné à circuler, des longues heures durant, à travers la neige; il a beau s'élever à de respectables hauteurs où le froid est glacial, notre train n'est pas chauffé; l'Amérique du Sud étant, par définition, un pays chaud, on a le

droit d'y geler de froid. Je commence à user de ce droit largement pendant l'ascension et la descente de la Cordillère; j'en userai non moins largement durant mon séjour au Chili.

En attendant, et pour suppléer aux bouillottes absentes, avec M. Scarella nous battons la semelle sur le trottoir des stations. Mais ce mode de chauffage... peu central, économique toutefois, nous est bientôt interdit; la neige couvre les quais des stations plus élevées et le vent qui la ramasse nous la fouette au visage, pas chaude du tout.

Restons calfeutrés dans le compartiment, et pour nous réchauffer, contemplons les inimaginables amoncellements de montagnes à perte de vue, en hauteur comme en étendue, les pics aux formes fantastiques et aux dénominations diverses : voyez les trois pénitents, pénitents blancs sans nul doute; les infinies blancheurs et silences des neiges éternelles; spectacle toujours semblable et toujours nouveau, toujours attrayant. Deux choses dont on ne se lasse jamais : la vue de la mer et la vue des montagnes.

Soufflant, haletant, grinçant sur sa crémaillère, le coche, c'est le train que je veux dire, arrive enfin au haut, c'est-à-dire à Las Cuevas, 3 200 mètres d'altitude. C'est le point culminant de la voie ferrée. Là, elle va s'enfoncer dans un tunnel de 3 kilomètres, le plus long du monde, paraît-il, à pareille hauteur, qui débouche en terre chilienne. Jusqu'à ces dernières années, Las Cuevas était la dernière station, le terminus de la partie argentine. Là, s'organisaient les caravanes de voitures légères, de mulets ou piétons qui, grimpant jusqu'à la *Cumbre*, le sommet du col à 4 200 mètres, saluaient au point limite des deux Républiques Argentine et Chilienne la grandiose statue du Christ Rédempteur.

Le passage de la Cumbre ne manquait certainement pas de charme ni de poésie, ni surtout d'ampleur de coup d'œil, quand il avait lieu l'été par un beau temps.

Aux approches de la mauvaise saison, ou par un simple mauvais temps, ce devait être tout différent. On raconte des histoires point gaies du tout de caravanes ou groupes de voyageurs saisis par les tourmentes de neige brusquement déchaînées, condamnés à passer des jours et des semaines sans poésie aucune, dans de pauvres baraques en bois avec, pour toits, des lames de tôle ondulée, baraques dénommées hôtels, et même grands hôtels, et qui, d'un grand hôtel, n'avaient que l'invraisemblable élévation des prix. C'est tout juste si on n'y mourait pas de faim ou de froid. Histoire du passé ! C'est vieux et peut-être ce n'est pas toujours vrai !

Le tunnel est franchi. Maintenant nous descendons le versant chilien. Le brouillard d'abord toujours plus dense ; bientôt la pluie nous enlevant la vue des montagnes et des neiges. Brouillard et pluie sur les pentes signifient chutes de neiges sur la Cumbre ; si ce mauvais temps persiste, le Transandin sera, sous peu, bloqué et mis dans l'impossibilité de circuler. Effectivement, le train (la combinacion, comme on dit à Santiago) qui esssaya le lendemain, 25 mai, de franchir la Cordilière, dut rebrousser et attendre les jours meilleurs où la voie serait praticable. Il attendit des mois.

A dix-neuf heures, avec un bon retard, le train arrive à Los Andes. Une dépêche reçue à Buenos-Ayres, avant notre départ, nous avait avertis que M. Fargues, visiteur du Chili, nous y attendait. Nous le trouvons sur le quai de la gare et nous lui confions la direction de nos personnes et du voyage. Il a décidé qu'au lieu de poursuivre jusqu'à Santiago, nous passerions la nuit à Los Andes. Ainsi décidé, ainsi exécuté.

Par une pluie battante, une voiture, qui nous garantit à peu près, nous amène au sanatorium qui nous donnera l'hospitalité. Il est dirigé par les Filles de la Charité. Ce sanatorium est destiné aux tuberculeux, hommes et femmes. Tout récent, bien construit, fort commode, il est très engageant aux malades.

S'ils ne sont point trop avancés dans la douloureuse maladie, les soins, l'air, le régime approprié les guérissent... définitivement, m'assure-t-on. Le lendemain, la messe célébrée, visite rapide de la maison. Bonjour aux sœurs, bonjour de reconnaissance et d'au revoir. Au revoir, ainsi pensais-je. L'au revoir avec une nouvelle assurance de ma gratitude, je le confie à ces pages, si elles ont la bonne fortune de tomber sous les yeux des sœurs de Los Andes.

A huit heures et demie, départ pour Santiago : trois heures de chemin de fer, et trois heures de pluie. A onze heures et demie, nous arrivons à la maison sur l'Alameda de las Delicias.

Las Delicias, gracieux appellatif, prétentieux en apparence, bien mérité dans le fond. C'est une belle et grandiose avenue que l'Alameda! Avec sa largeur de 100 mètres, sa longueur point inférieure à 4 kilomètres, ses ormes séculaires, ses monuments récemment édifiés aux héros de l'indépendance avec, au fond, le décor de la Cordillère, toute blanche et si proche! de la main on la touche! l'Alameda a bon air, grand air. Les Chiliens de la capitale en sont fiers. Toutefois, vue à travers la buée maussade des vitres, l'Alameda, à première impression, ne me parut point délicieuse. Plus tard et souvent il me fut donné d'en reconnaître et apprécier le mérite.

A la maison provinciale, les confrères sont en retraite; à la maison centrale, la visitatrice est absente. M. Fargues propose d'aller d'abord à Valparaiso,

après quoi se fera la visite officielle des deux maisons provinciales, Sœurs et Missionnaires. Accepté : Nous partirons après-demain jeudi 27 mai.

Dans l'après-midi, visite d'arrivée à la maison centrale, rue Dix-Huit. Les sœurs servantes des dix maisons de Santiago s'y trouvent réunies avec quelques compagnes et tout le personnel de la maison pour saluer l'envoyé du Très Honoré Père et l'assurer des sentiments filiaux qui animent supérieures et compagnes à l'égard du successeur de saint Vincent, Supérieur de la Compagnie, à l'égard de la Très Honorée Mère qui partage sa sollicitude.

Ces assurances ne sont pas vaines formules protocolaires, stéréotypées ; phrases d'un convenu banal et démodé ; non, plutôt expression de la vérité vraie, fortement sentie, spontanément manifestée. Une fois de plus (et ce n'est pas la dernière) il m'est donné de constater l'attachement des sœurs, les plus éloignées comme les plus proches, à la Maison-Mère, centre, cœur, âme de leur Communauté ; la respectueuse et inconditionnée obéissance aux vénérés Supérieurs inconnus pourtant du plus grand nombre ; leur ardent désir d'en avoir des nouvelles afin de partager leurs joies et leurs épreuves ; l'intérêt cordial, empressé, à tout ce qui est de la vie, œuvres, vocations, souffrances, espérance de la chère Communauté.

Par là s'explique, après la grâce spéciale de Dieu, ce prodige d'unité qui tient groupées, compactes, indivisées comme indivisibles, de nombreux milliers de sœurs distantes par l'espace, la race, la langue, l'humeur, l'éducation (tout ce qui sépare et désunit) à qui, de plus, chaque année, le dernier coup de la dernière heure du 24 mars rend la liberté de porter ailleurs, à d'autres cieux, à d'autres œuvres, à un autre idéal leur personne et leur activité.

La journée du 26 est employée à quelques visites. Tout d'abord au vénérable archevêque de Santiago, Mgr Gonzalez Eyzaguirre, qui, depuis 1909, occupe cette haute charge. L'accueil est on ne peut plus aimable. Sa Grandeur daigne me dire sur nos confrères et nos sœurs, leurs travaux et leur zèle, les choses les plus consolantes que je m'empresse de transmettre à notre Très Honoré Père.

Mgr Eyzaguirre est le seul archevêque de tout le Chili, dont les cinq millions d'habitants sont répartis entre l'archevêché de Santiago et les évêchés de La Conception, Ancud et La Serena. Certaines portions du territoire sont administrées sous formes de missions comme en Patagonie où était Monseigneur, maintenant cardinal Cagliero.

Visites à quelques maisons de sœurs, notamment à la Sainte-Famille, cette maison ayant pour Supérieure la sœur de Mgr de Llobet, ancien secrétaire de S. E. le cardinal de Cabrières, récemment promu au siège de Gap, mobilisé depuis et devenu aumônier auprès de nos soldats.

Après la pluie vient le beau temps; même en Amérique, même au Chili. Comme quoi, le jeudi matin, MM. Fargues, Scarella et votre serviteur, nous prîmes, par un beau temps, le train pour Valparaiso. A la gare, il nous fut dit qu'il faudrait transborder à la station d'El Passo. C'est que, en effet, si, à Santiago, les journées de lundi, mardi et mercredi avaient été simplement journées de pluie maussade, dans la région de Valparaiso, ç'avaient été de véritables trombes d'eau occasionnant de grands dégâts matériels et faisant même quelques victimes.

Effectivement, à El Passo, transbordement ni long ni pénible, et peu après nous sommes à Viña del Mar le Trouville ou le Biarritz de Valparaiso, station bal-

néaire, aux nombreuses et coquettes villas. Pour le moment, elle se ressent des dégâts et inondations des jours précédents, flaques d'eau, épaisseurs de gravier et de boue, tramways interrompus, fils télégraphiques brisés. A Valparaiso ce sera pire, nous dit-on. Non sans quelque difficulté, nous arrivons à l'hospice. Personne ne nous y attend, le télégramme expédié hier n'est pas arrivé, conséquence du mauvais temps. M. Scarella et moi sommes des inconnus, mais M. Fargues, directeur de la province, n'est pas un inconnu et l'accueil ne souffre en rien de l'imprévu d'une multiple inattendue visite.

Dans l'après-midi, nous arrivons à Valparaiso. A peine sortis de la gare, nous pouvons apprécier les dégâts des derniers orages. Les tramways ne circulent plus, les rues transformées en mares d'eau longues et larges. Là où l'eau n'a pu séjourner à cause de la pente, c'est la boue, c'est le sable raviné de toutes les hauteurs qui environnent la ville, atteignant ou dépassant 50 centimètres; toutes les entrées des maisons protégées contre l'invasion de l'eau par des barricades de planches et des sacs de terre. Le Val du Paradis n'a pas bon aspect, mais ce n'est point sa faute. Déjà on commence à déblayer la grande avenue de la gare et une voiture nous fait parcourir la partie praticable. Pour le reste : *pedibus cum jambis*, comme disait Tartarin.

Grimper jusqu'à la maison des confrères, à Playa-Ancha, n'est guère pratique; ce serait long en tout cas; et il est déjà tard; nous sommes en hiver, au Chili, fin mai. Nous demandons l'hospitalité à la maison du Salvador. On nous la donne parfaite.

Le lendemain matin, nous nous dirigeons vers le funiculaire qui nous amènera à Playa-Ancha. A travers les rues et les places, tantôt sur des planches qui ser-

vent de passerelle d'une rue à l'autre, tantôt suivant les pistes où les passants ont déjà durci un peu la boue, tantôt sautant, tantôt pataugeant, nous y arrivons; quelques minutes et nous sommes sur la hauteur. Rues ravinées et profondément, mais vu la déclivité accentuée du terrain, ni boue, ni flaques d'eau.

Nous voici au presbytère, puisque nos confrères ont mission de desservir la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul récemment érigée. A défaut du supérieur-curé, M. Bévière, mobilisé depuis le début de la guerre, M. Marino (encore un vieux compagnon d'études de Saint-Lazare) nous reçoit et nous fait aimablement les honneurs de la maison.

Nous visitons l'église; style gothique fort en honneur en Amérique, fer et ciment armé. Déjà l'intérieur est à peu près terminé, et sous peu le culte y sera célébré. Les vitraux, de bon goût et de sérieuse facture, sont arrivés. Je les reverrai en place à mon prochain passage à Valparaiso, en juillet.

M. Troncoso nous conduit ensuite à la succursale dédiée à Saint-Pierre et destinée au quartier des pêcheurs, portion nombreuse et intéressante de la paroisse. A la vérité, ce Saint-Pierre de Valparaiso n'a guère que le nom de commun avec Saint-Pierre de Rome; mais toute pauvre que soit la pauvre chapelle elle est un lieu de prière où le zèle de nos Missionnaires fait du bien abondant et durable.

Nous descendons en ville. Les dernières heures de la journée et toute la journée du lendemain sont consacrées à visiter œuvres et maisons de nos sœurs à Valparaiso. Elles y ont le Salvador, ample et confortable édifice pour la jeunesse qui y reçoit une éducation complète et soignée. Une intéressante séance de compliments, chants, récitations, nous en donne un spécimen fort apprécié.

Deux magnifiques hôpitaux, Saint-Augustin et Saint-Jean-de-Dieu, assurent aux malades tous les soins que la médecine, la chirurgie, la radiographie, l'électrothérapie, etc., prodiguent avec conscience et succès. A l'orphelinat Sainte-Anne, qui a déjà essaimé et compte deux succursales, bientôt maisons indépendantes, sœur Pinto élève avec intelligence et dévouement une nombreuse et vivante jeunesse, tandis que la petite maison de Notre-Dame-des-Douleurs occupe ses trois sœurs aux pauvres que la maladie ne fait pas encore clients de l'hôpital. Toutes ces œuvres font plaisir à voir. En paix et prospérité, elles font le bien attendant de la Providence et des Supérieurs les ouvrières qui élargiraient le champ de leur activité charitable.

Dimanche 30 mai, je dis à Valparaiso un adieu que je croyais un *adieu* et qui fut un au revoir deux fois renouvelé. En Amérique comme en Europe : l'homme propose et... les événements disposent.

Retour à Santiago et le soir même ouverture de la visite chez les Missionnaires; clôture le samedi 5 juin.

Celle de la maison centrale la suit du dimanche 6 au samedi 12 juin. (*A suivre.*)

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

M. Bettembourg, visiteur, écrit à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'établissement de l'Association des Enfants de Marie.

Buenos-Ayres, 18 décembre 1915.

Ces fêtes ont été tout un événement ; c'est que les Enfants de Marie sont une puissance, ici ; elles comprennent des dames et des demoiselles de toutes les

classes de la société. Les Filles de la Charité en ont été les premières initiatrices, bien entendu ; les fêtes ont eu lieu dans notre église ; durant tout le mois de Marie, du 8 novembre au 8 décembre, chaque jour, y venaient en pèlerinage diverses associations d'Enfants de Marie, soit des paroisses, soit des communautés. Le jour de l'Immaculée-Conception, les fêtes se célébrèrent à la cathédrale. A la messe que j'y célébrais, il y eut une communion générale d'au moins deux mille Enfants de Marie. Dans la soirée, procession composée uniquement d'Enfants de Marie, comme je n'en ai jamais vu ; malgré un temps plus qu'incertain, six mille Enfants de Marie défilaient dans les rues et sur la place principale, chantant des cantiques ; les jeunes filles étaient habillées de blanc, les dames de noir avec la mantille espagnole. La foule des spectateurs était bien de vingt-cinq à trente mille. Tout ce monde applaudissait au passage de la Statue et criait : *Viva á Maria Inmacolada.* Vos filles ont eu une bonne part de l'honneur rendu à leur Mère Immaculée. Pour moi, j'étais ému jusqu'aux larmes ; je me disais qu'ici nous sommes en fête tandis que là-bas...

N. BETTEMBOURG.

VARIÉTÉS

DÉCRET D'INTRODUCTION
DE LA CAUSE DE BÉATIFICATION DES 213 SERVITEURS DE DIEU MASSACRÉS EN SEPTEMBRE 1792, A PARIS
(26 janvier 1916.)

Nous donnons des extraits de ce décret de la Sacrée Congrégation des Rites en nous servant de la traduc-

tion qui a été certifiée, conforme au texte des *Acta*, par le cardinal Amette, archevêque de Paris :

« Les troubles séditieux qui, à la fin du dix-huitième siècle, bouleversèrent cruellement la France, sous la spécieuse apparence d'un mouvement philosophique et social, manifestèrent surtout une haine féroce contre la véritable Église du Christ et contre ses ministres. Cela est démontré nettement par les paroles et les actes de ceux qui dirigeaient ces troubles et qui, au moyen de lois et de décrets, tentèrent par un effort commun d'arracher la foi catholique à cette très noble nation.

« Il suffit de rappeler la Constitution civile du clergé, qui avait tenté de ruiner de fond en comble la constitution même de l'Église, telle qu'elle a été établie irrévocablement par son divin Fondateur. Aussi, non seulement tous les évêques réprouvèrent-ils cette criminelle nouveauté, mais le Saint-Siège lui-même, le 13 avril 1791, la condamna-t-il comme hérétique, sacrilège, schismatique, comme renversant les droits du Pontificat suprême et de l'Église, contraire à l'ancienne et à l'actuelle discipline, et n'ayant enfin d'autre objectif que d'anéantir complètement la religion catholique. En outre, les évêques et les ministres de l'Église et tous les autres fidèles dévoués à la foi catholique se virent poursuivis avec acharnement par ces révolutionnaires, qui se firent les émules des persécuteurs antiques et de la cruauté païenne. Les crimes des persécuteurs et leurs noms ont été voués à bon droit par le sentiment commun des peuples à une exécration perpétuelle. Mais les hommes qui, en ce mois néfaste de septembre 1792, ont été massacrés à Paris, dans le couvent des Carmes, dans le Séminaire de Saint-Firmin, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et dans la prison de la Force, n'ont as cessé de vivre

et ils vivront toujours dans la mémoire et la bénédiction des hommes. »

Le décret donne ensuite quelques détails sur les trois évêques massacrés, puis il continue :

« A la vue de ces évêques et de leurs compagnons, également remarquables, comme il est rapporté, par la foi, les souffrances et la cause, on peut s'écrier : Voilà la vraie fraternité qui a uni de tels héros au Christ-Dieu, premier-né d'entre les morts, et régnant dans le ciel sur la multitude de ses frères! Qu'il est bon, qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble! C'est pourquoi la renommée de la sainteté et du martyre des susdits serviteurs de Dieu étant allée s'accentuant, le procès d'information fut institué à ce sujet par la Curie ecclésiastique de Paris, et ensuite il fut porté à Rome à la Sacrée Congrégation des Rites. Maintenant, sur la demande du très Rév. P. François-Xavier Hertzog, procureur général de la Société de Saint-Sulpice, régulièrement constitué postulateur de cette cause, vu les lettres postulatoires de tous les archevêques et évêques de France, et des évêques du Canada et de la province de Westminster, ainsi que d'un certain nombre de chapitres d'églises cathédrales et de Supérieurs généraux d'Ordres ou de Congrégations, et du monastère parisien des Carmélites, l'Eminentissime et Révérendissime Cardinal Vincent Vannutelli, évêque d'Ostie et de Palestrina, doyen du Sacré-Collège et ponent ou rapporteur de la cause, a proposé à la Congrégation des Rites, réunie en assemblée ordinaire au Vatican au jour ci-dessous indiqué, la question suivante : « Y a-t-il lieu « de signer la Commission d'introduction de la cause « dans le cas posé et pour l'effet dont il s'agit? »

« Et les Éminentissimes et Révérendissimes Pères préposés à l'observation des Rites, à la suite du rap-

port de l'éminent Cardinal ponent, et le Promoteur de la foi entendu en ses conclusions orales et écrites, toutes choses ayant été mûrement examinées, ont estimé qu'il fallait répondre : *affirmativement*, c'est-à-dire qu'il y avait lieu de signer la Commission des deux cent treize serviteurs de Dieu : Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles; François-Joseph de la Rochefoucauld, évêque de Beauvais; Pierre-Louis de la Rochefoucauld, évêque de Saintes, et de leurs compagnons qui sont indiqués ci-après, dans l'ordre alphabétique (*suit la liste*). »

Nous ne donnons pas la liste entière telle qu'elle est dans le décret; nous signalerons seulement les noms de ceux qui nous touchent de plus près, comme étant Prêtres de la Congrégation de la Mission : François (Louis-Joseph); Gruyer (Jean-Henri).

Nous nous réservons de dire quelques mots sur chacun de ces confrères après la citation du document que nous avons commencé à publier et dont nous donnons la fin.

« Rapport ayant été fait de ce qui précède à Notre Très Saint-Père le Pape Benoît XV par le Cardinal soussigné Pro-Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, Sa Sainteté, ratifiant le rescrit de la Sacrée Congrégation, a daigné signer de sa propre main la commission d'introduction de la cause parisienne de béatification ou de déclaration du martyre des deux cent treize serviteurs de Dieu nommés plus haut : Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles; François-Joseph de la Rochefoucauld, évêque de Beauvais; Pierre-Louis de la Rochefoucauld, évêque de Saintes, et leurs compagnons, le 26 des mêmes mois et an.

« A. CARDINAL ÉVÊQUE DE PORTO ET SAINTE-RUFINE,
« *Pro-Préfet de la S. Congrégation des Rites.*
« Alexandre VERDE, *Secrétaire.* »

Donnons maintenant quelques notes biographiques sur les deux prêtres que nous revendiquons comme nôtres :

M. *François Louis-Joseph* naquit à Busigny dans le diocèse de Cambrai, le 3 février 1751 ; il fit ses études chez les Pères Jésuites, il entra dans la Congrégation de la Mission, le 4 octobre 1766, il fit les vœux le 4 février 1769. Il fut d'abord professeur dans un grand séminaire, puis supérieur du grand séminaire de Troyes, et enfin secrétaire général de la Congrégation en même temps que supérieur du séminaire Saint-Firmin. Il avait de grands talents pour la prédication et il fut chargé de prononcer le discours à l'occasion du centenaire de Saint-Cyr ainsi que l'oraison funèbre de Mme Louise de France. Il fit paraître plusieurs brochures contre les lois sacrilèges de la Révolution. Il périt glorieusement à Saint-Firmin, le 3 septembre 1792 vers six heures du matin.

M. *Gruyer Jean-Henri* naquit à Dôle dans le diocèse de Saint-Claude, le 13 juin 1734. Il entra prêtre dans la Congrégation de la Mission, le 23 janvier 1771 ; il fut placé comme vicaire à Saint-Louis de Versailles ; il mourut en même temps que M. François.

Dans la liste des deux cent treize serviteurs de Dieu, massacrés en septembre 1792, nous relevons deux autres personnages qui ont appartenu à la Congrégation de la Mission, mais qui en sont sortis après quelque temps : ce sont MM. *Caron Jean-Charles* et *Colin Nicolas*. Le fait qu'ils se trouvaient dans notre maison de Saint-Firmin, lors des massacres, montre qu'ils étaient restés en bonne relation avec la Congrégation ; du reste M. Nicolas Collin signait Prêtre de la Mission même lorsqu'il était curé ; ils sont donc morts sous le regard de saint Vincent, dans la soumission à M. François, supérieur de la maison, et si leur sortie de la Congrégation a été

réelle, ils sont pour ainsi dire rentrés dans la chétive par l'oblation de leur vie faite dans une maison de la Compagnie.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

61. Amo (Michel), prêtre décédé le 15 octobre 1915, à Oaxaca (Mexique); 29 ans d'âge, 13 de vocation.

62. Molyneaux (Jean-Paul), prêtre, décédé en novembre 1915, à Opelika (États-Unis); 54, 32.

63. Morrissey (Thomas), prêtre, décédé le 30 novembre 1915, à Blackrock (Irlande); 80, 53.

1. Casarramona (Joseph), prêtre, décédé, le 15 avril 1915, à Palma (Baléares); 76, 57.

2. Downing (Jean), prêtre, décédé le 25 octobre 1915, à Chicago (États-Unis); 71, 44.

3. Chen (François), prêtre, décédé le 28 décembre 1915, à Tchao-Tchéou (Chine); 28, 4.

4. Bos (Pierre), prêtre, décédé en janvier 1916, à Rio de Janeiro (Brésil); 81, 59.

5. Shaw (Thomas), prêtre, décédé le 9 janvier 1916, à Perryville (États-Unis); 78, 60.

6. Cordobès (Jérôme), coadjuteur, décédé le 7 janvier 1916, à Cadix (Espagne); 39, 8.

7. Malacarra (Jean-François), prêtre, décédé le 2 janvier 1916, à Tacubaya (Mexique); 45, 22.

8. Koren (François), coadjuteur, décédé le 31 janvier 1916, au Berceau (France); 55, 35.

9. Mengoni (Édouard), prêtre, décédé le 30 janvier 1916, à Naples (Italie); 45, 28.

10. Renaudin (Pierre), coadjuteur, décédé à Fort-Dauphin (Madagascar); 67, 37.

11. Sourigues (Dominique), prêtre, décédé en février 1916, à Santiago (Pacifique); 58, 30.

12. Jandoli (Gaëtan), prêtre, décédé le 17 février 1916, à Naples (Italie); 76, 58.

13. Noirot (Eugène), prêtre, décédé le 7 février 1916, à Froyennes (Belgique); 77, 50.

14. Angeli (Joseph), prêtre, décédé le 27 février 1916, à la Maison-Mère, à Paris; 76, 31.

15. Lynch (Pierre), coadjuteur, décédé le 28 février 1916, à Mill-Hill (Irlande); 65, 45.

16. Azambre (Nicolas), prêtre, décédé en février 1916, à Quito (Équateur); 38, 18.

17. Chacon (Jean), prêtre, décédé le 26 janvier 1916, à Tacubaya (Mexique); 35, 10.

18. Ruggeri (Jean), coadjuteur, décédé le 9 mars 1916, à Plaisance (Italie); 88, 63.

19. Duthoit (Louis-Émile), prêtre, décédé le 14 mars 1916, à Clermont-en-Argonne (France); 65, 43.

20. Monteiro (Fernand), évêque, décédé le 26 mars 1916, à Victoria (Brésil); 49, 30.

21. Giannone (Joseph), prêtre, décédé le 28 mars 1916, à Rio de Janeiro (Brésil); 55, 34.

22. Boyle (Patrice), prêtre, décédé le 2 avril 1916, à Armagh (Irlande); 45, 13.

23. Sternjacob (Jacques), coadjuteur, décédé le 5 avril 1916, à la Maison-Mère, à Paris; 85, 50.

24. Morelli (Antoine), prêtre, décédé le 14 janvier 1916, à Savone (Italie); 72, 54.

25. Riesner (Fidèle), prêtre, décédé le 19 mars 1916, à Graz (Autriche); 79, 37.

26. Corvée (Exupère), prêtre, décédé le 13 avril 1916, à la Maison-Mère, à Paris; 79, 40.

27. Pedralves (Elie), coadjuteur, décédé le 11 avril 1916, à Maceda (Espagne); 76, 30.

NOS CHÈRES SŒURS

Lucie Amouroux, décédée à la Maison de Charité, Clichy, 67 ans d'âge, 48 de vocation.
Marguerite Bernier, Hôpital Saint-Barthélemy, Lima (Pérou), 84, 61.
Thérése Balbo, Asile, Bovès (Italie); 60, 39.
Anne Cot, Collège Saint-Vincent, Rio de Janeiro; 51, 29.
Marie Bucklar, Asile des Aliénés, Baltimore; 75, 48.
Julia Sheehan, Orphelinat, Syracuse (États-Unis); 84, 62.
Guillemma Ville, École de Cayambe (Équateur); 30, 4.
Marie Falconi, École de Cayambe (Équateur); 26, 2.
Blaisia Blanc, Maison Saint-Ouen, Rouen; 83, 57.
Maria Herrera, École, Cadiz; 48, 23.
Marie Ancély, Maison de Charité, Aurillac; 72, 43.
Marie Jaubert, Maison de Charité, Montolieu; 65, 43.
Lucie Gavériaux, Maison de Charité, Clichy; 73, 49.
Maria Ugolini, Maison Centrale, Sienne; 73, 52.
Joséphine Bec, Hôpital, Sully-sur-Loire; 80, 60.
Marguerite Mooney, Orphelinat, Lanark (Écosse); 74, 43.
Bonnoma Garriga, École, Cordoba (Espagne); 31, 9.
Carmen Serra, Bienfaisance, Valencia (Espagne); 45, 27.
Maria Matin, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro; 27, 5.
Louise Delaplanche, Maison de Charité, Château-l'Évêque; 78, 61.
Vittoria Acciari, Maison Centrale, Sienne; 51, 34.
Josepha Castroman, Collège, Matanzas (Ile de Cuba); 47, 23.
Catalina Hor, Hospice, Burgos (Espagne); 71, 50.
Julienne Ponchon, Maison de Charité, Château-l'Évêque; 67, 46.
Caroline Richebé, Maison de Charité, Sotteville; 53, 30.
Marie Hannigan, Orphelinat, Baltimore (États-Unis); 83, 58.
Marie Gaboriau, Hospice, Fortaleza (Brésil); 68, 46.
Carmen Iraeta, Maison Centrale, Madrid; 75, 53.
Marie Génin, Maison de Charité, Barcelone; 62, 39.
Manuela Zea, Miséricorde, Carthagène; 78, 52.
Marie Gavroy, Maison Eugène-Napoléon, Paris; 74, 55.
Marianna Vinyeta, Hôpital, Rioseco (Espagne); 76, 49.
Camille Icard, Maison de Charité, La Ciotat; 39, 15.
Marie Brol, Hospice, Saint-Clar; 39, 21.
Catherine Noonan, Maison Centrale, Emmittsburg; 75, 57.

Catalina de Berasategui, Hôpital, Avila (Espagne); 26, 8.
Maria Barbero, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro; 31, 9.
Jesusa Adrian, Hospice, Tolède (Espagne); 29, 4.
Marie Devilder, Maison Principale, Paris; 84, 62.
Victoire Ciarle, Hôpital, Fossano (Italie); 79, 52.
Anna Roufosse, Maison de Charité, Montolieu; 85, 64.
Jeanne Juillet, Maison de Charité, Montolieu; 25, 3.
Françoise Déliard, Maison de Charité, Caen; 69, 50.
Marie Durand, Maison de Charité, Château-l'Évêque; 68, 37.
Caroline Robert, Maison de Charité, Château-l'Évêque; 80, 49.
Antana Diez, Maison de Charité, Asile Campo, Valencia; 61, 34.
Jeanne Bonnier, Maison de Charité, Villers-sur-Châtillon; 80, 60.
Marie Batard, Maison de Charité, Valognes; 71, 49.
Marie Moulin, Asile Saint-Vincent, Lyon; 69, 48.
Anna Lancioni, Ricovero, Ancône (Italie); 38, 9.
Luisa Failli, Maison Centrale, Sienne; 62, 37.
Josefa Cervera, Maison San Diego, Valdemoro; 66, 44.
Vicenta Iglesias, Hospice, Manille (Iles Philippines); 86, 53.
Cécile Rancoule, Maison de Charité, Montolieu; 79, 58.
Marie Girando, Hôpital, Turin; 50, 20.
Marie Henke, Hôpital Sainte-Marie, Rochester (États-Unis); 31, 4.
Marie Mac Domald, Hôpital, Buffalo (États-Unis); 40, 19.
Marie Ouang, Maison Saint-Vincent, Hongchow (Chine); 44, 20.
Aguilina Iribertegui, Asile, Comores (Espagne); 76, 59.
Maria Sarrabasa, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro (Esp.); 75, 55.
Valérie Elie, Maison de Charité, Clichy; 56, 35.
Marie Fitzimons, Orphelinat, Dublin; 28, 6.
Jeanne Charasse, Maison Saint-Vincent, l'Haÿ; 79, 52.
Antoinette Surrel, Maison Saint-Vincent, l'Haÿ; 76, 51.
Anne Emery, Infirmerie Marie-Thérèse, Paris; 72, 53.
Marie Moran, Hôpital, Détroit (États-Unis); 60, 34.
Philomène Gazzola, Orphelinat, Plaisance (Italie); 63, 36.
Alice Dias, Hôpital Pedro 2, Pernambuco (Brésil); 32, 9.
Emilie Belliers, Maison Saint-Michel, Bordeaux; 64, 40.
Marie Lecourt, Maison Principale, Paris; 65, 40.
Sophie Sando, Maison Saint-Jacques, Amiens; 95, 63.
Jeannette Betu, Hôpital civil, Alger; 78, 55.
Marie Garnier, Miséricorde, Ténès (Algérie); 74, 57.
Brigitte Lannan, Hôpital de Cork (Irlande); 78, 53.

Anna Buffoni, Maison Centrale, Turin ; 72, 49.
Jeanne Macagno, Maison Centrale, Turin ; 67, 42.
Isabelle Andrade, Hôpital, Ambato (Équateur) ; 23, 2.
Maria Merino, Hôpital, Guayaquil (Équateur) ; 32, 10.
Amélia Gonçalves, Collège, Rio de Janeiro ; 77, 59.
Marie Robert, Recoleta, Buenos-Ayres ; 69, 44.
Juliana Saceda, Collège, Manille (Iles Philippines) ; 72, 47.
Dolores Provisa, Hôpital général, Valencia (Espagne) ; 43, 24.
Maria Martinez, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro (Espagne) ; 22, 3.
Mercedes Rodriguez, Collège, Carabanchel (Espagne) ; 29, 4.
Marie Ortille, Maison de Charité, Clichy ; 64, 41.
Marie Ferrier, Collège du Sacré-Cœur, Madrid ; 75, 53.
Marie Mongel, Maison Notre-Dame-de-la-Salette, Bahia ; 79, 56.
Marianne Twarowska, Maison Centrale, Varsovie ; 69, 53.
Valérie Lindner, Hôpital, Rohatyn (Pologne) ; 44, 26.
Joséphine Chrapek, Maison Centrale, Cracovie ; 33, 11.
Marguerite Dalachal, Hospice, Mainsat ; 80, 56.
Stéphanie Semplus, Hôpital, Palo del Colle ; 77, 56.
Marie Gros, Sanatorium, Tarrasa (Espagne) ; 42, 16.
Aimée Delaye, Maison de Charité, Royan ; 89, 60.
Anne Chamby, Hospice, Gayette ; 81, 62.
Rosa Sanz, Hôpital provincial, Valencia (Espagne) ; 50, 31.
Julia Moreno, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro (Espagne) ; 22, 4.
Tomasa Sarasa, Hôpital, Cervera (Espagne) ; 68, 48.
Maria Bertola, Ambulance, Chivasso (Italie) ; 47, 19.
Adelaïde Georgel, Infirmerie, Flores (Confédération Argentine) ; 84, 54.
Maria Passeti, Hôpital, Ostra (Italie) ; 60, 33.
Marie Barbet, Maison de Charité, Rive-de-Gier ; 43, 20.
Maria Rubi, Asile, Valencia (Espagne) ; 53, 26.
Ricarda Gonzalez, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro (Esp.) ; 22, 3.
Maria Alonso, Asile Saint-Jean-de-Dieu, Ruzafa (Espagne) ; 20, 2.
Marie Le Prévost, Maison Principale, Paris ; 72, 54.
Marie Saguez, Asile, Viarreggio (Italie) ; 63, 41.
Marie Tobin, Hôpital Sainte-Agnès, Baltimore ; 66, 44.
Marie Berjvan, Santa-Casa, Rio de Janeiro ; 45, 25.
Catherine Rossotti, Maison Centrale, Turin ; 32, 9.
Silvie Grimal, Maison Centrale, Naples ; 84, 60.

Marie Iturriaga, Hôpital, Romcagna; 68, 33.
Louise Bonchard, Maison Sainte-Madeleine, Paris; 85, 55,
Anna Devine, Asile des Aliénés, Baltimore; 40, 11.
Marie Vacheron, Hospice, Malzieuville; 79, 57.
Thérèse Coffey, Infirmerie, Maynooth (Irlande); 31, 8.
Andresa Mata, Hôpital militaire, Carabanchel (Espagne); 57, 32.
Vicenta Ordozcoiti, Convalescence, Madrid; 42, 25.
Nicolasa Elizalde, Asile des Vieillards, Cadix (Espagne); 65, 38.
Elise Frémaux, Asile Saint-Vincent, La Teppe; 75, 53.
Rose Felip, Maison de Charité, Montolieu; 68, 44.
Marguerite Surain, Maison de Charité, Montolieu; 71, 45.
Claudine Chabrériat, Maison Centrale, Naples; 69, 50.
Amédée Brero, Asile de Govone (Italie); 73, 52.
Anne Roux, Hôpital, Marengo (Algérie); 76, 56.
Pauline Masson, Hôpital français, Salonique; 78, 54.
Joséphine Guénot, Maison de Charité, Clichy; 71, 45.
Denise Janinet, Maison Saint-Jean, Liége (Belgique); 64, 41.
Victorine Dehu, Crèche Sainte-Marie, Marseille; 89, 71.
Jeanne Perrin, Maison de Charité, Château-l'Évêque; 67, 43.
Giuseppina Patti, Hôpital, Naples; 78, 48.
Marie Duchaffaut, Orphelinat, Monaco; 66, 42.
Mélanie Bonvaret, Maison de Charité, Clichy; 51, 30.
Antonia Segura, Hôpital, Salamanca (Espagne); 85, 58.
Cruz San Juan, Maison Centrale, Madrid; 21, 6 mois.
Margarita de la Reina, Maison S. Diego, Valdemoro; 60, 31.
Marie Clos, Maison Sainte-Eulalie, Bordeaux; 80, 60.
Marie Gayte, Maison de Charité, Montolieu; 71, 53.
Clémentine Dubin, Hôpital, Tonnay-Charente, 74, 50.
Lucie Vota, Maison Saint-Joseph, Grugliasco (Italie); 87, 64.
Louise Lottero, Miséricorde, Cremone (Italie); 52, 31.
Julia Reardon, Hospice des Enfants-Trouvés, Baltimore; 64, 30,
Euphémie Tuttle, Hôpital Saint-Joseph, Philadelphie; 58, 33.
Anne Reboul, Maison Saint-Vincent, Lyon; 80, 59.
Andreanne Saint-Paul, Maison Notre-Dame Saint-Vincent, Lyon; 75, 50.
Jeanne Vachaud, Maison de Charité, Clichy; 46, 21.
Lelia Varella, Hôpital Notre-Dame de la Santé, Rio de Janeiro; 44, 20.
Maria Salvador, École, Aibar (Espagne); 43, 23.
Ana Garciarena, Maison S. Diego, Valdemoro; 55, 35.

Rosalie Laville, Hospice des Enfants-Assistés, Bordeaux ; 39, 17.
Jeanne de Glos, Maison Principale, Paris ; 85, 63.
Anne Croissard, Maison de Charité, Montolieu ; 80, 59.
Basilide Leoni, Maison Centrale, Turin ; 31, 9.
Teresa Regordosa, Collège, Cobreces (Espagne) ; 49, 29.
Ursule de Lorra, Hôpital, Orihenla (Espagne) ; 60, 37.
Elisabeth Glatin, Maison de Charité, Cadouin ; 75, 51.
Zoé Fries, Maison Centrale, Salzburg ; 73, 51.
Pilar Sanz, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, Grenade ; 35, 13.
Benita Urquia, Maison S. Diego, Valdemoro, 78, 58.
Zulma Drulhon, Hôpital, Gayette ; 74, 52.
Marie Mareschal, Maison de Charité Saint-Pierre, Nantes ; 91, 66.
Marie Varachaud, Maison de Charité, Ynê-l'Évêque ; 37, 10.
Isidra Noguera, Asile de la Mendicité, Léon (Espagne) ; 35, 3.
Maria Fernandez, École catholique, Madrid ; 69, 40.
Rose Moore, Hôpital Sainte-Marie, Detroit (États-Unis) ; 41, 19.
Suzanne Peters, Sanatorium, San Jose (États-Unis) ; 23, 2.
Marguerite Garesio, Maison Centrale, Turin ; 41, 22.
Suzanne Baudère, Maison de Charité, Montolieu ; 36 ; 17.
Victorine Guibert, Maison de Charité, Château-l'Évêque ; 67 44.
Maria Hiart, Maison de Charité, Clichy ; 66, 42.
Lucie Delorme, Maison de Charité, Clichy ; 78, 58.
Françoise Grellet, Hôtel-Dieu, Toulouse ; 77, 59.
Marie Sagniez, Maison de Charité, l'Hay ; 58, 35.
Marie Goffredo, Hôpital, Milazzo (Italie) ; 72, 52.
Charlotte Labesse, Maison Principale, Paris ; 88, 53.
Marguerite Goicoechea, Hôpital, Mayaguez (Porto-Rico) ; 32, 12.
Benoîte Ménassère, Maison de Charité, Lavaveix ; 77, 57.
Jeanne Daix, Maison de Charité, Cadouin ; 70, 47.
Joséphine Gross, Ouvroir, Barcelone ; 78, 49.
Victoire Triquet, Maison de Charité, Saint-Denis (Ile de la Réunion) ; 82, 64.
Teresa Verges, Maison Saint-Jean-de-Dieu, Valdemoro ; 77, 52.
Marianna Gallucci, Hôpital de San Ginesio (Italie) ; 60, 40.
Marie Clément, Maison de Charité, Montolieu ; 85, 61.
Jeanne Brun, Maison des Forges, Anzin ; 76, 55.
Marie Dorland, Hospice, Uzès ; 28, 6.
Marie Bézy, Hospice, Billom ; 28, 7.

Marta Porro, Hôpital, Mayorga (Iles Baléares); 72, 46.
Antonia Tosco, Maison Centrale, Turin; 32, 4.
Philomène Pagano, Maison Centrale, Naples; 69, 37.
Madeleine Durand, Maison de Charité Sainte-Madeleine, Paris; 77, 53.
Marie Blateyron, Hôpital, Bayonne; 88, 67.
Marie Charreire, Maison de Charité Saint-Sever, Rouen; 40, 19.
Marie Perrot, Maison de Charité, Avernes; 67, 40.
Manuela Elorza, Hôpital central, Cadix (Espagne); 56, 31.
Teresa Vila, Hôpital central, Lérida (Espagne); 51, 29.
Melitona Minguez, Hôpital des Tertiaires, Madrid; 29, 7.
Marie Burke, Maison de Charité, Montolieu; 48, 20.
Anna Magnino, Maison Centrale, Turin; 28, 4.
Caroline Bonbert, Maison de Charité, Ville-Basse, Carcassonne; 70, 49.
Madeleine Darré, Asile de Mendicité, Bahia; 79, 58.
Marie Chaker, Maison de l'Immaculée-Conception, Beyrouth; 55, 31.
Irène Brugnoli, Ouvroir, Saluces (Italie); 54, 30.
Marie Gagin, Gannat (Maison Saint-Charles, Arras); 71, 52.
Sidonie Marlier, Hôpital, Firminy; 72, 53.
Catherine Mespoulets, Maison de Charité, Riom; 57, 38.
Mélanie Gaudin, Maison de Charité, Montolieu; 31, 7.
Maria Berenguer, Hôpital, Vich (Espagne); 68, 46.
Felisa Ortiz, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro; 58, 37.
Maria Monfort, Hôpital général, Valencia; 54, 27.
Joséphine Béraut, Orphelinat, Vannes; 55, 27.
Françoise Pozzi, Maison Centrale, Turin; 59, 40.
Catherine Gilles, Hôtel-Dieu, Châlons-sur-Marne; 78, 56.
Joséphine Altoé, Hôpital, Fortaleza (Brésil); 21, 1.
Jeanne Tonyarot, Hôpital, Pernambuco (Brésil); 79, 59.
Marie Menescal, Hôpital, Pernambuco (Brésil); 43, 14.
Augustine Chapert, Collège de l'Immaculée-Conception, Rio de Janeiro (Brésil); 83, 63.
Anne Fonfrède, Hôtel-Dieu, Clermond-Ferrand; 78, 59.
Augustine Wronka, Infirmerie, Byslawek (Pologne); 86, 56.
Vicenta Izaguirre, Hôpital général, Madrid; 38, 14.
Louise Batailler, Miséricorde, Riom; 75, 56.
Constance Kintzel, Maison Centrale, Cracovie; 70, 51.
Malvina Nempo, Maison Saint-Joseph, Gand; 75, 55.
Marie Heem, Maison Marie-Immaculée, Bruges; 65, 37.

Marie Maisonneuve, Maison de Charité, Beauvais: 56, 38.
Maria Arevalo, Maison Centrale, Quito (Équateur); 59, 43.
Rosalia Fernandez, Maison S. Diego, Valdemoro; 73, 41.
Gertrude Schmidt, Maison Centrale, Cologne; 32, 14,
Elisabeth Doran, Orphelinat, Freschfield (Angleterre); 46, 18.
Concetta Pepitone, Hospice, Puglia (Italie); 73, 54.
Teresa Cases, Collège, Barbastro (Espagne); 33, 3.
Dolores Soler, École catholique, Barcelone (Espagne); 28, 6.
Maria Gonzalez, Hôpital Saint-Lazare, Séville (Espagne); 75, 53.
Regina Ubierna, Hôpital du Roi, Tolède; 40, 21.
Francisca Telechea, Miséricorde, Tolosa; 65, 35.
Marie Lahitte, Hôpital général, Riom; 65, 41.
Vittoria Marchisio, Hôpital, Sienne; 73, 51.
Santa Bottaliga, Ricovero, Iesi (Italie); 65, 38.
Adelaïde Adezati, Maison des Émigrants, Chiasso (Italie); 73, 57.
Françoise Orcese, Maison Centrale, Turin; 81, 54.
Jeanne Pignères, Maison de Charité, Clichy; 59, 38.
Hermance Geismar, Maison de Charité, Beaucaire; 76, 55.
Baptistine Benech, Maison de Charité, Saubusse; 66, 42.
Louise Gast, Maison de Charité Saint-Louis, Bordeaux; 86, 56.
Marie Mannarino, Maison des Forges, Alais; 75, 54.
Léontine Brunet, Maison de Charité, Montolieu; 51, 21.
Marie Gaffier, Asile, Verzea (Brésil); 70, 45.
Marie Albert, Hôpital, La Ricamarie: 38, 18.
Cécile Anus, Hôpital, Saint-Germain-en-Laye; 24, 7 mois.
Clotilde Giorcelli, Hôpital, Canneto (Italie); 63, 44.
Maria Sanguineti, Maison Saint-Joseph, Grugliasco (Italie); 28, 3.
Alexandrine Fleurey, Maison Principale, Paris; 68, 44.
Anne Mouët, Maison Saint-Martin; Troyes; 86, 61.
Catherine Pellegrino, Maison Centrale, Turin; 69, 49.
Marie Delaye, Maison de Charité, Saint-Malo: 84, 58.
Thérèse Chu, Maison de l'Enfant-Jésus, Ning-Pô (Chine); 64, 30.
Louise Oliveira, Collège, Marianna (Brésil); 71, 46.
Delphine Lavige, Hôpital, Saint-Étienne; 54, 17.
Lucie Garelli, Maison Saint-Joseph, Grugliasco (Italie); 27, 5.
Pauline Prokopowiez, Hôpital, Rozdol (Pologne); 69, 47.
Maria Larrañaga, Hôpital, Badajoz (Espagne); 74, 51.
Claudia Martin, Hôpital, Marchena (Espagne); 60, 40.

Antonia Velasquez, Maternité, Barcelone ; 28, 7.
Rose Legendre, Maison Centrale, Guatemala ; 63, 44.
Marie Gabourd, Orphelinat, Valfleury ; 81, 55.
Marie Pasco, Maison de Charité, Clichy ; 78, 50.
Mathilde Leonelli, Hospice de l'Addolorata, Rome ; 38, 11.
Marie Lucas, Maison Saint-Joseph, Arcueil ; 91, 66.
Marguerite Cucco, Maison Centrale, Turin ; 39, 16.
Marie Perez, Maison Saint-Vincent, l'Haÿ ; 72, 56.
Marie de Mau, Maison de Charité, Berceau-de-Saint-Vincent ; 82, 56.
Jeanne Laugier, Maison Saint-Vincent, Montevideo ; 48, 23.
Marie Autier, Maison de Charité, Pont-de-Nieppe, 87, 66.
Léonie Bonesme, Maison de Charité, Montolieu ; 34, 9.
Maria de Soto, École, Arucas (Iles Canaries) ; 26, 9 mois.
Josefa Codina, Maternité, Barcelone ; 65, 38.
Tomasa Caballero, Hôpital, Santiago de Galicie, (Espagne) ; 52, 23.
Eulalie Segonne, Maison de Charité, Montredon ; 83, 59.
Anne Belbis, Maison Principale, Paris ; 79, 49.
Celina Marchand, Maison Principale, Paris ; 63, 32.
Concetta Porcelli, École, Cerignola (Italie) ; 77, 50.
Angélique Merceron, Hôtel-Dieu, Castres ; 70, 42.
Edwige Zaleska, Maison Centrale, Cracovie ; 74, 55.
Mary Tockssein, Hôpital Saint-Léon de Greenslow (États-Unis) ; 26, 7.
Anna Zakrzewska, Maison Centrale, Cracovie ; 76, 57.
Téophile Legowska, Maison Centrale, Cracovie ; 53, 31.
Marie Dufaut, Hospice Saint-Mort, Huy (Belgique) ; 72, 50.
Marie Beraud, Orphelinat Cokerill, Seraing (Belgique) ; 76, 55.
Augustine Barthe, Hôtel-Dieu, Castres ; 71, 51.
Louise Maffre, Hôpital, Tarbes ; 60, 36.
Pauline Husson, Maison de Charité ; Saleux ; 71, 49.
Rosalie Durand, Hospice, Treignac ; 72, 48.
Marie Tournier, Hospice, Confort ; 68, 50.
Gabrielle Chargelaigue, Maison Centrale, Naples ; 47, 25.
Pélagie Kranc, École polonaise, Thomas Cœlho (Brésil) ; 29, 9.
Marguerite Lagadrillière, Miséricorde, Damas ; 94, 73.
Catherine Galand, Hospice, Cusset ; 75, 51.
Rose Vica, Hôpital, Venise (Italie) ; 85, 63.
Maria Espona, Maternité, Barcelone ; 75, 53.
Francisca Terrats, Hospice, Coñma (Espagne) ; 70, 30.
Concepcion Cortes, Maison Centrale, Madrid ; 41, 21.

Marguerite Fissore, Hospice Victor-Emmanuel, Plaisance; 56, 35.
Jeanne Millot, Hospice, Saint-Georges-de-Lisle, 66, 41.
Françoise Guennégan, Hôpital, Hennebont; 27, 5.
Caroline Rocha, Asile, Gandarinha (Portugal); 68, 46.
Catherine Marbaugh, Asile, Saint-Louis (États-Unis); 78, 55.
Maxima Laboreria, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro; 61, 42.
Josefa Cuellar, Hôpital, Valencia; 46, 20.
Juana Odriozola, Asile, Valladolid; 29, 6.
Estefana Lopez de Lacalle, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro; 33, 13.
Clotilde Gilliœn, Maison Centrale, Quito (Équateur); 70, 47.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

501. — *La Inmaculada de la Medalla milagrosa.* Revue mensuelle (Organe des congrégations des Fils et des Filles de Marie de la Médaille miraculeuse et de toutes les associations de la même sainte Médaille), rédigée par les Pères Lazaristes. Madrid.

Nous signalons avec plaisir l'apparition d'une nouvelle revue en l'honneur de la très sainte Vierge. Elle paraît en Espagne sous le titre : *La Inmaculada de la Medalla milagrosa.*

Nous avons entre les mains les quatre premiers numéros; il serait prématuré de porter un jugement sur une publication qui commence; nous dirons seulement que nous goûtons fort le plan qui préside à la rédaction de la nouvelle revue. Il y a d'abord la théologie de la sainte Vierge Immaculée (on a commencé une série d'articles sur l'Immaculée et la Bible, l'explication de la Médaille miraculeuse, etc.); on raconte ensuite des traits de bonté dus à la Médaille miraculeuse; on donne des notices sur les différentes associations de la Médaille miraculeuse; il y a des réponses aux consultations qui sont faites concernant les associations ou le culte de Marie et l'on termine par la partie bibliographique ou analyse des ouvrages concernant la sainte Vierge. En suivant ce programme, la revue sera sérieuse; elle instruira par les articles théologiques, ce qui est important; elle encouragera par le récit des merveilles dues à la Médaille; elle entretiendra l'émulation par le récit des fêtes célébrées en l'honneur de la sainte Vierge; elle sera pratique par les réponses qu'elle donnera sur le règlement des associations, sur le culte dû à Marie, etc.; enfin, par les articles bibliographiques, elle fournira aux missionnaires et aux sœurs des matériaux pour leurs instructions.

Un des écueils de ces revues est de ne pas rester dans la fin pour laquelle elles ont été créées et de ne point se limiter à leur but particulier, mais de parler de tout, ce qui supprime leur raison d'être; un second écueil est de ne pas être assez théologiques, de ne pas donner une nourriture solide à leurs lecteurs; la revue que nous présentons est en trop bonnes mains pour tomber dans ces écueils; nos confrères de Madrid sauront lui garder son caractère spécial et ils l'imprégneront de la forte doctrine qu'ils possèdent abondamment; aussi nous sommes assurés que cette revue contribuera vraiment à faire connaître, aimer, imiter de plus en plus la sainte et Immaculée Vierge Marie, ce qui répond à ce que notre bienheureux Père nous demande dans le paragraphe 4 du chapitre x de nos Règles : *Alios quoties sese offeret opportunitas ac facultas ardenter cohortando ut ei eximium honorem ac dignum servitium constanter reddant.* Ajoutons que le T. H. Père Villette a béni et approuvé la nouvelle revue.

502. — Filippo TRUCCO, Prete della Missione, *La vita, l'anima, l'opera di S. Vincenzo de Paoli.* Florence, 1915.

C'est un panégyrique de saint Vincent prononcé à Turin le 19 juillet 1914; en voici le résumé.

Le premier point intitulé : la vie ou la préparation providentielle de saint Vincent de Paul indique huit traits providentiels dans cette vie : 1° pauvreté de sa naissance; 2° solidité de ses études théologiques; 3° esclavage de deux ans en Tunisie; 4° son séjour à Rome; 5° sa première résidence à Paris; 6° direction des deux paroisses de Clichy et de Châtillon; 7° son long séjour dans la maison de Gondi; 8° la possession du prieuré de Saint-Lazare. Le premier point se termine par un mot sur la dévotion de saint Vincent à la Providence.

Le second point est intitulé : l'âme ou le portrait intellectuel, moral et surnaturel de saint Vincent de Paul.

Au point de vue intellectuel, saint Vincent avait, d'après l'auteur, une intelligence extraordinaire et une science théologique peu commune; M. Trucco prouve par des arguments intrinsèques et extrinsèques, suivant son expression, que les quatre qualités maîtresses de l'esprit de saint Vincent étaient la profondeur, l'ampleur, la clarté, le sérieux.

La volonté de saint Vincent était extraordinairement énergique, dirigée par un grand bon sens, une grande pureté d'intention, une soumission amoureuse aux volontés de la divine Providence.

Le cœur de saint Vincent était tendre, fidèle, délicat.

L'auteur indique enfin les traits principaux de la sainteté de saint Vincent; il insiste sur sa charité et sa simplicité.

La troisième partie traite de l'œuvre de saint Vincent ou de sa triple action réformatrice sur le peuple, le clergé, les pauvres. Sur le peuple, par la Congrégation de la Mission; sur le clergé, par les exercices des ordinands, les grands et petits séminaires, les conférences ecclésiastiques, les retraites ecclésiastiques, sa conduite au conseil de conscience, sa lutte contre le Jansénisme; enfin sur les pauvres, par les Dames de la Charité, les Messieurs de la Charité, les Filles de la Charité, par ses

œuvres pour les enfants trouvés, les malades, les galériens, les esclaves, par ce qu'il fait pour remédier au triple mal de la peste, de la famine et de la guerre. Cette troisième partie se termine par la mort de saint Vincent.

La péroraison développe cette pensée que saint Vincent est le génie de la Charité.

Ce n'est pas un discours ordinaire et on comprend que les confrères de M. Trucco l'aient poussé à faire imprimer ce panégyrique.

503. — Édouard MENGONI, Prêtre de la Mission. *Verba vitae*, prédications pour les missions et retraites. Naples, 1916.

L'auteur, malheureusement enlevé dans la force de l'âge, a voulu publier ses sermons pour honorer le troisième centenaire de la Conception de la Congrégation qui se célèbrera le 25 janvier 1917. Le livre est précédé des lettres d'approbation de M. Villette, supérieur général, et de M. Morino, visiteur.

Les sujets traités sont les suivants : fin de l'homme, salut, péché, péché mortel, châtiment temporel du péché, blasphème, scandale, mort du juste, mort du pécheur, jugement particulier, enfer, miséricorde de Dieu, pardon des offenses, les deux étendards, le paradis, dévotion à Marie, eucharistie, persévérance.

M. Morino dit dans sa lettre d'approbation que « la doctrine est sûre, pratique, exposée avec ordre, clarté et onction ».

504. — *J. M. A.* Joseph-Marie ANGELI, Prêtre de la Mission. *Opuscules.*

Nous donnons ici la liste des opuscules dont nous avons donné l'appréciation dans la notice sur M. Angeli.

1. LIBRAIRIE PAILLART, Abbeville

Brochures à 10 *centimes*

Le Signe de la croix en histoires.
L'Oraison dominicale en histoires.
La Salutation angélique en histoires.
Le Symbole des apôtres en histoires (3 brochures).
Les Commandements de Dieu en histoires (10 brochures).
Les Commandements de l'Eglise en histoires (6 brochures).
Les Sacrements en histoires (7 brochures).
Les Péchés capitaux en histoires (7 brochures).
Les Fêtes chrétiennes en histoires (3 brochures).
Les Merveilles du Souvenez-vous.
Les Merveilles du scapulaire.
La Foi, l'Espérance et la Charité.
Mois de saint Joseph en exemples.
La Persévérance après la première communion.

Faisons nos pâques.
Le Diadème de Marie.
La Médaille miraculeuse.
Le Scapulaire de la Passion.
Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.
Le Bienheureux François Régis Clet.
La Vénérable Louise de Marillac.
Le Respect humain.
Petits Souhaits du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge, de saint Vincent.

Brochures à 25 centimes (in-32)

Le Très Saint Sacrifice de la Messe.
Enfants, aimez votre mère.
Le Mois de la Vierge Immaculée de la Médaille miraculeuse.
La Journée sanctifiée à l'école de saint Vincent de Paul.
La Conformité à la volonté de Dieu, d'après saint Vincent de Paul.
L'Obéissance, d'après saint Vincent de Paul.
La Charité, d'après saint Vincent de Paul.
Le Trésor de l'humilité, d'après saint Vincent de Paul.
La Simplicité chrétienne, d'après saint Vincent de Paul.
Le Zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, d'après saint Vincent de Paul.
Aux âmes découragées.
Le Ciel ouvert par la prière.
L'Enfer fermé par la pénitence.
Le Chemin de la Croix et le Chapelet du chemin de la Croix.
La Manne de l'âme ou la Communion quotidienne.
Les Vertus de la vénérable sœur Catherine Labouré.
Le Bienheureux Perboyre, modèle de dévotion à Notre-Seigneur.
Paroles de Jeanne d'Arc.
Paroles d'or.

Brochures à 30 centimes (in-8, 108 pages)

L'Au-delà.
A l'ombre de la Croix.

Brochures à 50 centimes (120 pages, petit in-8)

Fleurs à Marie.
Les Anges de la terre.
Hommes de cœurs.
Honneur et Dévouement.
L'Espérance des désespérés.
Les Trois Filles du Ciel.
Enfants modèles.
Les Rayons d'or de la Médaille miraculeuse.
Les Parfums du Rosaire.
Les Merveilles de la Médaille miraculeuse.
Les Merveilles de l'Ave Maria.
Les Merveilles du Sacré-Cœur.
La France à Marie.
Comment on devient un homme.
Les Fils des Croisés.

Brochures à 75 centimes (126 pages, in-18)

Mon crucifix.
Ma médaille.

Brochures à 80 centimes (128 pages, in-8)

Dieu et Patrie.
Les Exploits du diable.

Brochures à 1 fr. 50 (240 pages, grand in-8)

Les Miracles de l'Evangile.
Les Paraboles de l'Evangile.
Histoires et Récits.
Gerbe d'histoires.

2. Librairie Saint-Paul, 6 rue Cassette, Paris

Brochures à 15 centimes

L'Angelus.
Sus aux jésuites.
Actes de sainte Cécile.
Actes de sainte Perpétue.
Le Chapelet.
Petit Mois de Marie en exemples.

Brochures à 20 centimes

Les Béatitudes.
Le Chemin de la Croix.
Les Indulgences.
Le Blasphème.
Dieu.
Le Dimanche.
La Grâce.
Le Duel.
La Pénitence.

Brochures à 25 centimes

Petites Fleurs de saint Vincent de Paul.
Le Péché.
Petites Visites à la très sainte Vierge, la divine consolatrice.
La Vie chrétienne.
Les Petits Amis de Jésus.
La Réparation et les Quarante-Heures.
La Confession fréquente.
Le Trésor de la souffrance, d'après saint Vincent de Paul.
La Médisance.
Actes de sainte Catherine et de sainte Marguerite.
La Religion défendue par ses ennemis.
Maximes de la vénérable Louise de Marillac.

Brochures à 40 centimes

Le Rosaire en histoires.
Perles du divin amour.
Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par saint Vincent de Paul.

Brochures à 50 centimes

La Communion fréquente.

La Vocation.
La Première Communion.
Les Trésors du Cœur de Jésus.
Le Mois du Sacré Cœur de Jésus.

Brochures à 60 centimes

Le Divin Consolateur. Petites Visites au très saint Sacrement.
Le Jeune Homme chrétien.
Maximes du curé d'Ars.

Brochures à 75 centimes

Fleurs eucharistiques offertes aux premiers communiants.
Les Veillées du mois de Marie.
L'Apostolat par la prière.
La Jeune Fille chrétienne.
Fleurs de charité offertes aux premiers communiants.

Brochures à 80 centimes

Mois de Marie, d'après le B. Grignon de Montfort.
Mois de saint Joseph.
Livre de ceux qui souffrent.

Brochures à 1 fr. 25

Rayon de miel, extrait des œuvres de saint François de Sales.

Brochures à 1 fr. 30

Les Soirées des Enfants de Marie.

Brochures à 1 fr. 50

Souvenirs de la première communion.

Brochures à 2 fr. 50

Histoires et Légendes.
Fioretti de la vie des saints.
Veillées des adorateurs du très saint Sacrement.
Vie de saint Vincent de Paul.

3. Librairie Desclée, de Brouwer et Cie (Société saint Augustin), à Lille

La Charité enseignée aux enfants.
Guirlande à Marie.
L'Enfant chrétien.
La Main de Dieu.
La Boussole de la vie.
Les Merveilles du Rosaire.
L'Apostolat des enfants chrétiens.
Confiance.
L'Autre Monde.
Conversions au dix-neuvième siècle (2 volumes).
Les Frères des anges.
Guirlande à Joseph.
L'Etoile de la mer.

4. Librairie Taffin-Lefort, à Lille

Roses évangéliques.
La Nouvelle Morale en action, in-12.
Le Secret du bonheur.
La Sanctification du dimanche.
Vie du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, in-12.

5. Librairie Duret, à Paris

Le Règne du Sacré-Cœur.
La Source de vie.
Souvenez-vous des trépassés.

6. Librairie Lethielleux, 10 rue Cassette, Paris

La Médaille miraculeuse en exemples.
Paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

505. — *La Correspondance des œuvres*, revue bimensuelle. Paris, rue Furstemberg, 6. Prix : 6 francs.

Nous nous permettons de signaler à nos confrères qui s'occupent d'œuvres une nouvelle revue que font paraitre les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul de Paris et qui porte le cachet de cette admirable société, elle est intitulée *la Correspondance des œuvres*; elle parait tous les quinze jours; elle a déjà six mois d'existence ; « elle vise surtout à donner à ses lecteurs des renseignement documentaires, vérifiés, interprétés, commentés, d'une utilisation pratique.

Elle s'adresse aux hommes d'action, à ceux qui cherchent à faire profiter leurs semblables, affligés de peines matérielles ou morales, de l'appui que leur offrent les œuvres privées, les administrations, les lois.

Elle a pour ambition de les aider à discerner les portes auxquelles ils pourront frapper, les règlements qu'ils devront invoquer, les protections qu'ils auront à requérir.

Sans négliger les secours matériels, nous nous préoccuperons de l'assistance morale et sociale, fidèles gardiens, dans cette extension de la charité, de la pensée d'Ozanam, qui a écrit : « Nous ne sommes pas « quittes envers le prochain lorsque nous avons secouru le pauvre.

Le Gérant : Ch. Schmeyer.

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris.

EUROPE

FRANCE

PARIS ET LA MAISON-MÈRE

1er *avril.* — On a organisé dans Paris la *récitation perpétuelle du Rosaire*. Les paroisses, les communautés se remplacent l'une l'autre dans ce pieux rendez-vous aux pieds de Marie. La *Semaine religieuse* de Paris donne chaque semaine la liste de ces heures de garde. Nous remarquons avec plaisir que la Maison-Mère des Filles de la Charité a une belle part dans cette touchante supplication pour la paix. Invariablement, en effet, elle est marquée tous les samedis pour l'espace de temps qui s'écoule de huit heures du matin à cinq heures et demie du soir. Pendant que les sœurs valides se battent dans la plaine comme Josué, les vénérables anciennes, les jeunes sœurs, futures combattantes, prient sur la montagne. De la sorte, tout le monde est mobilisé, personne n'est embusqué.

3 *avril.* — Nous recevons à la Maison-Mère le bon M. *Bareau*, aumônier de nos sœurs de Clichy, qui a eu une attaque de paralysie. Que c'est triste d'avoir toute sa connaissance et de ne pouvoir ni marcher, ni lire,

ni parler! Cet état n'a pas changé au moment où nous envoyons ces lignes à l'imprimerie (août 1916).

4 *avril.* — Mort de M. le *chanoine Blériot*, curé de Saint-Pierre de Montrouge. Il avait été ordonné prêtre dans notre chapelle, pendant le siège de Paris, le 17 décembre 1870. On raconte dans les *Annales* de cette époque que les jeunes gens qui étaient restés à Saint-Lazare profitèrent de cette ordination pour faire une petite retraite en remplacement de la grande qui n'avait pu se faire en octobre; ce fut M. Mailly qui dirigea la retraite; il ne fit grâce d'aucune répétition d'oraison.

Nous avons profité de cette circonstance pour relire le volume XXXVI des *Annales*, qui raconte le siège de Paris; lecture intéressante; nos confrères de la Maison-Mère à cette époque ont eu bien des peines dont nous sommes exempts. Nous en avons encore deux qui ont été témoins de ces événements.

5 *avril.* — Mort presque subite de l'infatigable frère Sternjacob; nous donnons plus loin une petite notice sur ce bon frère.

7 *avril.* — Grâce aux relations de M. l'économe de Saint-Lazare, nous avons assisté à la plupart des *Conférences* organisées, depuis trois mois, à la *salle de géographie du boulevard Saint-Germain*. Nous y avons entendu des évêques (Mgr Lobbedey), des abbés, des académiciens, des journalistes, des artistes, etc., nous redire de mille manières différentes tout ce qui a été fait de beau et de bon depuis le début de la guerre. L'impression principale que l'on éprouve en sortant de ces conférences, c'est que le respect humain, qui jusqu'ici arrêtait le nom de Dieu dans la gorge de plusieurs laïques éminents, est tué, bien tué. Il y

aurait bien des conférences qui mériteraient une analyse, parce qu'elles nous touchent un peu, mais on n'analyse pas ces pages-là, on les lit. Citons, cependant, deux ou trois passages : M. *Camille Bellaigue*, parlant sur *la Femme française et la Guerre*, raconte l'histoire d'un petit turco qui, voulant remercier son infirmière, ne sait que lui dire en son pauvre parler d'Afrique : « Y a bon, Madame France, y a bon. » Le conférencier applique cette parole aux différentes époques de l'histoire de France et il dit entre autres choses : « Y a bon, Madame France. C'était encore vrai quand se fondaient chez nous les admirables ordres féminins qui feraient l'envie des autres peuples s'ils ne faisaient leur bien comme le nôtre. Petites Sœurs des pauvres qui sont si grandes ou, plus avant dans notre histoire, Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, Filles de la Charité, qui le furent de la charité française avant de l'être de l'universelle charité. »

Dans sa conférence sur *la France en Orient*, M. *Gaston Deschamps* a salué ainsi les sœurs et les missionnaires de ces contrées :

Petites sœurs blanches de Mytilène ou d'ailleurs, bonnes Françaises, si timides parfois dans vos parloirs au parquet bien ciré, si vaillantes lorsqu'il s'agit de braver les périls et les fatigues des longues étapes en terre inconnue ou les épreuves des traversées sur une mer semée de dangers ; éducatrices des ignorants, servantes des pauvres, guérisseuses des malades, et vous, bons missionnaires à la barbe fleurie, au visage ouvert, à la voix chaude, qui montrez sans cesse les qualités les plus fières et les plus aimables de notre nation aux races diverses et mêlées que vous attirez à nous par la robuste séduction de votre vertu, religieux et religieuses de ces communautés catholiques d'Orient que protégeaient les Capitulations imposées au sultan Mohamed IV, en 1670, par un ambassadeur français, M. de Nointel, envoyé du roi Louis XIV et mandataire de Colbert, grâce à vous, au delà, bien au delà du temps présent, nous voyons, dans une longue suite de siècles,

comment, par quel effort continu, les Français d'autrefois, clercs ou laïcs, ont travaillé à cette œuvre qui remplit de confiance et de fierté le cœur des Français d'aujourd'hui.

M. *Richepin*, académicien, dans ses *Récits de guerre*, a profondément ému son auditoire au grand complet; mais nous ne pouvons parler de toutes les conférences, cela nous mènerait trop loin.

13 *avril*. — Encore une mort presque subite. M. *Corvée* (Exupère) s'est rendu à pied à l'infirmerie vers dix heures et demie et il y est mort à midi. Il souffrait depuis quelque temps; il n'a rendu les armes que lorsqu'il n'en pouvait plus. Il a laissé beaucoup de manuscrits qui attestent le soin qu'il prenait de préparer et d'écrire ses sermons. Les funérailles de M. Corvée ont un peu dérangé la clôture de la *retraite des pauvres* qui devait avoir lieu à Saint-Lazare. On a tourné la difficulté en donnant la dernière instruction dans la chapelle de la rue du Bac. C'est encore M. Coury, aidé des jeunes prêtres, qui a prêché cette retraite aux pauvres de notre fourneau.

20 *avril*. — Les prêtres qui ont fait leur quatrième année de théologie à Saint-Lazare reçoivent leur placement :

M. Silva, au Brésil; M. Meyer, en Chine; M. Sombroek, à l'Équateur; M. Rietbergen, au Chili; M. Theunissen, en Chine; M. Jourdan, à Madagascar; M. Gusenhoven, à Susteren (Hollande); M. Bruno, en Chine; M. Majavacca, en Argentine.

M. Lagier, sous-directeur de l'œuvre d'Orient, fait une conférence sur les massacres de Perse; la quête est au profit de nos confrères; la séance est présidée par M. Masson, de l'Académie française.

23 *avril.* — Le Très Honoré Père part pour Rome avec MM. Verdier et Fayollat.

24 *avril.* — La paroisse de Clichy est demeurée fidèle à saint Vincent; elle célèbre aujourd'hui, par une procession solennelle, le double anniversaire de la naissance de son ancien curé et de la translation des reliques en 1830. La nouvelle église est toujours inachevée par suite de la guerre.

1er *mai.* — Le mois qui commence va donner à Paris le spectacle de plusieurs réunions religieuses extrêmement intéressantes, toutes présidées par S. Ém. le Cardinal. Aujourd'hui à Saint-Merri, paroisse du Châtelet, service pour les *notaires et clercs de notaires* tombés au champ d'honneur. Mgr Amette enseigne à son honorable auditoire, composé de représentants du ministre de la Justice, de procureurs généraux, de substituts, de directeurs de la Caisse des dépôts, d'huissiers, de commissaires-priseurs, de notaires et autres gens chargés de rédiger des actes et des contrats, que « ceux qui sont morts sur le champ de bataille ont écrit et signé avec leur sang un acte et un contrat qui dureront toute l'éternité » et il les exhorte à avoir confiance parce que « Dieu ne laissera pas protester sa signature ». La Congrégation est représentée pour honorer ses notaires, qui lui sont si dévoués. Et nous nous rappelions le soin, qui nous paraîtrait aujourd'hui minutieux, avec lequel saint Vincent, suivant l'usage du temps, faisait enregistrer par-devant notaire toutes les pièces officielles qu'il recevait, tous les actes importants qui s'accomplissaient à Saint-Lazare.

7 *mai.* — Solennité de la Translation des reliques de saint Vincent. Communion générale aux intentions du Souverain Pontife, lequel a dit au cardinal Mercier :

« Mon intention va à la Belgique. » M. Louwyck, assistant de la Maison-Mère, nous donne la bénédiction papale accordée par Benoît XV.

Ce même jour, Son Éminence préside, à l'église de la rue d'Ulm, la fête patronale des Maronites, Notre-Dame du Liban. Le gouvernement est représenté. Nos confrères qui ont évangélisé la Montagne, la Palestine, sont là. Nous devions entendre le P. Lagrange. Une indisposition l'a forcé à se faire remplacer par un de ses confrères. Nous entendons les chants maronites; notre oreille y est si peu habituée qu'elle en est mal impressionnée; peut-être qu'à la longue cela nous paraîtrait beau.

10 *mai.* — On dit que le pain que nous mangeons n'est plus de même composition que le pain ordinaire. Beaucoup ne s'en aperçoivent pas. Il paraît qu'en mangeant ce pain, nous faisons faire des économies, nous assurons un meilleur fonctionnement de l'estomac et beaucoup d'autres avantages individuels et sociaux. Va pour le *pain national.*

Nous célébrons la *solennité de saint Joseph* à la Communauté. M. Crapez extrait des faits de la vie de ce glorieux patron de l'Église les enseignements les plus utiles concernant la vocation des Missionnaires et des Filles de la Charité.

15 *mai.* — Le Très Honoré Père revient de Rome, un peu fatigué, mais heureux des bontés du Saint-Père pour lui et pour la famille de saint Vincent.

17 *mai.* — *Réunion des Dames de la Charité et des demoiselles de l'Œuvre de Louise de Marillac.* — M. Verdier dit la messe. Le Très Honoré Père expose l'état de l'œuvre. Voici en substance son discours. « Il y a quelques jours, j'étais à Rome, heureux d'offrir

au Saint-Père les hommages de la grande famille de saint Vincent et particulièrement ceux des Dames de la Charité et de lui dire le bien immense qu'elles font au point de vue matériel et religieux. Benoît XV m'a écouté avec bienveillance, avec une touchante bonté ; il est heureux de l'action si féconde des Dames de la Charité, et il leur accorde avec effusion sa paternelle bénédiction à elles, à leurs familles, à leurs pauvres... »

Malgré la guerre qui dirige les ressources vers des besoins plus pressants, les dames n'ont pas cessé de visiter leurs malades ; elles ont répandu d'abondantes aumônes pour eux; elles ont préparé un grand nombre d'entre eux à paraître devant Dieu et elles ont fait baptiser des enfants, des adultes.

Le Très Honoré Père rappelle tout ce que les Dames de la Charité ont fait, du temps de saint Vincent, pour la Lorraine, la Champagne, la Picardie, l'Ile-de-France, alors que ces provinces étaient ravagées par la guerre, la peste, la famine.

Comme saint Vincent serait heureux, s'il revenait, de voir la charité, le dévouement qui a pénétré notre patrie, l'union sacrée qui unit tous les cœurs.

Le Très Honoré Père, s'adressant à Son Éminence, qui préside l'assemblée, lui dit la reconnaissance de tous pour les initiatives qu'elle a prises et que sa grande influence lui a permis de faire aboutir.

Il montre ensuite que les Dames de la Charité ne se sont pas contentées de leurs œuvres ordinaires, mais que, avec les sœurs, elles ont fait, à l'école de saint Vincent, des œuvres extraordinaires, s'occupant en particulier des blessés, des orphelins et autres œuvres de guerre.

Le Très Honoré Père dit un mot des demoiselles de l'Œuvre Louise de Marillac; il constate que ces

jeunes filles ont bien mérité la place qu'elles occupent aujourd'hui dans cette réunion; on a enregistré cette année quarante et une nouvelles associées; le nombre des clients secourus a augmenté; les sommes reçues sont montées à 18 000 francs au lieu de 16000 au dernier exercice; c'est une somme modeste en soi, mais il faut se rappeler que c'est le fruit d'économies personnelles et que les donatrices sont des ouvrières de l'aiguille, des employées de bureau.

Enfin le Très Honoré Père rappelle que l'année 1917 ramènera le troisième centenaire de la fondation des Dames de la Charité. C'est en l'an 1617 que saint Vincent de Paul a établi, à Châtillon-les-Dombes, la première confrérie de la Charité; c'est le 8 décembre de la même année, le jour de l'Immaculée-Conception, que saint Vincent a communiqué le règlement approuvé par l'archevêque de Lyon. Le souverain Pontife a promis d'ouvrir les trésors de l'Église pour ce pieux anniversaire.

Quand M. Villette eut fini la lecture de son rapport, le cardinal Amette se leva et parla à peu près ainsi :

CHER MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Je vous remercie au nom de ces Dames et de vos chères Filles d'avoir bien voulu, malgré votre voyage et les soucis qu'il vous a occasionnés, présenter vous-même le rapport sur l'Œuvre des Pauvres malades. Vous avez témoigné par là que cette œuvre tient une place privilégiée dans votre cœur.

Je suis heureux de constater que l'on a répondu à vos conseils, à vos désirs. Cela montre que l'esprit de saint Vincent est toujours dans cette association.

Vous apportez de Rome des bénédictions précieuses, des paroles encourageantes, nous les accueil-

lons avec reconnaissance, avec bonheur, et ces paroles et ces bénédictions seront un motif de plus pour nous renouveler dans l'amour de nos œuvres de charité.

Sans doute, c'est la guerre, et vous avez justement constaté que les œuvres urgentes imposées par la guerre ont diminué quelque peu la part des œuvres habituelles ; cependant je constate que ces dernières n'ont pas trop souffert; les sommes recueillies ont peu diminué; le chiffre de la chère Œuvre Louise de Marillac a même augmenté, la liste des nouvelles réceptions est plus longue que celle du nécrologe; il y a donc accroissement, progrès.

Cependant il faut nous donner aux œuvres de guerre. Vous avez rappelé tout ce qu'a fait saint Vincent de Paul; cela nous montre qu'il n'y a rien de nouveau; il s'est employé à combattre les maux de la guerre, de la peste, de la famine dans les provinces affligées; nous voyons aujourd'hui ces mêmes provinces garde-frontières, les plus riches, encore ravagées, dévastées. Saint Vincent de Paul en a été le père nourricier; il a essayé de guérir les maux de ceux qui souffraient, les blessés, les réfugiés.

Il faut donc nous adonner à ces œuvres; mais il ne faut pas délaisser les autres, les pauvres, les malades, qui demeureront quand la guerre sera finie. Actuellement même, les pauvres malades ont plus besoin d'être soulagés parce que les places sont restreintes dans les hôpitaux, la vie est chère et une grande détresse suivra la guerre.

J'ai confiance, quelle que soit la durée de la guerre, que vous aurez à cœur de mériter le beau nom de Dames de la Charité. Quel beau nom! Vous savez la définition que saint Jean nous donne de Dieu : *Deus charitas est*. Dieu est charité. En vous appelant de ce nom, saint Vincent a voulu que vous participiez plus

étroitement à la filiation divine, que vous vous rapprochiez du Père céleste. Ce n'est pas seulement par quelques œuvres qu'il faut être Dames de la Charité, c'est par la vie tout entière, c'est par la conduite de chaque jour.

Qui dit charité dit d'abord amour de Dieu, amour de Jésus-Christ. Il n'y a de vraie charité que celle qui procède de l'amour de Dieu. Sans doute nous pouvons constater que plusieurs exercent la charité qui ne connaissent pas, n'aiment pas Dieu. Cependant ils sont tributaires sans s'en douter de toutes les idées chrétiennes, ils font les actes de la charité chrétienne même en ne croyant être que philanthropes. Si vous voulez aimer le prochain sans défaillance, sans lassitude, sans distinction, il faut aller puiser cet amour dans le Cœur de Jésus. Quiconque veut aimer le prochain véritablement doit le regarder dans la poitrine de notre Seigneur. En dehors de là, on se laisse arrêter par ses défauts, ses faiblesses et on se ralentit bien vite ; au contact du Cœur de Jésus l'amour s'enflamme et produit ces admirables effets dont parle l'*Imitation* au livre III, chapitre v. L'amour nous pousse à faire de grandes choses ; rien n'est plus fort que l'amour de Jésus-Christ. Celui qui aime vole, court, est joyeux. L'amour ne connaît pas la mesure ; il ne sent pas le fardeau, il ne parle jamais d'impossibité ; quand il est fatigué il n'est pas lassé ; il entreprend toujours de nouvelles choses ; il s'élève toujours comme une flamme vive et ardente.

Pour vous enflammer de l'amour du prochain, méditez les témoignages d'amour que Jésus-Christ a prodigués pour tous, sa vie, sa passion, son eucharistie. Quand vous sentirez votre charité défaillir, allez la ranimer, la réchauffer à ce foyer d'amour. Vous ferez l'apprentissage de ce que vous serez dans la félicité du

ciel quand la foi aura disparu, quand l'espérance aura cessé et que la charité demeurera seule, vous unissant à Dieu et vous mettant en possession de la béatitude.

En finissant cette exhortation, qui fut dite avec une conviction pénétrante, Son Éminence prit acte de l'anniversaire du troisième centenaire des Dames de la Charité : « Ayons la confiance que le fléau de la guerre aura cessé et que nous n'aurons plus qu'à panser les maux qu'il aura faits et à remercier Dieu de nous en avoir délivrés. »

Son Éminence, après avoir béni l'assemblée, se retira avec M. le chanoine Clément, son secrétaire, qui l'avait accompagné.

Ce même jour, le Très Honoré Père nous annonce à l'examen particulier que M. *Bettembourg* devient visiteur de la province de France.

10 *mai.* — Le *comte Cressaty* de Syrie a déjà donné dans Paris plusieurs conférences sur son pays, dans lesquelles il se plaît à faire l'éloge des œuvres des Filles de la Charité et des Lazaristes en ces contrées. Aujourd'hui il donne une nouvelle conférence au profit des orphelines de sainte Clotilde.

20 *mai.* — S. Em. le Cardinal invite ses diocésains à favoriser la *culture des terrains abandonnés* soit en offrant des outils, soit en donnant des semences, soit en travaillant eux-mêmes. Vraiment à voir tout ce que fait notre vénéré Cardinal, il semble qu'il a pris à cœur d'imiter saint Vincent de Paul jusque dans les moindres détails de son dévouement. Chacun sait, en effet, que saint Vincent recommandait beaucoup cette manière de faire la charité et que ses missionnaires et ses filles étaient chargés non seulement de recueillir

les orphelins, de nourrir les affamés, de soigner les malades mais encore de distribuer des semences et des outils à ceux qui restaient dans les villages. Nous avons déjà eu occasion de constater également la tendre sollicitude du cardinal Amette pour les orphelins, les blessés, les veuves, les réfugiés. Proclamons donc que Dieu nous a donné un nouveau Vincent de Paul et prions pour la santé de notre digne Pasteur.

21 *mai.* — Les midinettes font, en ce dimanche, leur pèlerinage à Notre-Dame. Elles sont trois mille. Pour ceux qui ne connaissent pas les midinettes, disons que ce sont les jeunes filles qui travaillent dans les ateliers de confection, qui font les beaux chapeaux, les belles robes, toutes les belles choses qu'on vend dans les grands magasins. Il est difficile d'atteindre ces jeunes filles, parce que, partant de bon matin pour l'atelier et rentrant tard le soir chez elles, elles n'ont dans la journée qu'une heure de libre à midi, d'où leur nom de midinettes. Mais, pendant cette heure, il faut dîner; les Filles de la Charité, qui en reçoivent un certain nombre dans leurs bonnes-gardes, ont établi pour elles des réfectoires à portée des ateliers; pour quelques sous elles leur fournissent une nourriture saine et abondante. Il reste bien peu de temps entre le dîner et la rentrée à l'atelier. Et cependant il ne faut pas délaisser ces âmes. On a donc créé les missions ou retraites de midi; des prêtres dévoués leur prêchent dix minutes, montre en main; ils parlent de la beauté des choses surnaturelles à toutes ces jeunes filles qui, par office, sont préoccupées de la beauté des choses naturelles. C'est donc aujourd'hui le pèlerinage de ces midinettes à Notre-Dame. Quel joli spectacle! Et surtout quel discours de M. l'abbé Poulin, curé de la Trinité, un Parisien de Paris!

Puisque les Filles de la Charité s'occupent de ces jeunes filles, nous donnons à leur intention quelques passages du discours de ce zélé prédicateur.

Voici d'abord le portrait : les Filles de la Charité pourront dire si la photographie est exacte :

Combien complexe et difficile à analyser, la petite Parisienne! Observez-la : rieuse et vive; prompte à saisir les ridicules, comme aussi à s'éprendre d'une généreuse idée; légère et frondeuse, gouailleuse même; et, en même temps, ayant tous les nerfs à fleur de peau, toujours prête à s'attendrir, à verser des larmes, à se confier, et au besoin, à s'oublier et à se sacrifier; capable de beaucoup de bien, comme aussi, hélas! de beaucoup de mal; rarement molle, rarement indifférente en amitié; fleur étrange, mais exquise de sentiments; femme d'une allure vive et souple, instinctivement élégante quand les folies de la mode et le désir inné d'être remarquée ne lui troublent pas le cerveau : telle est la Parisienne.

Si cette Parisienne est une petite ouvrière, je me la représente ainsi : un être de grâce, délicate et ondoyante comme les moinettes de nos marronniers, ou, mieux encore, comme ces gentils oiseaux qui font leurs nids « sous les arceaux de Notre-Dame », comme eux, pépiant sans cesse; bavarde, autant que femme en France, et capable, au besoin, de garder un secret; une curiosité parfois maladive; grande gaspilleuse d'argent, mais donnant largement aux pauvres et aux bonnes œuvres; friande de bonbons acidulés, de pommes frites et de vinaigre; folle d'un bouquet de violettes ou d'un brin de muguet; préférant un ruban ou une fleur à chapeau à trois déjeuners; le plus souvent, mince et délicate, quelquefois un peu maladive; esclave de son imagination, mais ayant au plus haut point le sentiment de la justice et l'amour de la vérité; capable de beaucoup de dévouement; tantôt priant avec la ferveur de Bernadette, *quand cela lui dit*, et, aussitôt après, quand passe le malheur, quand survient une déception, tentée de murmurer ou même de blasphémer un peu. Imaginez un être qui soit tout cela et, de plus, impressionnable, sensible à l'excès, ayant peur d'une souris et courant dans la rue pour voir passer les zeppelins!...

Quel est le devoir de ces jeunes filles? d'abord

devenir des femmes vaillantes, des épouses fidèles et dévouées, de vraies mères de famille.

Ici l'orateur précise en des termes qui mériteraient d'être cités ce que doit être l'éducation des jeunes filles.

Il recommande ensuite aux midinettes d'être des chrétiennes constantes, de bonnes Françaises : citons le passage suivant.

Cette religion chrétienne, qu'elles sont conviées à connaître, à aimer et à pratiquer, sera leur idéal, et il en faut un à la femme, si elle ne veut apparaître comme un être manqué. D'idéal plus beau, plus pur, il n'en est pas en dehors de la religion, en dehors de cette religion chrétienne que résume et représente si bien la Vierge mère, debout sur le Calvaire, au pied du gibet où s'immole volontairement, pour le salut du monde, le Fils de Dieu fait homme. C'est la seule religion qui assure la dignité de la femme, la seule qui lui ait rendu sa mission. C'est sur le Golgotha, au pied de la Croix, que sont nées toutes les infirmières, toutes les dames de la Croix-Rouge. C'est depuis ce temps-là, depuis les saintes femmes recueillant sur leurs robes le sang du Christ, ruisselant goutte à goutte, que les femmes se sont tenues au sommet de tous les calvaires, au pied de tous les gibets, au chevet de toutes les agonies. Elles ont eu, pour panser les plaies, des baumes secrets, une main tiède pour poser sur les fronts enfiévrés et au fond de leurs cœurs des trésors de pitié et de tendresse pour être, envers la misère, les représentantes mêmes de Dieu...

Après le discours de M. l'abbé Poulin, le cardinal dit quelques mots et l'on organisa une procession, aux chants de l'*Ave Maria* de Lourdes. C'était beau comme une revue; Marie, terrible comme une armée rangée en bataille, inspecta ses bataillons et l'on se sépara non sans avoir salué la bannière de Jeanne d'Arc par l'*Hymne à l'étendard*.

22 *mai*. — *Fête de notre Très Honoré Père*. — Hier,

chacune de nos catégories est allée offrir ses vœux. Aujourd'hui, quelques chants à la messe de cinq heures et demie. Tout le monde est heureux de constater que la santé de notre Très Honoré Père s'affermit de plus en plus.

En ce même jour, la *Sainte-Chapelle*, qui était fermée au culte depuis plusieurs années, revoit les cérémonies religieuses d'autrefois. Dans ce bijou d'architecture construit par saint Louis, on voit, réunis pour honorer les *avocats morts au champ d'honneur*, le président de la République, les représentants des ministres, du Conseil d'État, le premier président de la Cour, le procureur général, les représentants de la Cour de cassation, de la cour d'appel, du parquet, de la Cour des comptes, etc., etc. Le cardinal Amette préside la cérémonie. Les honneurs sont rendus par les gardes municipaux. Les chants sont exécutés par la maîtrise de Notre-Dame. Il y a six cents invités, la chapelle ne peut en contenir davantage. Au témoignage de ceux qui étaient là, ce fut parfait. Les journaux ont communiqué le discours de Son Eminence. Une pareille allocution témoigne d'un merveilleux à-propos, d'un patriotisme élevé et d'une fermeté évangélique incomparable. Nous ne citerons qu'une phrase : « Au seuil de cette existence nouvelle, l'homme se trouve face à face avec son Auteur qui devient son juge. Devant ce juge, à qui personne ni rien n'échappe, la conscience du justiciable est tout ensemble son témoin, son accusateur, son avocat. » Ne croirait-on pas entendre saint Paul parlant devant Félix de *judicio futuro*?

Cette Sainte-Chapelle nous rappelle saint Vincent de Paul. Son historien raconte que les religieux de Saint-Victor ayant fait opposition à l'union du prieuré de Saint-Lazare à la Congrégation de la Mission, pendant qu'on plaidait cette cause saint Vincent était

dans la chapelle du palais, en oraison, se tenant devant Dieu, dans une entière indifférence. Comme il pensait sur ce qui l'affligerait le plus si on lui enlevait Saint-Lazare, il lui sembla que ce serait de se séparer des quelques fous qui s'y trouvaient. Prions saint Vincent d'obtenir que cette Sainte-Chapelle où il a prié continue d'être ouverte aux plaideurs, aux avocats et aux juges.

1er *juin.* — Paris fait des funérailles nationales au *général Gallieni*, ancien ministre de la Guerre. La cérémonie religieuse se fait aux Invalides. Le général Gallieni nous a toujours été très bienveillant. Mgr Crouzet a raconté dans son beau livre sur Madagascar ce que le général Gallieni a fait pour la mission de Fort-Dauphin. Le général Gallieni avait confié à nos confrères de Nice l'éducation de son fils. Quand il était gouverneur de Paris, avant la bataille de la Marne, où il devait s'illustrer, il donna des conseils pour l'évacuation des orphelins et orphelines de Paris en vue d'un siège possible. Nous nous sommes donc associés aux splendides funérailles. M. Courrège, ancien supérieur du fils de Gallieni, avait une place particulière parmi les amis et invités de la famille. Le général Gallieni a demandé et reçu en pleine connaissance les sacrements de l'Église. Que Dieu ait son âme!

Ce même jour, il nous a été donné d'assister à une communion solennelle célébrée avec un rite particulier dans une maison de Filles de la Charité de Paris. C'est un de nos confrères qui a établi cette cérémonie. La rénovation des vœux du baptême se fait à la messe et la consécration à la sainte Vierge aux vêpres. C'est déjà un soulagement pour la cérémonie du soir qui est ordinairement interminable parce qu'elle comprend ces deux rites. A la messe donc, les enfants, après avoir

entendu à l'Évangile une courte exhortation, récitent le *Credo*, font la rénovation des vœux du baptême et l'offrande du cierge. Le soir après vêpres, sermon, puis consécration à la sainte Vierge d'une façon fort gracieuse. Les enfants s'organisent en une procession qui fait le tour de la chapelle; pendant ce temps, elles chantent le cantique par lequel elles se consacrent, elles viennent se réunir dans le sanctuaire ou devant la statue de la sainte Vierge, et elles terminent là le cantique qui est bien touchant. Conçue de cette façon, ce qu'on appelle la communion solennelle nous semble réaliser parfaitement le sens de cette journée qui n'est plus la première rencontre de Jésus eucharistique avec une âme, mais l'affirmation publique et solennelle de la donation faite déjà au baptême, la ratification consciente de ce qui a été fait inconsciemment avant notre régénération par l'eau sainte. Voilà pourquoi, dans plusieurs endroits, on commence à mettre la rénovation à la sainte messe. Nous avons estimé utile de raconter ce que nous avons vu et qui nous a fort touché dans la maison des sœurs dont nous avons parlé plus haut. Chacun pourra en faire son profit tout en se conformant aux règlements donnés sur cette matière par les autorités compétentes.

2 *juin*. — Sur l'invitation des évêques, nous commençons un *triduum préparatoire à la fête de Jeanne d'Arc*. C'est Mgr Tissier qui a prêché le panégyrique de la Bienheureuse à Orléans cette année; nous avons remarqué dans ce discours la phrase suivante que nous citons pour l'édification des sœurs. « On a dit de Jeanne d'Arc que, après avoir été un capitaine que le grand Condé eût applaudi, elle n'est plus qu'une sœur de charité que Vincent de Paul reconnaîtrait pour sa fille. »

4 *juin*. — Nous chantons la messe de la bienheureuse *Jeanne d'Arc*, et le soir, après souper, nos étudiants et séminaristes, groupés dans la salle de récréation qui est ornée sobrement, exécutent une cantate en l'honneur de la patronne de la patrie. Paris est en liesse. Les statues de Jeanne d'Arc qui ornent plusieurs de ses places sont couvertes de fleurs; de nombreuses petites processions défilent gravement d'une statue à l'autre, soit pour déposer un bouquet, soit pour prononcer un discours, soit pour chanter un hymne, soit pour acclamer la vierge guerrière; le clergé de Saint-Augustin, suivant l'usage, sort processionnellement pour bénir la statue qui se trouve devant l'église; partout retentit l'éloge de la Bienheureuse. A Notre-Dame, c'est M. le chanoine Desgranges, un aumônier militaire venu de Verdun, qui prononce le panégyrique. On l'a applaudi; on a eu tort, car on ne doit pas applaudir dans les églises; mais, véritablement, si une exception à la règle pouvait être autorisée en pareille matière, ce devrait être pour un pareil discours.

5 *juin*. — On célèbre à Saint-Sulpice le deuxième centenaire de la mort du *bienheureux Grignion de Montfort*. Toutes les communautés religieuses de Paris sont représentées à ce pieux anniversaire, pour féliciter la double famille spirituelle de celui qui a écrit le livre si beau de *la Vraie Dévotion à la sainte Vierge*. Son Éminence, comme toujours, préside la fête.

7 *juin*. — Dans la même église Saint-Sulpice ont lieu les funérailles de *Mgr Demimuid*, protonotaire apostolique, chanoine honoraire, directeur général honoraire de l'œuvre de la Sainte-Enfance, professeur honoraire de l'Institut catholique. Nous donnons plus loin quelques détails biographiques sur ce grand ami de notre Congrégation.

12 *juin.* — Élections à la Communauté. Ma sœur Boutleux, visitatrice de la province de Buenos-Ayres, devient assistante; ma sœur Méglin, visitatrice de la province de Syrie, devient économe. Ma sœur Chesnelong, précédemment assistante, devient visitatrice de la province de Naples, et ma sœur Pénicaut, précédemment économe, devient supérieure de l'importante maison d'Arcueil.

14 *juin.* — *Exposition de l'Œuvre de secours aux églises dévastées de France.* — Tous les diocèses ont contribué à fournir des ornements, du linge, et plusieurs ouvroirs, dirigés par les Filles de la Charité, exposent de beaux travaux. Mais, qu'est-ce que cela pour tant de misères! Il y a 2300 paroisses françaises qui sont en détresse, par suite de l'invasion germanique. A une place d'honneur de l'exposition, on montre le ciboire de Gerbéviller, qui a été troué par les balles de l'ennemi.

15 *juin.* — On se lève aujourd'hui à cinq heures, et cependant on se lève à la même heure solaire qu'hier, où l'on s'était levé à quatre heures. Le gouvernement, en effet, pour des raisons économiques et hygiéniques, a décidé qu'on avancerait toutes les horloges d'une heure. Nous nous sommes soumis à cette recommandation immédiatement; pour nos exercices, nous avons conservé quelque temps l'heure ancienne; mais bientôt, on y a vu des inconvénients, et nous nous sommes mis simplement et bravement à l'heure légale, nous levant à quatre heures, nous couchant à neuf heures, et nous ne nous en portons pas plus mal.

Aujourd'hui, fête annuelle de la *Sainte-Enfance*, dans notre chapelle. Beaucoup d'enfants, beaucoup de musique.

18 *juin.* — On célèbre le *soixante-dixième anniver-*

saire de l'ordination sacerdotale de M. Forestier Léon, ancien assistant. Ce n'est pas souvent qu'on a la joie de célébrer pareil anniversaire.

19 *juin.* — Les jeunes gens se lèvent de grand matin et vont faire leur pèlerinage à Montmartre. Le Très Honoré Père leur dit la sainte messe.

24 *juin.* — Le Très Honoré Père nous annonce que les conseils centraux de la Propagation de la foi ont attribué à nos missions une allocation qui, malgré la guerre, est encore importante. Il nous invite à remercier Dieu et à prier pour les membres des conseils centraux et pour les associés d'une œuvre si utile.

30 *juin.* — *Fête du Sacré-Cœur.* — Le Très Honoré Père préside la répétition d'oraison; il dit en termes délicats combien nous devons être reconnaissants au vénéré P. Fiat d'avoir eu la pensée de consacrer les deux familles au Sacré-Cœur.

Pendant la journée, M. le Supérieur général nous remet une image qui représente le Seigneur de la Charité, d'après un tableau peint par la vénérable Louise de Marillac.

Au revers de cette image, on lit ce qui suit :

DÉVOTION DE LA

VÉNÉRABLE LOUISE DE MARILLAC

AU SACRÉ-CŒUR

Les révélations du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie datent de la fin du dix-septième siècle, vers 1674.

Bien longtemps avant cette date, dès 1635, la vénérable fondatrice des Filles de la Charité aimait à peindre Notre-Seigneur en pied avec son cœur rayonnant. On garde à la Maison-Mère des Filles de la Charité un de ces tableaux. C'est la première fois peut-être que le Sacré-Cœur a été ainsi représenté.

La vénérable Louise de Marillac ne se contentait pas de traduire de la sorte la dévotion qu'elle avait personnellement pour le Sacré-Cœur : elle s'attachait, en outre, à développer cette dévotion chez les premières Filles de la Charité : elle fit un certain nombre de ces peintures qui représentaient le Sacré-Cœur, à qui elle donnait le nom significatif de « Seigneur de la Charité »; et elle en envoya à plusieurs maisons des Filles de la Charité. « Voilà deux images que je vous envoie, écrit-elle en 1635 à une sœur de la paroisse Saint-Paul à Paris, un Seigneur de la Charité pour mettre en votre salle des pauvres et un pour votre chambre. »

La vénérable Louise de Marillac voulait donc qu'un de ces tableaux fût placé dans la chambre où les sœurs se réunissaient pour leurs exercices de communauté, et l'autre dans la salle où elles recevaient les pauvres. Dans sa pensée, c'était dans le cœur de Jésus, Seigneur de la Charité, que les sœurs devaient puiser, avec l'amour pour Notre-Seigneur, l'amour pour les pauvres, qui est l'objet propre de leur vocation.

E. VILLETTE.

Cette idée de mettre le Sacré-Cœur à une place d'honneur dans les maisons, commence à se généraliser; on a donné à cette cérémonie un nom spécial; on l'appelle *Intronisation du Sacré-Cœur*; nous avons été témoins d'une intronisation semblable dans une maison de sœurs, et nous savons que cela s'est fait en plusieurs orphelinats, d'après le rite recommandé par le P. Mattheo et encouragé par le Pape et les évêques; la cérémonie est fort belle; il serait à désirer qu'elle se généralisât; on entrerait par là dans les désirs de la vénérable Mère. On trouvera à Paris, 35, rue de Picpus, une petite brochure qui donne tous les détails requis; elle est intitulée : *l'Intronisation du Sacré-Cœur de Jésus dans les foyers par la consécration solennelle des familles à ce divin Cœur.*

Nous donnons ici deux reproductions de tableaux ou médaillons dus à Louise de Marillac.

Le premier est celui représenté sur l'image qui nous

a été donnée par le Très Honoré Père. C'est une reproduction d'un tableau possédé, avant la Révolu-

SACRÉ-CŒUR

tion de 1789, par les Filles de la Charité de Cahors et qui est religieusement conservé à la rue du Bac depuis 1891.

SACRÉ-CŒUR

Voici ce qu'en dit M. Ed. Didron, artiste et archéologue de haute valeur; nous empruntons son témoignage

aux *Petites Annales de Saint-Vincent-de-Paul*, 1900, p. 101 : « Cette figure accuse une certaine inexpérience; mais n'est pas d'un mauvais dessin et, malgré une certaine raideur dans l'attitude générale et dans le mouvement, on peut dire qu'elle n'est pas sans mérite; d'ailleurs, c'est bien une figure du dix-septième siècle français, avec les qualités et les défauts du style de l'époque. Notre-Seigneur est posé sur le globe terrestre comme pour signifier que, créateur du monde, il est venu pour le sauver. Ses pieds et ses mains montrent leurs plaies et, fait capital, son Cœur divin apparaît, environné de rayons lumineux, sur sa poitrine. Au bas du tableau est cette inscription, en caractères du temps : « Ce tableau a été peint par Mlle Le Gras, « nostre honoré mère et intitutrice. »

« La présence de ce cœur rayonnant sur la poitrine de Notre-Seigneur est effectivement un fait considérable, l'œuvre de Louise de Marillac étant, en toute certitude, antérieure de cinquante à soixante ans aux visions de la bienheureuse Marguerite-Marie, après lesquelles le dessin du Sacré-Cœur fut déterminé par l'illustre religieuse de la Visitation. Il est toutefois nécessaire de remarquer que, dans la peinture de Mlle Le Gras, le cœur est simple, sans flamme et sans couronne d'épines; mais enfin c'est bien le cœur de Jésus-Christ et c'est aussi la première représentation du Sacré-Cœur qui nous soit connue avec certitude. Ce cœur a-t-il été ajouté après la mort de Louise de Marillac? Cela ne semble pas probable. Aucun signe matériel ne permet de le supposer. Le cœur, couleur de lumière, est d'une grande franchise de ton, exclusive de toute idée de « repeint », et sa forme a une allure légèrement archaïque qui, par son style, appartient au temps où vivait la vénérable Fondatrice des Filles de la Charité. Et puis, s'il y avait eu addition, il est vrai-

semblable que celle-ci eût été exécutée postérieurement aux révélations de la bienheureuse Marguerite-Marie, lorsque l'usage fut établi de ce genre de représentations, et alors on n'eût pas manqué d'ajouter au cœur la croix, la flamme et la couronne d'épines qui caractérisent le cœur divin, tel que Jésus le fit voir à la Bienheureuse. Nous croyons fermement à l'authenticité du cœur peint par Mlle Le Gras sur la toile que ses filles conservent comme un cher souvenir et qui est pour nous un document précieux pour l'iconographie du Sacré-Cœur. »

Le second Sacré-Cœur que nous donnons est une reproduction agrandie d'un médaillon qui se conserve à la Maison-Mère des Filles de la Charité et qui est aussi l'œuvre de la vénérable Mère.

LA GUERRE

D'après un catalogue des mobilisés qui a paru le 1er juin 1916, nous avions alors sous les drapeaux 136 prêtres, 50 clercs, 34 frères coadjuteurs; ce qui fait un total de 220, pour l'armée française; encore nous ne comptons pas dans ces 220, ceux qui ont servi et qui ont été réformés, ceux qui sont morts, ceux qui vont partir, ceux qui viennent de nos écoles apostoliques.

Parmi ces mobilisés, 37 travaillaient en Amérique, 10 en Afrique, 52 en Turquie, Syrie, Perse, Chine, 21 en Belgique, Hollande, Italie, les autres en France.

Nous voudrions pouvoir donner la liste exacte de ceux qui ont reçu des décorations avec le texte offi-

ciel de leur citation à l'ordre du jour; nous prions les décorés et autres qui en auraient connaissance de vouloir bien nous donner ces renseignements; *ad majorem Dei gloriam* et pour répondre au désir des autorités religieuses. Disons toujours que le frère Davoust est capitaine, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec deux palmes et quatre étoiles.

LES AUMONIERS

Donnons en premier lieu une lettre du Très Honoré Père au cardinal Gasparri et la réponse de celui-ci.

8 avril 1916.

ÉMINENCE,

J'ai cru vous être agréable, il y a quelques jours, en vous donnant connaissance de ce que les nôtres font à Salonique pour les prêtres de l'armée d'Orient.

Voici quelques extraits d'une lettre d'un de nos confrères, aumônier militaire dans la région de Verdun, qui sont également bien intéressants et bien édifiants. Il remercie la Supérieure générale des Filles de la Charité qui lui a envoyé des honoraires de messes pour les prêtres de son secteur :

« C'est une forme de charité que Dieu doit singulièrement bénir; en même temps qu'elle favorise les messes sur le front, où le voisinage de la mort et du danger les rendent plus ferventes, elles procurent à nos prêtres, dont beaucoup sont des régions envahies, un secours matériel précieux. Pour plusieurs mêmes, elles sont une ressource unique. Voilà deux ans bientôt que nous vivons d'une vie anormale : il faut une trempe d'âme peu commune pour se maintenir dans la ferveur sacerdotale, au milieu des soucis matériels et dans l'entourage où nous vivons; les aumôniers mili-

taires sont, à ce point de vue, des privilégiés ; ils ont des facilités de déplacement, d'isolement, de respect que les prêtres n'ont pas dans leurs tranchées ou leurs ambulances.

« Et c'est du contraste entre ma vie et la leur, que m'est venue la pensée de m'occuper, parmi tous les soldats à qui je dois mes soins, des prêtres plus spécialement. J'ai pu jusqu'ici leur faciliter la célébration de la sainte messe, quotidienne autant que possible, en leur fournissant les hosties, le vin, la cire, les intentions de messe. Je n'y ai aucun mérite, puisque je ne suis auprès d'eux que l'intermédiaire des âmes charitables qui veulent bien s'intéresser aux soldats du front. C'est donc à elles que le bon Dieu doit des messes et des communions plus nombreuses, le maintien de la vie sacerdotale chez beaucoup et chez quelques-uns qui s'étaient laissé emporter à la dérive, le relèvement et, peu à peu, la reprise de la ferveur d'autrefois.

« Depuis plus de quarante jours, nous vivons dans un véritable enfer, et nos soldats ont prodigieusement résisté ; je sais qu'un des chefs principaux a déclaré à un très haut personnage officiel, publiquement, que le moral excellent de nos troupes était dû pour une bonne part à l'influence des aumôniers et des prêtres.

« C'est déjà un résultat visible; en ce moment, où la question de la communion pascale nous occupe tous, je constate que j'ai obtenu jusqu'ici plus de résultats encore que l'année dernière. Le bon Dieu, il faut le dire, y met toutes les complaisances, et l'Église aussi; nous avons trois mois de temps pascal; le danger de mort où nous vivons sans cesse autorise le viatique, et les fidèles ne pouvant quitter leurs tranchées, c'est le bon Dieu qui vient les y trouver, jour et nuit, sans apparat, sans cérémonie; c'est lui, le premier des tran-

chées, et ces communions pascales sont, dans leur simplicité, plus impressionnantes que les cérémonies du jeudi saint dans une cathédrale. »

Daignez agréer, Éminence, l'hommage de mes sentiments respectueusement dévoués en Notre-Seigneur.

E. VILLETTE.

Du Vatican, 1er mai 1916.

TRÈS RÉVÉREND SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Je vous remercie cordialement de la lettre du mois dernier, par laquelle vous avez bien voulu me communiquer quelques extraits d'une récente lettre d'un de vos confrères, aumônier militaire dans la région de Verdun.

J'ai tenu à en faire part au Saint-Père, qui a appris lui-même avec plaisir ces intéressants et édifiants détails, et remercie Notre Divin Sauveur de tout le bien qu'Il daigne opérer dans l'âme des soldats, par le moyen surtout de leurs dévoués aumôniers.

Veuillez agréer, Très Révérend Supérieur général, la nouvelle assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

P. Card. GASPARRI.

M. *Sarloutte*, qui était aumônier militaire sur le front de Verdun, vient d'être envoyé comme aumônier dans la mer Méditerranée; M. *Constant*, dont nous avions annoncé la nomination comme aumônier sur la ligne de feu, vient enfin de recevoir cette nomination qui s'était égarée dans quelque carton; M. *Gounot* a été nommé aumônier du bataillon où son frère est capitaine; M. *Monteil*, aumônier des diables bleus, les héros de Verdun, écrit :

Nous sommes sortis encore une fois de la fournaise. Mais je me demande comment je suis encore de ce monde. Bombardement épouvantable de vingt-deux heures. Que de chasseurs ont péri! mais, grâce

à Dieu, le bataillon n'a pas perdu un pouce du terrain confié à sa garde. Nous avons failli être encerclés; une seule issue, côte abrupte, arrosée d'obus. Nous sommes restés trois jours sans ravitaillement. J'ai eu sous les yeux le spectacle le plus douloureux qu'il m'ait été donné de voir : celui de blessés que l'on ne pouvait évacuer et qui étaient en proie à toutes les tortures de la soif. Jamais je n'avais eu tant de sacrements à administrer.

M. *Advenier* n'est pas mobilisé, mais comme il est aumônier d'une ambulance militaire, nous citons sa lettre au chapitre des aumôniers.

Mustapha (Alger), 18 mai 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

A l'hôpital de Mustapha, que nous aimons comme la prunelle de nos yeux, le bon Dieu bénit visiblement les dévouements des Sœurs et des Missionnaires.

Ces sœurs, admirables de sacrifice constant, se dépensent, sans compter, au soulagement des pauvres misères de notre humanité.

Et si l'aumônier réalise quelque bien spirituel auprès de ces pauvres infortunés de la nature, il est le premier à en attribuer après Dieu, tout le mérite à nos chères sœurs. C'est ainsi qu'en l'espace de quelques mois, il a pu faire faire la première communion à plus de cent adultes de tout âge et de toute condition, sans parler des milliers de malades auxquels il a administré les derniers sacrements.

Un bon Missionnaire de céans disait qu'à l'hôpital civil de Mustapha c'était une mission perpétuelle, et il ne se trompait pas dans son jugement. C'est ainsi que, le 19 mars, deuxième dimanche de carême, la chapelle de l'hôpital s'ornait de ses plus belles fleurs

pour célébrer la première communion de cinq soldats, de ces braves blessés de la grande bataille de l'Yser. A cette occasion, beaucoup d'anciens soldats mobilisés avaient tenu à les accompagner à la sainte table. Manifestation de foi splendide, d'un grand réconfort pour les heureux témoins de cette fête à jamais inoubliable. Quelques jours plus tard, à l'occasion des prières nationales des 23, 24, 25, 26 mars, nombreuses communions de soldats et de civils. Enfin, Pâques a eu aussi ses belles fêtes, et ses nombreuses communions pascales de malades dans les salles, sans oublier la cérémonie bien touchante du 7 mai, à l'occasion de la communion des enfants pour Sa Sainteté le pape Benoît XV. Vous le voyez, Monsieur et Très Honoré Père, tous vos enfants rivalisent de zèle pour établir le règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Grâce à nos bonnes sœurs, et aussi, pourquoi ne pas le dire, grâce au concours bienveillant de nos braves soldats, car ils chantent à merveille les louanges de Jésus et de Marie, notre chapelle ne désemplit pas les jours des offices.

Votre fils dévoué et obéissant,

Ph. ADVENIER,
Aumônier.

LES BRANCARDIERS

Lettre de M. KRÉMER *à M.* VILLETTE,
Supérieur général.

4 avril 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Du 23 décembre au 29 février 1916, service particu-

lièrement dur, devant les derniers éperons d'Artois : saison affreuse, terrain plus affreux encore, va-et-vient aux blessés et aux morts, intensif de par les attaques plus fréquentes de l'ennemi. Le 21 février, ne lança-t-il pas quarante mille obus sur l'éperon qui regarde le chevet de l'église ? Quelle débauche de projectiles et de tout calibre et de tout acabit, ce jour-là! ne nous fallut-il pas pour rejoindre nos postes d'avant, la nuit même qui suivait ce déluge de fer et de feu, ne fallut-il pas nous armer de nos lunettes et de nos masques protecteurs ? Que de larmes amères durent verser les lambins à fixer leurs appareils, ou les ..sés qui crurent pouvoir affronter indemnes la zone empestée ! Après quarante-huit heures de service de nuit aux tranchées — le jour se passait sous terre ! — quarante-huit heures aux terriers d'alerte où nous guettaient, par roulement automatique, les métiers les plus disparates que brancardiers puissent rêver, — et ce, durant soixante-cinq jours, sans répit — du fossoyeur au bûcheron, du cantonnier à l'aide-artificier — ce dernier métier n'est pas sans intérêt : repérer les obus français ou ennemis non éclatés, les porter à distance voulue des cantonnements, les flanquer chacun de deux boîtes de mélinite armées de cordons pour l'allumage ; l'on recouvre l'engin d'un demi-cube de terre pour amortir l'éclatement, et durant soixante secondes : « Egaillez-vous, mes gas ! » l'on se terre à l'environ : feu ! L'obus ou les obus jumelés éclatent; l'on accourt constater que tout est bien qui finit bien, l'on passe à d'autres, par monts et vaux. C'est une chasse plutôt dangereuse, mais, n'est-ce pas encore travailler au salut public ?

Ces soixante-cinq jours inoubliables devaient être l'apothéose d'une campagne de dix mois aux éperons d'Artois. Le 4 mars, à quatre heures du matin, sac au dos et départ sous une tempête de neige pour desti-

nation inconnue. A onze heures et demie, embarquement effectué à Saint-Pol-sur-Ternoise, où je n'ai même pas la consolation de dire le plus petit au revoir à tant d'amis, à nos bonnes sœurs de l'hospice où j'avais dit la sainte messe durant tout cet hiver, et puis, en fourgon à bestiaux pour trente-quatre heures! l'on débarque dans l'Est; nous traversons par étapes, sac au dos, tout mon cher département, et me voilà donc à 20 kilomètres du village natal, première proie toute désignée à l'aigle noir, dès le mois d'août 1914. Là, non loin de moi, passe la petite rivière frontière qui va rejoindre la Moselle à Metz : j'ai gros cœur de la revoir, et voudrais lui confier, — désir d'enfant qui revient au nid, — un salut dans une bouteille, mais à quoi bon? plus âme de France qui vive là-bas pour recueillir le message! Du moins, j'ai pu revoir, le 13 mars, en coup de vent, mes chers évacués à Nancy. Depuis lors, distance et service me tiennent loin d'eux, mais non le cœur!

Depuis le 20 mars, mon escouade, 2 sous-officiers et 11 hommes, est détachée du gros de la formation (200) pour opérer, en attendant les hécatombes, autour d'un village à demi ruiné, cette chose d'importance, s'il en fut, à l'approche des chaleurs, la prophylaxie : l'enfouissement profond des rats et de tous les déchets organiques, la crémation à outrance, à petit feu, la nuit, dans les fours, de tous les autres résidus : service encore plus répugnant que pénible.

Depuis le 20 aussi, je remplis, à défaut, les fonctions d'aumônier pour les troupes flottantes au cantonnement d'alerte; de sorte que, depuis le 20, j'ai fait plus de ministère que durant les vingt mois de campagne. Béni soit le Dieu qui me fait mieux connaître le pourquoi des choses! Pourquoi, seize ans durant, à Constantinople, cette ardeur à stimuler, de parole et

d'exemple, chez nos chers collégiens, en marge des études, l'amour du sport et des jeux, voire de notre beau théâtre classique? Pourquoi ces essais d'aumônier volontaire, en 1912, près de nos braves marins sur nos croiseurs *Henri-IV*, *Victor-Hugo*, *Jules-Ferry* et *Léon-Gambetta*? — Où sont les huit cents matelots que j'avais connus sur ce dernier? au fond des abîmes! — Pourquoi ce passé mien? c'était l'apprentissage du métier qui me demande jarrets de fer et cœur d'or, deux puissants leviers dans le nécessaire du prêtre aux armées. Et puis, classe 90! aînesse oblige! aussi, je ne veux point me départir de ma première résolution : me rendre le plus utile possible... Hier, dimanche, quelle bonne journée! J'avais tenté, la veille au soir — Dieu me pardonne l'escapade! — de repérer le terrain, moi aussi, à 1 kilomètre de mon cantonnement, vers l'orée de ces bois, zébrés de croix blanches, depuis la rouge vendange de septembre 1914. Fort bien reçu par le commandant R..., du groupe, qui me fixe même l'emplacement de l'autel, dans une clairière : l'heure de la messe, à onze heures et demie, et je rentre, combien joyeux!

Donc, dimanche matin, le préchantre de 1894 à Saint-Lazare dirige sa petite chorale à la grand'messe; au village, non dans l'église, une des églises martyres, mais dans une chambre bien trop exiguë, et partant, archicomble, ainsi que la voisine, et les corridors et les escaliers : c'est un assaut pour entendre, si près de la frontière est, le *Credo I* de Du Mont et les « couplets du front » exécutés *alla militare*. Ces couplets, vibrants parce que vécus, j'ai dû les polygraphier avec des moyens de fortune, sur la demande de notre aumônier divisionnaire qui, lui, comprend l'enthousiasme, la flamme; et ces couplets, mon Père, je suis fier de vous les dédier.

A onze heures et demie recta, rendez-vous à la forêt pour chanter, *sub Dio*, la grand'messe promise. Là, contre un arbre, une croix de feuillage domine un autel sur tremplin tout festonné : deux douilles de 75 supportent des touffes de sapin vert : une vraie surprise que cette installation dont je félicitai les auteurs. Quand je me retourne, après l'Évangile, autre surprise : par delà les officiers supérieurs, médecins-majors, sous-officiers et soldats, je vois pointer de jolis coquelicots rouge-feu sur champ bleu foncé, ce sont nos braves canonniers marins des pièces lourdes. Ah ! mon Père ! je n'avais jamais compris, dans *le Prêtre aux armées*, qu'un jour — sans doute, quelques routiniers entichés de sermonnaires tout faits — l'on eût posé la question : « Indiquez-moi donc quelques sujets de sermons à faire aux soldats ! » Grand'pitié qu'une question telle ! Ceux qui l'ont faite, après tant de mois, étaient donc à l'a b c du métier ? L'ignorance presque absolue de la religion : voilà le mal ! Le remède ? Ouvrir l'Évangile à n'importe quelle page, le traduire, l'expliquer et surtout le vivre.

D'abord, je transporte mon auditoire de ces bois désolés aux clochers de là-bas, d'où sont descendues toutes les voix qui bercèrent notre âme chrétienne, voix des cloches que nous n'entendons plus, envolées joyeuses du baptême, de la première communion, de la confirmation, de l'union sacrée de deux êtres bénis de Dieu, appel à toutes les fêtes de la paroisse, cette grande famille regrettée, voix graves aussi, voix tristes sur nos chers disparus... et vers ces mêmes clochers, autant de bras tendus, de doigts levés qui nous montrent le ciel. Je vois, à la même heure, se diriger tout un cortège moins bruyant depuis vingt mois : vieillards, mères, épouses, sœurs, fiancées, petits enfants vont ensemble prier pour les chers absents du front ! A ce

moment, je vois perler deux grosses larmes en bier des yeux, c'est l'instant d'entrer dans la place avec armes et bagages : Que venez-vous chercher ici ?

J'ai surpris la réponse déjà sur les lèvres de plusieurs, à l'issue d'une de nos cérémonies. « Ah! que c'est reposant, et comme il fait bon sortir de chez nous! » Voilà, certes, une riche veine à exploiter : que laissent-ils pour venir à l'église, la maison du bon Dieu, — celle du bon peuple aussi? — des occupations vulgaires, médiocres, basses; un milieu souvent bien fétide ; au moral, tout un fardeau de noires préoccupations, et pour trouver quoi? le Dieu de leur jeunesse, des fêtes sans regrets ni remords, l'épanouissement du cœur, fruit de la prière et des chants à l'unisson des voix, comme aussi la réponse à ces questions de plus en plus angoissantes que posent, — signe des temps! — bien des âmes lassées, un peu par toutes les croisées ds nos chemins : « Pourquoi la guerre? » — « Comment alliez-vous ces deux termes : *l'horrible guerre et le bon Dieu* ? » « Pourquoi la souffrance? » — « Pourquoi tant de bons fauchés par la rafale ? »

J'avais parlé, la veille, de la sainte patience ; le lendemain, l'exemple du saint homme Job s'imposait. Je lus donc et de bout en bout, le fameux interrogatoire de Jéhovah : « Fils de la terre, prends ta ceinture, ceins-toi les reins, je t'interrogerai, veille à me répondre! » — « Comme c'est beau! Père Turc, jamais nous n'avions rien entendu de tel! »

Après l'office, les commandants de retenir à déjeuner le « Grand-Père Turc » et de l'engager pour une causerie sur Constantinople, à quatre heures de l'après-midi. Là, sous ce même bois toujours, au bout duquel pourtant s'annonce, bruyant, un copieux arrivage de marmites. La causerie faite, je dus m'engager

d'honneur à revenir; un commandant prend jour pour une causerie, un autre pour un concert Botrel. L'on vieillit en apprenant tous les jours quelque chose : ces sortes de concerts ont nom « concerts blancs », par contraste avec la chanson rouge, rosse et lie de vin, les délices de trop d'âmes, oh ! pas blanches, celles-là!

Tout cela, certes, ne va pas sans difficultés, car si les dimanches se suivent, ils ne se ressemblent pas. « Tout cela prouve, m'écrivez-vous, que le bien n'est pas facile à faire. » Vingt mois de rude expérience ne me le feront plus oublier de la vie, j'espère.

Bénissez votre petit brancardier.

J. Krémer.

M. *Bozet* a été à Verdun quinze jours.

J'ai transporté des blessés sept nuits durant, sans fermer l'œil un moment... Une nuit, nous étions au fort de X..., première ligne, pour chercher des blessés. Chargés de nos brancards, nous avons au retour à peine franchi les tranchées, que nous sommes arrêtés par un feu de barrage inimaginable, occupant tout un ravin qu'il nous faut traverser. Les blessés protestent... Il nous faut rentrer. Quelle misère pour revenir sur nos pas ! Le boyau nous arrivait tout juste à la ceinture... alors nous traînions nos brancards à force de poignets... on fit une partie du trajet à quatre pattes. Mais pourquoi vous raconter des choses inénarrables. Imaginez : à 400 mètres, des Allemands qui préparent une attaque, de pauvres brancardiers et leurs blessés, la nuit, au milieu d'un bois sous la rafale d'artillerie. Je voudrais que vous eussiez pu seulement voir et entendre mon voisin, un excellent prêtre, le nez dans la terre, faisant son acte de contrition... Rentrés dans la redoute, c'est la menace d'être faits prisonniers... Nous n'avons ni

pain, ni eau, le ravitaillement ayant été arrêté comme nous. Les lumières s'éteignent chaque fois qu'un gros obus éclate sur le fort... chaque nuit a ses péripéties impossibles à décrire... Remerciez Dieu avec moi.

Le frère *Forsans* a reçu la croix de guerre. Voici le libellé de sa citation.

Le général commandant la 152e division cite à l'ordre du jour Jean-Baptiste Forsans, engagé volontaire pour la durée de la guerre, qui n'a cessé depuis vingt mois de se donner en exemple à tous malgré ses quarante-cinq ans; a assuré son service de relève avec une énergie et un calme digne des plus grands éloges, vient encore de se signaler dans les combats du 5 au 12, par sa bravoure et sa simplicité dans les plus grands dévouements, accomplissant son devoir partout et toujours au mépris des bombardements les plus intenses.

LES INFIRMIERS

Lettre de M. BOUILLET *à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

17 juin 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Pendant plus de trois mois, j'eus la consolation de pouvoir célébrer dans la chapelle de la maison de la respectable sœur Baladieu, où j'ai reçu la meilleure hospitalité et où j'ai pu constater le plus vif amour des pauvres, nos maîtres et seigneurs, la plus grande régularité et aussi le plus entier dévouement pour les

nombreux prêtres-soldats. Leur petite chapelle était comme une petite cathédrale : outre l'autel ordinaire, il y eut jusqu'à cinq autels provisoires et, pendant plusieurs semaines, il y eut jusqu'à quinze et dix-huit messes par jour. Daigne le divin Maître rendre lui-même au centuple aux bonnes sœurs ce qu'elles firent d'un si grand cœur pour ses prêtres et, en particulier, pour leur frère en saint Vincent.

En février dernier, j'avais déjà pu faire un pèlerinage à Folleville, où notre saint Fondateur donna son premier sermon de mission. Pour la Pentecôte, j'eus le bonheur de renouveler ma pieuse visite au berceau de la Compagnie. Je ne saurais vous dire, Monsieur et Très Honoré Père, mon bonheur de passer où notre Bienheureux Père avait passé, de prier là où il s'était agenouillé, et de prêcher dans la même chaire d'où sortit sa parole si pressante, si persuasive. Oh! comme j'ai prié notre saint Fondateur de me pénétrer de son esprit et de le donner à tous ses enfants.

Le jour de la Pentecôte, en particulier, j'éprouvais vivement le désir d'être toujours plus digne de ma chère vocation. La pensée et la vue de tant d'âmes indifférentes ou ignorantes, de tant de chrétiens qui ont oublié leurs principaux devoirs, m'ont fait vivement désiré d'obtenir du bon Dieu le don de toucher les cœurs. Si saint Vincent revenait à présent, me disais-je, il n'aurait de repos qu'il n'eût cherché par tous les moyens à instruire, éclairer ces pauvres ignorants.

Notre repos touche ici à sa fin et nous allons sans doute regagner une région où nous aurons un travail considérable. Puissé-je rendre quelques services à nos chers blessés et adoucir leurs souffrances en leur indiquant le meilleur moyen d'en profiter.

A vrai dire, leur courage et leur amour de la France leur valent des grâces bien précieuses. Nous avons

tous les jours l'occasion de le constater. Le bon Dieu est si près d'eux.

Votre enfant très humble et obéissant.

Michel BOUILLET.

M. Prangère expose ainsi sa situation le 1er juillet 1916.

Depuis près de six semaines, je suis à Préfailles (Loire-Inférieure), chargé de la tenue et de la discipline d'une ambulance de trente lits vers laquelle sont dirigés les blessés convalescents de l'hôpital auxiliaire n° 101 de Nantes; c'est un poste de confiance que l'on a cru devoir me donner, car, sans être soldat de 1re classe, je me trouve en quelque sorte le gestionnaire de cette formation sanitaire. Grâce à Dieu, aucun incident n'est encore venu troubler la paix parmi nous.

Malheureusement les bonnes volontés se fatiguent et les bourses se vident, et si la Providence ne nous aide, l'ambulance ne tardera pas à être fermée faute de ressources, aussi je me fais mendiant (c'est une chose que je n'ai jamais faite) et j'écris actuellement aux personnes charitables que je connais, afin d'avoir quelque argent pour prolonger l'existence d'une ambulance qui fait un très grand bien. En effet, les hommes que l'on envoie à Préfailles ressuscitent en quelque sorte physiquement et moralement en très peu de temps.

Le village de Préfailles, situé au bord de l'océan, est tout à fait charmant, et c'est pour nos braves hospitalisés, déprimés par leurs souffrances de toutes sortes, un lieu de repos et de calme qu'ils apprécient grandement.

Votre fils très dévoué et soumis.

G. PRANGÈRE.

M. *Thoor* écrit de Bergues le 27 mai 1916; il raconte ainsi les effets du bombardement :

Nous voici tranquilles depuis quelques jours... mais nous passâmes trois jours pénibles, les alertes étaient continuelles jour et nuit.

Notre maison fut heureusement préservée; tandis que deux autres établissements réservés aux malades et transformés en hôpital temporaire furent sérieusement endommagés. Nous avons à déplorer la mort de sept soldats... quatre furent blessés. Les obus firent des dégâts matériels, mais aucun civil ne souffrit du bombardement. Nous remercions le bon Dieu de nous avoir protégés encore cette fois... et nous espérons qu'il continuera à le faire jusqu'à la fin de cette atroce guerre, car c'est en lui que nous mettons notre confiance.

Les autres infirmiers continuent leurs fonctions charitables. Les uns sont très bien à tout point de vue; ils ont tous les avantages matériels, intellectuels, moraux; ils peuvent s'adonner aux travaux scripturaires, théologiques, étudier les cunéiformes, rechercher les originaux de saint Vincent; leurs compagnons de salle sont parfois des membres d'une académie de province qui leur fournissent des livres intéressants et qui échangent avec eux des conversations utiles et élevées. Les autres sont moins bien; le milieu laisse parfois à désirer; ils coudoient des soldats à mentalité déplorable, voire même des femmes congédiées d'ailleurs; ils n'ont pas toujours toute facilité pour dire la messe. Prions pour eux, nous qui avons toute facilité pour le faire.

LES COMBATTANTS

Le frère *Maillard* raconte ainsi son séjour à Verdun :

Depuis notre arrivée, le 24 février, dans le secteur de Verdun, notre correspondance ne partait plus. C'est le 7 mars au soir, le mardi gras, digne entrée en carême, que nous partîmes pour la bataille, direction Dombasle, en Argonne. La nuit, bivouac sous la gelée, le givre. Bombardement par avions allemands. Départ pour le

bois Bourru qui crache, tonne sans répit. Rebombardement, nuit dans la neige, la boue, plus de ravitaillement... blessés en masse. Départ le 9 au soir en ligne. Plus de tranchées, rien que des abris individuels. Chacun se met à creuser, à piocher; votre serviteur le premier; marmitage incessant et formidable, et toute le gamme depuis le 77 jusqu'au 305. Nous occupions le secteur compris entre Béthincourt et Cumières, face au bois des Corbeaux. Avec une compagnie, je montai à la cote 265, au Mort-Homme, nom désormais historique. De ma tranchée, j'apercevais à la jumelle, très au loin, le bois des Caures, la cote du Poivre, plus près de la Meuse, Samogneux... Après deux jours et deux nuits de nouveau passés dans un bois, dans une boue innommable, sous la pluie cette fois pour changer, nous sommes partis en autobus pour Sermaise-les-Bains (Marne), puis en chemin de fer pour Crépy-en-Valois.

Le frère *Hieyte* fait partie du 20e corps, la division de fer. Voici un spécimen des conversations de ses tirailleurs sénégalais :

Vers cinq heures du soir, dans une cuisine abandonnée... Le feu chante dans l'âtre... Sur la cheminée, un tableau du Sacré-Cœur. Le tirailleur, montrant le tableau : « Qui est celui-là ? » Un infirmier : « Ça, c'est le bon Dieu. » Le tirailleur : « Ah j'y connais ça, le bon Dieu, comme il faut. Mais le bon Dieu de vous n'est pas comme le bon Dieu des Arabes. Le Dieu de vous il a dit comme ça : « T'y mangeras du « cochon. Ty bois du vin. » Le Dieu des Arabes, il a dit comme ça : « Ty mangeras pas du cochon. Ty bois « pas du vin. » Et puis tu sais, toi, ty meurs,... moi, j'y meurs... Mais Lui (ici le tirailleur montrant le tableau), Il reste : garde à vous et commande à toute l'armée de la terre. »

Quelle expression pittoresque pour dire que Dieu ne meurt pas.

Il y a ici un autre tirailleur qui veut qu'après la guerre je m'en aille à Akbou... faire le grand marabout...!

De nouveaux combattants se préparent dans les camps; ils ont donné de leurs nouvelles à l'occasion de la saint Émile. De plus nouveaux encore vont partir; ils viennent d'être jugés bons pour le service armé ou auxiliaire; ce sont, pour la Maison-Mère, les frères Sachet, Prévot, Gauthier, Ozanne, Milhé, Cuvelier.

Souhaitons qu'ils arrivent trop tard à la bataille et que l'on ait vaincu sans eux.

Deux de nos chers frères ont été blessés : ce sont les frères Méchinaud et Contassot. Le frère Méchinaud, qui s'était déjà blessé par accident, a été blessé de nouveau par une grenade lancée par les Allemands : « La grenade, dit-il, a fait un petit tunnel depuis l'arrière du menton jusque dans le larynx ; j'ai beaucoup de peine à parler. » Le frère Contassot raconte ainsi comment il fut blessé :

Il y eut un bombardement épouvantable des tranchées avancées où je me trouvais comme observateur. Les obus et les torpilles tombaient dru comme grêle. Comme je surveillais les éclatements, il me sembla qu'une de ces dernières allait me tomber directement dessus et m'écraser. Je fis un brusque écart pour me protéger, mais pas assez rapide, puisque je reçus un éclat dans le bras gauche. L'éclat fit deux orifices, l'entrée et la sortie mais sans toucher les nerfs ni l'artère.

LES PRISONNIERS

Voici quelques nouvelles de plusieurs de nos prisonniers.

Le frère *Ravault* a été fait prisonnier à Verdun, le 2 mars ; « nous avons un cercle catholique, écrit-il, et tous les dimanches, nous entendons la sainte messe ».

Le frère *Salendres* est prisonnier depuis beaucoup plus longtemps. Voici quelques extraits de ses lettres.

Rien de spécial ; notre vie est très calme; je travaille toujours un peu ma théologie; de plus, la chapelle, le saint Sacrement sont tout près de notre chambre ; c'est donc presque... la vie de communauté. il faisait passablement froid en fin novembre, jusqu'à 16 degrés au-dessous de zéro. Maintenant il pleut à torrents, ce qui transforme le camp en véritable bourbier! Je tâche de mon mieux d'employer utilement le temps; j'ai déjà vu en entier le traité de la Trinité... Plusieurs diacres de ce camp ont été ordonnés prêtres à Paderborn dans le courant de l'année dernière; il y a pas mal de bien à faire dans le camp des prisonniers.

Le même écrit un peu plus tard :

Les représailles dont on nous a menacés pendant quelque temps, et dont j'ai parlé dans ma dernière lettre, n'ont eu qu'un commencement d'exécution.

Comme par le passé, nous pouvons donc écrire et recevoir lettres et colis... Mais voici une autre histoire! Jusqu'ici, on nous a payé notre argent (les mandats) au cours de Berne. On nous a annoncé qu'on ne nous les payerait désormais qu'au même taux qu'avant la guerre : 1 mark pour 1 fr. 25: de plus on garde le talon. Nombre de prisonniers ont d'abord refusé leurs mandats; mais on nous force à les accepter... Beaucoup de prisonniers du camp vont travailler dans des fermes ou ailleurs. Pour moi, rien n'est modifié : tous les matins, je fais mon petit cours de latin, et le soir j'étudie ma théologie. Hier, dimanche, nous avons commencé l'adoration des Quarante heures. Le saint Sacrement a été exposé une partie de la journée, en dehors des offices qui sont, d'ailleurs, très suivis.

Le 20 avril 1916, le frère Salendres écrit d'Ohrdruff :

Ici, rien de bon. Depuis plus d'un mois, un grand nombre de prisonniers ont été envoyés travailler dans la culture ou ailleurs. On a exercé représailles sur représailles et finalement notre camp va être dissous et nous allons partir dans quelques jours pour Langesalza. Malgré tous ces ennuis, on ne s'en fait pas ici et moi moins que personne. Je reçois maintenant suffisamment de pain. Pour les autres provisions, c'est plutôt maigre et je vous assure que l'ordinaire allemand n'est pas très appétissant. Grâce à notre petite communauté de cinq, je n'ai manqué de rien pendant l'hiver. Nous ne pouvons plus aussi facilement faire du feu. A cause de tous ces changements, les splendeurs de la semaine sainte et de Pâques sont bien compromises. Nous tâcherons cependant de faire notre possible.

Un autre prisonnier, le frère *Magdalou*, écrit le 22 avril de Muncheberg-Mack :

Durant cette semaine sainte, dans notre camp de prisonniers, nous avons eu toutes les cérémonies religieuses, c'est une bien douce consolation, surtout dans cette monotonie pas du tout agréable, je puis vous assurer. Je suis en très bonne compagnie : j'ai comme aumônier un Dominicain de Belgique et même plusieurs élèves des Lazaristes du collège Saint-Benoît de Constantinople : l'un d'eux, M. Espadaio, envoie ses meilleurs souvenirs à ses anciens professeurs, MM. Lobry et Cazot.

Nous avons déjà donné des nouvelles de M. *Ducoulombier*. Malgré les nombreuses démarches faites pour le délivrer aucun résultat n'a encore été obtenu.

Disons quelques mots d'un autre prisonnier, M. *Stienen*. Le jeudi saint, il a quitté Notre-Dame de Garaison à sept

heures du matin ; il est arrivé à l'île de Fatihou par Saint-Vast-la-Hougue (Manche), le dimanche de Pâques vers huit heures du matin. Le voyage a été pénible.

Enfin terminons ce chapitre des prisonniers en annonçant que M. *Rellier* est devenu aumônier des blessés français qui sont internés à Meiringen, canton de Berne (Suisse).

LES SŒURS

Il nous faut encore une fois suivre la ligne de feu, la voie sacrée, ainsi nommée parce qu'elle est arrosée du sang de ceux qui meurent pour la patrie, jalonnée de milliers de croix qui dominent la tombe des morts et aussi d'un grand nombre de sanctuaires de la Vierge qui sont devenus tristement célèbres : Notre-Dame-de-Consolation, Notre-Dame-de-Lorette, Notre-Dame-de-Brebières, etc., par lesquels la Vierge des douleurs compatit à nos maux.

Lettre de la sœur REBONDIN, *Fille de la Charité, à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Zuydcoote, 22 mai 1916.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Avec ces taubes et zeppelins, ces bombardements, ces canons et mitrailleuses qui depuis huit jours ne cessent pas, on ne sait plus à quelle date l'on vit.

Vous devez savoir, certainement, le bombardement de Dunkerque et des environs, par les taubes et zeppelins. Mais rassurez-vous au sujet de vos filles de Zuydcoote, mon bon Père, elles n'ont eu que quelques émotions ! Ici, en effet, nous en avons été quittes pour des éclats d'obus tombés sur les pelouses du Sanatorium. Mais, quels jours et quelles nuits nous venons de passer ! C'est effrayant ! La nuit du vendredi au samedi, surtout, a été terrible ! De neuf heures du

soir à trois heures du matin, nous n'avons pas eu un instant de repos. Quinze ou vingt taubes sont revenus sur nous quatre fois, venant de Dunkerque et des environs où ils ont jeté cent cinquante bombes, causant beaucoup de dégâts et, hélas! faisant des victimes, dont on ne sait pas même le nombre. Les canons des dunes, les 75, les grosses pièces de marine, les canons revolvers tonnaient à la fois et si près de nous que nous nous demandions si nous n'allions pas sauter. Avec cela, les bombes que les taubes lançaient et le bruit de leurs moteurs et mitrailleuses, c'était un vacarme infernal. Une de nos sœurs tenait son cœur à deux mains et ne cessait de répéter : « Et le Verbe s'est fait chair (*sic*) », puis : « Mon Jésus, ayez pitié de nous! » Une autre me dit qu'elle a senti les angoisses de la mort. Tout cela, en effet, n'était pas rassurant.

Le Sanatorium était dans la plus complète obscurité; mais les feux croisés des multiples projecteurs, qui fouillaient le ciel en tous sens pour découvrir l'ennemi, nous éclairaient comme en plein jour. C'était beau, cela; mais le feu qui jaillissait aux éclatements des bombes sur Dunkerque, c'était sinistre!

Mon bon Père, je voudrais vous parler de choses plus consolantes en vous racontant la première communion de nos fillettes de l'infirmerie, qui ont eu la joie d'avoir la sainte messe dans leur salle, pour ce beau jour; et le baptême de l'une d'entre elles âgée de dix ans. Quelle touchante fête! Quelle consolation d'entendre ces douces voix chanter : *Le voici l'Agneau si doux*! là où tant de mauvaises chansons ont été chantées! de voir le bon Jésus descendre dans cette salle où tant de mauvaises choses se sont passées! J'en pleurais de joie et de reconnaissance! Dieu en soit béni!

Sœur REBONDIN.

Du même endroit, la sœur *Elisabeth* écrit le 28 juin 1915 :

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

C'est le 24 juin, vers quatre heures et demie du soir, que ce taube a jeté cinq bombes sur l'hôpital. Je venais de conduire à notre petite chapelle ma sœur Morel, qui est venue nous visiter en nous amenant deux nouvelles sœurs. Elle m'avait priée d'aller au bureau prendre quelques renseignements au sujet de son départ pour Bergues, je m'y rendis de suite. J'étais là depuis quelques instants, debout près de la porte d'entrée, quand j'entendis d'effroyables détonations et je vis les bombes tomber sur la pelouse et dans l'avenue, à 6 ou 8 mètres de moi, soulevant, en explosant, un nuage de terre, de fumée et de feu. La commotion fut si violente qu'elle me jeta à terre, c'était comme si la maison se fût soulevée; un éclat d'obus enleva un morceau de la porte près de laquelle je me trouvais, frôla mon tablier et alla tomber près de la cuisine, perçant deux portes qui étaient fermées. Tout le monde s'était enfui dans l'intérieur, je ne pouvais me lever; il me sembla que j'avais les jambes paralysées. Je voulus me sortir de là et je me traînai, comme je pus, sur les mains, l'espace de 4 mètres; alors deux sous-officiers, revenus de leur stupeur, vinrent m'aider à me relever et, quelques instants après, il n'y paraissait plus rien.

Le bon Maître veillait sur ma pauvre personne. Quelles actions de grâces ne lui dois-je pas! J'aurais pu être tuée ou, tout au moins, blessée. Mais rien de tout cela; c'est vraiment une Providence! Dans un établissement où il y a actuellement deux mille cinq cents personnes, dont trois cents enfants, cinq bombes

tombent au milieu et ne font de mal à personne, les éclats sautent, volent de tous les côtés, ne causent que des dégâts insignifiants, une vingtaine de vitres brisées et c'est tout. Que le bon Dieu soit béni et remercié!

Sœur ÉLISABETH.

De Saint-Jans-Cappel, la sœur *Dumès* écrit le 19 mai 1916 :

Ici nous entendons souvent le canon; pendant que je vous écris, un taube survole notre quartier, et les canons antiaériens le poursuivent. Marie Immaculée nous protège et, quoique nous soyons très exposées, nous avons, jusqu'à ce jour, été préservées de tout accident.

Notre établissement, tout en abritant des orphelines françaises, est devenu aussi colonie belge; les familles des villages au sud d'Ypres sont obligées d'évacuer leurs fillettes, quatre-vingts trouvent un refuge chez nous; nous nous voyons forcées d'en refuser maintenant, car n'avons plus de place.

Sœur DUMÈS.

De Bailleul, la sœur *Piot* écrit le 17 mai 1916 :

Nous aussi, mon Très Honoré Père, nous offrons nos actions de grâces au bon Dieu, car si nous sommes toujours au danger, à cause de notre situation près de la ligne de feu, je puis dire que jamais la mort ne nous a frôlés de si près que le lundi de Pâques. Vingt bombes incendiaires, ainsi que j'ai eu occasion de le dire à M. le Directeur, sont tombées autour de notre maison sans l'atteindre.

Depuis, c'était le calme presque complet, mais il y a trois jours que les taubes recommencent leurs excursions sur Bailleul, et la lutte est quelquefois bien dangereuse, au-dessus de notre tête.

Nous nous efforçons d'être ferventes, régulières,

pour que le bon Maître nous continue sa protection et nous épargne l'épreuve du bombardement, qui nous obligerait à fuir avec nos enfants.

On parle beaucoup d'une offensive de notre côté, mais personne ne sait rien de sûr, et nous restons confiantes. Sœur PIOT.

Du même endroit, mais de la maison Jeanne-d'Arc, la sœur *Cherbonnier* écrit le 18 mai 1916 :

Notre situation reste la même, bien pénible parfois; rien ne nous est épargné, bombes, gaz asphyxiants, etc. Mais notre bonne Mère du ciel nous garde avec un soin maternel. Jusqu'à maintenant, mon Père, notre petite ville a été protégée d'une façon miraculeuse. Aussi notre confiance en Celle qui nous garde si bien, est sans bornes.

Le premier corps de bâtiment de notre maison est devenu une véritable caserne remplie d'Anglais; nous leur rendons volontiers les petits services qu'ils nous demandent, mais heureusement les salles qu'ils occupent sont absolument indépendantes de nos autres appartements, et j'en bénis le bon Dieu! car déjà la tâche n'est pas facile avec notre nombreuse jeunesse. Sœur CHERBONNIER.

La sœur *Mayeur* écrit d'*Estaires*, le 17 mai 1916 :

Il y a quinze jours, nous allions prendre un repos bien mérité, quand le tocsin se mit à sonner pour annoncer les gaz asphyxiants; mais les vagues ne vinrent pas, le vent ayant tourné, les Allemands reçurent ce qu'ils nous envoyaient. Cette nuit, à dix heures, un avion allemand nous a fait cadeau de trois bombes. Ce matin, une escadrille de neuf avions allemands est passée. J'espère qu'après la guerre, vous viendrez voir vos filles du Nord si éprouvées.

Dans la région du Pas-de-Calais, on écrit de *Frévent* :

Nous vivons en bonne intelligence avec les Anglais qui occupent un quartier de la maison.

De *Bruay* (*Hôpital des mines*) :

Depuis le 24 avril dernier (1916), les Anglais occupant toute notre région, notre ambulance a été définitivement fermée; notre petit hôpital a repris son cours ordinaire et les autres locaux ont été rendus pour les classes.

De *Hersin* :

Le bombardement continue avec quelques jours de calme parfois. La semaine dernière, il est tombé cent vingt-huit obus en une demi-heure. Il y a eu six maisons écroulées dont une très près de nous. Le lendemain, trente-deux gros obus tombaient du côté de la gare, juste au moment où un train militaire, contenant mille Anglais, y arrivait; le même nombre de soldats attendaient pour le remplir et repartir à l'arrière. Il n'y a pas eu un seul blessé, ce qui est vraiment providentiel, car les obus tombaient à 10 mètres de la voie et les trente-deux obus sont tombés en dix minutes. Ce qui me peine, c'est de voir l'abandon où se trouve la jeunesse. On n'ose plus faire l'école, et les enfants vivent au milieu de ces soldats.

Lettre de la sœur BERRET, *à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Sains-en-Gohelle, 18 mai 1916.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Notre situation ne s'améliore pas, mon Très Honoré

Père, les projectiles ennemis tombent continuellement sur la cité ou autour. Jusqu'à maintenant, grâce à Dieu et à notre Immaculée Mère, nous avons été préservées d'accidents.

Depuis le mois de février, nos soldats français nous ont quittées pour faire place à l'armée britannique. A cause des bombardements fréquents, les Anglais n'ont qu'un poste de secours. Leurs aumôniers disent la messe dans notre petite chapelle quand ils ne vont pas dans les tranchées. Nous nous mettons à leur disposition pour l'entretien de leur linge : ils sont bien dévoués, très édifiants.

Pendant seize mois, nous avons eu la douloureuse, mais bien consolante mission de préparer à la mort plus de huit cents soldats. Que d'âmes revenues au bon Dieu, mon Très Honoré Père, et avec quelle sincérité! Notre chère Médaille a opéré de nombreuses conversions. Bien des fois, après l'avoir glissée sous le traversin d'un indifférent et même d'un incroyant, nous avons eu l'inexprimable consolation de voir ce blessé ou ce mourant accepter et même demander les secours de la religion.

Depuis le départ des soldats français, nos occupations ne sont plus les mêmes : elles nous conduisent chaque jour dans nos familles de mineurs que nous avions abandonnées pour nous consacrer entièrement au soin des blessés. Mais cette mission est assez dangereuse, mon Très Honoré Père, car il n'est pas rare que, dans nos courses charitables, nous entendions passer les obus au-dessus de nous et quelquefois tomber bien près. C'est ainsi qu'un de ces jours une marmite de 210 a éclaté à 15 mètres de moi. La maison où je me réfugiai a été tellement ébranlée que vitres et plafonds sont tombés en faisant un fracas épouvantable. J'ai bien cru ce jour-là que ma dernière heure

était arrivée! Une autre fois, dix minutes avant mon arrivée chez une femme mourante, un obus de 105 éclatait sur cette maison. La semaine dernière, une de mes compagnes, pour se préserver des obus, s'est réfugiée dans trois ou quatre caves de nos braves gens, qu'ils ont aménagées comme nous l'avons fait nous-mêmes, pour les jours de bombardement.

Nous préparons en ce moment cent vingt enfants à la première communion. Quand il y a danger, nous faisons le catéchisme, dans la cave, sous l'église, au milieu des pauvres habitants.

Je ne finirais pas de vous raconter les péripéties du front, mon Très Honoré Père. Nous faisons tout notre possible pour paraître bien braves, mais je dois vous avouer que ce n'est pas toujours facile. Cependant, malgré nos frayeurs et nos appréhensions, notre santé est excellente. Nous ne manquons pas chaque jour de remercier le bon Dieu de sa protection toute particulière pour la petite Communauté et ses œuvres.

Sœur BERRET.

Passons maintenant dans la région de Picardie, où se déroulent des combats acharnés depuis le 1er juillet.

Amiens est visité par les taubes de temps en temps. « Marie Immaculée nous garde, écrit la sœur *Maréchet*, et nous avons en elle la plus entière confiance. » — « Nous plaçons toute notre confiance dans la sainte Vierge, dit la sœur *Desjeux*, sa maternelle protection ne nous a jamais fait défaut depuis le début de la guerre. »

A *Fouilloy*, sur la Somme, près de Corbie, la sœur *Dumerle* écrit le 19 mai 1916 avant l'offensive.

Notre maison sert toujours pour les ambulances du front. Elles restent plus ou moins longtemps selon les mouvements de troupes. Nous avons pour le moment une ambulance coloniale. Les chefs sont très bons et très complaisants pour nous.

A *Hangest-en-Santerre*, à la même époque, la sœur *Leroy* écrit :

Nous sommes toujours en attendant l'offensive qui ne doit pas tarder. A la grâce de Dieu! tout ce que le bon Dieu voudra.

A *Montdidier*, la sœur *Gaymay* écrit le 18 mai :

Les troupes arrivent en grand nombre en vue d'une attaque prochaine. Mes bonnes compagnes vont conduire nos bonnes vieilles à Croisy pour les mettre à l'abri et aussi pour donner leurs places aux blessés qu'on nous prédit en grand nombre. Nous recevons tous les jours plusieurs grands blessés et tous les jours aussi nous avons un ou deux décès. Ces braves sont admirables de courage et de générosité.

Entrons de nouveau dans la ville de *Reims*. Un écrivain dit de sa cathédrale :

Elle est morte, mais elle reste superbe dans ses ruines; elle qui a été autrefois le sanctuaire du sacre des rois peut encore devenir le sanctuaire du sacre de la nation tout entière.

Les vœux qui sont parvenus au Très Honoré Père de cette ville sainte ont un parfum particulier. « Au milieu de l'atmosphère de fer et de feu dans laquelle nous vivons depuis si longtemps », écrit une sœur; « c'est au bruit formidable du canon qui fait rage, écrit la sœur *Demange*, que je vous adresse avec quel cœur, vous le pensez bien, mes vœux et ceux de mes bonnes compagnes. Si le bouleversement involontaire qui résulte du bombardement atteint parfois la nature fatiguée, il n'en est pas ainsi de l'âme qui malgré l'épreuve demeure sereine et paisible » ; la sœur *Labarsouque* écrit : « Votre fête vient heureusement faire diversion à la tristesse qui nous étreint particulièrement ces jours-ci où le bombardement a été meurtrier dans notre quartier » ; enfin la sœur *Desgarets* promet, pour la fête du Très Honoré Père, une communion des plus ferventes :

La ferveur, ajoute-t-elle, Notre-Seigneur la ranime sans cesse par la menace du péril et des plus grands dangers ; le bombardement est terrible, les victimes nombreuses, les ruines s'accumulent, mais ici la confiance domine et soutient les courages. La sainte Vierge nous a confiées à la garde de sainte Geneviève dont nous éprouvons chaque jour la protection.

Écoutons maintenant notre chère sœur *Saint-Pérenne* nous détailler les travaux des sœurs et les spectacles terribles et consolants dont elles sont les témoins.

Parguy-les-Reims, hôpital militaire, n° 6.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

5 *juin*. — Depuis longtemps je désirais vous écrire, mais j'ai voulu attendre un peu de calme pour me permettre de classer quelques souvenirs et vous donner quelques détails. Nous avons reçu l'ordre d'évacuer le plus de blessés possible, sans autre explication. Deux nuits de suite, un coup de téléphone à onze heures annonçait des attaques de gaz sur la Pompelle et demandait que tout fût prêt, mais nous n'avons reçu personne.

Les bons anges ont peut-être écarté tout danger en déterminant un souffle de vent favorable... nous aimons à le penser.

Aux dernières attaques par les gaz, un officier nous a cité ce trait charmant : un lieutenant avec sa compagnie se trouvaient dans l'impossibilité de lutter avec les nappes perfides qui avançaient rapidement : « Nous sommes perdus, mes enfants, prions », et il se mit à réciter le chapelet à haute voix. Quelques instants plus tard, un vent impétueux refoulait les gaz asphyxiants dans la direction d'où ils venaient...

13 *juin*. — Je reprends ma lettre interrompue à peine commencée, ma Très Honorée Mère. Au moment du départ de ma sœur Devilder pour Paris, ma Sœur a eu la pensée de profiter du petit nombre de nos blessés restés à Parguy pour me rappeler à Reims pendant son absence ; une de nos sœurs a été rejoindre ma compagne et il a été convenu avec le médecin-chef qu'en cas d'alerte le vaguemestre viendrait immédiatement me prévenir (la distance de Parguy à Reims est franchie en dix minutes en auto). Je suis venue m'occuper du service comprenant une cinquantaine de malades, dont un bon nombre des divisions marocaines, sans compter les consultations qui ont lieu chaque jour. Cela donne beaucoup de petites occupations, mais peu fatigantes, et ces quelques jours ont été un repos pour moi sous tous rapports.

Le mois d'avril et une partie de mai ont été très mouvementés à Parguy ; nous avons reçu de nombreux et très graves blessés à la suite de furieux bombardements sur Reims, de la fermeture d'une ambulance voisine.

Nous avons eu des alertes onze nuits de suite ; le samedi saint, nous avons commencé à opérer à une heure et demie du matin pour finir à onze heures et demie du soir ; nous ne nous sommes pas couchés la nuit du lundi au mardi de Pâques. A certain dimanche, on ne savait où donner de la tête : de pauvres blessés arrivaient morts, d'autres mouraient sur la table ou à la porte de la salle d'opérations avec d'horribles éventrations. Il y avait des moribonds de tous côtés, mais là comme toujours, quelle résignation ! quelle générosité dans la souffrance et quelle foi ardente chez la plupart ! Il y aurait des choses admirables à dire. Je me souviens d'un sergent, loin d'être dévôt et bien pensant, mais qui sur le point de paraître devant Dieu

(il avait les deux bras et une jambe arrachés, le foie et l'abdomen ouverts et d'autres plaies encore) réclamait instamment son aumônier. Tout le temps du trajet, il appelait un prêtre; à peine arrivé ici, il recevait les sacrements et mourait en disant : « Je donne mon sang pour la France. » Son aumônier, dans les tranchées de Reims, apprenant son désir de le voir et n'ignorant pas combien il avait besoin de sa présence, arrive en toute hâte, haletant, baigné de sueur; il était trop tard, le sergent venait d'expirer... mais nous l'avons consolé en lui disant dans quelles conditions il était mort. Le lendemain, à pareille heure, lui-même était mortellement frappé en pleine tranchée. Nos chères sœurs de Reims ont reçu sa dépouille mortelle dans l'attitude même où il était tombé, l'ont pieusement enseveli et drapé dans le drapeau tricolore. La croix de guerre a été attachée à sa soutane, ses obsèques ont été un triomphe. Nos hommes à Parguy ont pleuré en apprenant sa mort : c'était un prêtre selon le cœur de Dieu, tout jeune, engagé volontaire, il faisait un bien immense.

Je me rappelle les dernières paroles d'un de nos blessés au prêtre-infirmier qui lui parlait encore de la petite famille qu'il laisait : « Ne me parlez plus de ma femme ni de mes enfants; c'est fini, parlons de Dieu... parlons de Dieu! »

Un jour, quatre artilleurs nous arrivaient prêts à expirer. L'un d'eux à peine tombé, boulevard Saint-Marceaux à Reims, répétait sans cesse : « Un prêtre, un prêtre, je veux un prêtre! » Son capitaine courait dans toutes les directions et dans son langage peu châtié criait : « Mais, bon Dieu! où sont donc tous les curés? il n'y en a pas assez, il en faut davantage! » L'aumônier était dans les tranchées. A peine arrivé à Parguy, le pauvre petit se confessait admirablement.

Il expirait sept minutes après. Les quatre camarades ont été enterrés en même temps, et leur colonel leur a adressé un dernier adieu plein de patriotisme et de foi.

Un soir, nous recevions un pauvre enfant, *seul* survivant de six frères; il a été rapidement guéri, heureusement.

On ne peut se faire une idée de l'état dans lequel arrivent la plupart de nos blessés; tels qu'ils ont été ramassés dans les tranchées ou sur le champ de bataille, après un premier pansement succinct. Ils sont couverts de boue, leurs vêtements sont collés par le sang, hachés, en lambeaux; il faut les enlever rapidement, couper drap, cuir, et linge, aller au plus vite. Quel spectacle! on se demande toujours ce qu'on va voir et si un membre ne restera pas entre les mains... Je me souviens d'un pauvre petit arrivant dans un état lamentable et s'excusant de sa « saleté »!!! — « C'est si beau, si blanc ici et je suis si sale! — Mais, mon pauvre petit, c'est justement pour vous que c'est si beau et si propre. » Il était couvert de vermine.

Un autre était inondé de sang; son visage, sa capote son brancard ruisselaient littéralement : « Oh! mon Dieu, le pauvre petit, comme il doit être blessé. — Non, non, ma Sœur, ce n'est pas moi, c'est mon camarade. » Son compagnon, en effet, était mort d'une hémorragie pendant le parcours en auto. Les salles des plus grands blessés se trouvent sous la chapelle située au deuxième étage du château. On les entend parfois gémir et se plaindre. Quel stimulant pour la ferveur et l'acceptation des petites souffrances et privations de chaque jour!

Les offices du dimanche sont toujours bien suivis. Tous les blessés de notre service, sans exception, ont fait leurs pâques. Le prêtre-infirmier qui s'en occupe

était radieux, d'autant plus que la plus petite pression n'est pas exercée. Nous avons assez souvent des protestants, juifs, libres penseurs, ils sont soignés avec les mêmes égards et le même dévouement.

Le courrier d'aujourd'hui nous apporte une lettre qui nous a un peu amusées, ma compagne et moi. Elle est écrite par un petit juif possédant une des grosses fortunes de Paris et se termine ainsi « ... pensant que ces pages vous trouveront toujours dans la plus douce béatitude, croyez, mes Sœurs, à mon expression respectueuse et tout à fait reconnaissante. »

Je vous parlais, ma Très Honorée Mère, de cet héroïque aumônier militaire tombé au champ d'honneur et cela me rappelle un petite anecdote qui vous intéressera peut-être. Nous avons eu parmi nos pauvres blessés un jeune aspirant de dix-huit ans, comptant déjà deux ans de campagne, blessé six fois, cité deux fois à l'ordre de l'armée, ayant obtenu deux décorations dont la « Victoria Cross » épinglée sur sa vareuse par le duc de Connaught lui-même; ayant passé dix-huit fois dans les lignes allemandes (il fait partie du contre-espionnage), enfin ayant accompli de véritables prouesses. Or, un jour, indigné d'un article de *La Dépêche de Toulouse* défiant un soldat de prouver qu'il se trouvait des prêtres dans les tranchées, il releva le défi, protesta énergiquement avec preuves à l'appui et signature tout au long.

18 *juin.* — Il y a quelque temps, une très grave intervention ayant nécessité à Reims la présence du major, chef de notre service, il m'a demandé d'aller lui préparer tout ce qui était nécessaire. Cela m'a permis de passer quelques heures, chez ma sœur, et de profiter d'un « concert » organisé dans ses locaux par les « artistes des tranchées ». Une salle avait été aménagée avec goût; au pied du grand crucifix encadré

de plantes vertes se déroulait le drapeau tricolore. Nos braves soldats boueux et sentant la poudre, dont parmi eux des artistes connus, ont parfaitement exécuté un programme choisi devant trois à quatre cents de leurs camarades ravis. Firmin Touche, professeur au Conservatoire, a fait entendre de ravissantes mélodies sur son « Canivarius » ou violon des tranchées (sorte de canne à trois cordes). Il a exécuté entre autres *le Dernier Sommeil de la Vierge* de Massenet, d'une façon délicieuse.

Un soldat du Midi a dit de jolies fables en provençal qui ont bien amusé ses compatriotes, mais qui étaient du grec ou du chinois pour les autres auditeurs; il est vrai que leur hilarité était un vrai spectacle à elle seule. C'était la réponse à une très spirituelle chanson en picard qu'un bon et aimable curé de village avait chantée à la grande joie de ses « pays ».

Chacun son tour, c'est juste! Nos braves petits soldats avaient tellement insisté auprès de ma Sœur pour nous avoir à leur petite fête (à la partie du programme, spécialement choisie pour nous) qu'elle nous y a envoyées quelques instants au nombre de quatre. J'oubliais de vous dire, ma Mère, qu'il avait été servi aux artistes, avant de monter en scène, une montagne de pommes de terre frites, qui a eu un succès énorme, puis un grog bouillant, non moins goûté.

Les obus faisaient rage pendant les « entr'actes », mais cela ne troublait pas les artistes, habitués depuis longtemps à cette musique. Le dimanche suivant, nouvelle audition d'une partie du concert pour les petites orphelines de la maison; un artiste de la Renaissance leur a dit une série de monologues qui les a bien amusées. Ma Sœur a été bien touchée de cette attention délicate, car, depuis de longs mois, ces pauvres enfants sont bien privées de tout.

Le soir de l'Ascension, nos chers blessés, étendus sur la terrasse du château, par un temps superbe, ont bu, à la victoire de la France, l'excellent champagne servi par Mme de Mun, devant laquelle les plus valides ont fait entendre tout leur petit répertoire. Mais, au milieu de la fête, de nouveaux bombardements de Reims nous rappelaient à la triste réalité, un pauvre soldat nous arrivait bras et jambes coupés; il expirait quelques instants après avoir fait une exellente confession en pleine connaissance.

Les combats d'avions sont très fréquents dans nos régions. Ils donnent lieu à des scènes émouvantes; dès qu'ils paraissent à l'horizon, les canons adverses se mettent en batterie. On entend alors le coup de départ d'obus et quelques secondes après de petits flocons apparaissent dans le ciel : ce sont les éclatements. L'avion se trouve alors enserré de toutes parts et parfois atteint. Nos blessés, l'autre jour, ont compté plus de soixante flocons autour du même appareil : ces combats les passionnent; ils ne se possèdent plus alors et il faut parfois les retenir de force dans leurs lits.

On entend à toute heure du jour, et même la nuit, de violentes détonations et des crépitements incessants; ce sont les jeunes classes qui perfectionnent leur instruction et suivent des cours pour le lancement des grenades et le fonctionnement des mitrailleuses.

Un soir, il y a eu une détonation d'artillerie, sur des travaux ennemis : il a été tiré exactement quatre cents coups en deux minutes. Pouvez-vous vous imaginer, ma Très Honorée Mère, le roulement formidable que cela produit. Tout en était ébranlé.

Pour mettre une note un peu moins sombre dans ce cadre tragique, je vous parlerai, ma Mère, des inspections générales qu'il faut parfois subir.

Ah ! quel chantier ! comme on dit par ici. On ne peut se faire une idée de l'affolement qui règne de haut en bas. On crie, on court, on s'interpelle, on s'injurie parfois. « Défense de monter », par ici ; « Défense de passer », par là ; « Escalier interdit » ; « Défense de marcher. » Il y a des écriteaux dans tous les sens. On encaustique, on frotte, on gratte, on fait reluire.

Tout ce qui traîne doit disparaître : on cache, on empile, on fourre dans tous les coins. Les hommes doivent passer à l'état de corps glorieux. C'est tellement ciré dans les salles, qu'on manque de se jeter par terre ; la rampe de l'escalier est tellement encaustiquée que les mains collent. — Enfin ! voilà le général inspecteur et les « Huiles ». Tout le monde au garde à vous : c'est impeccable.

Par moment, on a le cœur saturé de tristesse et d'horreur devant ces effroyable tueries, ce cataclysme inouï, répandu sur le monde ; si les pensées de la foi n'étaient pas là pour vous soutenir, on ne pourrait y résister. Qui sait si ces horreurs mêmes ne sont pas la dernière industrie du cœur du bon Maître pour sauver, presque malgré elles, un nombre infini d'âmes, qui sans l'horrible guerre n'eussent jamais connu le bonheur du ciel ! J'aime à le croire, je me console ainsi quand je suis par trop triste.

Ma Sœur nous a fait remettre de votre part, ma Très Honoré Mère, les ravissantes images de notre Immaculée Mère et gardienne, elles ne peuvent être plus éloquentes, plus douces, plus célestes. Nous avons lu aussi avec émotion le récit de la préservation de la Maison-Mère, le 22 novembre, rédigé d'une façon si délicieuse, et où le miracle apparaît à chaque ligne. Oui, notre chère et douce Communauté est aimée du ciel.

J'ai l'honneur d'être, ma Très Honorée Mère, votre humble, obéissante et toujours reconnaissante fille.

Sœur SAINT-PÉREUSE.

Au sud de Reims, *Épernay* a été visité par les oiseaux de malheur. Voici ce qu'en écrit la sœur *Lambert*, le 21 mai 1916 :

Hier matin, tout le monde est sur pieds à trois heures et demie. Un taube a envoyé deux bombes à 100 mètres de nous : détonation épouvantable, pluie de cailloux tombant sur nos toits et dans la cour comme de la grêle. Nous en sommes quittes pour un lever matinal et deux carreaux cassés. Encore une fois notre Immaculée Mère a veillé sur ses filles. Dans la matinée, nouvelle visite d'un taube. Pas de victimes, mais dégâts matériels.

Voici maintenant quelques détails sur les *hôpitaux* et *ambulances de l'arrière*. La sœur *Laurent* écrit de *Saint-Loup*, près Marseille :

Vos filles de Saint-Loup dirigent une convalescence depuis plus de quinze mois. Que le nom du Seigneur soit béni ! L'autorité militaire est satisfaite ; lorsque le général est venu inspecter, il a dit : « Ici, il y a des sœurs de Saint-Vincent, on est sûr que tout va bien, qu'il n'y a rien à redire. »

La sœur *Catalan* écrit de *Sablé* :

Tout en soignant nos blessés, nous tâchons de leur faire un peu de bien au point de vue spirituel. Nous leur parlons du bon Dieu, nous les faisons chanter à la messe le dimanche et au salut ; ils s'intéressent davantage aux offices en y chantant.

Il y a une ambulance à *Lourdes* ; la sœur *Derode* écrit :

Nous avons une centaine de blessés pour le moment ;

ils étaient en pénitence ces jours-ci à cause d'un cas de rougeole qui les a tous fait consigner à l'ambulance. Le premier mouvement fut de se récrier un peu; mais nous leur avons procuré des jeux de jardin, et, comme il fait un temps superbe, ils s'amusent avec beaucoup d'entrain; nous nous croirions presque retournées dans nos patronages.

La sœur *Soligoux* écrit de *Chantelle* (Allier) :

Monseigneur est venu visiter l'hôpital; il a vu les vieillards, les soldats; il a dit un bon mot à chacun; il m'a laissé de quoi leur payer un café et des cigares. A la chapelle, Monseigneur a dit que les Filles de la Charité font beaucoup de bien partout où elles sont. Lundi, nous avons eu la visite du préfet de Moulins accompagné de M. le Maire. Ils ont visité tout l'hôpital. M. le Préfet nous a remerciées de notre dévouement. En partant, il m'a dit qu'il voudrait que l'hôpital fût plus grand, parce que les malades sont bien soignés.

A *Casteljaloux*, dit la sœur *Vovins*.

Il y a un centre d'instruction pour la classe 17; ils sont campés dans des baraquements autour de la ville. Nous recevons ceux qui sont malades. Nous en avons déjà un bon nombre et il en arrive tous les jours.

De l'ambulance de *Périgueux*, on écrit :

Des cinquante malades reçus le 9 février, il ne nous en reste plus qu'un; tous les autres ont été évacués assez brusquement, avant les violentes attaques de ces derniers jours; pauvres enfants, ils se trouvaient si bien ici qu'ils ont eu beaucoup de peine à s'éloigner, et d'ailleurs ils n'étaient pas guéris. Leur mentalité était bien différente de celle des précé-

dents : pas un mot de plainte contre les chefs, pas un murmure, ils sont passifs et semblent avoir pris leur parti de cette vie de souffrances et de périls. Au moment de la prière, tous se mettaient à genoux ; pas un ne manquait au salut du soir à la chapelle. Il y avait parmi eux un jeune séminariste du Mans, brancardier, qui a vu son unique frère et dix de ses camarades tomber morts à côté de lui sous le même obus ; un autre soldat me racontait qu'il avait vu sur le champ de bataille, après le combat, deux cadavres l'un Français, l'autre Allemand, transpercés mutuellement par leur baïonnette. Oh ! que d'horribles choses, et quand finira cette affreuse boucherie ! De Verdun ou des environs, nous n'avons encore reçu que onze blessés, peu grièvement atteints et qui nous paraissent aussi bien bons enfants ; mais après les furieux combats de ces derniers jours, nous espérons avoir notre grande part d'ouvrage. Hier, le lieutenant-colonel, commandant de la place, est venu ; il disait aux soldats : « Vous avez de la chance, vous autres, d'être soignés par des sœurs ! » Ils le sentent bien, d'ailleurs, et, dès leur arrivée, ils saluent la cornette d'un bon sourire.

LES ŒUVRES DES SŒURS

Dans d'autres maisons de sœurs, on reçoit des évacués, des orphelins. A propos de ces derniers, voici quelques détails extraits du *Bulletin de l'Association nationale pour la protection des veuves et des orphelins*. Cette Association, appelée plus communément des Bons-Enfants, du nom de la rue où elle siège, assiste déjà deux mille sept cent quarante-deux veuves ou orphelins ; ces derniers sont placés soit dans des maisons particulières où des dames visiteuses vont leur porter des secours tous les mois, soit dans des orphe-

linats. Voici ce que dit de ces derniers, M. Benoist d'Anthenay, à la page 38 du Bulletin de l'œuvre (mars 1916) :

« La réputation très établie de certaines maisons devait tout d'abord retenir notre examen et fixer nos choix. Qui ne connaît le splendide orphelinat de l'Assomption, à Élancourt, près Trappes (Seine-et-Oise), dirigé par des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, et consacré aux garçons. Dans ce paradis, dès le début de notre action, nous avons placé, sans trêve, beaucoup de nos enfants; pas une de nos veuves qui y ayant conduit les siens, ne soit revenue émerveillée de ce qu'elle avait vu ou ressenti. Le site est délicieux en cette vallée qu'encadrent des bois verdoyants. Tout est tenu avec le zèle, le tact, le soin et l'ordre que les Sœurs de Charité savent toujours mettre au service du bien. Nous avons confié à ces dames toute une colonie de nos orphelins, une trentaine et plus. Nous nous en applaudissons tous les jours.

« Les deux orphelinats de l'Hay-les-Roses (quel nom suave et attirant) ont été, eux aussi, abondamment pourvus de notre chère petite clientèle d'orphelins. Là, également, nous avons fait le plein, autant chez sœur Magniol pour les garçons, qu'à l'orphelinat de sœur de Pontbriand, pour les filles. Quand les orphelins sont trop jeunes (au-dessous de trois ans), sœur Magniol veut bien nous aider à les caser dans d'excellentes familles sous l'œil maternel de sœur Gabrielle qui, malgré sa pieuse modestie, voudra bien trouver dans cette simple mention, l'expression de notre profonde gratitude.

« Dans la périphérie de Paris, de nombreux orphelinats veulent bien abriter de nombreux autres de nos orphelins. Notons à la hâte Orsay, Fontainebleau dans la grande banlieue.

« Comme Paris et ses environs ne suffisent pas, nous avons porté notre effort au delà, et nous nous sommes assuré le concours des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul à Caen. »

Dans le même Bulletin, à la page 18, M. de Lamarzelle, sénateur, examinant le discours du rapporteur de la loi sur les orphelins, dit entre autres choses : « Il a oublié de citer le nom de saint Vincent de Paul, oublié de parler des orphelinats catholiques dirigés par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui sont partout entourées de l'admiration publique. »

Puisque nous en sommes aux orphelins, citons quelques lignes d'un remarquable article de M. Lavedan (*l'Illustration*, 16 avril), où il montre les utilités de la chasteté religieuse. « Enfin, dit-il, c'est le seul état permettant l'accomplissement absolu et journalier du bien dont (les prêtres et les religieuses) ont fait leur unique entreprise. Chargés et limités par les soins de la petite famille, pourraient-ils avec autant de plénitude et d'efficacité se consacrer au soulagement de la grande? Voyez dans le quartier populaire, à la sortie de l'école, ces bambins auxquels la bonne sœur vigilante fait traverser la rue, les couvrant chacun, l'un après l'autre, de la protection de ses bras tendus aux larges manches, de sa cornette aux larges ailes;... accompagnez ces mélancoliques troupeaux d'orphelines, pauvres petits agneaux noirs dont une Fille de la Charité, en bure bleue, avec un gros parapluie comme houlette, est la sainte bergère; entrez dans les garderies, les ouvroirs, au patronage, à l'hospice, au dispensaire, partout où il y a des bancs de bois, des chaises de paille, des tableaux avec les mots de Dieu et de France écrits en exemples à la craie, des cours plantées de petits arbres verts, des hangars remplis de cris et aussi des armoires bourrées de linge frais et

de médicaments et des lits de souffrance éclatants de blancheur... alors vous ne pourrez vraiment pas penser que le prêtre et la religieuse, étroitement rétrécis en Dieu, se dérobent à leur devoir d'expansion humaine et de fécondité sociale. » L'article se termine par cette phrase : « S'il fallait dresser une statue au saint de la paternité, c'est à Vincent de Paul qu'on l'offrirait pour avoir recueilli, sauvé et donné à lui seul plus d'enfants à la France que des centaines de pères. »

Nous terminons cette revue des œuvres des sœurs par la mention d'une œuvre laïque, appelée *Association des infirmières visiteuses*. Il y a toujours profit à savoir ce qui se fait à côté de nous; dans le cas présent, cette fondation montre l'importance qu'on attache dans le monde laïque à la visite à domicile. Nous avons sous les yeux un discours de M. Millerand, prononcé le 6 avril 1916, à la salle Gaveau; l'ancien ministre de la Guerre définit et encourage fortement cette Association. Citons cette phrase. « Infirmières professionnelles ou visiteuses bénévoles, l'Association envoie à domicile ses missionnaires, pourvues, grâce au dévouement de savants dont le cœur ne le cède pas au cerveau, des connaissances nécessaires. » L'orateur constate plus loin que rien que pour le douzième arrondissement, il a été visité près de mille quatre cents familles, pour le seul exercice 1915. Ces infirmières visiteuses vont compléter le médecin, appliquer ses ordonnances; elles tâchent d'améliorer la santé publique par tous les moyens de préservation et d'assistance; elles s'efforcent, en particulier, de lutter contre la tuberculose et la mortalité infantile. Elles cherchent à guérir et à prévenir les malades. Elles emploient la thérapeutique et l'hygiène. Le meilleur moyen de détourner l'homme du cabaret, continue M. Millerand,

n'est-il pas de le retenir au foyer en le lui rendant attrayant. On ne pense pas dans l'équipe du douzième arrondissement qu'infirmières et visiteuses sortent de leur rôle ni diminuent leur autorité en se faisant les éducatrices de la ménagère et en mêlant aux préceptes de médecine et d'hygiène quelques conseils pratiques d'économie familiale. » Ici comme pour le reste on ne fait que copier nos œuvres; souhaitons qu'il y ait beaucoup de vocations pour répondre aux multiples charges de la Communauté dont une des principales est certainement la visite des pauvres et des malades à domicile, comme l'a rappelé le Très Honoré Père Fiat dans une de ses toutes dernières conférences.

FRÈRE STERNJACOB

(1831-1916)

Le frère Sternjacob naquit le 14 avril 1831, à Walsahbronn, département de la Moselle, diocèse de Metz. Il fut baptisé le même jour et reçut le prénom de Jacques.

Le père était cordonnier; il communiqua l'amour du métier à ses enfants, et trois d'entre eux vinrent, en 1848, s'établir à Paris; Jacques était du nombre; il avait dix-sept ans.

Les trois frères Sternjacob arrivèrent en pleine révolution: abdication du roi Louis-Philippe, pillage des Tuileries, proclamation de la République, création des ateliers nationaux, ouverture des clubs, insurrection, batailles sanglantes dans Paris, du 23 au 26 juin, mort de Mgr Affre, élection de Louis Bonaparte comme président, etc. Il ne paraît pas que tous ces événements aient influé beaucoup sur le tempérament du jeune

Jacques. Les trois frères travaillaient ensemble; ils faisaient des souliers dans leur petite échoppe et ils allaient les vendre aux particuliers ou aux commerçants. Jacques était remarquable pour sa rapidité; en sa qualité de plus jeune, il devait faire le marché, préparer la nourriture pour les trois; il trouvait cependant le temps de faire autant de souliers que ses frères. On ne nous dit pas si la cuisine était bonne; mais ses compagnons n'étaient pas difficiles et ils ne devaient pas exiger des plats fins.

Au bout de trois ans, ils avaient amassé la somme assez rondelette de 10 000 francs; on peut juger par là de ce que fut leur talent, leur travail, leur sobriété, leur économie. Ils menaient une véritable vie de religieux sans en avoir l'habit.

Mais ils n'avaient pas fait vœu de persévérance. L'un retourna au pays, l'autre se fit frère jésuite; il est mort, il y a environ cinq ans; le matin du jour où il mourut, il servait encore au réfectoire. Jacques restait donc seul. Que faire? Il hésita quelque temps, puis il alla frapper à la porte des Jésuites. « Ils ne voulurent pas de moi », disait simplement notre bon frère quand on le mettait sur ce chapitre. Pourquoi? on a conjecturé que c'était à cause de sa surdité, qui était déjà assez prononcée.

Un de ses parents vint à tomber malade; Jacques prit soin de sa boutique comme si c'était la sienne propre. Entre temps, il priait et il se dévouait: il priait beaucoup la sainte Vierge dans les sanctuaires de Paris qui sont consacrés à cette reine du ciel; il se dévouait en veillant auprès des malades pendant les épidémies qui se déclarèrent à cette époque; il poussait la charité jusqu'à ensevelir lui-même les morts emportés par le fléau.

L'exercice de ces œuvres de miséricorde dut toucher

le cœur de saint Vincent de Paul, et notre saint Fondateur dut réclamer comme son fils Jacques Sternjacob. Celui-ci se sentait de plus en plus poussé vers la vie religieuse et vers l'apôtre de la charité; il demanda à être reçu comme frère coadjuteur dans la Congrégation de la Mission. M. Étienne ne crut pas que sa surdité fût un obstacle et Jacques Sternjacob fut reçu au séminaire interne, le 7 décembre 1865. Il avait alors trente-quatre ans.

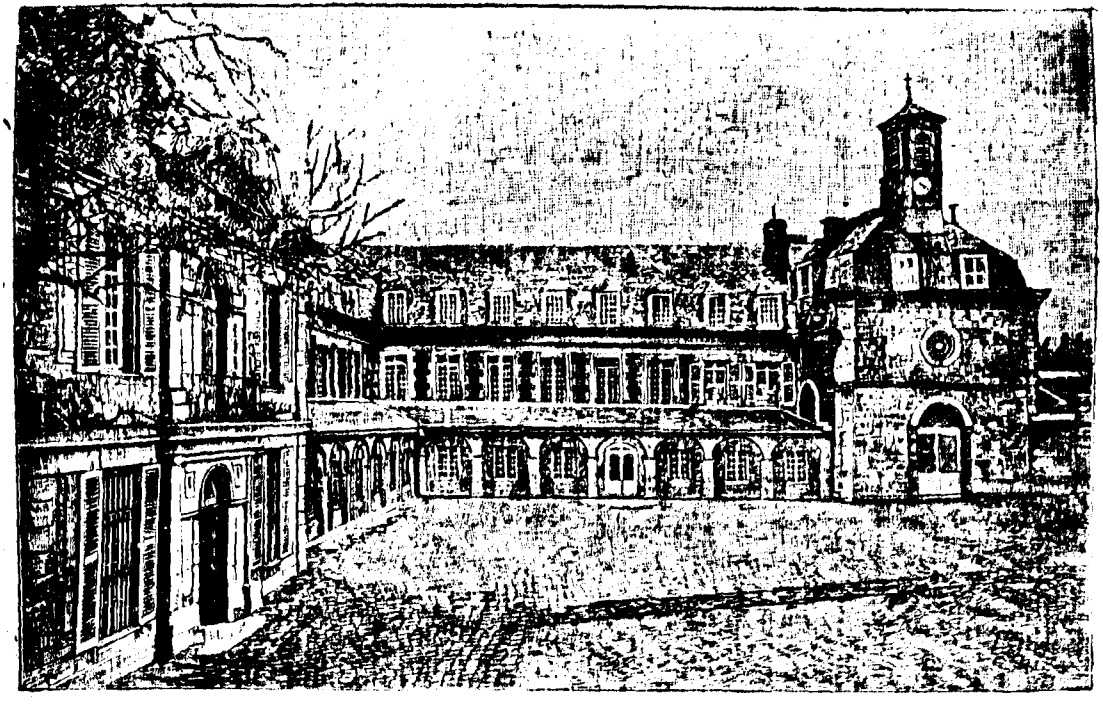
Il fit les saints vœux, le 8 décembre 1867, et il fut envoyé au collège de Montdidier, comme infirmier.

M. Vicart, qui était supérieur, avait fait construire quelques années auparavant (1860) une infirmerie spacieuse comprenant laboratoire, salle, dortoir, chambres, petite chapelle mystérieuse dédiée à Notre-Dame-des-Douleurs. avec cette inscription : *Ecce quem amas, infirmatur*. Celui que vous aimez est malade. Le frère Sternjacob avait donc tous les éléments pour exercer son office.

Un règlement, qui comprenait presque cent articles, fixait minutieusement les moindres détails de l'entrée, du séjour, de la sortie. En tête de ce règlement, on lisait ces mots : *Qui vivit medice vivit misere*. On voulait sans doute effrayer et décourager par là les malheureux que la paresse ou une trop grande délicatesse auraient poussés vers l'infirmerie.

Le frère Sternjacob avait une situation difficile parce qu'il venait après des infirmiers universellement aimés et qui sont restés légendaires au collège de Montdidier : Prosper Poisson, de 1820 à 1834; Maurice Tavernier, de 1834 à 1860; Victor Corplet, de 1860 à 1864; ces deux derniers surtout, qui étaient frères en même temps qu'infirmiers, ont une réputation de sainteté et l'on raconte du dernier des choses merveilleuses.

L'histoire du collège de Montdidier à laquelle nous



COLLÈGE DE MONTDIDIER.

empruntons les détails mentionnés plus haut n'a rien de spécial sur le frère Sternjacob; sans doute, elle cite beaucoup de traits intéressants et édifiants sur les infirmiers nommés plus haut et sur d'autres, mais comme elle ne nomme pas ces autres, nous ne pouvons dire d'une façon certaine si le frère Sternjacob est le héros de quelqu'une des histoires racontées.

Quoi qu'il en soit, l'histoire du collège de Montdidier n'a mis aucune restriction pour aucun infirmier, et elle a porté cette appréciation qui, sans doute, englobe notre frère : « Comme on les aimait bien, les frères infirmiers ! mais aussi comme ils étaient habiles à vous soigner, même à vous gâter. » L'auteur de cette petite notice a constaté que l'évocation faite au frère Sternjacob de son séjour dans cette maison amenait sur le visage un peu renfrogné du vieux cordonnier de Saint-Lazare un sourire fort aimable et provoquait une petite exubérance de paroles qui témoignait de l'excellent souvenir qu'il avait gardé de son séjour à Montdidier.

Mais voici la guerre de 1870. Le collège ne peut ouvrir ses portes; on n'a donc pas besoin d'infirmier; d'autre part, le frère cordonnier de Saint-Lazare est allemand; on ne peut le garder; on se souvient que le frère Sternjacob était cordonnier de son état et on le rappelle à la Maison-Mère; il ne la quittera plus, et, pendant quarante-six ans, il fournira aux générations d'apôtres qui sortiront de Saint-Lazare les moyens matériels pour parcourir sans inconvénient l'immense champ du Père de famille.

Le frère Sternjacob fut un bon frère coadjuteur.

Ce qui frappait en lui, c'était le respect pour les prêtres. Saint Vincent insiste sur ce point dans ses conférences : « Vous devez concevoir une haute estime des prêtres dont le caractère est une participation au

sacerdoce éternel de Dieu » (*Miroir du frère coadjuteur*, p. 8); « vous les devez grandement honorer » (*id.*, p. 9); « vous devez les regarder comme vos pères » (*id.*, p. 12); « or sus, mes frères, donnez-vous bien de garde de vouloir jamais aller de pair avec les prêtres; ne vous mesurez jamais avec eux; ..... vous devez vous tenir bas et vous humilier beaucoup à leur égard. Vous devez à tous les prêtres un singulier respect et une grande obéissance. » (*Id.*) Le frère Sternjacob a observé ces recommandations de saint Vincent à la lettre ; c'est déjà un grand point, et puisque notre bienheureux Père a déclaré que celui qui n'observe pas cette règle « n'est pas un frère de la Mission, mais une carcasse qui fait horreur », disons que le frère Sternjacob n'a jamais mérité cette épithète si énergique.

Un autre trait saillant, c'était son amour du travail. Il n'était pas de ceux dont M. Chinchon disait qu'ils entrent dans la vie religieuse *non propter Jesum sed propter esum*. Oui, il a beaucoup travaillé, il a travaillé dans la petite Compagnie, comme il travaillait avec ses frères avant d'entrer chez nous. On ne peut pas dire grand'chose sur le travail d'un cordonnier; il n'y a pas de faits saillants comme il peut s'en rencontrer dans la vie d'un missionnaire prêchant, confessant; mais ces quelques mots : il a beaucoup travaillé, sont un magnifique éloge et la continuité de ce travail monotone qui n'est pas stimulé par l'appât du gain ou par la gloire qu'on doit en acquérir est un compliment qui vaut les plus belles citations à l'ordre du jour.

Le dernier trait qui complétait la figure morale du frère Sternjacob était sa régularité. Il était assidu à tous les exercices de la Communauté, et il n'a jamais cru que sa surdité pût le dispenser de la conférence,

du catéchisme; il troublait bien la Communauté quelquefois par cette assiduité; n'entendant pas la cloche, il lui arrivait d'entrer à la salle d'oraison quand on récitait les prières du matin ou du soir, quand on faisait la conférence; il se rendait à sa place traînant les pieds, faisant du bruit; il dérangeait sans doute, mais par son assiduité il édifiait tout le monde.

Quoique sourd, il était, paraît-il, un peu musicien; quand nous étions chargés de l'œuvre de Sainte-Rosalie à Paris, il allait, le dimanche, jouer de l'harmonium pour accompagner les chants.

Il était très patriote; il suivait avec intérêt les péripéties de la guerre, et on ne pouvait lui faire plus grand plaisir que de lui assurer que nous aurions la victoire.

Il travaillait donc avec ardeur; mais il était vieux; il allait terminer sa quatre-vingt-cinquième année; une indisposition le força de s'arrêter quelques jours; comme tous les bons travailleurs, le rien-faire lui pesait. Le 4 avril au soir, il manifestait le désir de retourner à son office; pour lui faire prendre patience, on lui dit que le médecin déciderait la chose le lendemain. Le lendemain, 5 avril, fut le jour de sa mort; il mourut de bon matin, et il s'en alla, non pas au travail mais à la récompense, toucher le prix des nombreux souliers qu'il avait faits et par lesquels il avait contribué à sa manière, à l'évangélisation du bien et de la paix. *Evangelizantium pacem, evangelizantium bona.*

BELGIQUE-HOLLANDE

ARMÉE BELGE

Lettre de M. THIRY, *à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

19 mai 1916.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Les soldats de ma compagnie me connaissent tous maintenant et me témoignent beaucoup de respect. Il me paraît évident qu'ils ont un excellent esprit. Il y a beaucoup de lâcheté, de respect humain parmi les militaires, mais la foi qui sommeille au fond de l'âme transparaît toujours quelque peu dans une attitude, dans une conversation suspendue subitement, dans un juron qui reste en route dans la gorge.

La plupart ont rempli leur devoir pascal. J'ai de temps à autre l'occasion de dire la messe dans un cantonnement, et l'on sent qu'ils sont avides d'entendre la parole de Dieu. Au cantonnement de repos, il y a une bonne bibliothèque qu'ils fréquentent assidûment; plusieurs, d'une instruction plus étendue, rendent compte au cercle d'études de leurs lectures, et des réflexions personnelles qu'elles leur ont suggérées. Le bien se fait indépendamment des circonstances, indépendamment des formes du ministère; la grande question est d'être où Dieu le veut, et de bien comprendre son devoir d'état et de temps.

Ce qui me coûte toujours beaucoup, ici, c'est l'impossibilité où je suis de célébrer la sainte messe aux tranchées, et le régime est pénible; pendant plus d'un

mois, je ne puis dire la messe qu'une fois sur trois. Serais-je, plus utile à la cause du pays en célébrant tous les jours? Ce n'est pas à moi de trancher la question, ou tout au moins d'en endosser la responsabilité.

Nous avons en moyenne peu d'ouvrage; notre compagnie semble protégée spécialement. Quand un obus arrive pourtant à tomber en première ligne dans un groupe, alors c'est beaucoup de sang, beaucoup de souffrances, et des morts parfois. Alors je me souviens que, dans ma musette de pansement, l'ampoule aux saintes huiles voisine avec ma fiole de teinture d'iode et j'aide successivement l'aumônier et le docteur. Les bombes se font rares. Trois ou quatre ce matin pour nous réveiller, vers quatre heures et demie, au moment où l'on entre en oraison à Saint-Lazare; mais de temps en temps seulement, et encore, bien souvent deux sur quatre se terrent sans éclater. D'ailleurs, la première donne l'alarme et l'on voit venir la seconde, grosse poire noire qui monte en tournant sur elle-même et dont la queue semble un bras qui s'agite comme pour protester de la violence que lui fait le bombardier allemand et nous présenter des excuses : « Que voulez-vous? Je n'y puis rien, la force d'inertie! C'est le crapouillaud. Je tâcherai d'aller le plus loin possible dans la terre molle pour ne pas éclater s'il y a moyen, mais garez-vous! je dois tomber et de plus en plus vite, garez-vous, garez-vous! » Et comme pour prouver sa sincérité, une fois par terre lourdement accroupie, elle se retient encore deux ou trois secondes avant d'éclater, le temps de se coucher, si l'on est trop près, puis : crac, une trombe instantanée, beaucoup de bruit, beaucoup d'éclats, mais fort petits, qui sifflent un moment; un arbre s'abat qui n'a pu se coucher, lui, et nous nous relevons. Quand elle parvient à se retenir quatre, cinq, six secondes, la bombe n'éclate pas. On

lui en sait gré, on la transporte avec beaucoup d'égards à l'arrière; on en gardera quelques-unes comme souvenir, comme on conserve une fleur témoin d'une douce émotion.

Le plus intéressant du service, c'est le travail de nuit. On y va en armes, dans l'ombre, évitant l'éclat des fusées, trébuchant avec précaution sur les caillebotis mal équilibrés, traversant délibérément et du même pas les flaques d'eau qui séjournent dans les creux, sans hâte pour ne pas rencontrer la balle qui va passer au tournant prochain, sans lenteur pour ne pas attendre celle qui va siffler. La fusillade aux créneaux est généralement plus vive la nuit. Cela ne fait pas l'affaire des travailleurs, qui détestent cordialement les balles perdues, surtout celles des Allemands! désintéressement!

Les *tacatacata* des mitrailleuses sont particulièrement mal accueillis, c'est la terre qui reçoit la confidence énergique et salée des sentiments de nos grognards à ce sujet. Le brancardier suit son peloton pour que personne ne reste en route, il égrène son chapelet, et chaque bourdon meurtrier qui passe coupe sa distraction et ranime sa ferveur. Pendant que les pelles fonctionnent, il médite. Les crépitements continuent; le bruit de la fusillade et ses échos multiples circonscrits à la vallée bordée d'arbres de plus en plus touffus, donnent l'idée d'une mare d'eau fouettée par des verges vibrantes, dont les grenouilles endiablées coassent furieusement. De temps à autre, à l'horizon, dans le sombre des bois, une batterie vigilante ouvre l'œil furtivement à plusieurs reprises, lançant des regards fulgurants. Tout à coup, le bruit du coup de départ et l'obus nous arrivent en même temps, comme partant d'au-dessus de nous, suivis bientôt du tonnerre rageur et méchant de l'éclatement chez les voisins. Souvent,

pour conclure, la trajectoire d'un éclat provoque un sifflement nargueur de sirène, ou bien un gémissement lugubre qui fait songer aux victimes probables.

Les étoiles regardent fixement, comme étonnées de ces lueurs, se demandant si ces petites comètes que sont les fusées ne vont pas venir tourner avec elles, et de-ci de-là, plein de dédain pour ces petites singeries créées par les hommes, un bolide s'allume et file. Le temps passe plus vite quand je puis causer avec les Français de faction dans la tranchée voisine.

V. THIRY.

ESPAGNE

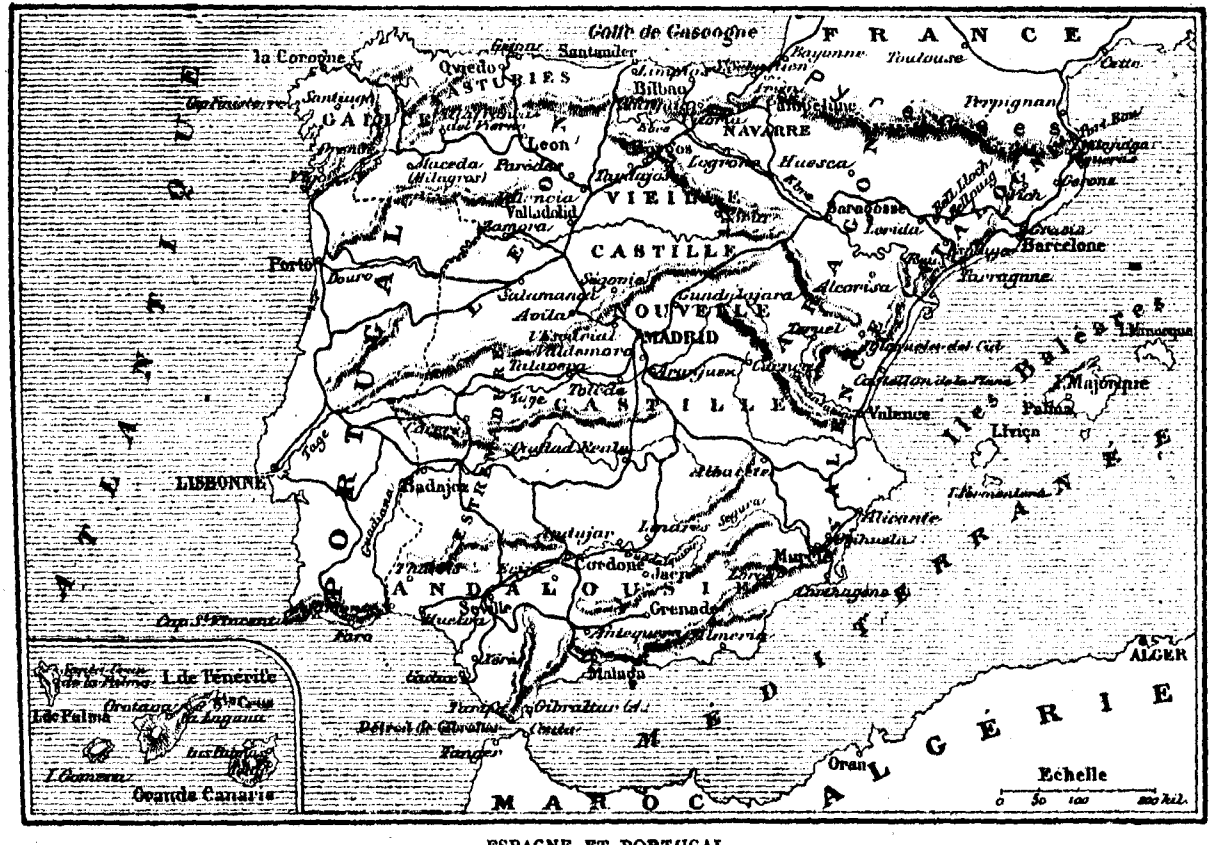
VOYAGE DE NOTRE TRÈS HONORÉ PÈRE
(1915)
par M. FAYOLLAT (*suite*)

DE MADRID A TOLÈDE

Notre Très Honoré Père me dit un jour qu'il me donnait toute liberté pour faire une visite à Tolède. N'ayant rien demandé, je ne voulus rien refuser. Je serais parti seul sans l'amabilité de M. le Visiteur, qui m'imposa un charmant compagnon de voyage, M. Rojas, dont je conserve le meilleur souvenir.

Nous nous dirigeons donc un matin vers la « estación del Mediodia », et le train nous emporte bientôt à travers un pays désert, ondulé de plaines et de collines, recouvert de sable et de pierres. Ce spectacle eût été plutôt monotone, si la nature ne nous avait réservé d'agréables surprises.

Aranjuez nous apparaît, en effet, au milieu de ses



ESPAGNE ET PORTUGAL.

bosquets, de ses jardins et de ses grands arbres, caressé par le Tage et le Jarama. C'est un petit paradis terrestre, comme il y en a tant en Espagne, que les Romains avaient déjà deviné et que les rois ont habité pendant de longues années. Au sortir d'Aranjuez, nous pouvons voir à notre droite le Tage qui se promène dans la *vega* ou verte campagne et la fertilise de ses eaux limoneuses.

TOLÈDE. — Tolède (1) se découvre bientôt et son premier aspect ne dément pas ce que nous attendions de cette antique et noble cité. Elle est devant nous fièrement campée sur un monticule de facile défense au moyen âge et entourée de ses remparts crénelés. Le Tage vient tourner à ses pieds et l'embrasse de trois côtés, en rugissant au fond de crevasses profondes. Des portes monumentales, de style mauresque, y donnent accès.

Nos regards sont encore fixés sur ces vieilles maisons et notre esprit rempli des souvenirs que cette place forte nous rappelle, lorsque notre train s'arrête. Il est neuf heures. M. le chanoine Gomez de las Heras, aumônier de l'hôpital Saint-Jean-Baptiste (2), nous attend. Il a reçu des sœurs la mission de nous faire visiter la ville. Le guide est bien choisi. Les quelques heures que nous avons le bonheur de passer en son aimable compagnie, sont pour nous des plus intéressantes et des plus instructives. Nous lui en sommes profondément reconnaissants.

(1) Tolède, conquise par Alphonse VI, en 1085, est remplie du souvenir des Califes de Cordoue et du règne des Emirs. Le plein cintre et l'entablement s'y mêlent à l'ogive chrétienne et à l'arc en fer à cheval. Les inscriptions de ses monuments sont tour à tour latines, hébraïques, arabes, castillanes.

(2) Cet hôpital est dirigé par les Filles de la Charité de la province française.

Nous lui exprimons le désir de voir immédiatement les sœurs. Il nous répond que ma sœur supérieure a tracé notre itinéraire. Nous n'avons donc qu'à obéir et à nous laisser conduire.

Nous visitons d'abord quelques églises; la première est *Santa Maria Cruz de la Luz*. Cette chapelle doit son nom à une pieuse légende, d'après laquelle le cheval du *Cid*, à l'entrée d'Alphonse VI dans la ville, se serait agenouillé, à cet endroit, devant un mur où l'on découvrit un crucifix et une lampe qui brûlait depuis le temps des Visigoths. Elle a été construite en 922 et a servi d'abord de mosquée. C'est du moins ce que semble indiquer l'inscription arabe qui se trouve sur la façade principale. L'intérieur de la chapelle est divisé en six petites nefs, séparées les unes des autres par des colonnes assez rudimentaires sur lesquelles viennent reposer plusieurs coupoles. L'architecture est byzantine. On y voit l'arcade sur les colonnes, le chapiteau cubique aux arêtes renflées, etc.

Nous allons ensuite à *Santa Maria la Blanca*. Construite dans le style « mudejav », probablement au treizième siècle, elle a été transformée en église chrétienne, dès 1405. L'extérieur produit une impression plutôt défavorable; l'intérieur, au contraire, est grandiose. Cinq belles nefs, de 50 et même 60 pieds de long sur 40 de haut, divisent l'église, et vingt-huit arcs en fer à cheval reposent sur trente-deux piliers octogones. Les piliers de la nef principale ont leur base ornée « d'azulejos » et leurs chapiteaux recouverts de charmantes arabesques.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide à la synagogue du « Transito », nous nous rendons chez les sœurs. Nos deux chevaux dévalent la côte, car l'hôpital se trouve en dehors de la ville, comme à genoux au pied de la colline. On l'aperçoit de loin. Ses bâtiments rectangu-

laires, surmontés d'une coupole élevée, ont quelque chose de majestueux. On dirait cependant, simple impression, que c'est un monastère. En avant de l'hôpital, un beau jardin, confié à la garde des promeneurs, agrémente le paysage. Les sœurs nous attendent à la porte et nous font un accueil charmant.

Je passe sous silence les nombreuses questions qui nous sont posées. Après le déjeuner, nous visitons la maison. Nous voyons d'abord une des salles où les enfants externes vont en classe. Vaste et bien aérée, elle doit favoriser la tâche de la sœur qui en est chargée. L'enseignement par les yeux y est pratiqué, et avec raison, à haute dose. L'installation, les cartes, les objets, tout en fait foi. Nous passons ensuite à la pharmacie, qui, sous sa forme archaïque, ne manque pas d'élégance. Ses casiers sont ornés d'une riche collection de flacons méthodiquement alignés et étiquetés. Au milieu, un mortier; sur les armoires, des balances, des tubes, etc. Instinctivement on pense à Molière. Nous traversons ensuite la cour intérieure, divisée en deux par une colonnade, et nous nous dirigeons vers l'*église*.

C'est une des plus belles églises de Tolède. Une porte extérieure, toute de marbre de Carrare, habilement travaillée par l'artiste Alphonse de Berruguette, donne accès à un vestibule. De là, on pénètre à l'intérieur par une deuxième porte beaucoup moins belle. Ce qui frappe en entrant, c'est moins la richesse du décor (l'ensemble étant plutôt simple et austère, si l'on excepte un ou deux tableaux de valeur et le monument du fondateur de l'hôpital qui se trouve au transept) que les dimensions de l'édifice qui a 140 pieds de long, 80 de large et 100 de haut. En ajoutant la hauteur du *Sepolcro*, vraie crypte qui se trouve au-dessous de l'église, on a une hauteur respectable. Au sortir de

l'église, il est déjà deux heures. Il faut donc songer au départ, si nous voulons avoir le temps de visiter la cathédrale. Après avoir remercié les sœurs de l'accueil si empressé qu'elles nous ont fait, nous reprenons le chemin de la ville, toujours en compagnie de M. Gomez de las Heras.

Nous entrons à la *cathédrale* par le beau cloître qui se trouve au nord et abrite de grandes peintures murales. L'une des plus populaires représente au vif un enfant, à la physionomie la plus touchante, mis en croix par les Juifs. Dès que nous avons franchi une des portes monumentales qui donnent accès à l'intérieur, nous nous sentons comme écrasés sous ces voûtes gigantesques. Nos regards se perdent à travers ces cinq nefs, au delà des dernières colonnes que l'on distingue à peine. De magnifiques tombeaux peuplent les chapelles, dans lesquelles reposent, à côté de rois et d'infants, les Mendaçoa, les Albornoz, etc. Les stalles du chœur sont rehaussées de colonnes de jaspe, de médaillons d'albâtre et leurs bas-reliefs figurent les scènes du Nouveau Testament et la prise de Grenade. Derrière le sanctuaire, un retable de marbre blanc et de bronze doré s'élève jusqu'à la voûte et éblouit le regard.

Nous arrivons à la *sacristie*, où nous faisons connaissance d'un charmant professeur du grand séminaire de Tolède : M. le chanoine Polo. Ancien élève de Rome, il parle l'italien aussi bien que sa langue maternelle. Par sa simplicité et sa bienveillance, il gagne vite notre sympathie. Il nous tiendra compagnie jusqu'à notre départ.

Sous la direction de nos deux cicerones, nous visitons la sacristie. La voûte, peinte par Lucas Giordano, représente la sainte Vierge apportant à saint Ildefonse une chasuble en toile du ciel; les murs latéraux sont recouverts de peintures remarquables. A droite

se trouve le vestiaire, où sont exposées des chasubles, des aubes, des chapes d'une très grande valeur; et, un peu plus loin, une petite salle où sont conservées les merveilles du trésor.

La porte du *trésor* n'est pas encore ouverte. Pendant que nous attendons, nous avons le plaisir de recevoir la visite de deux sœurs de la province espagnole. Elles nous invitent à nous arrêter quelques instants chez elles, avant notre départ. Nous acceptons.

Parmi les merveilles du trésor, nous voyons d'abord la grande *custodia*, où l'on place le saint Sacrement à la procession de la Fête-Dieu. D'argent doré et de forme pyramidale, elle a 5 m. 50 de hauteur et se divise en trois parties. Les diamants y sont semés à profusion, ainsi que les émaux les plus précieux. Nous admirons le manteau de la Vierge, brodé de fil d'argent et recouvert de perles (on en compte 85 000), de diamants, rubis, etc. Les habits de l'Enfant Jésus ne sont pas moins beaux ni moins riches. Nous pouvons voir également deux globes, en argent massif, sur lesquels a été tracée la carte des deux continents. Des épées et de nombreux calices complètent l'ornementation de la salle.

De la sacristie nous passons dans la chapelle du *Sagrario*, dont la partie la plus intéressante est l'*Ochavo*. L'*Ochavo*, ainsi appelé à cause de sa forme octogonale, est un monument digne d'être cité parmi les plus remarquables de l'art chrétien. Des arcs, pratiqués dans les croisées, recèlent un très grand nombre de reliques. On y voit les corps de sainte Léodie et de saint Eugène dans des cercueils d'argent, couverts de ciselures et de dessins en bas-relief. Il y a des statues de pierre, d'ivoire, d'argent et des reliquaires d'un très grand prix. Une statue de l'Enfant Jésus, toute en or, attire particulièrement notre attention.

En sortant, nous visitons la chapelle réservée au culte mozarabe (1). Elle est assez simple. Sa principale décoration est une peinture qui dans l'arcade du fond représente l'embarquement du cardinal Ximénés à Carthagène pour l'Afrique, en 1509, et la prise d'Oran par ses troupes. Cette chapelle doit son nom aux *mostarabes* ou *mozarabes*, c'est-à-dire aux chrétiens mêlés aux Arabes, qui l'ont conservée pendant la domination des Maures en Espagne.

Nous faisons ensuite une petite visite aux sœurs de la province espagnole et nous reprenons la route de Madrid. Cette journée restera une des plus intéressantes de notre séjour en Espagne. Nous n'oublions pas que nous le devons aux sœurs et à l'amabilité de MM. les chanoines Gomez de las Heras et Polo. Aussi sommes-nous heureux de leur en exprimer notre bien sincère reconnaissance.

DE MADRID A SARAGOSSE

6 *mai*. — Notre Très Honoré Père a fixé son départ au 7 mai. Il faut donc songer à faire ses préparatifs. Cette pensée nous coûte un peu, car nous nous sentons si bien à Chamberi, dans la maison de nos confrères! Nous y avons reçu une hospitalité si affectueuse! La bonté de M. le Visiteur, la franche cordialité de tous les Missionnaires nous invitent à retarder notre départ, mais c'est décidé. Toute la journée se passe à faire des visites et à en recevoir.

7 *mai*. — A huit heures du matin, la Communauté se range, comme le jour de notre arrivée, le long des corridors. Notre Très Honoré Père lui adresse une

(1) M. Gomez de las Heras, notre guide, est du rite mozarabe.

dernière fois ses adieux et quelques instants après, nous sommes à la gare, où nous retrouvons un certain nombre de confrères et le conseil des Filles de la Charité de la province espagnole, au grand complet. Le train s'ébranle au milieu de mille recommandations, de mille promesses et nous emporte bientôt loin de la capitale de l'Espagne. Nos fidèles compagnons, MM. de la Iglesia et Gomez, viennent avec nous jusqu'à Barcelone.

Une heure plus tard, nous sommes à *Alcala-de-Hénarès*, le *Complutum* des Romains ou l'*al-Kala*, c'est-à-dire la forteresse des Maures. Patrie de Cervantès et de Catherine d'Aragon, première femme d'Henri VIII d'Angleterre, cette ville est surtout célèbre par l'Université que le cardinal Ximénés y fonda en 1510. Des milliers d'élèves, si l'on en croit l'histoire, s'y pressaient chaque année et s'initiaient à l'étude des langues orientales et des sciences ecclésiastiques. C'est à Alcala que parut, en 1515, la première grande Bible polyglotte, *Biblia Complutensis*, en hébreu, en latin, en grec et en chaldéen.

A 614 mètres d'altitude, cette antique cité commande la vaste plaine du Manzanarés. Les murs d'enceinte, ses tours imposantes, ses clochers, ses coupoles, annoncent de loin au voyageur son emplacement et ses titres de noblesse.

Notre train traverse ensuite une région dont la riche et abondante végétation rappelle nos plus belles contrées de France. Le terrain, un peu mouvementé, s'élève jusqu'aux montagnes majestueuses qui se dressent dans le fond, en face de nous, et auxquelles il sert de contrefort. Les *rios* ne sont pas desséchés, comme aux environs de Madrid ; ils roulent vers la plaine leurs eaux claires et limpides.

A *Guadalajara*, nous avons le plaisir de voir les

Missionnaires, les Sœurs et les élèves de l'École apostolique. Ceux-ci, rangés sur le quai, comme de vrais soldats, accueillent l'arrivée de notre train aux cris de « Vive Monsieur Villette », « Vive la Congrégation! » Notre Très Honoré Père se montre à la portière, leur dit quelques mots et leur donne sa bénédiction. Nous repartons bientôt, en compagnie de M. Fernandez, supérieur de l'École apostolique.

Nous approchons de la Sierra de Guadarrama et l'on aperçoit déjà le *Cerro de la Cebollera*. Le pays, riche en vignobles et en cultures diverses, est arrosé par le Hénarés et ses affluents : le Sorbe, l'Albendiego, etc. Le Hénarés forme à l'Est, la limite du plateau de Castille et d'Aragon. Est-ce caprice du terrain ou fantaisie du chemin de fer, je ne sais; nous avons le plaisir de le traverser plusieurs fois.

Aux environs de *Jadraque* et de *Sigüenza*, nous retrouvons le désert. Le terrain est recouvert d'un calcaire rougeâtre qui se détrempe sous la pluie.

Après *Calatayub*, le paysage nous offre de nouveau le spectacle le plus varié de la culture intensive, de superbes vignobles, des jardins élégants. Même les terrains naturellement saturés de substances salines, comme ceux des environs de Saragosse, sont transformés en de beaux jardins.

A *Casetas*, notre Très Honoré Père reçoit la visite de M. Zabala, de notre maison de Tardajos, et un peu plus tard nous arrivons à Saragosse.

SARAGOSSE. — « Pour apprécier le véritable esprit des enfants d'Espagne, disent les *Annales* de Madrid, il suffit de visiter les deux villes que notre Très Honoré Père a honorées de sa présence : Avila et Saragosse. A Avila il a trouvé sainte Thérèse, type du saint espagnol, et à Saragosse, dans la Vierge du Pilier, le

symbole de la foi espagnole. Notre Très Honoré Père est reçu à la gare par Mgr le Majordome, représentant S. G. Mgr l'Archevêque; par MM. les chanoines Gonzalez et Laborda et par M. Moreda, supérieur d'Alcorisa; M. Caño, supérieur de Lodosa; M. Tabar, supérieur de Teruel, et MM. Lola et Auton, arrivés la veille de Madrid. Il y a également des sœurs de toutes les maisons de la ville. Après les premiers saluts, notre Très Honoré Père monte dans un landau et se dirige vers le collège de Saint-Vincent (1). »

Le temps est mauvais, mais les cœurs sont à la joie. Dès son arrivée au *Collège de Saint-Vincent*, il se rend à la chapelle, toute flamboyante de lumières. Pendant qu'il s'agenouille et qu'il prie dans le chœur, où un vrai tapis de fleurs a été habilement dessiné, les sœurs et les enfants chantent le *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Il y a ensuite une réception « officielle », dans la salle de la *Coronación*, où l'on a dressé une petite estrade et où environ deux cents sœurs ont pris place.

Notre Très Honoré Père s'assied à la place d'honneur, ayant à ses côtés M. l'Assistant, MM. les Chanoines et tous les Missionnaires. La Supérieure de l'établissement souhaite alors la bienvenue au successeur de saint Vincent et lui exprime, en termes délicats, la joie de toutes ses compagnes. « Cette visite, dit-elle, marquera une date dans notre vie et sera pour nous un stimulant à être de plus en plus dignes de notre belle vocation. » Elle continue ensuite en donnant un aperçu des œuvres des Filles de la Charité dans la ville.

« Les œuvres sont florissantes et bénies par le bon Dieu. Ici, au Collège, nous élevons chaque année

(1) Ce collège est dirigé par les Filles de la Charité.

des centaines de jeunes filles, de toutes les classes, et les préparons à être d'excellentes mères de famille et, pour beaucoup, des apôtres de la Charité.

« Nous avons à Saragosse l'Asile du Couronnement de la Vierge du Pilier, qu'a fondé et que soutient S. G. Mgr l'Archevêque. On y reçoit des orphelins qu'on forme à la pratique de la vertu et qu'on initie à un métier.

« Nous avons encore l'Asile de Santa-Isabel. Les orphelines qu'on y reçoit, peuvent facilement gagner leur vie lorsqu'elles quittent la maison.

« A l'Asile Saint-Antoine, nous faisons la classe aux enfants pauvres.

« Il y a deux autres classes externes (cours élémentaire et cours supérieur), où des centaines d'enfants vont recevoir l'instruction.

« Nos sœurs distribuent des milliers de portions à la cuisine économique. Enfin le zèle de S. G. Mgr l'Archevêque a eu l'heureuse initiative de fonder, dans sa propriété de Casa-Blanca (qui est un peu en dehors de la ville), une nouvelle école pour les enfants de la campagne. »

Elle ajoute enfin qu'elle peut parler sans vanité, puisqu'elle n'est pour rien dans le bien qui s'est fait et qui continue de se faire. Elle termine en implorant, sur elle, sur ses compagnes et sur leurs œuvres, la bénédiction du successeur de saint Vincent.

Notre Très Honoré Père laisse parler son cœur et, s'adressant tour à tour à MM. les Chanoines, aux Missionnaires, aux Sœurs, il leur exprime, en termes très heureux, la joie qu'il éprouve de se trouver au milieu de ses chères Filles de Saragosse. Il leur parle ensuite de la Très Honorée Mère, de la Communauté, et leur donne sa bénédiction.

Le lendemain, nous avons la joie de célébrer la

sainte messe dans le magnifique sanctuaire élevé en l'honneur de « la Capitaine de la troupe aragonaise ». De nombreuses sœurs sont venues assister à la messe de notre Très Honoré Père, malgré l'heure matinale et aussi, pourquoi ne pas le dire, la mortification qu'elles doivent s'imposer, ne trouvant dans l'église ni chaises ni prie-Dieu.

Après notre action de grâces, M. le Pénitencier a l'amabilité de nous faire visiter la *basilique*, qui se divise en deux parties bien distinctes : la Sainte-Chapelle et la basilique proprement dite.

On nomme Sainte-Chapelle l'emplacement que la sainte Vierge a sanctifié de sa présence, pendant qu'elle était sur la terre. Saint Jacques y bâtit une petite chapelle qui, dans la suite des temps, s'est agrandie et embellie. Trois autels en occupent le fond. Sur celui de gauche, se trouve la statue de la sainte Vierge, haute de 38 centimètres. Elle porte sur la tête une petite couronne et ses habits, d'une très grande richesse, sont retenus par une ceinture. Sur son bras gauche, on voit l'Enfant Jésus qui tient, de la main droite, le manteau de la Vierge et, de l'autre, un oiseau. Cette statue repose sur une colonne de jaspe, haute de 2 « vares » et recouverte de bronze et d'argent. Sur l'autel du milieu, la Vierge, de grandeur naturelle, apparaît au milieu d'un groupe de séraphins et montre à saint Jacques l'endroit où l'on doit lui bâtir un sanctuaire. Sur le troisième, enfin, saint Jacques et les sept convertis sont dans l'attitude de la prière. Nous admirons quelques instants le magnifique dais, en forme de coupole, richement orné et soutenu par un certain nombre de colonnes, qui recouvre la Sainte-Chapelle.

Adossée à la Sainte-Chapelle, et l'abritant sous ses belles coupoles, se trouve la basilique. Elle n'a

qu'une nef. M. le Pénitencier nous fait admirer la peinture de la grande coupole qui représente le couronnement de la très sainte Vierge ; le maître-autel, dont la partie supérieure figure la Naissance de saint Jean-Baptiste, le mystère de l'Annonciation, la Naissance de Notre-Seigneur, etc., et, au-dessus, un superbe retable, dû à Joseph Martinez, où est reproduite l'Assomption de la très sainte Vierge. Les stalles du chœur peuvent être classées parmi les plus belles d'Espagne.

En sortant de la basilique, notre illustre guide nous fait retourner au Collège par le chemin des écoliers, pour nous permettre d'avoir une petite idée de la ville. Saragosse, la *Colonia Cæsaraugustana* des Romains, occupe une position naturelle des plus heureuses. Elle se trouve au milieu de la plaine d'Aragon, au confluent de l'Èbre et de ses deux tributaires. Elle est donc au point de croisement de toutes les routes naturelles de la contrée et les voies artificielles ont dû nécessairement y aboutir. M. le Pénitencier nous parle de l'*Alcazar* mauresque, l'*Aljaferia*, qui fut naguère le palais de l'Inquisition et qui a été converti en caserne, de *la tour penchée* de Saragosse, la vraie rivale de celle de Pise, qui est inclinée de plus de 3 mètres et qui, par la grâce de son architecture, l'élégance et le bon goût de ses ornements, mériterait d'être considérée comme le plus bel édifice de ce genre. Il nous fait aussi l'éloge de la promenade du Corso, etc., etc.

Lorsque nous arrivons chez les sœurs, toutes les enfants sont déjà réunies dans la salle des fêtes. Notre Très Honoré Père entre, accompagné de M. l'Assistant, de MM. de la Iglesia, Gomez, etc. Il y a des compliments, des projections sur Lourdes, Saint-Vincent, Notre-Dame-du-Pilier. Le tout est fort

bien. La plus jeune des internes offre un album-souvenir à M. le Supérieur général.

A la fin, M. de la Iglesia se fait l'interprète des sentiments de notre Très Honoré Père et remercie les sœurs et les enfants de cette fête de famille.

Dans la soirée, notre Très Honoré Père fait une visite à toutes les maisons de sœurs. Il s'arrête quelques instants au Séminaire où saint Vincent étudia. Dans le cloître, il y a une plaque commémorative [1] qui rappelle son séjour à l'Université.

D. O. M.

QUOD A PATRIBUS NOSTRIS ACCEPERUNT
HOC PIA MEMORIA RECOLAMUS
DIVUS VINCENTIUS DE PAUL
DUM SACRAE THEOLOGIAE IN UNIVERSITATE
CŒSARAUGUSTANA STUDERET
IN HOC S. T. COLLEGIO QUASI DOMESTICUS
CONVERSATUS EST
E GALLIA REDUX QUOD EX NATALI OPPIDO
TAMARITE DE LITERA IN REGNO ARAGONIAE
CUM FAMILIA PUER IMMIGRAVERAT
EM. AC REVER.CARD. BENAVIDUS ARCHIEPISCOPUS
CÆSARAUG
ANNO DOM. MDCCC-LXXX-IX
PONENDUM CURAVIT

Vers trois heures, notre Très Honoré Père fait ses adieux aux sœurs, leur donne une dernière bénédiction et monte dans la superbe automobile de Mgr l'Archevêque, en compagnie de Mgr le Majordome, de M. l'Assistant, etc., et va faire une visite à la maison du « Terminillo », fondée par Sa Grandeur. A quatres heures, il est à la gare et s'embarque pour Barcelone.

1. Nous n'entrons pas dans les discussions que certains mots de cette plaque ont pu susciter. Cela nous paraît hors de propos.

DE SARAGOSSE A BARCELONE

Après avoir récité le bréviaire, notre compagnon intarissable nous parle du beau caractère des Aragonais, de leur courage à toute épreuve, de leur dignité un peu froide et de leur ténacité qui n'était peut-être pas exempte d'entêtement. Nous nous rappelons naturellement la fière parole que le grand justicier d'Aragon devait prononcer un jour lorsque le roi venait prêter le serment de gouverner selon la loi : « Nous qui valons autant que vous et qui pouvons plus que vous, nous vous faisons notre roi et seigneur, afin que vous gardiez nos fors et libertés ».

A *Reus*, de nombreuses sœurs viennent présenter à notre Très Honoré Père, leurs hommages de filiale affection. Elles y apportent le même enthousiasme, malgré la pluie, que leurs compagnes des deux Castilles.

A *San Vicente de Caldera*, nous avons la joie de voir se joindre à nous, M. Vilanova, visiteur de la province de Barcelone, et M. Dagès.

Nous arrivons à Barcelone à minuit moins deux ou trois minutes.

Le lendemain, après avoir célébré la sainte messe et salué quelques confrères, nous visitons la maison. Relativement récente, puisqu'elle a été bâtie après la révolution de Barcelone, elle n'a pas d'apparence extérieure. Cela ne veut pas dire qu'elle n'est pas confortable! Elle forme trois côtés d'un rectangle : un côté est occupé par la chapelle, les deux autres, à trois étages, sont réservés aux Missionnaires et aux jeunes gens.

Les étudiants de Barcelone, ne voulant pas être en retard sur ceux de Madrid, offrent une belle séance

littéraire (1) en l'honneur de notre Très Honoré Père. Ils parlent en espagnol, en latin, en français, en catalan même, et ils disent des choses délicieuses avec une grâce charmante.

Notre Très Honoré Père les remercie de leurs sentiments de piété filiale : « Je me suis toujours intéressé à votre chère province, dit-il. Les épreuves par lesquelles elle a passé n'ont fait que mûrir cette affection et rendre plus intimes les liens qui m'unissent à elle. Si maintenant vous êtes encore le *pusillus grex*, je fais des vœux pour que ce petit troupeau devienne grand et étende sa sphère d'action. Vos œuvres ne seront belles, florissantes et vivantes qu'en proportion de la générosité que vous y apporterez et des efforts que vous ferez pour réaliser en vous le vrai esprit de saint Vincent. » S'adressant ensuite à ses chers jeunes gens d'une manière plus spéciale, il leur dit qu'ils sont l'espoir de la province. Il faut qu'ils se préparent aux œuvres en profitant de leurs études, car, « si nous avons de saints Missionnaires, nous ne devons pas oublier, en ces temps principalement, que la sainteté ne doit pas se séparer de la science ». Il a un mot aussi pour M. Recoder, un vénérable ancien qui reste jeune malgré son âge. Il souhaite que le bon Dieu lui donne la santé pour lui permettre d'édifier longtemps encore la chère Communauté de Barcelone.

Notre Très Honoré Père fait ensuite une visite au président de la Députation, en compagnie de M. l'Assistant. Cet illustre personnage le reçoit avec la plus grande courtoisie et lui dit toute l'estime qu'il a pour les Filles de la Charité. A Barcelone, et dans toute la Catalogne, elles rendent des services précieux.

(1) Programme : *A notre Très Honoré Père.* — *L'Ampurda* (Sardana). — *El Sacrificio.* — *Berceuse catalane.* — *Psalmus.* — *Salutacion filial.* — *La Caida de la tarde* (Rillé).

Notre Très Honoré Père se rend ensuite chez Mgr l'Archevêque. On lui apprend à la porte que Sa Grandeur est sortie, mais qu'elle ne tardera pas à rentrer. Il n'aura qu'à attendre quelques instants dans son salon. Malheureusement les « quelques instants » se multiplient et force nous est de repartir sans avoir vu Monseigneur.

Le lendemain, notre Très Honoré Père célèbre la sainte messe à la Maison de Charité. Cette maison compte soixante-quinze sœurs et deux mille personnes. C'est une nouvelle arche de Noé, où presque toutes les œuvres sont réunies. A côté des hospices pour vieillards, il y a les écoles, les orphelinats, les ateliers, etc. Nous les visitons, dans la matinée, pendant que notre Très Honoré Père est avec les sœurs. Nous passons d'abord à la boulangerie et à la fabrique des pâtes, où sont employés les procédés les plus modernes. Nous nous trouvons ensuite dans une grande salle, où des enfants et des jeunes gens tissent de belles pièces d'étoffe. La chocolaterie s'annonce de loin par son odeur un peu spéciale. A la fabrique de savon, nous suivons avec intérêt les renseignements qui nous sont donnés sur la préparation des pâtes. Nous passons à la cuisine, où les chaudières ont des dimensions quelque peu inquiétantes; à la cordonnerie, où l'on prépare des sacs et des courroies pour l'armée française; à la couture, aux réfectoires, aux dortoirs et au beau théâtre qui, par ses dimensions et la richesse de ses ornementations, pourrait rivaliser avec ceux du gouvernement. Les hôpitaux d'hommes et de femmes, l'asile des vieillards ne sont pas oubliés. Dans les classes des aveugles, nous sommes émerveillés devant les résultats qu'obtiennent la patience et la méthode des sœurs. Au dispensaire, nous voyons les draperies des offices des morts, car ce sont les sœurs qui ont

le monopole des pompes funèbres pour toute la ville.

Nous assistons ensuite à une petite fête de famille. Elle est courte, mais rien n'y manque. Elle commence par cet appel touchant :

O Père, en contemplant votre famille unie,
Rappelez-vous aussi le bourg de Béthanie,
Des amis de Jésus les mêmes sentiments
Animent en ce jour les cœurs de vos enfants.

Les apôtres étaient tristes au Calvaire et pleuraient le Maître qui les avait quittés.

Mais Jésus qui toujours s'incline avec tendresse
Vers le cœur affligé que la tristesse oppresse,

se montre à Marie, sa mère bien-aimée, à Madeleine éplorée,

A Pierre repentant, au disciple fidèle,
Il apporte (à tous) la paix, l'amour, le pardon.

Et maintenant, laissant ces charmantes images, leur cœur s'apitoie sur la France qui saigne et qui souffre.

Nos cœurs sont tous unis. Ils souffrent et ils prient
Demandent à Jésus, pour notre chère France,
Cette paix désirée, doux gage d'espérance...

Mais ils trouvent force et courage auprès de celui que la Providence leur a donné pour Père.

Votre présence (mon Père), sanctifie et console...

Du reste, l'Espagne catholique, à la foi ardente « ne peut oublier qu'elle a été évangélisée par saint Ferdinand, presque au moment où la France devenait le berceau d'un saint roi et que, à ce titre, elle a des motifs spéciaux de prier pour sa sœur latine ».

Il nous eût été agréable, en quittant la *Casa de Caridad*, de visiter la ville et ses monuments, mais nos heures étaient comptées. Cervantès disait que c'est la

« ville unique ». Nous le croyons, nous réservant de vérifier son dire, si les circonstances nous permettent de l'étudier d'une manière plus complète.

Notre Très Honoré Père fait encore une visite à la maison d'*Hostafranch*, où réside habituellement la commissaire, ma sœur Paula. Belle réception. Les enfants chantent le *Vals sobre las olas*.

11 *mai*. — *Départ de Barcelone*. — Notre Très Honoré Père fait ses adieux aux confrères et aux jeunes gens et va célébrer la sainte messe à l'hôpital. Une dernière réunion des sœurs après sa messe et, à huit heures, il s'embarque pour *Figueras*, en compagnie du visiteur de Barcelone et de quelques Missionnaires. M. Jourde et ses confrères lui font le meilleur accueil. Le lendemain, avant de repasser la frontière, il exprime une dernière fois, à M. Vilanova, l'affection bien sincère qu'il porte à la Province. Il envoie ensuite un télégramme au visiteur de Madrid pour le remercier de l'attention délicate qu'il a eue à son égard, en lui donnant comme compagnons de voyage MM. de la Iglesia et Gomez. Fidèles gardiens, ils sont venus le chercher à Irun et l'ont suivi à Saragosse et à Barcelone. Grâce à eux, le voyage a été des plus intéressants. Il bénit la chère communauté de Madrid et toute la province, se promettant de prier beaucoup pour elle et pour leur vénéré visiteur. Il a une dernière pensée pour les deux visitatrices des Filles de la Charité et pour leurs chères compagnes. La piété filiale dont il a reçu des témoignages si touchants partout où il est passé, l'a beaucoup consolé. Il ne doute pas qu'elle n'attire sur elles et sur leurs œuvres les plus chères bénédictions du bon Dieu et de saint Vincent.

FAYOLLAT.

ITALIE

Lettre de M. FAYOLLAT *à M.* ROBERT, *secrétaire de la Congrégation.*

Rome, le 30 avril 1916.

BIEN CHER MONSIEUR ROBERT,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Vous avez su sans doute que nous ne nous sommes pas arrêtés à Gênes. Le nouveau Supérieur n'était pas encore installé. Le Très Honoré Père a préféré se réserver pour le retour, fixé au 8 ou 9 mai. M. Fasano y sera à ce moment-là.

Le 28 au soir, le Très Honoré Père a reçu une feuille du Vatican l'invitant à se présenter, le lendemain matin à dix heures trente. Nous y sommes allés à l'heure indiquée : je dis « nous », car il a été assez bon pour prendre quelques confrères avec lui. Il s'est fait accompagner de MM. Verdier, Fontaine, Ricciardelli et votre serviteur.

Nous sommes allés en voiture jusqu'à la cour « San Damaso ». Les soldats, croyant peut-être que c'était un cardinal qui passait, nous ont présenté les armes. Arrivés à la cour, notre Très Honoré Père a pris place dans un ascenseur, avec MM. Verdier et Fontaine. (Il n'y avait que trois places). Quant à nous, M. Ricciardelli et votre serviteur, nous avons traversé la cour des Loges, ou Saint-Damase, et nous sommes montés dans les appartements du pape par l'escalier royal. C'était plus fatigant, mais plus intéressant. Vous pouvez en juger vous-même, puisque vous avez fait cette promenade il y a à peine une année. Nous

avons retrouvé, en haut, dans la première salle, notre Très Honoré Père et MM. Verdier et Fontaine.

Un garde-noble nous a conduits alors à travers les salles recouvertes de tapis ou de peintures et gardées par les soldats. Nous n'avions pas le temps de nous arrêter pour contempler de nouveau ce que nous avions vu déjà tant de fois. Nous étions quelque peu émerveillés par le nombre de gardes-nobles, de suisses, de soldats. Du temps de Pie X, c'était plus simple : M. Fontaine nous a même raconté qu'il était arrivé très souvent, dans la soirée, à un simple « camérier » d'introduire les visiteurs chez le pape, tellement Pie X avait simplifié les cérémonies. Maintenant, ce sont de nouveau les coutumes de Léon XIII ; ce n'est pas plus mal. Nous avons dû attendre quelques minutes, dans une des antichambres, ornée de tapisseries rouges. Sur les murs, ou plutôt sur ces tapisseries, il n'y avait pas de riches peintures, ou de fines toiles, mais seulement trois portraits, d'une dimension assez restreinte du reste : celui de Léon XIII, dans le fond, un peu au-dessus d'une table en acajou sur laquelle était placée une belle pendule ; celui de Pie X et celui de Benoît XV, vis-à-vis l'un de l'autre, sur les murs latéraux.

A dix heures quarante, notre Très Honoré Père a été introduit tout seul auprès de Sa Sainteté. Environ vingt minutes après, on est venu nous chercher. Nous avons traversé encore une salle et nous nous sommes trouvés en présence du pape. Après les trois génuflexions réglementaires, nous lui avons baisé l'anneau. Il ne veut pas qu'on lui baise les pieds. Notre Très Honoré Père lui a offert, en notre présence, au nom de la Très Honorée Mère, une belle couronne, réduction de celle de la Communauté, et des rayons pour la Vierge de sa chapelle privée. Il a fallu déplier

les paquets. Le Saint-Père s'y est mis lui-même. Quelle simplicité! Quelle bonté! Je n'aurais jamais cru qu'il fût si bon, si aimable. On aurait dit qu'il était de la famille. Il a pris la couronne dans ses mains, et son âme d'artiste n'a pu réprimer son admiration. Comme il avait l'air content! Il a examiné aussi les rayons et comme le fil qui doit servir à les attacher aux mains de la très Sainte Vierge, s'était détaché, il a esssayé lui-même de le remettre en place. Vous auriez vraiment joui, si vous aviez été présent. Ne pouvant l'ajuster, il a dit que son ouvrier saura bien l'arranger. Le Très Honoré Père lui a présenté ensuite une nappe de communion. Je n'en ai jamais vu d'aussi riche. Le Saint-Père a eu alors un mot délicieux, je le répète presque textuellement, car il a parlé tout le temps en français. « Oh oui, je vois que la Très Honorée Mère, le jour qu'elle a assisté à ma messe, a dû trouver la nappe très vilaine. Le sacristain a dû le faire exprès pour qu'elle en procurât une autre. » Le Saint-Père nous a fait déposer ces objets sur la grande table qui se trouve au milieu de la chambre où il reçoit et nous a invités ensuite à nous asseoir. Notre Très Honoré Père avait apporté trois photographies, c'est-à-dire trois bénédictions à signer. Le pape l'a fait bien volontiers, tout en plaisantant M. Fontaine et M. Ricciardelli.

M. Fontaine lui a dit : « N'est-ce pas, Saint-Père, que M. le Supérieur général a tort de partir le 6? — Déjà? a répondu le pape, mais ce n'est pas possible, il faut qu'il attende au moins que la fête soit passée. Dimanche, en effet, il y a une fête pour les deux familles, la Translation. Je m'en souviens, j'allais à Montecitorio. » Notre Très Honoré Père ne pouvait pas, devant une telle demande, refuser d'attendre au moins jusqu'à lundi. « Eh bien, Saint-Père, lui a-t-il dit, je

resterai. » Nous étions, nous aussi, très contents que le départ fût retardé. Nous nous sommes mis alors à genoux. Le Saint Père a béni les deux familles, en bénissant notre Très Honoré Père. Nous lui avons baisé la main, encore une fois et nous sommes partis. L'audience a duré plus de trente minutes. Le Très Honoré Père est *très, très* content.

Avant de sortir du Vatican, notre Très Honoré Père s'est présenté chez le cardinal Gasparri, qui a ses appartements au-dessous de ceux du pape. Il y avait à ce moment *il corpo diplomatico*, il y retournera demain.

Dans la soirée, notre Très Honoré Père est allé faire une visite aux sœurs du *Casermone*, où peuvent être reçus et soignés plus de mille quatre cents soldats.

Ce matin, notre Très Honoré Père a célébré la messe à *Saint-Vincent*. Un grand nombre de sœurs, de toutes les maisons de Rome, étaient là. On remarquait même, parmi elles, ma sœur visitatrice de Naples, celle de Sienne et ma sœur assistante de Naples; deux étudiants de Saint-Appollinaire servaient la messe. Petite fête de famille, d'autant plus belle qu'elle s'est passée aux pieds de Notre-Seigneur. Quelle joie pour les sœurs de recevoir la sainte communion des mains de notre Très Honoré Père!

Après la messe, il y a eu une petite réunion intime. Le Très Honoré Père a donné quelques nouvelles et a distribué des images.

Ce soir, notre Très Honoré Père retourne à Saint-Vincent, je crois qu'il dira un mot aux sœurs.

Demain nous allons dîner à Saint-Apollinaire.

Hier, 2 mai, notre Très Honoré Père est resté une partie de la journée à la maison. Dans la matinée, il a reçu quelques visites de sœurs et de confrères. Vers dix heures, il est allé rendre visite au cardinal Gasparri.

Suivant une habitude très chère au pays et sans doute pour ne pas imposer une trop grande fatigue au visitant, il a dû faire antichambre. Onze heures ont sonné, midi aussi, il attendait toujours. Il n'a été reçu que vers midi et quart. M. Fontaine, prévoyant qu'il ne serait à la maison que vers une heure, avait téléphoné à M. Debruyne qu'il ne fallait pas attendre pour déjeuner. Bien lui en a pris, car notre Très Honoré Père est arrivé pendant que la petite famille de Saint-Nicolas prenait le café. Tout était, par conséquent, terminé.

L'antichambre, qui n'était du reste qu'un accident peu agréable si vous voulez, mais nécessaire cependant, n'a rien enlevé au charme de cette visite qui a été des plus cordiales. Notre Très Honoré Père en a été très content. L'accueil qu'il reçoit chez tous ces hauts personnages ne peut que nous faire plaisir, car l'estime que l'on a pour lui rejaillit nécessairement sur les deux communautés.

Dans la soirée, il a reçu le cardinal Rinaldini, son grand ami. (Nous étions allés la veille chez lui, mais nous ne l'avions pas trouvé.) Il a vu également M. Ségadelli, supérieur de Sienne. Il s'est ensuite reposé. Les confrères et les sœurs sont émerveillés de la santé de notre Très Honoré Père. Il va en effet *très, très* bien.

Turin, le 12 mai 1916.

Nous sommes arrivés à Turin hier matin à dix heures, en compagnie du supérieur de Sarzane, de son assistant et de M. Traverso, qui était allé à Gênes installer le nouveau Supérieur, M. Fasano. Vous voyez que nous formions une vraie communauté. Nous avions même usé de notre droit, en retenant un compartiment pour nous seuls.

Pendant la journée d'hier, notre Très Honoré Père, qui va bien, a préféré se reposer. C'est prudent de sa

part, cela prouve aussi qu'il met en pratique, au moins autant que les circonstances le permettent, ce qu'il a promis à la Communauté avant de partir. Ce matin, il a dit la sainte messe chez les confrères. Dans la matinée, pendant qu'il était retenu au parloir par les sœurs, j'ai profité de sa permission pour visiter l'*œuvre du vénérable Cottolengo*. Je ne vous apprendrai rien, en vous racontant ce que j'ai vu, en compagnie du bon M. Alloati. On ne peut se lasser d'admirer cette institution, si curieuse dans son genre, et d'en être émerveillé. C'est la Providence qui la dirige, c'est d'elle que, tous les jours, les sept mille personnes qui s'y trouvent reçoivent l'entretien, la nourriture, etc. Il n'y a pas de comptabilité. Ce qu'on reçoit, on le dépense. Le gouvernement s'est ému quelquefois de cette manière; mais il a cependant approuvé cette œuvre.

L'œuvre du vénérable Cottolengo a une organisation assez complexe. Il y a d'abord les Pères, petite communauté de prêtres chargés du service religieux. Leur supérieur, choisi parmi eux par l'archevêque, est comme le Père de toute l'œuvre. Il y a ensuite au moins *dix* catégories de sœurs : les Vincenzines, qui sont infirmières et semblent avoir un peu la direction; les Martanes, qui sont des sœurs converses; les Elianes, qui sont chargées de la buanderie; les Pastorelles, qui font les catéchismes; les sœurs du Suffrage, celles du Précieux Sang, celles du Sacré-Cœur, les Carmélites qui sont cloîtrées; enfin, les Sœurs muettes et les Taïtines. Pour les hommes, il y a les Frères Vincenzini. Nous avons visité l'église, qui se trouve au centre du petit village. Il me semble qu'elle a saint Vincent de Paul pour patron. Divisée en trois nefs, celle du centre est réservée pour les sœurs, une des latérales pour les hommes, l'autre pour les femmes, je suppose! Au bas de l'église, se trouve la tombe du vénérable Cottolengo;

nous y avons fait une petite prière. De l'église, nous sommes allés à la cuisine, auprès de laquelle la cuisine de Saint-Lazare ne serait qu'une *petite* cellule. Nous avons traversé la cour des orphelinats, des classes, et nous sommes entrés quelques instants à la boulangerie, où trois fours cuisent continuellement du pain depuis le matin jusqu'au soir. Nous avons vu le *pastificio*, où l'on fait des pâtes. Toutes les machines sont mises en mouvement par un moteur électrique. Nous n'avons pu voir les moulins, l'orphelinat, le séminaire Saint-Thomas. Il eût fallu une journée entière pour passer dans tous les offices. Nous avons terminé notre visite par le *ricovero*, l'asile des vieillards. Nous sommes ensuite sortis de la *Piccola Casa* (c'est le nom que le vénérable Cottolengo a donné à son œuvre) et nous avons fait un pèlerinage à la chambre de Don Bosco, qui est du reste assez près. En revenant, nous nous sommes arrêtés au célèbre sanctuaire de la Consolation. Dans la soirée, le Très Honoré Père est allé à l'hôpital Saint-Jean, où est supérieure ma sœur Pucci. Toutes les sœurs l'attendaient à la salle de communauté. Il s'est entretenu quelques instants avec elles et a visité ensuite une partie du rez-de-chaussée. Quatre grandes salles aboutissent à un même point, où se trouve un autel. On y dit la messe tous les dimanches. Les malades, de leurs lits, peuvent y assister. Cette disposition des salles est assez fréquente en Italie. En ligne droite, dans le fond et au delà de la dernière salle, il y a une très belle chapelle. Sœur Pucci a raconté à notre Très Honoré Père comment une de ses compagnes a échappé à la mort d'une manière providentielle, « grâce à la très sainte Vierge », pour employer ses propres mots. Cette compagne se trouvait dans la chambre de surveillance. Elle écrivait, à une petite table placée depuis longtemps au milieu de la

chambre. L'idée lui vint, sans savoir pourquoi ni comment, de la changer de place. Bien lui en prit, car, presque au même instant, un poids de 90 kilogrammes (le battant, je crois) tomba du clocher, fit un trou au plafond et s'abattit à l'endroit qu'elle venait de quitter.

Le Très Honoré Père, en sortant de Saint-Jean, a repris l'automobile gracieusement fournie par l'hôpital, qui l'a conduit à *San Vito*, une succursale, ouverte depuis un mois ou deux, au delà des Capucins, sur une colline qui domine Turin; on y trouve tout le confort moderne, peut-être trop. Les salles et les chambres sont plutôt luxueuses. De belles terrasses permettent de jouir du panorama. Tout le premier, ou presque, est réservé à l'installation des appareils électriques : bains de lumière, pluie d'électricité, appareils pour les mains, les bras, les pieds, etc., etc. Jamais, je n'ai vu une aussi belle installation. Deux ascenseurs permettent de monter ou de descendre sans se fatiguer. A la cuisine, toute au gaz, un petit moteur met en mouvement une machine pour couper le pain, une autre pour le sucre, le chocolat, une autre pour les pommes de terre, le café, etc. Notre Très Honoré Père, après avoir donné sa bénédiction aux huit ou neuf sœurs qui sont chargées de cet hôpital, a repris la route de la ville et est allé faire une visite aux sœurs « Nazarene », fondées par notre confrère, M. Durando, et dont M. Damé est comme le supérieur général. Elles veillent les malades à domicile le jour et la nuit. Cette petite communauté, toute récente encore, a reçu d'abondantes bénédictions du ciel. Elle a, en ce moment, quarante novices.

Le Très Honoré Père leur a dit qu'il les considérait comme ses petites filles et qu'il fera tout ce qui dépendra de sa bonne volonté pour leur être utile. Toutes les sœurs, une centaine peut-être, étaient réunies. Elles

ont dit à notre Très Honoré Père combien elles étaient heureuses de sa visite, car elles se souviennent de la promesse qu'il leur a faite une première fois, de les considérer comme ses filles.

Le Très Honoré Père leur a donné ensuite sa bénédiction et s'est retiré chez les confrères. Demain, il dira la sainte messe à San Salvario et, à onze heures, il ira faire une visite à M. Boccardi, à la *Specola* (à l'Observatoire) qui est à une demi-heure de Turin.

Nous arriverons lundi matin à huit heures.

J. FAYOLLAT.

Lettre de M. MARTORELLI, *Prêtre de la Mission, à M.* VENEZIANI, *assistant de la Congrégation de la Mission.*

Rome, Saint-Sylvestre, 9 juin 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

A l'occasion du cinquantième anniversaire de notre ordination sacerdotale, qui tombait le 26 mai, M. Ferrai et moi, connaissant Mgr Marini, qui fut ordonné avec nous, nous avons demandé par son intermédiaire au Saint-Père la grâce de donner la bénédiction papale. Sa Sainteté a daigné répondre de sa propre main la lettre suivante :

« Aux deux chers fils de saint Vincent de Paul, M. Louis Ferrai et M. Ange Martorelli, dont nous conservons le plus agréable souvenir attaché à notre ordination sacerdotale, nous accordons de tout cœur la bénédiction apostolique, en nous réjouissant avec eux de la grâce que Notre-Seigneur leur fait de parvenir au cinquantième anniversaire de leur ordination sacerdotale; nous les autorisons à donner la bénédic-

tion papale avec l'indulgence plénière selon les règles ordinaires pour tous ceux qui assisteront à leur messe jubilaire.

« Du Vatican, le 12 mai 1916.

« BENOIT XV ».

Une bienveillance aussi honorable demandait de notre part une particulière reconnaissance; nous demandâmes donc une audience privée qui nous fut accordée le mardi 6 juin; le Pape nous reçut avec une grande affabilité; après nous avoir fait asseoir, il nous rappela que, pendant sa retraite d'ordination, j'étais préfet et M. Ferrai, prédicateur. Il rappela également les conférences que je faisais au collège Capranica, où il était élève; il me dit que le sujet de mes conférences était la mortification et qu'il prenait des notes suivant le conseil d'un prêtre belge; il se souvient encore de certaines expressions d'une conférence de M. Ferrai; tout cela explique l'expression qu'il a employée dans la lettre citée plus haut, *dont nous conservons le plus agréable souvenir attaché à notre ordination sacerdotale.*

Ces témoignages de bienveillance, ce souvenir des ordinations prouvent la considération dont jouissent les fonctions de notre Institut. Ceux qui remplissent ces fonctions passent, mais les fonctions demeurent pour l'honneur de la Congrégation; c'est la raison pour laquelle je vous ai donné ces détails afin que vous les fassiez connaître, si vous le jugez à propos, à M. le Supérieur général.

Vous remerciant, etc.

Ange MARTORELLI.

LA GUERRE

LES MISSIONNAIRES

Nous avons donné, à la page 166, la liste des confrères mobilisés de la *province de Rome*, nous complétons cette liste :

M. Antoine Ferraro, étudiant, Naples, sanità.

M. Arthur Fugazza, prêtre, in sanità, ospedale di Genova.

Fr. Di Cardo, coadjuteur, Osped. Regina Margherita, Rome.

Province de Turin

M. François Gavotti, prêtre;
M. Joseph Garlando, prêtre;
M. Antoine Braida, prêtre;
M. Dominique Abbo, prêtre;
M. Barthelemy Bechis, prêtre;
Fr. J.-B. Sias, étudiant;
Fr. Sebastien Petiti, étudiant;
Fr. Louis Albis, étudiant;
Fr. Georges Bracco, étudiant:
Fr. François Avidano, étudiant;
Fr. Charles Varetto, séminariste;
Fr. François Foi, coadjuteur;
Fr. Louis Albanesi, coadjuteur;
Fr. Alexandre Sanguanimi, coadjuteur;
Fr. Joseph Tarditi, coadjuteur.

Province de Naples

M. Alfred Grifone, prêtre;
M. Richard di Chiara, prêtre;
Fr. Arthur Campanino, étudiant;

Fr. Sauveur Scialdone, séminariste;
Fr. Jean Locacciolo, coadjuteur;
Fr. André Vittoria, coadjuteur;
Fr. Ange Epifani, coadjuteur;
Fr. Jules Saccone, postulant;
Fr. Germain Coviello, postulant;
Fr. Nicolas Claudio, postulant.

M. Angiuli écrit de *Bari*, le 16 mai 1916 :

Pour le moment, mon travail consiste à aider la Fille de la Charité chargée du magasin ; je compte le linge, je tiens les registres du mouvement et j'accompagne les chars chargés de porter le linge à la lessive et d'aller les reprendre. Je suis aussi organiste, catéchiste et confesseur à mes moments libres.

Pour le côté moral, je suis plutôt bien : car j'ai assez peu de contact avec les autres soldats, de façon que, avec un peu de bonne volonté, quand je ne suis pas trop occupé, je puis réciter le bréviaire et faire les autres exercices de piété de mon mieux.

I. ANGIULI.

Notre cher frère Radogna écrit de *Cosenza* :

Ce que je fais à la caserne, vous le devinez : je me prépare à la guerre en fortifiant mes jarrets par les marches et contremarches et en habituant mon corps à la fatigue. J'essaye de me faire admettre parmi les brancardiers. Cependant, si le bon Dieu a décrété que le Carso me verra escalader ses flancs le fusil à la main, je suis prêt à marcher. Cela ne doit pas tarder; presque toutes les compagnies, une dizaine, sont déjà parties pour les divers fronts, il reste encore la mienne et une autre : et Cosenza, qui regorgeait de soldats il y a un mois, a retrouvé la quiétude ordinaire aux villes situées dans les montagnes. Pour peu

de temps, c'est vrai, car les neuf classes appelées ces derniers jours sous les drapeaux vont la troubler de nouveau. Autour de moi, on est ignorant mais non hostile à la religion; tous ces jeunes gens qui avaient été chercher fortune en Amérique, y ont perdu les mœurs avec l'habitude d'aller à l'église. Tous ces braves gens ne demandent qu'à s'instruire, et vous les voyez le soir se rendre en foule au sermon fait par un religieux qui sait empoigner les âmes et dire en face les grandes misères du jour.

Le frère Iodice, de la maison de *Dax*, écrit, le 7 juin 1916 :

Arrivé le 7 avril sur le front comme brancardier, on me plaça dans une de ces ambulances qui donnent les premiers soins aux blessés; je m'adonnai à ce labeur avec toute ma bonne volonté. On travaillait la nuit comme le jour; souvent le précieux fardeau pesait lourd sur mes épaules, mais avec l'aide de Dieu j'allais toujours de l'avant. Je ne me décourageais pas. Cette guerre fera du bien à nous, futurs Missionnaires, en ce sens que nous autres, soldats du front et fils de saint Vincent, commençons, dès à présent à travailler pour les âmes.

Maintenant que je sais ce qu'est le milieu des soldats, je puis dire que les bons comme les mauvais ont toujours les yeux sur nous; les uns veulent nous copier, nous imiter; les autres veulent nous reprendre quand nos actions ne correspondent pas à l'idéal que nous poursuivons. Mais c'est égal, le soldat sait prier et prie tous les jours. Moi, qui ai vécu toujours ou presque toujours en France, je ne connaissais pas l'âme italienne; maintenant je la connais pour l'avoir coudoyée dans la tristesse comme dans la joie, et je puis affirmer qu'elle est sœur de l'âme française, elle est chrétienne.

Voilà bientôt deux mois que je suis en pays autrichien, et pourtant je ne vois pas la fin de ce fléau. Quand finira-t-elle cette maudite guerre qui ravage tous les pays d'Europe? Peu s'en est fallu que je n'allasse, moi aussi, dans le Trentin, mais Dieu ne l'a pas voulu et me voilà toujours près des monts de Gorizia. Depuis une semaine, l'ennemi fait taire ses canons sur notre secteur, c'est le silence complet, entrecoupé de temps en temps par quelques salves d'artillerie; l'ennemi a porté toutes ses forces dans le Trentin, où il s'acharne à vouloir couper notre armée. Mais l'Italie tout entière a complète confiance en son général.

Votre enfant dévoué.

Luc IODICE.

M. Garlando écrit à M. Damé:

Je rentrais hier au soir de Cormons, où je m'étais rendu pour confesser nos sœurs du Lazaret, et récitais le bréviaire tout en cheminant, quand, à peu de distance de l'hôpital, j'entendis le sifflement croissant d'une grenade arrivant du côté où je me trouvais. « Nous y voilà, me dis-je », et je sens un frisson me saisir des pieds à la tête. Je voudrais courir mais je crains d'aller ainsi au-devant d'un projectile. Que faire? j'essaye de fuir pendant que de mon cœur s'élance une invocation brève, mais très, très sentie : « Jésus! » Au même instant une détonation se fait entendre auprès de moi, suivie d'une grêle de petits cailloux, à une trentaine de mètres tandis qu'un peu plus loin, à 200 mètres peut-être, s'élève une colonne de fumée noirâtre que, haletant, je m'arrête un instant à contempler.

Je reprends ma route; quelques minutes s'écoulent et une autre violente détonation se fait entendre dans

la même direction que la première. Il me semblait que la grenade avait dû éclater à l'endroit où plusieurs de nos braves soldats étaient occupés à travailler; craignant qu'il n'y eût des blessés, je retourne en courant sur mes pas, heureusement je m'étais trompé; le coup avait encore manqué et de nouveau je m'acheminais vers mon hôpital sans autre incident, pendant que les sifflements sinistres et les détonations se succédaient dans la même direction. Ces grenades sont vraiment peu discrètes; elles m'avaient déjà dérangé pendant les confessions.

Santé excellente. Respect à tous.

GARLANDO.

LES FILLES DE LA CHARITÉ

PROVINCE DE TURIN

Une sœur écrit de *Mestre-Carpenedo*, à ma sœur visitatrice:

Hier, pour mieux fêter notre Immaculée Mère, nous avons eu la sainte messe dans la cour de notre vaste ambulance, tous les malades ont pu y assister, les plus graves se sont fait porter auprès des fenêtres et les autres sont descendus en toutes sortes de toilettes. Nous avions orné l'autel de notre mieux, et vraiment il faisait son petit effet!... Tous les officiers assistaient au saint sacrifice; au milieu d'eux, le Directeur, plongé dans la prière, semblait un séraphin (il fait la sainte communion tous les jours sans aucun respect humain). Nous aussi, avec nos braves soldats, nous avons fait la sainte communion dans la cour. La messe terminée, officiers et soldats ont prêté serment au pied de l'autel. Avant cet acte solennel, le Directeur avait fait un petit discours plein de foi, de piété; on

aurait cru entendre un Missionnaire. Quelle touchante solennité que cette messe en plein air, nous ne saurions l'oublier.

... Quel grand bien il y a à faire! Combien d'âmes, éloignées du bon Dieu pendant de longues années, sentent le besoin de retourner à Lui. Nous avons eu plusieurs conversions merveilleuses; nos blessés souffrent avec patience et meurent dans d'admirables dispositions, c'est un miracle constant de la miséricorde divine.

Vendredi, Sa Majesté le roi est venu visiter l'ambulance. Le directeur nous a présentées par des paroles vraiment trop flatteuses, nous nommant les « Anges de la charité ». Le roi a souri, disant qu'il est vraiment satisfait de l'Œuvre des Filles de la Charité et nous a quittées en nous disant : « Au revoir, à bientôt! » Quelles visites! Beaucoup de dames nous apportent, et en abondance, ce dont nous avons besoin pour nos braves soldats, qu'il nous est bien consolant de pouvoir entourer de gâteries.

De *Venise*, ambulance hôtel Britannia :

La bonne sœur Cardone vous a déjà fait, ma respectable Sœur, le récit de la visite des aéroplanes ennemis sur Venise; plusieurs bombes sont tombées tout proche de l'hôpital de la Marine, les vitres de la chapelle de nos sœurs ont été brisées, mais grâce à Dieu et à l'Immaculée Marie, il n'y a pas eu d'accidents à regretter. Il était deux heures, lorsque le bombardement commença; les malades s'étaient réfugiés un peu partout, surtout dans notre corridor. Comme nous n'avons pas de chapelle, je les invitai à se réunir aux pieds de la petite Madone de notre oratoire, et là nous commençâmes notre neuvaine préparatoire à la chère fête de la Médaille; après avoir illuminé de mon mieux le

petit autel, nous chantâmes en chœur l'Invocation : « O Marie conçue sans péché », puis je lus les apparitions de la sainte Vierge à sœur Labouré, des faits de protection miraculeuse dus à la Médaille, jusqu'à ce que tout fût redevenu paisible.

De *Tortone* :

Notre petite ambulance marche bien ; ces jours derniers, quarante de nos convalescents nous ont quittées ; comme ils regrettaient de partir! plusieurs avaient les larmes aux yeux et ne cessaient de nous remercier, c'était touchant. Les Dames leur distribuaient cigarettes et chocolat, mais bien plus volontiers, ces braves enfants venaient chercher la Médaille que je leur distribuais comme souvenir ; ils la baisaient avec respect et amour en disant : c'est elle qui nous sauvera encore, comme elle nous a sauvés une première fois.

De *Cividale*, le 27 novembre :

Cette nuit (il est minuit), je suis de garde et je profite d'un moment de tranquillité pour commencer cette lettre que je finirai qui sait quand!... Depuis huit heures, je ne me suis pas encore arrêtée un instant, car nous avons beaucoup de malades graves et quand le tour des salles est fini, on sent le besoin de le recommencer et l'on trotte de bas en haut, de haut en bas. La fête du 27 a été bien célébrée à la caserne Alpine ; elle a été précédée d'un triduum de bénédictions auquel ont assisté beaucoup de soldats du service sanitaire, car il est défendu aux malades de sortir le soir. Hier au soir, nous avons improvisé un autel à notre petite Madone blanche, celle que ma sœur Visitatrice nous a donnée et que nous avons au réfectoire. Le poêle de faïence recouvert d'un lambeau d'étoffe et

d'une belle nappe blanche faisait un effet superbe; deux boîtes de lait stérilisé (!) habillées d'étoffe faisaient deux magnifiques piédestaux sur lesquels nous avons posé les vases de fleurs. Dans le fond, des bambous verts; enfin, au milieu, sur un piédestal improvisé, notre belle petite Madone, entourée de cierges et veilleuses. Si vous aviez vu notre enthousiasme!... Le pauvre autel, lui aussi, a été orné du mieux possible avec de la verdure et six cierges, mais cela nous semblait splendide. Dans la joie de notre cœur, nous avons entonné avec élan : « O Marie conçue sans péché. »

Ce matin, à cinq heures et demie, première messe pour nous. A six heures, messe avec chants pour les soldats, plusieurs disent avoir été tout remués. A une heure et demie, bénédiction solennelle, chant des Litanies, *Salve Regina*, imposition de la Médaille à beaucoup de convalescents. Parmi eux se trouvait mon fameux incroyant! mais il ne veut pas encore entendre parler de confession...

Nous avons été bien contentes de notre journée, que j'ai été heureuse de clôturer par la veille. Au spirituel s'est joint un peu d'extraordinaire pour le matériel : café, châtaignes rôties, caramels...

Je reprends cette causerie après avoir fait un nouveau tour auprès de mes malades; il y en a trois bien graves. Un des miens a une forte pneumonie. Un autre a une jambe gelée (en plus du typhus) : il a vingt ans : un petit Toscan qui ressemble à une jeune fille; l'autre soir, il disait à son père venu le voir : « Sais-tu, papa, que la sœur m'aime bien. » Ce matin, un autre me disait : « Ma Sœur, donnez-moi un bonbon, j'ai fait la sainte communion. » Ce sont de vrais enfants. On a beau faire et beau dire, la vie des œuvres est bien belle et la fatigue ne se sent pas.

Pardon, ma Sœur de vous écrire si mal sur ce papier

volé sur la table du capitaine, mais je vous écris comme je sens le besoin de vous parler.

D'*Udine* :

Une bombe est tombée, à moins de 10 mètres d'une de nos sœurs, mais, par une merveilleuse protection de l'Immaculée Marie, sans éclater.

De *Cormons* :

Pendant plusieurs semaines, nos sœurs ont été l'objet, elles aussi, d'une singulière protection de l'Immaculée Mère; le bombardement faisait rage, les projectiles tombaient à droite et à gauche, sifflaient au-dessus de leurs têtes, mais il n'y a pas eu à déplorer le moindre accident et ces chères sœurs se sont montrées d'un courage admirable; elles écrivaient : « Ne craignez pas pour nous, nous sommes tout à fait tranquilles. » Chacune a fait son petit paquet et se tient prête à tout ce qu'il plaira à la divine Providence de disposer; nos malades aussi sont bien calmes.

De *Chivasso* :

Un bon nombre de nos soldats se sont confessés et ont fait ce matin la sainte communion pour fêter l'Immaculée Marie en sa Médaille. La messe a été célébrée pour eux à sept heures et demie. Nous avions enlevé de notre petite chapelle tout ce qui aurait pu y tenir quelque place et presque tous nos braves soldats, bien entassés, vraiment, mais bien recueillis, ont pu y entrer. La messe finie, M. l'Aumônier annonça pour l'après-midi l'imposition de la Médaille. A quelques exceptions près, tous les malades y assistaient; la cérémonie commença par la récitation du chapelet, puis un petit discours sur l'apparition de la sainte Vierge à sœur Labouré, chant des Litanies, bénédiction du saint Sa-

crement et enfin imposition de la Médaille, que tous recevaient avec respect et baisaient pieusement avant que de s'en revêtir. Ensuite M. l'Aumônier s'est rendu dans les salles pour imposer la Médaille aux soldats obligés de garder le lit.

L'Immaculée Marie a fait une grande grâce en ce jour : Un soldat qui depuis sa première communion ne s'était plus approché des sacrements, s'est confessé et a fait la sainte communion avec les sentiments de la plus édifiante dévotion.

Le colonel de l'ambulance d'*Udine*, où dix-neuf de nos sœurs sont occupées au soin de deux mille soldats blessés ou malades, écrit à la sœur Rossignol, visitatrice de Turin :

Udine, 20 mars 1916.

RÉVÉRENDE MÈRE VISITATRICE,

C'est un devoir pour moi de venir vous renouveler mes remerciements les plus sentis pour avoir bien voulu envoyer les sœurs à mon hôpital. Elles sont le soulagement de nos valeureux malades, parce qu'elles prêtent constamment leur concours avec ce sentiment d'abnégation, de dévouement qui est la caractéristique de votre ordre.

Nous avons tous été très peinés de perdre la si bonne sœur Marguerite, qui, malgré sa maladie, a toujours continué d'une manière admirable à remplir son pesant office. J'espère qu'elle pourra se remettre peu à peu et je le souhaite de tout cœur.

(Cette sœur Marguerite est la chère et regrettée sœur Cucco qui ne quitta l'ambulance que pour venir à l'infirmerie, où elle mourut vingt jours après son arrivée ; elle fit la cuisine jusqu'au dernier jour !)

Notre chère sœur Fior, d'Udine, parle du transfert du colonel qui avait demandé les sœurs et ajoute :

Le colonel est venu il y a peu de temps, malheureusement il ne m'a pas trouvée, j'étais sortie. Ce bon monsieur n'a pas voulu quitter Udine sans venir nous saluer et remercier encore une fois de ce que les sœurs ont été accordées pour le *Coutumaciale*. J'ai su qu'il a dit à Mgr l'Archevêque : « Éminence, de toutes les faveurs que vous m'avez faites, la plus grande est certainement celle de m'avoir fait venir les Filles de la Charité pour le grand hôpital. »

La ville de *Milan* a reçu plusieurs fois la visite des aéroplanes ennemis, mais grâce à la protection bien visible de notre Mère Immaculée, il n'y a pas eu de victimes dans nos ambulances. Nos sœurs sont très courageuses et même savent tirer des fausses alarmes un motif de gaies récréations. Ma sœur Casanova, première d'office d'une des ambulances de Milan, écrit en ces termes le 3 avril 1916 :

MA RESPECTABLE SŒUR VISITATRICE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

On a voulu blanchir toutes nos salles, les travaux ne sont pas encore terminés et nous attendons les malades! M. le Directeur m'a dit que probablement dans le courant de la semaine nous arriveront les blessés provenant directement du front; je ne puis vous dire combien nous les désirons, et combien il nous est pénible d'être restées ce peu de temps sans en avoir. Hier, nouvelle tentative autrichienne pour lancer des bombes sur Milan, tentative rendue complètement inefficace par nos valeureux soldats. Il manquait seulement quelques minutes à quatres heures, quand furent entendus les premiers coups de canon qui donnaient le signal aux sentinelles. « Les aéroplanes autrichiens! » cria une sœur. « Mais non, dormez donc », répondit une autre, et le silence se fit. Cependant, j'étais bien convaincue que c'était un signal d'alarme; mais pour ne pas effrayer

mes compagnes, j'attendis un second coup de canon, qui, en effet, ne tarda pas à se faire entendre; la détonation était partie non loin de nous. Je criai : « Vive Jésus ! » Toutes les six nous sautâmes du lit avec une ferveur facile à deviner. Je recommandai aux sœurs de s'habiller complètement et avec calme, leur disant que, du signal d'alarme au danger imminent, il y a au moins une heure. Nous nous habillâmes en toute hâte à la faible lueur d'une lumière verdâtre, mais au moment de quitter le dortoir, nous nous trouvâmes dans une obscurité totale. Au dehors, on entendait les cris des enfants, les hurlements des chiens... puis un autre coup de canon nous fit toutes sursauter. « Ma Sœur! Ma Sœur! » cria terrorisée une jeune sœur. Son cri fut accueilli par les autres par un éclat de rire. (Ce n'était guère le moment de rire, mais cela nous fit du bien à toutes.) J'allumai une chandelle, cachant la flamme derrière un livre, puis quand toutes nous fûmes prêtes nous descendîmes, nous distribuâmes quelques bougies aux soldats de la troupe qui, plus aguerris que nous, ne voulaient même pas quitter leur lit de camp. M. le capitaine arriva en automobile, vers cinq heures, bougonnant contre le cruel ennemi qui fait lever le pacifique citadin à quatre heures au lieu de huit et demie.

De quatre heures à huit heures vingt, nous fûmes dans l'appréhension, mais à peine les cloches de la cathédrale donnèrent-elles le signal de la cessation du péril que nos cœurs se dilatèrent; nous allâmes bien vite à l'église la plus voisine pour faire la sainte communion, et à neuf heures et demie nous étions de retour, remerciant le bon Dieu d'en avoir été quittes cette fois encore pour la peur.

M. le colonel a donné ordre à M. le capitaine de laisser sortir chaque matin quelques soldats de la troupe, afin que ces bons enfants puissent faire leurs

pâques ; c'est bien consolant. Sœur Adriano et moi, nous avons renouvelé les saints vœux dans la petite église qui est tout près de notre ambulance, à la première messe. Notre oreille n'a point été charmée par les harmonies des chants, comme dans la chère chapelle de Saint-Sauveur, mais notre cœur a goûté de bien suaves consolations et notre offrande nous parut plus agréable à notre divin Époux...

Vous offrant mes humbles respects et ceux de mes compagnes, etc.

De *Cormons*, ambulance tout près du front et qui est un lazaret, notre chère sœur Cardone écrit à ma sœur visitatrice, le 11 avril :

J'ai reçu votre chère lettre au moment où je me disposais à vous écrire, laissez-moi vous remercier de votre affection si maternelle qui se révèle dans chaque ligne. Nous avons été vraiment émues en voyant combien vous vous intéressez à notre bien-être matériel et moral.

Je puis vous donner de bonnes nouvelles de notre santé ; nous nous confions pleinement à notre Mère Immaculée, à laquelle nous nous recommandons chaque matin et chaque soir, comme vous nous le recommandez, ma respectable Sœur. Nous disons ensemble un « Souvenez vous », « O ma Souveraine et ma Mère » et « O Marie conçue sans péché ». Nous avons vraiment besoin de la protection de notre céleste Mère : avant-hier encore, de gros morceaux de shrapnell tombèrent autour de nous, juste à l'endroit où, ordinairement, nous allons travailler au magasin. Hier, des éclats de bombes tombèrent devant notre petite chapelle ! et malgré cela nous sommes tranquilles ; mes deux jeunes compagnes sont très courageuses, mais nous sentons bien que c'est le bon Dieu qui nous donne la force. Notre petit

cimetière, qui depuis plusieurs mois ne recevait plus personne, a recommencé à ouvrir ses portes. Nous seules, sœurs, sommes autorisées à accompagner, avec le prêtre, nos pauvres soldats à leur dernière demeure. Oh ! comme nous devons doublement soigner et servir avec amour ces pauvres fils d'Italie que le bon Dieu nous confie et pour lesquels la sœur est vraiment mère et sœur durant la vie et après la mort !... Combien je remercie le Seigneur de m'avoir conduite ici, et comme je le prie de m'accorder la grâce de les bien servir !

La même écrit, à la date du 17 avril 1916 :

Hier au soir est arrivé le colis, contenant bien plus que je ne désirais ; je vous en suis très reconnaissante, ma respectable Sœur visitatrice, vous êtes notre vraie providence ; après avoir pourvu à nos besoins personnels, au linge d'église, vous nous avez même procuré, sans le savoir, bien sûr, le chemin de la Croix : il y a deux ans vous m'aviez donné des cartes illustrées représentant les quatorze stations du chemin de la Croix ; maintenant elles nous ont bien servi ; nous les avons collées sur des cartons rouge foncé (vieilles couvertures de livres trouvées dans le grenier) ; ces cartons, surmontés d'une petite croix de bois, sont devenus de vraies belles stations bénites par M. l'aumônier militaire.

Ce matin, rapidement, comme on peut le faire au camp, nous avons eu la bénédiction des rameaux (palmes et branches d'olivier) ; notre petite chapelle a été remplie, à chaque messe, de soldats et d'officiers venus même des tranchées voisines, dans un ordre et avec un recueillement admirables ; on aurait dit une procession ; tous, à notre suite ont défilé pour prendre le rameau bénit.

Jeudi, nous ferons nous aussi le reposoir; nous avons trouvé au grenier un tabernacle : c'est la cassette d'une ancienne horloge, laquelle recouverte de soie au dedans et au dehors fait bien pour la circonstance.

Nos malades ont déjà fait leurs pâques avec grande piété, s'y étant préparés avec foi et consolation remarquables. Mercredi, ce sera le tour des bien portants; infirmiers et soldats des tranchées voisines se sont déjà entendus avec leurs supérieurs pour venir dans notre petite chapelle.

Nos sœurs de Caporetto vous auront certainement communiqué que la ville et leur hôpital ont été bombardés; nous l'avons su indirectement et nous nous préparons nous aussi... On dit que l'action ne va pas tarder à commencer et qu'alors la correspondance sera interrompue! Ne vous faites donc pas de peine, ma respectable Sœur visitatrice, si nos lettres vous arrivent en retard ou si elles n'arrivent pas du tout, malgré notre ponctualité à les expédier. La très sainte Vierge nous protégera comme elle a protégé nos chères sœurs de Caporetto et comme elle le fait quotidiennement pour nous : l'autre jour encore de gros morceaux de shrapnell et des balles sont tombés juste devant nous pendant que nous traversions la cour!... Je suis certaine que toutes nous vous reviendrons saines et sauves; cependant il est prudent de tout prévoir et ainsi nous avons pensé envoyer nos vêtements d'hiver chez la bonne sœur Fior, les mettant ainsi à l'abri des ravages des rats et des bombes.

Autre fragment de lettre de ma sœur Cardone :

Cormons, 23 avril 1916.

La fête de Pâques a été un peu triste pour nous, toute la journée le canon a grondé et nos cœurs étaient

un peu serrés, car, en vain, nous avons attendu une de vos chères lettres, j'espère que la mienne, expédiée le lundi saint, vous sera parvenue, ma respectable Sœur visitatrice.

Comme nos malades sont peu nombreux, M. l'aumônier et les autres prêtres ont pu faire tous les offices de ces saints jours. Notre reposoir était vraiment beau, orné de lilas blanc, de candélabres, de vases, de lampes que les officiers enlevèrent de leurs villas pour en orner la chapelle. La communion des soldats, officiers et civils qui sont dans les tranchées a continué ; toute la semaine, de cinq heures du matin jusqu'à huit heures, notre petite chapelle et la cour étaient remplies et trois prêtres arrivaient à peine à suffire à la besogne.

C'était touchant de voir la dévotion de ces pauvres soldats qui avaient en arrivant l'air si fatigué ! Nous avons distribué à nos malades des oranges, des cartolines, des cigarettes ; comme ils étaient contents et émus !

Ma sœur Galbusera, de *Massa*, écrit à la date du 26 avril 1916 :

Combien j'aurais voulu que vous fussiez ici lundi, ma respectable Sœur ! j'ai dû me faire une extrême violence pour retenir mes larmes (larmes de joie) en me trouvant auprès du chevet d'un pauvre soldat qui me racontait simplement les merveilles que notre bon Jésus avait opérées dans son cœur. Oh ! il pleurait, lui, en me les racontant !... Il a trente-trois ans, et depuis l'âge de douze ans il n'a plus fait la sainte communion. Il avait été tout d'abord enrôlé dans une société qui lui imposait l'obligation de ne pas s'approcher des sacrements, puis, à la suite d'un transfert, il avait pu se dégager et cela avec bonheur, car il ne pouvait approuver certaines actions qui répugnaient à son âme droite.

Mais pour ce qui est de la religion, il n'avait jamais voulu en entendre parler. Il ne pouvait croire !... il regrettait cependant de ne pouvoir partager les idées de sa jeune épouse, bien bonne et qui fait prier pour lui un bébé de dix-huit mois. Il désirait la foi, mais en vain.

Oh ! combien Jésus est bon, infiniment bon ! Quand, dimanche dernier, ce pauvre garçon vit dans la chapelle, où il entrait pour la première fois, plusieurs soldats faire la sainte communion, quelque chose qu'il lui serait impossible d'exprimer se passa au-dedans de lui, en un instant il se trouva changé : il croyait, il voulait recevoir Jésus. Et pendant qu'il me parlait, les larmes coulaient le long de ses joues, son visage était rayonnant de joie. « Ma Sœur, me disait-il, oui, je veux recevoir Notre-Seigneur, mais je veux le bien recevoir ; donnez-moi un catéchisme, j'ai besoin de me remettre en mémoire ce qui m'a été enseigné dans mon enfance ; il me faut quelques jours pour réfléchir, parce que je veux bien faire ce que je veux faire ! » Et non seulement il lit son catéchisme, mais il veut humblement entendre les explications de la sœur, et il faut voir comme il est attentif !... La communion est fixée pour le 1er mai ; il pourrait très bien la faire dès demain, car la préparation du cœur ne pourrait être meilleure, mais il a lui-même choisi cette date afin que cette seconde communion soit à la même époque que la première et aussi parce que sa maman avait une dévotion toute particulière pour le beau mois de Marie. C'est une vraie conversion. « Je vis d'une autre vie, dit-il, je jouis d'une paix que je n'ai jamais goûtée, je suis heureux ! » et, pensant à sa jeune femme à laquelle il a écrit le même jour et qui priait tant pour sa conversion, il reprend : « Oh ! elle aura bien sûr pleuré de joie en me lisant ! »

Après le bombardement de *Caporetto*, la première d'office de l'ambulance écrit à ma sœur visitatrice :

Je m'empresse de vous annoncer ce qui suit : Malheureusement Caporetto est le point de mire des ennemis; nous sommes sauvées par miracle; plusieurs endroits ont été bombardés, il y a des morts et des blessés. Nous avons pu fuir entre une bombe et l'autre et aller nous cacher dans un sous-sol ; ce que nous avons vu et entendu, il nous serait impossible de le décrire, quel moment!... Nous avons récité l'acte de contrition attendant la mort. Priez pour nous, ma respectable Sœur, afin que si nous devons mourir, le bon Dieu nous prenne dans un bon moment.

Aujourd'hui même, on transporte les malades de notre hôpital ; et de nous, si nous sommes encore en vie, que sera-t-il? je crois qu'on nous laissera en liberté; dès que je saurai quelque chose, je vous écrirai.

Deux jours après, arrivait une lettre écrite au crayon par notre chère sœur Zenoni qui avait hâte de rassurer la sœur visitatrice, la voici presque textuellement :

Vous voudrez bien me pardonner, ma respectable Sœur, si j'ose vous écrire au crayon, mais nous arrivons à peine, et je veux vous donner tout de suite de nos nouvelles; et comment attendre jusqu'à demain quand je devine votre anxiété?

Après deux jours de continuel péril entre la vie et la mort, enfin, nous sommes en lieu sûr; mais pour y arriver, que de tribulations! On peut dire que nous nous sommes trouvées quarante-huit heures sous le feu. La nuit dernière, nous avons dû fuir moitié habillées et nous réfugier sous un escalier de l'hôpital pendant que tout le monde, soldats et civils, se dirigeait vers l'Isonzo, où le danger semblait moins grand. Quant à nous, pauvres femmes, ne pouvant fuir et

voyant que personne ne s'occupait de nous, nous n'eûmes qu'à nous abandonner entre les mains de Dieu et à nous confier à la très sainte Vierge. Lorsque le feu eut cessé, nous rentrâmes à l'hôpital, nos bagages étaient déjà prêts, et, vers sept heures du matin, un camion conduit par des militaires vint nous prendre pour nous emmener à Bergogna, où a été transporté notre hôpital.

Ici, bien que très près du feu, nous sommes plus en sûreté, car le village est caché derrière la montagne; pour y arriver nous avons dû faire un voyage passablement long et toujours en traversant des camps de soldats. Le site est très beau, mais on ne trouve absolument rien et les moyens de transport sont très rares !

Une autre sœur écrit de *Cividale*, le 26 avril 1916 :

Le jour de Pâques, nous avons eu une fête magnifique, mi-chrétienne, mi-patriotique : on a dit la sainte messe à dix heures dans le vestibule, sur un autel que nous avions improvisé. Au milieu, un beau Sacré-Cœur, prêté par Monseigneur, sur un faisceau de drapeaux tricolores; beaucoup de fleurs et de lumières; enfin, c'était très beau dans sa simplicité. Tous les officiers, directeurs en tête, ont assisté à la messe. Les malades qui avaient pu se lever étaient placés dans le vestibule et échelonnés dans les escaliers, serrés les uns contre les autres, leur tenue était des plus édifiantes, on aurait entendu une mouche voler. Notre bon chapelain a prononcé quelques paroles patriotiques avant la messe. Il y avait un piquet d'honneur au pied de l'autel, tous les régiments étaient représentés et à l'élévation ils ont présenté les armes. C'était beau et touchant!... Un chœur de soldats, composé de nos infirmiers, a très bien chanté : « Pitié,

mon Dieu! » et « Sous ton manteau », avec accompagnement d'harmonium.

Pour que la fête fût complète, nous avons bien traité nos braves soldats à dîner : potage excellent, bifteck, nouilles, crème au citron et au café, vin de Marsala. Quelle consolation pour nous de voir tout notre monde si content !

Le canon gronde bien ces jours-ci et, le soir, de notre petit balcon, on voit les réflecteurs et on distingue même une clarté quand éclate la mitraille. Nous allons toutes très bien et sommes pleines d'entrain.

Nos jeunes sœurs qui se trouvent dans les ambulances se font honneur et ne s'épouvantent point du danger; l'une d'entre elles dit son bonheur à notre bonne sœur directrice; elle écrit le 18 mai 1916 :

J'ai commencé cette lettre avant Pâques et je la finis seulement aujourd'hui 18 mai. Vous ne pourriez croire combien je suis heureuse de me trouver dans cette chère ambulance où, malgré le grand travail et les nombreuses privations spirituelles et matérielles, je jouis, plus que je ne saurais le dire, au milieu de mes chers malades. Je crains d'éprouver trop de satisfaction, et puis, au fond, je pense que le bon Dieu ne sera pas mécontent. Nos malades sont très bons, très nombreux; nous nous couchons très tard et, de plus, chacune à notre tour nous veillons; cependant je me porte à merveille et je n'ai jamais eu si bon appétit que depuis que je respire cet air infect.

Nous sommes bien près du théâtre de la guerre; comme on entend le grondement du canon! comme on frémit à la pensée de tant de victimes! Nous avons tous les jours les visites des aéroplanes ennemis, mais notre artillerie les met bien vite en fuite; jusqu'à présent, il ne nous est rien arrivé de fâcheux; du reste,

nous sommes préparées à tout! Le mois dernier, nous avons inauguré notre petite chapelle; comme on sent, maintenant, la présence de Notre-Seigneur dans la sainte eucharistie! au moins nous pouvons confier à ce bon Sauveur toutes nos petites peines de chaque jour. Nous avons grand besoin qu'il nous défende et nous garde de tout péril pour le corps et pour l'âme. Ici, nous sommes seules au milieu de tant de militaires; mais, grâce à Dieu, je n'ai jamais entendu une parole inconvenante et ils ont pour nous un très grand respect. Leur reconnaissance nous confond.

Je me recommande à vos ferventes prières, ma respectable Sœur, et à celle des sœurs du séminaire. Oh! si je pouvais retourner en arrière, me retrouver au cher séminaire, comme je prierais davantage et mieux que je ne l'ai fait! Priez beaucoup afin que je puisse faire un peu de bien, plus par l'exemple que par les paroles, car nous avons trop à faire.

Notre colonel nous a présentées à la duchesse d'Aoste comme crucifix vivants, comme miroirs limpides où chaque malade puisse voir Dieu, et cela parce que la duchesse a fait observer que dans les salles on n'avait pas encore posé l'image du Christ, et lui a eu la réponse toute prête : « Pour le malade, le crucifix, c'est la sœur. »

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais le temps me fait défaut. Veuillez agréer, ma respectable Sœur directrice, l'expression de mes sentiments bien reconnaissants et me croire, etc.

De l'ambulance d'*Aoste*, sœur Joseph écrit :

Depuis la déclaration de guerre, le roi fait toujours le tour des fronts, Trentino, Carnia, Isonzo, pour porter non seulement l'aide intelligente de son expérience technique, mais surtout le bon exemple et sa

parole d'encouragement, de consolation aux soldats : ceux-ci sont heureux de le voir et sa visite leur fait oublier bien des souffrances. Dernièrement, le roi entrait dans un hôpital; il en fait appeler la supérieure et lui dit : « Allons, ma Sœur, accompagnez-moi ! Nos enfants vous aiment déjà, j'en suis sûr : les sœurs sont vraiment nos sœurs. »

Le roi s'est souvent trouvé non seulement sous le feu, mais veillant au transport des blessés; parmi les autres, un jeune adolescent (un bersagliere) est transporté sur un brancard et passe devant lui; il a une jambe fracassée, à demi détachée du tronc; le soldat voit le roi et arrachant un sourire à ses souffrances, lui montre avec un geste sa jambe et avec la douceur de celui qui donne, il dit : « C'est pour vous, Majesté! » Sérieux, portant la main à la visière, le roi salue et répond : « Non, mon enfant, c'est pour l'Italie! »

Un autre brancard s'approche portant le cadavre d'un soldat mort dans le transport; à un signe du roi, les porteurs s'arrêtent; le roi s'approche, regarde fixement le jeune soldat, la main à la visière, et, qui l'approchait, le vit prier en silence; le roi priait sur l'humble enfant d'Italie, pendant qu'une mère, ignorant son malheur, priait aussi pour le même enfant.

Le roi faisait le tour des lits; lorsqu'il eut fini, il s'arrêta au milieu de la chambre.

Un malade fit passer sa main sous l'oreiller et en sortit une lettre : le roi, tout le monde le sait, est heureux lorsqu'il peut se charger personnellement de faire parvenir aux familles les nouvelles des soldats. Il s'approcha du blessé et : « A qui écris-tu, avec ta tête bandée? Est-ce à ta maman? — Non, Majesté, j'écris à papa; la lettre est ouverte. »

Le roi ouvrit lentement l'enveloppe, regardant le petit blessé qui était retombé sur l'oreiller... Puis, à

voix haute, il lut : « Mon papa, je suis, depuis quelques jours, à l'hôpital, légèrement blessé à un pied : je vais mieux de jour en jour, et j'espère rentrer vite au régiment, au front. Ne vous préoccupez pas de ma santé. Pensez seulement à la mobilisation civile... » (Son père est maire dans une petite commune de la Calabre.)

Le roi se tourna vers le blessé, lui caressant la joue... puis, reprenant son ton viril : « Mes enfants, je suis sûr que toutes vos lettres sont écrites du même ton et que vous êtes les premiers à soutenir le moral, l'énergie de vos familles. Qui d'entre vous a des lettres pour les siens? donnez-les moi, je penserai moi-même à les faire parvenir chez vous. »

Pas un blessé n'est resté tranquille : de dessous tous les oreillers sortaient des lettres, des cartes postales par dizaines : un officier qui accompagnait le roi les ramassait : le roi, lui aussi, sortit la sienne d'une grosse enveloppe en peau et dit : « Voilà, vos lettres partiront avec la mienne pour Sa Majesté la Reine. »

Et l'auguste missive unie aux humbles lettres de nos enfants partait apporter la même joie au Quirinal et à l'humble maisonnette de campagne, donnant à tant de cœurs le même bonheur, celui de la famille et celui de la Patrie merveilleusement défendues.

PROVINCE DE NAPLES

De *Cava dei Tirreni*, Hôtel Vittoria, 6 septembre 1915 :

Le 2 septembre, je fus appelée par le colonel, et il me dit : « Ma Sœur, samedi à deux heures, par un train spécial de la Croix-Rouge, arriveront du front deux cents et quelques soldats. Les blessés iront à l'hôpital militaire ; les malades seront destinés à votre

ambulance: ils seront quatre-vingt-cinq. Par conséquent, il faut ce soir presser le repas des autres malades, qui, à cinq heures devront partir, pour passer dans un autre local. »

Nous avons donc fait le grand nettoyage de la literie et des salles. Je vous laisse à penser quel moment ce fut que la sortie de nos soixante-dix malades. Il fallait recevoir de chacun tous les petits ustensiles dont il disposait : verre, assiette, couvert, etc., et puis la lingerie : serviette, draps, chemises. Je vous assure qu'il faut bien veiller, afin que personne ne profite de la presse du départ pour s'approprier quelque objet appartenant à l'hôpital.

Le colonel, en m'annonçant le changement des malades, avait ajouté : « Ma Sœur, je vous donne la responsabilité de tout; je puis compter sur vous... D'où venez-vous? — Je suis restée longtemps en Turquie, mais maintenant, j'arrive de l'hôpital militaire de Turin... (J'y étais restée quinze jours, en arrivant de l'Orient.) — Oh! ça se voit! ça se voit! dit le colonel. Donc, vous m'avez bien compris; je ne me fie pas aux chefs de salle, mais à vous seulement. » Et il partit.

Je vous avoue que je me suis sentie à ce moment, tout près du bon Dieu, voyant comme il accorde ses grâces, quand nous nous voyons plus incapables. Il a voulu se servir d'une pauvre créature pour une œuvre à laquelle elle n'était pas du tout préparée. Quand donc ai-je servi les malades? Et quand donc ai-je été formée à un hôpital militaire? Toujours avec les enfants, ma Sœur, je me trouve, croyez-le, humiliée et confuse; mais, pour que tout remonte au bon Dieu, je lui dis du fond du cœur : « Que tout soit à votre gloire et pour le soulagement des pauvres malades! »

Samedi matin, les autorités militaires vinrent

visiter le local préparé pour l'arrivée des nouveaux malades; et là, vous permettez, ma Sœur, que je mette de côté l'humilité. Nous avons reçu des compliments, des félicitations sur la propreté, le bon ordre.

Pauvres sœurs! comme elles travaillent! Quel bonheur que Dieu leur donne bonne volonté et bonne santé. Il faut les arrêter, plutôt que les encourager au travail. Avec elles, nous sommes toujours d'accord et tout va bien, parce que l'union fait la force. C'est pour la gloire de Dieu...

Le train arriva à deux heures. A la station, se trouvèrent les officiers; les malades furent conduits ici par les automobiles. Tout s'est très bien passé. Il n'y en a heureusement pas de gravement malades.

Mes compagnes et moi, nous sommes bien heureuses; nous mettons tout notre courage au travail. Je pense que Notre-Seigneur est content, puisqu'il donne bon résultat à nos efforts.

On écrit de *Caltanissetta* :

Le séminaire a été offert par Mgr l'Évêque pour y établir une ambulance. Il est parfaitement construit: belle position, bon air, vue splendide. La chapelle est une simple merveille de bon goût.

Cinq de nos sœurs de l'Orphelinat desservent l'ambulance avec un zèle admirable et des fruits bien consolants. Ne pouvant négliger leurs classes externes ou internes, elles passent à tour de rôle une semaine à la classe et une semaine à l'ambulance. Lorsque la sœur est infirmière, une maîtresse provisoire surveille la classe, dont la sœur a tracé d'avance le programme. Ainsi l'école et l'ambulance marchent parfaitement. Nos sœurs montrent une activité et un dévouement que le bon Dieu se plaît à récompenser.

Non seulement elles se prêtent au service des blés-

sés, sans négliger leurs écoles, mais la grande maison de l'orphelinat a cédé provisoirement des locaux pour les classes communales, dont les bâtiments ont été réquisitionnés, pour les magasins de l'armée. Quatre classes ont été ouvertes; et de deux en deux heures, les différentes sections avec leurs maîtresses respectives s'y succèdent. Seize maîtresses se remplacent ainsi. Tout se fait avec un ordre parfait; on témoigne aux sœurs le plus grand respect, et les rencontres forcées procurent une fréquente occasion de faire du bien.

En octobre, visitant cette ambulance, j'y ai éprouvé une consolation que j'aime à vous faire partager. J'ai pu constater de la part des sœurs une sainte gaieté, une ferveur soutenue dans le service des malades, en même temps qu'un zèle ardent pour les porter au bon Dieu. Les soldats sont comme des enfants, respectueux, reconnaissants et dociles aux avis des sœurs; partout règnent la propreté et le bon ordre.

Pour chasser l'ennui des longues journées oisives, nos sœurs apprennent à chanter à leurs malades. Ces braves soldats ont tenu à me faire constater le bon profit tiré des leçons de chant, et, avec grand plaisir, j'ai entendu les « morceaux choisis » de leur répertoire : « Nous voulons Dieu » (en italien), cantique d'élévation, de communion, hymne pour la paix, etc. C'était une scène charmante : tous, groupés autour de la sœur, leur copie à la main, ils ne pensaient qu'à faire honneur à leur maîtresse. Un cantique fini, l'un d'eux disait : « Ma Sœur, encore tel et tel », et tous y passèrent. Inutile de dire qu'ils reçurent des compliments, des encouragements et des bonbons aussi avec image et médaille. Aussi quelques jours après, la première d'office de l'ambulance m'écrivait :

« Ma Sœur supérieure désire que je vous fasse con-

naître l'impression que votre visite a laissée dans l'âme de nos soldats. Ils en parlent encore entre eux constamment et se demandent si le général dont on attend la venue, leur apportera d'aussi bonnes choses que la « générale des sœurs ». Pour eux la Supérieure de leur Supérieure est une « générale ». Ils ont gardé la Médaille que vous leur avez donnée ; et ils en sont tous fiers. Ils sont bien bons et respectueux envers nous et font tout ce que nous voulons. Tous les samedis, un certain nombre se confessent et le dimanche font la sainte communion.

Nous avons aussi la réhabilitation de quelques mariages, pour lesquels nous obtenons à ces pauvres garçons une petite permission ; et ainsi, ils se mettent en règle.

Ils ont appris cinq nouveaux chants et voudraient en apprendre encore. Pour la fête de la Médaille, nous exerçons : *O Maria, concepita senza peccato*!... Comme tout cela me fait aimer et estimer de plus en plus notre sainte vocation !

De Caltanissetta encore, voici quelques détails sur la fête du 27 novembre, donnés par la chère sœur servante de l'orphelinat :

A quatre heures, Mgr l'Évêque vint dans notre chapelle suivi de son clergé et aussi de quarante soldats environ (tous les valides de l'ambulance), que nos sœurs accompagnaient deux à deux, comme les enfants de nos classes. Nous leur avons donné les premières places, tout en haut dans le sanctuaire. Après le sermon et la bénédiction donnée par Monseigneur, les soldats furent conduits dans notre salle des catéchismes, où nous leur avons servi du bon vin et quelques douceurs. L'Évêque les visita et les bénit. Le lendemain à trois heures, je suis allée à l'ambu-

lance pour leur donner à tous l'image que vous leur aviez envoyée et aussi des biscuits que nous avions faits pour eux; à tous, je leur ai mis une fois de plus la Médaille au cou.

Dans chaque salle, la sœur lit tout haut un chapitre du petit livre de la Médaille, que vous nous avez envoyé pour l'ambulance et elle explique l'histoire. C'est extraordinaire la joie qu'éprouvent ces chers enfants, en recevant les images. Je les ai entendus se dire : « Moi, je l'enverrai à ma mère » ; d'autres « à mes enfants ». Le lieutenant me disait que les lettres à leurs familles étaient toutes pleines de la bonne impression laissée par la fête du 27.

De *Naples*, ambulance « Princesse Iolanda » :

Dans notre ambulance, le travail est abondant mais aussi bien consolant. Parmi nos chers soldats, la Médaille miraculeuse opère des prodiges de conversion. Que c'est touchant de voir avec quelle joie ils la reçoivent et les fruits qu'ils en recueillent pour leurs âmes. Aussi simples que des enfants, ils se groupent autour de moi pour se préparer à la confession et à la sainte communion. L'ún d'eux qui s'approchait pour la première fois des sacrements me dit en sortant de la chapelle : « Quelle grâce, ma Sœur ! jugez donc... je n'ai pas voulu me marier pour ne pas me confesser... maintenant je vais changer de vie. » Et vraiment nous l'avons vu depuis, recueilli à l'église, complaisant, patient, accepter les reproches auxquels sont exposés les soldats, même lorsqu'ils sont bien peu fautifs.

Nous avions invité un bon prédicateur pour préparer nos soldats à la sainte communion, mais l'un d'eux sortant de la première instruction me disait : « Ma Sœur, j'aime mieux vos sermons. » Je vous répète cela, ma respectable Sœur visitatrice, pour vous

faire admirer la grâce du bon Dieu, qui pour faire le bien, se sert de la parole toute simple d'une pauvre Fille de la Charité. Sous la cornette, le soldat voit la sœur, la mère affectueuse, et il se rend bien facilement à sa parole.

Un soldat, étudiant en médecine, qui depuis six ans n'était pas entré à l'église, avait refusé la Médaille que je lui offrais. Je ne me décourageai pas; au contraire, je continuai à lui parler de ses intérêts spirituels; puis revenant à mon but, je réussis à lui faire accepter la Médaille : « Pourtant, ma Sœur, me dit-il en la prenant, je ne vous promets de la porter que jusqu'à demain. — Ce n'est pas possible, lui répondis-je; quand vous l'aurez gardée aujourd'hui, je suis sûre que vous la conserverez encore demain et puis toujours... » Il la mit à son cou, et en me remerciant, il paraissait ému. Le dimanche suivant, le premier qui se présenta à la chapelle pour assister à la messe, fut notre brave soldat ; il porte toujours sa Médaille et la montre volontiers. Je ne doute pas que la sainte Vierge veuille achever son œuvre.

Un autre soldat, étudiant, m'avait été donné pour aide dans les travaux de nettoyage et aménagement. Après que nous eûmes un peu fait connaissance, j'appris de lui que, depuis huit ans, il ne s'était pas confessé. Je lui fis mon cadeau habituel de la Médaille, qu'il accepta volontiers; je lui parlai de la sainte Vierge, de sœur Catherine, de l'Apparition. A mesure que je sentais le travail de la grâce, j'essayais d'autres leçons sur les grandes vérités fondamentales; puis, je lui fis lire le récit édifiant de la mort d'un jeune officier qui était allé au bon Dieu avec une joyeuse confiance, ayant accompli tout son devoir de chrétien et de soldat. Quand je crus le moment venu, je proposai la confession, et, immédiatement, le brave

garçon me répondit : « Oui, ma Sœur, bien volontiers ! » Non seulement, il se confessa, mais il en entraîna plusieurs autres à son exemple.

Le lendemain, ils assistèrent à la messe, suivant ponctuellement les prières du divin sacrifice; le plus grand nombre s'approchèrent de la table sainte; les autres, désirant se préparer encore, remirent au dimanche suivant.

Il faut convenir que cette guerre a produit dans un grand nombre un bien consolant réveil des sentiments religieux.

De *Naples*, décembre 1915 :

A notre maison centrale, où nous n'avons pas le bonheur du service direct des blessés, nous avons eu, du moins, celui de les accueillir dans notre chère chapelle, pour les belles fêtes du 27 novembre et du 8 décembre. Nous en avons reçu une édification que je veux vous communiquer :

« A l'ambulance, sous la direction de la Croix-Rouge, établie au Grand Hôtel Excelsior de Naples, sont reçus environ quatre-vingts officiers blessés. Une des sœurs qui les soignent leur avait parlé de notre chapelle et de nos belles cérémonies. Ceux qui étaient en état de sortir, nous firent demander de venir assister le 27 novembre à notre bénédiction du soir; vous jugez avec quel plaisir nous leur avons dit oui !

« Cependant, c'était un problème de trouver leurs places dans notre chapelle, habituellement débordante les jours de fête; mais, la sainte Vierge, qui veut accueillir tous ses enfants, paraît dans certaines circonstances donner de l'élasticité aux murs... Donc, à l'heure dite, arrivèrent une trentaine d'officiers. Nous leur avions fait réserver des places dans les bancs, près de la porte, afin qu'il y eût complète séparation

avec l'École normale. Leur tenue a été parfaite; leurs regards ne quittaient pas notre Immaculée Mère, rayonnant au-dessus de l'autel. Je craignais que le sermon, les chants leur aient paru un peu longs; et je le leur disais à la sortie : « Oh! ma Sœur, me répondi-« rent-ils; ce n'était pas assez long; nous voudrions y « être encore! Comme nous étions bien! » Et un autre : « Je ne m'étonne plus que les sœurs soient bonnes et ne « fassent pas de péchés; si je venais là tous les jours, je « serais aussi bon moi aussi. » Et puis encore : « Vous « pouvez bien attendre patiemment le vrai paradis, ma « Sœur, puisque vous en avez un ici. » Et tout cela était si sincère, si spontané! Je leur ai donné à chacun une médaille, qu'ils ont reçue avec une grande reconnaissance. Et comme, en partant, ils demandaient : « Pour-« rons-nous revenir, ma Sœur? » Je les ai invités pour le 8 décembre.

« Ils ont été bien fidèles à revenir; mais, cette fois-ci, ce fut à la grand'messe, à neuf heures; onze ont fait la sainte communion. L'un l'avait promis en actions de grâces : il était le seul officier survivant de son régiment, et avait été lui-même gravement blessé; celui-ci avait un bras en écharpe; celui-là, un pansement encore indispensable à la joue; un autre, bien faible, se soutenait au bras d'un plus valide. La messe était près de finir, lorsque deux retardataires arrivèrent tout haletants, tant ils s'étaient pressés; ne connaissant pas Naples, ils avaient fait double trajet; ils firent la sainte communion après la messe. Ensuite, nous leur avons offert un petit déjeuner. Ils ne savaient comment remercier du bonheur de cette pieuse cérémonie; et nous gardons de leur bonne tenue, de leur respect religieux un bien édifiant souvenir. »

Sœur MAURICE,
Visitatrice de la Province de Naples.

De *Cava dei Tirreni* :

Nous faisons le mois de saint Joseph dans notre chapelle; tous les malades qui peuvent se lever ne manquent pas d'y prendre part. Le 19 mars, nous avons eu la grande consolation de voir un grand nombre de soldats s'approcher des sacrements; parmi eux, il y en avait qui, depuis de longues années, étaient éloignés de toute pratique religieuse.

Je suis contente de vous redire le mot bien édifiant d'un de nos chers malades. Il souffrait tant qu'il ne cessait de se débattre, et les infirmiers étaient obligés de le maintenir constamment, parce qu'il se meurtrissait cruellement, en heurtant les fers du lit; enfin, pour éviter des plaies, le major avait ordonné d'attacher le pauvre malade, ce qui fut fait. Un jour, profitant d'un calme relatif, je présentai le crucifix à ce malheureux, en lui disant : « Voyez Jésus! Savez-vous qui l'a ainsi cloué sur la croix?... Ce sont nos péchés et c'est pour nous qu'Il souffre tant. — Ma Sœur, voulez-vous me faire baiser votre crucifix? Moi, je ne peux pas le prendre; j'ai les mains attachées comme les siennes! » Je tins le crucifix, posé sur ses lèvres; il paraissait soulagé; moi, je ne parlais pas, trop émue devant ces deux images de la douleur.

Au bout d'un instant, le brave garçon dit : « Seigneur, moi aussi, je suis en croix; je souffre beaucoup, beaucoup! Que ce soit pour vous! » Il avait parlé avec tant d'expression que je n'oublierai jamais ces quelques mots, et tous les malades voisins en sont restés saintement impressionnés.

De *Vietri* :

Le 26 mars, nous aurons Mgr l'Évêque, qui viendra présider une belle cérémonie. Un petit Arabe noir, de treize ans, qui est au service d'un lieutenant, va rece-

voir le baptême; si vous saviez comme il désire ce grand bonheur! Tous les jours, il vient se faire instruire chez nous; Monseigneur, ayant appris son histoire, nous a dit qu'il voulait venir lui-même le baptiser, lui donner ensuite la confirmation et lui faire faire sa première communion!

Nous avons eu ces jours derniers d'autres grandes consolations : le 18 mars, tous les soldats, qui sont ici au dépôt, prêts à rejoindre leur régiment, sont venus se confesser; leurs chefs les ont accompagnés jusqu'à l'église, deux à deux, comme des enfants; là, nos sœurs se sont occupées d'eux; le lendemain, fête de saint Joseph, ils sont venus entendre la messe et communier; le saint sacrifice était célébré à leurs intentions; un Père Carme leur a fait une émouvante exhortation; ils ont suivi la messe très attentivement, lisant les prières dans les petits livres que nous avions distribués; auparavant, la prière du matin avait été faite à haute voix, puis, de la même façon, et par une de nos sœurs, les actes avant et après la sainte communion; nos orphelines ont chanté de la tribune; beaucoup de ces braves soldats pleuraient de bonheur; après la messe, bénédiction du saint Sacrement; à la sortie, nous avons donné à chacun notre chère Médaille et une image; les officiers eux-mêmes maintenaient l'ordre. C'était bien touchant!

De *Caserta* :

Nous avons eu la grande joie d'assister au baptême d'un de nos soldats, âgé de dix-neuf ans. Il avait avoué à un de nos bons prêtres-soldats, qu'ayant perdu sa mère à sa naissance, il avait été aussitôt confié à une nourrice; le père avait pensé ainsi avoir rempli tout son devoir et ne s'était nullement inquiété de faire baptiser l'enfant, et personne, depuis, n'y avait

jamais songé. Cette année, sitôt la déclaration de guerre, le jeune homme était parti comme volontaire; il avait passé six mois au front, y avait vu mourir beaucoup de camarades et s'était senti souvent bien exposé; envoyé dans notre hôpital, comme malade, et sur le point de repartir au combat, il voulait se munir, cette fois-ci, d'un bon passeport, au cas où il devrait faire le grand voyage! Bien instruit par un bon prêtre, son compagnon, bien préparé par ses réflexions personnelles et les dangers courus, notre petit soldat était tout rempli de bonne volonté et parfaitement disposé.

Par une coïncidence providentielle, Monseigneur se trouvait de passage à Caserta, et le 11 février, jour de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes, il lui a donné les sacrements de baptême et de confirmation; quatre cents soldats étaient présents, ainsi que le colonel et un grand nombre d'officiers. Toute l'assistance ressentait un peu de la joie du nouveau baptisé, qui disait n'avoir jamais éprouvé une aussi grande consolation.

De *Caltanisetta* :

Notre ambulance donne toujours satisfaction; nos sœurs s'y dévouent avec bonheur, s'intéressant à ces braves soldats, comme à des frères souffrants; eux, les appellent « leurs mères », et, c'est un peu curieux, lorsqu'ils s'adressent ainsi à notre plus jeune sœur, qui ne s'en étonne pas et se montre toute sérieuse et charitable; ce détail fait penser à la puissance de notre chère vocation qui opère des merveilles! Il n'est pas rare que ces pauvres enfants arrivent ici, ignorant tout de notre sainte religion; on les instruit, on les prépare le mieux possible; le bon Dieu achève ce que nous commençons; on leur donne, comme souvenir pieux, un livre, une image; on fait un peu la fête avec un

gâteau; ils sont heureux et reconnaissants; nous espérons qu'ils resteront de bons chrétiens. A mesure qu'ils guérissent, ils partent pour le front et beaucoup font, à l'avance, le sacrifice de leur vie.

Sœur Émilie MAURICE,
Visitatrice de la Province de Naples.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS D'ORIENT

Lettre de M. LEVECQUE, *à M.* CAZOT, *Procureur général de la Congrégation de la Mission.*

Zeitenlik, 1er février 1916.

MONSIEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous à jamais!

Le nouveau mois vient de commencer d'une manière peu banale.

A deux heures et demie du matin, nous fûmes tous réveillés par de formidables détonations. Bombardement de la ville par la flotte? Attaque de sous-marins repoussée?... Zeppelin? Ce fut cette dernière qui emporta les suffrages et qui se trouva être la vraie. Vite, on s'habille et on se réfugie dans des abris creusés près du camp : cela est facile pour nous qui nous trouvons le long d'un ravin où nous avons creusé de nombreux abris. Au moment où je sortais de la tente, j'entendis le ronflement des moteurs et, quelques secondes après, une détonation : une bombe était tombée dans le dépôt de remonte mobile, à cinq minutes de chez nous. Aucun accident. Mais nous vîmes une immense lueur sur Salonique subitement éclairée :

ZEITENLIK. — Maison de la Mission

un incendie. Le zeppelin disparu, on essaya de dormir encore; cela ne fut guère possible. A sept heures, je partis en ville et me dirigeai vers le foyer d'incendie : un dépôt d'une baraque, presque sur les quais, où se trouvaient de grandes quantités de tabac. On avait visé l'état-major français. Il y a eu quelques morts : j'ignore combien. Le Kovak a également reçu une bombe, tombée presque sur le grand escalier de la façade; beaucoup de vitres brisées; deux maisons démolies rue du Vardar, et une dans le prolongement de la rue Colombo, quand on gagne la rue du Kovak. Aucun résultat stratégique. Nous avons également entendu des détonations dans la direction de Koukouch.

La situation du groupe de brancardiers de corps ne change pas plus que celle de nos armées en Orient. Nous sommes donc toujours, au camp de Zeitenlik où je puis assurer le service religieux du dimanche, confesser des soldats partout au front, prêcher régulièrement le dimanche pendant la messe célébrée en plein air. Mes treize ans passés dans ces régions me donnent aussi une certaine autorité auprès des médecins-chefs des ambulances, comme auprès de certains officiers des régiments. Le ministère spirituel en profite, car le soldat se laisse facilement impressionner par les choses extérieures; il recourt à l'aumônier qu'il voit invité à déjeuner par ses chefs. Vraiment, la Providence se sert de tout. Personnellement, il me serait bien plus agréable d'être sur le front, où beaucoup de petits services que je pourrais rendre faciliteraient mon ministère.

LEVECQUE.

Nous extrayons du journal *la Croix*, mercredi 5 avril 1916, l'article suivant :

DANS LA MER ÉGÉE

Syra (Grèce), le 9 mars 1916.

Ce n'est pas seulement sur les champs de bataille et sur le sol de France que le dévouement religieux et patriotique enfante des prodiges. Au cours de l'expédition des Dardanelles, le rude et dangereux travail qui consistait à repêcher les mines marines dans les détroits, sous le feu incessant des Turcs, a duré quelques mois. Les équipages des dragueurs français ont fait par leur sang-froid imperturbable et leur courage à toute épreuve l'admiration de toute la flotte et mérité les éloges des amiraux anglais eux-mêmes. Cette première et périlleuse mission remplie, ils ont été employés au débarquement des troupes du corps expéditionnaire et au rembarquement des blessés, si nombreux les premières semaines. Les petits bateaux seuls pouvant aborder le rivage et aussi plus à l'abri des boulets turcs, par leur petitesse même, ont joué le rôle le plus actif dans ces opérations. Des semaines durant, ils ont été en mouvement, et les équipages sur pied, jour et nuit. De sommeil, il ne pouvait en être question, la besogne ne souffrant pas de délai. Quant à la nourriture, on la prenait au galop et sans interrompre le travail, et tout cela sous le feu ininterrompu des batteries turques de la côte.

C'est après une pareille et si rude campagne qu'une partie de l'escadrille des dragueurs a reçu pour destination et port d'attache le port de Syra.

La plupart des marins y sont arrivés dans un état d'épuisement bien compréhensible. Les plus affaiblis, les plus malades ont été adressés à l'hôpital français, que notre île a l'avantage de posséder.

Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui le dirigent,

ont offert leurs soins affectueux et empressés à tous ces chers enfants de France. Un certain nombre, gravement malades, n'ont été sauvés que grâce aux soins incessants des bonnes sœurs. Aussi, quelque près de la mort qu'aient été un certain nombre d'entre eux, ont-elles eu la consolation de les sauver tous.

Dans cette maison hospitalière qui leur rappelait si bien la patrie, nos pauvres marins se sont, à l'instant, trouvés chez eux, ils se sont crus transportés au doux pays de France et entourés de la tendre sollicitude d'une mère, d'une épouse bien-aimée quittée depuis longtemps déjà.

La plupart de ces marins, braves gens en somme, ont profité de leur séjour à l'hôpital pour remplir spontanément et dans la plus entière liberté leurs devoirs de chrétiens.

Aussi tous ont-ils gardé le meilleur souvenir du temps qu'ils y ont passé. Nombre d'entre eux ont dit, à leur départ, leur reconnaissance en termes si émus qu'ils ne pouvaient en retenir leurs larmes.

Le dévouement des sœurs a été d'autant plus méritoire que, faute de ressources suffisantes, le personnel de l'hôpital avait été très réduit ces dernières années.

Le représentant de la France à Athènes avait, en effet, jugé à propos de faire supprimer la modeste allocation qu'il recevait de la France. Les Sœurs cependant, quoique peu nombreuses, n'ont pas hésité un instant à ajouter au service ordinaire de leurs malades le soin de nos pauvres marins.

M. le Consul de France à Syra, témoin d'un si admirable dévouement, s'est fait un devoir d'en donner connaissance à ses chefs. Il a voulu par là rendre hommage aux mérites de la sœur supérieure.

Outre le travail que lui imposait sa charge, elle était toujours disposée, sans égard à la fatigue ou au sur-

menage, à seconder et suppléer, au besoin, n'importe laquelle de ses compagnes et pour n'importe quel office.

Elle a fait l'admiration de tous par un dévouement qui n'avait d'égal que sa modestie et son calme inaltérable dans les circonstances les plus diverses.

Par une lettre du ministre des Affaires étrangères, la médaille d'honneur en argent fut décernée à Mme Mirzan (sœur Thérèse), supérieure de l'hôpital, et à Mme Angelvin (sœur Eugénie), qui se sont spécialement distinguées au service des marins français.

Puisse la cause de notre chère patrie, qui suscite partout de si nobles dévouements, triompher bientôt de ses ennemis!

Puisse la France reprendre son rôle de soldat et de missionnaire de Dieu à travers le monde!

V. DENIS.

Lettre de M. BIZART *à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

1er avril 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait!

Cette vie de stationnement qui est la nôtre depuis trois mois est désespérément monotone. On voudrait marcher, évoluer, avoir des impressions nouvelles. Mais non, là-bas au loin, ce sont toujours les mêmes montagnes et au pied de Dogangi la même ligne grise du Vardar. Les couleurs seules changent avec la hausse de la température. Quel pays que cette Macédoine! Il fait déjà très chaud. Pas un arbre, pas un buisson, du moins de notre côté, pas un coin cultivé. Comme on a évacué les rares civils qui habitaient les maisons à moitié démolies des villages voisins, on ne

voit jamais personne en dehors des soldats... Jugez si c'est gai ce panorama où l'on ne voit que des tranchées, des boyaux, des fils barbelés, des abris de batteries. Les Allemands se chargent de nous offrir de temps à autre quelque distraction. Tantôt dans la nuit sombre, c'est un zeppelin invisible dont on entend le moteur et qui lance quelque bombe, tantôt ce sont des taubes et des aviatiks qui survolent traîtreusement les campements, guettant l'occasion propice pour lâcher leurs engins... Nous autres, les poilus, on ne s'en fait pas pour si peu.

BIZART.

Lettre de Son Éminence le Cardinal GASPARRI, *à M.* VILLETTE, *Supérieur général*

Dal Vaticano, le 11 avril 1916.

TRÈS RÉVÉREND SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Je vous remercie cordialement de la lettre, en date du 4 avril, par laquelle vous avez bien voulu me donner un aperçu de ce que vos confrères de Salonique font en faveur des prêtres qui sont à l'armée d'Orient.

Il m'a été agréable de communiquer au Saint-Père ces consolantes nouvelles. L'Auguste Pontife les a apprises lui-même avec une réelle satisfaction, et il se plaît à féliciter vos Missionnaires de leur sollicitude pour les nombreux prêtres qui se trouvent actuellement en cette région, aussi bien que les Filles de la Charité de leur dévouement pour les soldats blessés ou malades.

En vous chargeant de transmettre à vos confrères de Salonique, aux prêtres qu'ils dirigent et aux Filles de la Charité, la bénédiction apostolique que Sa Sainteté leur envoie de cœur, comme gage de réconfort et de

spéciale assistance divine, dans les douloureuses circonstances actuelles, je faisais avec empressement cette occasion pour vous réitérer, Très Révérend Supérieur général, l'assurance de mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

P. Card. GASPARRI.

Lettre de M. LEVECQUE *à M.* HERTAULT, *Prêtre de la Mission.*

27 avril 1916.

MON BIEN CHER MONSIEUR HERTAULT,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Excusez-moi de mettre sous votre adresse une lettre écrite à M. de Grandmaison et que je vous prie de lui envoyer *après en avoir pris connaissance.* De la sorte, je gagnerai un peu de temps et vous connaîtrez parfaitement ce que j'ai pu obtenir à l'occasion des pâques. Comme la lecture de cette lettre vous le montrera, nous avons raison d'être satisfaits des résultats obtenus dans le camp et ailleurs, à l'occasion des fêtes de Pâques. Le milieu était pourtant bien peu favorable; ah! si vous aviez pu assister à ce salut du jour de Pâques! oui, les Missionnaires sont vraiment heureux. Surtout nous devons être reconnaissants à la Compagnie d'avoir conservé chez elle l'esprit de simplicité dans ses œuvres, et en particulier, dans la prédication. Le soldat veut être instruit et instruit simplement et clairement de sa religion. Des prêtres-soldats qui ont confessé pendant la soirée du Samedi saint dans la chapelle de nos sœurs m'ont déclaré que les confessions reflétaient les prédications du carême : cela m'a encouragé et, une fois de plus, j'ai remercié Notre-Seigneur de m'avoir appelé dans la Compagnie.

Ces jours-ci, au cinéma de l'armée, on a représenté les présentations au général Sarrail le jour de l'an. M. Lobry et moi avons défilé sur l'écran. On nous a applaudis, cela m'a été rapporté par des officiers présents. Ces petits détails sont vraiment symptomatiques. Vive la simplicité de saint Vincent! — Les prières et chants pour le temps de la guerre de l'abbé Bellouard ont eu un succès extraordinaire.

Merci et tout à vous en Jésus et Marie.

J. LEVECQUE.

Lettre de M. LEVECQUE, *à M. de* GRANDMAISON.

27 avril 1916.

MONSIEUR,

Les fêtes de Pâques étant terminées, je me hâte de vous écrire pour vous exposer le résultat religieux obtenu à cette occasion.

Ma maxime avait été de me frayer petit à petit un bon chemin, dans le dédale des nombreuses difficultés qu'on rencontre, quand on est à demeure dans un camp qui n'est en somme qu'une vaste caserne, j'insiste sur ce dernier point.

Après réflexion, je me décidai à faire, pendant le carême, deux réunions hebdomadaires pour les soldats du camp, dans la chapelle des Filles de la Charité, à proximité du camp que nos soldats ne quittent même pas en s'y rendant. Ces réunions eurent un succès extraordinaire : chapelle archicomble, chœur bondé, sacristie et corridor adjacent remplis, nombreux soldats se tenant devant la grande porte de la chapelle, ne trouvant plus de place à l'intérieur.

Les réunions se faisaient à sept heures; à cinq heures, je me trouvais toujours à la chapelle, et des soldats venaient chaque fois se confesser. Nous avions

à chaque réunion, près de trois cents hommes. Pendant la semaine sainte, les réunions furent plus fréquentes et l'assistance encore plus nombreuses. Ah! si j'avais eu à ma disposition la vaste église de mes confrères de la ville de Salonique! Au chemin de croix du Vendredi saint, l'assistance surpassa tout ce qu'on pouvait espérer : l'adoration de la croix se fit dans le plus grand ordre et avec une réelle piété, il y avait plus de cinq cents soldats.

Ils me demandèrent d'emporter le cantique « Au sang qu'un Dieu va répandre », que j'avais fait lithographier pour en chanter un couplet entre chaque station.

Le Jeudi saint, je dis une messe au camp, à cinq heures, au réveil, avant le départ pour les corvées; j'eus plus de quatre-vingt-dix communions. Le Samedi saint, j'ai confessé toute la journée sous ma tente : six à sept prêtres, installés dans la chapelle des Filles de la Charité, confessèrent de dix-sept à vingt et une heures; de même mes confrères du séminaire de Zeitenlik confessèrent toute la journée.

Le jour de Pâques, je dus présider à deux messes de communion, à cinq heures et demie et à sept heures : nombreuses confessions et communions. A huit heures et demie, première grand'messe, assistance exceptionnellement nombreuse au milieu des dépôts intermédiaires d'infanterie et d'artillerie. A neuf heures et demie, je prêche à une grand'messe chantée au dépôt de la 156e division, et à dix heures, je chante la grand'messe et prêche aux brancardiers de corps.

Le soir, à sept heures, prédication et salut en plein air, dans le jardin des Filles de la Charité : un millier d'assistants. Comme sujet de cette prédication, j'avais profité de quelques idées exposées dans un article de la *Revue de Paris*, 15 janvier 1916, sur les idées so-

ciales et religieuses de J. Jaurès. Il m'est revenu de différents endroits que la prédication avait profondément remué des indécis ; chaque soir, j'en ai des preuves palpables dans les visites que je reçois sous ma tente.

D'autres messes et prédications eurent lieu dans d'autres groupements du camp où j'avais envoyé des prêtres-soldats sérieux et dévoués : le succès a dépassé partout ce qu'on pouvait attendre. Ces jours-ci, j'ai vu des aumôniers du front, MM. Mosler et Muller ; ils sont également enchantés.

Nos conclusions, à tous, je crois, sont les suivantes : les soldats de l'armée d'Orient ne sont pas sous le sentiment du danger immédiat. Malgré cela, les pâques ont été excellentes. Nombreux retours de soldats ayant abandonné la pratique religieuse depuis quinze, dix-sept et vingt ans.

Oui, il y a du renouveau religieux : la question religieuse redevint vitale et se sépare de plus en plus des questions politiques.

Le P. Lobry est très estimé à l'état-major et très visité. Des personnages politiques de tous les partis et venant de France, aiment à se faire présenter à notre visiteur provincial.

Le soldat aime à voir l'aumônier en soutane, cela lui inspire plus de confiance.

Il aime la parole de Dieu annoncée très simplement et par quelqu'un qui sait se faire aimer.

Ces quelques détails, quoique un peu décousus, vous procureront certainement une réelle satisfaction.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués et reconnaissants.

Jules LEVECQUE.

Complétons ces détails généraux par quelques traits particuliers :

La sœur Bernard, de l'Hôpital temporaire n° 3, écrit au Très Honoré Père :

Le 1er mai 1916.

En ce moment, je consacre chaque jour quelques instants à faire le catéchisme à un petit Algérien, qui ne connaît même pas les choses élémentaires de notre sainte religion, il est question de le baptiser sous condition, et de le préparer à sa première communion; il affirme ne l'avoir jamais faite, et désire beaucoup la faire. Je mets tout mon cœur à le préparer à cette grande action. Ce jeune Algérien est un malade d'une des infirmeries militaires qui sont dans notre ambulance, au nombre de douze; l'infirmier, un jeune séminariste, est venu me demander de vouloir bien instruire ce jeune catéchumène.

La sœur Jaspierre, de l'hôpital français de Salonique, raconte à M. Cazot, procureur général, les faits suivants :

Dernièrement, une sœur a été marraine d'un soldat de vingt-deux ans; il a fait sa première communion avec une ferveur angélique et a voulu lui-même écrire un acte attestant que c'était lui qui, touché par les exemples qu'il voyait, sans subir aucune influence, voulait être catholique : il a pris les noms de : Marie-Benoît-Vincent. — Et que de merveilles de la grâce dont Dieu seul a le secret!

Je leur disais quelques mots du cœur : « Ah! ma Sœur, me dit l'un, il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma vie et je le renouvelle chaque jour! » Un autre, Kabyle élevé par les Pères Blancs d'Afrique : « On ne peut avoir de mérites sans souffrances, et c'est la souffrance qui donne la vraie joie et le bonheur! »

Lettre de M. LOBRY, *visiteur, à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Salonique, 10 mai 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

A plusieurs reprises, nous avons eu la visite de zeppelins et de taubes venant survoler la ville en y laissant tomber des bombes. L'un de ces projectiles avait même été destiné à nos établissements de la ville. Heureusement, il tomba à 30 mètres de l'hôpital de nos sœurs, en écrasant un immeuble.

Dans la nuit du 5 mai, vers deux heures du matin, un zeppelin vint sournoisement sur Salonique. Son arrivée avait pourtant été signalée, de sorte que tout était prêt pour le recevoir. La ville était dans l'obscurité; il en était de même pour les bateaux qui se trouvaient dans le port et sur rade. Le ciel était étoilé et d'une grande pureté. Quand le zeppelin, à une altitude de 1 500 mètres, se trouva au-dessus de la région du port, un signal fut donné par une fumée rouge et verte, lancée d'un navire. Au même instant, six projecteurs électriques, de terre et de mer, firent converger leurs feux éblouissants sur le monstre, et les canons de terre et de mer lui envoyèrent leurs obus. Vu de notre terrasse, le spectacle était grandiose; c'est avec émotion que nous suivîmes les péripéties du combat. Le zeppelin avait beau vouloir échapper aux feux aveuglants des projecteurs, ceux-ci le suivaient. Les obus arrivaient rapides, nombreux; ils étaient lumineux et incendiaires; ils marquaient par un feu qui éclatait, le lieu de leur arrivée. Bientôt, le malheureux zeppelin apparut désemparé, le nez en l'air, en

déséquilibre. Puis, on le perdit de vue; les gerbes lumineuses des projecteurs électriques le cherchaient en vain. Nous nous demandions nous-mêmes ce qu'il était devenu. Mais, peu de moments après, on le vit en flammes; les hourras des marins de tous les vaisseaux de guerre retentirent dans le golfe, annonçant la défaite du monstre aérien; il s'était affaissé dans les bouches marécageuses du Vardar, à 2 kilomètres de la côte. Le tout n'avait pas duré plus de quarante minutes.

Ce zeppelin était le Z-85. Construit en 1915, il avait 170 mètres de long, quatre moteurs de six cylindres, il emportait 2 500 litres d'essence. Venu de Temervar (Hongrie), il avait voyagé pendant onze heures dix minutes, pour arriver à Salonique. Ce même zeppelin était déjà venu au-dessus de la ville, dans la nuit du 1er février, vers la même heure, tuant quatorze civils, en blessant cinquante et incendiant les dépôts de la Banque de Salonique. Fin février, il avait tenté de revenir, mais il avait dû rebrousser chemin. Le 5 mai, il revint encore, mais ce fut pour sa perte. On put arrêter les douze officiers allemands qui étaient à bord des nacelles. Ils avouèrent qu'aveuglés par les feux des projecteurs électriques, surpris par la brusquerie de l'attaque, environnés de bombes de feu qui frappaient leurs appareils et trouaient leur aéronef, ils en demeurèrent comme stupides et hébétés. Ils n'eurent même pas la facilité ou la présence d'esprit de laisser tomber des bombes sur la ville et la flotte.

La longue carcasse du zeppelin s'allonge comme une misérable dépouille dans les roseaux et les bancs du Vardar. Déjà l'on en a photographié les restes; ceux-ci forment un enchevêtrement inextricable. L'amiral Moreau, auquel nous avons fait visite, M. Gabolde et moi, nous a montré ces photographies, tout en

nous donnant les détails que je rapporte ci-dessus.

Inutile de dire combien grande fut la joie dans Salonique, après les émotions provoquées par la bataille à laquelle, non sans anxiété, on avait assisté.

Dans l'ensemble, chez nous, l'on n'a pas été trop impressionné, bien que le lieu du combat aérien fût proche de la mission. Quant à nos sœurs, certaines éprouvèrent une peur assez vive! mais, c'est dans leur chapelle qu'elles se groupèrent pour y prier, en s'adressant spécialement à la sainte Vierge.

Bénissez-nous, Très Honoré Père, et, avec nous, demandez à Dieu, à la sainte Vierge si bonne pour nos deux familles en saint Vincent, d'écarter de nos établissements et de nos personnes, les dangers auxquels nous exposent les incursions aériennes de l'ennemi.

Veuillez me bénir, Très Honoré Père, et me croire, votre très humble et très dévoué fils.

F.-X. LOBRY.

Lettre de M. BIZART *à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

17 mai 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Plus la guerre se prolonge et plus les ressorts de l'énergie morale ont tendance à se détendre. Il est vrai hélas! qu'il est incomparablement plus facile de donner sa vie en une fois, que de la monnayer tous les jours en minuscules sacrifices. Quoi qu'il en soit, ne croyez pas que vos enfants, vos poilus d'Orient, si vous le voulez, soient découragés. Ce qui est pénible ici, c'est l'attente, encore plus que le climat qui n'est guère favorable, encore plus que l'éloignement de la patrie,

pourtant si douloureux; la nécessité de patienter finit par énerver. Nous qui avons été en Serbie et... en sommes revenus en des conditions si difficiles, nous n'avons plus qu'une idée fixe, y retourner et au plus vite...

Il faut se contenter d'attendre et se laisser dévorer par les moustiques, les mouches et aussi les fourmis. Déjà à Dogandzi, on avait l'agrément de connaître cette invasion; ici à Karassieli, à cause des marais et des buissons, cet agrément a redoublé. D'aucuns redoutent les incursions d'avions qui ont journellement, ou presque, la curiosité ue venir voir ce qui se passe et l'effronterie de lancer des bombes; pour moi je redoute plus encore tous ces animalcules.

BIZART.

Lettre du frère TOUZÉ *à M.* LOUWYCK, *assistant de la Congrégation de la Mission.*

Camp de Zeitenlik, 22 mai 1916.

BIEN CHER MONSIEUR L'ASSISTANT,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Me voilà loin, bien loin de France, mais encore en terre française, puisque je suis à Zeitenlik, à deux pas de la maison des confrères. Parti de Marseille lundi 15 mai, je m'embarquai sur le *Duguay-Trouin* à Toulon. Le lendemain, le bateau levait l'ancre pour Salonique par Corfou. Nous restâmes trente-six heures au mouillage devant la ville de Corfou, penchée comme un nid d'aigle sur un rocher au milieu de la rade. Nous avons entrevu le fameux Achilleion du Kaiser, émergeant d'une magnifique forêt qui domine la mer. Le somptueux palais sert d'hôpital pour les Serbes. Avant de quitter Corfou, dimanche matin, il y a eu messe

à bord, à laquelle assistaient presque tous les officiers et un grand nombre de marins et de soldats. Sur le *Duguay-Trouin*, il y a deux aumôniers : un catholique et un protestant. Tous les dimanches, il y a messe et prêche. Les fidèles au prêche, sont, paraît-il, très rares.

Avant d'entreprendre la seconde partie du voyage, on nous annonce que nous allons entrer dans une zone particulièrement dangereuse, où les sous-marins et les mines nous guettent. On met du biscuit et des conserves dans les barques de sauvetage, de quoi y vivre huit jours, si le *Duguay-Trouin* venait à sombrer. Nous mettons deux jours pour contourner cette Grèce tant chantée par les poètes. Je vois avec plaisir des pays que je connaissais déjà par les livres.

Nous apercevons Ithaque, sur laquelle planera toujours le souvenir de l'immortel Ulysse. Lundi matin 22, nous contournons le cap Matapan, la terreur des marins. C'est là que furent coulés la *Provence*, le *Yunnan* et le *Memphis*. Nous passons au large de Santorin et avant d'entrer dans le golfe de Salonique, nous longeons le célèbre mont Olympe (2985 mètres) couvert de neige. Cette fameuse résidence des dieux évoque en moi bien des souvenirs de jeunesse. C'est avec un petit serrement de cœur que, mercredi matin, nous quittions le *Duguay Trouin*, c'était encore pour nous un coin de France. Chargés comme pour une campagne de deux ans, nous avons fait 5 kilomètres pour nous rendre au camp, sous le chaud soleil d'Orient; aussi, quelle suée! j'en ai connu rarement de pareille. Je portais deux sacs; un vénérable prêtre de Fréjus, âgé de quarante ans, n'en pouvant plus, je vins à son secours; c'est d'ailleurs aux jeunes et vigoureuses épaules de soulager les vieilles. Nous logeons au camp, sous la tente et sur la terre nue. La Grèce nous

a offert pour toute hospitalité les durs cailloux de son sol. Le camp est à 1 kilomètre de la maison des confrères. La belle propriété de notre maison de Zeitenlik forme une délicieuse oasis dans le désert qui entoure Salonique. Les confrères sont très accueillants. Le bon M. Blanchet m'a dit en arrivant : « Surtout n'oubliez pas que vous êtes chez vous ici. » Momentanément je mène une vraie vie de famille avec ces bons confrères. Je bénis le bon Dieu de m'avoir appelé dans la famille de saint Vincent où règne une si grande union entre tous les membres.

Dans la maison et la propriété de Zeitenlik sont installés deux hôpitaux des plus importants de l'armée d'Orient. Plus de vingt-cinq Filles de la Charité s'y dévouent pour nos braves poilus.

Déjà à Marseille tous les soldats qui arrivaient de Zeitenlik ne tarissaient pas d'éloges pour les Pères Lazaristes et les Filles de la Charité.

J'attends une affectation. Je serai brancardier ou infirmier, comme le bon Dieu voudra.

Th. TOUZÉ.

Lettre de M. LOBRY, *visiteur, à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Salonique, 7 juin 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Une occasion sûre s'offre à moi pour vous écrire ; j'en profite. Nous savons maintenant de façon certaine, que nos sœurs sont rentrées à Monastir. Elles y soignent les malades, et leur maison est ravitaillée par les Bulgares. Ma sœur Pucci, toujours débrouillarde, s'est

adressée à la reine Marie de Roumanie. Celle-ci s'est fait un plaisir d'être agréable à la sœur Pucci et a écrit à la reine Éléonore de Bulgarie, pour demander des renseignements sur les Filles de la Charité de Monastir. La réponse a été qu'elles sont bien et qu'elles soignent les malades dans leur maison de Monastir.

Rien ne nous arrive de M. Bergerot, mais nous savons qu'il va bien, ainsi que le frère Loudenot et qu'ils sont à Philippopoli.

Des sœurs Eucharistines, je ne sais rien. Je vais dire à sœur Pucci de demander aussi des renseignements sur elles. Vous avez su, je présume, que la sœur Pucci a retiré plus de 40000 francs, du bazar de charité de cette année.

A Constantinople, la vie y est normale, mais les vivres sont hors de prix.

F.-X. LOBRY.

D'une lettre de M. Levecque, à M. Cazot, procureur général, nous extrayons le passage suivant :

12 juin 1916.

La fête de Jeanne d'Arc a été solennellement célébrée, et nous avons eu beaucoup de communions. Le soir, à sept heures, une réunion eut lieu dans la cour des sœurs. La bannière de Jeanne était sur le mur de la buanderie, au-dessus d'un autel qu'on y avait installé. Les prêtres-infirmiers chantèrent quelques psaumes en faux-bourdon (comme à Saint-François-Xavier de Paris), puis la cantate : *A l'étendard*. Un prêtre-infirmier, élève de nos confrères de Marseille, donna un magnifique panégyrique. Les assistants dépassaient de beaucoup le millier. Notre-Seigneur a dû être content. Nous ferons la procession de la Fête-Dieu avec probablement un reposoir au fond de notre grande allée et un autre chez les sœurs. Devant com-

mencer seulement à cinq heures et demie du soir, et le temps étant mesuré, j'ai cru bon de ne pas faire de reposoir devant la maison.

LEVECQUE.

Lettre de M. DAGOUASSAT *à M.* ROBERT, *secrétaire de la Congrégation.*

Macédoine, 13 juin 1916.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

L'armée d'Orient n'a pas de grandes émotions à communiquer, et les stratèges qui avaient juré que le coup décisif serait porté par la « phalange macédonienne », doivent être fatigués de tenir leurs regards fixés sur nous.

C'est si facile de dire : il n'y a qu'à... Aussi, connaissons-nous tous les reflux de la renommée; les uns nous félicitent d'être à l'abri, les autres nous gratifient de la plus sanglante des injures : embusqués ! ! ! d'autres nous sermonnent avec les « délices de Capoue » — je veux croire que dans Capoue, il y avait moins de moustiques et moins de soleil, plus d'ombre et plus d'eau potable —; enfin pour nous faire sentir notre inutilité, on nous jette : « Allez donc à Verdun ! » Nous ne demandons pas mieux; mais nous nous souvenons que lorsque, il y a six mois, nos batteries se formaient à Bourges, ceux qui savaient notre destination disaient tout bas : « Ce sont les bombardiers pour l'Orient, des condamnés à mort ! » Voilà ce que c'est que de nous canoniser avant l'heure; on en vient à briser notre piédestal.

Ce n'est pas en Macédoine et au sujet de la Macédoine qu'il faut se hâter de porter des jugements, et

je crois le voyageur qui dit : « C'est la patrie des problèmes et des énigmes. » L'armée d'Orient restera-t-elle longtemps encore pour les gens de chez nous un problème et une énigme ? Je laisse intact le point d'interrogation. Pour moi, je suis très heureux que la France soit ici, comme en sentinelle, et ce qu'elle garde sera bien gardé, je l'espère.

Mais comme nos œuvres ont souffert, nos chères missions aux pauvres gens des champs et notre séminaire ! Un jour, allant à Koukouch, la pluie nous surprit en chemin, et, apercevant un village, je pressai le trot de mon cheval pour trouver un abri ; je ne trouvai pas un seul toit, pas un, dans cette centaine de maisons abandonnées, brûlées lors de la deuxième guerre balkanique ; l'église elle-même n'avait pas été respectée. Les villages détruits, et depuis lors inhabités, jalonnent les étapes de l'armée victorieuse. C'est ainsi que les païens devaient faire la guerre ; il ne s'agit pas seulement de tuer des soldats, il faut déraciner la race vaincue. Lorsque les bonnes sœurs de Koukouch racontent ces malheurs qui ont mis par terre nos églises catholiques, on a une forte tentation de tristesse. Quant à elles, on est tout réconforté de les voir continuer leurs œuvres comme elles peuvent, malgré les menaces de la frontière voisine, malgré les incertitudes et les encombrements de la zone de guerre, vivant dans l'espérance d'un lendemain qui ressuscitera tout. Vraiment, je n'ai pas regretté ce jour-là d'avoir fait plus de 50 kilomètres sous la pluie.

C'est ce jour-là aussi que j'eus la bonne fortune de rencontrer un de nos confrères de Chine, le cher M. Lignier. C'était la première fois qu'on se voyait, et c'était sous une toile de tente très basse où perlaient nombreuses les gouttes de pluie ; mais la connaissance est vite faite, nous avons tant de choses communes que

nous aimons et l'on se quitte en répétant que la Chine est la plus belle des missions du monde.

Mais... nos amis les Malgaches sont venus me relancer jusqu'ici. Il y en a dans les environs, à quelques kilomètres de notre bivouac. Le bon Dieu, pour me faire contempler ces fortes têtes, n'a pas voulu que j'attende une éternité, je veux dire la fin de la guerre.

De temps à autre on va se retremper auprès de nos chers confrères de Salonique et de Zeitenlik, toujours si accueillants.

DAGOUASSAT

Lettre de M. LORDON, *Prêtre de la Mission, à M.* COSTE, *Prêtre de la Mission.*

Cavalla, le 3 juillet 1916.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

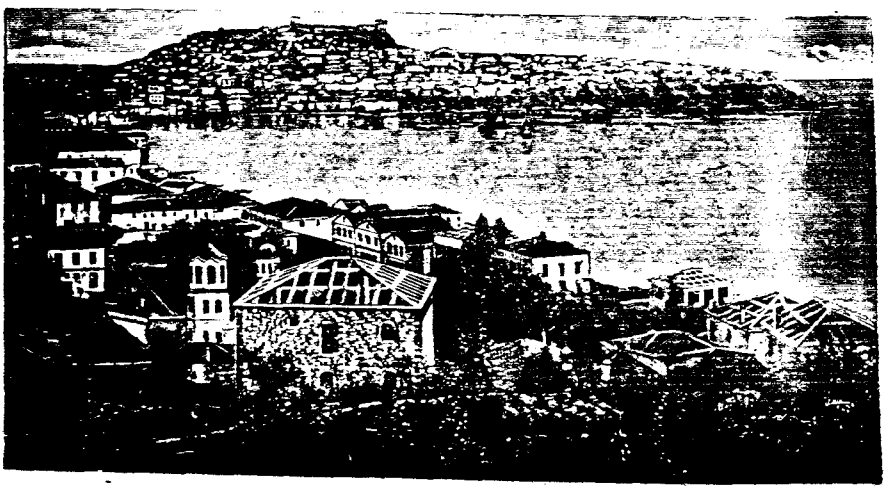
Je ne sais si de Paris vous pouvez vous faire une idée exacte de notre situation à Cavalla. Cavalla est un des noms qui reviennent assez souvent dans les journaux et sur lequel, par conséquent, il faut se faire une idée assez précise.

Le journal le *Traki* a annoncé *onze fois*, d'une façon officielle, la chute de Verdun.

Depuis près d'un mois, le blocus se fait sur nos côtes ; pas un sac de farine ne peut arriver, ni quelque marchandise que ce soit. Nous étions comme dans une ville assiégée, il fallait prendre des carnets de pain. On eut pendant quatre jours du pain blanc, puis ce fut du pain d'orge tout noir, fac-similé du pain allemand. Et nous étions logés à la même enseigne que le public. Mais avant de manger ce pain noir, nous avons essayé un autre approvisionnement qui réussira grâce aux Français de Thasos. Il n'y a pas que le pain qui

manque; depuis Pâques, je n'ai mangé ni œufs, ni pommes de terre. Il y a des œufs, mais à 25 centimes pièce au débit. Les pommes de terre n'existent plus, ni les pois ni les lentilles. Les îles et l'Asie Mineure ne peuvent nous envoyer leurs fruits. L'intérieur envoie ses denrées, de mauvaise qualité et à un prix élevé.

Par comble de malheur, une sécheresse comme jamais il n'en fut à Cavalla rend l'eau rare et précieuse. La



CAVALLA.

maison dépense en moyenne 1 fr. 50 d'eau potable pour la table et la cuisine. Notre citerne est tarie. Dans le jardin que je soigne, il y a un puits d'eau saumâtre qui est presque à sec, je ne puis arroser que le cinquième, alors que, pour bien faire, il faudrait l'inonder deux fois par jour. Car la température est caniculaire : 27 degrés à l'ombre est le *minimum*. Vous voyez donc que nos tribulations ne sont pas moindres que celles que l'on pourrait rencontrer dans une zone de guerre.

Nous avons cru un moment que les Bulgares allaient venir lorsque l'état-major grec lui a fait cadeau du fort de Rupel. Nous avons songé à l'éventualité de partir pour l'île de Thasos, qui est à une vingtaine de kilomètres en face de nous et qui, maintenant, est occupée par une compagnie de Français. Mais l'attitude du général Sarrail a fait réfléchir les Grecs et les Bulgares, et nous sommes rentrés dans le calme, renforcé par le blocus.

Depuis la chute du ministère, le blocus pour la poste a cessé, mais non pour les vivres. Aussi j'en profite pour faire un peu de correspondance.

C'est dans une atmosphère de chaleur et d'énervement que nous avons terminé l'année scolaire, nous sommes en vacances et, par bonheur, le capitaine, commandant le détachement français de Thasos, demande un prêtre pour lui et ses soldats. C'est une perspective de vacances agréables. M. le Supérieur compte nous y envoyer deux par deux. Ce sera alors un peu la France pour des exilés. Il y a tant de Français à Salonique, mais ils ne viennent pas jusqu'à Cavalla. Nous les voyons passer parfois sur nos têtes quand ils vont accomplir leurs exploits en Bulgarie, mais ce nous sera plus agréable de les voir de plus près.

LORDON.

ASIE

CHINE

TCHÉ-LY MÉRIDIO-OCCIDENTAL

Nous extrayons du *Bulletin catholique de Pékin* cet intéressant rapport qui est communiqué à la revue par M. Baroudi.

Le nombre d'enfants de païens baptisés à l'article de la mort dans le vicariat du Tché-ly méridio-occidental est considérable. Durant les trente dernières années, il s'est constamment maintenu de 20 000 à 35 000; une année même, il est monté jusqu'à 40 000; pendant la révolte des Boxeurs, il est descendu à 8 000. Ce résultat si consolant paraît bien extraordinaire à beaucoup. Quelques personnes même, me suis-je laissé dire, ne veulent pas croire à sa réalité. S'il leur était donné comme à nous de voir nos chrétiens à l'œuvre, leurs doutes s'évanouiraient vite.

Le zèle de nos chrétiens pour les baptêmes d'enfants date surtout de M. Catella, saint missionnaire italien, mort en 1883 Il prit cette œuvre à cœur. Nos vieux missionnaires se rappellent encore l'ardeur avec laquelle il exhortait prêtres et fidèles et la simplicité qu'il mettait à répéter souvent : « Je suis un ouvrier tout à fait inutile. Venu en Chine pour sauver des âmes, je ne puis pas convertir beaucoup d'adultes, je

tâche au moins de faire arriver au ciel quelques âmes de petits enfants. » L'impulsion une fois donnée ne s'est plus arrêtée. A la fin de chaque retraite, le vicaire apostolique recommande tout spécialement cette œuvre à ses prêtres, qui, de leur côté, saisissent avec bonheur toutes les occasions de stimuler leurs chrétiens. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas été témoin de la joie toute surnaturelle de nos baptiseurs offrant leur gerbe de centaines de baptêmes? Nos chrétiens aiment cette œuvre; leur foi vive leur en fait comprendre toute la beauté et toute l'importance; ils savent aussi que c'est une des plus douces consolations de leurs pasteurs.

Il n'est pas rare, lorsque le missionnaire loge chez les chrétiens, de voir de nombreuses lignes noires tracées sur le mur de la chambre. Un enfant vous surprend à les regarder : « Ah! vous ne savez pas ce que c'est, Père! C'est le nombre de baptêmes de ma mère ; je suis chargé de les noter! » Dans une autre famille, vous remarquez un flacon à moitié rempli de haricots, bien en évidence sur une table, au milieu de quelques images ou statuettes : « Ce flacon, tel Père me l'a donné : je m'en sers pour compter mes baptêmes; à chaque nouveau baptême, j'ajoute un haricot. »

Avant d'étudier comment peuvent être obtenus de si beaux résultats, deux remarques très importantes sont à faire. La première, c'est qu'il y a en Chine, plus qu'en aucun autre pays, beaucoup d'enfants malades, surtout à certains moments d'épidémie, petite vérole, rougeole, etc., qui reviennent à peu près régulièrement chaque année. La mortalité parmi ces petits malades est nécessairement très grande, vu l'absence de tout soin intelligent et le manque total d'hygiène. Il est bien difficile d'établir des statis-

tiques; je puis dire cependant que, dans un village d'un millier de chrétiens, il est mort en quelques jours cinquante enfants en bas âge de la petite vérole. La deuxième remarque à faire, c'est qu'en Chine le premier venu peut exercer la médecine, soit en écrivant des ordonnances, soit en donnant des remèdes, soit en pratiquant l'acuponcture; cette dernière méthode est très appréciée en Chine et produit, paraît-il, des résultats merveilleux. Même des missionnaires européens n'hésitent pas à y recourir, surtout pour le choléra.

Nos baptiseurs peuvent se diviser en deux catégories : les baptiseurs à domicile et les baptiseurs ambulants.

Parmi les baptiseurs à domicile, les femmes, mères de famille, veuves, bonnes filles vivant chez elles, tiennent la première place. Les hommes ne sont guère baptiseurs à domicile que par occasion, par exemple quand ils sont déjà médecins. Toutes nos baptiseuses ont la spécialité des maladies d'enfants, et pour cause. Pleines de zèle, elles consacrent tout leur temps à cette œuvre. Leur maison devient un vrai dispensaire pour enfants; du matin au soir, leur porte est assiégée par les mamans venant montrer leurs bébés. Les familles un peu plus à l'aise les invitent chez elles.

Une anecdote entre mille. Voici une baptiseuse dont la réputation de guérisseuse d'enfants rayonne assez loin de son village. Le sous-préfet a son fils unique grièvement malade. Il s'est adressé à tous les médecins, à toutes les sorcières; l'enfant ne guérit pas. Il entend parler de notre chrétienne et envoie sa belle voiture de mandarin la chercher : « Moi, une pauvre paysanne, je pourrais bien baptiser l'enfant s'il est en danger de mort! Mais peut-être m'obligera-t-on à faire des superstitions! » Et elle refuse, au grand étonnement de ses voisines païennes. Le sous-préfet envoie encore une

de ses servantes, même refus. Le surlendemain, la voiture mandarinale, toute calfeutrée, s'arrêtait de nouveau devant la porte de notre baptiseuse et une dame en descendait. C'était la femme du mandarin, elle-même, apportant son bébé dans les bras. La chrétienne l'examine, le pique par-ci et par-là, donne quelques pilules avec l'assurance que l'enfant guérira. Trois jours après, le mandarin envoyait un de ses premiers subordonnés pour remercier et offrir de l'argent ; l'enfant était guéri. Notre chrétienne refusa l'argent, disant qu'elle n'y avait aucun droit ; les pilules lui ayant été données par le missionnaire pour faire du bien autour d'elle et les quelques coups d'épingle n'en valant vraiment pas la peine. Elle dut pourtant accepter quelques cadeaux en nature. La première fois qu'elle vit le prêtre, elle lui demanda si, en conscience, elle pouvait garder ces cadeaux !

Comment cette brave chrétienne et tant d'autres arrivent-elles à se faire leur réputation de guérisseuses d'enfants ? Une voisine a un enfant malade : « J'ai des pilules pour enfants que m'a données le missionnaire ; si tu lui en donnais une ! — Je veux bien. » Si l'enfant guérit, la réputation est commencée. D'ailleurs, la mission a fait éditer un petit opuscule dans lequel sont expliqués très clairement la vertu de trente-cinq espèces différentes de remèdes chinois, les symptômes des maladies les plus ordinaires des enfants qu'ils guérissent, le moment et la manière de les faire prendre. Avec l'aide de ce manuel, il est facile à nos chrétiens et chrétiennes d'acquérir un bagage de science médicale très apprécié de leurs compatriotes. L'acuponcture demande un apprentissage assez difficile, paraît-il, car il faut avoir un coup de main très sûr. Ce qui attire surtout la clientèle de nos baptiseuses, c'est la gratuité des remèdes. Un pauvre Chinois y regarde à deux fois

avant d'entrer dans une pharmacie pour acheter un remède, une simple pilule qui s'élèvera au prix de plusieurs journées de travail. Et encore sera-ce peut-être un remède falsifié qui ne produira aucun effet!

Comment s'y prennent nos doctoresses pour baptiser? Elles voient d'abord si l'enfant est en danger de mort. Le missionnaire a toujours soin de recommander de ne donner le baptême que si ce danger existe réellement. S'il n'y a pas danger, une piqûre ou une médecine, et la maman repart contente. S'il n'y a aucun espoir de sauver la vie de l'enfant : « Vraiment tu es venue trop tard! Essayons tout de même d'une friction sur la tête. » La mère s'y prête ordinairement de bonne grâce, et, tout en lavant le front de l'enfant, la chrétienne prononce tout bas la formule du baptême. Bien souvent, elle se sert d'une éponge imbibée à laquelle elle attribue une vertu extraordinaire. « Donne-lui de temps à autre une de ces pilules et reviens me voir demain. » Mais le lendemain, le petit ange a déjà pris son vol vers le ciel.

Le baptême est facilité par l'ignorance des païens qui ne soupçonnent même pas ordinairement le but de nos baptiseurs; ils croient à une simple œuvre de miséricorde corporelle. (Ils ne se trompent pas en cela et nos baptiseurs et baptiseuses ont certainement sauvé la vie du corps à des milliers et milliers d'enfants.) Cette ignorance tend de plus en plus à disparaître, à cause du nombre toujours croissant des chrétiens, des relations plus étroites avec les païens et de la connaissance de plus en plus répandue de notre sainte doctrine. Ceux qui ont une vague idée de l'intention des baptiseuses ne recourent évidemment à elles qu'à la dernière extrémité, posant comme condition que l'enfant ne sera pas baptisé, et avec quelle attention ils regardent tous les mouvements et gestes! « Une simple piqûre,

quelques pilules et pas autre chose! » La chrétienne s'exécute de bonne grâce tout en éprouvant une bien grande peine de ne pouvoir ouvrir les portes du ciel à ce pauvre enfant qu'elle voit sur le point de mourir. Les païens, très superstitieux, ont peur de quelque malheur pour leur enfant ou pour eux. Autrefois, ils auraient pu dire : c'est pour avoir les yeux et le cœur de cet enfant. Cette absurde calomnie a peut-être fait son temps. Une fillette de seize ans de notre ville même de Tcheng-ting-fou, nouvellement baptisée, m'affirmait pourtant avoir assez souvent entendu dire que Missionnaires et Sœurs arrachaient le cœur des enfants.

Une jeune veuve chrétienne avait soigné et baptisé le petit garçon d'un voisin. Il mourut. Les parents, je ne sais comment, eurent bruit du baptême donné : « Ah! au lieu de le soigner pour le guérir, elle l'a tué! » Et toute la famille fit irruption chez la pauvre veuve; on l'accabla de coups et elle fut laissée à demi morte. « Qu'est-ce que tu pensais pendant qu'on te battait? lui demanda le missionnaire. — Mais, Père, j'étais contente. Je disais dans le fond de mon cœur : vous pouvez bien me battre, mais vous n'empêcherez pas que votre enfant a été bel et bien baptisé et qu'il est maintenant au ciel! »

On a vu plus d'une fois des païens apportant leurs petits moribonds à des chrétiens et les priant eux-mêmes de leur donner le baptême : « Vous dites qu'étant baptisé, il ira dans un endroit où il sera heureux. Puisqu'il ne peut pas vivre, qu'il aille au moins dans le ciel des chrétiens! »

Nos baptiseuses ne demandent aucun salaire. Elles se contentent du moindre petit cadeau que leur fait le missionnaire : une croix, une image, une médaille, un livre de piété. Vous mettrez le comble à leur bonheur,

si, pour les récompenser de leur zèle, vous donnez à la chapelle de leur chrétienté un crucifix, une paire de chandeliers, un chemin de croix, etc. Les dépenses pour l'achat de ces cadeaux, jointes à quelques aumônes qu'on croit bon de faire à quelques-unes vraiment très pauvres, reviennent chaque année de 1 000 à 1 500 francs.

La seconde catégorie est celle des baptiseurs ambulants. Ils sont ordinairement choisis parmi nos maîtres enseignants. Pendant les fortes chaleurs de l'été, leurs écoles sont désertes ; on en profite pour les employer à l'œuvre des baptêmes des enfants. L'institution de ces baptiseurs ambulants a été suggérée par le métier des charlatans vendeurs de médecines qui parcourent assez nombreux les villages, trompant par leur verbiage la simplicité des paysans, des paysannes surtout.

Voici donc notre baptiseur arrivé dans un village. Il s'installe au débit de thé et tout en causant avec les habitués du lieu, il leur a vite appris qu'il est médecin, qu'il voyage pour guérir surtout les maladies d'enfants, il a avec lui une ample provision de très bons remèdes. La plupart du temps, il ose ajouter qu'il est envoyé par les missionnaires catholiques pour distribuer gratis des médecines aux pauvres gens des campagnes. Les commères en train de jaser sur le pas de la porte voisine ont tout entendu et le bruit se répand bientôt dans tout le village qu'un médecin catholique est au débit de thé. Toutes les femmes accourent. Il faut examiner même les bébés qui ne sont pas malades. Qui sait, se disent les mamans, le mien pourrait bien être sur le point de le devenir ! L'occasion est si bonne ; examen, médecines, le tout gratuit ! Pour le baptême, notre charlatan du bon Dieu opère comme les baptiseurs à domicile. Le lendemain, il recommence dans un autre village. Il ne rencontrera pas partout un accueil si sympathique ; quelquefois même, on le priera de

quitter le village au plus tôt; ce sont là les petites aventures du métier. Le résultat n'en est pas moins dans l'ensemble très fructueux. Mais il faut des hommes d'une vertu éprouvée. Certains missionnaires hésitent beaucoup à les multiplier. Ces baptiseurs ambulants reçoivent comme salaire une dizaine de francs par mois; tous les frais de voyage, de nourriture sont compris dans cette somme.

Les Filles de la Charité, dans leurs dispensaires de Tcheng-ting-fou et de Chouen-te-fou, ont aussi chaque année une ample moisson de baptêmes.

Pour être complet, un mot des baptiseurs que j'appellerai de hasard. Beaucoup de païens ont la barbare coutume de jeter dehors leurs enfants mourants avant qu'ils rendent le dernier soupir; l'âme de l'enfant, lorsqu'elle s'échappera du corps, ne saura pas ainsi retrouver la demeure de la famille, où elle pourrait revenir troubler ceux qui jouissent encore des douceurs de la vie. Si nos chrétiens s'en aperçoivent à temps, ils ne manquent pas, tout en prenant les précautions exigées par la plus grande prudence nécessaire en pareil cas, de procurer la grâce du baptême à ces pauvres innocents. Tout dernièrement, le directeur de notre séminaire était en promenade avec ses élèves. Sur le bord du chemin, une vieille femme se lamentait à grands cris : « Mon petit-fils! Mon petit-fils! » Comme elle avait à côté d'elle un paquet enveloppé d'une natte, le missionnaire comprit tout de suite qu'elle pleurait une dernière fois son petit-fils mort avant de l'abandonner là, au milieu des champs, loin de toute habitation. Ému de pitié, il lui adressa quelques bonnes paroles. Pendant ce temps, la natte s'était entr'ouverte, et il constatait avec stupéfaction que l'enfant respirait encore. Un séminariste s'empressa d'aller chercher de l'eau à la mare voisine et le

directeur eut la consolation de baptiser pour la première fois un enfant de païens *in articulo mortis*.

Les remèdes donnés gratuitement jouent un rôle exceptionnellement important dans l'œuvre des baptêmes. Cette gratuité attire la nombreuse clientèle des baptiseurs. Il est donc nécessaire d'avoir des pharmacies chinoises assez bien achalandées. La principale est à Tcheng-ting-fou. Les médecines sont achetées chaque année à une grande foire qui se tient vers le mois de décembre à K'i-tcheou, ville du Tché-ly. A cette foire, on peut se procurer toutes les espèces de médicaments connus de nos Célestes. Les marchands, vendeurs et acheteurs en gros, s'y rendent de tous les points de la Chine. Notre provision annuelle nous revient de 1 500 francs à 2 000 francs. Arrivées ici dans des nattes tressées en forme de paniers, les médecines sont aérées pendant quelques jours et soigneusement rangées. Au printemps, on les réduit presque toutes en poudre : réduites en poudre, elles serviront pour la plupart à fabriquer de petites pilules; sous cette forme, il est plus facile de les faire absorber par les enfants. Dans la composition d'une pilule, entrent jusqu'à quinze et vingt éléments différents. Les médecines soit en poudre, soit en pilules sont réparties en gros paquets, contenant chacun d'autres petits paquets de quelques grammes. C'est la collection complète des médecines les plus ordinaires pour enfants. Chaque missionnaire emporte toujours avec lui un de ces gros paquets dans ses tournées de missions. Il distribue lui-même aux baptiseuses et baptiseurs, en plus ou moins grande quantité, selon leur clientèle plus ou moins nombreuse. Malheur à lui, s'il a oublié ou trop vite épuisé sa provision! « Père, comment ferai-je pour baptiser encore de petits païens? Dès que je n'aurai plus de médecines, personne ne viendra me trouver! »

Les païens savent très bien que ces remèdes viennent de nous; et à leurs yeux, nous sommes aussi médecins que pharmaciens. Quel missionnaire n'a pas été abordé plusieurs fois par un brave homme, une brave femme, le priant de les guérir eux, ou leur enfant. Il n'est pas facile de leur faire comprendre que nous sommes seulement médecins des âmes.

Revenons à notre pharmacie de Tcheng-ting-fou. Bon moment s'il en fut! Toute la provision est étalée dans la cour. A la vue de cette collection disparate de feuilles, fleurs, graines, racines, écorces, peaux de serpents, carapaces de tortues, scorpions et cigales desséchés, il vous sera bien difficile de retenir un petit sourire ironique. Je ne vous en fais pas de reproche; cela nous arrive encore à nous missionnaires. Les Chinois ont une confiance absolue à leur pharmacopée. Notre scepticisme, notre horreur n'empêchent pas la guérison de nombreuses maladies. Dans une de mes tournées de missions, j'étais accompagné d'un de nos maîtres passant pour avoir quelques notions de médecine. Un chrétien lui présente devant moi un enfant malade. Mon suivant l'examine, interroge : « Cherchez-moi, dit-il ensuite, les sept espèces de grains suivants (je me rappelle qu'il y avait des grains de poivre), il m'en faut sept de chaque espèce. — Sept espèces et sept grains de chaque espèce! Pourquoi pas six ou cinq? ne pus-je m'empêcher de dire. — Vous verrez, Père, je vais réduire tous ces grains en poudre; j'en ferai une boulette qu'on mettra pendant cinq minutes dans la main de l'enfant. Si au bout de cinq minutes, il parvient à suer, il est sauvé. » Ainsi fut fait, toujours en ma présence. Au bout de cinq minutes, l'enfant suait à grosses gouttes. Je demeurais tout ébahi, pendant que le maître me regardait de son air le plus malicieux. Le lendemain, l'enfant complè-

tement guéri gambadait dans la rue avec ses compagnons.

Permettez que je vous présente notre pharmacien. Nous rêvions d'en avoir un pareil depuis longtemps. C'est un Pauliste assez âgé qui ne peut plus enseigner à l'extérieur. Tous les moments que lui laisse libres le service ordinaire de la pharmacie sont consacrés à ramasser toute espèce d'herbes, de graines, etc. « Mais si tu continues de ce train, lui disait un jour le procureur de la maison, je vais être obligé de faire construire d'autres bâtiments pour remiser toute ta récolte! — Ceci, Père, c'est pour telle maladie, cela pour telle autre. Il en faut beaucoup chaque année et, vous le savez, à K'i-tcheou, on le vend très cher! — Alors que le bon Dieu te bénisse!... Car cette année, nos comptes de la Sainte-Enfance se sont clôturés par un terrible déficit qu'il faudra pourtant combler et par quel procédé? Si tu m'aides à faire des économies sur l'achat des médecines, je te délivrerai un brevet de pharmacien de première classe ! »

Les petits anges envoyés au ciel par tous nos baptiseurs, grâce à ces médecines, ne peuvent que nous être d'un puissant secours pour la conversion si ardemment désirée de notre chère Chine. Nous les invoquions autrefois, ces petits anges, dans nos fêtes de la Sainte-Enfance chantant avec toute notre ferveur de dix ans : « Petits frères, priez pour nous! » Qu'ils prient surtout pour leurs parents et tous leurs compatriotes : « Petits anges, priez, priez pour votre Chine. Elle s'oriente vers la civilisation. Aidez-la à s'orienter vers la seule vraie, celle que peut et sait donner le catholicisme! »

Une de mes meilleures joies de missionnaire a été le baptême de toute une nombreuse famille païenne. Elle se composait de sept frères, tous mariés, vivant

ensemble, autour de leur vieille mère, déjà baptisée. Ils l'aimaient beaucoup, leur vieille mère; à ses exhortations d'embrasser la vraie religion, ils répondaient par de belles promesses pour ne pas lui causer du chagrin, mais retardaient toujours. La mère tombe malade : « Allez vite me chercher le prêtre ! — Si le prêtre vient et que tu guérisses, nous nous ferons tous chrétiens ! » promet le second des fils au nom de tous. Le prêtre vint, donna l'extrême-onction et le saint viatique à la malade. Quelques jours après, elle était guérie. Le second fils tint le premier sa promesse. Il envoya son aîné et sa belle-fille à l'école de la résidence, et se fit ensuite baptiser, lui, sa femme et ses enfants. Ses frères, neveux et nièces reçurent tous la même grâce dans l'espace de trois ans. « Ah ! Père, m'ont répété souvent une bonne veuve et une dévote, fille du même village, nous savions bien que tôt ou tard la famille Wang devait se faire chrétienne. Nous y avons baptisé tant de petits enfants qui ont été au ciel et prié pour elle ! »

Quand donc arrivera l'heureux moment où nous pourrons nous écrier, nous aussi : « Nous savions bien que tôt ou tard la si grande famille chinoise devait se faire chrétienne ! Tant et tant de ses petits enfants au ciel ont prié pour elle !... »

D'une lettre de la sœur Guerlain de *Tcheng-ting-fou*, nous extrayons les lignes suivantes :

Nos chères catéchumènes sont nombreuses cette année, et, parmi elles, il y en avait une atteinte, depuis plus de sept mois, d'une affreuse plaie à la jambe, plaie incurable sur laquelle tous les remèdes chinois et européens n'avaient produit aucun bon effet. Un jour, on lui dit de dire trois *Ave Maria*, et, avec de l'eau de Lourdes, on fait le pansement. La guérison fut in-

stantanée ! Notre Immaculée Mère avait montré sa puissance à l'égard d'une pauvre païenne pleine de foi et de désir d'être chrétienne ; elle est maintenant baptisée et ne sait, comme nous, comment témoigner sa reconnaissante à la sainte Vierge.

Veuillez, mon Très Honoré Père, nous aider à remercier Marie Immaculée de cette immense faveur.

Sœur M. GUERLAIN.

TCHÉ-KIANG ORIENTAL

Nous empruntons au *Petit Messager de Ning-Po* les détails suivants sur les Sœurs indigènes du Purgatoire :

Le 25 janvier 1916, *vingt-cinquième anniversaire de la fondation des Sœurs indigènes du Purgatoire*, Monseigneur a jugé à propos de réunir toutes les sœurs pour la rénovation des vœux qu'elles font chaque année à cette date.

Voici, en quelques mots, les étapes parcourues depuis leur fondation. Au commencement de 1892, M. Ibarruthy quittait l'archipel de Tchou-san et s'installait dans la résidence de Ningpo ville, pour commencer l'œuvre des Sœurs indigènes que Mgr Reynaud lui confiait, et elle était en bonnes mains. Les Filles de la Charité de la Maison de Jésus-Enfant eurent la complaisance de prêter une petite dépendance de leur maison pour y réunir quelques jeunes filles qui gardaient chez elles la virginité et qui désiraient se réunir en communauté.

Le 25 janvier 1892, jour de la Conversion de saint Paul, sept jeunes filles se réunissaient dans ce but ; elles étaient les premières pierres de l'édifice que nous espérons voir aller s'agrandissant de jour en jour.

M. Ibarruthy était leur directeur, aidé, en ce temps-là, par la respectable sœur Solomiac, supérieure des Filles de la Charité. Le 25 mars 1892, douze autres jeunes filles, venant des districts éloignés et qui n'avaient pu arriver pour le jour de l'ouverture, se joignirent aux sept premières, avec lesquelles elles peuvent être considérées comme les mères fondatrices de la Communauté. Six vivent encore de celles qui entrèrent le 25 janvier 1892, et des douze autres, quatre seulement assistent à cet anniversaire.

Peu après, leur nombre s'augmenta, et la communauté se trouva à l'étroit; il fallut songer à confier quelques œuvres aux plus entendues d'entre elles.

La première fondation eut lieu à Haimen, au commencement de février 1897. A ceux qui trouveront long ce noviciat de cinq ans, je dirai qu'en ce temps-là les femmes ne recevaient aucune éducation en Chine; toutes savaient par cœur une longue litanie de prières, mais cela ne suffisait pas, vu que le but de leur communauté était l'instruction de la jeunesse féminine du vicariat. Elles devaient apprendre à lire et à écrire, et cela demande du temps. Il fallait aussi les former à la vie de communauté, leur faire comprendre leur vie de pénitence pour aider les âmes qui souffrent dans le Purgatoire.

Pour réussir dans cette formation, le temps est un grand facteur, et, encore maintenant, les novices restent trois ans au noviciat, et un an dans la communauté après leur première année de vœux, avant d'être envoyées dans les œuvres des missions.

La seconde fondation se fit à Wentcheou, en septembre 1897. Ces deux maisons, de Haimen et de Wentcheou, comptaient six sœurs chacune. Après cet effort, il fallut respirer pendant quelque temps et attendre que les nouvelles sœurs fussent formées pour

commencer d'autres fondations, qui eurent lieu successivement à Chaoshing, à Kintcheou, à Kangpo, à Mapong et à T'ai-tcheou-fou.

En 1914, les sœurs quittèrent le petit local qu'elles occupaient chez les Filles de la Charité, pour aller s'installer au Malou, dans un établissement qui leur sert de maison-mère. Cette maison, que l'on croyait suffisamment grande, est déjà pleine. A l'étage, on a dû réserver quelques chambres pour servir de chapelle. Quand il y aura un appartement consacré au culte, les sœurs se trouveront moins à l'étroit; aussi, est-il à désirer qu'une chapelle soit édifiée sous peu.

Actuellement, le nombre total des sœurs de la communauté est de soixante-cinq; seize sont déjà allées au ciel recueillir ce qu'elles avaient semé ici-bas.

En comptant la maison-mère, il y a huit établissements dans lesquels les sœurs tiennent des écoles de jeunes filles, des orphelinats pour les enfants de la Sainte-Enfance, des catéchuménats pour les femmes, et parfois des ouvroirs.

Puissions-nous sous peu avoir assez de ressources pour doter quelques sous-districts de maisons de sœurs, où il est à désirer qu'elles puissent s'établir pour l'instruction des personnes de leur sexe. Elles y seraient utiles, même nécessaires, pour la bonne formation des femmes à la vie chrétienne. Par leurs exemples et leur zèle, elles ancrent dans la foi la jeunesse chrétienne qui sera plus tard chargée d'élever une famille.

Puisse le bien qu'elles font actuellement aller toujours en progressant, et s'étendre à toutes les parties du vicariat. C'est le plus ardent des vœux que je formule en souhaitant aux Sœurs du Purgatoire de devenir toujours plus nombreuses et plus ferventes. *Ad multos annos.*

Lettre de M. MARQUÈS, *Prêtre de la Mission à M.* VILLETTE, *Supérieur général.*

Cheng-Hsien, 17 mai 1916.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Les télégrammes ont dû vous apprendre que notre province a levé aussi, depuis le 11 ou le 12 avril, l'étendard de la révolte contre le pouvoir central. Il y a eu beaucoup de rumeurs, de la panique même, surtout dans le vicariat du Tché-ly, au nord de la province, mais, à part quelques disputes entre soldats, notre indépendance jusqu'ici a été plutôt pacifique en dépit de son esprit et de son apparence belliqueux. Il en sera probablement ainsi tant que les troupes du Nord ne marcheront pas contre nous. Évidemment, nous sommes toujours dans l'incertitude et logeons à l'enseigne de la divine Providence, par conséquent, *in protectione Dei cœli*. La Chine est un pays si drôle, si déconcertant qu'il faudrait être un clairvoyant prophète pour oser parler du lendemain. Tout de même, il reste vrai que les Célestes n'en ont pas à nous, qui ne nous mêlons pas de leurs querelles, et les deux partis paraissent être d'avis de ne pas nous y mêler et de nous protéger. Je me trouve pour le moment dans la sous-préfecture de Cheng-Hsien, à 210 ly de Shao-Hing-fou, occupé à donner la mission. A peine étais-je arrivé que le chef de la police m'envoya un subordonné, avec sa carte, pour me dire que j'étais sous sa protection et que je n'avais qu'à l'avertir en cas de besoin. Il m'avait vu passer devant son yamen. Il fait de même pour les étrangers qui viennent acheter des cocons de soie ou du thé. Ayant échangé une visite

très amicale, il me dit : « Si vous allez à la campagne, je vous prie de m'avertir, je vous donnerai quatre « policemen » pour vous garder. » Le sous-préfet, que je vis aussi, insista de même pour que j'acceptasse. « Je ne suis pas venu faire du mal aux Chinois, et, depuis douze ans que je suis dans votre noble pays, on ne m'en a jamais fait. — Oh ! je sais bien, me dit-il, mais, comme pour le moment notre humble pays n'est pas en paix, il y a beaucoup de brigands dans la campagne, et il est plus sûr de vous laisser escorter. »

De fait, Cheng-Hsien est réputée pour ses brigands. Les soldats font des expéditions contre eux, de nuit ou de jour, et ils en rapportent, tous les jours, quelque tête coupée ou quelque gibier de potence qu'on fusille rondement. On craint toujours quelque coup de main sur la ville. Ailleurs, c'est la même chose. Je venais de quitter, au mois d'avril, la sous-préfecture de Chu-Ki, lors qu'elle fut prise par des gens du même acabit, dont le chef se proclama « toutou » ou gouverneur, à soixante-dix ans et plus. Il ne le fut pas longtemps ; les soldats accoururent d'Hang-Tchéou et de Shao-Hing ; un fils de ce vert montagnard se trouvait parmi les officiers de l'expédition ; apprenant qu'il allait faire le coup de feu contre son papa, il lui expédia en secret une estafette pour le prier de prendre aussitôt la clef des champs. Le vieux ne se le fit pas répéter, la troupe entra dans Chu-Ki tambours battant et n'eut à exécuter que quelques imprudents retardataires.

Voilà, Monsieur et très honoré Père, quelques petites nouvelles politiques de la préfecture qui m'est confiée ; elles vous intéresseront peut-être en vous faisant voir un petit aperçu local de la présente révolution. Dieu veuille qu'elle ne s'étende pas et ne devienne pas plus sanglante dans nos contrées. Le malaise

est général, la crainte aussi; tout le monde se plaint de cet état de choses. Pour nous, nous continuons notre petit travail, missions, baptêmes, œuvres, et ce qui nous gêne le plus, c'est encore la grande guerre.

Quand Dieu aura-t-il pitié de nous?

Autrefois, il y avait ici un ou deux missionnaires et un collège franco-chinois qui connut la renommée et les éloges officiels; c'était, sans contredit, le meilleur de toute la préfecture. Depuis que la pénurie de missionnaires se fait sentir dans notre vicariat, ce poste n'a plus de titulaire, la chrétienté s'en ressent.

Léon MARQUÈS.

AFRIQUE

ÉGYPTE

De l'hôpital français du Caire, ma sœur Rouleau écrit au Très Honoré Père.

Je veux vous faire part, mon Très Honoré Père, d'une grande consolation que la très sainte Vierge nous a donnée à l'ouverture de son mois béni. Nous avions reçu, il y a quelque temps, une pauvre israélite qui avait été dans plusieurs hôpitaux; elle était couverte de plaies des pieds à la tête et il fallait sans cesse la changer pour ne pas aggraver son mal. La sœur me disait souvent : « Si encore on pouvait faire quelque bien à son âme, on serait dédommagé de ses peines. » Mais la famille la suivait de près, et il ne nous serait pas venu à la pensée de lui parler de religion; le 30, au matin, la sœur lui montra la croix de son chapelet, comme pour lui dire que Notre-Seigneur en avait bien souffert d'autres; la malade le regarda avec plaisir; enfin, vers trois heures, on lui présenta un crucifix qu'elle prit dans ses mains et le baisa longtemps avec amour. Il fallut le lui arracher des mains, car ses parents arrivaient pour la visite. Quand la famille fut partie, on alla chercher le Père aumônier, qui avait déjà remarqué certaines dispositions favorables; il n'hésita pas à lui donner le baptême; à peine avait-il

fini de régénérer cette âme qu'elle retourna au bon Dieu, vers six heures du soir, le 30 avril, tant il vrai que les soins prodigués aux malades sont plus éloquents que toutes les paroles. Sœur Marie ROULEAU.

ABYSSINIE

Nous empruntons aux *Missions catholiques* la lettre suivante de M. Baeteman :

La vie de notre mission est une alternative de persécutions, entrecoupées par quelques rares éclaircies de calme relatif. La haine que le schisme tout-puissant a vouée au petit grain de sénevé catholique est formidable.

Pendant que la guerre met aux prises tous les pays de la vieille Europe, la persécution s'est rallumée en Abyssinie. Les missionnaires sont poursuivis, parce qu'ils sont Français. Quant à nos fidèles, ils sont englobés dans la même haine et honorés des mêmes mauvais traitements.

Au pays de Ménélick, la France a toujours été estimée, aimée même, parce que le caractère chevaleresque de notre patrie plaît au peuple éthiopien, naturellement brave et généreux. Le passage de Marchand a laissé des traces dans les montagnes d'Abyssinie et, aujourd'hui encore, on y parle du « Grand Français »!

Nos représentants et, disons-le parce que c'est vrai, nos missionnaires ont cultivé cet amour, au point que, récemment, un de mes enfants de là-bas m'écrivait : « Ah! Père, que je voudrais avoir des ailes comme les aigles! je serais si heureux d'aller me battre et de mourir pour la France! »

Et, dans sa simplicité touchante, il me chargeait de féliciter le général Joffre de ses victoires.

Certains chefs, cependant, nous sont hostiles, un entre autres, le ras Schioum, fils du roi Joannès (ou Théodoros).

Gouverneur de la province du Tigré, il avait fait une gracieuse réception à notre supérieur, qui, au retour d'un voyage à la capitale, était allé le saluer; mais son sourire dissimulait une haine farouche, qu'un incident ne tarda pas à faire éclater.

— Au commencement de l'année 1916, un catholique ayant fort légitimement réclamé à un schismatique une dette de 3 thalers, celui-ci répondit par des injures.

Comme il arrive parfois, même en matière de minime importance quand la passion s'en mêle, l'affaire s'envenima. Parents et amis prirent parti pour l'un ou l'autre des adversaires et cette contestation, si futile à son origine, finit par être déférée au tribunal du Ras Schioum.

Tous les catholiques de la province furent convoqués à Adoua. Les missionnaires s'y rendirent aussi pour défendre leurs enfants. Deux audiences furent consacrées aux débats, en présence d'une foule fanatique qui avait toute liberté d'invectiver les nôtres. Ils se terminèrent par la condamnation de deux de nos fidèles qui furent immédiatement jetés en prison et chargés de fers.

Cela se passait au commencement du mois de février et ils languissent encore dans leur noir cachot. Mais on m'écrivait récemment que rien ne peut vaincre leur courage : « Si ce n'est pas assez de meurtrir nos bras et nos jambes, a dit, un jour, l'un d'eux à ses bourreaux, coupez-nous la tête! Quant à nous faire apostasier, vous n'y parviendrez pas! »

Le ministre de France, averti, s'est employé de son

mieux à calmer l'orage, et il a obtenu de Lidj Yassou un ordre impérial enjoignant au ras Schioum de nous laisser tranquilles.

Mais celui-ci n'en a tenu aucun compte.

Non seulement il garde nos gens en prison, mais il a enjoint aux catholiques de la province d'évacuer trois (sur quatre) des postes que nous occupons dans l'intérieur.

La force armée a été chargée d'exécuter la sentence. Un certain nombre de nos catholiques, qui n'avaient pas quitté leurs demeures, ont été enchaînés; les autres se cachent dans les déserts pour échapper aux soldats lancés contre eux.

Et notre supérieur a dû prendre à nouveau le chemin de la capitale (un mois de voyage), pour en appeler à l'Empereur.

En attendant, nos chrétiens souffrent et lèvent les yeux vers le ciel et vers la France.

Oui, je dis bien : « vers la France »; car si cette persécution est avant tout fomentée par la haine contre le catholicisme, la haine contre la France y entre pour une bonne part.

Je ne puis m'empêcher de voir dans la crise actuelle l'indice d'un prochain et consolant renouveau.

Quand tout semble désespéré, que tout espoir humain paraît perdu, c'est alors que Dieu intervient et daigne exaucer les supplications, les larmes, les gémissements, les prières de ses saints.

Si le drapeau de la patrie est plus beau quand il est déchiré par le souffle orageux des batailles et par la grêle meurtrière des projectiles, n'est-ce pas, de même, une gloire aussi pour une mission d'être, comme la nôtre, toujours aux prises avec l'ennemi, toujours en guerre? Et quand les hostilités redoublent, quand la tempête se fait plus furieuse, c'est que la maternelle

Providence prépare une triomphante compensation. Dieu travaille dans l'ombre et, l'ouragan passé, son œuvre resplendit.

O vous qui lirez ces lignes, priez pour qu'il en soit bientôt ainsi !

S'il entre dans les desseins du Maître de ne point nous donner la joie d'assister ici-bas à cet épanouissement de la moisson dont nous aurons défriché le champ et mis en terre les germes, du moins nous verrons du haut du ciel nos successeurs récolter dans l'allégresse ce que nous aurons semé dans la douleur et les larmes.

BAETEMAN.

MADAGASCAR

Nous avons déjà donné quelques notes de Mgr Crouzet sur le frère Pierre Renaudin, nous complétons ces notes par les détails suivants qui nous ont été communiqués par M. Canitrot.

Notre cher frère Pierre Renaudin naquit en Bretagne, à Parthenay, village des environs de Rennes, en 1848. Son père était meunier. Le moulin se mirait dans un étang que l'on vidait parfois à la grande satisfaction des villages voisins, car poissons et anguilles étaient enlevés par charretées.

Le meunier mourut ; la mère changea de nom. Des frères nombreux lui vinrent. Pierre resta l'aîné ; cette faveur et son nom différent lui valurent plus de travail et moins d'attentions.

Lorsque la mère, fermière alerte, allait vendre à la ville les œufs des innombrables poules que tout bon moulin doit nourrir, Pierre, pour marquer qu'il n'igno-

rait rien des soins qu'il devait à l'âge tendre de ses frères, cassait les œufs frais pondus en des gîtes connus de lui, et régalait la petite famille d'une omelette supplémentaire, tout en veillant au grain.

La guerre de 1870 le mobilisa. Faute de fusil, on l'arma d'un bâton, ainsi que les camarades, et on l'exerça sur les places de Rennes au port d'armes et autres maniements.

Ces exercices et les circonstances l'auraient peut-être rendu mobile redoutable. Les occasions héroïques manquèrent. La guerre finissait.

Du service armé, il passa aux services plus pacifiques d'une honorable famille rennaise dont il garda un excellent souvenir. Ses maîtres en avaient gardé un plus excellent encore, car longtemps après, même à Madagascar, ils lui écrivirent régulièrement, lui mandant les nouvelles de la famille dont il semblait faire partie. Jusqu'à ces derniers jours, l'une des dames lui tint assez de gros sous pour acheter ces énormes carottes de tabac dont il alimentait sa pipe et les cigarettes de ses nombreux apprentis.

Chez cette bonne famille, il devint l'homme indispensable. Pierre était cocher, faisait les courses, s'occupait du jardin, et, comme les petits enfants l'estimaient aussi, on lui confia bien des fois le rôle avantageux de nourrice sèche.

Obéissant et vif, aucune besogne ne le rebutait. L'obstacle le rendait plus ardent. Un jour qu'une place très modeste d'impériale lui avait été refusée sur la diligence, au retour d'une visite au pays, il suspendit ses souliers à l'épaule et arriva à la ville avant cet imposant véhicule.

Sa mère ayant quitté ce monde, il songea, lui aussi, à son âme. Il connaissait déjà nos Missionnaires de Rennes. Malgré les sollicitations intéressées de ses

frères et les remontrances paternelles de ses maitres, il entra dans la Congrégation. Servir Dieu dans la force de l'âge lui paraissait surpasser toutes autres considérations et satisfactions humaines, comme les astres qui brillent aux cieux surpassent les faibles clartés de nos luminaires terrestres.

Il avait trente ans.

Au séminaire, à en juger par les vertus qu'il y avait acquises, il dut se plier allégrement aux exigences si modérées de nos règles. En communauté, obéir lui semblait naturel, et travailler obligatoire. Si jamais frère coadjuteur de la Mission a gagné son pain et aimé Dieu selon la formule de saint Vincent à la sueur de son front, à la force des bras, ce fut bien celui-là.

D'Angers, où on l'avait envoyé, il partit pour l'Abyssinie avec Mgr Touvier. Sous les auspices du frère Barras, de si vénérée mémoire, il s'était initié aux procédés culinaires; aussi fut-il toujours capable de tenir la queue de la poêle. Ce fut cette fonction qu'on lui offrit à Massawah.

Pour lui procurer un changement d'air, on lui ménagea d'autres occupations. Arrivé sur le plateau abyssin, il devint charpentier, et jusqu'à sa mort il resta fidèle à ce métier que saint Joseph a rendu si honorable.

Il passait des semaines entières à la forêt, abattant les arbres, équarrissant des poutrelles, ne rentrant à la maison que pour la messe du dimanche.

Lors de la conquête de l'Erythrée par les Italiens, il dut quitter à la suite de Mgr Crouzet cette Abyssinie où il avait déjà tant travaillé.

En attendant qu'il reprît la scie et la hache, on l'envoya au pèlerinage de Saint-Walfroy. Le supérieur, appréciant une telle acquisition, l'aurait gardé jalousement. Mais, rentrés en France, les Missionnaires font

un peu comme les hirondelles, dès que la santé est revenue et que l'heure sonne, ils reprennent hâtivement leur vol vers les plages lointaines. En 1896, Mgr Crouzet qui venait d'accepter de fonder un vicariat dans le sud de Madagascar ne perdit ni temps ni peine pour convaincre le frère Pierre qu'il était bon de s'embarquer pour Fort-Dauphin.

Les successeurs de Nacquart et Bourdaise arrivèrent au pays d'Anosy en mai 1896. Ni choses, ni gens ne les attendaient. Le travail s'offrait donc immédiat au frère Pierre, car on avait pris domicile dans des cases que l'on louait fort cher.

Il y a vingt ans, les arbres à « tenon » à bois dur, abondaient aux environs de Fort-Dauphin dans un rayon de 5 à 8 kilomètres. Notre frère remit la hache sur l'épaule et, avec des hommes nouveaux qu'il ne connaissait pas et qu'il n'entendait guère, il reprit la forêt. De la forêt et des mains du frère Pierre, toute la mission devait sortir.

Elle n'est pas luxueuse, la mission de Fort-Dauphin. Les rares visiteurs étrangers qui parcourent les allées ombreuses trouvent l'emplacement agréable et les maisons modestes. C'est un éloge. Mais ces cases en bois ont exigé bien des coups de scie et d'herminette. Mortaises et tenons ont usé bien des ciseaux. Le frère Pierre, sans souci de la chaleur du jour et de la lourdeur des poutrelles, ne se reposa guère. Robuste, il faisait des rencontres courtes et peu fréquentes avec la fièvre.

Sa préoccupation, l'unique, était d'avoir du travail sans relâche. A peine commençait-il à « couper » une case, qu'il ne manquait pas de demander incidemment : « Et après celle-là, qu'est-ce qu'on fera? » Et il respirait alors, satisfait de savoir qu'il ne manquerait pas d'ouvrage. Et, de case en case, d'année en année, sans

répit, sans vacances, il ajustait, il dressait. Combien juste sans qu'il s'en doutât, était sa réponse lorsqu'on lui demandait : « Eh! bien, comment ça va? — Ça marche! » criait-il joyeux. Avec lui ça marchait sans cesse.

Durant l'année 1908, il dut bâtir une chapelle à une quinzaine de kilomètres de Fort-Dauphin. Il avait soixante ans. Le jarret encore nerveux et le bras solide, il reprit avec entrain la vie de forêt. Tous les lundis, il gagnait un minuscule hameau au pied des montagnes, et là, avec son équipe de jeunes apprentis et quelques hommes, il abattait, il équarrissait sans trêve. Pour logement, un toit en feuille fiché en terre, tandis que ses élèves dormaient dans une case à riz surélevée.

Au jour naissant, il criait : « Clairon! » et le clairon annonçait au voisinage que le soleil allait se lever. Un morceau de pain, une pipe et au travail.

Toujours de bonne humeur, ne geignant jamais, ne se rebutant pas d'une tâche trop ardue, on pouvait dire qu'il travaillait de tout son cœur. De leur nature nos Antanosy ne sont point vifs, et leurs mouvements, surtout lorsqu'ils travaillent à gages, se ressentent de cette lenteur native et calculée. L'activité de notre bon frère s'accommodait évidemment tout juste de ces allures d'indifférence solennelle. Aussi le voyait-on sans cesse après avoir dit : « Tu ne vois donc pas? » soulever les poutrelles, les charger sur l'épaule, monter aux échelles, soutenir sur son crâne inébranlable l'extrémité d'une pièce de bois à laquelle deux Antanosy n'auraient pu suffire. Du Breton, il avait la tête solide et l'opiniâtre endurance.

Aussi, quand on lui recommandait de ménager ses forces, répondait-il gaiement : « Pensez-vous que ces gaillards auront fini demain? » Et il s'y mettait réso-

lument, comptant d'abord et principalement sur lui-même. Si la pluie interrompait ses travaux de plein air, aussitôt, les bésicles sur le nez, il affûtait les scies, repassait soigneusement les ciseaux, remmanchait ses outils, et, chose importante et appréciée, il raccommodait les parapluies.

Seul, le repos dominical interrompait son travail. Observateur scrupuleux de ce troisième commandement, il mettait la même exactitude à allumer les cierges qu'à sonner la cloche à l'heure.

Sacristain était sa fonction honorifique du dimanche, et sonneur d'*Angelus*, son office de surérogation journalière; fonction et office dont il s'acquittait avec une ponctualité invariable.

Après la grand'messe, les lunettes aidant, il s'adonnait lentement, patiemment à la lecture. Dans l'après-midi, en attendant l'heure chaude du « salut », entre deux et trois, il faisait bon le voir assis à côté de sa chère église, sous l'ombre fine des filaos qui chantaient à la brise, respirer, réciter le chapelet et jeter un bonjour retentissant aux fidèles qui passaient. — Le « salut » fini, il ne manquait guère d'aller à pas lents, le chapelet à la main, saluer nos morts, son vieux compagnon d'Abyssinie, le frère Joseph. Le cimetière était sa promenade dominicale favorite. Il s'asseyait ensuite sur le revers de la colline qui domine l'Océan, et priant, méditant, contemplant ce morceau d'infini, reposé, il rentrait pour demander l'emploi de la semaine.

Dur à la besogne, il avait peu de ménagements pour la carcasse. Le vêtement, la nourriture l'intéressaient peu. Un verre de vin, une pipe, et il se déclarait satisfait. S'il avait appris à cuisiner jadis, il usait rarement de ses connaissances pour lui-même.

Combien de fois aussi il a couché sur la dure !

Quand il travaillait au dehors, il n'emportait qu'une couverture qu'il pliait et plaçait sous la tête, dormant sur la planche, recroquevillé « en chien de fusil ». A Fort-Dauphin, il prenait son repos à la sacristie. Tous les soirs, il déroulait et étendait son matelas contre la porte du sanctuaire, et là, le bon Dieu veillant sur lui, et lui veillant sur la maison de Dieu, il fermait ses yeux fatigués.

Un soir, qu'il avait dû prendre domicile dans la case de passage d'un village, case où les portes manquaient et dont le toit percé permettait de compter les étoiles, on n'eut pour toute literie que le parquet fait de lattes. Son compagnon, peu exercé encore à cette position trop horizontale, où l'occiput était sur le même plan que les talons, et où les omoplates s'accommodaient mal du peu d'élasticité des gaulettes, ne pouvait fermer l'œil : « Encore, si on pouvait mettre quelque chose sous la tête! » geignait-il.

Et le frère Pierre eut un petit rire contenu : « Les souliers, mettez-les donc dessous! » De fait, les deux empeignes croisées sous la nuque offraient la courbe d'un oreiller... et on s'endormit ainsi.

Le frère Pierre connaissait depuis longtemps ce mode de couchage, dont un chemineau ne se serait pas contenté. Et ainsi de tout, il s'accommodait. Rien ne le gênait, il ne se plaignait de rien.

Discret, il savait se tenir à sa place sans se mettre à l'écart. On pouvait dire de lui qu'il ne connaissait que le chemin qui menait à l'église et au travail.

Jamais on ne l'a vu les bras croisés perdre agréablement le temps en conversations ou en visites.

Rarement traversait-il la minuscule ville de Fort-Dauphin. Connu de tous, à peine connaissait-il les gens.

Mais en quoi il était admirable, c'était dans l'obéis-

sance prévenante, courtoise, dans le zèle serviable, courageux, qu'il avait à l'endroit de tous. A peine la voix mâle de Mgr Crouzet appelait-elle : « Frère Pierre ! » que, du plus loin qu'il l'entendait, le frère Pierre accourait aussitôt. Et l'ordre était exécuté, le service rendu à la minute. Quiconque demandait son aide était sûr de voir le frère Pierre abandonner sur-le-champ occupations et outils sans autres réflexions et pensée que d'obéir et de rendre service.

Il obéissait si vivement et si obligeamment qu'il semblait qu'on lui faisait un sensible plaisir à lui demander ses services. A la lettre, il exécute le : « Nous obéirons toujours, gaiement et persévéramment. » Il persévéra dans l'obéissance jusqu'à la fin.

Plein de réserve et de soumission dans un pays où chacun agit au gré de ses caprices et donne licence à ses instincts, il était agréable de voir notre bon frère si discipliné.

Les yeux clairs, la barbe chenue, largement étalée, la jambe alerte et le poignet vigoureux, frère Pierre était un compagnon de route enviable.

On comprenait aisément que Mgr Touvier l'eût choisi comme compagnon fidèle et que Mgr Crouzet l'eût en singulière estime. Sans détours, quoique fort avisé, on était sûr que la vérité jaillissait de ses réponses. Mgr Crouzet se plaisait à raconter que, se trouvant tous deux un jour sur le *Riposte* qui s'échoua malencontreusement sur les écueils de Farafangana, ils durent attendre les chalands durant des heures. Lorsque, quelques jours après, l'administrateur de l'endroit écrivit son rapport pour louer la célérité avec laquelle il avait organisé lui-même le sauvetage, il manda les témoins qui devaient déposer favorablement. Se tournant vers le frère Pierre : « N'est-ce pas, mon frère, interrogea-t-il avec un sourire engageant, que les chalands ne se

sont pas fait attendre longtemps? — Ah! que si, Monsieur », riposta vivement le frère Pierre, figeant le sourire de notre homme.

Sensible à la moindre prévenance, à la plus petite attention, il s'empressait de remercier. Lors de sa dernière maladie, on ne sortait pas de sa chambre sans recevoir, comme salutation, un cordial « Merci ! »

Lorsqu'au mois d'août 1914 la guerre éclata, le frère Pierre était dehors achevant de « couper » deux petites chapelles de village. Il n'eut pas le temps de les dresser. Ses forces commençaient à faiblir. Il put encore remettre à neuf, en la changeant de place, une case chez nos sœurs. Et ce fut la fin. On était au mois de janvier 1915.

Si les bras étaient encore nerveux, les jambes enflées se refusaient au mouvement. C'était l'artériosclérose dont on ne guérit point. Le major consulté avait annoncé : « Un an tout au plus, s'il y arrive ! »

Le dimanche 30 janvier de cette année, à l'heure où depuis près de vingt ans il sonnait la cloche pour le salut, il expira, remettant entre les mains de Dieu son âme laborieuse et fidèle. Toute la population était le lendemain à ses obsèques. Ses nombreux anciens élèves charpentiers et menuisiers se pressaient en masse autour du cercueil. Ils semblaient se disputer l'honneur de le porter, car tous les vingt pas, des épaules nouvelles se succédaient sous le brancard.

Il repose dans le petit cimetière qui borde la mission, sous les filaos, au-dessus de l'Océan, mais sa place est là-haut avec les bons ouvriers. Vraiment, il fut le serviteur dévoué et fidèle à qui le bon Dieu a promis de dire : « Allons, entre dans la joie de ton Seigneur! »

Il a bâti au Seigneur tant de demeures, que le Seigneur lui aura bien accordé un petit banc dans sa grande maison du ciel.

CANITROT.

De *Tuléar*, la sœur Becker fait part au Très Honoré Père, de ses craintes au sujet des œuvres :

13 avril 1916.

Jusqu'ici nous n'avions jamais eu à lutter avec les protestants, ici, à Tuléar. Les pasteurs précédents s'étaient toujours montrés paisibles et pacifiques. Mais un nouveau, établi depuis dix-huit mois, fait grand zèle. Il crée des apostoly de tous côtés, a fait venir des diaconesses qu'il forme à l'instar des sœurs et de nos œuvres qu'il copie.

Grand préjudice pour nous, l'école, l'ouvroir, car ils demandent peu et récompensent largement, ayant beaucoup d'argent. C'est surtout l'école qui souffre le plus en ce moment et pourtant, je ne saurais vous dire la bonté, la patience, la largeur d'esprit de sœur Jeanne Regnault pour ses petites Malgaches. Mais, hélas, de la nature malgache, il est dur de faire surgir un beau sentiment, il ne vous fréquente (généralement) que pour avoir. Là, où il voit plus d'avantage, il se tourne. Veuillez, mon bon Père, prier pour nous afin que l'esprit des ténèbres ne prévale pas sur nous.

Sœur BECKER.

AMERIQUE

GUATEMALA

M. Durou, visiteur, nous communique les notes suivantes sur M. *Marcelin Mendez*, prêtre de la Mission, mort à Guatemala le 9 avril 1915.

M. Marcelin Mendez naquit à la Antigua, Guatemala, le 26 avril 1830.

Il entra chez les Capucins établis dans cette ville (couvent où le cardinal Vivès, amené d'Espagne tout enfant, commença sa vie religieuse). Pour raison de santé, M. Mendez se vit obligé, à son grand regret, de se retirer; il conserva toujours le meilleur souvenir des quelques années passées avec les Capucins et aimait à en parler quelquefois.

Le 12 mai 1862, arrivèrent à Guatemala huit Filles de la Charité et deux Lazaristes. M. Mendez vivait à l'hôpital, son père y était concierge ; il connut bientôt les Missionnaires, et il se présenta à M. Masnou, visiteur du Mexique, qui était venu avec M. Mariscal et M. Torres pour fonder la maison de Guatemala, alors dépendante de la province du Mexique.

M. Mendez fut admis dans la Congrégation, le 7 novembre 1862; il fut ordonné prêtre le surlendemain 9 novembre; et dès lors ses occupations furent le soin des malades à l'hôpital.

Mgr l'Archevêque Garcia Pelaez confia aux confrères son séminaire, mais M. Mendez resta toute sa vie chargé du soin des malades de l'hôpital. Il s'acquitta de ce devoir avec un dévouement qui ne se démentit pas pendant cinquante ans. Sa vie a été une vie bien simple et bien ordinaire aux yeux du monde, mais bien méritoire aux yeux de Dieu. Elle s'est passée tout entière à l'hôpital, à consoler les malades et à leur rendre la santé de l'âme, alors que beaucoup ne pensaient qu'à la santé du corps. Sept mille malades passent à l'hôpital chaque année; sept à huit cents meurent, les autres rentrent chez eux, mais les uns et les autres se confessent et communient. Excessivement rares sont ceux qui refusent.

Les connaissances de M. Mendez n'étaient pas très étendues, mais il avait un grand bon sens, beaucoup d'habileté pour vaincre la résistance des récalcitrants et une grande piété. Il fut bon confrère, cordial, simple, obéissant, humble et dévoué pour remplir son office peu agréable à la nature.

Pendant ses dernières années, M. Mendez ne pouvait plus assister les malades à cause de son grand âge et de ses infirmités ; il allait quand même à l'hôpital, et confessait quelques Indiens qui ne savaient pas l'espagnol. Malade lui-même, il alla occuper une petite chambre à l'hôpital, où il s'est éteint doucement le 9 avril 1915, après avoir reçu les derniers sacrements avec la piété la plus édifiante.

Les journaux de la ville annoncèrent la mort de M. Mendez en quelques lignes élogieuses : « Modeste sans affectation, bon et généreux, intelligent et actif, on peut dire du P. Mendez qu'il fut un apôtre de la bonté et de la charité. » (*Diario de C. America.*) « La vie de ce prêtre vertueux parle bien haut en faveur de ces ministres du culte catholique qui savent remplir

leur mission sur la terre avec une fidélité de conscience à toute épreuve. » (*La Républica.*)

L'administration de l'hôpital envoya des invitations à l'enterrement auquel elle assista en corps, ainsi qu'une douzaine de prêtres, des délégations des maisons de nos sœurs, et un assez grand nombre de personnes de la ville. M. Mendez fut un prêtre digne et estimé de tous. Mgr l'archevêque de Guatemala, qui était venu lui faire une visite quelques jours avant sa mort, nous redit avec ses condoléances son estime pour M. Mendez qui fut son confesseur au séminaire. Mgr l'archevêque de San-Salvador, qui le connut longtemps, envoya aussi ses condoléances en y ajoutant que M. Mendez mena toujours une vie sainte et exemplaire.

Infirmus fui et visitasti me, aura dit Notre-Seigneur à son fidèle serviteur, et il lui aura donné, nous l'espérons, la récompense promise à ceux qui passent en faisant le bien, sans bruit, sans ostentation, uniquement pour son amour. Louis DUROU.

COLOMBIE

M. Larquère vient d'être nommé préfet-apostolique de la province d'Arauca; nous donnerons dans le prochain numéro quelques détails sur cette mission.

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

PAR M. VERDIER, ASSISTANT DE LA CONGRÉGATION

(*suite*).

Les exercices de la visite prennent du temps,

comme bien on sait ; mais enfin, en s'ingéniant un peu ou beaucoup, en commençant le travail quotidien *primo diluculo*, en remplissant les journées *usque ad summum*, il fut possible de faire quelques visites, d'assister à quelques cérémonies, de voir quelques maisons de sœurs. Le reste trouva place et temps après les visites faites.

De la sorte, durant mon séjour à Santiago, je pus célébrer la sainte messe dans chacune des maisons de nos sœurs et me rendre compte, non point dans les minimes détails, mais dans l'ensemble, des œuvres qui leur sont confiées et du bien qu'elles y font. Parmi ces œuvres, les plus importantes, après naturellement la maison centrale, sont les hôpitaux, tous très bien organisés, bien tenus, fournis largement de tout ce que l'art et la science la plus exigeante peuvent désirer.

A Saint-Vincent, se trouvent 36 sœurs ; à Saint-Borgia, exclusivement réservé aux femmes, 26 sœurs ; au Salvador, le plus vaste et le plus récent, 24 sœurs ; à Saint-Jean-de-Dieu, réservé aux hommes, 18 sœurs ; à Saint-Joseph, destiné aux tuberculeux, 13 sœurs. Ces hôpitaux dépendent de la *Beneficencia*, qui se montre plus que bienveillante pour la Communauté, et accorde aux supérieures, avec la juste considération qui leur est due, une large part d'autorité sur le personnel inférieur, infirmiers, infirmières, etc. Dans le seul hôpital de Saint-Vincent, la situation est un peu délicate et demande, de la part des sœurs, attention et bonne volonté. Cet hôpital est proprement celui de la Faculté de médecine ; or, ces messieurs sont légèrement teintés, pas tous, mais beaucoup, d'anticléricalisme et de laïcisme. Laïciser serait leur rêve plutôt que leur désir pratique ; car, si ailleurs il est possible de trouver un personnel laïque professionnellement parfait et pour

le reste acceptable, au Chili, la chose ne sera pas de sitôt facile ni même possible.

Ces hôpitaux ont tous de belles chapelles, particulièrement le Salvador. On dirait qu'il y a entre ces chapelles, je ne sais quelle émulation à qui aura les plus beaux ornements, les fleurs les plus voyantes, l'illumination électrique la plus abondante et les autels les mieux décorés; le tout *ad majorem Dei gloriam*.

Nous n'avons pas idée de cela, nous autres du vieux monde, même du monde sicilien, où la trop grande modération dans l'ornementation ne fut jamais à redouter. Dirai-je que ces profusions de toutes ces belles choses sont fautes de goût? Non, certes; mais voilà, on n'y est point fait; et, en cela, comme en beaucoup de choses, il faut s'y faire, le tout est de s'y faire. Puis cela plaît ainsi aux bienfaiteurs généreux de ces chapelles.

Outre les hôpitaux, Santiago possède encore l'*hospice de Notre-Dame-des-Douleurs* où 23 sœurs donnent leurs soins charitables à des centaines et centaines d'éclopés de corps, d'esprit, souvent l'un et l'autre; la *Maison de Charité* et le *Saint-Cœur de Marie* ou *Belen*; la première, avec 8 sœurs, la seconde avec 7 s'occupent de l'enfance : orphelinat, écoles, asile et y ajoutent un dispensaire.

La *Sainte-Famille*, autrefois seul pensionnat français et très florissant, se voit aujourd'hui fortement concurrencé et distancé par d'autres communautés : Sacré-Cœur, Cluny, Salésiennes, etc.; huit sœurs y font les cours et s'occupent, en outre, d'une école d'enfants externes pauvres.

Quant à la *maison centrale*, ses œuvres, outre le séminaire interne qui n'est jamais assez nombreux pour les besoins toujours plus pressants de la province, sont variées. Elle s'occupe des pauvres par son dispensaire, des veuves sans ressources dans un asile spécialement

affecté à cette fin, des jeunes filles par ses ouvroirs et son association d'enfants de Marie, des enfants, orphelines ou externes, par ses classes.

Après la visite à Mgr l'archevêque de Santiago, je me fis un devoir de saluer le représentant du Saint-Siège à Santiago. Depuis quelques années, l'office d'internonce est vacant. Un secrétaire, Mgr Vagni, le gère avec prudence et courtoisie.

Visite à M. le ministre de France, qui, continuant la tradition de ses prédécesseurs, se montre très bienveillant pour nos maisons et nos œuvres.

Autres visites de convenance à diverses communautés, Picpusiens, Assomptionnistes, Rédemptoristes, avec qui les nôtres, en dignes fils de saint Vincent, entretiennent les meilleures relations.

Nous sommes dans une période de fêtes liturgiques. Le 3 juin, Fête du *Corpus Domini*, fête d'obligation au Chili; procession du très saint Sacrement à l'hôpital de Saint-Borgia, avec le gracieux concours de la musique des frères. Elle se déroule dans les divers *patios* de l'établissement, passe devant chaque salle, qu'elle bénit, s'arrête à un splendide reposoir tout de lumières et de fleurs, puis revient à la chapelle. Sur le parcours, beaucoup de monde, recueillement parfait; les chants alternent avec la musique. C'est très bien!

Mais, à propos de musique, un cas... liturgique. Vous voyez que c'est grave. Au moment où le saint Sacrement sortit de la chapelle et entra dans la cour centrale, la musique pour premier morceau, se mit à jouer *la Marseillaise*! On ne s'attendait guère de voir *la Marseillaise* en cette procession; mais nous sommes en Amérique et en temps de guerre; personne ne s'en formalise. *La Marseillaise*, parmi les airs à jouer dans une fonction liturgique! voilà qui n'est point vulgaire du tout. Mais, au fait, n'ai-je pas lu autrefois, c'est de bien

loin qu'il me souvient, dans un critique, M. Arthur Loth, sauf erreur, que *la Marseillaise* — musique, non les paroles — était empruntée à un vieil *oratorio*, et donc musique presque sacrée. Mes jeunes musiciens chiliens auraient-ils lu, par hasard, le travail du critique sus-indiqué et adopté ses conclusions? *Quien sabe?*

Le dimanche 6 juin, nouvelle procession du très saint Sacrement, à la maison centrale, celle-ci. La visitatrice est rentrée hier de sa tournée dans le Nord, ce qui permettra d'ouvrir la visite aussitôt après la procession; procession toute recueillie et toute fleurie, sans musique bruyante, ni *Marseillaise* guerrière; prières, chants, adoration.

Le vendredi 11 juin est aussi grande fête, la fête du Sacré-Cœur, auquel on est fort dévot au Chili. Le matin, grand'messe très solennelle et en musique de grand style, au Salvador. Chapelle plus riche, plus ornée, plus illuminée que jamais si possible. M. Graf, de Valparaiso, vient d'y terminer une retraite prêchée aux malades avec le consolant succès de nombreuses confessions et de non moins nombreuses communions.

En même temps, à Saint-Vincent, nos confrères ont prêché la retraite pascale, terminée ce même matin. Le temps pascal dure à Santiago et, sans doute ailleurs, jusqu'à la fête du Sacré-Cœur. Comme conclusion, procession du saint Sacrement.

Je ne parle que pour mémoire et sans vouloir en faire honneur ou reproche au Chili, de deux secousses de tremblement de terre : la première, très sensible, le 3 juin, Fête-Dieu, à midi un quart, au beau milieu du dîner. Du coup, le lecteur en resta interdit, la parole coupée; quelqu'un des convives en eut bien aussi sans doute l'appétit coupé. Ce fut tout le mal, pas bien grand. L'autre secousse, plus légère, eut lieu le dimanche

6 juin, à trois heures du matin. Il n'y eut de coupé que le sommeil, malheur bien réparable. Au reste, au Chili, pays classique des tremblements de terre, on ne s'épouvante pas pour si peu; à moins qu'il ne s'agisse de tremblement comme celui qui détruisit Valparaiso voilà peu d'années et dont les traces sont encore visibles.

Si les sœurs ont beaucoup d'œuvres à Santiago, nos confrères n'y sont pas sans travail. Leur chapelle, fort bien située sur l'Alameda, — pourquoi est-elle si sombre, même en plein midi, cette chapelle? — est très fréquentée. Messes, cérémonies, sermons, confessions, retraites, communions, y sont très nombreux pendant toute l'année. Le service spirituel des sœurs, l'aumônerie de plusieurs hôpitaux, les retraites pascales et autres aux malades demandent des ouvriers actifs, et les trouvent. La diffusion de l'Œuvre de la propagation de la foi, la visite des paroisses, les sermons et exhortations, la collecte des aumônes occupent deux confrères et un frère. Les missions dans les paroisses, aux pauvres gens des champs, ou des villes pas mieux partagées, en occupent un certain nombre. Enfin l'École apostolique, installée dans la maison, réclame le dévouement d'un nombreux personnel, dévouement qui est bien récompensé par la docilité et l'application des élèves.

De leur bonne volonté, les apostoliques m'en donnent l'assurance, avec prière de la transmettre à notre Très Honoré Père. Tout heureux je l'accepte, et lorsque, au dernier adieu, avant de quitter définitivement Santiago, ils me renouvelleront cette assurance, je leur dirai : « Au revoir, à Paris », car je compte sur leur persévérance.

Vous le voyez, nos confrères ont du travail; d'autant plus que la mobilisation a éclairci leurs rangs, et les éclaircira encore, si la guerre dure encore long-

temps. Les ouvriers sont moins nombreux, et toutefois la moisson reste la même, abondante et consolante. Que Dieu en soit béni!

Le 12 juin au soir, la visite de la maison centrale terminée, je croyais n'avoir plus qu'à faire au Nord et au Sud quelques visites afin de mieux rendre compte aux Supérieurs, au Très Honoré Père, à la Très Honorée Mère de l'état des œuvres; mais les circonstances, ou mieux, la Providence fit entrer le Pérou et la Bolivie dans le cadre de mon voyage transocéanique. Ne vous ai-je pas dit que, en Amérique, il est bon de compter avec l'hôte; et quand l'hôte est aimable, et c'est le cas, c'est aussi plaisir que compter et même recompter avec lui. Un câblogramme au Très Honoré Père pour l'aviser de cette rallonge imprévue.

Le départ du premier bateau est pour le 16 juin; ce sera aussi le jour de mon départ. D'ici là, trois jours de liberté qui ne seront pas jours d'inaction.

Le dimanche 13 juin, M. le Ministre de France nous fait l'honneur de partager notre repas de midi. A cette occasion sont invités plusieurs amis de la Congrégation, religieux ou laïques. Dans la soirée, conférence à la maison centrale; y assistent nombreuses sœurs de la ville, cette conférence pouvant fort bien être la dernière réunion de famille à Santiago; incertain comme je suis et du jour de mon retour du Pérou et du temps que je pourrai donner encore au Chili avant de reprendre le chemin de l'Argentine.

Le 14 fut assez bien rempli, lui aussi; le matin, messe chez la respectable sœur Balboutin, supérieure de la maison de la Charité et membre du conseil de la province; l'après-midi, petite, mais intéressante réunion de la nombreuse et vivante jeunesse de la maison centrale, chants, compliments, remerciements, images.

Autre séance dans le même après-midi à la Sainte-

Famille : scènes, chants, récits en espagnol, en français, en italien. C'est très beau; mais il ne faut pas s'attarder. A dix-sept heures, nous devons, M. Fargues et moi, nous trouver à la gare et y prendre le train pour San-Bernardo.

Sur le petit cahier où le secrétariat de la Communauté m'avait donné l'énumération des maisons de la province du Chili, figure *San-Bernardo*, avec, entre parenthèses, cette indication : *Petit Clichy*! Petit Clichy, en effet, et tout petit! Quatre sœurs âgées ou infirmes avec deux autres comme infirmières composent tout ce *Clichy chilien*. Petit ou grand, une visite était due à ces bonnes sœurs. Saint Vincent dit que les malades sont la bénédiction d'une maison; une maison de malades et infirmes doit être la bénédiction d'une province. En tout cas, une telle maison a droit qu'on lui apporte le souvenir, la pensée, l'affection des successeurs de saint Vincent et de la vénérable Fondatrice. Ce petit Clichy n'est qu'à une demi-heure de chemin de fer de Santiago; site bien choisi, tranquillité de la campagne, vaste propriété, pas de voisinage. Il sera facile avec le temps d'y établir diverses œuvres pour le bien de la paroisse. Tel quel, s'il ne peut point lutter pour le nombre avec le Clichy parisien, il a, sur ce dernier, certains petits avantages point méprisables du tout.

Le lendemain, après la messe à San-Bernardo, retour à Santiago, où diverses visites sont encore à faire avant le départ pour le Pérou. Nous les faisons; elles sont faites.

Maintenant, nous sommes prêts. Je dis nous, car M. Ourliac qui s'en va prêcher à la Serena, me tiendra compagnie jusqu'au premier port, qui a nom Coquimbo.

Partis de Santiago, le 16, à sept heures et demie du matin, nous sommes à *Valparaiso* avant midi. Dîner

avec nos confrères de Playa-Ancha, que je ne pensais pas revoir sitôt; après quoi, nous allons prendre possession de nos cabines à bord du *Palena*, de la Compañia Chilena, qui me transportera jusqu'à Mollendo, premier port du Pérou en remontant le Pacifique et où je prendrai le chemin de fer pour Aréquipa. Les cabines, peu nombreuses (ces vapeurs transportent plus de marchandises que de voyageurs), donnent toutes sur le pont, chose fort commode et fort agréable.

En route donc sur le Pacifique. Les noms ne répondent pas toujours à la vérité des choses, et déjà le vieux Virgile nous avertit de ne pas trop nous fier aux apparences : *Nimium ne crede colori.* On pourrait dire aussi : « Méfiez-vous des noms et appellatifs. » En attendant, pour notre première connaissance, le Pacifique est véritablement pacifique et justifie le qualificatif qu'il tient de Magellan. Soirée et nuit parfaites.

Le 17, avant midi, nous sommes à *Coquimbo*, première escale pour votre serviteur, terminus pour M. Ourliac. A défaut des sœurs de la Serena qui devaient s'y trouver et ne s'y trouvent point, parce que un télégramme qui a dû partir hier de Valparaiso ne leur est pas arrivé, nous allons saluer les sœurs de la Providence de Grenoble qui dirigent à Coquimbo un florissant collège de jeunes filles. On cause de la France et de Grenoble dont l'évêque ne m'est pas inconnu.

A quinze heures, retour au *Palena* et adieux à M. Ourliac qui s'en va prendre le train pour la Serena. Quant à votre serviteur, il attend qu'on parte pour Caldera.

Coquimbo, Caldera, Antofagasta, Iquique, Arica, Mollendo, noms plus ou moins hétéroclites qui ne diront pas grand'chose à ceux de vos lecteurs qui n'eurent pas l'heur de naviguer sur le Pacifique, remontant ou descendant les côtes du Chili. Nous fai-

sons un à un et avec une sage lenteur tous ces ports; nous marchons généralement de nuit, le jour étant consacré au débarquement et embarquement des marchandises et des voyageurs; ceux-ci plutôt rares.

Point varié ni divertissant, ce voyage le long des côtes arides, désolées, sans eau ni végétation, du nord du Chili. Et toutefois, en arrière de ces côtes sont les immenses gisements de salpêtre, les *Salitreras* d'où, bon an mal an, s'extraie, par millions de quintaux métriques (23 millions et demi en 1910, d'après une statistique) le précieux minerai.

Le 22 juin, vers les neuf heures du matin, nous arrivons au port de *Mollendo*. Port, c'est une manière de parler, car de port il n'y en a pas; de quai pour accoster, pas davantage. Une sorte de golfe ou baie peu entrante dans les terres, ouverte à tous les vents et à tous les courants, très difficile souvent, parfois impossible d'accès, tel est le port de Mollendo. On m'explique qu'il aurait été facile d'établir tout près, à tel endroit, un port relativement commode, mais que la politique... j'ai compris.

Pendant que, du regard, je cherche à deviner où et comment se fera le débarquement, une lancha accoste le *Palena*. J'y reconnais M. Glénisson, déjà vu à Paris lors de l'Assemblée; les autres me sont inconnus, mais ce sont des confrères. Ils montent; je fais connaissance avec M. Peters, supérieur d'Aréquipa, et M. Gornals, supérieur de Puno. Le chapelain des sœurs de Mollendo est avec eux. La lancha se dirige non point vers l'escalier par où, non sans quelque difficulté quand la mer est très calme — chose rare — on arrive à terre; mais plutôt vers une solide maçonnerie figurant quai et contre laquelle les flots viennent se briser sans trop grand fracas aujourd'hui. Nous restons à une certaine distance de ce mur pour n'être pas broyés contre lui

comme coquille de noix. En mon intime, je me demande par quel miracle de gymnastique nous allons escalader ce mur tout lisse et haut de plusieurs mètres. Au-dessus de nos têtes, se balançant à l'extrémité du bras d'une grue et descendant avec précaution, une sorte de fauteuil ou chaise donne la réponse à ma silencieuse demande. Evitant nos têtes, ou mieux nos têtes l'évitant, le fauteuil arrive jusque dans la lancha. On m'y fait prendre place. Un coup de sifflet du mécanicien : contenant et contenu, fauteuil et passager sont enlevés et élevés; demi-tour de la grue, puis descente. Nous sommes à terre, tel un ballot quelconque. Ce petit exercice se répète autant de fois que l'exige le nombre des colis, — ce sont les passagers que je veux dire, — sans aucune sorte d'irrespect.

De vrai, ce n'est point élégant, ni confortable; mais quoi, c'est pittoresque, c'est vite fait et puis il n'y a pas mieux; alors!

Alors, sans autre réflexion, par les rues grimpantes et les chemins sablonneux, nous nous rendons à l'hôpital où un des pavillons sera, jusqu'à demain, notre demeure. Car de train pour Aréquipa, il n'en est point aujourd'hui. Deux fois par semaine, ni plus ni moins, depuis la guerre; là-bas, on dit depuis la crise.

Le curé de Mollendo, aimable et spirituel vieillard, confesseur des Filles de la Charité, partage notre repas et me permet ainsi de faire avec le clergé péruvien une première et engageante connaissance.

L'hôpital est en bois, comme d'ailleurs toutes les habitations, église comprise, de la ville. Tout repose sur le sable en ces régions, sans grand souci de la menace évangélique. En ces contrées littorales, il pleut très rarement, en certains points jamais; on y craint le feu et les tremblements de terre, nullement les inondations.

Les Filles de la Charité, au nombre de cinq, desservent l'hôpital de Mollendo, hôpital et hospice en même temps; en outre, elles ont des classes externes et une association d'enfants de Marie. Certes, elles ont du mérite à vivre en ces régions désolées; pourtant elles ne paraissent guère s'en douter, tant elles se dévouent avec naturel et simplicité.

Rien à voir à Mollendo, si ce n'est le curé, et nous lui rendons sa visite; rien à faire à Mollendo sinon attendre demain. Entre temps, et pour faire quelque chose tout de même, une petite conférence aux sœurs avec, bien entendu, l'autorisation de M. Glénisson, directeur de la province du Pérou. Ces sortes de permissions m'ont toujours été très facilement accordées, même gracieusement offertes par les directeurs des diverses provinces parcourues. On en profite.

Le lendemain, départ pour Aréquipa. Durant six grandes heures, de treize à dix-neuf heures, le train avance, tantôt zigzaguant et s'accrochant au flanc des montagnes, tantôt traversant de vastes plaines de sable fin et blanchâtre, manifestement anciens lacs desséchés. Le vent pousse et roule ce sable et le dispose en croissants parfaits là où un obstacle en arrête ou ralentit le transport. On dirait quelque plage maritime ondulée. De temps à autre, au fond d'une vallée, une ligne de verdure, oasis parmi d'indéfinissables solitudes, rompt la monotonie du paysage et repose la vue.

Les stations passent, ou du moins ce qu'on appelle stations. A chacune d'elles, le train s'arrête comme pour respirer un peu, tandis que la locomotive fait provision de bois, moins cher que le charbon par ces temps de crise économique. Les 172 kilomètres qui séparent Mollendo d'Aréquipa sont franchis; nous nous trouvons à la hauteur respectable de 2 300 mètres. A la gare, nous attendent MM. Vedy et Ortiz, nos confrères;

un représentant de Mgr l'Evêque, M. le chanoine Beroa; une délégation des conférences de Saint-Vincent-de-Paul conduite par le vice-président, le président, empêché, s'est fait remplacer par son fils; des professeurs du séminaire. C'est une entrée triomphale. Il serait difficile de n'en être point touché, et j'en témoigne à tous une sincère reconnaissance.

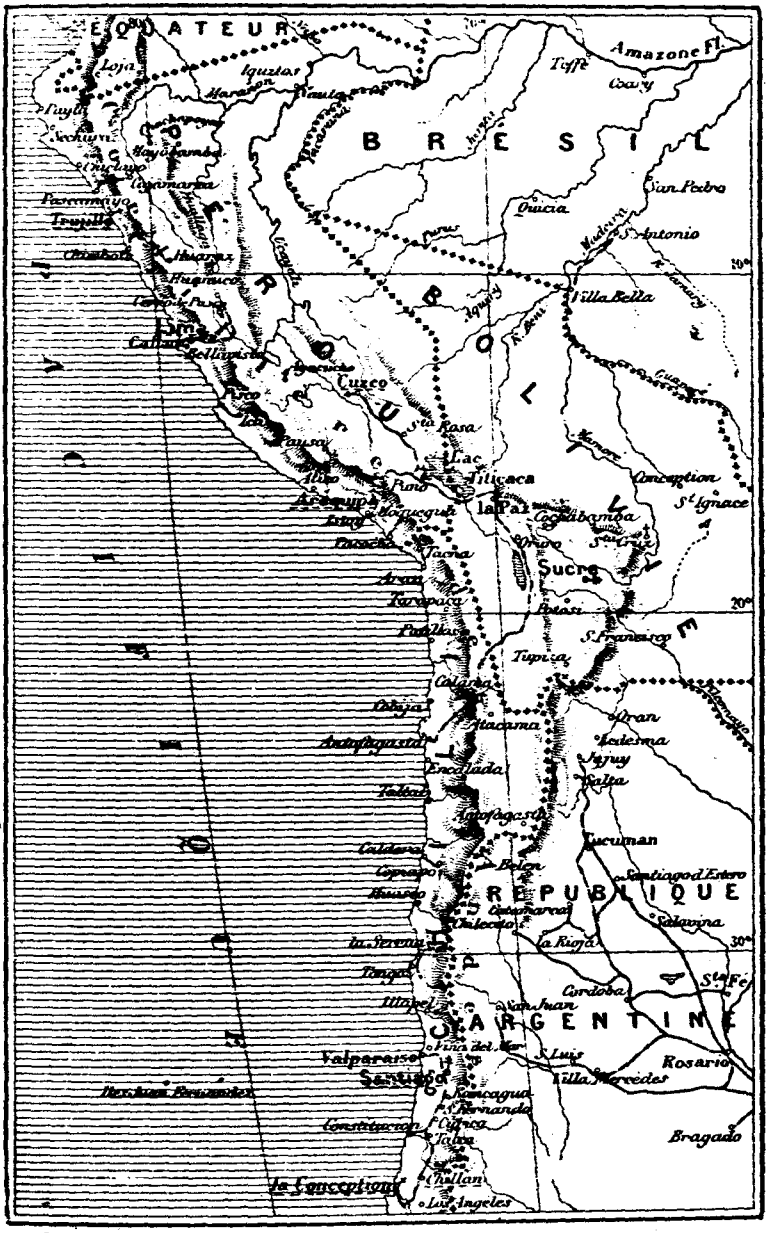
C'est une belle ville qu'*Aréquipa*, grande oasis de verdure après les aridités désertiques traversées depuis Mollendo. Nombreux édifices bien bâtis; places spacieuses et animées; églises remarquables et très fréquentées, climat parfait par la pureté de son air; ceinture de hauts sommets parmi lesquels le Misti.

A Aréquipa, nos confrères ont une résidence. A leurs travaux habituels, ils ont ajouté la direction provisoire du séminaire diocésain. La jeune province de Barcelone a accepté la charge de trois séminaires au Pérou : Puno, où ils sont déjà; Cuzco et Aréquipa où ils sont attendus. Et précisément en attendant, M. Peters, sur la demande de l'évêque, fait fonction de recteur ou supérieur du séminaire, avec quelques cours en plus, et M. Ortiz donne une aide efficace pour l'enseignement.

Les Filles de la Charité, à leur tour, y ont deux maisons : Un hôpital de construction moderne et bien conçu; un orphelinat de filles et de garçons dans une vaste ancienne maison religieuse. A l'orphelinat se rattachent à peu près toutes les œuvres de jeunesse, vivantes et florissantes.

Une séance fort bien réussie donne une flatteuse idée de l'éducation qu'on y donne et reçoit.

Les cinq jours de permanence à Aréquipa, du 22 au 27 juin, sont pris et remplis par les visites à faire : Mgr l'évêque plusieurs fois, le grand vicaire, ancien élève de nos confrères, les communautés religieuses


EQUATEUR
Loja
Iquitos
Amazone Fl.
Tiffé
Coary
B R E S I L
Paita
Sechura
Cajamarca
Pacasmayo
Trujillo
Chimbote
Huaraz
Huanuco
Pucallpa
Pucca
San Pedro
S. Antonio
Madeira
Mamoré
Guaporé
Villa Bella
B O L I V I E
Callao
Lima
Cuzco
Sta Rosa
Pisco
Ica
Pausa
Arica
Iquique
Lac
Titicaca
Puno
Arequipa
Moquegua
Tacna
Oruro
Cochabamba
Sucre
Santa Cruz
Arica
Tarapaca
Potosi
Pudlluc
S. Francisco
Tupica
Calama
Atacama
Oran
Ledesma
Antofagasta
Jujuy
Salta
Tocopilla
Tucuman
Caldera
Copiapo
Belen
Santiago d'Estero
Huasco
R E P U B L I Q U E
Coquimbo
Chilecito
Catamarca
Salamina
La Serena
La Rioja
Tongoy
Cordoba
Ste Fé
Illapel
San Juan
A R G E N T I N E
Valparaiso
Viña del Mar
S. Luis
Rosario
Santiago
Villa Mercedes
Rancagua
S. Fernando
Constitucion
Talca
Bragado
Chillan
la Concepcion
Los Angeles

CHILI-PÉROU

et il y en a beaucoup; par les réceptions : conférences de Saint-Vincent-de-Paul très actives, Dames de la Charité nombreuses et zélées, chanoines, laïcs, religieux; par diverses cérémonies, en particulier, une réunion de la Garde d'honneur à la cathédrale avec une assistance nombreuse, silencieuse, recueillie, répondant à l'appel de nos confrères, premiers organisateurs et encore directeurs de l'œuvre; par une longue séance au séminaire, dîner, chants, compliments, adresses polyglottes, réponse dont le passage le mieux compris, le plus applaudi fut l'annonce d'un congé. Partout les mêmes, les élèves! Voilà longtemps que cela dure! Et cela durera encore; aussi longtemps sans doute qu'il y aura des maîtres pour faire désirer les vacances aux élèves, sans toutefois les dédaigner pour leur propre compte.

Terminé le séjour à Aréquipa. Retour à Mollendo par les mêmes solitudes d'aridité, de rochers et de sable.

Le lundi 28 juin, avec M. Glénisson, nous prenons place sur l'*Oriana*, de la Pacific Steam Navigation Company, qui fait le service de Liverpool au Callao. A bord, nous retrouvons Mgr d'Aréquipa qui se rend à Lima pour une réunion des évêques du Pérou; à bord également, la sœur économe de la province, retour de La Paz et Puno pour affaires de communauté. La Saint-Pierre est fête d'obligation, nous la passons sur le bateau; toutefois nous assistons et communions à la messe célébrée par Mgr Holguin. Le soir même, à nuit faite, nous arrivons au *Callao*, où nous attendent les confrères de Lima : MM. Peña, Olivarez, Guillen, Morr. Une demi-heure de tram électrique et nous sommes chez nous. Avec grand plaisir, j'y trouve Mgr Lizon, appelé lui aussi à Lima par la réunion des évêques du Pérou. L'*Oriana* repartira pour Mol-

lendo le 5 juillet dans l'après-midi; cela met quatre grands jours à ma disposition.

Ils sont employés à voir les œuvres de nos sœurs dans les dix maisons qu'elles ont à *Lima* et qui donnent asile à toutes les formes de l'humaine misère : malades civils et militaires, incurables de toute sorte, aliénés, orphelins et orphelines, vieillards, enfants trouvés.

Le tour existe à Lima, mais sert peu présentement; non pas que les enfants abandonnés à la charité publique fassent défaut. Hélas, non; mais on préfère les déposer à la porte de quelque église ou édifice public plutôt que de les porter au tour. La raison? C'est qu'un édile qui se crut bien avisé fit mettre une lampe électrique près dudit tour pour le mieux éclairer. C'est de quoi se soucient peu les parents désireux d'abandonner incognito les malheureuses créatures. Le plus souvent, indication de baptême reçu; parfois un signe de reconnaissance qui les fera réclamer plus tard. A un, me raconte-t-on, il manque le petit doigt d'un pied, coupé chirurgicalement et *ad hoc*.

A l'hôpital du Dos de Mayo on nous fait remarquer la salle réservée aux Chinois, qui porte le nom de Saint-Vincent-de-Paul.

Nombreux sont les Chinois à Lima : aubergistes, blanchisseurs, coiffeurs et autres industries de même genre. Parmi eux se trouvent des catholiques, et un prêtre chinois leur sert de pasteur spirituel.

A l'hôpital militaire, j'ai la consolation d'une vraie messe militaire : soldats qui servent la messe, piquet d'honneur dans le sanctuaire, sonneries de clairons aux moments plus solennels, nef remplie de soldats dont plusieurs communient.

Les Filles de la Charité ont à Lima une maison

centrale, la maison Sainte-Thérèse où, avec le séminaire, se trouvent un orphelinat, des classes externes, un ouvroir, un dispensaire. Dans la chapelle se célèbre solennellement, le dimanche 4 juillet, la fête de la Garde d'honneur, dirigée, comme à Aréquipa, par nos confrères. Elle se clôture le soir par un salut pontifical donné par Mgr Lizon.

Les autres maisons offrent chacune un intérêt particulier, tantôt gai, joyeux, bruyant comme aux orphelins, où nous est donnée une séance de gymnastique; tantôt plus modéré mais bien vivant comme à Saint-André ou bien à Sainte-Rose, maison dévote à Notre-Dame de Lourdes; tantôt lamentablement douloureux comme aux Incurables ou bien aux Aliénés. En cette dernière maison, nous rencontrâmes une pauvre religieuse encore jeune qui passe ses journées à chanter, en s'accompagnant au piano, des cantiques pieux, et à attendre du pape l'absolution des excommunications qu'elle a encourues, elle ne sait trop ni quand, ni comment, ni pourquoi. On lui dit que je suis délégué du pape; aussitôt, à genoux, elle demande cette absolution. Je l'assure qu'elle peut être tranquille et que d'excommunication il n'est plus question. Contente, elle se relève, remercie et retourne à son piano, en attendant quelque nouvelle absolution qui lui donnera un nouvel instant de contentement. Pauvre humanité!

Le Pérou forme, pour les Filles de la Charité, une province à part, de laquelle relève aussi l'unique maison de Bolivie, celle de La Paz. Vingt-deux maisons composent cette province : dix à Lima, onze dans l'intérieur de la république, la dernière en Bolivie. Le séminaire interne est forcément peu nombreux pour une province si limitée; mais, plus qu'en toute autre matière, ce qui importe ici, c'est la qualité, non le nombre.

Une visite au directeur de la *Beneficencia* s'imposait. D'ailleurs, averti de mon arrivée à Lima, il avait manifesté le désir de voir le représentant du Supérieur général. Accueil plus que courtois et demande de nouveaux et nombreux sujets. Pour le moment, c'est difficile. Après la guerre, on verra.

Après la guerre! On fera beaucoup de choses après la guerre, si seulement viennent à réalisation la moitié des projets et promesses renvoyés à cette échéance qu'on ne voit pas encore prochaine.

Non sans plaisir, dans le grand vestibule de l'hôtel de la Beneficencia, je lus sur la grande plaque de marbre où sont inscrits les bienfaiteurs de l'œuvre, le nom de la Congrégation de la Mission, et celui de la Compagnie des Filles de la Charité.

Même en travaillant pour Dieu, on n'est point fâché de rencontrer un peu de reconnaissance de la part des créatures. Le danger n'est pas grand de s'y habituer.

Autre visite, non moins consolante pour le bien qui m'y fut dit de nos confrères et sœurs, fut celle au délégué apostolique, Mgr Scapardini, continuateur intelligent du cardinal Gasparri dans l'œuvre de réforme du clergé par les séminaires, tant au Pérou qu'en Bolivie, qui relève de sa délégation. Craignant que, vu la pénurie de sujets, ma visite en Bolivie n'amenât la fermeture de l'un ou l'autre de nos séminaires de La Paz ou de Sucre, il me menaça, le plus aimablement du monde, de toutes ses foudres si pareille chose arrivait. Je l'assurai être venu non pour détruire, mais pour édifier si possible, en tout cas m'édifier, chose facile *ex parte objecti*, quoique moins aisée *ex parte subjecti*...

Forma non s'accorda,
Molte fiate all' intenzion dell' arte,
Perch' a risponder la materia è sorda;

Enfant de saint Dominique, Mgr Scapardini garde sous les honneurs épiscopaux de sa haute fonction la bonté simple et de bon aloi qui met à l'aise et ouvre les cœurs. Il fait à nos confrères de Lima l'honneur de se considérer comme un des leurs et donne un intelligent et actif appui à nos maisons, quoique plus éloignées, de Bolivie.

Mgr l'archevêque de Lima, le vénérable Mgr Garcia-Naranjo, ne fut pas moins bon dans l'audience qu'il voulut bien nous accorder à M. Glénisson et à moi. Il fit, des travaux des enfants de saint Vincent, un éloge bien senti dont je lui témoignai toute ma reconnaissance au nom des Supérieurs majeurs.

A Lima, nos confrères ont établi une école apostolique pour les vocations péruviennes. Elle est, jusqu'à l'heure présente, installée d'une manière à grand'peine passable, dans une partie des locaux de notre résidence. Cela ne nuit pas, il faut le dire, au zèle des confrères qui s'y dévouent; pas plus que au bon esprit ou travail des élèves; mais enfin ce local est trop défectueux. Aussi, dès maintenant, s'élève un peu en dehors du centre de la ville un édifice aéré, large, spacieux, bâti exprès pour l'école.

On assure qu'à la prochaine rentrée scolaire, c'est-à-dire en mars 1916, mettons en juin, tout le rez-de-chaussée et le premier étage étant terminés, l'école pourra s'y installer et s'y développer.

Cette école ne peut manquer de donner, avec le temps, de beaux résultats. Nos confrères sont aidés par quelques membres du clergé séculier, et non des moindres, tel le chanoine Beroa, frère de celui d'Aréquipa.

Avec un parfait désintéressement, ces messieurs font divers cours à l'École apostolique, désireux d'acquitter par là, disent-ils, la dette de reconnaissance contractée

à l'égard des Missionnaires, notamment à l'égard de M. Duhamel, dont le souvenir paraît impérissable. Bel exemple pour nos apostoliques.

Entre temps, visite très rapide au *Callao* et à *Bella-Vista*. Les sœurs y ont de beaux établissements, bien tenus, très peuplés, tous deux dédiés à saint Jean-de-Dieu, saint très justement populaire dans les anciennes colonies espagnoles.

Le 5 juillet, c'est un lundi et c'est le jour du départ; messe célébrée à la maison centrale des sœurs, et adieux à la visitatrice, à ses officières, à toute la maison. Dans l'après-midi, nous sommes au Callao et bientôt à bord de l'*Oriana* qui reprend sa marche vers Liverpool et sera mardi matin de bonne heure à Mollendo. Sur l'*Oriana* a pris place également une sœur de Lima, qui a son placement pour Aréquipa.

Le Pacifique n'est pas mauvais, mais d'un calme imparfait. On nous avertit que le retour et la descente des côtes du Chili seront mouvementés, parce que le vaisseau remonte le courant de Humboldt. Un homme averti en vaut deux, dit-on. Le mal de mer serait-il moins mauvais quand on s'attend à l'avoir? Peut-être!

Le 7 au matin, et de grand matin, à cinq heures, le bateau stoppe en face de Mollendo. A huit heures seulement, la santé vient à bord et nous accorde la libre pratique.

La lancha qui a amené près de l'*Oriana* M. Ortiz, d'Aréquipa, et le chapelain des sœurs de Mollendo nous amène au pied de l'escalier qui mène sur le quai. Cette fois-ci, pas de chaise enlevée par la grue, la mer étant d'assez bonne composition.

Célébrer la messe, saluer les sœurs, déjeuner et nous voilà à midi. Le train part à treize heures; il ne faut point le manquer, d'autant que demain partira d'Aréquipa le train pour Puno, en route vers la Bolivie.

M. Ortiz est mon compagnon de route; nous partons avec la brume; cela signifie la pluie sur les hauteurs. Nous arrivons à Aréquipa par une pluie battante.

Le lendemain 8 juillet, messe à l'orphelinat, adieux aux chers confrères qui si bien m'ont accueilli, adieu à la gracieuse ville d'Aréquipa, et en avant vers le grand port de mer, pardon! port de lac, qui a nom Puno.

Nous voyagerons toute la journée, de sept heures et demie du matin à huit heures du soir. Je dis nous, car j'ai encore un compagnon de voyage, le vénérable M. Védy, à qui son âge et son état de santé ne permettent plus le travail intense d'Aréquipa et qui va se mettre à la disposition de M. le Visiteur de Santiago.

Le train grimpe, grimpe toujours jusqu'à atteindre 4470 mètres à Crucero Alto, le point culminant.

La pluie d'hier soir à Aréquipa était chute de neiges sur les hautes montagnes. De fait, nous circulons bientôt à travers la neige qui recouvre la voie et les montagnes; bientôt même, la neige se reprend à tomber et ne cessera pas tant que nous ne serons point sur le versant opposé. Solitude, aridité complète, montagnes à perte de vue et à perte de hauteur, pelées et ravagées d'abord, puis toutes blanches par la neige qui les cache.

On nous avait prévenus que nous pourrions bien connaître les atteintes du mal de ces montagnes, le *soroche*, et on nous en faisait une telle description qu'il fallait presque du courage pour affronter ces hauteurs.

Si, au moins, par un séjour d'une semaine à Aréquipa (2300 m. d'altitude), on s'était habitué le cœur et les poumons à l'air déjà raréfié! Il s'était même trouvé un médecin pour me recommander cette adaptation prélable.

Seulement, conseillers et médecins ne donnaient pas,

avec leurs sages avis, le temps pour les traduire en actes. On ne peut pas tout donner.

Tout de même, le train s'élève, et de vrai l'air raréfié semble causer une respiration moins facile. Armons-nous de courage pour franchir le point critique, le point culminant, Crucero Alto, 4470! Nous allons y être.

Mais quoi! le train ou plutôt la voie paraît descendre au lieu de monter. Illusion; répit du train qui descend pour mieux remonter! Attendons! Attendons la prochaine station pour savoir si le train monte ou descend comme M. Jourdain, grâce à l'almanach, pouvait savoir s'il y avait de la lune ou non. Lagunillas, dit l'inscription de la gare ou plutôt de la baraque qui en fait fonction. Nous avons dépassé, sans que je m'en doute, le Crucero Alto et nous ne sommes déjà plus qu'à 4 352 mètres, une misère, presque un bas-fond! On respire mieux, c'est évident! Parlez-moi des gens bien avertis; ils en valent deux pour oublier, au moment le plus opportun, les meilleurs avertissements!

Sur ce versant, il ne neige plus et le temps est assez beau. Peu après, nous approchons de plusieurs lacs; à loisir nous pouvons les admirer, puisque nous les contournons passant de l'un à l'autre. Ils ont donné leur nom à la station de Lagunillas. Saracocha-4248, Santa Lucia-4038, Maravillas-3952, Cabanillas-3885, nous ne descendons plus guère et traversons la longue plaine qui s'étend jusqu'à Puno-3822 pour reprendre au delà du lac Titicaca et aboutir aux bords de l'entonnoir au fond duquel nous trouverons La Paz dans trois ou quatre jours.

A vingt heures, nous arrivons à *Puno*, port sur le lac Titicaca. Nuit noire, l'éclairage est plutôt rare, le pavage rudimentaire. Cahotant et conduits par M. Gornals, supérieur, nous arrivons tout de même.

Nos confrères de Puno appartiennent à la province de Barcelone. Ils sont ici depuis quelques mois, amenés d'Europe par notre zélé confrère Mgr Ampuero pour desservir le séminaire, la paroisse et l'hôpital.

Le bon prélat ne jouit pas longtemps du service rendu à son diocèse et à sa ville épiscopale, par l'appel des Missionnaires. Peu après son retour d'Europe, plein de jeunesse, de santé et d'avenir, il fut terrassé par une fluxion de poitrine; maladie qui ne pardonne guère à de pareilles hauteurs. Si, en effet, le Soroche, tel un croquemitaine à l'usage de l'étranger, n'est point si méchant qu'on se plaît à le dépeindre au voyageur novice, par contre, la fluxion de poitrine est toujours très grave, souvent mortelle.

Mgr Ampuero en était une preuve; une autre m'en fut donnée par la lettre de faire part du décès de M. Obrador, jeune confrère de Puno; rempli de force quand je l'y vis et mort, peu de mois après mon passage, de la terrible pneumonie. Ce fut une perte sérieuse pour Puno.

La ville elle-même, si on peut lui donner ce nom, malgré son titre de préfecture, n'est qu'un grand village sans monument, sans beauté, sans rien. Ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les Indiens qui la peuplent à peu près complètement, les quelques blancs qui s'y rencontrent étant des fonctionnaires, officiers, employés de bureaux administratifs, ou bien des commerçants, boutiquiers en nombre restreint.

Dans la cathédrale repose Mgr Ampuero : ni mausolée, ni pierre tombale, ni inscription lapidaire. Ce sera le soin du futur évêque de Puno, car le siège est encore vacant.

Nous saluons le vicaire capitulaire, le chanoine Riquelme, très bienveillant pour nos confrères et nos sœurs. Car il y a aussi des Filles de la Charité à Puno.

Elles sont cinq ou six peut-être, et elles font du travail pour dix ou douze. Elles ont à desservir l'hôpital, à diriger un pensionnat, à faire les classes externes, à réunir les enfants de Marie. Comment s'arrangent-elles? Dieu le sait. Le fait est que tout y marche bien et très bien. Le bon esprit, la bonne humeur ne manquent pas. Il faut cela pour pouvoir vivre et s'habituer en de pareils endroits. On me dit que dernièrement la maison de Puno avait une supérieure venue directement de la Maison-Mère, rue du Bac. Un proverbe italien dit : *Dalla stella alla stalla*! On pourrait bien l'appliquer ici. Mais non, les vraies Filles de la Charité sont très bien partout, heureuses et contentes partout, puisque aussi bien dans les belles œuvres grandioses de Buenos-Ayres, Santiago ou Rio comme à Mollendo ou à Puno on trouve Dieu et les pauvres. Que faut-il de plus?

Par exemple, la chapelle de l'hôpital de Puno, dédiée à Notre-Dame de Lourdes, est parfaite de bon goût, de simplicité et d'harmonie. On me dit que la supérieure en a dirigé la construction et la décoration. Un bon point!

Un bon point aussi à celle qui organisa la séance musicale et de déclamation que donnèrent, le dimanche 11 juillet, les pensionnaires de la maison.

Le séminaire, dont la direction est confiée à nos confrères, compte environ 180 élèves tous jeunes. Les 5 théologiens sont à Lima au séminaire central. De ces 180 élèves, le plus grand nombre, 150, fréquentent les classes primaires, les autres, 30, sont aux études secondaires. Cela répond assez peu à l'idée qu'en France on se forme d'un séminaire, même d'un petit séminaire. Non moins étrange vous paraîtra le petit nombre d'internes, 14 en tout.

Un vieux Sicilien, comme votre serviteur, n'en est

plus à ces étonnements. Ce sont choses autrefois vues et vécues. Or, à force d'avoir vu, on en vient au : *Nil mirari.*

Le local est un peu loin d'être brillant, et comme l'ordre, la discipline paraissent à l'avenant, nos confrères auront à faire. Mais, ils sont jeunes, pleins de bonne volonté et le caractère péruvien, bon et doux, se laissera par eux plier et façonner.

Avec beaucoup d'à-propos, la fête du supérieur, dont le nom de baptême, *el nombre de pila*, est Cristobal, tombe durant notre séjour à Puno. On la solennise : feux d'artifice, pétards, fusées, sérénades, voilà pour la veille au soir.

Dès le matin, aubade par la musique des policiers avec accompagnement et renouvellement de pétards.

La partie sacrée est la grand'messe chantée par le supérieur. Les morceaux liturgiques, communs ou propres, sont exécutés par un confrère tout seul, tandis que les enfants, sans livre, passifs, silencieux et comme résignés, assistent à la fonction.

Bientôt, nos confrères auront changé cela et assuré aux cérémonies liturgiques le concours vocal de leurs élèves.

Au silence des élèves suppléent, aux moments solennels tels que l'élévation, pétards, bombes, musique.

Ces pratiques, qui ressemblent peu au : *Tibi silentium laus* du psaume me rappellent, à travers les océans et les continents, la lointaine Sicile, où les us, coutumes et mœurs espagnols laissèrent si profonde leur trace, surtout en matière religieuse.

Grand dîner, cela va de soi, avec invitation des personnages ecclésiastiques de la ville, Mgr le Vicaire capitulaire en tête, avec aussi certains rites et formules de la politesse péruvienne fidèlement conservés dans

ces pays, où la liberté yankee ou argentine n'a pas encore pénétré.

Le dimanche soir, à vingt heures, part le *Coya*, petit vapeur qui fait le service du lac Titicaca entre Puno et Guaqui (Puno péruvien, Guaqui bolivien).

Nos billets sont pris. 50 p. 100 de réduction aux ecclésiastiques sur les lignes ferrées ou de navigation péruviennes, cela mérite une mention honorable.

Avant l'heure, nous sommes à bord. « Nous », cela représente M. Védy, M. Choisnard, supérieur de Sucre, venu à Puno puisque je ne pouvais aller à Sucre, et votre serviteur.

Une notice, *The Land of the Incas*, publiée à seule fin d'attirer des voyageurs à la compagnie anglaise de railway et de navigation péruviens, dit que le lac que nous allons traverser est à 12450 pieds au-dessus du niveau de la mer; qu'il a 8000 kilomètres carrés de superficie; qu'il est le lac navigable le plus haut du monde.

Rien à redire à ces allégations. Pourquoi ajouter que le passage se fait en puissants bateaux *équipped vith every provision for their accommodation and comfort*. Ça, c'est une forte exagération. Nous fûmes mal, plutôt plus que moins, sur le petit *Coya* : mal à la salle à manger, mal dans les cabines, mal à peu près partout, même sur le pont peu soigné, peu commode, peu éclairé et où il faisait froid vif quand le bateau était en marche. Bah! il s'agit d'une nuit de voyage; c'est vite passé.

Demain, à neuf heures, nous serons à Guaqui et délivrés du confort de l'inconfortable *Coya*. Ajoutons, pour être juste, qu'il y a un autre bateau (on en dit beaucoup de bien) affecté à ce même service; seulement il est en réparation quelque part. Ce sera pour un prochain voyage.

Un mot sur ce lac passablement remarquable. Son

altitude de près de 3 900 mètres est déjà quelque chose. Ses dimensions : 223 kilomètres dans sa plus grande longueur, 112 dans sa plus grande largeur; ses vingt-cinq îles, dont la principale, Titicaca, ou île du Soleil, qui a donné son nom au lac, a 10 kilomètres de long sur 7 kilomètres de large; ses caps, ses baies, ses détroits, ses tempêtes même en font une véritable mer. Une publication officielle : *Geografia de la Republica de Bolivia* ne craint pas de le comparer à un océan : *Esto vasto lago semeja un oceano.*

Ce n'est pas mal du tout pour un lac; mais il a d'autres titres à la célébrité. Sachent donc les lecteurs de vos *Annales* que, vers la fin du douzième siècle, venant de ce lac et proprement de la grande île susindiquée, abordèrent à Puno Manco-Capac et sa sœur Mama-Oella. Ils étaient fils et fille du Soleil. L'astre étincelant du jour les envoyait à la conquête du Pérou, avec ordre d'établir le siège de leur empire là où leur sceptre d'or, présent paternel, s'enfoncerait en terre. Le prodige s'opéra en une colline où fut bâtie Cuzco, durant des siècles capitale du Pérou, c'est-à-dire durant la période de la domination des Incas, dont Manco-Capac et sa sœur furent les fondateurs.

Lui, soumit à son autorité les tribus autour de Cuzco, dicta de sages lois, favorisa l'agriculture; elle, de son côté, apprenait aux Péruviennes avec les vertus domestiques l'art de tisser et de filer.

L'empire des Incas si sagement fondé dura plusieurs siècles, jusqu'en 1533, c'est-à-dire jusqu'à la conquête du Pérou par François Pizarre et à la mort d'Atahualpa, le dernier des Incas.

Cet ultime fils du Soleil, traîtreusement capturé et condamné au supplice du feu par le peu clément Pizarre, consentit, au dernier moment, à recevoir le baptême, moyennant quoi, faveur lui fut faite d'être

simplement étranglé : le garrot au lieu du bûcher. Pas très larges les faveurs de Pizarre! C'était le 29 août 1533.

Rudes hommes et fameux soldats, ces conquistadores espagnols; mais il ne faudrait pas les étudier ou les juger avec une théologie un peu regardante; sans quoi...

Quelle volonté de fer ce François Pizarre! Avec une centaine de compagnons d'aventure dont il est le plus jeune, à cinquante ans déjà sonnés, il part à la découverte et à la conquête du pays de l'or. Après des fatigues inouïes, et un séjour forcé de sept mois dans une île déserte où les aventuriers souffrent tout, même la faim, il voit arriver une barque envoyée par le gouverneur de Panama avec ordre d'y ramener l'expédition. De son épée, sur le sol, Pizarre trace une ligne de l'est à l'ouest; puis montrant le sud : « Par ici, dit-il à ses hommes, on va au Pérou et à la richesse; par là, montrant le nord, on retourne à Panama et à la pauvreté, choisissez! » Le plus grand nombre préféra la vie assurée, quoique pauvre, aux hasards d'une richesse problématique. Treize seulement veulent aller de l'avant; et Pizarre, lui, quatorzième, s'avance à la conquête d'un empire. Et le succès couronne ses efforts; il devient puissant, riche et redouté.

Malgré tout, le profond sentiment chrétien pénètre ces rudes Espagnols. Assassiné par les vengeurs d'un de ses compétiteurs dont il s'était débarrassé, Pizarre plonge la main au sang de ses blessures et en trace sur le sol le signe de la croix, puis fait effort pour baiser le signe salutaire. Une dernière blessure l'achève et il meurt en prononçant le nom de Jésus. Pizarre fut le fondateur de Lima et d'Aréquipa.

Souvenirs que fait naître le Titicaca, berceau des

Incas. En attendant, le *Coya* marche *piano e sano*, si bien qu'il arrive à *Guaqui* à l'heure indiquée. Nous sommes en Bolivie désormais.

Le train pour La Paz ne part qu'à midi et demi. Une partie du temps se passe à déjeuner, au Grand Hôtel de Guaqui, avec les provisions que prudemment nous avons apportées avec nous; l'autre partie se passe à attendre, n'ayant rien de mieux ni même rien autre à faire.

Peu après le départ, on aperçoit les ruines de Tiahuanacu, antérieures à la période des Incas. Elles mériteraient une note spéciale et détaillée. Faute de mieux, je me contente d'en lire une description qui satisfait un peu la curiosité et augmente beaucoup les regrets. Passons, puisque, insensible, le train passe; insensible, mais non rapide, car nous mettons quatre bonnes heures pour les 95 kilomètres qui séparent Guaqui de La Paz. Jusqu'à El Alto de La Paz, la ligne monte insensiblement jusqu'à Viacha-4 160. C'est le point le plus élevé de la ligne; gare importante, bifurcation et transit intense; l'arrêt est long. De la gare, nous apercevons une procession religieuse qui nous paraît assez pittoresque; surtout nous percevons les accords sonores et cuivrés de la musique qui l'accompagne et en constitue probablement la partie remarquable et remarquée. C'était jour de fête à Viacha, je ne sais plus laquelle. Tout près de nous, des curieux, — à Paris, on dirait des badauds, — font cercle autour d'un groupe d'Indiens la tête ornée des grandes plumes traditionnelles que leur attribue l'imagerie populaire ou même artistique et que je croyais bien désormais reléguées dans un lointain passé. Ces Indiens, authentiques, je suppose, et non truqués, parés de leurs plumes aussi bien que d'habits multicolores, dansent, chantent, s'accompagnant d'instruments à

eux, tandis que les curieux s'esbaudissent à ce divertissement.

Nous arrivons peu après à *El Alto de la Paz*, et nous ne sommes plus qu'à 4085 mètres d'altitude. Changement de locomotive, la traction électrique remplace la vapeur; changement de décor également. A nos pieds, 500 mètres plus bas, au fond d'une vallée étroite, nous apercevons la ville de La Paz. Des zigzags d'une longueur de 8 kilomètres nous permettent d'y arriver sans grand risque de nous casser le cou ou quelque autre membre de ce genre.

A El Alto, nous attendent MM. Devisse, supérieur du séminaire de La Paz, et Puech, un de ses confrères. Au séminaire, nous trouvons les autres confrères MM. Manières, Coja, Godoy et les séminaristes, nous souhaitant fort aimablement la bienvenue. Peu après, visite de la supérieure des Filles de la Charité accompagnée d'une de ses compagnes, sœur de M. Catteau, un de mes confrères de Noto.

Le détail de notre séjour à *La Paz* ressemble à celui des séjours dans les autres villes du Chili ou du Pérou. Visite aux œuvres de nos sœurs; séance de chants et déclamations au séminaire, ouverte par *la Marseillaise* et l'hymne national bolivien, terminée par une allocution de remerciement, avec à la clef ou *in cauda* la concession applaudie d'un jour de congé; visites à divers personnages, amis de la maison. M. Montès, président de la République bolivienne, veut bien m'accorder une audience et agréer, avec mes hommages respectueux, l'expression de ma gratitude pour la bienveillance qu'il témoigne à nos confrères et à leur œuvre. M. Montès a représenté la Bolivie à Paris qu'il connaît donc bien et où, me dit-on, il sera heureux de retourner quand aura pris fin la haute mission dont l'a investi la confiance de ses concitoyens. Visite aussi

à Mme Montès, très dévouée à toutes les œuvres de charité chrétienne à La Paz, dont nos confrères et nos sœurs ont la direction pour une très large part.

Une autre visite fut pour M. le Ministre de France, qui nous fit le meilleur accueil et nous invita à la réception du 14 Juillet. Nous n'eûmes garde d'y manquer, car dans les circonstances présentes, c'eût été manquer à un devoir. Il va sans dire que la réception eut le caractère familial et national, étranger à la politique, surtout irritante et divisante. L'*union sacrée* est infiniment facile au loin. A La Paz, elle préexistait à la guerre et naturellement lui survivra.

L'Œuvre des Dames de la Charité fonctionne à La Paz, depuis quelques années, et fort bien. Le conseil vient me faire visite; on parle des résultats déjà obtenus, considérables comme en témoignent les *informes* ou comptes rendus des années 1913, 1914 et 1915.

C'est parmi les Dames de la Charité que le Supérieur du séminaire a trouvé les meilleures zélatrices d'une œuvre de première nécessité partout, principalement en ces pays d'Amérique, l'œuvre des vocations ecclésiastiques. Ces populations américaines, boliviennes, péruviennes, chiliennes et autres ne demandent qu'à être chrétiennes de croyance, de pratique, de vie; mais où sont les prêtres pour leur donner ce qu'elles demandent? Rareté des vocations vraies, bonnes, infléchissables. C'est aux séminaires réorganisés et bien dirigés, à les recevoir et à les former; mais auparavant, il faut les chercher, les trouver, les préparer, ces vocations. Il faut des ressources pour ce faire. De là l'origine de l'œuvre qui marche et promet par la grâce de Dieu.

La Paz n'a pas d'évêque depuis un assez long temps. Ce n'est pas chose aisée, au reste, de faire un évêque

en ces régions-là. C'est le Parlement lui-même qui délibère et discute, au besoin publiquement, des mérites des candidats. Après discussions et vote, une liste de trois noms est arrêtée pour être soumise au chef du pouvoir exécutif. Celui-ci choisit un nom. C'est le candidat présenté à Rome. Si Rome l'agrée, la chose peut se terminer aisément, en une année. Mais si des difficultés s'élèvent de la part du Saint-Siège, s'il refuse le candidat proposé, tout est à recommencer devant le Parlement. De même si pour des raisons quelconques, parce qu'il sent trop difficile la situation, le candidat, élu par le gouvernement, juge à propos de renoncer à la présentation dont il va être ou dont il a été l'objet, tout est à recommencer de nouveau. Cela peut durer longtemps. De Rome, j'apprends que Parlement, président et Saint-Siège sont d'accord sur le nom d'un chanoine de Sucre comme évêque de La Paz et que nos confrères de cette ville n'auront qu'à se réjouir de cette nomination : Dieu soit loué ! Puisse être bientôt terminé le veuvage de cette Église ; mais en mettant les choses au mieux et au plus rapide, il n'aura pas duré moins de trois ans. Entre temps, un vicaire capitulaire gouverne le diocèse, lequel vicaire, présenté comme évêque par le congrès et le président, a jugé bon, après longues et mûres réflexions, de renoncer au bénéfice de son élection et de sa présentation.

Mon devoir était de l'aller visiter, bien qu'il habitât en dehors de la ville, pour raison de santé, une maison de campagne peu facile à trouver. On y arriva tout de même. Nous causons tout naturellement du séminaire. Le vénérable chanoine n'a pas encore pris son parti de l'abandon de l'ancien local du séminaire ni de la transformation que l'œuvre a dû subir pour se conformer aux volontés du Saint-Siège sur la réforme des séminaires. Pourtant, l'ancien local n'a rien d'engageant,

loin de là, bien loin de là ; tandis que le nouveau, dont la moitié est bâtie et suffit au nombre présent des séminaristes est admirablement situé, régulier, commode, adapté exactement à sa destination. Terminé, il sera un ornement pour la ville et fera honneur à nos confrères qui l'auront édifié. Modifications dans la direction du séminaire! Eh oui! autrefois, le séminaire ou ce que de ce nom on appelait, comptait par centaines les enfants de toute valeur, y venus pour faire, à peu de frais, des études préparatoires à toutes sortes de situations, même parfois à la carrière ecclésiastique. Il en sortait peu, très peu de prêtres, que ni le milieu, ni la direction de la maison, ni la formation reçue ne préparaient à cette vocation, et que seuls pouvaient sauvegarder une bonté native peu ordinaire ou bien un amour décidé du travail intellectuel ou pastoral.

Rome ne voulant dans les séminaires que des enfants ou jeunes gens offrant quelque espérance de vocation, le nombre des élèves devait tomber et tomba. Phénomène très peu inattendu et nécessaire, que nos Missionnaires ont pu constater en maints endroits d'Italie méridionale comme en Amérique.

L'excellent vicaire capitulaire n'aurait pas été fâché de voir les choses revenir à l'ancien *statu quo ante*. Je pris la liberté de lui faire observer que seule l'autorité souveraine pouvait modifier le caractère à donner aux séminaires et que, en l'espèce, il convenait d'attendre le nouvel évêque, lequel verrait ce qu'il lui conviendrait de faire; ce fut d'ailleurs aisément compris et accepté. Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde, après avoir goûté des fruits de son verger et de sa bière ou de son vin.

Le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Carmel et fête patronale de la ville de La Paz. Le matin,

grande procession religieuse; le soir, grand défilé patriotique, auquel prennent part toutes les corporations, associations, autorités municipales, provinciales et gouvernementales, troupes de toutes armes au grand complet.

Depuis la guerre, les colonies étrangères ne sont point admises au cortège : prudence et neutralité.

Le 16 juillet était aussi jour de départ. Après les adieux faits à tout le monde et les remerciements dus à toutes les amabilités grandes et nombreuses, nous prenons, M. Védy et moi, le train qui nous amènera demain à Arica sur le Pacifique et où nous retrouverons le *Palena* qui nous portera à Valparaiso.

La ligne de La Paz à Arica est de construction récente et facilite grandement les communications avec le Pacifique.

Autrefois, il fallait revenir à Mollendo ou aller à Antofagasta. A dix-huit heures, départ. MM. Caja et Manières nous escortent jusqu'à El Alto. Là, changement de train pour prendre la ligne d'Arica à voie étroite. Tout y est étroit, surtout les couchettes.

La ligne monte toujours et bien vite dépasse les 4000 mètres. Ce n'est que le matin, vers les neuf heures et demie, que nous commençons à dévaler, et cela dure jusqu'à douze heures et demie. Nous sommes à Arica. A quatorze heures, nous sommes réinstallés sur le *Palena*, qui lève l'ancre à dix-sept heures et demie.

La mer n'est pas bonne, ni la nuit. Tangage et roulis à plaisir, le bateau est petit, pas très chargé en marchandises; il danse, saute, embarque des paquets d'eau. Et cela ira *continuando* ou *crescendo* jusqu'à Valparaiso. Seulement dans les ports, nous avons un peu de repos.

Le 19 juillet, au matin, nous étions ancrés dans le port d'Antofagasta et donc tranquilles; nous en pro-

fitons pour célébrer, M. Védy et moi, la sainte messe au salon. Ce fut toute notre fête de saint Vincent, un peu maigre, comme l'on voit. Nous étions loin de Saint-Lazare!

Au large d'Antofagasta, la mer est toujours mauvaise, et ce n'est pas chose aisée de se rendre des cabines au salon, ou à la salle à manger, tant le pont est balayé par les lames. Il faut choisir son moment et en profiter prestement.

La nuit, le pauvre *Palena* gémissait et craquait si bien et si fort que M. Védy resta convaincu qu'il allait se disjoindre et nous laisser couler à pic.

Nous devions arriver à *Coquimbo* le soir du 20 juillet et comptions passer la nuit à terre. Impossible, trop mauvais temps. Nous n'arrivons que le 21, au matin, par un fort brouillard. Impossible d'entrer au port. Il faut attendre une éclaircie qui ne se produit que vers neuf heures.

On entre et nous débarquons. Au collège des sœurs de la Providence, nous trouvons les sœurs de La Serena venues pour nous saluer, les télégrammes partis d'Arica leur étant, cette fois, exactement arrivés. A peine le temps de demander, donner ou recevoir des nouvelles, car le *Palena* doit repartir aussitôt après-midi.

Effectivement, à midi et demi, il lève l'ancre et de nouveau va se faire secouer, avec sa cargaison humaine par le Pacifique très peu aimable. Mais on nous avait avertis!

On arrive tout de même à *Valparaiso*, le 22 juillet, au matin, vers les sept heures. La journée est employée à faire aux confrères et aux sœurs des visites d'adieu définitif, car, à moins d'un nouveau voyage en Amérique, je ne reverrai plus le « Val du Paradis » ni les belles œuvres que les familles de saint Vincent y dirigent et y font prospérer.

Le lendemain, à onze heures et demie, nous étions à *Santiago*. Après avoir salué les confrères, je m'informe des voies et moyens de repasser en Argentine. La Cordillère demeure absolument fermée; grand bien lui fasse! car elle m'en fait très peu à moi et à mes plans de voyage.

Reste la voie de mer par le détroit de Magellan; mais le prochain départ (mensuel depuis la guerre) n'aura lieu de Valparaiso que le 10 août.

Toutes réflexions faites, je prendrai le bateau anglais, non à Valparaiso, mais à Talcahuano, où je me rendrai par la voie ferrée, à petites journées, visitant les maisons de sœurs échelonnées sur la ligne de Santiago à Conception.

En attendant, visites, cérémonies, séances, conférences rempliront les quelques jours passés à Santiago, complément ou supplément de ce qui avait été fait avant le voyage au Pérou. Visite au séminaire, immense local, bien construit, bien aménagé. Cours, salles, classes, dortoirs, cabinets de physique, de chimie et d'histoire naturelle, la bibliothèque (30000 volumes, catalogue incomplet), tout est fort bien. La chapelle, grande et riche, sans grand style d'ailleurs.

Le séminaire compte 415 élèves, tous internes divisés en deux sections : la partie laïque la plus nombreuse a 251 élèves; la partie ecclésiastique en a 164, revêtus de la soutane, dont une petite quarantaine appliqués aux sciences ecclésiastiques, le reste étant aux humanités. Comme partout, le groupe des étudiants ecclésiastiques subit des déchets, de sorte que le chiffre annuel des ordinations sacerdotales est très faible. Durant l'année 1914, les ordinations furent de 1 prêtre, 3 diacres, 3 sous-diacres, 7 minorés et 6 tonsurés; pour un immense diocèse comme Santiago, c'est peu.

Il faut noter que la tonsure se confère durant les

humanités; à noter aussi que le diocèse de Santiago possède, en outre, deux autres séminaires diocésains ou conciliaires, celui de San-Pelayo à Talca avec 185 élèves, dont 21 élèves ecclésiastiques, c'est-à-dire revêtus de la soutane et destinés au sacerdoce, et celui de San-Rafael à Valparaiso avec 148 élèves, pas d'ecclésiastiques.

Cette nombreuse population scolaire et le petit nombre des ordinations sacerdotales annuelles montrent que la crise des vocations est aussi sérieuse en Amérique qu'en Europe. Le personnel dirigeant et enseignant comprend une trentaine de prêtres, tous diocésains. Quant à la surveillance, elle est assurée par une douzaine de préfets, dont un seul est prêtre.

Nous saluons le recteur, frère d'une Fille de la Charité, chanoine de la cathédrale et membre du conseil supérieur de l'Université catholique; personne fort distinguée et cultivée, qui paraît destinée à occuper bientôt et avec honneur un siège épiscopal.

Visite à la maison de campagne de nos confrères. La distance est de 11 kilomètres, mais le tram électrique y conduit, et, fort gentiment, un arrêt juste devant la porte.

On est en train d'agrandir la maison, et les travaux sont déjà bien avancés, pour y mettre le séminaire interne et les études de philosophie de la province du Pacifique. Le local pourra également recevoir les deux dernières années de l'École apostolique et donner par là beaucoup plus d'aisance à la partie qui restera à Las Delicias. Les nouveaux bâtiments sont appropriés à leur destination; les cours, jardins, larges et vastes ne laissent rien à désirer. L'air de la pleine campagne ne peut qu'être salutaire aux enfants et jeunes gens, pourvu que, en hiver, il ne soit pas rendu trop humide et froid par le voisinage de la Cordillère,

toute blanche et toute voisine. On me rassure, et naturellement je ne demande pas mieux.

Nous faisons visite au président de la *Beneficencia*, ainsi qu'au trésorier, et, sincèrement, il est permis de les remercier pour la bienveillance qu'ils témoignent aux œuvres de nos sœurs qui dépendent de leur administration, ainsi qu'à nos confrères qui ont avec eux fréquentes et cordiales relations. Ces messieurs, comme d'ailleurs les administrateurs des hôpitaux, non seulement ont la bienveillance qu'inspire une bonne éducation, mais aussi celle qui naît de sentiments chrétiens.

Au Chili, ces sentiments chrétiens sont encore dominants par la grâce de Dieu. Il faut pourtant avouer que les idées anticléricales font du chemin et gagnent du terrain. Le 25 juillet eut lieu à Santiago l'élection du président de la République. Le candidat des partis conservateurs-unis, Sanfuentès, triompha, avec cinq voix de majorité, sur Figueroa, candidat au programme anticlérical. Cinq voix de majorité, c'est peu ; on s'attendait à du désordre, car, le dimanche précédent, une manifestation figueroiste avait brisé un crucifix, houspillé des prêtres, parcouru la ville, criant : « Mort aux moines et moinesses ! » et avait lapidé la porte de notre chapelle, cassant les vitres. Très aimables, ces messieurs, et il ferait bon vivre sous leur autorité !

Toutefois, ce dimanche 25 juillet, grâce au déploiement de troupes, grâce aux mesures énergiques du ministre de l'Intérieur, tout se passa tranquillement. Tout de même, la porte extérieure de notre chapelle resta fermée durant tout l'après-midi.

Le lendemain 26 juillet, selon l'usage de la Communauté, nous célébrons tous ensemble l'octave de saint Vincent dans la chapelle de la maison centrale, avec les offices solennels, la conférence et la vénération des reliques. Fort jolie, la chapelle de la maison centrale ;

mais combien trop petite! L'agrandir, lui donner les dimensions et aussi l'orientation nécessaires demanderaient une forte dépense devant laquelle on reculera longtemps. Les choses mal venues dès leur origine sont difficilement améliorées!

Le 31 juillet, messe d'adieux, célébrée à la maison centrale. Toutes les visites sont terminées, y compris celles au ministre de France et au consul pour le visa de mon passeport. Adieux et remerciements aux confrères qui m'ont entouré de toute leur fraternelle bienveillance; au revoir à ceux que la mobilisation va rappeler en France. Les apostoliques viennent à leur tour me dire adieu et... au revoir, à Paris. J'accepte l'augure.

Avec M. Fargues pour compagnon, nous allons prendre la route de Conception. M. Scarella, qui se trouve à Valparaiso, y prendra le bateau le 10 août, et nous nous retrouverons à Talcahuano.

Notre première station est *Rancagua*. Partis à treize heures, nous arrivons à seize heures. Hôpital de six sœurs, plus une malade venue pour changer d'air. Visite de l'intendant de la province, bon chrétien, ancien élève des Pères de Picpus à Santiago; visite de l'administrateur de l'hôpital, très bon lui aussi. Après-midi du lendemain dimanche, réunion des enfants de Marie, au nombre d'une soixantaine, et distribution d'images comme souvenirs.

Départ à seize heures un quart pour *San-Fernando*, deuxième station, où nous arrivons après une heure et demie de voyage. La maison est loin de la gare, environ une demi-heure de voiture. Les chemins sont mauvais, c'est l'hiver, et les routes pavées se compteraient aisément; la voiture elle-même, *el coche* pris à la gare, remonte au moyen âge, à tout le moins, sinon aux Indiens. Les cahots peuvent remplacer avantageusement la mécanothérapie.

San-Fernando est un endroit excellemment conservateur; des huit sœurs qui composent la maison, quatre ont fait leur cinquantaine de vocation, ce qui ne veut pas dire qu'elles ont pris leur retraite. Elles sont peut-être plus vaillantes et valides que les autres; le curé de San-Fernando se trouve être le neveu de l'unique sœur française de la maison, dont la famille est établie au Chili depuis longtemps. A San-Fernando, se trouve également M. Aoun, frère de notre confrère de ce nom. Il est chargé des maronites catholiques, établis en grand nombre dans le pays.

A dix-sept heures et demie, nous prenons congé de la vénérable supérieure, sœur Ampuero, de ses compagnes vénérables et nous partons pour *Curico*. Nous y arrivons à dix-neuf heures. C'est encore un hôpital que nos sœurs ont à Curico, et elles sont six. L'hôpital n'est pas luxueux tant s'en faut; mais il est propre. Les ressources officielles n'abondent pas; des particuliers charitables aident tant bien que mal et la supérieure sait s'ingénier. Nous continuons nos stations et, le 3 août au soir, nous en sommes à la quatrième, à Talca, où nous arrivons à dix-neuf heures, après avoir quitté Curico à seize heures et demie.

Talca est chef-lieu de province et de département. Les sœurs, au nombre de neuf, desservent l'hôpital. Cette œuvre ne se ressent guère avantageusement de l'importance de la ville, car le local, dans la partie ancienne, est pauvre, délabré, lézardé, par les tremblements de terre. La partie neuve, commençée avec plus de bonne volonté que de prudence économique, reste inachevée et se détériore. Une chapelle se construit qui ne sera pas mal; mais elle est à la charge de la supérieure. Salles insuffisantes et toujours encombrées, où les tuberculeux sont mélangés aux autres malades. Les bonnes sœurs souffrent de cet état de

choses et s'efforcent à y remédier par la multiplication de leur dévouement. C'est beaucoup; mais cela ne suffit pas pourtant pour le bien de l'œuvre.

C'est péniblement impressionnés, que nous quittons Talca, le 5 août, au matin, après la célébration de la sainte messe. Départ à huit heures, et arrivée à Chillan vers midi. Le temps est pluvieux, froid, temps d'hiver.

Chillan, cinquième station, est une ville d'au moins cinquante mille habitants.

Longtemps nous y avons eu une résidence et la maison encore inoccupée semble attendre notre retour.

Pourquoi pas? Si nous avons des sujets!

L'hôpital-hospice de Chillan compte quatorze sœurs, la supérieure, sœur Randizzoni, vénérable ancienne, est la sœur de la supérieure de Los Andes.

Comme à Talca, la partie ancienne de l'hôpital est insuffisante et défectueuse; mais à l'inverse de Talca, la partie neuve, déjà avancée, est bien convenable. L'intendant de la province, sachant gagner les bonnes grâces et les *pesos* du gouvernement, l'aura bientôt portée, espérons-le, à sa terminaison.

Notre nouvelle et sixième station est à *Los Angeles*, ville importante, où nous arrivons le soir du 6 août, à seize heures et demie, ayant quitté Chillan vers midi.

Comme dans les précédentes villes, c'est un hôpital que les sœurs desservent, et elles sont six. Vieux, délabré, rongé par l'humidité, il aurait besoin d'être refait à neuf, tout entier. Déjà quelques salles sont reconstruites dans de bonnes conditions. La chapelle n'est qu'une salle en bois dont l'infinie humilité de Notre-Seigneur veut bien se contenter. L'administration ne s'opposerait pas à la construction d'une chapelle neuve et belle, si la supérieure voulait se charger de trouver les fonds nécessaires à cette fin. Elle en serait bien

capable; mais il faut attendre pour cela après la guerre; toujours après la guerre!

On m'explique comment les ressources de l'hôpital ne seraient pas tellement insuffisantes; mais il y faudrait une bonne et prudente gestion qui trop souvent a manqué dans le passé, un passé qui ne passe pas vite!

Dans l'après-midi, petite séance, non point littéraire ou musicale, comme il est d'usage, mais chorégraphique, c'est plus nouveau. Quelques employés de l'hôpital nous donnent une représentation de la danse chilienne par excellence, la *Cueca*. Il y faut, pour diriger le mouvement, au moins un joueur de guitare. Guitare et harpe, ce serait mieux; mais on sait que le mieux est l'ennemi du bien, et d'ailleurs il n'y a pas de harpe à l'hôpital, tandis qu'il y a une guitare. Le guitariste joue et chante une naïve mélodie, dont le motif revient comme un refrain à intervalles rapprochés. Les danseurs exécutent, selon le rythme de la musique et du chant, des figures simples, harmonieuses et souples, non sans gravité, empreintes de la traditionnelle et chevaleresque courtoisie castillane, soulignées par le foulard ou écharpe de dentelles, — un simple mouchoir au besoin, — que chaque danseur tient de la main droite.

L'assistance ne reste point passive. De la voix et des battements de main, elle accompagne, et la mélodie du guitariste et les évolutions des danseurs. Autre accompagnement obligatoire de la *Cueca*, la *Chicha*, la renommée et recherchée boisson chilienne, aux flots de laquelle danseurs, musiciens et spectateurs coopérants refont leurs forces, leur voix et leurs biceps habiles à la cadence.

Un vrai Chilien ne sait point dire « assez », de la *Cueca* et de la *Chicha*. C'est une forme de son amour du sol natal; mais ce n'est point la seule, car l'amour

sacré de la patrie est fort comme la mort au pays du Chili.

En visitant l'hôpital de Los Angeles, comme ceux des cités précédentes, il est difficile de ne point faire une comparaison pénible entre les magnifiques hôpitaux de Santiago et les minables hôpitaux que nous voyons tous les jours. Sans doute, au Chili, comme partout, la capitale est la capitale, et la province est la province ; mais tout de même Chillan, Los Angeles ne sont pas des villages sans vie ou ressources. Les pauvres n'y manquent point, ni les malades, ni les invalides ; mais jusqu'ici, ni la *Beneficencia* ni les riches particuliers de ces villes n'ont pris l'habitude des larges dons de charité. On y pense bien un peu, mais d'une pensée lentement opérante quand elle n'est pas totalement inopérante.

Ces pénibles remarques ne s'appliquent pas heureusement à la ville de Conception, la septième et avant-dernière station de notre descente vers le Sud. Nous y arrivons le lundi 9 août, vers les onze heures et demie.

Les sœurs ont à Conception deux beaux établissements, dans de bonnes conditions : l'hôpital avec douze sœurs, l'hospice avec onze sœurs. Avant peu, une troisième et magnifique fondation, laissée par une riche et charitable personne, fera appel aux sœurs et offrira aussi une maison à nos confrères, si la pénurie des sujets n'y met obstacle.

Notre séjour à Conception ne sera que d'une trentaine d'heures. Visite détaillée des deux maisons, et conférence dans chacune d'elles avec la permission, bien entendu, du directeur M. Fargues, mon fidèle et infatigable compagnon de pérégrination. Visite au grand vicaire, Monseigneur se trouvant présentement à Santiago ; visite à plusieurs communautés. J'ai la

surprise agréable de rencontrer, dans le supérieur des Salésiens, un ancien professeur de leur maison de Montpellier, quand moi-même j'y étais de résidence. Il me rappelle que je lui ai fait passer autrefois ses examens d'ordination. Il m'en souvient aussi, et ce souvenir mutuel est tout à l'éloge de l'examiné et de la manière dont il satisfit l'examinateur. Les montagnes, dit-on, ne se rencontrent pas ; mais les hommes se rencontrent. N'ai-je pas, d'ailleurs, retrouvé à Santiago dans le provincial des Assomptionnistes, le P. Maubon, un compatriote à moi, connu autrefois, revu ensuite lorsqu'il était supérieur à Nîmes, tout près de Montpellier où j'étais, puis finalement rencontré à Santiago. D'autres rencontres de confrères et sœurs connus autrefois en France confirment le proverbe qui, pour une fois, se trouve être véridique. Ne dit-on pas, en effet souvent : menteur comme un proverbe. Et dire que les proverbes sont la sagesse des nations ! C'est à n'y rien comprendre. Ce n'est d'ailleurs pas bien nécessaire.

Continuons notre voyage et arrivons à Talcahuano, huitième et dernière station avant l'embarquement. Il est neuf heures et demie. L'hospitalité nous est offerte par les Pères Augustins de l'Assomption, qui ont charge d'une grande paroisse à Talcahuano. Le lendemain, 11 août, messe chez les sœurs et visite de la maison. C'est un hôpital de cent lits. Les sœurs sont au nombre de quatre. Comme local, c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus mal commode, vieux, insuffisant, délabré. Pourtant, Talcahuano n'est pas un trou perdu. Quarante mille habitants, et la ville s'accroît tous les jours par l'importance de son port commercial et militaire, des ateliers, arsenaux, magasins que nécessite une telle situation.

Depuis longtemps, il est question de bâtir un hôpital convenable ; mais la réponse se fait attendre. L'ad-

ministration attend tout du gouvernement; l'intendant de la province pourrait beaucoup, mais il n'y pense guère. Il faudrait vendre l'actuel hôpital qui, se trouvant en pleine ville rapporterait gros, et construire en dehors de la ville; mais personne ne prend l'affaire en main.

Avec ma visite à la maison de Talcahuano se termine ma rapide tournée du Chili. Des vingt-huit maisons que comptent les Filles de la Charité en cette province, j'en ai vu vingt-six. C'est à savoir les dix de Santiago, les neuf de la région du Sud. Dans la région du Nord, il me fut impossible d'aller à Copiapo et à la Serena; et encore de cette dernière maison, je vis à Coquimbo au retour du Pérou, la supérieure et quelques compagnes.

Le nombre des sœurs de la province est de 350 environ, bien supérieur à celui du Pérou qui n'en compte que 200, supérieur également à celui de l'Argentine qui arrive à 340, mais inférieur à celui du Brésil où il atteint à près de 600.

Talcahuano est le grand port militaire du Chili. Dans la soirée, sous la conduite d'un des Pères Assomptionnistes, il nous est permis de visiter l'arsenal, les chantiers, les bassins, tout ce qui est intéressant à voir dans un port de guerre.

Dans la matinée, notre vaisseau l'*Oriana*, parti hier de Valparaiso est arrivé à Talcahuano, portant M. Scarella qui, débarqué ce matin, nous a rejoints. Le bateau repartira dans la nuit du 11 au 12. Le moment est venu de le rejoindre. M. Fargues et les Pères de l'Assomption nous accompagnent à l'embarcadère. Adieux et remerciements aux excellents Assomptionnistes qui, si fraternellement, nous ont accueillis; adieux et remerciements au cher visiteur du Chili pour toutes ses attentives bontés et, dans sa personne,

remerciements à sa province dont la visite me laisse les meilleures impressions, de très bons souvenirs. Adieux, remerciements, et qui sait : au revoir! tant de choses arrivent!

En canot, et vogue vers l'*Oriana*, notre demeure flottante pour une douzaine de jours, car nous ne serons pas à Montevideo avant le 22 août. De Montevideo à Buenos-Ayres, le trajet se fera par les bateaux du service quotidien.

De bonne heure, le 12 août, nous sommes à *Coronel*. On y fait du charbon, apporté des mines voisines et abondantes de Lota. Avec le consentement du commissaire, le salon sera à notre disposition pour la célébration de la sainte messe, toutes et quantes fois la mer nous en donnera, à son tour, la permission. Aujourd'hui, nous sommes au port et l'on peut se passer de sa permission. Nous verrons plus tard.

Encore une fois, nous toucherons la terre chilienne à Punta Arenas, puis ce sera fini.

Les 13 et 14 août, mauvais temps, mauvaise mer, brume, brouillard, vent, pluie, neige, toute la lyre. Pas de messe, naturellement. On ne voit rien, on marche lentement. On se calfeutre au salon chauffé et qui trépide en diable ou dans la cabine également chauffée où l'on a grand'peine à tenir debout. On va à la salle à manger quand la trompette guerrière qui, par parenthèse, joue faux, y appelle et quand le *cœur* permet de répondre à son appel.

On mange souvent sur les bateaux anglais, et on peut, si on le veut, manger beaucoup à chacun des multiples repas. La liste est longue et variée des choses offertes en victimes à messire Gaster. Savoir faire son choix et se méfier des titres provoquants. Par exemple : Pigeons à la diable! C'est diablement mauvais de l'avis commun de ceux qui, à notre table, s'y ris-

quèrent; d'autres probablement le trouvaient succulent; *de gustibus et coloribus...*

Le 15 août, la mer, au matin, nous permet — tolérance plutôt que permission — de célébrer la messe et des passagers matineux et au cœur solide y assistent. Dans l'après-midi, le mauvais temps recommence, ballottements, froid, chute de neige. C'est drôle de voir tomber la neige sur le bateau; à terre, c'est naturel, paraît-il. Cela intéresse un instant; c'est vite monotone. On lit, on dit du bréviaire, on prie, on regarde à travers la baie des vitres. Écrire, il n'y faut mie songer. Au soir, nous arrivons à l'entrée du détroit de Magellan; mais le bateau attend pour s'y engager, que le temps, moins obscur, lui en donne facilité et sécurité.

Dans la nuit, il peut y entrer et, le 16 au matin, un beau soleil nous invite au réveil. Tout le monde sur le pont. Il n'y fait pas chaud, par exemple; mais le spectacle est captivant, réchauffant peut-être. Des deux côtés du détroit, montagnes et montagnes de neiges; à chaque instant et suivant les sinuosités nombreuses des deux rives, nouveaux aspects. L'*Oriana* semble glisser sur ces eaux tranquilles et lisses; tantôt tout près des côtes, d'autres fois, comme en pleine mer, le détroit variant de 2 à 30 kilomètres de largeur, nous explique-t-on. Vers les onze heures du matin, nous dépassons le point le plus austral du continent américain.

Pieuse et touchante pensée, une croix marque ce point. Nous la saluons : *O crux ave, spes unica*!

Désormais, nous remontons vers l'Équateur et, avec un bon petit grain d'imagination, il n'est pas défendu de trouver que déjà il fait presque moins froid, surtout au salon. Grâce à la même imagination probablement, d'aucuns aperçoivent, parmi les neiges lointaines, des huttes d'Indiens Araucaniens ou Patagons;

d'aucuns en reconnaissent les habitants; d'autres, moins bien doués, entrevoient quelque chose, mais ne distinguent pas très bien.

Tout de même, le temps passe. Et, à bord, que faire en dehors de ses petites prières et lectures, sinon attendre l'arrivée au port de débarquement? Et en attendant, et tout en savourant la poésie des détroits, après et avant celle de la haute mer, occuper du mieux possible les nombreux loisirs. Si l'imagination y aide peu ou prou, qui pourrait s'en plaindre ou lui en vouloir? Pauvre imagination! on l'appelle la folle du logis! C'est peu aimable d'abord, et puis ne croyez-vous pas que c'est un peu bien injuste? Passons.

La nuit, et il fait vite nuit, en hiver, en ces basses latitudes, nous touchons à *Punta Arenas*, pour en repartir à minuit.

Le 17 au matin, nous sommes encore dans le détroit et permission de célébrer. Et dire qu'on nous avait menacés de toutes les colères du détroit de Magellan. Il fut d'un pacifique, c'est-à-dire d'un pacifisme à nul autre pareil.

Vers les neuf heures, nous passons devant le phare qui, d'une part, marque l'entrée ou la sortie du détroit, comme on voudra, côte Atlantique, et d'autre part, indique la frontière entre le Chili et l'Argentine. Comme bien l'on voit, tout le détroit de Magellan est aux mains du Chili, de quoi l'Argentine n'est point précisément contente.

Maintenant, nous accentuons notre remontée vers l'Équateur, vers le chaud. N'empêche qu'il fait encore bien froid. Le pont n'est guère fréquenté, pas même par le soleil, qui nous boude et bientôt cède la place à la neige. La lune lui fait la même politesse. Le 18 au matin, le pont, les canots et les cordages sont recouverts de blanc.

Après midi, nous entrons dans la baie de *Port-Stanley* pour quelques heures seulement, de dix-huit heures à vingt et une heures. On repart droit pour Montevideo. Notre marche étant désormais perpendiculaire du sud au nord, nous garderons la même heure jusqu'à Montevideo, tandis que précédemment notre marche vers l'est nous faisait avancer chaque jour nos montres pour les régler sur le méridien où nous étions.

Le 19 août, temps très beau, et la mer tranquille; brise favorable.

Le 20 est également une bonne journée, malgré un fort brouillard de seize heures à dix-huit heures. Cela nous vaut et revaut les coups répétés et rapprochés de la sirène, si lugubre dans la nuit épaisse et lourde. Pourquoi, grands dieux! appelle-t-on sirène cet instrument inharmonieux au premier chef. Si les antiques sirènes de l'antique fable n'avaient pas une plus mélodieuse voix, elles devaient en être souvent, sinon toujours, pour leurs frais de musique.

Le 21 août, journée tranquille, dont la monotonie est rompue par un bon petit orage : éclairs, tonnerre, cela aussi paraît tout drôle à bord. A terre, c'est, comme pour la neige, chose toute naturelle. Demain matin, sans faute et de bonne heure, nous promet-on, nous serons à Montevideo.

Pour occuper quelques loisirs, je fais le compte de mes journées de bateau. De Bordeaux à Buenos-Ayres, 20 jours; de Valparaiso à Mollendo, 6 jours; de Mollendo au Callao, 2 jours; de Callao à Mollendo, 2 jours; de Arica à Valparaiso, 6 jours; de Talcahuano à Montevideo, 10 jours. Cela me fait un total de 46 jours de bateau, à quelques heures près. Avec le retour en Europe et les autres voyages en Amérique, j'arriverai largement à 75 ou 76 jours de vie à bord.

D'après la feuille affichée, l'*Oriana* porte 1098 personnes, dont 207 d'équipage, 169 de première classe, 111 de seconde, 611 de troisième. Une feuille à côté et qui veut être rassurante indique qu'il y a à bord, 1200 ceintures de sauvetage et 1116 places dans les canots en cas de naufrage. On a pensé à tout, même au possible naufrage. Mais tout de même cette feuille, malgré ses bonnes intentions, vous laisse un peu songeur et vous donne un peu froid dans le dos. Que si, aux possibilités de l'ordinaire et presque vulgaire naufrage classique dont les récits hantent les mémoires, vous ajoutez le péril du tragique naufrage, consécutif au torpillage ou au heurt d'une mine dérivante, vous comprendrez quelques-unes des réflexions aux teintes grisâtres que ferait un navigant légèrement sensible.

A la grâce de Dieu! faut-il se dire; on se le dit, et on s'attache à cette vie sur l'eau, malgré tout.

Non pas à quatre heures du matin, mais à six heures, l'*Oriana* arrive à *Montevideo* le dimanche 22 août. Cette ligne anglaise ne touche pas Buenos-Ayres; mais comme le savent beaucoup de vos lecteurs, le rio de la Plata, seul, sépare les deux capitales de l'Uruguay et de l'Argentine, et elles sont reliées tous les jours et plusieurs fois par jour, par de très confortables bateaux. Celui qui ce soir nous recevra, et nous déposera demain matin à Buenos-Ayres, est le magnifique *Ciudad de Buenos-Ayres*. Il est à quai. Nous y faisons transporter nos bagages, nous retenons nos places, et sous la conduite du bon M. Bouvier qui a bien voulu se déranger pour nous, nous allons à la maison de l'Union, saluant au passage les sœurs de la Reconquista.

Le même accueil charmant de la part des confrères; puis après-midi, nous disons au revoir — car je dois revenir à Montevideo — aux sœurs des maisons de

l'Asile, du Cordon et du Riducto; à vingt-deux heures, le *Ciudad de Buenos-Ayres* se met en route; la mer, ou le rio, — ses dimensions en feraient une baie de l'Océan, le goût de ses eaux en fait un fleuve ou rio, — promet une bonne nuit, tandis que la limpidité de l'air ne fait craindre aucun retard occasionné par la brume. Effectivement, le 23 août, à l'heure réglementaire, sept heures du matin, nous sommes à quai. Nous y trouvons M. Bettembourg, visiteur, et M. Gimalac, assistant, pour nous souhaiter la bienvenue. La douane est complaisante et expéditive.

VERDIER.

(*A suivre.*)

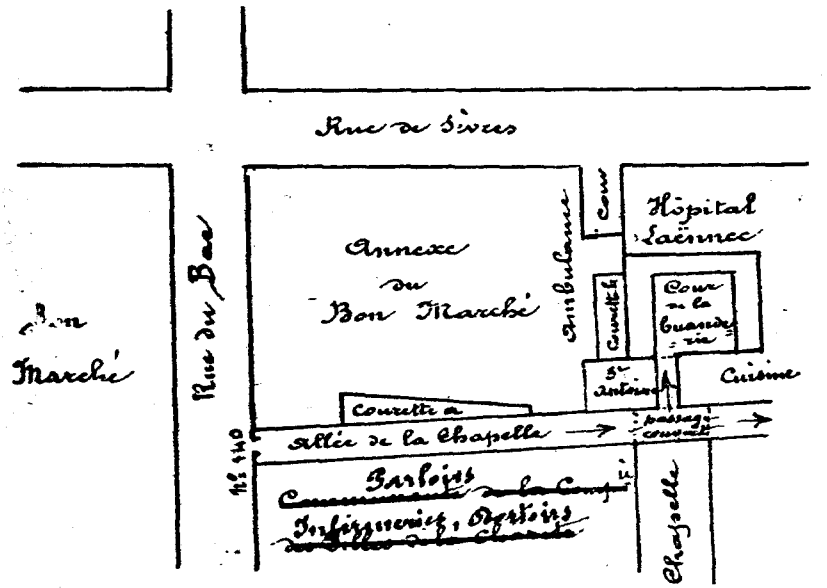
VARIÉTÉS

A l'occasion du premier anniversaire de la préservation de la Maison-Mère des Filles de la Charité, que nous allons célébrer le 22 novembre 1916, nous donnons un récit complet de l'incendie de l'annexe des magasins du Bon Marché.

Pour donner aux personnes qui ne connaissent pas la Maison-Mère des Filles de la Charité, ou qui ne l'ont pas vue depuis longtemps, une idée plus exacte du danger qu'elle a couru pendant l'incendie de l'annexe du Bon Marché et par là même de la protection manifeste de la très sainte Vierge dont elle a été l'objet, il nous semble utile de débuter par une rapide description du théâtre de cet effroyable sinistre.

La façade de l'annexe donnant sur la rue du Bac subsiste encore; elle fait suite à celle de la Maison-Mère jusqu'à la rue de Sèvres dont elle forme l'angle. A l'intérieur, cette construction, qui ne date que de

six années, s'étendait le long de l'allée qui conduit de la porte d'entrée de la Communauté à la chapelle, et était bornée, à l'extrémité de l'allée par un petit bâtiment, dit Saint-Antoine, abritant une trentaine de sœurs âgées ou souffrantes. Celui-ci, toujours debout

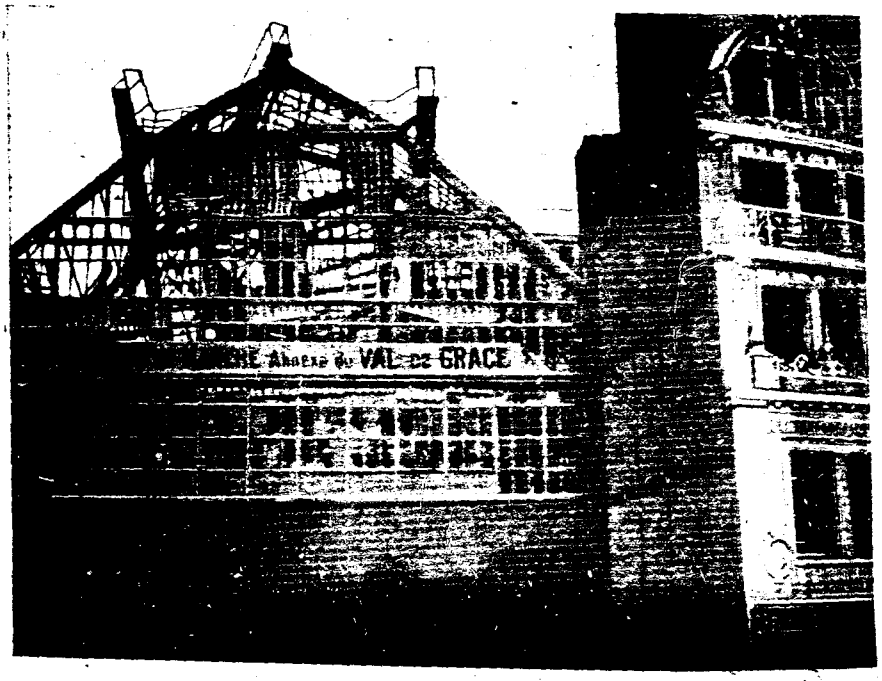


CROQUIS

et intact, est adossé dans le fond, à la dépense et à la buanderie de la Maison-Mère, au-dessus desquelles se trouve le dortoir des sœurs anciennes communiquant avec leur infirmerie, autant de vieilles masures qu'une étincelle devait suffire à réduire en cendres.

Mais — circonstance rassurante — ces constructions sont attenantes à la chapelle, à cette chapelle bénie où la très sainte Vierge a dit : « Un moment viendra où le danger sera grand ; on croira que tout est perdu ; mais ne craignez rien, je serai avec vous. » Et en face de la chapelle, à l'autre extrémité de l'allée, au-dessus

de la porte d'entrée, encore la très sainte Vierge, non debout, mais assise comme dans la demeure de son choix et de son repos, paraissant dire à notre petite sœur Labouré agenouillée auprès d'elle les paroles gravées au-dessus de sa tête par la piété con-



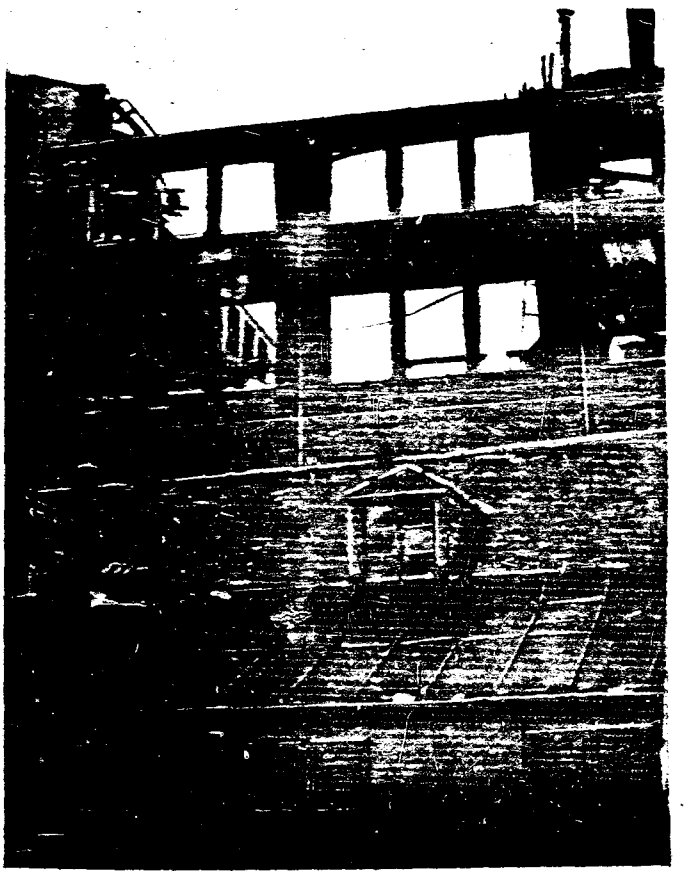
ANNEXE DU BON MARCHÉ APRÈS L'INCENDIE
(rue de Sèvres).

fiante de notre vénéré Père Fiat : « J'ai été établie Gardienne. »

A ce qui précède, le *croquis* ci-dessus donne plus de précision et en même temps il rend plus intelligible et plus saisissant le récit détaillé de l'incendie qui nous a été communiqué par les sœurs de la Maison-Mère.

INCENDIE DE L'ANNEXE DU BON MARCHÉ

Le lundi, 22 novembre 1915, à onze heures et demie



ANNEXE DU BON MARCHÉ APRÈS L'INCENDIE
(côté de la Communauté).

au moment où nous sortions de l'examen, notre attention était attirée par une épaisse fumée s'échappant de l'annexe du Bon Marché; les mieux informées

disaient tout bas qu'un incendie venait de se déclarer dans les sous-sols de ce bâtiment, et le son de la trompe des pompiers, partant de divers points du voisinage, ne faisait qu'accréditer cette inquiétante rumeur.

En effet, ces braves sauveteurs accouraient de toutes les casernes de Paris où, à mesure que les premiers arrivés, le colonel et son lieutenant en tête, se rendaient compte de l'étendue possible du sinistre, l'alarme avait été successivement donnée. Deux préoccupations angoissantes dirigèrent d'abord les efforts du colonel Cordier et de son lieutenant-colonel : avant tout, le sauvetage des blessés de l'ambulance du Bon Marché, heureusement commencé déjà par le service spécial d'incendie de l'établissement et rapidement achevé, grâce au précieux appoint de secours qui permit de descendre jusqu'au dernier des malades d'un étage élevé, bientôt après envahi par les flammes. Le feu courait dans les sous-sols et ceux-ci communiquaient par un passage souterrain avec le bâtiment principal du Bon Marché situé de l'autre côté de la rue du Bac ; s'il s'engouffrait dans cette issue, l'incendie prendrait des proportions sans limites, ce serait l'embrasement de tout le quartier. Telle était la seconde perplexité du colonel ; de l'ambulance, il court au passage, s'assure que les massives coulisses de fer destinées à arrêter le fléau dévastateur ont été fermées, les consolide et revient diriger les manœuvres au foyer de l'incendie.

Déjà les pompiers avaient dressé leurs longues échelles dans l'allée de la chapelle et dirigé leurs lances vers les murs de l'annexe. De Saint-Lazare, M. Cazot, procureur général, et M. Hertault, économe, étaient accourus à la première alerte et avaient été bientôt rejoints par notre Très Honoré Père et notre respectable Père Directeur. Un conseiller municipal,

ami de la Communauté, passant par hasard, dans la rue du Bac, était venu, avant tout autre, offrir son concours, sous toutes ses formes, disant qu'il ne fallait pas moins qu'un miracle pour nous préserver. Puis, voyant entrer notre architecte, M. Richardière, averti par téléphone, il ajouta : « Je le connais, je l'ai vu à l'œuvre; avec lui, nos braves pompiers et vos prières toutes-puissantes, vous pouvez tout espérer. » En effet, jusqu'à la fin, M. Richardière se tint sur la brèche, sans souci du danger pour lui-même, uniquement préoccupé du danger qui nous menaçait, prenant ou indiquant les moyens de le détourner.

Au début, on avait espéré pouvoir localiser et étouffer l'incendie dans les sous-sols, mais il y fallut renoncer; des pompiers, munis pourtant de tampons protecteurs contre les gaz asphyxiants avaient été obligés, après une courte tentative, de se retirer brusquement pour n'être pas victimes de l'intoxication; trois d'entre eux auraient même succombé sans les soins immédiats et énergiques qui leur furent prodigués et l'un inspirait de telles craintes que M. Cazot jugea prudent de lui donner l'absolution. Tous furent heureusement arrachés à la mort; dans cet effroyable désastre, il n'y eut pas d'autres accidents de personnes à déplorer.

Vers deux heures, la fumée diminua d'intensité et l'on espéra un moment avoir noyé le foyer de l'incendie; mais peu de temps après, on aperçut comme un léger nuage au-dessus du petit bâtiment Saint-Antoine.

Aussitôt le lieutenant-colonel des pompiers monta sur le toit et s'étant rendu compte d'où venait la fumée il dirigea un jet puissant de ce côté. Ainsi, le point le plus sérieusement menacé paraissait être alors tout à coup l'angle de l'annexe contigu à Saint-

Antoine; or, de là au clocher tout en bois de notre chapelle il n'y avait qu'un pas.

Soudain, les cages d'ascenseurs des magasins, cédant sous l'action du feu, s'effondrèrent et firent autant de cheminées d'appel par où les flammes s'élancèrent aux étages supérieurs et bientôt après atteignirent la toiture d'où on les vit monter, monter toujours avec des gerbes d'étincelles, des reflets rougeâtres et un crépitement sinistre qui s'entendait de la rue de Babylone. En même temps, le long des murs la flamme s'échappait avec une violence terrifiante de toutes les ouvertures, notamment de celles qui, dans l'allée de la chapelle, font face aux infirmeries du premier et du second étage.

Il était près de trois heures. M. le Préfet de la Seine, M. le Préfet de police et M. le Président du conseil municipal, après un rapide conseil tenu avec le colonel et le lieutenant-colonel, exprimèrent le désir de parler d'urgence à la Supérieure générale, qu'ils allèrent attendre dans la cour des Missions. Dès que notre Très Honorée Mère parut, M. le Préfet de police se détacha du groupe et lui dit d'un ton de respectueux commandement : « Madame la Supérieure, sans perdre une seconde, il faut faire évacuer l'infirmerie de vos sœurs âgées, voisine de la chapelle, et vous mettre en mesure d'évacuer toute la maison dans un quart d'heure, au premier signe. » Le danger était donc grand, si grand que les agents de la préfecture de police allaient en même temps inviter les habitants des maisons voisines à réunir à la hâte ce qu'ils avaient de plus précieux pour fuir aussi au premier et très prochain signal. A l'un d'eux, une dame répondit : « Entre le feu et nous, il y a les bonnes sœurs et leur chapelle, nous n'avons pas peur ». Bien autrement profond était dans tous nos cœurs ce sentiment de confiance; aussi l'expres-

sion en vint-elle spontanément sur les lèvres de l'une de nous qui se trouvait à quelques pas de notre Très Honorée Mère quand celle-ci reçut l'ordre préfectoral : « Oh! dit-elle avec une tranquille assurance, M. le Préfet ne sait pas que la sainte Vierge nous garde. »

Cependant, il fallait obéir : immédiatement, ma sœur assistante, qui n'avait pas quitté nos chères sœurs anciennes depuis qu'elles étaient directement menacées, s'occupa de leur transbordement avec le concours des infirmières et d'autres sœurs de bonne volonté, tandis que ma sœur économe se rendait à la salle de retraite où deux cents sœurs du dehors avec une centaine de la maison et du séminaire poursuivaient dans le recueillement les saints exercices qui devaient normalement se clôturer le lendemain matin. La dernière conférence avait eu lieu comme de coutume à deux heures.

Au début, le prédicateur s'inspirant des circonstances avait parlé ainsi à son auditoire. « Il est dit dans le récit du martyre de saint Laurent que l'amour divin qui embrasait son cœur le rendait insensible aux ardeurs du feu matériel. Il faut de même que la ferveur vous anime à ce point que vous ne vous laissiez pas distraire par ce feu qui brûle près de vous et dont nous sentons quelque peu la chaleur. »

Après l'acte d'adoration fait aussi à l'heure ordinaire — et avec quelle ferveur! — ma sœur économe invita les chères retraitantes à rentrer dans leurs maisons respectives, et celles de province à demander l'hospitalité à nos sœurs de Paris, afin de diminuer d'autant notre personnel si nombreux. Elle n'avait pas achevé que notre Très Honorée Mère ne pouvant se résoudre à laisser partir ses pauvres filles sans les réconforter par quelques mots de son cœur et de son âme, venait

leur recommander de s'en aller avec une confiance illimitée en Marie Immaculée, de dire et redire la toute-puissante invocation : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Aussitôt, avec ordre et calme, toutes les retraitantes allèrent dans les dortoirs réunir leur petit bagage, le cœur serré de quitter la Maison-Mère dans de telles conditions.

Tandis que ma sœur économe avisait aux précautions à prendre dans les locaux faisant face à l'incendie et que ma sœur officière, en s'occupant des blessés de l'ambulance, préparait avec le concours de son dévoué administrateur, M. Goyau, la sortie des sœurs anciennes par la rue de Babylone, notre Très Honorée Mère allait aider ma sœur assistante à effectuer leur laborieux transfert. Elles étaient déjà à la chambre de communauté avec tout un matériel sans lequel il leur eût été doublement pénible de quitter leur ruelle. Mais ce premier sacrifice leur paraissait plus que suffisant; aller plus loin semblait aux unes au-dessus de leurs forces et aux autres une injure faite à notre céleste Gardienne. « Oh! ma petite, répondait l'une d'entre elles aux exhortations d'une sœur servante de Paris accourue pour prêter le concours de ses bras et de son dévouement à cette œuvre de sauvetage, on voit bien que vous êtes jeune; vous ne connaissez pas encore la sainte Vierge. » Mais à peine notre Très Honorée Mère eut-elle paru et soulevé avec d'exquises précautions l'une de ces chères infirmes en engageant toutes les autres à la suivre, que l'admirable esprit de foi, qui est l'un des traits caractéristiques de ces vénérables doyennes de la Communauté, fit taire toutes les objections et eut raison de toutes les résistances. A la suite de notre Très Honorée Mère soutenant la bonne sœur qu'elle était parvenue à mettre en mouvement succéda

tout un triste et touchant cortège de pauvres sœurs appuyées sur un ou deux bras ou portées sur des fauteuils, selon leur degré d'infirmité. Le point de réunion était le petit séminaire où se rendaient de leur côté une partie des malades des deux infirmeries des sœurs cadettes, vers lesquelles s'était rapidement portée la sollicitude de ma sœur assistante, dès qu'elle avait vu nos sœurs anciennes sous l'égide de notre Très Honorée Mère, bientôt rejointe par ma sœur économe; les plus infirmes des sœurs cadettes avaient été installées dans la grande pièce dite chambre du conseil. Quels que fussent l'ordre et la rapidité avec lesquels s'étaient effectués ces multiples transferts, la durée en avait dépassé le quart d'heure au bout duquel pouvait être notifiée l'évacuation complète.

Le danger était-il donc conjuré? Loin de là, mais il n'empirait pas, grâce à la lutte intrépide et intelligente qui s'efforçait de l'enrayer. Du toit de Saint-Antoine, où leur situation était devenue périlleuse, les pompiers avaient reçu l'ordre de descendre pour attaquer l'incendie par la cour de la buanderie. En même temps, sur la pressante demande de notre architecte, ils installaient dans l'allée de la chapelle de nouvelles lances attaquant à la fois la façade intérieure de l'annexe et le grand pignon qui la terminait du côté de Saint-Antoine. Une manœuvre semblable s'exécutait simultanément des fenêtres du dortoir situé en face, au troisième étage et du haut d'une grande échelle. Cependant, de notre côté la chaleur est extrême, les persiennes noircissent; ordre est donné aux pompiers d'inonder notre toiture et notre mur prêts à devenir la proie des flammes. Avec inquiétude, les regards des chefs surveillent aussi le grand mur de l'annexe qui dominait d'une hauteur de trois étages Saint-Antoine et la chapelle; il est fortement ébranlé et penche de

notre côté. Comme il l'avait fait à trois heures, le conseil de sauvetage délibère et conclut à la nécessité d'évacuer la chapelle le plus promptement possible. M. Cazot est chargé d'aller en avertir notre Très Honorée Mère. Elle était dans sa chambre, où on lui rendait compte de ce qui se passait sur les divers points de la maison. « Ma Mère, lui dit M. le Procureur en entrant, le colonel juge prudent d'évacuer la chapelle. — Mais, Monsieur, il n'y a personne à la chapelle. — Il y a le saint Sacrement! — Oh! Monsieur, ne put s'empêcher de s'écrier l'une des sœurs présentes, où peut-il être plus en sûreté qu'avec sa Mère qui est sa gardienne et la nôtre! — Mais, ma Sœur, on s'attend d'une minute à l'autre, à voir le mur du Bon Marché tomber sur la chapelle et l'écraser ». M. notre Très Honoré Père, prévoyant le coup qu'allait porter à ses filles cette douloureuse injonction, entra au même moment pour l'atténuer par quelques bonnes paroles inclinant à la soumission sans ébranler la confiance. « Laissez, dit-il, M. Cazot transporter les saintes espèces à la petite chapelle du petit séminaire et vous verrez qu'elles n'y resteront pas longtemps. » Il était alors quatre heures, et une heure après, Jésus était rendu à sa mère.

Qu'était-il donc advenu du mur menaçant? Au-dessus de lui, les zincs de la toiture fondaient, le voligeage et les lucarnes étaient consumées; les poutres énormes et les rampes de fer, noircies et tordues; enfin, les planchers s'effondraient avec le grand hall entraînant dans l'intérieur de l'annexe, avec un épouvantable fracas, le pan de mur qui menaçait de tomber sur nos constructions. C'est que la voix de Marie, comme autrefois celle de son divin Fils, venait de commander au vent et en avait changé la direction. Notre chère chapelle était sauvée. A partir de ce moment, le feu diminua de ce côté, mais il redoubla d'intensité sur

les façades des rues de Sèvres et du Bac et en face de notre parloir; un instant, les dortoirs au-dessus de notre porte d'entrée parurent menacés; mais la Vierge gardienne était là et ce péril fut bientôt conjuré.

Cependant l'exode de nos bonnes sœurs anciennes et malades se continuait; d'après l'ordre donné, les plus infirmes, au moins, devaient être mises à l'abri hors de la maison et, jusqu'au bout, nos vénérés Supérieurs, si émus qu'ils fussent par les larmes et les protestations de confiance en la sainte Vierge de ces chères et vénérables doyennes, tinrent à faire acte d'obéissance à ceux qui, en cette circonstance, avaient le droit et le devoir de commander. Les portes de communication entre le grand et le petit séminaire avaient été fermées; d'un côté, toutes les sœurs du séminaire qui n'étaient pas occupées dans les offices extérieurs priaient, récitaient le rosaire et le chapelet de l'Immaculée-Conception; de l'autre, c'était un indescriptible pêle-mêle de tout le matériel descendu à la hâte des infirmeries et au milieu, les pauvres sœurs souffrant, gémissant, cherchant péniblement à retrouver, qui son formulaire, qui ses lunettes, qui sa petite cassette, etc., toutes attendant avec anxiété la sélection à laquelle devait procéder notre Très Honorée Mère et ma sœur assistante. Deux précieuses bénédictions vinrent, à ce moment particulièrement douloureux, relever les courages : celle du vénéré cardinal Amette, transmise par M. le Promoteur de l'archevêché, envoyé par Son Éminence pour exprimer ses sympathies, assurer de ses prières et se renseigner exactement sur notre situation. M. le chanoine Adam s'en retourna profondément impressionné du danger couru et jusque-là écarté par une main invisible, et aussi du calme confiant de la Communauté. Bientôt après lui, M. notre Très Honoré Père vint prodiguer,

à ses filles aînées, ses encouragements paternels, ses promesses de prompt retour et leur porter la bénédiction donnée d'une voix émue et reçue avec larmes. « Priez, priez, qu'on prie », dit plusieurs fois notre bon Père qui venait du théâtre de l'incendie et y retournait, moins rassuré qu'il ne voulait le paraître.

L'appel commença, et, de nouveau installées sur des fauteuils ou soutenues par des mains amies, entourées de soins et d'attentions par notre Très Honorée Mère et nos respectables sœurs officières, les sœurs nommées s'acheminèrent vers la rue de Babylone, où, entre deux haies d'une foule sympathique, les attendaient des automobiles d'ambulance et autres mises à la disposition de la Communauté, par la municipalité et par des personnes bienveillantes. Plusieurs de nos maisons de Paris avaient spontanément offert de les recevoir; elles furent réparties entre la Providence, Saint-Pierre du Gros-Caillou, Saint Philippe du Roule, Saint Augustin, etc. Du milieu de la foule, des offres semblables se multipliaient : « Venez, venez, ma Sœur, disait une brave femme, cherchant à s'emparer d'une de nos chères reliques, mon lit est bien bon, bien propre, je vous le donnerai et je vous soignerai bien toute la nuit. » En même temps, Mme Denys Cochin faisait dire à notre Très Honorée Mère, par l'administrateur de notre ambulance, M. Georges Goyau, qu'elle serait heureuse de recevoir quinze sœurs dans son hôtel. Pendant que s'effectuait ce transfert qui, malgré ses difficultés, ne fut troublé par aucun incident fâcheux, l'ordre s'était fait au petit séminaire, transformé pour les sœurs qui restaient en une infirmerie de guerre : lits de camp, chaises-longues et paravents avaient été si bien disposés que chacune se déclarait à peu près satisfaite et faisait volontiers honneur au souper qui, à cinq heures, était servi.

La tournée faite ensuite par notre Très Honorée Mère et ses officières dans les autres parties de la maison, leur procura la consolation de constater que partout leurs instructions avaient été comprises et exécutées avec un calme et un ordre parfaits. A la cuisine, encombrée par les objets retirés de la dépense, menacée et inondée par les pompes, au service habituel de l'ambulance et de la Communauté, s'était ajouté un service de ravitaillement pour les pompiers ; la plupart étaient à jeun depuis dix heures du matin et, entre le foyer incandescent de l'incendie et l'eau glacée qui ruisselait le long de leurs vêtements et remplissait leurs grandes bottes, comme ils travaillaient! Aussi, les premiers appelés autour de la table sur laquelle avaient été déposés des saucissons, des miches de pain et du vin chaud, n'avaient pas manqué de s'acquitter de la commission qui leur était donnée de porter la bonne nouvelle aux autres ; ils se relevaient mutuellement à leur poste, pour que chacun pût venir et revenir à son tour, car la cantine resta en permanence toute la nuit, tandis que de temps en temps, deux sœurs, chargées de provisions, allaient en faire bénéficier pompiers et sergents de ville que la consigne retenait dans la rue du Bac. Mais ce que tous acceptaient avec non moins d'empressement que ces réconfortants, c'était la Médaille bénie : nos ferventes sœurs de la cuisine leur en expliquaient rapidement l'origine et les bienfaits, tout en les servant, et déjà impressionnés par l'étonnante préservation de notre maison, ils se la passaient l'un à l'autre, en demandaient pour leurs femmes et leurs enfants, la portaient à leurs camarades jusqu'au sommet des plus hautes échelles en disant : « C'est la médaille qui garde. » Trois jours après, un homme de haute taille sortait de la chapelle à onze heures et demie, au moment où la Communauté venait

d'y entrer pour l'examen; en passant auprès de notre Très Honorée Mère, il lui disait en montrant son casque de pompier : « Je suis venu faire une prière à la sainte Vierge qui garde. »

Le soir du 22 novembre, la cloche sonnait à cinq heures trois quarts. Où irait-on faire l'examen? La grande porte de la chapelle était condamnée et ses abords noyés, encombrés, étaient encore occupés par les pompiers continuant leurs manœuvres sur ce point, longtemps le plus menacé. Mais il y avait les portes des bas-côtés, et elles s'ouvrirent pour laisser passer à droite les sœurs à l'habit, et, à gauche, les sœurs du séminaire, toutes pressées et heureuses de se retrouver après six heures d'angoisse, aux pieds de Celle qui les avait gardées et sauvées, de la remercier d'avoir encore une fois manifesté sa puissance en faveur des pauvres filles de saint Vincent de Paul et de la vénérable Louise de Marillac. A ce sentiment, s'unissait celui de l'admiration et de la reconnaissance aussi, pour les grâces attachées à notre vocation, grâces qui, après nous avoir tenues calmes et simples dans notre confiance en la protection de Marie Immaculée et dans notre docile abandon aux directions de nos vénérés supérieurs, courageuses et actives dans un labeur extraordinaire, accompagné d'une prière incessante, nous ramenaient aux pieds de Jésus et de sa Mère avec la ponctualité accoutumée, plus recueillies et aussi paisibles qu'au soir de nos plus tranquilles journées.

La nuit était venue. Pour suppléer le gaz et l'électricité, dont l'incendie imposait la suppression, un éclairage de circonstance avait été improvisé : çà et là, dans les corridors, une bougie, un cierge branlant, une lampe fumeuse, et jusqu'aux antiques lanternes heureusement rangées avec un soin pieux, dans le musée de l'office qui lui doit son nom séculaire, par l'inou-

bliable sœur Claval, navrée de voir ces chères, ces incomparables lanternes supplantées par le gaz, cet intrus moderne, qu'elle soupçonnait de quelque accointance avec le diable. Le sourire qui, à ce souvenir, avait effleuré les lèvres, reparut au réfectoire à la vue des tasses remplies de sable dans lesquelles, de loin en loin, sur les tables, s'enfonçait une bougie. Le silence, l'ordre, l'attention à la lecture n'en furent pourtant pas plus troublés que par les bruyantes allées et venues des pompiers dans la cour Sainte-Marie.

Après les grâces, notre Très Honorée Mère fit part de l'assurance qui venait de lui être donnée, qu'il n'y avait rien à craindre pour la nuit; elle ajouta qu'en conséquence la prière du soir allait se faire immédiatement à la chapelle, qu'aussitôt après chacune devrait se rendre au dortoir, se coucher et s'endormir confiante et reconnaissante entre les bras de la très sainte Vierge, lui répétant, chaque fois qu'elle se réveillerait : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous. » Enfin, nous fûmes toutes invitées à assister à la messe d'actions de grâces, que M. notre Très Honoré Père avait à cœur de venir dire le lendemain matin, dans la chapelle si miraculeusement préservée.

Toute la nuit, les pompiers épièrent d'un œil attentif quelque manifestation possible de nouveaux foyers cachés, et ils ne discontinuèrent pas de lancer de l'eau sur les murs toujours fumants. A neuf heures et demie, M. le Préfet de police, qui n'avait pas cessé d'être tenu au courant, par ses agents, de la marche de l'incendie, eut la bienveillance de venir prendre des nouvelles de notre Très Honorée Mère et de toute la Communauté, s'excusant de la dureté de l'ordre d'évacuation qu'il n'avait donné qu'à regret, par devoir, et en présence d'un péril qui semblait alors inévitable et imminent.

Il fut reçu par ma sœur assistante et ma sœur officière qui s'étaient chargées de la veille avec quelques sœurs de la porte. Deux sœurs de la cuisine, restées également à leur poste, continuaient de ravitailler les braves sapeurs. La nuit, très froide, fut dure et laborieuse, autant pour ceux qui étaient perchés sur les hautes échelles que pour leurs camarades qui travaillaient dans les sous-sols inondés; les uns et les autres voyaient avec plaisir leurs petits lunchs nocturnes complétés par les distributions de linge et de lainage que leur faisait ma sœur assistante.

Le lendemain matin, à quatre heures, dès le premier son de la cloche, toute la Maison-Mère était sur pieds; sœurs à l'habit et sœurs du séminaire rivalisaient d'activité pour être plus tôt aux pieds de Marie Immaculée. On n'était bien que là; on avait hâte de reprendre le cantique intérieur de l'action de grâces et de l'amour à peine interrompu par le sommeil. A côté des ruines amoncelées à la porte de notre béni sanctuaire épargné, aucun chant ne pouvait se faire entendre. Cependant les cœurs débordaient de sentiments dont ils auraient voulu faire monter l'expression jusqu'au trône de notre céleste Mère et Gardienne; aussi, heureux d'avoir été devinés, tous se dilatèrent quand, avant de commencer la messe, notre vénéré Père, d'une voix d'abord entrecoupée par l'émotion, puis vibrante et animée, rappela les angoissantes péripéties de la veille, le miracle évident, palpable, auquel nous devons la conservation de notre bien-aimée Maison-Mère et les obligations qu'impose à la Communauté tout entière ce nouveau et éclatant témoignage que lui donne de sa bienveillance, la toute bonne et toute puissante Reine du ciel, précisément au moment où l'embrasement d'une guerre effroyable s'étend, de proche en proche, sur toute la terre. Que partout les

Filles de la Charité soient les filles dévouées, les humbles imitatrices de la Vierge Immaculée, les apôtres de sa médaille, et partout, comme au berceau de leur vocation, cette bonne Mère, fidèle à sa promesse, les gardera.

Le saint sacrifice commença; plus que jamais il fut pour les âmes qui s'y unirent le sacrifice eucharistique, sacrifice d'action de grâces et de louange, tel que devaient le célébrer les premiers chrétiens, l'âme transportée d'une sainte allégresse, dans le silence et à la lueur des torches vacillantes des catacombes. Et quand le célébrant, en son nom et au nom de tous les fidèles, demanda : « Que rendrai-je au Seigneur pour toutes les grâces qu'il m'a faites? » avec notre Père vénéré toutes ses filles présentes répondirent au fond de leur cœur : « Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur... et celui de sa Mère Immaculée. »

A mesure que nos sœurs du monde entier liront ce récit, elles aussi, en mémoire de la merveilleuse préservation de la chère Maison-Mère qui est notre Mère à toutes, voudront, nous n'en doutons pas, prendre le calice de l'action de grâces tel que la main divine le présente à chacune. Comme pour Jésus et Marie, il contient souvent plus de myrrhe que de miel; mais invoquons le nom du Seigneur et celui de sa Mère, et nos tristesses seront consolées, nos faiblesses fortifiées, nos craintes dissipées. Ni l'eau, ni le feu, ni le monde, ni l'enfer ne pourront nous ravir notre joie parce qu'elle sera faite de foi, de confiance et d'amour reconnaissant.

LES SŒURS DE LA MAISON-MÈRE.

DOCUMENTS ET RENSEIGNEMENTS

Ad R. D. E. Villette, moderatorem archisodalitatis ab Agonia D. N. I. C. ad Gethsemani nuncupatae, de litteris venerationis et obsequii plenis gratias persolvens.

DILECTE FILI, RELIGIOSE VIR,

Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Epistola tua et incrementa nuntiat Archisodalitatis quam moderaris, et Nostram eidem studet conciliare gratiam. At vero opus tam salutare gratiam, scito, non exiguam apud Nos iniisse, simul ac cognovimus propositum sanctum quo spectat, et pias preces, ad quas ingeminandas sodales tam studiose hortatur. Quotidianae hae preces, quas commentatio passionis Christi efficit ferventiores et ipsa eius vulnera — immensi amoris pignora — enixe apud Patrem commendant, quanta, Dilecte Fili, Ecclesiae et Nobis pollicentur! Utrumque enim, ut vides, urgent sollicitudinum caussae multiplices et graves ob hunc armorum aestum tam diuturnum, tam calamitosum : iisdemque commonitos te tuosque sodales velimus, ut et *sine intermissione oretis*, et exemplo hortatuque vestro imitatores quamplurimos nanciscamini; ut nimirum, multiplicatis ad Deum precibus, Ecclesiae, per tot aspera gradienti, largiora pateant divina subsidia.

Auspex interea caelestium munerum Nostraeque testis caritatis Apostolica sit Benedictio, quam tibi, Dilecte Fili, ceterisque Archisodalitatis moderatoribus ac sodalibus universis peramanter in Domino impertimus.

Datum Romae, apud sanctum Petrum, die IV decembris MCMXV, Pontificatus Nostri anno secundo.

BENEDICTUS PP. XV.

(*Traduction.*)

Lettre de Benoît XV à M. Villette, directeur de l'archiconfrérie de la Sainte-Agonie.

CHER FILS, HOMME RELIGIEUX,

Salut et Bénédiction apostolique.

Votre lettre Nous annonce les progrès de l'Archiconfrérie que vous dirigez et sollicite pour elle Notre faveur. Une œuvre aussi salutaire, sachez-le, a trouvé près de Nous une grande bienveillance, dès que Nous avons connu le but si saint vers lequel elle tend et les pieuses prières qu'elle presse si fortement ses membres de réciter. Ces prières quotidiennes que le souvenir de la passion du Christ rend plus ferventes et que les plaies du même Jésus-Christ — gages de son amour immense — recommandent instamment auprès du Père, que ne promettent-elles pas, cher fils, pour l'Église et pour Nous!

L'Église et Nous, en effet, comme vous le voyez, Nous sommes accables par de graves et nombreux soucis par suite de ce choc des armes si long et si funeste; que cela vous excite, vos associés et vous, à prier sans relâche et par vos exhortations et vos exemples à trouver le plus d'imitateurs possible afin que, les prières se multipliant devant Dieu, des se-

cours divins plus abondants soient assurés à l'Église qui parcourt actuellement une voie si rude.

En attendant, comme gage des faveurs célestes et en témoignage de notre affection, Nous vous donnons de tout cœur dans le Seigneur la bénédiction apostolique, à vous, cher fils, aux autres directeurs de l'archiconfrérie et à tous ses membres.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 4 décembre 1915, la seconde année de Notre Pontificat.

BENOIT XV, pape.

Lettre du Souverain Pontife à MM. Charles Hamel et Henri Saint-Olive, présidents des conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la foi de Paris et de Lyon.

CHERS FILS,

Salut et Bénédiction apostolique.

Elevé par la miséricorde divine au sommet de l'apostolat catholique, rien ne Nous eût été plus à cœur, Chers Fils, que de vous entretenir ici et de vous exposer Nos desseins. Car toutes les fois que Nous jetons un regard sur l'ensemble du Monde catholique, Nous voyons qu'il y a d'autres brebis qui ne sont point du bercail de l'Église, et que Notre devoir est de les y amener.

Cette pensée fait que naturellement Notre cœur se tourne avec amour vers vous et vers la sainte Œuvre que vous administrez, souhaitant que des résultats de jour en jour meilleurs couronnent vos soins et vos travaux. A dire vrai, grâce à Dieu, votre sollicitude et votre zèle ont produit des fruits abondants, comme l'attestent les souscriptions que vous avez obtenues des fidèles et les entreprises des ouvriers apostoliques qu'elles ont permis de multiplier. Mais, hélas! au moment même où Nous aurions souhaité que la charité des catholiques devint plus généreuse pour cette Œuvre, Nous avons vu un fâcheux concours de circonstances, qu'à bon droit votre piété déplore au même titre que Nous, réduire à la fois le nombre des Ministres sacrés et les subsides qui sont nécessaires aux Missions de l'Église. Mais votre vertu bien connue rend presque superflu de vous demander de ne pas laisser diminuer votre zèle en face des difficultés croissantes. L'Œuvre de la Propagation de la foi est, en effet, vous le savez, tellement liée au salut éternel des hommes, auquel elle travaille sans compter, que Celui qui veut que tous les hommes soient sauvés et qui est mort pour tous donnera la semence au semeur et l'accroissement à la moisson que les ouvriers évangéliques auront fait germer.

Nous ne vous demanderons donc que de toujours persévérer dans votre activité et de donner toujours au Siège apostolique et à l'Église, le concours que vous leur avez donné jusqu'ici. Si vos projets et vos efforts rencontrent parfois des obstacles, les fruits que vous espériez de vos travaux pourront en être diminués; mais vos mérites ne le seront certainement pas devant Dieu, ni l'éternelle récompense que vous devez attendre de Lui.

Cependant, c'est avec reconnaissance que nous embrassons du regard les services déjà rendus et qu'à vous, très chers Fils, et à tous vos collaborateurs dans l'Univers comme gage des dons célestes et en témoignage de Notre particulière bienveillance, Nous vous donnons très affectueusement dans le Seigneur la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre le 6e jour de janvier 1916, de Notre Pontificat l'an II.

BENOIT XV, Pape.

Lettre du Souverain Pontife à M. d'Hendecourt, président des conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

CHER FILS,

Salut et Bénédiction apostolique.

La charité, loin de jamais s'éteindre, s'attise d'une flamme nouvelle et de jour en jour plus vive par suite du progrès même des misères et des calamités : ce fait, qui Nous était déjà avéré, Nous a été excellemment confirmé par votre récente lettre, destinée à porter à Notre connaissance l'accroissement du nombre des *Conférences* dans ces dernières années et les formes infiniment variées de leur charité. En consignant ces satisfaisantes constatations, vous vous êtes proposé, Cher Fils, de Nous mettre sous les yeux un spectacle digne des meilleurs temps de l'Église : il convient de rapporter à Dieu un tel résultat, Nous le reconnaissons, sans dérober à votre zèle de légitimes éloges ; Nous vous les octroyons d'autant plus volontiers que Nous vous voyons mieux disposé à tenter tout ce qui peut contribuer à seconder et à développer une œuvre si salutaire, à en étendre les bienfaits dans la mesure réclamée par les circonstances et par les nécessités du moment. Nous arrivons sans contredit à des temps qui requièrent la charité chrétienne aussi agissante que possible : mais dans l'exercice de cette charité, Nous voulons que les enfants de lumière servent de modèle aux autres, qu'au lieu d'arborer l'étendard de la simple philanthropie, ils visent plus haut, entraînant et presque contreignant à l'amour de Dieu, par la seule suavité de la fraternité chrétienne, ceux dont ils sont les bienfaiteurs.

Mais Nous savons que vous et vos confrères *vous vous comportez en enfants de lumière, examinant ce qui est agréable à Dieu* sans *participer à des œuvres stériles* : cela est si manifeste à Nos yeux que Nous avons à peine lieu, avouons-le, de vous exhorter à cet égard. L'unique chose dont vous ayez besoin, c'est en vérité le secours de la grâce divine : pour que vous en jouissiez plus abondamment de jour en jour, Nous accordons d'un cœur très favorable, en témoignage de Notre bienveillance, la Bénédiction apostolique à vous, Cher Fils, et aux autres confrères de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, en quelque partie de l'univers qu'ils se trouvent.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 31 janvier 1916, la seconde année de Notre Pontificat.

BENOIT XV, Pape.

Lettre du Souverain Pontife au Père directeur de Notre-Dame-des-Anges à Lango.

(Nous citons ce document pour ceux de nos confrères qui s'occupent des écoles apostoliques. La traduction que nous donnons est celle de *la Croix* du 20 juin 1916.)

CHER FILS,

Salut et Bénédiction apostolique.

Au milieu des cruelles épreuves que nous traversons, tandis que Nous voyons, dans une grande partie du genre humain, les haines et les discordes sévir et les peuples s'entre-tuer, c'est une grande joie, en ce cinquantième anniversaire de l'œuvre que vous dirigez, de Nous en rappeler les origines et les progrès. Elle se présente comme une belle manifestation de la charité chrétienne; et ainsi Notre âme se remplit de consolation. Car porter la lumière de l'Évangile aux peuples assis à l'ombre de la mort, c'est manifestement une œuvre d'insigne charité, puisque c'est vraiment leur communiquer les bienfaits de la Rédemption divine.

A réaliser cette fin contribuent puissamment les bienfaiteurs qui aident de leurs aumônes les prédicateurs de l'Évangile, mais bien davantage encore, il faut le reconnaître, les maîtres qui élèvent les prédicateurs eux-mêmes et leur donnent une bonne formation.

Tel est le but que se proposa, telle est l'entreprise à laquelle se dévoua ce prêtre éminent de la Compagnie de Jésus, Albéric de Foresta, premier fondateur de l'École apostolique. Dans cette fondation il y a lieu d'admirer la sagesse de la Providence divine : en effet, rempli de zèle pour la gloire de Dieu et pour les âmes, ce que le P. de Foresta désira le plus ardemment, ce fut d'arracher les barbares à leur infidélité et de les amener à la pratique de la foi et de la vie chrétienne. Son vœu se réalisa, non pas, il est vrai, par son travail personnel dans les missions saintes, mais par celui de ses enfants, que sans cesse, se succédant les uns aux autres, il envoya sur toutes les plages infidèles. Il faut admirer aussi combien la divine Bonté a toujours favorisé cette œuvre. Car pendant les cinquante années écoulées depuis son ouverture à Avignon, l'École apostolique a fourni, Nous le savons, des messagers de la doctrine chrétienne nombreux et parfaitement élevés pour une si grande tâche. De plus, une multitude d'ouvriers évangéliques les ont imités, grâce à de semblables fondations. Il est certain, en effet, que de toutes les Écoles du même genre qui existent soit dans la Compagnie de Jésus, soit dans d'autres ordres religieux, le fondateur ou, du moins, en quelque manière, l'initiateur, fut le P. Albéric de Foresta.

En célébrant les mérites de cet homme de si grande piété, il y a donc bien des raisons de s'unir à vous pour rendre à Dieu de particulières actions de grâces et lui demander qu'Il daigne accorder encore ses faveurs à une œuvre si salutaire. Sans doute le malheur des temps a nui sensiblement à son essor, mais puisque, par la volonté de Dieu, tout sert à la gloire et à l'honneur de Jésus-Christ, Nous espérons qu'après la fin de ces terribles calamités, votre œuvre, ainsi que d'autres institutions utiles à la sainte Église, refleurira pour porter des fruits meilleurs encore.

En attendant, comme gage des faveurs célestes, et en témoignage de

Notre bienveillance, à vous cher Fils, à tous ceux qui appartiennent à l'École, à tous ceux qui lui viennent en aide, Nous accordons avec grand amour la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er mars 1916, de notre Pontificat la deuxième année.

BENOIT XV, Pape.

Décret de béatification et de canonisation de la Servante de Dieu Louise Borgiotti, fondatrice des Sœurs de Jésus-de-Nazareth. — Sacrée Congrégation des Rites.

(Nous empruntons la traduction à la *Revue diocésaine* que Mgr Tasso fait paraître tous les mois dans son diocèse).

La Servante de Dieu Louise Borgiotti naquit à Turin, dans la paroisse de l'église métropolitaine de Saint-Jean, le 16 février de l'an 1802, d'Augustin et Claire Fiandri, unis en légitime mariage. En même temps qu'elle reçut au sein de sa maison paternelle les premiers rudiments de la foi, elle apprit la piété, surtout de sa mère, qui remarqua dans la petite enfant des sentiments particuliers de compassion envers la Passion de Notre-Seigneur. Pendant la grande Révolution française, les Carmélites déchaussées, ayant été, comme les autres religieuses, expulsées de leurs maisons et dépouillées de leurs biens, vinrent chercher un refuge à Turin. Elles y fondèrent une école pour former des jeunes filles à la science, à la religion et aux travaux propres à leur sexe; les bons parents de Louise voulurent que leur petite fille fût de ce nombre. Sous cette excellente direction, on vit la jeune fille produire beaucoup de fruits et en faire présager bien davantage encore. On atteste qu'elle méditait souvent et dévotement sur la Passion de Notre-Seigneur et sur les Douleurs de la Vierge Mère de Dieu surtout dans l'exercice du chemin de la Croix, que les élèves et leurs maîtresses avaient l'usage de faire tous les vendredis. Lorsque les religieuses purent rentrer dans leurs anciennes maisons et que la Servante de Dieu ne put plus bénéficier de leur école et de leur compagnie, se trouvant absorbée par les soins domestiques, réclamés par l'éducation de ses frères et sœurs plus jeunes et par l'administration de ses biens, elle se montra quelque peu abattue par les soucis et les angoisses de son âme. Mais, avec l'aide de la grâce divine, qu'elle mérita par ses prières, ses pénitences et ses larmes, ayant été bientôt délivrée de cet abattement et étant revenue à sa première ferveur, elle déploya des efforts plus énergiques pour tendre à des hauteurs plus sublimes. En effet, au cours de l'année 1834, elle donna son nom à la pieuse Confrérie *delle Umiliate* et elle en fut, jusqu'à sa mort, membre et sous-prieure pleine de sollicitude et de prudence. Le but de cet Institut était, au commencement, de visiter les pauvres à l'hôpital de Saint-Jean et de les soulager par des soins et des aumônes; plus tard, la visite de l'hôpital fut abandonnée, et la Confrérie eut pour but de secourir par la parole et par l'aumône les malades à domicile et de donner chaque année des subsides servant de dots aux filles pauvres. Louise donna aussi son nom à d'autres Associations, qui eurent en elle un soutien précieux : ce sont celles du Saint-Sacrement, de Notre-Dame-des-Douleurs, des Ornements Sacrés, des Dames de la Miséricorde; à

cette dernière, elle procura même de son argent une maison dans la paroisse de Saint-Charles. Mais Dieu appela sa Servante à un Institut plus important, qui d'abord s'intitula *de la Passion*, puis prit le nom *de Jésus-de-Nazareth*. Un Prêtre de la Congrégation de la Mission, Marc-Antoine Durando, l'avait fondé à Turin, l'an 1865, pour l'assistance et le soin des malades à domicile. Vers la fin de la même année, Louise fut nommée Maîtresse et Supérieure des Sœurs de l'Institut, charge qu'elle remplit avec sagesse et succès pendant huit ans, jusqu'à sa mort; elle avait toujours devant les yeux et proposait toujours aux sœurs, comme sauvegarde et exemple, Jésus de Nazareth et surtout son ineffable charité envers les malades, répétant souvent et avec dévotion la louange et la salutation : *Loué soit Jésus-Christ* ! Ayant atteint sa soixante-dixième année, la Servante de Dieu, souvent souffrante, affaiblie par les austérités, se trouva réduite à l'extrémité. Alors, le mal s'aggravant, fortifiée par les Sacrements de l'Église et réconfortée par la bénédiction du Souverain Pontife, tandis qu'elle exhortait à la sainteté les Sœurs de l'Institut qui pleuraient autour de son lit et qu'elle les embrassait avec une tendresse maternelle, ayant fixé ses yeux sur les Images de Jésus-Crucifié et de Notre-Dame-des-Douleurs, elle expira paisiblement, le 23 février 1873. Ses funérailles solennelles accomplies, sa dépouille mortelle fut déposée dans le cimetière commun; plus tard, en 1905, elle fut transportée à l'église de la Visitation, et elle y repose encore, tout près de l'autel du Très Saint Crucifix.

Cependant la renommée de sainteté que Louise s'était faite pendant sa vie, s'accrut de jour en jour après sa mort, non seulement auprès des Prêtres de la Mission et des Sœurs Nazaréennes, mais dans la Ville et l'Archidiocèse de Turin et au dehors, au point que l'on institua à ce sujet le procès ordinaire d'information dans la Curie ecclésiastique de Turin. Ce procès ayant été achevé, et les Actes en ayant été envoyés à Rome à la Sacrée Congrégation des Rites, vu que, après examen des Écrits attribués à la Servante de Dieu, rien ne s'opposait à ce qu'on allât plus avant, sur instance du Révérendissime M. Raphaël Ricciardelli, Procureur général de la Congrégation de la Mission et postulateur de la Cause; prenant en considération aussi les Lettres postulatoires de quelques Éminentissimes Cardinaux de la Sainte Église Romaine, de plusieurs Évêques et Supérieurs généraux d'Ordres ou Congrégations et d'autres hommes et femmes illustres, sur la prière spécialement de la Supérieure et des Sœurs de l'Institut de Jésus-de-Nazareth, portées à cela par l'amour et l'estime qu'elles ont pour leur excellente Mère et Cofondatrice, le Cardinal Antoine Vico soussigné, en remplacement et au nom de l'Éminentissime et Révérendissime Seigneur, le Cardinal Sébastien Martinelli, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites et Ponent de la même Cause, dans la réunion ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites tenue, le jour sous-indiqué, au Vatican, proposa à la discussion le doute suivant : — *Si la Commission d'Introduction de la Cause dans le cas et pour l'effet dont il s'agit, doit être signée?* Et les Éminentissimes et Révérendissimes Pères préposés à la garde des Rites Sacrés, après la relation du Cardinal soussigné Ponent, ayant ouï de vive voix et par écrit le R. P. Dom Ange Mariani, Promoteur de la Foi, toutes choses mûrement pesées et examinées, opinèrent devoir répondre : — *La Commission d'Introduction de la Cause doit être signée, s'il plaît au Saint-Père.* Le 11 avril 1916.

Relation ayant été faite ensuite de tout cela à Notre Très Saint Père le pape Benoît XV, par le Cardinal soussigné, Pro-Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, Sa Sainteté, ratifiant le Rescrit de la même Sacrée Congrégation, daigna signer de sa propre main la Commission d'Introduction de la Cause de la Servante de Dieu Louise Borgiotti, Cofondatrice de l'Institut des Sœurs de Jésus-de-Nazareth, le 12 du même mois et de la même année.

A. Card. Ép. PORTUEN et S. RUF. *Préfet.*

Alexandre VERDE, *Secrétaire.*

NÉCROLOGE

S. ÉM. LE CARDINAL GOTTI

Le Très Honoré Père a recommandé à nos prières S. Ém. le cardinal Gotti, préfet de la Congrégation de la Propagande, qui est mort le 19 mars 1916.

Le cardinal Gotti naquit à Gênes, le 29 mars 1834; il entra dans l'ordre des Carmes déchaussés en 1858; il fut procureur de son ordre en 1871, supérieur général en 1882; il devint internonce au Brésil en 1892; il fut créé cardinal le 29 novembre 1895; il fut nommé préfet de la Propagande en 1902. Il se fit remarquer dans cette charge importante par une grande dignité, un esprit tout surnaturel et un dévouement entier.

Il a été remplacé par le cardinal Serafini, précédemment préfet de la Congrégation des Religieux.

MGR DEMIMUID

DIRECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DE LA SAINTE ENFANCE

Mgr Demimuid a eu trop de relations avec la famille de saint Vincent pour que nous n'en disions pas quelques mots.

D'abord il a été l'orateur attitré de la plupart de nos fêtes. En 1885, il prêche le triduum destiné à glorifier saint Vincent qui vient d'être nommé Patron

de toutes les œuvres de charité. Le premier jour, il montre la charité de saint Vincent dans son origine; le second jour, dans son étendue; le troisième jour, dans sa durée.

En 1889, il prêche le triduum pour la béatification du bienheureux Perboyre. Le premier jour, il célèbre le prêtre; le second jour, le missionnaire; le troisième jour, le martyr. Les trois discours ont été insérés dans les *Annales*. Voici l'appréciation qu'en porte le rédacteur : « Sa parole soignée, riche, abondante où l'on sent vibrer les accents d'un zèle tout apostolique a trouvé le chemin des cœurs, M. l'abbé Demimuid s'est acquis des titres à la reconnaissance de la Compagnie. »

En 1889, une *Vie du bienheureux Perboyre* parut sous son nom, c'est une reproduction presque textuelle de celle de M. Vauris, qui est intitulée *le Disciple de Jésus*; cependant Mgr Demimuid y a fait quelques retouches et l'a complétée, particulièrement par le récit des miracles et des fêtes de la Béatification.

En 1893, il fait paraître la *Vie du vénérable François-Régis Clet*. Le bon Père Fiat, dans la lettre-préface de ce livre, félicite et remercie chaudement l'auteur de ce qu'il a composé « un livre des plus complets et des plus instructifs, de ce qu'il a donné à son héros un cadre d'une ampleur inattendue ». Il se cache peut-être une légère critique dans ce compliment. En effet, il semble bien que ce livre est des plus complets, peut-être trop, que le cadre est très ample, peut-être trop. L'auteur profite du moindre détail pour raconter des choses intéressantes, mais qui sont des hors-d'œuvre. Donnons un exemple : M. Clet fut prié de prononcer en 1785 l'oraison funèbre de Mgr Biord dans une retraite ecclésiastique. Nous n'avons plus ce discours; pour nous en consoler, Mgr Demimuid analyse un discours d'un autre orateur et raconte la vie de

Mgr Biord en consacrant quatre pages à la communion sacrilège de Voltaire en 1768. C'est intéressant, mais ce n'est peut-être pas à sa place dans une Vie du bienheureux Clet. Mais ce léger défaut ne doit pas nous faire perdre de vue les réelles qualités de l'œuvre et, comme le dit le Père Fiat, « la *Vie du vénérable Clet* restera comme un monument de votre talent distingué aussi bien que de votre affectueux dévouement à notre Compagnie ».

Aussi en 1900, lors du triduum de béatification du bienheureux Clet, ce fut encore Mgr Demimuid qui fut appelé à prêcher un des panégyriques, celui du jour de clôture. Le rédacteur des *Annales* dit que Mgr Demimuid, dans un langage littéraire plein de distinction et sous une forme très vivante, traça un beau portrait du bienheureux, mettant particulièrement en relief son humilité et son grand caractère d'apôtre.

En 1904, Mgr Demimuid fit paraître la *Vie du vénérable Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, premier vicaire apostolique de l'Abyssinie*. C'est le même genre et ce sont les mêmes qualités que l'histoire du bienheureux Clet. C'est le même genre : le Père Fiat le signale dans sa préface : « Par les détails historiques sur la région qu'évangélisa cet apôtre et sur les peuples parmi lesquels il vécut, sa vie a reçu dans votre livre un cadre plein d'intérêt ; et ce nous est un plaisir, au milieu de ces *vues rétrospectives* de nous sentir guidés par une main sûre et une science parfaitement renseignée. » Ce sont les mêmes qualités que le Père Fiat ramène à deux : goût littéraire, science historique étendue et sûre.

Mgr Demimuid eut occasion de montrer son affection pour la Congrégation pendant les longues années qu'il fut directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

Mgr Demimuid venait souvent à Saint-Lazare; il avait choisi pour son père spirituel le vénérable M. Allou, assistant de la Congrégation de la Mission, et lorsque ce dernier commença à lire difficilement, Mgr Demimuid avait la charité de lui faire de temps en temps une petite lecture.

Il donna sa démission de directeur général, il y a quelques années; il continua à faire quelques petits travaux et il donnait encore en août et septembre 1915, dans la *Revue pratique d'apologétique*, trois articles sur l'histoire de la fondation d'une mission catholique au dix-neuvième siècle : *Le Vénérable Justin de Jacobis, premier vicaire apostolique de l'Abyssinie.*

Mgr Demimuid est mort pieusement le 3 juin. A ses funérailles, qui ont eu lieu le 7 juin, Mgr Le Roy a donné l'absoute; on remarquait dans l'assistance Mgr Baudrillart, Mgr de Teil, Mgr Odelin, M. Audollent, M. Lagier; M. Cazot représentait M. le Supérieur général. Par une attention délicate, on avait envoyé aux funérailles les petites filles de plusieurs maisons de sœurs qui représentaient les petits de Chine secourus si longtemps par le directeur général défunt.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

28. Mac Auliffe (Joseph), prêtre, décédé le 10 janvier 1916, à Chicago (États-Unis); 33 ans d'âge, 16 de vocation.

29. Paulowski (Ignace), prêtre, décédé le 24 avril 1916, à Léopol (Pologne); 32, 15.

30. Garcès (Marien), prêtre, décédé le 29 mai 1916, à Madrid (Espagne); 71, 37.

31. Allenbach (Joseph), prêtre, décédé le 21 juin 1916, à Dallas (États-Unis); 35, 18.

32. Garcia (Emmanuel), prêtre, décédé le 28 mai 1916, à Mexico (Mexique); 71, 39.

33. Gavin (Eugène), prêtre, décédé le 9 juillet 1916, à Dublin (Irlande); 56, 34.

34. Baravallo (François), prêtre, décédé le 7 juillet 1916, à Turin (Italie); 67, 47.

35. Ferro (Wenceslas), prêtre, décédé le 10 juillet 1916, à Lisbonne (Portugal); 58, 24.

36. Muriel (Constant), coadjuteur, décédé le 14 juillet 1916, à Dax (France); 68, 44.

37. Mustel (Élie), prêtre, décédé le 19 juillet 1916, à Dax (France); 53, 34.

38. Scully (Joseph), coadjuteur, décédé le 29 juillet 1916, à Dublin (Irlande); 64, 44.

NOS CHÈRES SŒURS

Marie d'Exéa, décédée à la Maison de Charité de Montolieu; 75 ans d'âge, 49 de vocation.

Marie Chamerogne, Maison de Charité, Montolieu; 51, 32.

Marie Nicaise, Maison Principale, Paris; 50, 31.

Anna Faber, Maison Centrale, Ans (Belgique); 71, 52.

Jeanne Jusja, Maison de Charité, Chartres; 80, 50.

Élisabeth Bizot, Maison Saint-Joseph, Verviers (Belgique); 77, 58.

Marie Jacquemin, Providence, Hodimont (Belgique); 75, 53.

Maria Forte, Maison Centrale, Naples; 41, 19.

Adelina Farineau, Asile Lachaud, Agde; 64, 40.

Agnès Lion, Hôpital, Moulins; 36, 7.

Amélie Lardet, Maison Sainte-Anne de la Maison-Blanche, Paris; 85, 64.

Julie Laur, Miséricorde, Alexandrie; 87, 63.

Philomène Morros, Hôpital, La Havane; 65, 38.

Gavina Rodriguez, Maison S. Diego, Valdemoro; 73, 49.

Maria Bastello, Ricovero de Comacchio (Italie); 74, 47.
Maria Aschieri, Asile de Ronta (Italie); 81, 63.
Julia Maher, Asile, Norfolk (États-Unis); 64, 37.
Aimée Gentil, Hospice, Saint-Méen; 28, 6.
Louise Four, Hôpital Général, Guatemala; 75, 50.
Zoila Jaramillo, Orphelinat, Cuenca (Équateur); 59, 25.
Éveline O'Bryen, Hôpital, Lanarck (Écosse): 57, 35.
Anne Thébaud, Miséricorde, Nîmes, 76, 51.
Marie Auzat, Maison de Charité, Saint-Quentin; 84, 56,
Cécile Leclerc, Maison Saint-Vincent, L'Hay; 55, 30.
Jeanne Fielh, Maison Centrale, Cologne-Nippes (Allemagne); 24, 4 mois.
Jeanne Mauel, Maison Centrale, Cologne-Nippes; 20, 1 mois.
Christine Verspohl, Maison Centrale, Cologne-Nippes; 22, 6 mois.
Marie Erlinghagen, Maison Centrale, Cologne-Nippes, 25, 2 mois.
Marie Lombard, Maison de Charité, Clichy; 77, 56.
Jeanne Ochandorena, École, Viana (Espagne); 43, 24.
Blanche Poinet, Maison Marie-Immaculée, Louvain; 51, 34.
Catherine Kowalewska, Hôpital, Pelpin (Pologne); 77, 55.
Maria Almador, Hospice Civil, Cadiz; 83, 57.
Maria Moreno, Collège, La Havane; 30, 12.
Teresa Perez, Hospice, Oviedo (Espagne); 64, 40.
Maria Barrios, Asile, Cullera (Espagne); 80, 60.
Ferdinando Rondinella, Hôpital, Tremi (Italie); 51, 32.
Marie Perrin, Miséricorde, Alais; 56, 28.
Marie Giachino, Maison Centrale, Naples; 48, 27.
Caroline Degradi, Asile, Santerna (Italie); 68, 43.
Virginie Bronzet, Hôpital, Pont-Saint-Esprit; 73, 45.
Marie Carmignani, Maison Centrale, Sienne, 68, 50.
Marie Lyddy, Orphelinat, Saint-Louis (États-Unis); 58, 29.
Anne Michel, Maison Centrale, Naples; 56, 32.
Maria Doy, Collège, Andujar (Espagne); 67, 45.
Maria Yabar, Hôpital, Manille; 58, 36.
Maria Soler, Orphelinat, Madrid; 25, 3.
Marthe Béchet, de Tilloloy, décédée à Montdidier; 77, 50.
Christina Negro, Orphelinat, Maglie (Italie); 43, 13.
Marie Caloagno, Asile, Cagliari (Italie); 77, 56.
Marie Coen, Hôpital, Buffalo (États-Unis); 49, 13.
Anna Croitoru, Maison de Charité, Bucarest; 24, 6.
Odile Stupp, Maison de Charité, Cologne-Sulz; 42, 11.

Christine Kofrohn, Maison Centrale, Cologne-Nippes; 35, 14.
Jeanne Solle, Hôpital, Vic-Bigorre; 75, 56.
Philomène Gauche, Maison Marie-Immaculée, Louvain; 75, 42.
Jeanne Lacroix, Maison Marie-Immaculée, Louvain; 85, 60.
Léonie Boyjet, École Saint-Vincent, Bruges; 65, 33.
Marie Du Bois, Maison des Saints-Anges, Bruges; 46, 20.
Nathalie Caron, Providence, Bruxelles; 80, 57.
Maria Romano, Maison Centrale, Naples; 61, 42.
Jeanne Longprés, Hôpital, Sienne; 92, 71.
Marianne Sheridon, Maison Centrale, Mill-Hill; 26, 4.
Anne Drouet, Orphelinat, Moulins; 84, 66.
Marie Buisson, Hôpital français, Damas; 39, 5.
Maria Fierro, Hôpital Général, Guayaquil; 31, 6.
Marie Aractingi, Damas, de la Maison Centrale de Beyrouth; 62, 37.
Rosalie Palomo, Maison Centrale, Guatemala; 61, 40.
Marguerite Barrat, Hôpital de l'Enfant-Jésus, Madrid; 61, 48.
Maria Obineta, Asile, Baracaldo (Espagne); 56, 35.
Maria Icazuiaga, Asile, Vitoria (Espagne); 65, 43.
Virginie de la Fuente, Asile, Villada (Espagne); 21, 3.
Modeste Fernandez, Hospice, Madrid (Espagne); 70, 48.
Elvia Pamias, Hospice des Enfants-Trouvés, Lérida (Espagne); 58, 39.
Pauline Bataille, Loos-en-Gohelle; 68, 47.
Maria Guinemez, École, Cadiz (Espagne); 36, 11.
Jeanne Caldron, S.-Bernardo (Chili); 72, 48.
Marie Vaughan, Orphelinat, Utica (États-Unis); 73, 52.
Joséphine Branelle, Hôpital, Saint-Germain-en-Laye; 86, 60.
Jeanne Morel, Hôpital, Versailles; 79, 60.
Marie Veyssières, Hôpital, Gonesse; 72, 48.
Gabrielle Hirtz, Hospice des Incurables, Amiens; 36, 14.
Maria Meloni, Asile de Thiesi (Italie); 38, 16.
Louise Calvayrac, Maison de Charité, Stains; 86, 63.
Dolores Ximenez, Maison S.-Diego, Valdemoro; 58, 18.
Maria Fraiaz, Bienfaisance, Huelva (Espagne); 36, 12.
Maria Casado, Hôpital, Corella (Espagne); 77, 60.
Benita Aramburu, Bienfaisance, Vergara (Espagne); 68, 50.
Adélaïde De Natale, Maison Centrale, Naples; 49, 28.
Rosalie Hubeult, Collège de l'Immaculée-Conception, Rio de Janeiro; 77, 60.
Fanchette Artus, Collège de l'Immaculée-Conception, Rio de Janeiro; 82, 60.

Augusta Penna, Asile, Parahyba (Brésil); 33, 9.
Émilie Crolard, Maison de Charité, Montolieu; 36, 11.
Marie Golwsinska, Maison Centrale, Cracovie; 52, 24.
Marie Langlade, Hospice des Enfants-Assistés, Bordeaux; 41, 18.
Claire Gilbert, Hôpital, Chaumont; 79, 60.
Ursula Brunnauer, Maison Centrale, Salzburg (Autriche); 24, 6.
Thérèse Bruchmann, Maison Centrale, Salzburg (Autriche); 75, 44.
Élisabeth Forster, Maison Centrale, Salzburg (Autriche); 33, 7.
Geneviève Raneburger, Maison Centrale, Salzburg (Autriche); 58, 36.
Rosalie Frinkl, Maison Centrale, Salzburg (Autriche); 28, 7.
Thérèse Winter, Maison Centrale, Salzburg (Autriche); 50, 30.
Anna Guglberger, Maison Centrale, Salzburg (Autriche); 68, 48.
Françoise Loipersberger, Maison Centrale, Salzburg (Autriche); 24, 4.
Élise Sheiber, Maison Centrale, Salzburg (Autriche); 26, 6.
Madeleine Schiestl, Hôpital, Schwarzach (Autriche); 75, 55.
Catherine Hotter, Hôpital, Schwarzach (Autriche); 63, 36.
Catherine Moises, Hôpital, Schwarzach (Autriche); 45, 23.
Christine Rollhauser, Hôpital, Schwarzach (Autriche); 33, 12.
Marie Dunstmayer, Hôpital, Schwarzach (Autriche); 70, 44.
Suzanne Zitz, Hôpital, Schermberg (Autriche); 67, 44.
Hélène Landmann, Hôpital, Schermberg (Autriche); 59, 33.
Maria Iasinska, Orphelinat, Bitonto (Italie); 71, 47.
Marie Lambert, Hôpital Saint-Joseph, Paris; 55, 16.
Aimée Vergues, Ouvroir, Saint-Denis (Ile de la Réunion); 64, 37.
Marie Roux, Maison du Sacré-Cœur, Saint-Paul (Ile de la Réunion); 69, 49.
Émilie Delucchi, Ouvroir, Alassio (Italie); 71, 45.
Claire Hugonnet, Maison de Charité, Clichy; 82, 62.
Gertrude Schmidt, Hospice, Zülpich (Allemagne); 33, 13.
Madeleine Pospieschah, Hospice, Zülpich (Allemagne); 32, 9.
Berthe Wolters, Maison Centrale, Cologne-Nippes; 38, 12.
Marie Leclerc, Maison Cozette, Amiens; 41, 17.
Marie Deferrari, Maison Centrale, Turin; 92, 72.
Antonia Pujol, Hôpital, Cordoue (Espagne); 74, 53.
Juana Sarasate, Hôpital, Tuleda (Espagne); 62, 39.
Severina Lopez, Maison Saint-Nicolas, Valdemoro, 27, 9.

Rose Hivert, Maison de Charité, Bayonne; 47, 19.
Amélie Viviani, Maison de Charité, Monte-Calvario, Naples; 74, 54.
Jeanne Verpilleux, Maison Sainte-Geneviève, L'Hay; 47, 24.
Eugénie Le Monnier, Maison de Charité, Château-l'Évêque; 71, 37.
Ascension Aguilon, Asile S.-Manuel, Malaga; 49, 30.
Dominique Miletto, Hospice des Enfants-Trouvés, Gênes (Italie); 77, 55.
Marie Ouang, Maison de Charité, Hanchow (Chine); 45, 21.
Vicenta Muzas, Hospice, Cordoue (Espagne); 54, 27.
Asuncion Martin, Hospice, Malaga (Espagne); 35, 11.
Francisca Urbelz, Hôpital, Logroño (Espagne); 80, 61.
Urbana Vargas, Hospice, Soria (Espagne); 68, 43.
Firmine Biron, Hospice, Saint-Macaire; 81, 54.
Brigitte Tully, Maison Centrale, Emmittsburg; 53, 27.
Rose Nems, Maison de l'Immaculée-Conception, Beyrouth; 61, 38.
Victoria Bachini, Maison Centrale, Beyrouth; 26, 4.
Victoria Davila, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, Quito (Équateur); 42, 23.
Françoise Rannou, Maison de Charité, Morlaix; 28, 8.
Marie de Valicourt, Hôtel-Dieu, Péronne, 80, 57.
Marie Vilbert, Maison de Charité, Montolieu; 67, 43.
Maria Quintana, Hôpital, Burgos (Espagne); 62, 34.
Rosa Berenguer, École, Sos (Espagne); 50, 31.
Aubine Grillmayer, Maison Centrale, Cracovie; 50, 23.
Agnès Mieloch, Maison Centrale, Cracovie; 57, 40.
Joséphine Schneiberg, Maison Centrale, Cravovie; 56, 38.
Hélène Tiger, Orphelinat, Bahia (Brésil); 59, 36.
Rose Laurent, Maison de Charité, Saint-Loup; 65, 43.
Louise Gabalda, Hôpital Sainte-Anne, Lima (Pérou); 84, 63.
Germaine Grossmann, Miséricorde, Bayonne; 36, 5.
Anna Chantelon, Maison de Charité, Clichy; 80, 52.
Élisabeth Estival, Maison Centrale, Rio de Janeiro; 76, 54.
Maria Maestrini, Hôpital, Ferentino (Italie); 50, 26.
Maria Del Corso, Hôpital, Arezzo (Italie); 75, 54.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

506. — *Lève-toi et mange, ou la Communion fréquente (Théorie et pratique avec réponse aux objections)*, par Un Missionnaire. Prix : 50 centimes. Se vend au profit des missions, Procure générale, 95, rue de Sèvres, Paris.

La première partie de cet opuscule répond aux objections suivantes : je n'ose pas, par respect, je n'en suis pas digne. Et mes péchés? J'ai tant de défauts. Je suis si sensible, un paquet de nerfs, je suis un passionné. Je suis toujours tenté. Je suis tiède. Je ne me suis pas assez disposé. Mais il faudra me confesser tous les jours. Mais j'ai beau communier, je pèche tous les jours. Je ne deviens pas plus fervent. En communiant, je ne sens rien. Il y en a qui communient souvent et qui ne sont pas meilleurs. Il faudrait être un saint. Je crains l'habitude. Je crains la routine. Je crains de me familiariser avec Notre-Seigneur. Je suis trop jeune. Tous les jours, c'est trop souvent. Que dira-t-on de moi? Je n'ai pas le temps. Mais mes devoirs d'état m'en empêchent.

Dans la seconde partie l'auteur engage à communier souvent pour prouver son amour à Jésus-Christ, pour rester purs, forts, pour devenir apôtres, pour être d'autres Jésus-Christ.

La troisième partie traite de la préparation et de l'action de grâces.

L'auteur de cet opuscule est M. Baeteman ; c'est dire que la brochure est écrite en un style pittoresque et persuasif.

507. — Pierre LABOUREYRAS. *La Destruction d'une cité picarde et d'une basilique mariale. La ville d'Albert avant et pendant la guerre*, 1914-1915.

Extrayons quelques détails concernant les sœurs. « En 1697, en vertu d'une donation de Mme de Montespan les Filles de Saint-Vincent-de-Paul vinrent remplacer (à l'Hôtel-Dieu) les Annonciades parties pour Roye. » (P. 6.) — « M. H. Devaux ayant donné sa maison à sa ville natale, un orphelinat de jeunes filles y est établi et la direction en est confiée aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui dirigent également l'hospice. » (P. 9.) « Il y avait dans la basilique une statue en bronze argenté de saint Vincent de Paul. » (P. 25.) Voici maintenant ce qui concerne la guerre actuelle :

« On improvise un hôpital à l'École supérieure ; une religieuse de l'hospice, sœur Marie, vient prendre la direction de la maison. » (P. 41.) « Le 29 août des chasseurs à cheval allemands viennent en éclaireurs. Bientôt ils frappent à la porte de l'hospice. Sœur Antoinette se trouve là pour leur ouvrir. Coïncidence curieuse et tragique recommencement, déjà en 1870, la même sœur Antoinette a reçu les mêmes envahisseurs à la porte du même hospice Voilà cinquante ans que la sainte fille monte à l'hos-

pice d'Albert sa charitable fonction que pour la seconde fois les Allemands viennent troubler. Sœur Antoinette ne tremble pas même quand les reîtres la mettent en joue et lui demandent s'il y a des soldats français dans l'établissement et dans la ville. » (P. 44.) — « Sœur Madeleine passait à ce moment; l'officier lui ordonne d'aller de suite enlever les fanions de la Croix-Rouge qui flottent sur l'hospice principal. « Je n'en ferai rien! » répond la religieuse. Nouvel accès de colère de l'officier allemand qui a des menaces plein la bouche. « Bon, bon, dit sœur Madeleine, je serai victime du devoir, s'il le faut; mais je n'enlèverai pas les drapeaux! » L'officier partit. » (P. 67.) Le chapitre XII est intitulé : *A l'hospice-hôpital d'Albert*. En voici le résumé : La supérieure s'appelle sœur de l'Église; elle a neuf compagnes avec elle, quarante cinq vieillards et vingt vieilles, plus trente blessés; lors du bombardement, on installe tout le monde dans les caves. Le 30 septembre, on évacue les vieux et les vieilles sous la direction de trois sœurs; quelques vaches ferment le convoi; on se réfugie à Corbie. On réintègre l'hospice vers la Toussaint. Le 21 novembre, on fuit de nouveau pour rentrer cinq jours après. Le 21 mars, vingt-cinq boulets atteignent l'hospice que survole un aéroplane ennemi. La sœur de l'Église se tient auprès d'une malade gravement atteinte, à qui elle s'efforce de faire un peu de bien, quand un obus traversant la salle de part en part bouscule le lit, blessant à nouveau la malade et contusionnant fortement la sœur supérieure. Bientôt il y a du plus grave. Un seul boulet tombe sur un groupe de cinq vieillards qui sont littéralement hachés. La sœur Léonie de l'Église a reçu la croix de guerre ornée d'une palme.

508. LEMONNIER. — *La Déportation ecclésiastique à Rochefort* (1794-1795), d'après les documents officiels. La Rochelle, Imprimerie nouvelle, Noël Texier, 29, rue Sainte-Claire, 1916.

C'est une histoire de la déportation ecclésiastique à Rochefort, faite non pas comme d'autres, d'après les récits des pauvres victimes survivantes, mais d'après les bourreaux eux-mêmes; ce n'en est que plus authentique et ce n'est pas de nature à relever beaucoup la pauvre nature humaine lorsqu'elle se laisse aller à ses instincts. Au milieu de ces pièces, de ces proclamations aussi sottes que méchantes, on admire dans deux ou trois documents qui sont enchâssés dans les autres comme des perles précieuses dans de la boue, les résolutions des prêtres déportés. Elles sont au nombre de neuf et d'une élévation qui contraste singulièrement avec les sentiments si bas de leurs persécuteurs. On en jugera par la première que nous insérons ici.

Résolutions. — 1° Ils ne se livreront point à des inquiétudes inutiles sur leur délivrance, mais ils s'efforceront de mettre à profit le temps de leur détention en méditant sur leurs années passées et formant de saintes résolutions pour l'avenir afin de trouver, dans la captivité de leur corps, la liberté de leur âme. Ils regarderont aussi comme un défaut de résignation à la volonté de Dieu, les moindres murmures, les plus légères impatiences, et surtout cette ardeur excessive à rechercher les nouvelles favorables qui ne peuvent qu'introduire dans leur âme cet esprit de dissi-

pation si contraire au recueillement continuel dans lequel ils doivent vivre et à cette soumission sans bornes à la volonté de Dieu qui doit leur ôter toute inquiétude sur l'avenir.

Les autres résolutions sont à l'avenant. Que dire de prêtres qui se font scrupule de manquer au recueillement alors qu'ils sont exposés à toutes les avanies et d'une religion capable de porter les âmes si haut ! Parmi ceux-là se trouvaient quelques-uns de nos confrères comme nous l'avons dit dans le pèlerinage à l'île Madame raconté dans un des derniers numéros des *Annales*.

L'auteur de l'ouvrage dit à la page 29 que « la majorité du clergé d'Aunis avait prêté le serment constitutionnel ; seuls les Lazaristes, attachés à la paroisse Saint-Louis de Rochefort, étaient restés fidèles à l'Église catholique et avaient été obligés de s'exiler. »

509. — *Episodi della vita apostolica di Abuna Jacob, ossia il venerabile Giustino de Jacobis* (traduits du français en italien par le P. Célestin de Desio). Asmara, Imprimerie franciscaine. Prix : 3 francs.

510. — Ph. CLÉMENT, Prêtre de la Mission. *Le premier vendredi du mois*. Pékin, Imprimerie des Lazaristes du Pé-T'ang, 1916.

M. Clément parle tour à tour de la sainteté du premier vendredi, de la communion du premier vendredi, de la grande promesse, de la retraite du mois et de la garde d'honneur ; il donne en appendices quelques décrets concernant la communion et les exercices en l'honneur du Sacré-Cœur.

511. — PIROZZI, Prêtre de la Mission. *Gli ultimi giorni di Mario Pirozzi, morto al fronte, il 2 Luglio* 1915. Naples, Calata Trinità Maggiore, 52.

M. Pirozzi raconte dans cette petite brochure de vingt-neuf pages la conversion et la mort de son neveu Mario Pirozzi. La conversion est due au vénérable de Jacobis dont la cause a été introduite le 12 juillet 1904.

512. — *Le Mémorial d'un serviteur de Dieu* 1766-1805. *Abrégé du Manualetio du P. J. Augustin Giudicelli, de Barrettali, Missionnaire de saint Vincent de Paul*. Traduction libre et commentaires par le R. P. Elzear Giudicelli O. F. M. Levanto, Imprimerie de l'Immaculée.

C'est l'autobiographie d'un Prêtre de la Mission, retrouvée par M. l'abbé

Letteron dans les vieilles paperasses de la bibliothèque de Bastia et publiée par lui dans *le Sillon de la Corse*. Le R. P. Elzéar Giudicelli O. F. M. publie un abrégé de cette autobiographie. Voici les principaux événements qui ont marqué l'existence de M. Augustin Giudicelli, Prêtre de la Mission.

Il naquit à Barretalli, en Corse, le 1er mars 1766; il commença dès 1776 à étudier le latin sous la direction de différents professeurs; ce changement de maîtres le dégoute de l'étude et il déclare net qu'il ne veut plus apprendre; son père le raisonne et nous le trouvons étudiant la morale à Marsiglia, en janvier 1783, sous la direction du P. Palmieri, des Servites de Marie; la même année, il est au collège de Bastia avec l'abbé Colombani comme professeur de rhétorique; plus tard il entre au grand séminaire d'Oletta pour y étudier la philosophie; en 1786, il commence la théologie, tout en étant professeur de physique et d'humanités; il se surmène, sa santé est compromise, il quitte le séminaire mais sans se ménager beaucoup, car il prêche, il catéchise, il enseigne la philosophie à quatre clercs, le latin à son frère; il est ordonné prêtre avec une dispense d'âge le 28 mars 1789.

Peu de temps après son ordination, il entre chez les Prêtres de la Mission, à Bastia, le 9 novembre 1790, pour y commencer son séminaire interne. Mais la Révolution se fait sentir jusqu'en Corse; la constitution civile du clergé bouleverse les esprits: l'auteur raconte tout au long les principaux événements de cette période troublée; M. Giudicelli fut arrêté et emprisonné le 2 juillet 1791; après avoir été gardé plusieurs jours à Bastia, on le conduisit dans un chariot jusqu'à Pontenovo, où quelques mauvais sujets lui tirèrent des coups de fusil qui ne l'atteignirent pas; on le transféra à Corte, où on le promena dans la ville pour l'exposer aux insultes des factieux; il ne fut délivré que le 22 octobre, lorsque le roi Louis XVI, après avoir sanctionné la constitution, demanda à la Constituante de libérer tous les prisonniers politiques. Son retour à Bastia fut un jour de fête; on l'accueillit par des chants, de la musique, des décorations, des illuminations, ce ne fut qu'un court répit; en février 1792 il fut de nouveau chassé et obligé de se réfugier dans sa famille à Barretalli; il put rentrer à Bastia le 20 février 1793 et la réjouissance fut telle dans la ville qu'on se serait cru le jour de Pâques. Moins de deux mois après, le 9 avril 1793, il est de nouveau expulsé et il retourne dans sa famille à Barretalli. Là un malade qu'il convertit et qu'il amène à rétracter ses erreurs est une occasion pour les ennemis de notre confrère de le poursuivre avec plus de rigueur. M. Giudicelli se décide à quitter la Corse où sa vie est en danger, il se réfugie en Italie, à Livourne d'abord, puis à Gênes où il arrive le 7 juin 1793 chez nos confrères. Il a le bonheur de prononcer les saints vœux le 24 juillet de la même année; mais il ne peut pas rester à Gênes; il reprend sa vie errante; nous le voyons successivement à Livourne, à Florence, à Sienne, à Rome à la maison de Monte-Cavallo; sa santé, faible depuis longtemps, est compromise; on essaye de la soulager en l'envoyant à Fermo sur le bord de l'Adriatique, puis à Forli dans les Romagnes où il arrive le 12 mai 1796; l'invasion des troupes française l'en déloge; il se réfugie à Florence où ses supérieurs lui confient l'enseignement de la philosophie.

Ici s'arrête l'autobiographie. La notice a été continuée par son frère Jules-François, missionnaire, lui aussi, et compagnon de ses pérégrinations.

M. Augustin Giudicelli demeura dans la région de Florence jus-

qu'en 1803. Sa maladie s'aggravant, on lui conseilla l'air natal et il revint en Corse, où il vécut encore quelques mois; il mourut le 28 mai 1805 à Barrettali. Les funérailles furent imposantes. On raconte dans le pays que, pendant qu'on transportait le corps à l'église, un groupe d'oiseaux blancs voltigeait en couronne au-dessus du cercueil et que ces oiseaux disparurent lorsque le cortège fit son entrée dans l'église.

Tel est le résumé de l'abrégé de l'autobiographie.

Nous regrettons qu'au lieu des nombreux commentaires qui viennent s'ajouter au récit des événements, on ne nous ait pas donné simplement l'autobiographie elle-même avec les notes réclamées pour l'intelligence des faits. Nous aurions pu pénétrer davantage dans l'âme de notre confrère et nous faire une idée plus exacte de celui qu'on donne comme un vrai type de saint et d'une trempe de fer.

Si l'on veut se faire une idée des commentaires qui accompagnent la vie, qu'il suffise de savoir que ce sont des dithyrambes à l'honneur du peuple corse, des appréciations très fortes sur les révolutionnaires, des digressions qui font revivre à nos yeux les fiches, les inventaires, des thèses sur la question de la résistance au pouvoir civil, etc.

On sent à chaque page une âme droite que l'injustice écœure et qui manifeste son indignation en termes que des académiciens pourront trouver forts.

Le prix de l'opuscule est de 60 centimes. On indique sur la couverture les ouvrages manuscrits suivants de notre confrère :

1° Un supplément de physique générale (latin); — 2° Un abrégé de la théologie morale, 1 volume (latin); — 3° Un traité de philosophie morale (latin); — 4° Traités de physique générale, spéciale et de géométrie (latin); — 5° Catéchisme ou instructions simples, 2 petits volumes (italien); — 6° Un tout petit traité d'algèbre élémentaire (italien).

513. — Camille PIROZZI, Prêtre de la Mission. *Brevi Cenni della vita del Ven. Giustino de Jacobis, Vescovo titolare di Nilopoli, primo Vicario apostolico dell' Abissinia.* Napoli, 18 et 50, Via Trinità Maggiore.

Petite brochure de quarante pages destinée à faire connaître le vénérable de Jacobis et à hâter sa cause de béatification.

514. — Georges DEVISSE, Prêtre de la Mission. *La Obra de las Vocaciones eclesiasticas.* La Paz.

Deux conférences adressées aux Dames de la Charité de La Paz. Dans la première, M. Devisse montre l'importance de cette œuvre des vocations ecclésiastiques qui est supérieure à la visite des pauvres, à la bonne presse, à la propagation de la foi, aux écoles catholiques. Il établit que c'est une œuvre délicate, pleine de déceptions, mais cependant bien consolante.

Dans la seconde conférence, M. Devisse se demande pourquoi il n'y a pas de vocations ecclésiastiques en Bolivie et il conclut que cela vient

du manque de foi dans les populations qui ne contemplent plus le sacerdoce dans les splendeurs de son origine, du manque d'esprit surnaturel dans quelques prêtres, du manque d'œuvre spéciale chargée de recruter les vocations ecclésiastiques. Que faire? Se convaincre de la nécessité du sacerdoce catholique pour la société et prier pour que Dieu envoie des vocations.

515. — BARTOLINI, Prêtre de la Mission. *La Medaglia miracolosa e i soldati italiani*. Chieri, Officina grafica Gaspare Astesano.

L'auteur raconte les apparitions dont fut témoin la vénérable sœur Catherine Labouré, il parle de la fête de la Manifestation, du Couronnement de la statue de la Médaille, il raconte quelques miracles obtenus par cette dernière, le tout pour engager les soldats italiens à porter la Médaille avec foi.

516. — *Informe de las Asociaciones de Hijas de Maria Inmaculada de las casas de las Hijas de Caridad de San Vicente de Paul. Cincuentenario de la fundación en el colegio de la Providancia*, 1865-1915. Buenos-Aires.

On résume d'abord la vie de sœur Catherine Labouré, les apparitions dont elle fut favorisée, la diffusion de la Médaille miraculeuse.

On raconte ensuite l'arrivée des Missionnaires et des sœurs à Buenos-Ayres, le 9 juillet 1859, le bien qu'ils ont fait depuis cette époque, la fondation de l'Association des enfants de Marie dans l'établissement de la Providence, le 8 décembre 1865, du dispensaire, de l'ouvroir de couture, de l'Œuvre des pauvres malades, de la cuisine populaire, de l'école des jeunes filles pauvres. L'Association externe des enfants de Marie fut érigée en 1876. On donne quelques notes sur les principales associations de la République Argentine. On indique les principales manifestations de piété qui ont marqué l'année jubilaire : couronne mystique de douze étoiles ou prières particulières pendant les douze mois qui ont précédé le 8 décembre 1915, pèlerinage général à Notre-Dame de Lujan, le 27 novembre 1915, fêtes qui ont été célébrées du 5 au 11 décembre 1915, et particulièrement la grande procession des enfants de Marie de la République Argentine. Cette grande procession dans les rues d'une capitale nous étonne en France, mais le mot liberté n'a pas partout le même sens. On voyait en tête les gardiens de la paix, la croix et les acolytes, trois petites symbolisant la Foi, l'Espérance et la Charité, deux rangées de petites filles entourant le char de la Vierge, douze enfants représentant les douze étoiles de Marie ; derrière le char venait le clergé, les différentes associations d'enfants de Marie. Le livre se termine par les différents compte rendus de la fête donnés par les journaux de la ville.

517. — *Homenaje a Maria Inmaculada. Las Hijas de Maria Inmaculada en su primer cincuentenario.*

C'est le nom des fêtes du cinquantenaire des enfants de Marie à Buenos-Ayres.

518. — Filippo Tracco, Prêtre de la Mission. *Quaresimale Festive e Panegirici, preceduti da uno studio sull' oratoria sacra secondo le raccomandazioni di Leone XIII, Pio X, Benedetto XV.* Sarzana, Collegio della Missione. 1916.

Voici les sujets traités par M. Tracco. La fin dernière de l'homme. L'obligation de pratiquer la religion. Le péché mortel. La mortification chrétienne. Le purgatoire. La prière. Notre-Dame-des-Douleurs. Le sacrement de pénitence. La passion de Jésus-Christ. L'éloquence du calvaire de Jésus. La Résurrection de Jésus-Christ. Les deux étendards. Saint-Joseph. L'Immaculée. La sainte communion.

L'étude sur la rhétorique sacrée qui précède ces sermons comprend deux parties : d'abord les écueils de la rhétorique sacrée moderne, puis les qualités de la rhétorique sacrée.

Le livre de M. Tracco comprend donc à la fois la théorie et la pratique ; l'évêque de Sarzana assure que les prêtres puiseront dans ce livre des fruits abondants.

519. — Francesco Martinengo, Prêtre de la Mission. *Esercizi spirituali a sacerdoti.* Palermo. Car. Pietro Soña Mesi.

Ce sont des instructions adressées aux prêtres par M. Martinengo et recueillies en volume par M. Landi. L'ouvrage est précédé d'une notice de M. Martinengo, par M. Philippe Valdarasco. Les sujets traités sont : la vocation, Dieu, le gouvernement, la mort, l'enfer, le péché, la passion, la miséricorde, l'amour et la vie, le prêtre et les pauvres, la dévotion à Marie, le prêtre mondé.

L'évêque de Sarzana, dans une lettre-préface, fait un grand éloge de M. Martinengo et de ses méditations.

520. — Moleraro. *Le Symbole des Apôtres en histoires*, ouvrage de M. Angeli, traduit en italien. Sarzana.

CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING

RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

du manque de foi dans les populations qui ne contemplent plus le sacerdoce dans les splendeurs de son origine, du manque d'esprit surnaturel dans quelques prêtres, du manque d'œuvre spéciale chargée de recruter les vocations ecclésiastiques. Que faire? Se convaincre de la nécessité du sacerdoce catholique pour la société et prier pour que Dieu envoie des vocations.

515. — BARTOLINI, Prêtre de la Mission. *La Medaglia miracolosa e i soldati italiani.* Chieri, Officina grafica Gaspare Astesano.

L'auteur raconte les apparitions dont fut témoin la vénérable sœur Catherine Labouré, il parle de la fête de la Manifestation, du Couronnement de la statue de la Médaille, il raconte quelques miracles obtenus par cette dernière, le tout pour engager les soldats italiens à porter la Médaille avec foi.

516. — *Informe de las Asociaciones de Hijas de Maria Inmaculada de las casas de las Hijas de Caridad de San Vicente de Paul. Cincuentenario de la fundación en el colegio de la Providancia,* 1865-1915. Buenos-Aires.

On résume d'abord la vie de sœur Catherine Labouré, les apparitions dont elle fut favorisée, la diffusion de la Médaille miraculeuse.

On raconte ensuite l'arrivée des Missionnaires et des sœurs à Buenos-Ayres, le 9 juillet 1859, le bien qu'ils ont fait depuis cette époque, la fondation de l'Association des enfants de Marie dans l'établissement de la Providence, le 8 décembre 1865, du dispensaire, de l'ouvroir de couture, de l'Œuvre des pauvres malades, de la cuisine populaire, de l'école des jeunes filles pauvres. L'Association externe des enfants de Marie fut érigée en 1876. On donne quelques notes sur les principales associations de la République Argentine. On indique les principales manifestations de piété qui ont marqué l'année jubilaire : couronne mystique de douze étoiles ou prières particulières pendant les douze mois qui ont précédé le 8 décembre 1915, pèlerinage général à Notre-Dame de Lujan, le 27 novembre 1915, fêtes qui ont été célébrées du 5 au 11 décembre 1915, et particulièrement la grande procession des enfants de Marie de la République Argentine. Cette grande procession dans les rues d'une capitale nous étonne en France, mais le mot liberté n'a pas partout le même sens. On voyait en tête les gardiens de la paix, la croix et les acolytes, trois petites symbolisant la Foi, l'Espérance et la Charité, deux rangées de petites filles entourant le char de la Vierge, douze enfants représentant les douze étoiles de Marie ; derrière le char venait le clergé, les différentes associations d'enfants de Marie. Le livre se termine par les différents compte rendus de la fête donnés par les journaux de la ville.

517. — *Homenaje a Maria Inmaculada. Las Hijas de Maria Inmaculada en su primer cincuentenario.*

C'est le récit des fêtes du cinquantenaire des enfants de Marie à Buenos-Ayres.

518. — Filippo TRUCCO, Prêtre de la Mission. *Quaresimale Festivo e Panegirici, preceduti da uno studio sull' oratoria sacra secondo le raccomandazioni di Leone XIII, Pio X, Benedetto XV.* Sarzana, Collegio della Missione. 1916.

Voici les sujets traités par M. Trucco. La fin dernière de l'homme. L'obligation de pratiquer la religion. Le péché mortel. La mortification chrétienne. Le purgatoire. La prière. Notre-Dame-des-Douleurs. Le sacrement de pénitence. La passion de Jésus-Christ. L'éloquence du cadavre de Jésus. La Résurrection de Jésus-Christ. Les deux étendards. Saint-Joseph. L'Annonciation. La sainte communion.

L'étude sur la rhétorique sacrée qui précède ces sermons comprend deux parties : d'abord les défauts de la rhétorique sacrée moderne, puis les qualités de la rhétorique sacrée.

Le livre de M. Trucco comprend donc à la fois la théorie et la pratique ; l'évêque de Sarzane assure que les prêtres puiseront dans ce livre des fruits abondants.

519. — Francesco MARTINENGO, Prêtre de la Mission. *Esercizii spirituali a sacerdoti.* Palermo. Car. Pietro Sofia Mesi.

Ce sont des instructions adressées aux prêtres par M. Martinengo et recueillies en volume par M. Landi. L'ouvrage est précédé d'une notice de M. Martinengo, par M. Philippe Noberasco. Les sujets traités sont : la vocation, Dieu, le prochain, la mort, l'enfer, le péché, la passion, la miséricorde, l'amour et le zèle, le prêtre et les pauvres, la dévotion à Marie, le péché véniel.

L'évêque de Sarzane, dans une lettre-préface, fait un grand éloge de M. Martinengo et de ses méditations.

520. — MOLINARI. *Le Symbole des Apôtres en histoires*, ouvrage de M. Angeli, traduit en italien. Sarzana.

521. — UTTINI, Prêtre de la Mission. *Corso di scienza liturgica*. Imola Coop. Tipografica Ungania.

On pourra juger du caractère particulier de cet ouvrage par les titres des principales leçons. La sainte liturgie dans l'état de nature, depuis la chute de nos premiers parents jusqu'au déluge; du déluge à la vocation d'Abraham; de la vocation d'Abraham à la loi écrite; sous la loi mosaïque; dans l'Église catholique. Cette dernière partie est la plus développée, comme de juste; elle étudie la partie extérieure de la liturgie catholique, sa nature, ses motifs, ses relations avec la doctrine du Christ, les divers degrés de l'état surnaturel, les trois états de l'Église universelle à savoir militante, souffrante et triomphante, les rites, le symbolisme. Il y a trois tables : les endroits de la sainte Écriture, les écrivains et les choses les plus importantes.

Comme on le voit l'auteur a agrandi beaucoup plus qu'on le fait ordinairement le champ de la science liturgique. Il ne s'est pas contenté d'une étude minutieuse des cérémonies et des rites, il a voulu faire de la liturgie une science proprement dite et il est remonté aux causes, il a étudié les modifications dans la série des siècles, il a dégagé les grands principes.

522. — Pierre de AMICIS, Prêtre de la Mission. *Consuetudines in functionibus liturgicis seu collectio quaestionum quae proponi possunt pro solutione a singulis calendaristis*. Rome, via del Boccaccio, 7, 1916.

C'est une collection de réponses à des questions de liturgie. Ces réponses ont déjà paru dans la savante revue des *Ephémérides liturgiques*, dont M. de Amicis est le directeur. L'auteur les a recueillies en un volume pour la commodité du lecteur avec une double table qui facilite les recherches.

523. — LANDI, Prêtre de la Mission. *La Santissima Eucaristia*.

Petit opuscule destiné a promouvoir la communion fréquente.

524. — LANDI. *I Grandi Doveri del clero. Trattenimenti*. Turin, Tipografia salesiana.

Les grands devoirs du clergé qui sont traités dans ce livre sont la sainteté, la science, la chasteté, le désintéressement, l'obéissance, le zèle du salut des âmes, la sainte messe, l'office divin, les dangers, la dévotion à Marie, la vie édifiante.

525. — LANDI. *Regolà di vita da osservarsi dalle persone ecclesiastiche.* Turin, Tipografia salesiana.

C'est un extrait du livre *I Grandi Doveri del clero.* L'auteur propose en particulier saint Vincent comme modèle pour l'exercice de l'oraison mentale.

526. — LANDI. *Il Pane dei forti.*

L'auteur montre successivement dans l'eucharistie un mystère de foi, un mystère d'amour, la nourriture spirituelle des chrétiens, un sacrifice, une présence de Jésus au milieu de nous.

Comme le dit l'évêque de Sarzane, c'est un bel ouvrage écrit avec piété et onction.

527. — TORRE. *Quadro della divina misericordia.*

Pages destinées à rassurer les âmes craintives en rappelant par des exemples tirés de la Bible la grande miséricorde de Dieu.

528. — LANDI. *Il Sacro Cuore e la guerra.*

Petit opuscule qui a pour but de répondre à la plainte de ceux qui accusent Dieu de n'être pas bon parce qu'il permet la guerre.

529. — LANDI. *La Solitudine del sacerdote ossia gli esercizi spirituali.*

Méditations pour le prêtre en retraite. Voici les sujets traités : Fin de l'homme. Le péché mortel. La tiédeur. La mort. Le jugement particulier. L'enfer. Le paradis. L'Imitation de Jésus-Christ. La passion de Jésus-Christ. La dévotion à Marie.

530. — LANDI. *La Santissima Communione.*

Petit opuscule réfutant sept excuses qu'on a coutume d'alléguer contre la communion fréquente.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME 81 (1916)

EUROPE

FRANCE

LA GUERRE

ALLEMAGNE

ANGLETERRE

AUTRICHE-HONGRIE

BELGIQUE-HOLLANDE

ESPAGNE

ITALIE

POLOGNE

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

ASIE

TURQUIE

SYRIE

PERSE

CHINE

TCHÉ-LI SEPTENTRIONAL

TCHÉ-LI MÉRIDIO-OCCIDENTAL

SHANG-HAI

TCHÉ-KIANG ORIENTAL

KIANG-SI MÉRIDIONAL

AFRIQUE

TUNISIE

ÉGYPTE

ABYSSINIE

MADAGASCAR

AMÉRIQUE

MEXIQUE

GUATEMALA

AMÉRIQUE DU SUD

BRÉSIL

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

VARIÉTÉS :

DOCUMENTS ET RENSEIGNEMENTS :

NÉCROLOGE :

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES :

GRAVURES ET CARTES :

Le Gérant : C. SCHMEYER.

PARIS
IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN
5, rue des Grands-Augustins, 5